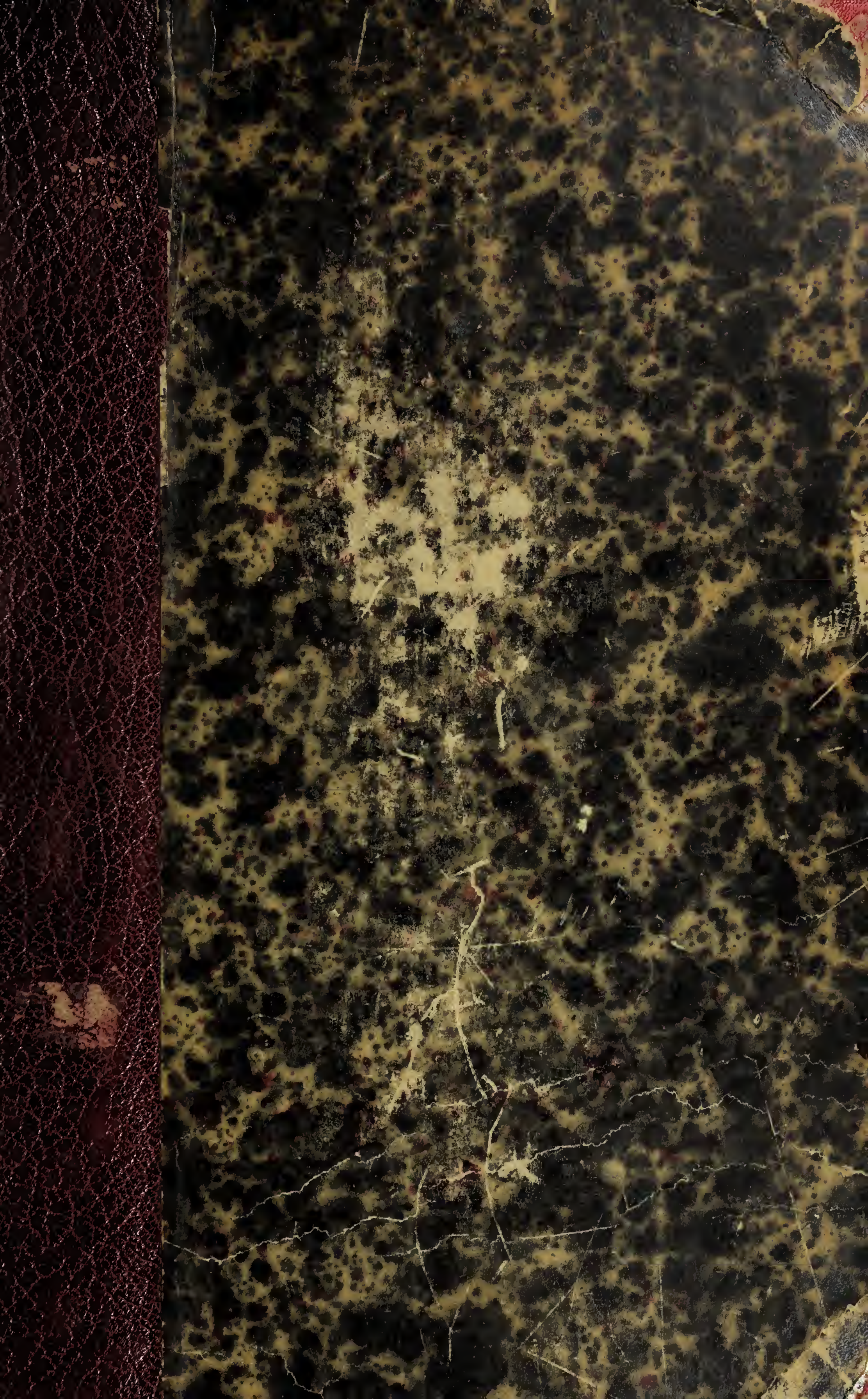
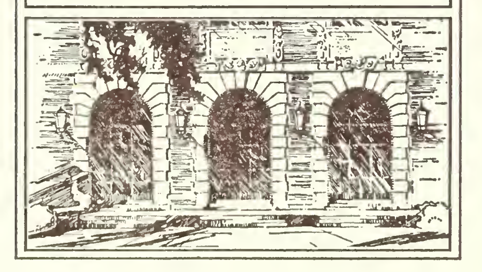






ANNALES

DU

MAGHREB ET DE L'ESPAGNE

IBN EL-ATHIR

ANNALES

DU

MAGHREB & DE L'ESPAGNE

TRADUITES ET ANNOTÉES

PAR

E. FAGNAN

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4

1898

'Izz ed-Dîn Aboû' l-Hasan 'Ali ben el-Athîr Djezeri, né à Djezîrat Ibn 'Omar, sur la rive droite du Tigre, à trois journées nord-ouest de Mossoul, le 4 djomada 555 (12 mai 1160), mourut en cha'bân 630 (mai-juin 1233). Second fils d'un personnage qui avait rempli de hautes fonctions administratives, il fut lui-même chargé de plusieurs missions à la cour de Baghdâd, mais renonça à cette carrière pour se livrer tout entier aux travaux littéraires.

Il a laissé divers ouvrages, dont plusieurs ne paraissent pas être parvenus jusqu'à nous ; le plus connu et le plus souvent cité est le vaste corps d'annales, le *Kâmil fî 't-tarîkh*, qui s'étend jusqu'à la fin de l'année 628 de l'Hégire, et qui jouit à juste titre d'une haute estime auprès des savants musulmans et européens. Cette chronique a été publiée par C. J. Tornberg à Leyde (*Ibn el-Athiri Chronicon*, 14 vol. 8°, 1851-1876) chez l'éditeur Brill, à qui les études orientales ont tant d'obligations ; elle a été aussi réimprimée à Boulak, bien vraisemblablement, à en juger par les passages que j'ai collationnés, d'après l'édition du savant européen. C'est de cette dernière que j'ai extrait et traduit tout ce qui concerne le Maghreb et l'Espagne ; j'ai pu aussi, pour une faible partie seulement, collationner les manuscrits de Paris pour quelques passages douteux. Malheureusement la plupart des chapitres ayant trait à l'Occident ne figurent pas dans tous les exemplaires, alors que, notamment, divers noms géographiques corrompus ou dépourvus de points diacritiques ne peuvent guère être rétablis que par le rapprochement de plusieurs copies. Disons en passant que ces lacunes semblent autoriser la supposition qu'Ibn el-Athîr, écrivant en Orient et n'ayant vraisemblablement pas sous la main des sources assez nombreuses et sûres pour l'histoire de l'Occident, a pu ajouter ces chapitres postérieurement, de façon à établir une seconde édition de son livre. Cependant on pourrait croire aussi que ces additions sont

l'œuvre de Mohammed ben Ibrâhîm el-Wat'wât', qui mourut en 718 (1318-19 de J.-C.) et annota le *Kâmil*, au dire du bibliographe Haddji Khalfa (1).

On a souvent, et avec raison, relevé le fait que les chroniqueurs orientaux sont peu et mal renseignés sur les événements du Maghreb. Mais Ibn el-Athîr constitue une brillante exception. Il ne cite pas les sources auxquelles il a recouru, mais elles sont bien choisies, et maintes fois elles complètent ou rectifient ce que nous savons par ailleurs ; les lacunes que présentent parfois ses annales ne lui sont peut-être pas toujours imputables, et je suis très porté à croire que la portion ici traduite de son œuvre mérite les éloges qu'on accorde unanimement à son récit des faits relatifs à l'Orient.

La première obligation du traducteur d'un texte arabe consiste sans doute à rendre aussi fidèlement que possible la pensée de l'auteur, mais aussi, ce que certains paraissent oublier, sous une forme toujours intelligible dans la langue adoptée. A mes yeux ce n'est cependant pas tout : une partie non moins importante de son rôle est de fournir les éclaircissements et rapprochements indispensables pour compléter, vérifier ou contredire les assertions d'un texte destiné à d'autres encore que des arabisants.

Tel est le but de notes assez nombreuses, bien que généralement aussi succinctes que possible, et qui auraient pu être plus copieuses si j'avais eu plus de facilités de recherches ou le désir d'augmenter le nombre de ces pages.

Je ne pouvais omettre la traduction de certains fragments déjà faite ailleurs, et j'ai signalé le fait autant que je l'ai pu ; mon travail a cependant toujours été fait d'une manière indépendante, et peut-être les arabisants et les historiens trouveront que, même pour ces portions, et bien que n'ayant aucun caractère officiel, il ne fait pas toujours double emploi.

---

(1) On trouvera sur Ibn el-Athîr une notice détaillée, rédigée par M. de Slane, dans le t. I des *Historiens arabes des Croisades*, p. 752 ; cf. Ibn Khallikân, II, 288 ; Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, trad. I, p. XLVIII. Le manuscrit n° 1543 du fonds arabe de Paris renferme, au f° 50, une notice qui n'est autre que celle, légèrement écourtée, d'Ibn Khallikân, et qui par suite ne nous apprend rien de neuf.

ANNALES

DU

MAGHREB ET DE L'ESPAGNE

Conquête de Tripoli de Barbarie et de Bark'a

[**T. III,** p. 19] En l'an 22 (29 novembre 642), 'Amr ben el-'Açi marcha de l'Égypte sur Bark'a, dont les habitants se rendirent par composition moyennant paiement du tribut (constitué par) la vente de ceux de leurs enfants qu'ils voudraient (1).

Après avoir conquis Bark'a, il se dirigea sur Tripoli de Barbarie, qu'il assiégea sans résultat pendant un mois. Il était campé à l'est de la place, et un jour un homme des Benoû Modlidj avec sept compagnons, étant allé chasser du côté de l'ouest, prit pour revenir, à cause de la chaleur, la route longeant la mer. Or, les remparts ne se prolongeaient pas jusqu'à la mer, et dans le port se trouvaient, vis à vis des habitations, les navires des chrétiens. Le Modlidjite et ses compagnons suivaient un chemin qui séparait la mer de la ville, où ils péné-

(1) La même chose est rapportée, avec plus de détails, par Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale traduite par Mac Guckin de Slane*, p. 11 (tirage à part du *Journal asiatique*, 1859). Aboû'l-Meh'âsin place la prise de Bark'a en l'an 21 ; cf. *J. As.*, 1853, I, 138.

trèrent en poussant le cri « Dieu est grand », et les chrétiens, s'imaginant que tous les musulmans envahissaient la place, cherchèrent un refuge sur leurs navires. ʻAmr et ses troupes, voyant la lutte commencer et entendant pousser des cris, entrèrent à leur tour dans la place, et les chrétiens ne purent emporter sur leurs bâtiments que les objets les plus facilement transportables. La garnison du fort de Sebra (1) avait résisté quand ʻAmr était venu assiéger Tripoli, et la défense qu'avaient opposée les habitants de cette ville les avait complètement rassurés ; mais à la suite de la conquête de Tripoli, ʻAmr envoya contre Sebra un fort détachement qui y arriva au matin, alors que l'on avait ouvert la porte pour laisser paître les troupeaux au dehors, [P. 20] dans l'ignorance où l'on était de la chute de Tripoli. La subite arrivée des musulmans leur permit de pénétrer audacieusement dans la place qu'ils mirent au pillage, puis ils rejoignirent ʻAmr.

Ce général marcha ensuite sur Bark'a (2), occupée par la peuplade berbère des Lowâta, lesquels se rendirent à composition moyennant un tribut de treize mille dinars et en stipulant le droit de vendre (3) ceux de leurs enfants qu'ils voudraient pour payer le tribut.

Les Berbères habitaient autrefois la Palestine, en Syrie, et avaient émigré vers Bark'a et le Maghreb à

---

(1) Bekri et Edrisi écrivent Çabra par un *çâd*. Il s'agit ici de l'ancienne *Sabrata*, à douze lieues ouest de Tripoli, et non de la localité du même nom près de Kayrawân (*Hist. des Berbères*, par Ibn Khaldoûn, trad. de Slane, table géographique, I, p. cii ; Fournel, *Les Berbers*, I, p. 22 ; cf. Tidjani, *Journ. asiatique*, 1852, II, 107).

(2) Ce nom paraît être mis ici pour un autre, ou bien il faut supposer que notre chroniqueur, oubliant que plus haut il a placé la soumission de Bark'a antérieurement à la conquête de Tripoli, a rapporté ensuite un récit provenant d'une autre source.

(3) Ici, comme plus haut, on pourrait lire يبتاعوا « racheter » en corrigeant le texte imprimé. Le texte arabe de Bekri porte يبيعوا « vendre ». Comparez aussi l'*Histoire des Berbères* (I, 302).

la suite de la mort violente de leur roi Djâloût (Goliath). Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux deux districts de Loûbiyya et de Merâk'iya, dans l'Égypte occidentale (1), où ils se divisèrent : les deux tribus berbères de Zenâta et de Meghîla poussèrent plus avant à l'ouest et s'installèrent dans les montagnes ; les Lowâta se fixèrent dans la région de Bark'a, autrefois la Pentapole, et s'y répandirent jusqu'au Soûs ; les Hawwâra s'établirent dans la ville de Lebda (2), et les Nefoûsa vers la ville de Sebra. Cette invasion eut pour effet l'émigration des Roûm établis dans le pays, et les Africains (3), qui étaient dominés par les Roûm et leur payaient tribut, se joignirent aux nouveaux occupants.

[P. 67] **Gouvernement d' 'Abd Allâh ben Sa'd ben Aboû Sarh' en Égypte et conquête de l'Ifrîkiyya.**

En l'an 26 (16 oct. 646), l'administration du *kharâdj* de l'Égypte fut enlevée à 'Amr ben el-'Açi pour être confiée à 'Abd Allâh ben Sa'd ben Aboû Sarh', qui était frère de lait (4) d' 'Othmân. [P. 68] Chacun de ces chefs voulant nuire à son rival, 'Abd Allâh écrivit à 'Othmân qu' 'Amr administrait mal le *kharâdj* (impôt foncier), et 'Amr, de son côté, écrivit au prince qu' 'Abd Allâh était peu au courant des stratagèmes de la guerre : 'Othmân destitua et rappela 'Amr, et confia à 'Abd Allâh le commandement militaire et l'administration du *kharâdj*. 'Amr alla le trouver, fort irrité et portant

(1) « Quand on part d'Alexandrie pour se diriger vers l'Égypte, on rencontre d'abord le pays de Merâk' iya, puis celui de Loûbiyya » (*Merâçid*, III, p. 20 et 70 ; l'orthographe de ces deux noms y est indiquée). Il s'agit de la Libye et de la Marmarique. (*J. As.*, 1844, II, 355).

(2) L'ancienne *Leptis Magna* (Bekri, 26 et 199 ; Edrisi, éd. Dozy et de Goeje, 154).

(3) C'est-à-dire les populations indigènes. On retrouve ces détails dans Ibn 'Abd el-H'akem (*Hist. des Berb.*, I, 301).

(4) D'autres le disent frère utérin de ce khalife.

comme vêtement une *djobba* doublée : « Qu'est-ce que cette doublure ? » dit le prince. 'Amr répondit : [lacune (1)] « C'est ce que je savais, dit 'Othmân, et ce que je ne voulais pas. »

'Abd Allâh, qui appartenait au *djond* (corps d'armée) d'Égypte, avait, dès l'an 25 (27 octobre 645), reçu d' 'Othmân l'ordre d'attaquer l'Ifrîkiyya (2) avec la promesse, s'il restait vainqueur, qu'il lui serait alloué le cinquième du quint ; en outre, ce prince nomma comme chefs du *djond* 'Abd Allâh ben Nâfi' ben 'Abd el-K'ays et 'Abd Allâh ben Nâfi' ben el-Hârith, et les envoya à leur poste avec l'ordre d'attaquer le prince d'Ifrîkiyya de concert avec 'Abd Allâh ben Sa'd, qui continuerait ensuite ses fonctions. Obéissant à ces ordres, ces chefs se jetèrent sur l'Ifrîkiyya avec une forte armée composée de 10,000 braves musulmans, et l'ennemi conclut la paix moyennant paîment d'une somme d'argent sans que les envahisseurs pénétrassent bien loin, à cause de la nombreuse population de l'Ifrîkiyya.

Devenu gouverneur [de l'Égypte], 'Abd Allâh ben Sa'd demanda à 'Othmân de faire la conquête de l'Ifrîkiyya et de lui envoyer à cet effet des renforts. Après avoir consulté les *Compagnons* qui se trouvaient auprès de lui, et dont la plupart se montrèrent favorables à ce projet, 'Othmân lui envoya des troupes de Médine, où figuraient plusieurs des principaux Compagnons, entre autres 'Abd Allâh ben 'Abbâs. 'Abd Allâh ben Sa'd s'avança avec eux en Ifrîkiyya et se joignit à Bark'a à 'Ok'ba ben Nâfi' et aux musulmans qui occupaient cette ville. De là on marcha sur Tripoli, où on livra au pillage les biens des Grecs (Roûm) qui y habitaient, puis on poussa en avant, en expédiant des colonnes légères dans toutes les direc-

(1) La réponse manque, et je l'ai vainement cherchée dans nombre de chroniques.

(2) Sous le nom d'Ifrîkiyya on sait que les Arabes désignent la portion de l'Afrique septentrionale correspondant à peu près à la province de Constantine et à la Tunisie actuelles.

tions. L'Ifrîkiyya obéissait alors à Djerdjîr (Grégoire), dont l'autorité s'étendait de Tripoli à Tanger et qui y gouvernait au nom d'Hirakl (Héraclius), roi des Roûm, entre les mains de qui il versait chaque année le produit des impôts. A la nouvelle de l'agression des musulmans, ce gouverneur se prépara à la résistance. Il réunit ses troupes et les habitants du pays; son armée comptait 120,000 cavaliers et se heurta aux envahisseurs [P. 69[en un lieu situé à un jour et une nuit de Sobeytala (Suffetula), alors siège du gouvernement. Des combats quotidiens s'engagèrent, puis ʻAbd Allâh ben Saʻd fit inviter son adversaire à se convertir ou à payer tribut ; mais le chrétien refusa dédaigneusement l'une et l'autre alternatives. ʻOthmân, qui était sans nouvelles des troupes engagées dans cette expédition, envoya ʻAbd Allâh ben ez-Zobeyr avec une troupe d'hommes à l'effet de le renseigner ; ce messager arriva à marches forcées et vint se joindre aux combattants. Son arrivée fut saluée par des cris de joie et de « Dieu est grand » qui excitèrent la curiosité de Djerdjîr ; mais la réponse qu'on lui donna, qu'il s'agissait de l'arrivée de renforts, abattit son courage. ʻAbd Allâh ben ez-Zobeyr vit le combat se faire, comme chaque jour, depuis l'aurore jusqu'à midi, où les divers groupes, quand retentissait l'appel à la prière, se retiraient sous leurs tentes ; mais comme le lendemain il remarqua qu'Ibn Aboû Sarh' ne participait pas à la lutte, et qu'il s'enquit du motif de son absence on lui dit que ce chef s'abstenait par crainte, à cause d'une proclamation par laquelle Djerdjîr promettait de donner cent mille dinars et sa propre fille à celui qui tuerait le chef musulman. Alors Ibn ez-Zobeyr se rendit auprès de ce dernier et lui conseilla de faire proclamer que celui qui lui apporterait la tête de Djerdjîr recevrait cent mille dinars, la fille de ce chrétien et le gouvernement de ce pays. C'est ce qui fut fait, et alors les craintes de Djerdjîr devinrent bien plus vives que celles d' ʻAbd Allâh ben Saʻd.

Ibn ez-Zobeyr dit ensuite à celui-ci : « Les choses traînent en longueur, et l'ennemi qui combat sur son territoire peut recruter des troupes sur place, tandis que nous sommes éloignés de nos frères et des pays qu'ils habitent. Je suis en conséquence d'avis que demain nous laissions sous leurs tentes une bonne troupe des plus braves de nos soldats, qui se tiendra toute prête à combattre, tandis que nous attaquerons avec le reste de nos forces et que nous fatiguerons et épuiserons nos adversaires ; puis quand ils se retireront et que nous en ferons autant, nos troupes fraîches et bien reposées feront une sortie subite, et peut-être Dieu nous accordera-t-il le dessus. » On sollicita sur le plan l'avis de plusieurs des principaux Compagnons, qui le jugèrent bon. En conséquence, le lendemain on laissa sous leurs tentes les plus braves des musulmans, qui gardèrent auprès d'eux leurs chevaux tout sellés, tandis que le reste des troupes combattit avec ardeur jusqu'à midi, et quand [P. 70] l'appel à la prière retentit alors, les chrétiens, comme d'habitude, voulurent se retirer. Mais Ibn ez-Zobeyr ne leur en laissa pas le loisir et continua le combat pour les fatiguer davantage ; ensuite il battit en retraite, et les deux troupes fatiguées déposèrent leurs armes.

Mais alors Ibn ez-Zobeyr se mit à la tête des braves qu'on tenait en réserve et qui étaient tout dispos ; il se précipita sur les chrétiens, qui ne se doutèrent de son arrivée que quand il fut au milieu d'eux et que ses troupes firent une charge générale au cri de « Dieu est grand », si bien qu'elles ne leur laissèrent pas le temps de s'armer. Djerdjîr fut tué par Ibn ez-Zobeyr lui-même, ses troupes furent mises en déroute et subirent des pertes considérables, sa fille fut faite prisonnière par les vainqueurs. ʻAbd Allâh ben Saʻd mit le siège devant la ville, dont il s'empara, et qui renfermait plus de richesses que nulle autre : la part de prise de chaque cavalier

fut de trois mille, celle de chaque fantassin de mille dinars (1).

Après la conquête de Sobeytala, les troupes furent envoyées dans les diverses directions et poussèrent jusqu'à Gafça en se livrant au pillage et réduisant les habitants en captivité. Un corps d'armée fut envoyé contre la forteresse d'El-Adjem (2), où la population de la région s'était réfugiée et qui se rendit par composition. Les habitants de l'Ifrîkiyya traitèrent moyennant le paîment de 2,500,000 dînars. ʿAbd Allah ben ez-Zobeyr, à qui fut donnée la fille de Djerdjîr, reçut la mission d'annoncer à ʿOthmân l'heureuse conquête de ce pays. On dit aussi que la fille de Djerdjîr tomba aux mains d'un des *Ançâr*, qui la fit monter sur un chameau et lui adressa ces vers du mètre *redjez :*

O fille de Djerdjîr, tu poursuis ta destinée ! C'est en Hedjâz maintenant que se trouve celle qui te commande, et tu vas porter une outre d'eau puisée à K'obâ ! (3)

ʿAbd Allâh ben Saʿd regagna l'Égypte après un séjour en Ifrîkiyya d'un an et trois mois ; trois musulmans seulement manquaient, entre autres le poète Aboû Dho'ayb le Hodheylite, qui fut tué et enterré dans ce pays (4). Le quint de l'Ifrîkiyya fut transporté à Médine

(1) Une note de l'*Hist. des Berbères* (I, 17) montre l'absurdité de ces chiffres, que l'on retrouve aussi dans le *Nodjoûm* (I, 89).

(2) El-Adjem ou Ledjem, ou château de la Kâhina, est situé entre Sfax et Mehdiyya (Bekri, 52 et 76 ; *Journ. as.*, 1852, II, 117, etc.).

(3) Kobâ est un village près de Médine et fournit de l'eau à cette ville. Un autre récit ajoute que la princesse, quand elle comprit la menace qui lui était faite, se jeta du chameau qui la portait et se tua (*Hist. des Berb.*, I, 306).

(4) Un peu plus bas (p. 17), la mort d'Aboû Dho'ayb est rappelée. Ce poète, qui s'appelait Khowaylid ben Khâlid ben Moh'riz, est l'objet d'une notice du *Kitâb el-Aghâni* (VI, 58). Le poème qu'il fit à l'occasion de la mort de ses cinq fils, enlevés en un an par la peste, lui valut d'être regardé comme le premier des poètes Hodheylites. Il prit part à la campagne contre l'Ifrîkiyya avec ʿAbd Allâh ben Saʿd, qui l'envoya avec ʿAbd-Allâh ben ez-Zobeyr porter au khalife ʿOthmân la nouvelle des succès dont ils pouvaient se glorifier ; mais

et acheté par Merwân ben el-H'akam moyennant 500,000 dînars, somme dont 'Othmân lui fit la remise. Ce fut une des choses que l'on reprocha à ce prince (1). Telle est la meilleure version [P. 71] en ce qui concerne le quint de l'Ifrîkiyya. En effet, on dit aussi qu'Othmân en fit don à 'Abd Allâh ben Sa'd, ou selon d'autres, à Merwân ben el-H'akam, ce qui indique, peut-être, qu'il donna le quint de la première expédition à 'Abd-Allâh, et à Merwân celui de la seconde, qui aboutit à la conquête de toute l'Ifrîkiyya.

Révolte et seconde conquête de l'Ifrîkiyya

Héraclius, roi de Constantinople, prélevait un tribut sur tous les autres rois chrétiens, d'Égypte, d'Ifrîkiyya, d'Espagne, etc. Après que la paix eut été conclue entre les habitants de l'Ifrîkiyya et 'Abd Allâh ben Sa'd, ce souverain y envoya un Patrice chargé de prélever une somme égale à celle qui avait été payée aux musulmans. Quand cet envoyé, qui descendit à Carthage, fit connaître l'objet de sa mission aux habitants réunis, ceux-ci refusèrent, disant qu'ils payeraient à l'empereur la somme habituelle, mais qu'il en faudrait défalquer ce qui avait été versé aux musulmans. Le gouverneur chrétien qui avait remplacé Djerdjîr fut, à la suite de

---

il ne put accomplir cette mission, car la mort le frappa en Égypte. —Ce même ouvrage met dans la bouche même d''Abd Allâh ben ez-Zobeyr le récit des circonstances, un peu différentes de ce que dit notre auteur, dans lesquelles il tua Djerdjîr de sa main ; ce récit figure en note à la p. 318 du t. I de l'*Hist. des Berbères* ; cf. *J. As.*, 1844, II, 341 ; *Bayân*, I, 5.

(1) Le même détail est rapporté dans des termes presque identiques, par l'*Aghâni* (VI, 59). Il est probablement fait ici allusion aux faveurs scandaleuses dont 'Othmân combla sa famille et les siens et qui aboutirent à l'insurrection où il périt. D'après Wâk'idi (ap. *Nodjoûm*, I, 89), le patrice versa 2,520,000 dinars, dont 'Othmân, dans l'espace de vingt-quatre heures, fit don à la famille d'El-H'akam, selon les uns, ou, selon d'autres, à la famille de Merwân. Cf. Fournel, *Les Berbers*, I, 20 et 113.

grands troubles, chassé par le Patrice et se rendit en Syrie, où le pouvoir était, à la suite du meurtre d' 'Ali, exercé par Mo'âwiya ben Aboû Sofyân. Il dépeignit à celui-ci la situation de l'Ifrîkiyya en le priant de l'y faire accompagner par une armée. Le prince de Syrie envoya avec lui Mo' âwiya ben H'odeydj (Kindi) Sekoûni (1), mais celui-ci, par suite de la mort du chrétien survenue à Alexandrie, arriva seul dans l'Ifrîkiyya, qui était en ébullition. Il s'installa avec des forces imposantes auprès de K'amoûniya (2) et expédia de là un corps de troupes contre les 30,000 soldats que le Patrice fit marcher contre lui et qui furent défaits. On mit le siège devant le fort de Djeloûlâ (3), mais sans succès; puis les remparts s'étant écroulés, les musulmans mirent la place au pillage. Des colonnes lancées dans diverses directions pacifièrent et soumirent le pays, après quoi Mo'âwiya repassa en Égypte.

L'Ifrîkiyya resta ensuite lè pays le plus soumis et le plus obéissant jusqu'à l'époque de Hichâm ben 'Abd el-Melik, où [P. 72] des gens de l'Irâk s'étant glissés dans le pays vinrent exciter les habitants et soulever des discussions qui durent encore (4). Ceux-ci répondaient ne pas vouloir s'insurger contre les imâms à cause des sommes prélevées par ceux qui les représentaient ; et comme les nouveau-venus disaient que les seconds se bornaient à agir d'après les instructions des premiers : « Encore faut-il, répondirent-ils, que nous en infor-

---

(1) Ce personnage est cité par Nawawi, p. 563 ; cf. *Berbères*, I, 210 et 324 ; et Beladhori, p. 227. L'orthographe de son nom est fixée par Ibn el-Athîr, et on lit aussi *Sekoûni* dans Tidjâni *(Journ. as.*, 1852, II, 105).

(2) 'Abd el-Hakem écrit Koûniya (*Berbères*, I, 307, cf. 325 et 330). Sur cette localité, voir Fournel, *Les Berbers*, I, 153.

(3) Djeloûla est à une journée de Kayrawân (Edrisi, p. 140 ; Bekri, 78 ; *Berbères*, I, 307). Bekri raconte la conquête de cette ville par Ibn H'odeydj.

(4) Allusion au développement des doctrines kharédjites ; voir *Berbères*, I, 216.

mions le khalife! » En conséquence Meysera et une vingtaine de messagers avec lui furent dépêchés à Hichâm, de qui ils ne purent obtenir d'audience; ils allèrent alors trouver El-Abrech et lui dirent: « Informe le Prince des croyants que notre émir nous mène en expédition avec son *djond* et qu'il distribue à celui-ci le butin que nous avons fait, disant que cela vaut mieux pour la guerre qu'il entreprend ; s'il y a une ville à assiéger, c'est nous qu'il met au premier rang et le *djond* au dernier, disant que notre mérite au ciel sera plus grand. Et pourtant des gens comme nous valent bien ses frères! Ensuite nos oppresseurs se sont mis à fouiller les ventres de nos brebis pour en extraire des fœtus dont la blanche toison est destinée à fournir des pelisses au Prince des croyants, de sorte que mille brebis périssent pour donner une seule toison. Tout cela, nous l'avons supporté; mais quand ensuite ils ont enlevé les plus belles de nos filles, nous leur avons dit que, bien qu'étant musulmans, nous ne trouvions pareil fait autorisé par aucun livre ni aucune pratique traditionnelle. Nous voulons savoir si cette conduite a ou non l'approbation du Prince des croyants! »

Comme leur séjour en se prolongeant épuisait leurs ressources, ils remirent leurs noms par écrit aux ministres du prince, en les priant, s'il demandait des renseignements, de le mettre au courant. De là ils regagnèrent l'Ifrîkiyya, où ils attaquèrent et tuèrent le gouverneur nommé par Hichâm, puis se rendirent maîtres de ce pays. Quand Hichâm, informé de ces événements, demanda les noms de ceux qui étaient venus le trouver, il se trouva que ceux-là mêmes étaient les coupables.

Invasion de l'Espagne

A la suite de la conquête de l'Ifrîkiyya, et conformément aux ordres d''Othmân, 'Abd Allâh ben Nâfi' ben el-

H'açîn (1) et 'Abd Allâh ben Nâfi' ben 'Abd el-K'ays passèrent en Espagne par mer. 'Othmân écrivit alors à ceux qui s'enrôlaient sous leurs drapeaux que Constantinople ne pourrait être conquis que par l'Espagne. Ces chefs étaient accompagnés de Berbères, et l'appui divin ajouta aux territoires musulmans un pays aussi grand que l'Ifrîkiyya (2). Quand 'Othmân rappela de cette dernière région 'Abd Allâh ben Sa'd, il laissa en place 'Abd Allâh ben Nâfi' ben 'Abd el-K'ays. 'Abd Allâh ben Sa'd rentra en Égypte, d'où il envoya au khalife des richesses qu'il y avait réunies. Or 'Amr ben el-'Açi étant venu trouver [P. 73] 'Othmân, celui-ci lui dit : « Savais-tu qu'après ton passage cette chamelle pût encore donner tant de lait? — Aussi, reprit 'Amr, ses nourrissons sont-ils morts. »

En l'an 26 (16 oct. 646) mourut le poète Aboû Dho'ayb le Hodheylite en Égypte, alors qu'il revenait d'Ifrîkiyya. D'autres le font mourir dans le désert, alors qu'il se rendait à la Mekke, ou encore dans le pays des Roûm ; mais on est unanime à dire que ce fut sous le khalifat d'Othmân (*suprà*, p. 13).

[P. 107] En l'an 33 (1er août 653), eut lieu la seconde expédition d' 'Abd Allâh ben Sa'd contre l'Ifrîkiyya, dont les habitants avaient violé le traité conclu avec eux (3).

[P. 161] En l'an 35 (10 juill. 655), vers la fin du khalifat d' 'Othmân, Ma'bed ben el-Abbâs ben 'Abd el-Mot't'alib fut tué en Ifrîkiyya (4).

(1) Peut-être faut-il lire « ... Nâfi' ben el-Hârith, » comme plus haut, p. 10. Mais le *Bayân* (t. II, 5) écrit aussi « H'açin ».

(2) Il est aussi fait allusion à une conquête de l'Espagne qui aurait eu lieu à cette date invraisemblable par le *Nodjoûm* (I, 90).

(3) Il n'est parlé de cette seconde expédition ni par Ibn 'Abd el-Hakam ni par Noweyri ; mais le *Nodjoûm* (I, 89) la mentionne aussi. Fournel n'y fait aucune allusion. On sait du reste que les traditions relatives à ces premiers temps sont assez confuses ; voir de Slane, *Lettre*, etc. (*J. As.*, 1844, II, 329).

(4) Le *Nodjoûm* (I, 90) place la mort de Ma'bed en 33, lors de la seconde expédition d'Ibn Sa'd.

[P. 351] En l'an 41 (6 mai 661), 'Amr ben el-'Açi nomma au gouvernement de l'Ifrîkiyya son cousin du côté maternel 'Ok'ba ben Nâfi' ben 'Abd K'ays (*sic*). [P. 352] 'Ok'ba poussa jusque chez les Lowâta et les Mezâta, qui d'abord lui prêtèrent obéissance pour ensuite retourner à leurs erreurs ; de sorte que, cette année même, il dirigea contre eux une expédition où il leur tua du monde et leur fit des prisonniers. En l'an 42 (25 avril 662), il conquit Ghadamès et y agit de même. En 43 (11 avril 663), il conquit des portions du Soudan et se rendit maître de Waddân, qui dépend de Bark'a. Il conquit aussi tout le pays des Berbères. C'est lui qui, en l'an 50 (28 janvier 670) jeta les fondements de K'ayrawân. Ces faits seront racontés plus loin (1).

[P. 386] **Gouvernement d' 'Ok'ba ben Nâfi' en Ifrîkiyya et fondation de la ville de K'ayrawân**

D'après Aboû Dja'far T'abari, Maslama ben Mokhalled était en l'an 50 (28 janv. 670) gouverneur de l'Ifrîkiyya, et 'Ok'ba, à qui il avait succédé, avait construit K'ayrawân ; mais les chroniqueurs maghrebins placent à cette année le début du gouvernement d' 'Ok'ba ben Nâfi', qui dura jusqu'en 55 (5 décembre 674), et la fondation de K'ayrawân, et font de Maslama le successeur d' 'Ok'ba. Comme ces faits doivent leur être mieux connus, je vais suivre la version qu'ils ont consignée dans leurs livres. Mo'âwiya ben Aboû Sofyân, disent-ils, destitua Mo'âwiya ben Hodeydj et le remplaça dans ce gouvernement, en l'an 50, par 'Ok'ba ben Nâfi' Fihri, qui était resté à Bark'a et à Zawîla depuis qu'il les avait conquises du temps d' 'Amr ben el-'Açi et d'où

(1) Cette suite de renseignements n'est d'accord ni avec ce que nous savons par d'autres sources, ni avec ce qui suit. Cependant le *Nodjoûm* (I, 140) rapporte aussi la conquête que fit 'Ok'ba en 43 d'une partie du Soudan ainsi que de Waddân (*texte*, Wardân) ; cf. *Merâçid*, III, 281) ; il mentionne une expédition faite en 45 par Mo' âwiya ben H'odeydj contre l'Ifrîkiyya (I, 146).

il avait pratiqué la guerre sainte et fait des conquêtes. Avec les dix mille cavaliers que Mo'âwiya lui envoya en même temps que sa nomination, ce chef pénétra en Ifrîkiyya, et le concours que lui prêtèrent les Berbères convertis lui procura une nombreuse armée. Son épée s'abattit sur les habitants qui, à l'arrivée d'un chef musulman, se soumettaient et, au moins en partie, [P. 387] faisaient profession de l'Islâm, puis qui, quand il s'en allait, se révoltaient et abjuraient. Il crut alors devoir bâtir une ville où habiteraient les troupes musulmanes avec leurs familles et leurs biens, et où elles seraient en sécurité contre les soulèvements des indigènes. Il arriva sur l'emplacement de K'ayrawân, qui n'était alors qu'une cuvette dont les fourrés étaient pleins de bêtes fauves, de serpents, etc. Comme le ciel exauçait ses prières, il commença par invoquer Dieu, puis prononça ces mots : « Serpents et bêtes féroces ! nous sommes les Compagnons de l'Apôtre de Dieu ! éloignez-vous, car nous allons nous fixer ici, et nous tuerons tous ceux d'entre vous que nous trouverons dorénavant en ces lieux. » On vit alors les reptiles s'éloigner en emportant leurs petits, et ce spectacle amena la conversion d'une tribu berbère nombreuse. Il fit abattre les arbres et construire la ville ainsi que la grande mosquée ; la masse édifia de petites mosquées et des demeures, et les maisons s'étendirent sur une longueur de 3,600 brasses. En 55 (5 décembre 674), toutes les constructions étaient achevées et habitées, sans que, pendant le cours de la construction, on cessât de faire des expéditions et de recueillir du butin. De nombreux Berbères se convertirent, le domaine habité par les musulmans s'agrandit, les cultures des hommes du *djond* fixés en ces lieux prospérèrent, le séjour en était sûr, de sorte que l'Islâm y fut solidement implanté (1).

---

(1) Cf. *Hist. des Berb.*, I, 311 et 327 ; *Bayân*, I, 13 ; Fournel, I, 155.

Gouvernement de Maslama ben Mokhalled

Mo'âwiya ben Aboû Sofyân confia alors le gouvernement de l'Égypte et de l'Ifrîkiyya à Maslama ben Mokhalled Ançâri, qui nomma en Ifrîkiyya un de ses clients nommé Aboû'l-Mohâdjir. Celui-ci se rendit dans ce pays, où il procéda sans aucun ménagement à la destitution d''Ok'ba. 'Ok'ba se rendit en Syrie pour se plaindre des procédés d'Aboû' l-Mohâdjir à Mo'âwiya, qui s'excusa et lui promit de lui rendre sa situation ; mais les choses traînèrent en longueur, et ce prince étant venu à mourir, son fils et successeur Yezîd rendit, en 62 (19 sept. 681), à 'Ok'ba, la situation antérieurement occupée par ce chef, qui rejoignit son poste.

D'après le récit d'El-Wâkidi, 'Ok'ba ben Nâfi', devenu gouverneur d'Ifrîkiyya en 46 (12 mars 666), fut le fondateur de K'ayrawân et occupa cette situation jusqu'en 62 (19 sept. 681), où il fut révoqué par Yezîd ben Mo'âwiya et remplacé par Aboû'l-Mohâdjir, client des Ançâr. [P. 388] Celui-ci emprisonna 'Ok'ba et le maltraita, ce qui parvint aux oreilles de Yezîd ben Mo'âwiya et fut cause que ce prince écrivit au nouveau gouverneur de rendre 'Ok'ba à la liberté et de le lui envoyer. A la suite de son entrevue avec Yezîd, 'Ok'ba, réintégré comme gouverneur de l'Ifrîkiyya, fit arrêter et emprisonner Aboû'l-Mohâdjir. Alors eurent lieu les événements auxquels est attaché le nom de Koseyla, et dont nous parlerons sous l'année 62.

[T. IV, p. 88] Second gouvernement d''Ok'ba ben Nâfi' en Ifrîkiyya : ses conquêtes et sa mort

Nous avons raconté qu''Ok'ba, dépouillé de l'administration de l'Ifrîkiyya, était retourné en Syrie [P. 89]

auprès de Moʻâwiya, qui lui avait promis de lui rendre cette situation et qui était mort pendant qu'ʻOk'ba était encore en Syrie. En 62 (19 sept. 681), Yezîd, réalisant la promesse de son père, le renvoya en Ifrîkiyya, et ce chef se rendit en toute hâte à K'ayrawân, où il se saisit d'Aboû' l-Mohâdjir et le jeta enchaîné dans une prison. Il laissa dans cette ville un *djond* avec ses enfants et ses biens, et y nomma pour le remplacer Zoheyr ben K'ays Balawi, à qui, en présence de ses propres enfants, il annonça qu'il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie et qu'il allait combattre sans trêve les infidèles; puis il lui donna les instructions nécessaires pour agir après lui. Il s'avança alors avec des forces considérables jusqu'à la ville de Bâghâya, où s'étaient concentrés les Roûm en très grand nombre; il leur livra une bataille acharnée où il les mit en déroute, leur fit subir de très grandes pertes en hommes et en biens, et les força de se réfugier dans la ville, dont il commença le siège. Peu soucieux de s'immobiliser là, il marcha bientôt contre le Zâb, vaste région comprenant plusieurs villes et de nombreuses bourgades, et y attaqua Arba (1), qui en est la ville la plus considérable et où les Roûm et les chrétiens lui opposèrent de la résistance; une partie cependant s'enfuit dans les montagnes, et ceux qui étaient restés durent, à la suite de plusieurs rencontres avec les musulmans, fuir à leur tour après avoir perdu de nombreux cavaliers, et ʻOk'ba marcha sur Tâhert. Alors les Roûm sollicitèrent le concours des Berbères, qui répondirent en grand nombre à cet appel, et une sanglante bataille fut livrée, où les musulmans faillirent succomber sous le nombre; mais, grâce à la protection divine, les alliés furent battus et perdirent une foule des leurs, en outre de leurs richesses et de leurs armes.

ʻOk'ba, poursuivant sa marche en avant, arriva à Tanger,

---

(1) Ce nom se retrouve dans Noweyri (ap. *Berbères*, I, 332). Bekri parle d'un ʻAyn Erbân (p. 129 et 324).

où Ilyân (Julien), patrice de Roûm, vint lui présenter de riches cadeaux et reconnaître son autorité. Interrogé sur l'Espagne, le chrétien lui en dit l'importance; des Berbères, sur qui des renseignements lui furent aussi demandés, il dit que leur nombre n'était connu que de Dieu seul, qu'ils habitaient dans le Soûs citérieur et que, restés infidèles et non convertis au christianisme, leur puissance était très grande. 'Ok'ba poussa donc vers le Soûs citérieur, qui est à l'ouest de Tanger, et arriva aux confins du pays berbère. Une très nombreuse armée voulut lui barrer le passage et subit des pertes considérables, puis fut pourchassée dans toutes les directions par la cavalerie musulmane. [P. 90] Il arriva ainsi jusqu'au Soûs ultérieur, où d'innombrables Berbères lui livrèrent de nouveau bataille; mais ils furent encore battus, les musulmans en tuèrent tant qu'ils en eurent la force et firent un grand butin et de nombreux prisonniers. Ayant ainsi atteint Mâliyân (1), sur l'Océan Atlantique, il s'écria : « O mon Dieu! si je n'étais arrêté par cette mer, je continuerais mes conquêtes en combattant dans ta voie! »

Revenant alors sur ses pas et tandis que la crainte éloignait de sa route Roûm et Berbères, il campa au lieu dit maintenant Mâ' l-faras, où il n'y avait pas d'eau. Comme ses troupes étaient près de mourir de soif, il fit une prière de deux *rek'a* et invoqua le ciel; un de ses chevaux, s'étant alors mis à gratter le sol de ses deux pieds de devant, mit au jour un rocher d'où l'eau jaillit, et à la suite de l'ordre qu'il donna, les soldats fouillèrent le sol et de nombreux points d'eau lui permirent de se désaltérer (2). De là ce nom de Mâ'

(1) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs; Noweyri, dont le récit est fort semblable au nôtre, ne le cite pas. Le manuscrit 1,494 de Paris écrit ce mot avec l'article, mais le *yâ* est dépourvu de points.

(2) Ibn 'Abd el-H'akam place le lieu de cette aventure sur la route du Fezzân à Tripoli (*H. des Berb.*, I, 310 et 334, cf. Fournel, I, 157 et 175).

l-faras (eau du cheval). Arrivé à la ville de T'obna, à huit journées de K'ayrawân, il fit marcher ses troupes par détachements isolés, tant les succès qu'il avait obtenus le rendaient confiant et tant il croyait n'avoir plus rien à redouter de personne. Lui-même se rendit avec une faible troupe à Tehoûda (1), où il voulait se rendre compte des choses ; mais quand les Roûm le virent presque isolé, leur convoitise s'alluma et, fermant les portes de la place, ils se mirent à l'injurier et à le combattre, tandis que lui les invitait à se convertir. Mais ils ne purent, néanmoins, se rendre maîtres de lui.

Révolte du Berbère Koseyla ben Kemrem (2)

Sous l'administration d'Aboû'l-Mohâdjir, Koseyla, qui était un des chefs berbères et celui dont l'attitude était la plus correcte, avait sincèrement embrassé l'Islâm et était devenu l'un des compagnons de ce gouverneur. Celui-ci dit à 'Ok'ba, par qui il fut remplacé, quelle était la situation de Koseyla, et lui conseilla de le ménager ; mais 'Ok'ba ne tint pas compte de cette recommandation et traita l'indigène sans aucun respect. Ainsi, il ordonna un jour à Koseyla, qui lui avait amené du bétail, d'égorger et de dépecer ces bêtes avec les bouchers ; en vain Koseyla objecta qu'il avait là ses gens et ses serviteurs qui étaient chargés de ces soins de nourriture, 'Ok'ba l'invectiva et le fit procéder au dépeçage, sans que la désapprobation manifestée par Aboû' l-Mohâdjir le fît revenir sur son ordre. « Assure-toi donc de sa personne, lui dit l'ex-gouverneur, car je crains pour

(1) Tehoûda est décrite par Bekri (p. 171) et par le *Bayân* (I, 15).

(2) Ce nom se présente encore sous les formes de Lehzem et Lemzem (*Bayân*, I, 16 et 30; Bekri, p. 22 et 174 ; *Berbères*, I, 334 ; Fournel, I, 174). — Sur les événements dont il est parlé dans ce chapitre, cf. *Berbères*, I, 334 ; *Bayân*, I, 15. Le *Nodjoûm* (I, 176) a copié notre texte.

toi son ressentiment. » Mais ‘Ok’ba méprisa cet avis. Koseyla médita sa vengeance en silence, et quand, dans les circonstances que nous venons de dire, les Roûm virent ‘Ok’ba si faiblement accompagné, ils en informèrent Koseyla, qui avait continué de figurer dans l’armée musulmane, [P. 91] mais qui leur avait dévoilé ses secrètes pensées en les poussant à agir. A la suite du message qu’il reçut, il jeta le masque et, soutenu par sa famille et par ses cousins, il marcha contre ‘Ok’ba. « Hâte-toi, » dit alors Aboû’l-Mohâdjir à ‘Ok’ba, dont il était toujours le prisonnier, « d’attaquer le rebelle avant que ses forces soient trop considérables. » ‘Ok’ba marcha alors contre Koseyla, qui l’évita pour donner à ses partisans le temps de se réunir, et l’ex-gouverneur récita en cette circonstance ces vers d’Aboû Mih’djan Thakéfi :

[*Tawîl*] Ce m’est une suffisante douleur, alors que les chevaux vont se repaître de combats, de rester enchaîné dans ma prison. Quand je me lève, le poids de mes fers me retient, et les portes fermées m’empêchent de répondre à l’appel (1).

‘Ok’ba, qui l’apprit, le rendit à la liberté en lui disant de rejoindre et de diriger les autres musulmans, et que lui-même voulait chercher la mort du martyr. « Non, dit Aboû’l-Mohâdjir, car moi aussi je veux mourir en martyr ! » ‘Ok’ba et ses compagnons, brisant les fourreaux de leurs sabres, se jetèrent sur les Berbères et périrent tous en combattant, sauf un petit nombre, entre autres Moh’ammed ben Aws (2) Ançâri, qui

(1) Aboû Mih’djan fut un des compagnons de Mahomet ; une courte notice de sa vie est donnée dans le *Journ. as.*, 1841, I, p. 129. Les circonstances où il composa ces vers sont racontées dans Ibn el-Athîr (II, 368) et Mas‘oûdi (IV, 213) ; cf. *Nodjoûm*, I, 176 ; *Berbères*, I, 336 ; Weil, *Gesch. d. Chal.*, I, 69.

(2) Ce nom est orthographié de même dans le *Nodjoûm* (I, 177) ; il figure sous la forme diminutive *Oweys* dans Ibn ‘Abd el-Hakam (*Berbères*, I, 288).

furent faits prisonniers et que le chef de Gafça renvoya libres à Kayrawân. Zoheyr ben K'ays Balawi voulait poursuivre la lutte contre les rebelles, mais H'anech (1) eç-Çan'âni s'y opposa et regagna l'Égypte avec la plupart des troupes, de sorte que Zoheyr dut en faire autant et battit en retraite jusqu'à Bark'a, où il s'arrêta. Quant à Koseyla, il vit toutes les populations de l'Ifrîkiyya se joindre à lui, et il marcha sur Kayrawân [*texte*, Ifrîkiyya], où se trouvaient les gardiens du butin et les enfants des musulmans ; il leur accorda la grâce qu'ils demandaient et entra dans la ville. Son pouvoir s'étendait de là sur toute l'Ifrîkiyya et dura jusqu'à ce qu''Abd el-Melik ben Merwân, jouissant d'un pouvoir incontesté, confiât le gouvernement de l'Ifrîkiyya à Zoheyr ben K'ays Balawî, qui était resté à Bark'a en continuant d'y combattre la guerre sainte.

Gouvernement de Zoheyr ben K'ays en Ifrîkiyya ; sa mort et celle de Koseyla

A l'avènement d''Abd el-Melik ben Merwân, on parla à ce prince des musulmans de K'ayrawân et, sur le conseil de son entourage d'y envoyer des troupes pour les délivrer, il expédia à Zoheyr ben K'ays sa nomination de gouverneur d'Ifrîkiyya en même temps qu'il équipa une armée nombreuse. Ce chef entra dans ce pays en l'an 69 (5 juillet 688). A cette nouvelle, Koseyla [P. 92] rassembla autant qu'il put les Berbères et les Roûm et tint à ses principaux compagnons ce langage : « Je pense que je dois aller camper à Mems (2), car il y a à K'ayrawân de

(1) Le texte porte *Djeych*, ainsi que fait le *Nodjoûm* (I, 177). Sur H'anech ben 'Abd Allâh Çan'âni, voir Bekri, p. 48 et 81 ; Ibn el-Athîr, v, 41 ; Dozy, *H. des Mus. d'Espagne*, II, 209, etc.

(2) Le texte ortographie *Memch* ; le *Merâcid* épelle ce nom, que l'on retrouve ailleurs sous sa forme correcte (*Berbères*, I, 337 ; Bekri, 325).

nombreux musulmans vis-à-vis de qui nous sommes engagés par un traité que nous ne devons pas violer. Or, il y a à craindre qu'en nous portant au-devant de Zoheyr pour le combattre, nous ne laissions sur nos derrières ces musulmans solidement installés, tandis qu'à Mems nous n'aurons rien à redouter d'eux et nous pourrons livrer bataille à Zoheyr : vainqueurs, nous poursuivrons nos ennemis jusqu'à Tripoli et ne laisserons rien subsister d'eux en Ifrîkiyya ; vaincus, nous nous jetterons dans les montagnes et nous leur échapperons. » On adopta son plan, et il marcha vers Mems. Zoheyr, qui en fut informé, n'entra pas à K'ayrawân et se reposa sous les murs de cette ville pendant trois jours, puis se mit à la recherche de Koseyla, et quand il fut proche de lui, il établit son camp et prit ses dispositions de combat. La bataille fut acharnée et les deux armées subirent de telles pertes que personne, semblait-il, n'en devait réchapper ; cela dura ainsi la plus grande partie du jour, puis grâce à la protection divine, la victoire se décida en faveur des musulmans. Koseyla et plusieurs de ses principaux compagnons furent tués à Mems, et les musulmans, se mettant à la poursuite des Roûm et des Berbères, tuèrent tout ce qu'ils purent et firent un grand carnage ; les plus vaillants guerriers des alliés, leurs princes et leurs nobles furent anéantis. Quant à Zoheyr, il regagna K'ayrawân.

Ce chef, se rendant compte que l'Ifrîkiyya constituait un royaume important, redouta, à cause de ses sentiments de piété et de mortification, d'y rester [sans combattre] : « Je ne suis, dit-il, venu ici que pour faire la guerre sainte, et je crains de succomber à la tentation des plaisirs mondains ». Il laissa donc à K'ayrawân un corps de troupes qui y était en sûreté, puisque le pays ne renfermait plus d'ennemis ni de chef puissant, et il rentra en Égypte avec une nombreuse armée.

(1) Or les Roûm de Constantinople, qui avaient appris que Zoheyr avait laissé Barka sans défense pour aller combattre Koseyla en Ifrîkiyya, voulurent profiter de l'occasion, et, partant de l'île de Sicile avec une nombreuse flotte et une forte armée, ils attaquèrent cette ville et y firent quantité de prisonniers, en outre des massacres et du pillage auxquels ils se livrèrent. Cela se passait au moment où Zoheyr, qui venait de quitter l'Ifrîkiyya, arrivait près de Bark'a; faisant alors avancer ses troupes à marches forcées, il fut accueilli par les demandes de secours des musulmans. Il ne pouvait reculer, et se jeta sur les Roûm malgré leur nombre ; une terrible bataille s'engagea et la lutte fut chaude, mais la supériorité numérique des Roûm était trop grande, [P. 93] et Zoheyr et tous les siens succombèrent sans qu'il en échappât un seul. Les Roûm retournèrent à Constantinople avec leur butin.

La nouvelle de l'écrasement de Zoheyr fut très sensible à 'Abd el-Melik ben Merwân, qui, comme nous le dirons à l'année 74, envoya en Ifrîkiyya H'assân ben en-No'mân Ghassâni (2). — Le gouvernement et la mort de Zoheyr auraient dû figurer sous l'année 69 ; si nous les avons narrés ici, c'est pour faire sentir la connexion existant entre ces faits et la révolte suivie de la mort de Koseyla, car il s'agit là d'un fait unique dont il faut grouper les épisodes.

[P. 251] En 69 (5 juillet 688), Zoheyr ben K'ays, gouverneur d'Ifrîk'iyya, fut tué, ainsi qu'il a été dit sous l'année 62.

---

(1) L'alinéa qui suit se trouve dans la *Biblioteca arabo-sicula* d'Amari (trad. I, 355).

(2) Ces événements sont racontés de la même manière dans le *Bayân* (I, 17) et dans les *Berbères* (I, 338).

[P. 300] Gouvernement de H'assân ben en-No'mân en Ifrîkiyya

Nous avons, à l'année 62, parlé du gouvernement de Zoheyr ben K'ays et dit qu'il avait été tué en 69 (5 juillet 688). La nouvelle de sa mort fut un coup sensible pour 'Abd el-Melik et pour les musulmans ; mais le prince, malgré le souci que cela lui donna, ne pouvait s'occuper de l'Ifrîkiyya au moment où il avait affaire à Ibn ez-Zobeyr (1). Quand, par suite de la mort de ce dernier, l'ensemble des musulmans reconnut son autorité, il équipa des troupes dont il confia le commandement, ainsi que l'administration de l'Ifrik'iyya, à H'assân ben en-No'mân el-Ghassâni, qui entra en 74 (12 mai 693) dans ce pays à la tête d'une armée dont ce pays n'avait pas encore vu la pareille (2). Arrivé d'abord à K'ayrawân, il en repartit pour marcher contre Carthage, dont le prince, le plus puissant d'Ifrîkiyya, n'avait pas encore été attaqué par les musulmans. Cette ville renfermait une population innombrable de Roûm et de Berbères ; il l'attaqua et la serra de près, si bien que les assiégés, voyant le grand nombre des leurs qui étaient tués, s'embarquèrent et gagnèrent les uns la Sicile, les autres l'Espagne. H'assân entra dans la place l'épée à la main et la livra au meurtre et au pillage (3) ; puis il fit parcourir les environs par ses troupes, et les habitants effrayés s'étant empressés de venir le trouver, il leur fit autant que possible démanteler Carthage. Comme

(1) Il s'agit de l'homme énergique et remarquable qui se fit proclamer khalife à la Mekke et périt en 73 de l'hégire ; voir le mémoire d'E. Quatremère, *Journ. as.*, 1832, I, 289.

(2) D'autres disent en 69 ou en 78 (*Berbères*, I, 339).

(3) Ce commencement de chapitre figure dans la *Biblioteca* (I, 355).

ensuite il apprit que les Roûm et les Berbères se concentraient pour lui résister dans les deux villes de Çat'foûra (1) et de Benzert (Bizerte), il marcha contre eux, et la ténacité des musulmans vint à bout de la résistance qu'ils opposèrent ; les ennemis durent fuir en laissant un grand nombre de morts. Cette région fut conquise, et H'assân, ne laissant aucune portion insoumise, inspira la crainte la plus vive aux habitants. Les Roûm qui purent s'enfuir se retranchèrent dans la ville de Bâdja, et les Berbères en firent autant à Bône. H'assân regagna alors K'ayrawân pour donner à ses nombreux blessés le temps de guérir.

Mise à sac de l'Ifrîkiyya

Quand leur santé fut rétablie, Hassân demanda quel était le prince le plus puissant restant encore [P. 301] en Ifrîkiyya : « C'est, lui dit-on, une femme berbère régnant dans l'Aurès, et connue sous le nom de Kâhina (2) parce qu'elle dévoile l'avenir aux Berbères qui se sont ralliés à elle après la mort de Koseyla. » Les indigènes ajoutèrent qu'elle était hautement considérée et que, elle morte, les Berbères n'offriraient plus aucune résistance. H'assân marcha donc contre la Kâhina qui, le voyant s'approcher et croyant qu'il en voulait aux places fortes, démantela Bâghâya (3); mais cela ne suffisait pas au général musulman, qui poursuivit sa marche en

(1) Çat'foûra ou Sat'foûra est la région maritime au nord de Tunis (Edrisi, p. 133 ; Fournel, I, p. 212).

(2) Sur la Kâhina, voir notamment le *Bayân*, I, 20 ; Fournel, I, 215 ; *Hist. des Berbères*, I, 213 et 340 ; III, 192 ; Tidjâni, ap. *Journ. as.*, 1852, II, 118 ; Bekri, etc.

(3) Forteresse située à l'extrémité N.-E. de l'Aurès et dont le nom revient fréquemment dans le récit des combats qui se sont livrés dans cette région (Bekri, 121 et 322 ; Edrisi, 121, etc.).

avant et lui livra bataille près de la rivière Nîni (1). A la suite d'une lutte plus acharnée qu'on n'eût jamais vu, les musulmans battus perdirent un grand nombre des leurs et H'assân dut s'enfuir. Quantité d'entre eux furent faits prisonniers, mais la Kâhina les rendit à la liberté, en gardant cependant près d'elle et adoptant Khâlid ben Yezîd K'aysi, homme distingué par sa naissance et sa bravoure.

H'assân évacua l'Ifrîkiyya, puis écrivit ce qui lui était arrivé à 'Abd el-Melik, qui lui enjoignit de rester, jusqu'à nouvel ordre, où il était. C'est ainsi que ce chef demeura pendant cinq ans dans la province de Bark'a, à un endroit qui reçut le nom, encore existant, de K'oçoûr H'assân. De son côté, la Kâhina, devenue maîtresse de toute l'Ifrîkiyya, y commit des actes de mauvaise administration, de tyrannie et d'injustice. Alors 'Abd el-Melik envoya à son lieutenant des troupes et de l'argent pour rentrer en Ifrîkiyya et y combattre la Kâhina. H'assân envoya secrètement à Khâlid ben Yezîd, qui était auprès de cette princesse, un messager porteur d'une lettre où il lui demandait des renseignements, et Khâlid répondit par un billet exposant la désunion des Berbères et indiquant à H'assân la nécessité d'une action prompte ; puis il le cacha dans un pain cuit sous la cendre (2) et qu'il remit à l'émissaire. Celui-ci s'éloignait quand la Kâhina sortit, les cheveux épars, en s'écriant : « Votre puissance s'en va dans ce qu'on mange ! » Le messager fut vainement fouillé et put rejoindre H'assân, mais le feu [qui avait cuit la galette encore chaude] avait détruit le billet. Il retourna de nouveau auprès de Khâlid, qui récrivit les mêmes renseignements que la première fois, qu'on dissimula dans le pommeau de la selle. En apprenant que H'assân se

---

(1) A quatre lieues N.-E. de Bâghâya (*H. des Berb.*, table géogr.).

(2) Je fais, d'après le *Bayân* (I, 22), deux corrections indispensables : je lis فى خبزة , et à la ligne suivante ملككم فيما .

mettait en marche, la Kâhina dit : « Les Arabes recherchent dans un pays l'or et l'argent, tandis que nous ne demandons que des champs et des pâturages ; notre seule ressource est de ravager l'Ifrîkiyya pour les en dégoûter. » Elle envoya donc ses partisans partout pour ravager le pays, ruiner les places fortes et enlever les biens des habitants. Telle fut la première mise à sac de l'Ifrîkiyya (1).

A l'approche de H'assân, de nombreux Roûm habitant cette région se portèrent à sa rencontre pour demander son aide contre la Kâhina et se plaindre de ses procédés, et il se réjouit de cette démarche. [P. 302] Il se dirigea sur Gabès, dont les habitants lui apportèrent des présents et des offres de soumission, alors qu'auparavant ils avaient toujours résisté aux officiers musulmans ; il leur donna un gouverneur de son choix et s'avança, pour se rapprocher de ses adversaires, vers Gafça, qui se soumit à lui ; il étendit également son autorité sur Kastîliya et Nefzâwa. Quand la Kâhina sut qu'il arrivait, elle appela ses deux fils ainsi que Khâlid ben Yezîd, et leur dit que, elle-même se regardant déjà comme morte, ils n'avaient qu'à aller trouver H'assân pour lui demander de leur laisser la vie sauve. Ils suivirent ce conseil et restèrent avec lui. H'assân livra alors à cette princesse une bataille si acharnée qu'elle semblait être la fin de tout ; les morts jonchèrent le terrain, mais Dieu donna la victoire aux siens, et les Berbères durent prendre la fuite, de même que la Kâhina, qui fut poursuivie et massacrée. Les vaincus sollicitèrent leur grâce de H'assân, qui la leur accorda, à condition qu'ils fourniraient aux musulmans, pour faire avec eux la guerre sainte, un corps de 12,000 hommes, auquel il donna pour commandants les deux fils de la Kâhina.

---

(1) Sur la conquête de Tunis, que fit H'assân vers cette époque, voir Bekri, p. 91.

L'Islâm se propagea chez les Berbères, et en ramadân de cette année H'assân retourna à K'ayrawân, où il resta sans plus avoir de luttes à soutenir jusqu'à la mort d'‘Abd el-Melik. El-Welîd ben ‘Abd el-Melik, étant monté sur le trône, nomma son oncle, ‘Abd Allâh ben Merwân, gouverneur d'Ifrîkiyya, en remplacement de H'assân, puis en 89 (30 novembre 707), comme nous le dirons, Moûsa ben Noçayr.

D'après Wâk'idi, la Kâhina se révolta par suite de l'indignation qu'elle ressentit de la mort de Koseyla, puis devenue maîtresse de l'Ifrîkiyya entière, elle y commit des actes infâmes et des injustices sans nom ; les musulmans de K'ayrawân eurent, après la mort de Zoheyr ben K'ays en 67 (27 juillet 686), à subir les pires traitements. Alors ‘Abd el-Melik nomma gouverneur d'Ifrîkiyya H'assân ben en-No‘mân, qui, à la tête de forces considérables, livra à la Kâhina une bataille où les musulmans, vaincus, subirent de grandes pertes. H'assân alors se retira dans la province de Bark'a et y resta jusqu'en 74 (12 mai 693), où, d'après les ordres d'‘Abd el-Melik et avec les troupes que lui envoya le khalife, il marcha de nouveau contre la Kâhina, qu'il vainquit et tua, elle et ses enfants ; après quoi, il retourna à K'ayrawân.

On dit aussi que, sitôt après avoir tué la Kâhina, il se rendit auprès d' ‘Abd el-Melik, en laissant pour lieutenant en Ifrîkiyya Aboû Çâlih', celui qui a donné son nom au Fahç (Aboû) Çâlih' (1).

---

(1) On retrouvera plus loin (t. VIII, p. 317 du texte) ce nom sous la forme correcte *Fah'ç Aboû Çâlih*, de même que dans le *Bayân* (I, 88 et 238). Cette localité « est encore connue de nos jours et proche de Zaghwân », à ce que nous apprend Ibn Aboû Dinâr Kayrawâni (texte p. 55 ; les traducteurs ont, selon leur habitude, défiguré ce nom en *Fahç Aboû Tâlib*).

[P. 427] Nomination de Moûsa ben Noçayr au gouvernement de l'Ifrîkiyya

Cette nomination fut faite en 89 (30 novembre 707), par El-Welîd ben ʻAbd el-Melik (1). Noçayr, qui commandait les gardes de Moʻâwiya, n'accompagna pas celui-ci à Çiffîn et répondit à son maître qui lui demandait pourquoi, malgré les bienfaits dont il lui était redevable, il ne l'avait pas suivi pour combattre ʻAli : « Ma gratitude pour toi ne va pas jusqu'à t'accompagner dans la méconnaissance de Celui à qui je dois plus de reconnaissance qu'à toi, le Dieu tout-puissant ! » Moʻâwiya ne trouva rien à lui répondre (2). — Moûsa, à son arrivée en Ifrîkiyya, y trouva (Aboû) Çâlih', qu'y avait laissé H'assân, et qu'il déposa, car après le départ de celui-ci, les appétits de domination des Berbères s'étaient développés. Il envoya contre un groupe de révoltés, vers les confins de la province, son fils ʻAbd Allâh, qui les combattit victorieusement et leur fit mille prisonniers (3) ; il le fit ensuite marcher contre l'île de Mayorque, d'où ʻAbd Allâh revint sain et sauf en rapportant un butin d'une valeur incalculable. Il donna

---

(1) On assigne encore d'autres dates à cette nomination (*Berbères*, I, 343 ; Ibn Khallikân, III, 475).

(2) On retrouve la même anecdote dans l'article biographique consacré à Moûsa ben Noçayr par Ibn Khallikân (III, 475).

(3) Ce chiffre serait autrement admissible que celui de cent mille, auquel d'autres auteurs (*l. l.*) font monter le nombre des prisonniers pour chacun des trois chefs, Moûsa et ses fils, soit en tout trois cent mille. Mais il semble bien que c'est une faute du texte, car, tout de suite après, notre chroniqueur parle d'un quint de soixante mille têtes ! Comparez le *Bayân*, I, p. 25.

aussi à son fils Merwân (1) le commandement d'une expédition contre d'autres révoltés, dont un nombre à peu près égal furent faits prisonniers ; enfin lui-même se porta dans une autre direction et rapporta un butin tout aussi prodigieux : le quint formait 60,000 prisonniers, nombre le plus considérable qu'on ait jamais ouï dire.

L'Ifrîkiyya se trouvant ensuite en proie à la disette par suite du manque d'eau, il fit publiquement la prière d'usage en pareil cas [P. 428] et adressa au peuple une *khotba* où le nom d'El-Welid ne figura pas. A l'observation qui lui en fut faite, il répondit que c'était là un lieu où ne devait figurer ou être invoqué que le nom du Dieu tout-puissant. La pluie qui survint fit baisser le prix des vivres (2).

Il fit ensuite campagne jusqu'à Tanger contre les Berbères encore insoumis, qui s'enfuyaient craintivement devant lui ; il les poursuivit en en tuant un grand nombre jusqu'au Soûs citérieur sans que personne tentât de résistance sérieuse, et alors les Berbères lui demandèrent quartier en offrant de se soumettre. Il nomma gouverneur de Tanger son affranchi, T'ârik' ben Ziyâd, que l'on dit être Çadefite [d'adoption, mais Berbère d'origine] et y laissa avec lui un corps d'armée important formé de Berbères, et en outre des Arabes chargés d'enseigner à ceux-ci le Koran et les pratiques religieuses. Comme ensuite il retournait en Ifrîkiyya, il passa près du château fort de Meddjâna, dont la garnison refusa de se soumettre : il y laissa Bichr [Bosr] fils d'un tel, qui s'en rendit maître à la suite d'un siège, et cette place fut alors appelée, comme encore de nos jours,

---

(1) Le texte lit « Hâroûn », mais c'est une faute certaine; voir d'ailleurs les auteurs cités. Le ms 1495 de Paris écrit مرون.

(2) Ce fait est rappelé plus loin; on le retrouve dans Ibn Khallikân, III, p. 476 de la trad. anglaise.

Kal'at Bichr (1). L'Ifrîkiyya ne présenta plus dès lors aucun centre de résistance (2).

D'après une autre version, la nomination de Moûsa eut lieu en 78 (29 mars 697) et fut le fait d''Abd el-'Azîz ben Merwân, qui commandait alors en Égypte au nom de son frère 'Abd el-Melik (3).

[P. 439] Conquête de l'Espagne

En cette année 92 (28 oct. 710), T'ârik' ben Ziyâd, client de Moûsa ben Noçayr, fit une incursion en Espagne, avec une armée de douze mille hommes. Il y eut à combattre le roi du pays nommé Edrînouk', qui tirait son origine de la ville d'Içbahân (Ispahan), et dont la famille fournissait les rois des étrangers régnant en Espagne (4). La rencontre qui eut lieu entre T'ârik' à la tête de tous ses soldats, et le roi Edrînoûk' fut des plus acharnées ; mais ce dernier, qui prit part au combat avec sa tiare sur la tête et recouvert de tous les ornements que portent ordinairement les rois, finit par être tué. Sa mort eut pour suite la conquête de l'Espagne, qui eut lieu en 92 (28 oct. 710).

Voilà tout ce que dit Aboû Dja'far (Tabari) touchant cet évènement ; [P. 440] mais la conquête d'une région

(1) Il faut lire K'al'at Bosr, qui est le nom du fort de Meddjâna (Jaqubi, *Descriptio Maghribi*, p. 75) ; mais il existe aussi un K'al'at Bichr, à deux journées de Constantine et à quatre de Bougie (Edrisi, p. 106 ; Bekri, p. 34 n. ; Fournel, I, 239).

(2) Sur les conquêtes de Moûsa, il faut aussi voir le récit du *Bayân*, I, 26 ; *Berbères*, I, 344.

(3) Voir p. 32.

(4) Les Echbân ou Espagnols sont regardés comme descendant de Japhet et ayant autrefois régné sur la Syrie, l'Égypte, le Maghreb et l'Espagne. L'origine des rois d'Espagne ou Loderîk était rattachée à Ispahan en Perse (Mas'oûdi, *Prairies d'or*, I, 359 et 370 ; II, 326 ; *Kitab el-'Oyoûn* dans les *Fragmenta historicorum*, éd. de Goeje, p. 3 ; Belâdori, p. 230 ; *Mir'ât ez-zemân*, de Sibt Ibn el-Djoûzi, nº 1224 du Cat. du *Brit. Mus.*, f. 73 vº ; ce dernier auteur ne consacre que trois lignes au récit de la conquête de l'Espagne par Târik).

aussi étendue, une victoire aussi considérable ne peuvent être racontés aussi brièvement. Je vais donc, si Dieu me le permet, faire un récit plus complet, que j'emprunterai aux auteurs indigènes, mieux placés pour connaître l'histoire de leur propre pays.

D'après eux, les premiers habitants portaient le nom d'*Andalouch* et donnèrent leur nom à cette région ; plus tard on donna à ce mot la forme arabe et l'on prononça *Andalous*. Quant aux chrétiens, ils emploient, pour désigner ce pays, le mot *Echbâniya*, du nom d'un homme qui y subit le supplice de la croix et qui s'appelait Echbânès. Mais d'autres prétendent retrouver l'origine de ce nom dans celui que portait un prince qui y régna dans les temps les plus reculés, Echbân fils de Titous. C'est ce nom d'Echbânia qu'on retrouve dans Ptolémée. D'après une autre opinion, la contrée tire son nom de celui d'Andalous ben Yâfeth ben Noûh' (Japhet fils de Noé), qui le premier la mit en valeur (1).

Il y en a qui disent que les premiers habitants de l'Espagne après le déluge furent un peuple mage nommé Andalous, qui civilisa le pays et chez qui le pouvoir passa de génération en génération pendant une longue période ; puis la volonté divine ayant arrêté toute pluie, une famine de longue durée en résulta et la plupart des habitants périrent ; ceux-là s'enfuirent qui le purent, et l'Espagne resta alors déserte pendant cent ans. Ensuite Dieu, pour la repeupler, envoya les Afârik'a (Africains), dont une troupe y arriva, chassée par le roi d'Ifrîkiyya ; celui-ci s'était ainsi débarrassé d'eux par suite d'une longue famine qui désolait son royaume et qui faillit emporter tous ses sujets. Ils arrivèrent dans des bateaux commandés par un officier du roi et jetèrent l'ancre dans la presqu'île de Cadix. Reconnaissant alors les gras pâtu-

(1) Il y a probablement lieu de chercher dans le nom des Vandales l'étymologie du mot *Andalous* (Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, II, 234 ; Dozy, *Recherches*, etc., 3e éd., I, 301).

rages de l'Espagne et les rivières qui arrosaient ce pays, ils s'y fixèrent et se mirent à le cultiver ; ils confièrent à des rois le soin de les gouverner et pratiquaient la religion de ceux qui les accueillirent. Leur capitale était T'âlik'at el-Khirâb, dans la province de Séville (1) ; dans cette ville, qui fut fondée par eux, ils habitèrent pendant plus de cent cinquante ans, et onze princes y régnèrent successivement.

Dieu envoya ensuite contre eux les barbares de Rome, ayant à leur tête Echbân ben T'ît'ouch, qui leur fit la guerre, les persécuta et en fit mourir un certain nombre ; il mit le siège devant T'âlik'at, où les indigènes s'étaient fortifiés et, pour les combattre, il bâtit Echbâniya, c'est-à-dire Séville, dont il fit sa capitale. L'accroissement de ses partisans augmenta son orgueil : il fit une expédition contre Jérusalem, qu'il pilla et où il tua cent mille personnes ; il en ramena du marbre à Séville et ailleurs. Dans le butin figurait aussi la table de Soleymân ben Dâwoûd (Salomon fils de David), dont s'empara T'ârik' lorsqu'il conquit Tolède (2), de même que la petite cruche en or, et la pierre précieuse qui fut trouvée à Mérida (3).

El-Khid'r était venu, à un certain moment, trouver Echbân, occupé alors à cultiver la terre, et lui dit : « Un jour [P.441] tu deviendras grand et puissant, et tu régneras. Quand tu auras conquis Ilia (Jérusalem), montre-toi bienveillant pour la postérité des prophètes. — Te

---

(1) « Région qui figure parmi les cantons de Séville », dit le *Merâçid*. Cette ville est aussi mentionnée par 'Abd el-Wâhid Merrâkechi, (*Histoire des Almohades*, tr. franç., p. 312) et par le *Bayân* (II, 3). Ni Edrisi ni Aboulféda n'en parlent.

(2) Sur cette table, voir Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, p. 52, et les auteurs cités dans la trad. de Merrâkechi, p. 10.

(3) Cette pierre précieuse est une espèce d'escarboucle qui, d'après un auteur cité par Aboulféda (*Géographie*, II, 248), illuminait les environs. Sur Mérida, voir Edrisi, p. 220 ; Aboulféda, *l. l.* ; *Merâçid*, III, 29.

moques-tu ? » lui répondit-il ; « comment un homme comme moi deviendrait-il roi ? — Ainsi l'a décidé », répartit le Prophète, « celui qui a transformé ton bâton comme tu peux le voir. » Et, en effet, il était couvert de feuilles. El-Khid'r disparut alors, laissant Echbân tout effrayé (1). Cependant celui-ci, confiant dans la prédiction qui lui avait été faite, se mêla aux autres hommes et finit par devenir le chef d'un royaume puissant. Il régna vingt ans, et cinquante-cinq de ses descendants occupèrent successivement le trône après lui.

Contre les habitants de l'Espagne, surgit ensuite un peuple qui faisait partie des barbares de Rome et qui s'appelait El-Bachnoûliyyât, dont le roi était Tawîch ben Nîta, vers l'époque de la mission prophétique du Messie. Ce peuple conquit l'Espagne et fit de Mérida sa capitale. Il fournit une dynastie de vingt-sept princes.

L'Espagne fut ensuite conquise par les Goths, peuple qui obéissait à un roi et qui s'était d'abord montré en Italie, pays situé à l'est de l'Espagne. A partir de cette époque, ce dernier pays échappa, à leur profit, au souverain de Rome. Les Goths s'étaient d'abord dirigés contre la Macédoine, pays situé dans ces régions, à l'époque de K'alyoûdyoûs, le troisième des Césars ; mais à la suite de la défaite que leur infligea ce prince, qui en massacra un certain nombre, ils ne parurent plus jusqu'à l'époque de Constantin le Grand. Les incursions qu'ils recommencèrent sous ce prince furent réprimées par l'armée qu'il envoya contre eux ; on ne sait plus rien qui les concerne jusqu'au César Thalâth (2).

Ils choisirent pour leur chef un prince du nom de Loderîk, qui, adorateur des idoles, alla à Rome pour convertir les chrétiens à son système d'idolâtrie. Ensuite ses partisans, mécontents de sa manière d'agir,

---

(1) La même légende se retrouve dans le *Bayân* (II, 3). Le Khidr des Arabes est le prophète Elie de la Bible.

(2) Variante, *Belît.*

se détachèrent de lui et, se ralliant à son frère, entamèrent la lutte avec lui. Mais il demanda du secours au roi de Rome, et, avec l'armée que celui-ci lui envoya, il battit son frère et se fit chrétien.

Après avoir régné treize ans, il eut pour successeur Akrît, puis Amalrik, puis Waghdîch, lesquels embrassèrent de nouveau l'idolâtrie. Ce dernier fut défait et tué par le roi de Roûm, alors qu'il marchait contre Rome à la tête d'une armée de cent mille hommes. [P. 422] Après lui régna Alarîk', qui était dualiste *(zindîk')* et vaillant guerrier, et qui, pour tirer vengeance de la mort de Waghdîch et des siens, alla assiéger Rome ; il en réduisit les habitants aux dernières extrémités, puis pénétra de vive force dans la ville et la pilla. Cela fait, il réunit une flotte pour aller conquérir et piller la Sicile ; mais la plus grande partie de ses troupes périt dans un naufrage, où lui-même perdit la vie. Son successeur At'loûf, qui régna six ans, alla d'Italie s'établir dans la Galice, proche de l'extrémité de l'Espagne, et de là à Barcelone. Il eut pour successeur son frère, qui régna trois ans. Ensuite se succédèrent Wâliyâ et Boûrdezârîch, qui régnèrent trente-trois ans ; puis Tarachmond, fils de ce dernier, et son frère Loderîk', qui régnèrent treize ans ; Ourîk' (Euric), dix-sept ans ; Alarîk' à T'oloûcha (Toulouse), vingt-trois ans ; 'Achlîk', puis Amlîk', deux ans ; Toûdhyoûch, dix-sept ans cinq mois ; T'oudatk'lîs, un an trois mois ; Athla, cinq ans ; Atlandja, quinze ans ; Liyoûbâ, trois ans ; son frère Lewîld. Ce prince fut le premier à faire de Tolède sa capitale ; la raison qui l'y poussa fut la position centrale de cette ville, qui lui permettait de combattre sans retard ceux qui tentaient de se soustraire à son pouvoir ; ses efforts furent couronnés de succès, et il finit par rester maître de l'Espagne entière. Il bâtit, proche de Tolède, la ville de Rak'awbal, qu'il appela ainsi du nom de son fils ; il la fortifia et en agrandit les jardins. Il fit la guerre au pays de Bachk'ons (Biscaye), dont les habitants durent courber la

tête devant lui. Il demanda au roi des Francs la main de sa fille pour son propre fils Ermendjild, et, l'ayant obtenue, il établit les jeunes époux à Séville. Mais Ermendjild s'étant, par suite des suggestions de sa femme, révolté contre son père, celui-ci les tint étroitement bloqués [P. 443] et finit par s'emparer de vive force de son fils rebelle, qu'il laissa mourir en prison.

A Lewîld succéda son fils Rekared, prince dont la conduite mérita des louanges, pieux et chaste, qui revêtit le froc des moines. Il assembla les évêques, devant qui il blâma la conduite de son père, et confia le pays à ces prêtres, qui étaient au nombre de quatre-vingts environ. C'est ce prince qui bâtit l'église El-Wazk'a, en face de la ville de Wâdi Ach (Guadix).

Son fils Liyoûba marcha sur les traces de son prédécesseur. Mais un Goth, nommé Batrîk', le tua par trahison et s'empara du pouvoir malgré les Espagnols. Pécheur, impie et tyrannique, cet homme fut attaqué et tué par l'un de ses familiers.

Ghandamâr occupa ensuite le trône pendant deux ans. Après lui, Sîsîfoût, prince dont la conduite était louable, régna pendant neuf ans.

Son fils Rekarîd, qui n'avait que trois mois, lui succéda et mourut (bientôt). Vint ensuite Chontila (Suintila), qui sut s'attirer la reconnaissance de ses sujets et qui était contemporain de la mission du Prophète. Sichnand régna ensuite cinq ans, puis Khantala, six ans ; Khandas, quatre ans ; Benbân, huit ans, Arwa, sept ans. Sous le règne de ce dernier, une famine terrible faillit ruiner entièrement l'Espagne. Abk'a, prince injuste et mauvais, régna quinze ans et eut pour successeur son fils Ghît'icha (Vitiza), qui occupait le trône en 77 (9 avril 696) de l'hégire ; ce dernier fut un prince juste et doux, qui mit en liberté ceux que son père avait fait jeter en prison et qui restitua à leurs propriétaires les biens confisqués sur eux. Après sa mort, les Espagnols n'agréèrent ni l'un ni l'autre des deux fils qu'il laissait et

portèrent leur choix sur un homme du nom de Roderîk', vaillant guerrier qui n'appartenait pas à la famille royale.

(1) Or la coutume existait [P. 444] chez les princes d'Espagne d'envoyer leurs enfants des deux sexes dans la ville de Tolède ; ces enfants y remplissaient, à l'exclusion de tous autres, l'office de serviteurs chez le roi qui habitait cette ville, et y recevaient ainsi leur éducation ; puis, quand ils étaient devenus grands, le roi les dotait et les mariait entre eux. Roderîk', devenu roi, reçut de la sorte une fille de Julien, gouverneur d'Algéziras, de Ceuta et autres lieux ; elle lui plut et il lui fit subir les derniers outrages. La nouvelle de cette violence, dont la jeune fille informa son père, exaspéra celui-ci, qui se mit en rapport avec Moûsa ben Noçayr, gouverneur de l'Ifrîkiyya au nom d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik, et lui offrit de se soumettre s'il se rendait à son appel. Moûsa consentit, et Julien le fit entrer dans les villes qui dépendaient de lui, après avoir reçu du nouveau venu, en sa faveur et en celle des siens, des engagements satisfaisants. Julien fit ensuite la description de l'Espagne, en engageant Moûsa à y pénétrer. Cela arriva à la fin de l'an 90 (19 nov. 708). Moûsa envoya alors à El-Welîd la nouvelle des conquêtes qu'il avait faites et de celle que Dieu lui offrait, par suite des propositions de Julien ; à quoi le khalife répondit : « Pénètre dans ce pays en y lançant quelques escadrons détachés, mais sans exposer les musulmans à se jeter

---

(1) Sur les divers incidents de la conquête de l'Espagne, et la manière dont elle s'accomplit, il faut voir le mémoire de Dozy (*Recherches*, 3e éd., p. 1 et s.). Ce savant reproduit (p. 40) le récit de l'*Akhbâr Madjmoû'a* (p. 4 et s. du texte publié par Lafuente sous le titre *Ajbar Machmûa*, Madrid, 1867), comme étant le plus véridique ; il ressemble beaucoup au nôtre. La version de Nowayri, lequel a suivi le récit d'Ibn el-Athîr, figure dans les *Berbères* (I, 345). Il faut également recourir au travail de M. E. Saavedra, *Estudio sobre la invasion de los Arabes en Espana*, Madrid, 1892.

dans une mer pleine d'épouvantes. » Moûsa objecta qu'il ne s'agissait pas d'une mer, mais d'un simple canal dont l'autre rive était à portée du regard, et El-Welîd consentit alors, si les choses étaient telles, à ce que quelques escadrons tentassent l'entreprise. Moûsa envoya donc T'arîf, l'un de ses affranchis, à la tête de quatre cents hommes et de cent cavaliers ; portée par quatre bâtiments, cette troupe débarqua dans une presqu'île d'Espagne qu'on nomma depuis lors presqu'île de Tarîf *(djezîrat Tarîf)*, du nom de cet officier. Après s'être livré sur Algéziras à des incursions d'où il rapporta un riche butin, Tarîf rentra sain et sauf (en Afrique) en ramad'ân 91 (2 juil. 710), et en présence de ce résultat, tout le monde se précipita pour prendre part aux razzias.

Alors Moûsa fit venir un de ses affranchis, T'ârik' ben Ziyâd, qui commandait l'avant-garde de ses troupes, et lui confia une armée composée de sept mille musulmans, Berbères et affranchis pour la plupart, le très petit nombre étant Arabes (1). T'ârik' dirigea les vaisseaux qui portaient son corps d'armée vers une montagne élevée qui appartient au continent et y fait saillie ; cet endroit, où il débarqua en redjeb 92 (23 avril 711), a conservé jusqu'à présent le nom de Djebel T'ârik' (Gibraltar). 'Abd el-Moumin (l'Almohade), quand il fut devenu maître du pays, fonda sur cette montagne une ville qu'il appela Medînat el-Fath' (ville de la victoire) ; mais ce nom ne put prévaloir sur le premier, qui continua de rester en usage.

Au moment de son embarquement, T'ârik' se sentit gagner par le sommeil [P. 445] et s'imagina voir le Prophète qui, entouré des Mohâdjir et des Ançâr(2) ceints de leurs épées et armés de leurs arcs, lui parlait ainsi :

(1) Bekri (p. 236) rappelle aussi les secours fournis par Julien à T'ârik' pour faciliter à celui-ci le passage en Espagne.

(2) C'est-à-dire des Mekkois, compagnons de sa fuite, et des Médinois, qui les accueillirent.

« Avance hardiment, ô T'ârik', mais use de douceur envers les musulmans et respecte les traités ! » après quoi il vit le Prophète et ses compagnons le précéder en Espagne. Alors il se réveilla tout joyeux et fit part de cet heureux présage à ses compagnons ; lui-même se sentit tout raffermi et dès lors ne douta plus de la victoire (1).

Une fois toutes ses troupes débarquées sur le promontoire, il s'avança dans la plaine et conquit d'abord Algéziras, où il trouva une vieille femme qui lui dit : « Mon mari, qui avait une profonde connaissance des traditions, a annoncé aux habitants que ce pays serait conquis par un général dont il faisait la description et dont, entre autres traits, il disait qu'il avait la tête grosse et portait sur l'épaule gauche un signe foncé et couvert de poils. » T'ârik' se déshabillant montra qu'il avait le signe en question, et cela servit encore à fortifier son joyeux espoir et celui de ses soldats.

Après être donc entré dans la plaine, il conquit Algéziras et d'autres lieux, et abandonna le fort qui couronnait le promontoire. Sitôt que Roderîk', qui était à ce moment en expédition, apprit l'invasion de ses états par T'ârik', il reconnut la gravité de la situation, revint sur ses pas et réunit une armée qui montait, dit-on, à cent mille hommes. T'ârik', qui en fut informé, réclama des secours à Moûsa : tout en lui disant les conquêtes qu'il avait faites jusqu'alors, il ajoutait que le roi d'Espagne marchait contre lui avec des forces auxquelles il était hors d'état de tenir tête. Moûsa lui

---

(1) Ce rêve de bon augure est soigneusement consigné par Ibn Khallikân (III, 476) et par Ibn el-K'oût'iyya. Ce dernier auteur, qu'il faut parfois contrôler (Dozy, *Recherches*, I, 39) a été partiellement traduit, et d'une manière à peu près satisfaisante, par A. Cherbonneau (*Journal Asiatique*, 1856, II, p. 429) ; le même fragment du récit d'Ibn el-K'oût'iyya a été retraduit et accompagné du texte correspondant par M. Houdas (*Recueil de textes et de traductions publié par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes*, Paris 1889), mais cette dernière traduction donne lieu à maintes réserves.

expédia cinq mille hommes de renfort, ce qui porta le nombre des soldats musulmans à douze mille hommes ; avec eux se trouvait Julien, qui leur indiquait les endroits vulnérables et les tenait, par ses espions, au courant de ce qui se passait.

Le choc avec l'armée de Roderîk' eut lieu sur la rivière de Bekka (1) dans le territoire de Sidona le 28 ramadân 92 (19 juillet 711), et il y eut une série d'engagements qui durèrent huit jours. Or les deux fils du prédécesseur de Roderîk', qui commandaient l'un l'aile droite et l'autre l'aile gauche de son armée (2), complotèrent avec d'autres princes de s'enfuir, poussés qu'ils étaient par leur haine contre le roi régnant ; ils étaient d'ailleurs persuadés que les musulmans se retireraient quand ils se seraient gorgés de butin, et qu'alors eux-mêmes recouvreraient la royauté. A la suite de l'exécution de leur projet, Roderîk' et les siens furent mis en déroute, et lui-même se noya dans la rivière. T'ârik' poursuivant les fuyards, arriva jusqu'à la ville d'Ecija, où de nombreux vaincus, soutenus par les habitants de cette ville, se rallièrent [P. 446] et recommencèrent une lutte acharnée, qui se termina par la défaite des Espagnols et qui fut plus terrible qu'aucune de celles que les musulmans eurent encore à soutenir. T'ârik' établit alors son camp auprès d'une source située à quatre mille d'Ecija et qui a conservé jusqu'à ce jour le nom d'Ayn T'ârik' (3).

(1) Il faut corriger le texte لكّة en بكّة d'après Edrisi et Ibn el-Koûtiyya. Le lieu où se livra cette bataille est près du Lago de la Janda et, d'une manière plus précise, aux bords du Salado, qui a son embouchure non loin du cap Trafalgar, ainsi que l'a établi Dozy (*Recherches*, 2e éd., I, 314 ; 3e éd., p. 305). Il faut donc corriger la note du dernier traducteur d'Ibn el-Koûtiyya (p. 224), qui n'a pas connu le travail de Dozy. Voir Saavedra, *Estudio*, p. 68.

(2) Sisebert et Oppas, fils de Witiza (*Recherches*, I, 41).

(3) Localité située sur les bords du Genil, d'après l'*Akhbâr madjmoû'a*, (ap. *Recherches*, I, 46 ; Saavedra, p. 77) ; Edrisi ne la mentionne pas.

Par ces deux défaites successives, Dieu jeta la terreur dans le cœur des Goths, qui s'enfuirent à Tolède, convaincus que le vainqueur allait réaliser les paroles de T'ârik' : celui-ci s'était donné, lui et les siens, comme anthropophages. Leur retraite à Tolède et leur évacuation des autres villes d'Espagne firent que Julien dit au général musulman : « Maintenant l'Espagne est à toi ; envoie des corps de troupes dans les diverses provinces, et marche en personne sur Tolède. » T'ârik' suivit ce conseil : d'Ecija il envoya des détachements à Cordoue, à Grenade, à Malaga, à Todmîr, et lui-même, avec le gros de son armée, marcha sur Jaën dans l'intention de se diriger ensuite sur Tolède. Mais lorsqu'il atteignit cette dernière ville, il la trouva abandonnée par ses habitants, qui s'étaient rendus dans la ville appelée Mâya (1) derrière la montagne.

Quant à Cordoue, le détachement qui avait été envoyé de ce côté s'en empara en y pénétrant par une brèche existant dans la muraille et qui fut signalée par un berger (2).

Les troupes qui marchèrent contre Todmîr [Theudimer ou Théodemir] — c'est la ville d'Orihuela qui avait pris le nom du prince qui y régnait — eurent à combattre le prince de cette ville, qui, à la tête d'une armée considérable, leur livra un combat acharné ; mais il fut battu et laissa un grand nombre des siens sur le champ de bataille. Alors il fit armer les femmes et put ainsi faire

---

(1) On lit Amâya, mais sans points sous le *yâ* dans l'*Akhbâr madjmoû'a* (*ibid.*, p. 52) ; quelques lignes plus bas, notre chroniqueur cite encore ce nom, écrit de la même manière, et on le retrouve t. VII, p. 119, sous l'orthographe *Mâna*, que l'éditeur a fait suivre d'un point d'interrogation. On trouve aussi « Maïa » dans Nowayri, qui a copié Ibn el-Athîr (*Berbères*, I, 349). Quant au *Bayân* (II, 13), il parle de cette ville sans la nommer. Sur la ville de la Table et Mâya ou Amâya, voir l'index géographique du *Madjmoûa* (éd. Lafuente, p. 246 et 247).

(2) On trouve des détails sur la manière dont Cordoue fut prise par Moghîth dans les *Recherches* (3e éd., p. 46) ; Saavedra, p. 81.

la paix avec les musulmans (1). Les autres corps d'armée se rendirent maîtres des pays qu'ils attaquèrent.

Quant à Târik', comme il trouva la ville de Tolède abandonnée, il y installa les Juifs (2) avec un certain nombre de ses soldats, et marcha en personne contre Guadalaxara (3), puis franchit la montagne par un défilé qui porte encore aujourd'hui le nom de Feddj T'ârik' (4) et arriva par delà à la ville dite de la Table *(medînat el-mâ'ida)*, où il trouva la table de Salomon fils de David, qui est en béryl vert ; les bords et les pieds, ceux-ci au nombre de trois cent soixante, sont en la même matière, enrichie de perles, de corail, de *yâkoût*, etc (5). De là il alla dans la ville de Mâya, qu'il pilla, puis retourna à Tolède en 93 (18 oct. 711). On dit aussi qu'il se jeta sur la Djâlîkiyya (Galice), qu'il ravagea, et pénétra jusqu'à la ville d'Astorga (6), d'où il rentra à Tolède; il y fut rejoint par les troupes qu'il avait envoyées d'Ecija [P. 447] et qui avaient accompli la mission de conquêtes qu'il leur avait confiée.

Moûsa ben Noçayr entra en Espagne en ramad'ân 93 (comm. le 10 juin 712), avec une nombreuse armée, car le récit des exploits de T'ârik' avait excité sa jalousie. Lors de son débarquement à Algéziras, il n'écouta pas le conseil qu'on lui donnait de suivre la même route

---

(1) Orihuela se rendit à 'Abd el-'Azîz ben Moûsa, et non à un lieutenant de T'ârik'; le texte du traité qui fut alors conclu est parvenu jusqu'à nous (*Recherches*, 2e éd., 56 ; 3e éd., 50 ; Saavedra, p. 127).

(2) Dans les diverses relations de la conquête, il est maintes fois fait allusion au rôle joué par les Juifs à cette époque (Fournel, I, 259).

(3) Edrisi (p. 229) parle de cette ville, en arabe *Wâdi' l-h'adjâra* et aussi *Medînet el-Faradj*, ainsi qu'on le trouve dans le *Bayân* (II, 75), et la *Géographie d'Aboulféda* (II, 255).

(4) Il s'agit de Buitrago, qui serait une altération de *Bâb Târik*. Selon Lafuente (p. 252), c'est le défilé de Somosierra, ce qui est aussi l'avis de Gayangos (ap. *Berbères*, I, 349).

(5) Voir ci-dessus, p. 37.

(6) Ibn el-Koûtiyya mentionne aussi cette expédition contre Astorga, que le *Madjmoua* passe sous silence.

que T'ârik', et les guides s'offrirent à le mener par une route préférable à la sienne et qui passait par des villes non encore conquises. Inquiet comme il l'était de ce qu'avait fait T'ârik', il accueillit avec joie la promesse de succès importants que lui fit le comte Julien. On le mena d'abord à Medînat ibn es-Selîm (1), qu'il prit de vive force, puis il marcha sur Carmona, la ville la plus forte du pays. Julien et ses affidés s'y présentèrent d'abord, se donnant comme des fugitifs, mais munis de leurs armes; ils furent reçus par les habitants, puis Moûsa envoya des cavaliers, à qui ils ouvrirent les portes pendant la nuit, de sorte que les musulmans purent s'emparer de la ville. De là Moûsa se dirigea sur Séville, l'une des villes d'Espagne qui comptait le plus d'habitations et l'une des plus remarquables par ses antiquités. Il s'en empara après plusieurs mois de siège et y installa les Juifs pour remplacer les habitants qui s'étaient enfuis. Il alla ensuite assiéger Mérida ; les habitants ayant opéré une sortie et lui ayant livré une sanglante bataille, il dressa pendant la nuit une embuscade dans les défilés des montagnes, et quand, le matin, les infidèles sortirent comme d'habitude pour combattre, ils se trouvèrent entourés de toutes parts par les musulmans sortis de leur cachette ; comme ils ne pouvaient échapper, ils furent surpris par la mort, à laquelle quelques-uns purent se soustraire en se sauvant dans la ville. Moûsa assiégea celle-ci, qui était bien fortifiée, pendant plusieurs mois, et parvint, à l'aide d'une tour mobile *(debbâba)*, à ouvrir une brèche dans les murs ; les habitants tentèrent alors une sortie et massacrèrent des musulmans auprès de la tour, qu'on appelle encore aujourd'hui Tour des martyrs *(bordj ech-chohadâ)*. Le jour de la Rupture du jeûne, dernier de ramadân 94 (28 juin 713), la ville capitula en recon-

(1) Le nom de cette ville figure dans Edrisi, p. 208 et 215 ; il faut supprimer les notes 5, 6 et 7 de la p. 208 (*Recherches*, 3e éd., I, 305).

naissant aux musulmans la propriété des biens de ceux qui avaient été tués le jour de l'embuscade et de ceux qui avaient fui en Galice, ainsi que des biens et des bijoux appartenant aux églises. Mais alors les Sévillans, ayant organisé un complot, se rendirent (de nouveau) maîtres de cette ville et mirent à mort les musulmans qui s'y trouvaient. Moûsa l'envoya assiéger par une armée que commandait son fils 'Abd el-'Azîz, qui s'en empara de vive force et tua ceux des habitants qui y étaient encore ; puis 'Abd el-'Azîz alla conquérir les villes de Niébla et de Bâdja (Béja), et retourna [P. 448] à Séville.

Au mois de chawwâl (juillet), son père Moûsa partit de Mérida pour se rendre à Tolède. T'ârik' sortit à sa rencontre et mit pied à terre sitôt qu'il l'aperçut. Moûsa le frappa de son fouet à la tête, en lui reprochant sa désobéissance, puis l'emmena avec lui à Tolède. Il s'enquit du butin qu'il avait fait, ainsi que de la table de Salomon ; celle-ci, sur sa demande, lui fut apportée, mais un pied en avait été enlevé par T'ârik' et manquait. « J'ignore, répondit cet officier interrogé, ce qu'il est devenu ; c'est dans cet état que j'ai trouvé la table. » Alors Moûsa en fit faire un en or pour remplacer le manquant.

Moûsa alla conquérir Saragosse et les villes qui en dépendent ; puis il pénétra dans le pays des Francs, où il parvint jusqu'à une vaste plaine déserte, mais où se trouvaient des monuments, entre autres une idole debout, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Fils d'Ismâ'îl, c'est ici votre point extrême, et il vous faut retourner. Si vous demandez à quel lieu vous retournez, je vous répondrai que c'est aux discussions relativement à ce qui vous concerne, si bien que vous vous couperez la tête les uns aux autres, ce qui a eu lieu déjà. » Il revint alors sur ses pas, et rencontra un messager que lui envoyait le khalife El-Welîd avec l'ordre de quitter l'Espagne et de venir le trouver ; mais, mécontent de cet

ordre, il différa de répondre à l'envoyé et attaqua l'ennemi par un autre point que celui où se trouvait l'idole, tuant et pillant tout, détruisant les églises et brisant les cloches. Il parvint ainsi jusqu'au rocher de Belây (1) sur l'Océan (2), lieu élevé et dont la situation est forte. Alors un second messager d'El-Welîd vint insister sur l'urgence de son départ, et saisit même la bride de sa mule pour le faire partir. Cela eut lieu dans la ville de Loukk (3), en Galice, d'où il partit par le col dit Feddj Moûsa ; il fut rejoint par T'ârik', venant de la Frontière supérieure (Aragon) ; il se fit accompagner de ce chef, et tous deux partirent ensemble.

Moûsa laissa pour gouverner l'Espagne son fils 'Abd el-'Azîz ben Moûsa ; après être débarqué à Ceuta, il nomma gouverneur de cette ville, de Tanger et de la région avoisinante, un autre de ses fils, 'Abd el-Melik, et il plaça à la tête de l'Ifrîkiyya et de ses dépendances son fils aîné 'Abd Allâh. Alors il se dirigea sur la Syrie porteur du butin, des trésors et de la table conquis en Espagne, et emmenant avec lui, outre trente mille vierges, filles des rois et des principaux Goths, une quantité innombrable de marchandises et de pierres précieuses. A son arrivée en Syrie, Welîd ben 'Abd el-Melik était mort et remplacé par Soleymân ben 'Abd el-Melik. Le nouveau prince, mal disposé [P. 449] pour Moûsa ben Noçayr, le destitua de toutes ses fonctions et le bannit de sa présence ; puis il le fit jeter en prison et lui infligea des amendes telles que ce général fut obligé de mendier sa nourriture.

---

(1) Il s'agit probablement du rocher appelé plus tard de Pelayo, vraisemblablement la Sierra de Covadonga (Gayangos).

(2) L'Atlantique est appelé dans le texte *Mer Verte*, dénomination qui est d'ordinaire réservée à la Mer des Indes (*Géogr.* d'Aboulféda, II, 27).

(3) Lugo, qui ne figure ni dans Edrisi ni dans Aboulféda. Le *Merâçid* en dit un mot.

D'après une autre version, il arriva en Syrie du vivant d'El-Welîd, à qui dans ses lettres il s'était donné comme le conquérant de l'Espagne, en même temps qu'il avait parlé de la table. A son arrivée, il étala son butin, la table comprise. Comme T'ârik', qui l'accompagnait, prétendait qu'elle figurait parmi les dépouilles dont il s'était rendu maître, Moûsa lui donna un démenti ; T'ârik' dit alors à El-Welîd : « Demande-lui ce qu'est devenu le pied manquant. » A cette question, Moûsa ne put répondre, car il n'en savait rien. Alors T'ârik' le fit voir, en ajoutant qu'il l'avait caché avec cette arrière-pensée, et El-Welîd reconnut que c'était lui qui disait vrai. Il n'avait agi ainsi que parce qu'il avait été emprisonné et battu (par Moûsa), car il ne recouvra la liberté que grâce à l'arrivée d'un message d'El-Welîd. Selon d'autres, T'ârik' ne fut pas emprisonné.

On dit qu'il existait dans les possessions des chrétiens (Roûm), depuis leur entrée en Espagne, une maison à laquelle chaque nouveau prince ajoutait une serrure. Devenus maîtres du pays, les Goths continuèrent d'en faire autant. Roderîk', à son avènement, voulut ouvrir ces serrures et passa outre à l'opposition des grands du royaume ; alors on vit, dans la maison ouverte, des images d'Arabes porteurs de turbans rouges et montés sur des chevaux gris, avec cette inscription : « Quand cette maison sera ouverte, les gens que voici entreront dans ce pays. » Or l'Espagne fut conquise cette année-là (1).

En voilà assez sur la conquête de ce pays ; nous dirons le reste à mesure que les événements se dérouleront, d'après le plan que nous nous sommes tracé.

---

(1) On retrouve cette même fable dans Ibn Khallikân (III, 483) et ailleurs (Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 37). Cf. Saavedra, *Estudio*, etc., p. 40.

Conquête de l'île de Sardaigne (1)

Cette île figure parmi les plus grandes de la mer de Roûm et n'est dépassée en étendue que par la Sicile et la Crête ; elle produit des fruits en abondance. En 92 (28 oct. 710), Moûsa, qui venait de conquérir l'Espagne, fit embarquer une portion de ses troupes à destination de cette île. A l'arrivée des musulmans, les chrétiens, réunissant leurs vases d'or et d'argent, les jetèrent dans le port et déposèrent leurs richesses dans un grenier qu'ils construisirent en installant un plafond sous le toit de leur principale église. Les musulmans y firent un butin [P. 450] qui dépasse toute description et y commirent bien des fraudes. Ainsi il arriva qu'un musulman en train de se laver dans le port s'embarrassa le pied dans un objet qu'il retira, et qui était un plat d'argent ; ses frères relevèrent alors tout ce que recélait cette cachette. Une autre fois, un musulman entré dans l'église en question et y voyant un pigeon, lui tira une flèche, qui, manquant le but, frappa le toit factice et brisa une planche ; cette ouverture laissa passer quelques dinars, et l'on put mettre la main sur le reste, ce qui fit que les vainqueurs redoublèrent leurs fraudes (au détriment du Trésor). Il y en eut qui, après avoir égorgé des chats et leur avoir enlevé les entrailles, remplissaient le creux de pièces d'or, recousaient la peau et jetaient ces charognes dans la rue, puis en sortant les ramassaient et glissaient l'or dans le fourreau sur lequel ils ne mettaient que la poignée de leur sabre. Quand ils furent embarqués, on entendit une voix prier le Ciel de les noyer, ce qui eut lieu en effet pour

(1) Ce chapitre figure tout entier dans la *Biblioteca* (I, 356), et le premier alinéa, dans le *Journ. asiatique* (1841, I, 575).

eux tous, et l'on retrouva la plupart des noyés, qui portaient des dinars à la ceinture.

En 135 (17 juillet 752), 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben Aboû 'Obeyda Fihri fit une razzia dans cette île, et, après avoir fait un grand massacre des habitants, consentit à conclure la paix avec les survivants moyennant paîment du tribut. Tel fut à partir de là l'état des choses : on n'y fit plus de razzia, et les Roûm la remirent en culture.

En 323 (10 décembre 934), El-Mançoûr ben El-Kâ'im l''Alide, prince d'Ifrîkiyya, envoya de Mehdiyya une flotte qui passa d'abord par Gênes et conquit cette ville, puis qui alla faire des prisonniers en Sardaigne ; elle brûla de nombreux vaisseaux et livra Gênes à la destruction et au pillage.

En 406 (20 juin 1015), Modjâhid l' 'Amiride envoya de Denia, contre elle, une flotte composée de cent vingt bateaux ; l'amiral qui la commandait se rendit maître de la Sardaigne, y tua beaucoup d'hommes (1) et emmena en captivité les femmes et les enfants. En présence de ces ravages, les princes de Roûm avec une armée considérable marchèrent par la Grande terre (d'Italie) contre le (prince de Dénia) : les musulmans battus furent expulsés de Sardaigne et perdirent une partie de leurs bâtiments. Le frère de Modjâhid, ainsi que son fils 'Ali ben Modjâhid, furent faits prisonniers, et ce prince rentra à Dénia avec les débris de son armée. Ce fut la dernière expédition dirigée contre la Sardaigne.

Nous avons jugé bon de réunir ici ces faits minimes, que l'on ne peut saisir aussi bien quand ils sont présentés isolément (2).

---

(1) Amari (*Biblioteca*, trad. I, 358) suit, contrairement au texte imprimé par Tornberg et à l'opinion de Fleischer, un ms qui lit « y tua Mâloût ». Ce Mâloût est d'ailleurs inconnu.

(2) Il est aussi parlé plus bas d'une campagne dirigée, en 117, contre la Sardaigne (p. 62) ; une autre aurait eu lieu en 119, d'après le *Nodjoûm* (I, 314).

[P. 456] Conquête de Tolède en Espagne

D'après Abou Dja'far [Tabari], ce fut en cette année 93 (18 octobre 711) que Moûsa ben Noçayr conçut de l'irritation contre son affranchi T'ârik', qu'il alla rejoindre au mois de redjeb (avril-mai 712) en laissant à la tête de l'Ifrîkiyya son fils 'Abd Allâh ben Moûsa. Moûsa passa la mer avec dix mille hommes pour aller retrouver T'ârik'; celui-ci alla au-devant de son chef, dont il parvint à apaiser le mécontentement et qui agréa ses excuses. Moûsa l'envoya contre Tolède, l'une des principales villes d'Espagne, à vingt journées de marche de Cordoue; T'ârik' s'en empara et y prit la table de Salomon fils de David, ainsi que tout ce qui s'y trouvait d'or et de pierres précieuses, dont Dieu sait l'importance.

J'ajoute, moi Ibn al-Athîr : Voilà tout ce que dit ce chroniqueur. Or j'en ai dit assez, sous l'année 92, touchant la conquête de l'Espagne et le départ postérieur de Moûsa ben Noçayr, qui alla rejoindre T'ârik', pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Je me bornerai à remarquer que, d'après Aboû Dja'far, ce fut Moûsa, déjà arrivé en Espagne, qui envoya T'ârik' faire la conquête de Tolède. Le récit que nous avons donné plus haut est celui des chroniqueurs espagnols.

[P. 457] En 93 (18 octobre 711), la population d'Ifrîkiyya, qui souffrait du manque d'eau, en obtint grâce aux prières de Moûsa ben Noçayr (1).

(1) Voir plus haut, p. 34.

[T. V, p. 14] Mort violente d'‘Abd el-‘Azîz ben Moûsa ben Noçayr en 97 (4 sept. 715)

(1) Nous avons dit que son père Moûsa, en partant pour la Syrie, l'avait placé à la tête de l'Espagne. Sous la ferme et juste administration de ce chef bienfaisant et distingué, les places frontières furent bien gardées, et il acheva la conquête commencée par son père. La femme (2) de Rodrîk', qu'il avait épousée et qui avait sur lui la plus grande influence, le poussa à exiger de ses compagnons et de ses sujets qu'ils se prosternassent en se présentant devant lui, selon l'usage suivi chez son premier mari Rodrîk'. En vain il lui représenta que ce n'était pas conforme à sa religion, elle insista tant qu'elle obtint l'ordre qu'elle demandait. On ouvrit donc une porte basse pour donner accès à la salle où il donnait audience, de sorte que tous ceux qui y pénétraient, devant baisser la tête, faisaient comme une prosternation ou ce qu'elle considérait comme tel, ce qui la satisfit. « Maintenant », dit-elle à son mari, « que tu as atteint au rang des rois, il me reste à te faire un diadème *(tâdj)* avec l'or et les perles que je possède. » Malgré son refus, elle insista assez pour qu'il y consentît. Quand la chose fut connue, les musulmans se dirent qu'il se faisait chrétien et se rendirent compte de l'incident de la porte (3) ; ils assaillirent le prince et le tuèrent à la fin de l'année 97 (août 716).

D'après une autre version (4), Soleymân ben ‘Abd el-

(1) Comparez *Berbères*, I, 354 ; *Bayân*, II, 22.

(2) La sœur, selon Ibn Abd el-Hakam, ou la fille, selon Wâkidi.

(3) Je lis فطنوا avec le ms 1495 de Paris ; c'est probablement la lecture adoptée par M. de Slane (*Berbères*, I, 355), et le même sens résulte du passage correspondant du *Bayân* (II, 23, l. 6).

(4) C'est celle que rapportent Ibn el-Koûtiyya et le *Bayân*.

Melik, irrité contre Moûsa ben Noçayr, père d'Abd el-'Azîz, envoya à l'armée *(djond)* l'ordre de tuer ce prince, qui était alors au *mihrâb* à réciter la prière de l'aurore et avait déjà lu la *fâtih'a* et la sourate de l'*Evénement* (Koran, s. I et s. LVI). Toutes les épées s'abattirent en même temps sur lui, puis on lui coupa la tête et on l'envoya à Soleymân. Celui-ci la présenta au père de la victime, qui, se raidissant contre sa douleur, s'écria : « Puisse son martyre lui profiter! Vous avez, j'en jure par Dieu, tué un fidèle observateur du jeûne et des pratiques religieuses. » Ce meurtre est une des choses qu'on reproche à Soleymân. Il eut lieu, d'après cette version, à la fin de 98 (juillet 717).

Soleymân nomma ensuite gouverneur d'Espagne El-H'ourr ben 'Abd er-Rah'mân Thakefi, qui fut destitué par 'Omar ben 'Abd el-'Azîz, successeur de Soleymân. Tel est le récit abrégé que nous voulions faire de la mort d''Abd el-'Azîz.

En la même année 97, Soleymân ben 'Abd el-Melik remplaça 'Abd Allâh ben Moûsa ben Noçayr comme gouverneur d'Ifrîkiyya par Mohammed ben Yezîd K'orachi [P. 15] qui garda ces fonctions jusqu'à la mort de Soleymân. 'Omar ben 'Abd el-'Azîz y nomma à sa place, en l'an 100 (2 août 718), Ismâ'îl ben 'Obeyd Allâh (1) dont l'administration mérite des éloges, et du temps de qui tous les Berbères embrassèrent l'islamisme.

[P. 17] En 97 (4 sept. 715) mourut le conquérant de l'Espagne, Moûsa ben Noçayr, pendant qu'il était en route pour la Mekke avec Soleymân ben 'Abd el-Melik (2).

---

(1) Plus bas et ailleurs (Desvergers, *Histoire de l'Afrique*, texte, p. 8 ; *Bayân*, I, 33 ; *Berbères*, I, 356, texte et note 1 ; Ibn el-Koûtiyya, texte, p. 264 ; Beladhori, p. 231) on lit aussi « 'Abd Allâh ». Cet Ismâ'îl était petit-fils d'Aboû'l-Mohâdjer, et M. de Slane (*Berbères*, I, Introd. p. XXIII) l'appelle Ismâ'îl ben Aboû'l-Mohâdjer.

(2) Selon d'autres, il périt dans les tortures (*Berbères*, I, 355).

[P. 40] En 100 (2 août 718) ‘Omar ben ‘Abd el-‘Azîz nomma gouverneur d’Ifrîkiyya Ismâ‘îl ben ‘Abd Allâh (1), client des Benoû Makhzoûm, et gouverneur d’Espagne Es-Samh’ ben Mâlik Khawlâni, dont il avait apprécié la droiture et la piété auprès d’El-Welîd ben ‘Abd el-Melik.

[P. 41] En 100 (2 août 718) mourut H‘anach ben ‘Abd Allâh Çan‘âni (2), qui était l’un des compagnons d’‘Ali et qui, à la suite de la mort violente de celui-ci, s’était transporté en Egypte. C’est lui qui a le premier tracé le plan de la grande mosquée de Saragosse, en Espagne.

[P. 58] En 101 (23 juillet 719) Ismâ‘îl ben ‘Obeyd Allâh (3) fut révoqué de sa situation de gouverneur d’Ifrîkiyya et remplacé par Yezîd ben Aboû Moslim, secrétaire d’El-Haddjâdj, qui resta en place jusqu’à ce qu’il fût tué, ce qu’on lira plus loin.

[P. 76] **Meurtre de Yezîd ben Aboû Moslim**

Les uns disent que Yezîd ben ‘Abd el-Melik avait nommé Yezîd ben Aboû Moslim gouverneur d’Ifrîkiyya en 101 (23 juill. 719), d’autres disent en 102 (11 juill. 720). Sa mort violente fut le résultat de sa manière de faire : il voulait agir comme avait fait El-Haddjâdj en Irâk à l’égard des habitants des villes qui, originaires du Sawâd, étaient d’abord tributaires et s’étaient ensuite convertis, et qu’il renvoyait dans leurs villages en prélevant sur eux une capitation analogue à celle qu’ils

(1) Voir note 1, p. 55.

(2) Voir ci-dessus, p. 25. — Le texte orthographie « Çaghâni », que j’ai cru devoir corriger, ainsi qu’on le voit par Makkari, éd. Boulak, II, 52 ; Ibn el-Faradhi, éd. Codera, p. 108.

(3) Voir note 1, p. 55.

payaient avant leur conversion (1). Cette conduite souleva une réprobation unanime : on le mit à mort [en 102] et on le remplaça par son prédécesseur Moh'ammed ben Yezîd, client des Ançâr (2), qui était resté au milieu d'eux. On écrivit à Yezîd ben ʿAbd el-Melik qu'on ne voulait pas se soustraire à son autorité, mais que le fait de Yezîd ben Aboû Moslim de vouloir imposer des choses improuvées par Dieu et par les musulmans avait causé sa mort et son remplacement par le gouverneur précédemment institué par le khalife. Yezîd ben ʿAbd el-Melik répondit qu'il n'approuvait pas les actes de Yezîd ben Aboû Moslim et confirma les pouvoirs de Moh'ammed ben Yezîd.

[P. 101] **Expédition d'ʿAnbasa contre les Francs**

En 107 (18 mai 725), ʿAnbasa ben Soh'aym Kelbi, gouverneur d'Espagne, à la tête d'une nombreuse armée, fit une expédition dans le pays des Francs. Il assiégea la ville de Carcassonne, dont les habitants durent, pour obtenir la paix, céder la moitié de leur territoire, livrer les prisonniers musulmans et le butin qu'ils avaient fait, payer tribut et conclure avec les musulmans une alliance offensive et défensive. Alors ʿAnbasa se retira. Il mourut en cette même année 107, au mois de chaʿbân (décembre 725), après avoir gouverné l'Espagne quatre ans et quatre mois. Bichr ben Çafwân le remplaça en dhoûl-kaʿda de cette année (mars 726) par Yah'ya ben Selama Kelbi.

---

(1) Un autre motif est aussi allégué pour expliquer cette insurrection : l'obligation du tatouage qu'il voulut imposer à ses gardes (*Bayân*, I, 34 ; *Berbères*, I, 357 ; Fournel, I, 271). Le *Nodjoûm* (I, 272) s'exprime comme Ibn el-Athîr, probablement d'après celui-ci.

(2) Je lis, avec le ms 1495 de Paris, مولى الانصار au lieu de فولى الامصار ; cf. Desvergers (tr. fr. p. 31).

[P. 108] En 109 (27 avril 727), Bichr ben Çafwân, gouverneur d'Ifrîkiyya, fit en Sicile une expédition d'où il rapporta un butin considérable ; il rentra à Kayrawân et y mourut l'année même (1). Hichâm lui donna pour successeur 'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân ben Aboû'l-Agharr Solami, qui destitua Yah'ya ben Selama Kelbi de son poste de gouverneur d'Espagne et le remplaça par H'odheyfa ben el-Ah'waç Achdja'i (2). Celui-ci arriva dans son gouvernement en rebî' I 110 (13 juin-12 juill. 728) et n'y passa que six mois, au bout desquels il fut destitué et remplacé par 'Othmân ben Aboû Nis'a Khath'ami.

[P. 117] En 111 (4 avril 729), 'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân, gouverneur d'Ifrîkiyya, révoqua 'Othmân ben [Aboû] Nis'a (3) de son gouvernement d'Espagne et le remplaça par El-Haythem ben 'Obeyd Kenâni (4), qui arriva dans cette province en moharrem 111 (4 avril-3 mai 729) et mourut en dhoû'l-hiddja (fév.-mars 730) de cette même année, n'ayant tenu cette fonction que dix mois.

[P. 129] En 112 (25 mars 730), les Espagnols choisirent pour les gouverner, après la mort d'El-Haythem, Moh'ammed ben 'Abd el-Melik (5) Achdja'i ; au bout de deux mois d'administration il fut remplacé par 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh Ghâfiki.

---

(1) Ces trois lignes figurent dans la *Biblioteca*, I, 359 ; cf. *Berbères*, I, 357.

(2) Sur la suite de ces gouverneurs, voir Merrâkechi (trad. fr., p. 11, n.) ; ci-dessous, t. V du texte, p. 373 ; *Madjmoua*, p. 240. On en retrouve aussi la liste, avec l'indication de la durée du pouvoir de chacun d'eux, dans le ms 1592 du Catalogue d'Alger, fol. 127.

(3) Les deux vocalisations *Nis'a* et *Nes'a* existent, au témoignage de Dhehebi (*Moschtabih*, p. 557).

(4) On lit aussi « Kilâbi ».

(5) Plus loin (t. V, p. 374) notre chroniqueur écrit « ben 'Abd Allâh », comme fait aussi le *Bayân* (II, 27).

[P. 130] **Mort violente d'‘Abd er-Rah'mân, émir d'Espagne; administration d'‘Abd el-Melik ben K'at'an.**

En cette année 113 (14 mars 731), une expédition fut faite par ‘Abd er-Rah'mân ben ‘Abd Allâh Ghâfiki, qui gouvernait l'Espagne au nom d'‘Obeyda ben ‘Abd er-Rah'mân Solami, lequel avait été placé en 110 (1) par Hichâm ben ‘Abd el-Melik à la tête de l'Ifrîkiyya et de l'Espagne. A son arrivée en Ifrîkiyya, ‘Obeyda trouva que Mostanîr ben Hâreth H'oraythi était occupé à une expédition en Sicile, île où ce chef resta jusqu'à l'arrivée de l'hiver; il en partit alors, mais tous ses soldats périrent dans un naufrage, tandis que Mostanîr lui-même put se sauver avec le bateau qui le portait. ‘Obeyda, pour le punir, le jeta en prison et le fit battre de verges, puis promener ignominieusement dans les rues de Kayrawân (2).

‘Obeyda confia ensuite le gouvernement de l'Espagne à ‘Abd er-Rah'mân ben ‘Abd Allâh, qui organisa une expédition contre la France. Ce chef pénétra fort avant dans ce territoire et y fit un butin considérable, où figurait une statue d'homme en argent enrichie de grosses perles, de rubis et d'émeraudes, qui fut brisée et distribuée aux soldats. Au reçu de cette nouvelle, ‘Obeyda entra dans une violente colère et lui écrivit une lettre de menaces. ‘Abd er-Rah'mân, qui était un homme de bien, lui répondit : « Après les salutations d'usage ;

(1) Quelques lignes plus haut, notre auteur même semble donner la date 109. ‘Obeyda arriva en Ifrîkiyya en rebî‘ I 110, d'après le *Bayân*.

(2) Ce passage concernant la Sicile n'a pas été relevé par Amari dans sa *Biblioteca*. Cf. *Berbères*,, I, 359, n. 3, où on lit le nom « Mostatîr », probablement par suite d'une faute d'impression.

si les cieux mêmes et la terre pouvaient être donnés en récompense (1), Dieu les attribuerait à ceux qui le craignent. » La même année, mais d'autres disent, ce qui est plus exact, en 114 (2 mars 732), il entreprit dans le pays des Francs une nouvelle expédition, où lui et les siens trouvèrent le martyre.

'Obeyda partit ensuite d'Ifrîkiyya pour la Syrie, emmenant avec lui une quantité considérable de cadeaux, d'esclaves des deux sexes, de montures, etc., et alla solliciter sa grâce auprès de Hichâm, qui la lui accorda, mais en le destituant. Antérieurement, il avait nommé en Espagne, pour remplacer 'Abd er-Rah'mân tué, 'Abd el-Melik ben K'at'an. Hichâm chargea du gouvernement de l'Ifrîkiyya 'Obeyd Allâh (2) ben el-H'abh'âb, alors gouverneur de l'Égypte, qui rejoignit son nouveau poste en 116 (9 février 734). 'Obeyd Allâh tira El-Mostanîr de prison et le chargea d'administrer Tunis.

[P. 131] 'Obeyd Allâh équipa ensuite un corps d'armée, dont il confia le commandement à H'abîb ben Aboû 'Obeyda (3), et qu'il expédia contre le Soudân. Ces troupes remportèrent des succès sans pareils et s'emparèrent de tout ce qui leur plut. Il ('Obeyd Allah ?) fit aussi une campagne maritime (4), puis se retira.

[P. 134] En 115 (20 février 733), 'Abd el-Melik ben K'at'an, gouverneur d'Espagne, entreprit une expédition contre le territoire de Bachkans (Biscaye) et en revint sain et sauf.

[P. 137] (5) En 116 (9 février 734), Hichâm déplaça 'Obeyd

(1) Ces mots sont extraits du Koran, XXI, 31.

(2) Ce nom est écrit « 'Abd Allâh » par Beladhori, p. 231, et par le *Nodjoûm* ; cf. Fournel, I, 282.

(3) Ou H'abîb ben Aboû 'Obda ? Voir Merrâkechi, trad. fr., p. 9, n. C'est aussi sous l'année 116 que cette expédition contre le Soudan est mentionnée par le *Nodjoûm*, I, 306.

(4) Je crois que cette dernière phrase fait allusion à l'expédition contre la Sicile qui est rappelée plus bas.

(5) L'alinéa qui suit figure dans la *Biblioteca* (I, 360).

Allâh ben el-H'abh'âb Mawcili d'Egypte, où il était gouverneur, et le nomma en Ifrîkiyya, où ce chef se rendit. Ibn el-H'abh'âb envoya la même année une armée en Sicile : la flotte des Roûm se porta au-devant d'elle et fut battue à la suite d'un combat acharné. Cependant, plusieurs musulmans tombèrent en captivité, entre autres 'Abd er-Rah'mân ben Ziyâd (1), qui ne recouvra la liberté qu'en 121 (17 décembre 738).

La même année ce gouverneur envoya également des troupes dans le Soûs et au Soudan, d'où elles revinrent victorieuses et chargées de butin.

En 116 (9 février 734), 'Obeyd (2) Allâh ben el-H'abh'âb nomma en Espagne 'Ok'ba (3) ben el-H'addjâdj K'aysi, qui prit l'administration de cette province au mois de chawwâl (novembre 734), en remplacement de 'Abd el-Melik ben K'at'an, destitué. 'Ok'ba entreprit chaque année une expédition; il conquit la Galice, Alava(4), etc. D'après une autre version, plus exacte, 'Obeyd (5) Allâh ben el-H'abh'âb ne fut nommé en Ifrîkiyya qu'en 117 (30 janvier 735). Nous reparlerons de lui.

---

(1) C'est-à-dire, si je ne me trompe, Aboû Khâlid Ifrîki, kâdi d'Ifrîkiyya, qui mourut en 156 (*Nodjoûm*, I, 420 ; ci-dessous, p. 123).

(2) Je corrige le texte, qui porte '*Abd*.

(3) Je corrige le texte, qui porte '*Atiyya* (voir sous l'année 117 ; *Madjmoûa*, p. 241, et Merrâkechi, p. 11 n.). On voit que la nomination de ce chef en Espagne est de 116 (de même le *Bayân*, II, 38, ci-dessous, texte, t. v, p. 374) ou de 117 (voir plus bas). Le traducteur d'Ibn el-Koûtiyya a imprimé « 110 » tant dans la traduction que dans le texte (p. 230 et 265), et sans avertir le lecteur. L'omission du nom de nombre « six » est probablement due au copiste même du ms unique de Paris, car la traduction Cherbonneau (p. 442) porte aussi « 110 ».

(4) Je lis ainsi, au lieu de *Elbata* البتة du texte.

(5) Je corrige le texte, qui porte '*Abd*.

[P. 141] Administration d'‘Obeyd Allâh ben el-H'abh'âb en Ifrîkiyya et en Espagne.

En 117 (30 janvier 735), Hichâm ben ‘Abd el-Melik nomma gouverneur d'Ifrîkiyya et d'Espagne ‘Obeyd Allâh ben el-H'abh'âb et lui donna l'ordre de s'y rendre (aussitôt). Ce chef, qui gouvernait alors l'Égypte, laissa son fils dans ce dernier pays et se rendit en Ifrîkiyya. Il nomma en Espagne ‘Ok'ba ben el-H'addjâdj et à Tanger son fils Ismâ‘îl (1). H'abîb ben Aboû ‘Obeyda ben ‘Ok'ba ben Nâfi', qu'il envoya à la tête d'une expédition dans le Maghreb, atteignit le Soûs el-Ak'ça et le Soudan sans jamais subir de revers; il revint sain et sauf, après avoir recueilli un butin considérable, fait des prisonniers et rempli le Maghreb de la terreur de son nom. Parmi ses prisonniers figuraient deux jeunes filles berbères dont chacune n'avait qu'une mamelle. En (la dite année) 117 (30 janvier 735), il envoya en Sardaigne un corps de troupes qui fit des conquêtes dans cette île et revint après l'avoir pillée et y avoir fait du butin.

En 122 (6 décembre 739), ‘Obeyd Allâh envoya H'abîb avec son fils ‘Abd er-Rah'mân ben H'abîb faire une expédition en Sicile. Mis à la tête de la cavalerie, ‘Abd er-Rah'mân battit tous ceux qu'il rencontra avec un succès inouï. Il arriva ainsi jusqu'à la ville de Syracuse, l'une des plus importantes de la Sicile. Les Syracusains, d'abord battus, furent ensuite assiégés et durent, pour obtenir la paix, se soumettre à payer un tribut. Il rejoignit ensuite son père H'abîb, qui avait l'intention de ne pas

(1) Il était assisté de ‘Omar ben ‘Abd Allâh Morâdi, ainsi qu'il est dit plus bas ; mais celui-ci est maintes fois qualifié du titre de gouverneur de Tanger.

quitter la Sicile avant de l'avoir entièrement soumise, mais qui reçut alors d'Ibn el-H'abh'âb une lettre le rappelant en Ifrîkiyya.

En effet, ce dernier avait nommé son fils Ismâ'îl gouverneur de Tanger et placé à côté de lui 'Omar (1) ben 'Abd Allâh Morâdi. [P. 142] Administrateur mauvais et injuste, Ismâ'îl voulut prélever le quint sur les Berbères musulmans, prétendant, ce qui ne s'était jamais fait, que cela était dû aux (autres) musulmans (2). En apprenant le départ pour la Sicile des troupes conduites par H'abîb ben Aboû (3) 'Obeyda, les Berbères, pleins d'espoir, rompirent le traité de paix qui les liait à Ibn el-H'abh'âb, et tous, musulmans et infidèles, se liguèrent contre lui, de sorte que la situation devint très périlleuse.

Les Berbères de (la région de) Tanger choisirent pour leur chef Meysera es-Sak'k'â, Madghoûri (4), qui était khâredjite çofrite (5) et porteur d'eau (*sak'k'â*). Ils

(1) Bien qu'on trouve aussi ce nom écrit *Amr*, *Omar* paraît bien être l'orthographe exacte (voir quelques lignes plus haut ; de Slane, *Berbères*, I, 216, 237, 360, etc.).

(2) Littéralement, « qu'ils étaient un *fey'* pour les musulmans », et le *Bayân* (I, 38) emploie la même expression. Amari entend le mot *fey'* au sens ordinaire de « sommes ou butin prélevés sur les infidèles vaincus » (*Biblioteca*, trad., I, 362 et 297) ; M. de Slane, comparant divers passages de chroniqueurs, estime qu'il s'agit d'un prélèvement du cinquième opéré sur la population pour en faire des esclaves (*Hist. des Berbères*, I, 215, 216, 359, n. 5, et 367 ; voir aussi *Bayân*, I, 39). Cf. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, I, 241 : « ... pour ordonner aux Berbères de son district de payer un double tribut, comme s'ils n'eussent pas été musulmans. »

(3) Le mot *Aboû* manque dans le texte, ainsi que dans la traduction d'Amari ; on doit le rétablir d'après ce qu'on lit quelques lignes plus haut, et ainsi qu'on le trouve dans Noweyri (ap. *Hist. des Berbères*, I, 355, 360-362).

(4) Ce mot est ailleurs orthographié Mat'ghari et Madghari (Amari, *Biblioteca*, trad., I, 362 ; De Slane, *Berbères*, I, 216, 237, 360 ; Fournel, I, 287).

(5) Sur les Kharedjites, voir entre autres la note 5, p. 203 du tome I de l'*Histoire des Berbères*.

marchèrent contre Tanger et tuèrent 'Omar ben 'Abd Allâh, qui voulut leur tenir tête. Ils s'emparèrent de cette ville et élevèrent au khalifat Meysera, qu'ils saluèrent du titre de *Prince des croyants (Émir el-mouminîn)*, et qui, réunissant autour de lui de nombreux Berbères, établit solidement son pouvoir dans les environs de Tanger.

A cette époque (aussi) se montrèrent en Ifrîkiyya des gens qui prêchaient les doctrines khâredjites. Ibn el-H'abh'âb envoya à H'abîb, alors en Sicile, un messager pour le rappeler auprès de lui, à l'effet de combattre Meysera es-Sak'k'â, dont le pouvoir grandissait, et H'abîb obéit (1). Ibn el-H'abh'âb, qui avait déjà envoyé Khâled ben H'abîb (2) avec une armée contre Meysera, le fit suivre de H'abîb ben Aboû 'Obeyda sitôt que celui-ci fut arrivé. Entre Khâled et Meysera une bataille d'un acharnement inouï eut lieu dans les environs de Tanger. Meysera rentra alors dans cette ville, mais sa conduite mécontenta les Berbères qui l'avaient élevé au khalifat; ils le mirent à mort et le remplacèrent par Khâled ben H'amîd Zenâti. Une sanglante bataille eut lieu contre celui-ci à la tête des Berbères d'une part, et d'autre part Khâled ben H'abîb, qui commandait les Arabes et les troupes de Hichâm. Les Arabes, qui d'abord tenaient bon, furent mis en déroute grâce à une embuscade préparée par les Berbères. Khâled ben H'abîb, honteux de fuir devant ces derniers, résista avec les siens et tous furent tués. Les Arabes perdirent leurs meilleurs fantassins et leurs plus braves cavaliers dans cette affaire qu'on nomma « la bataille des nobles » (3).

---

(1) Tout ce qui précède de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 360.

(2) Khâled ben Aboû H'abîb, selon Noweyri (ap. *Hist. des Berbères*, I, 360; Ibn Khaldoûn, *ibid.*, I, 217, et le *Bayân*, I, 40).

(3) Cette bataille fut livrée sur les bords du Chélif (voir *Berbères*, I, 217, 360; Dozy, *Musulmans d'Espagne*, I, 243; Fournel, I, 289).

La conséquence de cette défaite fut que la révolte gagna tout le pays et que le désordre se mit partout.

A la nouvelle de ces événements, les Espagnols se soulevèrent contre leur gouverneur ‘Ok’ba ben el-H’addjâdj, à la place de qui ils nommèrent ‘Abd el-Melik ben K’a’tan. La situation devint fort difficile pour Ibn el-H’abh’âb. Hichâm ben ‘Abd el-Melik, en apprenant ce qui se passait, s’écria : « Je leur montrerai ce qu’est la colère d’un Arabe ! J’enverrai une armée dont la tête de colonne sera chez les rebelles, alors que la queue sera encore près de moi. » [P. 143] Ibn el-H’abh’âb, obéissant à l’ordre de rappel que lui envoya le khalife, partit en djomâda 123 (1).

Hichâm le remplaça par Kolthoûm ben ‘Iyâd’ K’ocheyri, qu’il fit partir avec une armée considérable, tout en envoyant aux pays qu’il devait traverser l’ordre de lui fournir encore des troupes. L’avant-garde de Kolthoûm, commandée par Baldj ben Bichr (2), arriva en Ifrîkiyya et gagna Kayrawân. Ce dernier se montra tyrannique et hautain à l’égard des habitants de cette ville et voulut installer ses soldats dans leurs demeures. Les Kayrawâniens firent parvenir à H’abîb ben Aboû ‘Obeyda, qui défendait alors Tlemcen contre les Berbères, les sujets de plainte qu’ils avaient contre Kolthoûm et Baldj, et H’abîb écrivit à Kolthoûm : « Baldj a agi de telle et telle manière; sors donc du pays si tu ne veux pas que je fasse marcher mes cavaliers contre toi. » Kolthoûm s’excusa et alla rejoindre H’abîb, Baldj ben Bichr commandant toujours son avant-garde. Des difficultés s’élevèrent par suite des manières méprisantes et injurieuses de Baldj à l’égard de H’abîb ; puis ils se raccommodèrent et s’entendirent pour tenir tête aux Berbères,

(1) Ou, plus exactement, en djomâda I 123 (avril 741), d’après ce qui est dit ailleurs (Noweyri apud *Berbères*, I, 361 ; *Bayân*, I, 41).

(2) Baldj était le neveu ou le cousin de Kolthoûm (Fournel, I 292 ; Dozy, *Mus. d’Esp*,, I, 244 ; Ibn el-Koutiyya, etc.).

qui venaient de Tanger les attaquer. Malgré le conseil de H'abîb d'opposer les fantassins aux fantassins, la cavalerie à la cavalerie, Kolthoûm marcha avec ses cavaliers contre les fantassins berbères. Il fut défait et se replia en désordre vers Kolthoûm (1), ce qui découragea l'armée. Le combat continua néanmoins et, à son tour, la cavalerie berbère dut plier ; mais l'infanterie tint bon, et les nombreux bataillons dont elle se composait se battirent avec acharnement. Enfin, Kolthoûm ben 'Iyâd, H'abîb ben Aboû 'Obeyda et les principaux officiers arabes furent tués ; leur armée battue se débanda : les Syriens passèrent en Espagne, commandés par Baldj ben Bichr et 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben Aboû 'Obeyda, et d'autres regagnèrent K'ayrawân (2).

---

(1) Il faut probablement corriger ce passage et lire ici « H'abîb ».

(2) Cette bataille est décrite par Dozy (*Mus. d'Esp.*, I, 246) ; elle eut lieu non loin de Tanger, sur les bords du Wâdi Seboû, dans un endroit dont on trouve le nom écrit Bakdoûra, Nafdoûra, Nabdoûra et Nakdoûra (*Berbères*, I, 217 et 362 ; *Mus. d'Esp.*, *l. l.;* Ibn el-Koûtiyya, 231 et 266; *Bayân*, I, 42; Fournel, I, 294 ; *Achbar machmua*, p. 248). Des fuyards qui regagnèrent l'Ifrîkiyya, Ibn el-Koûtiyya (texte, p. 266, l. 14), nous dit : « Ils y constituèrent une partie du *djond* syrien jusqu'à l'époque de Yezîd ben H'âtim [ben] el-Mohalleb, gouverneur (*'âmil*) nommé par El-Mançoûr. Ce chef les fondit avec les sujets (proprement dits, *ra'iyya*) et constitua le *djond* avec les Arabes du Khorasân qui étaient arrivés avec lui. Cette situation est restée la même jusqu'à l'époque actuelle ». Ce passage, traduit assez fidèlement par Cherbonneau (*Journ. as.*, 1856, II, 443), est ainsi rendu par le nouveau traducteur (*l. l.* p. 231) : « .....tandis que dix mille autres se réfugiaient en Ifrîkiyya, où ils avaient formé le corps des troupes syriennes jusqu'à l'époque du gouvernement de Yezîd ben H'âtim el-Mohalleb, gouverneur nommé par El-Mançoûr. Plus tard, ils avaient été rendus à la vie civile, et les troupes que ce prince emmenait dans ses conquêtes étaient formées d'Arabes du Khorâsân, ainsi que cela est encore aujourd'hui. » On sait qu'il n'existe aucun Omeyyade, puisqu'il s'agit ici, en l'année 123, de faits contemporains de cette dynastie, du nom d'El-Mançoûr. Celui qui est ainsi désigné est le célèbre khalife abbaside de ce nom, qui nomma, une trentaine d'années

A la suite de cette affaire, qui porta un coup sensible à la puissance des Arabes, parut dans la ville de Gabès un homme nommé ‘Okkâcha (1) ben Ayyoûb Fezâri, qui professait les opinions des Khâredjites çofrites. Un corps de troupes fut envoyé de K'ayrawân contre lui, mais fut, à la suite d'un combat acharné, mis en déroute; des troupes fraîches marchèrent alors contre lui, lui livrèrent une bataille où il perdit beaucoup des siens, et il dut, malgré la vive résistance qu'il leur avait opposée, se jeter dans le désert.

Hichâm ben ‘Abd el-Melik, quand il apprit la mort violente de Kolthoûm, envoya en Ifrîkiyya, en qualité d'émir, H'anz'ala ben Çafwân Kelbi (2), qui arriva dans ce pays [P. 144] en rebî II 124 (11 févr.-12 mars 742). Il n'était que depuis peu de temps à Kayrawân quand ‘Okkâcha le Khâredjite marcha contre lui à la tête de nombreux Berbères que, à la suite de sa défaite, il avait levés pour prendre sa revanche. Il avait comme auxiliaire le Çofrite ‘Abd el-Wâh'id ben Yezîd Hawwâri Madghami (*sic*), qui avait aussi sous ses ordres de nombreux partisans. Ces deux chefs, divisant leurs forces, marchèrent, chacun de son côté, sur K'ayrawân. Quand ‘Okkâcha s'approcha, H'anz'ala marcha contre lui (3), l'attaqua pendant qu'il ne disposait que de ses seules forces et le mit en fuite, malgré la vive résistance qu'il lui opposa, non sans avoir tué une quantité innombrable de Berbères. H'anz'ala regagna ensuite K'ayrawân, car il craignait qu'‘Abd el-Wâh'id ne vînt attaquer cette ville. Il envoya contre ce chef un corps d'armée considérable

---

plus tard, c'est-à-dire en 154, le dit Yezîd gouverneur de l'Ifrîkiyya (voir plus loin, t. V, p. 460 du texte; *Berbères*, I, 223 et 384; Fournel, I, 375, etc.).

(1) D'après le *Kâmoûs*, les deux lectures ‘Okkâcha et ‘Okâcha sont permises.

(2) H'anz'ala gouvernait l'Égypte depuis 119; voir le récit de Noweyri (*Berbères*, I, 362; *Bayân*, I, 45).

(3) A El-K'arn, à ce qu'on voit ailleurs (*Berbères*, I, 363, etc.).

qui comptait quarante mille hommes, mais qui, en s'approchant de l'ennemi, ne trouva plus d'orge pour nourrir ses montures, et qui dut y suppléer par du blé. Le lendemain, il se heurta contre les troupes d''Abd el-Wâh'id, mais il fut mis en déroute et dut se replier sur K'ayrawân. Quant aux chevaux, ils périrent à cause de la nourriture qu'on leur avait donnée, si bien qu'à leur arrivée on en compta vingt mille de moins.

'Abd el-Wâh'id, poursuivant sa marche, vint camper à trois milles de K'ayrawân, au lieu dit El-Açnâm (les idoles), à la tête de trois cent mille combattants. H'anz'ala, de son côté, leva tous les habitants valides de K'ayrawân, leur distribua des armes et de l'argent et se constitua ainsi des troupes nombreuses. A l'approche des Khârédjites commandés par 'Abd el-Wâh'id, H'anz'ala sortit de la ville, et les préparatifs en vue d'un engagement commencèrent. Alors les *uléma*, parcourant les rangs des K'ayrawâniens, les encouragèrent à la guerre sainte et à la lutte contre les Khârédjites, en leur rappelant comment ces hérétiques réduisaient femmes et enfants en esclavage et, d'autre part, massacraient les hommes. Ces gens, alors, mirent en pièces les fourreaux de leurs épées, tandis que leurs femmes, se précipitant vers eux, relevaient encore leur courage. Tout frémissants, ils se précipitèrent comme un seul homme contre les Khârédjites ; mais ceux-ci résistèrent à leurs adversaires, et une furieuse mêlée s'engagea où les deux partis déployèrent une ténacité égale. La protection divine se déclara enfin contre les Khârédjites et les Berbères en faveur des Arabes, qui firent un grand massacre de leurs adversaires et les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à Djeloûla. Les vainqueurs ignoraient qu''Abd el-Wâh'id était mort, et ils ne l'apprirent que quand sa tête fut apportée à H'anz'ala ; tous alors se prosternèrent pour rendre hommage à Dieu. Il n'y eut, dit-on, jamais de plus épouvantable massacre au Maghreb, car l'ordre de

H'anz'ala de compter les victimes ne put être exécuté, et ce fut en se servant de cannes qu'on arriva à fixer le nombre des morts à cent quatre-vingt mille. 'Okkâcha fut ensuite fait prisonnier ailleurs avec une autre troupe de partisans, et fut amené à H'anz'ala, qui le fit exécuter. [P. 145] H'anz'ala envoya alors la nouvelle de sa victoire à Hichâm ben 'Abd el-Melik. El-Leyth ben Sa'd disait : « Après la bataille de Bedr, il n'y en a aucune que j'aurais désiré voir plus que celle livrée par les Arabes à El-Açnâm » (1).

[P. 187] En 122 (6 déc. 739), dit-on, fut tué Kolthoûm ben 'Iyâd K'ocheyri dans une bataille contre les Berbères soulevés. Il avait été envoyé avec les Syriens en Ifrîkiyya par le khalife Hichâm (2).

P. 188] **Mort d' 'Ok'ba ben el-H'addjâdj et arrivée de Baldj en Espagne**

En 123 (25 nov. 740) mourut 'Ok'ba ben el-H'addjâdj Seloûli, gouverneur d'Espagne. On dit aussi que les Espagnols se révoltèrent contre lui, le déposèrent (3) et mirent à sa place 'Abd el-Melik ben K'at'an, qui arriva ainsi au pouvoir pour la seconde fois en çafar 123 (25 déc. 740). Nous avons, sous l'année 117, raconté le soulèvement des Berbères en Ifrîkiyya. Ils tinrent serré de très près Baldj ben Bichr 'Absi (4) et le réduisirent,

---

(1) On retrouve les mêmes détails dans le *Bayân*, I, 47. Ibn Sa'd est un célèbre traditionniste mort en 175 hég.

(2) Allusion à ce qui a été dit plus haut (p. 66). Pour ce qui a trait à la date de 122, comparez Fournel, I, 297 et 298.

(3) Les deux versions sont aussi rapportées par le *Bayân* (II, 29) ; Ibn el-Koûtiyya et Noweyri ne mentionnent que la seconde, de même que le tome I du *Bayân*, p. 41.

(4) Dans Ibn el-Koûtiyya (266, trad. p. 231), il est appelé 'Anberi, c'est-à-dire descendant de Temîm ; mais Baldj était 'Absi, c'est-à-dire descendant de K'ays.

lui et les siens, à la dernière extrémité. Ceux-ci résistèrent cependant jusqu'à cette année 123, où ils firent demander à 'Abd el-Melik ben K'at'an des navires pour les transporter en Espagne, en dépeignant leur triste situation et ajoutant qu'ils devaient se nourrir de leurs montures. Mais 'Abd el-Melik refusa de les laisser venir en Espagne et leur fit la promesse, qu'il ne tint pas, de leur envoyer des secours. Il dut cependant céder à cause de l'accroissement de la puissance des Berbères en Espagne, et consentir à l'arrivée de Baldj et de ses troupes. D'après une autre version, 'Abd el-Melik consulta ses compagnons sur la réponse à faire à Baldj, et comme on lui représentait les dangers qui pouvaient résulter d'un acquiescement : « Je redoute, dit-il, que le Prince des croyants ne me reproche d'avoir causé la mort de ses troupes. » Il consentit donc à les recevoir, mais pour une année seulement, au bout de laquelle ils devraient retourner en Ifrîkiyya. Cette condition fut acceptée, et Baldj fournit des ôtages (pour assurer l'exécution de sa promesse). A leur arrivée, 'Abd el-Melik et les musulmans (d'Espagne) purent voir l'état de pauvreté et de dénûment auquel les épreuves du siège subi par eux avaient réduit les nouveaux venus ; aussi reçurent-ils des vêtements et furent-ils traités généreusement. Ils allèrent alors attaquer [P. 189] des troupes berbères à Sidona ; ils remportèrent la victoire, et sur les ennemis qu'ils tuèrent ils firent un butin considérable en argent, en chevaux et en armes, de sorte que les compagnons de Baldj, maintenant dans une situation meilleure, se trouvèrent pourvus de montures.

'Abd el-Melik ben K'at'an, de retour à Cordoue, signifia à Baldj et à ses gens d'avoir à quitter l'Espagne ; ils y consentirent, mais en demandant à s'embarquer ailleurs qu'à Algéziras, pour éviter de retrouver les Berbères qui les avaient assiégés. 'Abd el-Melik refusa, en alléguant qu'il n'avait de vaisseaux qu'en cet endroit ; à quoi les autres répondirent qu'ils n'iraient pas de

nouveau affronter les Berbères et ne se dirigeraient pas sur l'endroit où ils savaient les trouver; ils redoutaient, disaient-ils, de rencontrer la mort en se rendant sur le territoire même de leurs ennemis. Comme 'Abd el-Melik insistait pour les faire partir, ils prirent les armes contre lui, le battirent et l'expulsèrent du château, au commencement de doû'l-ka'da de cette année (mi-septembre 741). Les compagnons de Baldj conseillèrent à celui-ci de mettre à mort 'Abd el-Melik, qu'il avait en son pouvoir. Le gouverneur, que son grand âge, car il avait quatre-vingt-dix ans, faisait ressembler à un jeune oiseau, fut donc tiré de son palais et massacré, puis crucifié, et Baldj resta maître du gouvernement de l'Espagne.

Les deux fils d''Abd el-Melik, K'at'an et Omeyya, purent se sauver, l'un à Mérida, l'autre à Saragosse, avant le meurtre de leur père. Nous dirons plus tard ce qu'ils firent.

[P. 194] **Guerre entre Baldj et les deux fils d''Abd el-Melik; mort de Baldj, qui est remplacé comme gouverneur d'Espagne par Tha'leba ben Selâma.**

En 124 (14 nov. 741) une lutte acharnée eut lieu en Espagne entre Baldj et les deux fils d''Abd el-Melik ben K'at'an, Omeyya et K'at'an. Ces deux princes, avons-nous dit, s'étaient enfuis de Cordoue, et après l'exécution de leur père, ils se firent un parti tant dans le pays que chez les Berbères et parvinrent à rassembler un nombre de soldats qu'on évalue à cent mille. A cette nouvelle, Baldj et les siens s'avancèrent contre eux et leur livrèrent une sanglante bataille où ils restèrent vainqueurs et où ils tuèrent beaucoup de monde. Mais Baldj, atteint de plusieurs blessures, [P. 195] ne rentra à Cordoue que pour y mourir sept jours plus tard, en chawwâl de cette année (août 742); son administration avait duré onze mois (1).

(1) Voyez le récit de ces événements dans Dozy, *Musulmans*

Ses compagnons le remplacèrent par Tha'leba ben Selâma 'Idjli (1), conformément aux ordres de Hichâm ben 'Abd el-Melik, qui l'avait désigné comme le successeur éventuel de Baldj et de Kolthoûm. Sous Tha'leba, les Berbères se révoltèrent dans les environs de Mérida, et il fit contre eux une expédition où il en tua un certain nombre; puis, revenant à la charge, il leur fit mille prisonniers, qu'il ramena à Cordoue (2).

[P. 204] Gouvernement de H'anz'ala en Ifrîkiyya et d'Aboû'l-Khat't'âr en Espagne

En redjeb 125 (29 avril 743), Aboû'l-Khat't'âr H'osâm ben D'irâr le Kelbite arriva en Espagne en qualité de gouverneur. Pendant que les gouverneurs K'aysites d'Espagne se succédaient les uns aux autres, il composa une poésie où il parlait de la bataille de Merdj Râhit (3) et des pertes subies par les Kelbites qui y figurèrent à côté de Merwân ben el-H'ak'am et combattirent les K'aysites commandés par D'ah'h'âk ben K'ays Fihri. En voici un fragment :

---

d'Espagne, I, 256 et s. On trouve des détails sur l'affaire d'Aqua Portora, à la suite de laquelle Baldj mourut, soit un, soit sept jours plus tard, dans les *Mus. d'Espagne* (I, 264) ; Ibn el-Koûtiyya (p. 267 et 233); *Bayân* (II, 32). Sur l'emplacement de cette localité, voir le *Madjmoua*, p. 243.

(1) On le dit aussi 'Amili, ou descendant de 'Amila, des K'od'âta (*infrà*, p. 94). 'Idjl était fils de Bekr, fils de Wâ'il.

(2) D'abord battu et forcé de se renfermer dans Mérida, il put surprendre les assiégeants et les battre à son tour (voir Dozy, *l. l.*, 265).

(3) Cette bataille, livrée en 684 (64 ou 65 de l'hég., voir Ibn el-Athîr, IV, 123), éleva entre les Kelbites et les K'aysites un souvenir inoubliable de sang et de vengeance (Dozy, *ibid.*, 133 ; Mas'oûdi, v. 201 ; Weil, I, 348). Noweyri attribue la poésie qui suit à Aboû l-Khat't'âb ben Çafwân (*Berbères*, I, 358), et il en place, de même que le *Bayân*, la rédaction en 114, à l'époque où 'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân gouvernait l'Ifrîkiyya.

[Tawîl] Les fils de Merwân ont donné notre sang aux K'aysites ; mais s'ils ont tort, c'est Dieu qui rendra un jugement équitable ! Il semble que vous n'ayez pas vu Merdj Râhit' et que vous ne sachiez pas qui s'y est signalé. Nos gorges ont servi à vous défendre contre des coups de lances excellentes, alors que vous n'aviez ni cavaliers ni fantassins qui pussent compter (1).

Hichâm ben 'Abd-el-Melik, lorsqu'il entendit cette poésie, s'enquit de l'auteur et apprit que c'était un Kelbite. Il écrivit alors à H'anz'ala ben Çafwân le Kelbite, qu'il avait nommé gouverneur d'Ifrîkiyya en 124 (14 nov. 741), de confier l'administration de l'Espagne à Aboû'l-Khat't'âr. H'anz'ala obéit, et Aboû'l-Khat't'âr entra à Cordoue un vendredi où Tha'leba ben Selâma, alors gouverneur de la ville, allait faire exécuter les mille prisonniers berbères dont nous avons parlé. Mais alors ceux-ci lui furent remis, et ils ne durent leur vie qu'à cette circonstance. Les Syriens qui étaient en Espagne [P. 29] voulaient retourner dans leur patrie avec Tha'leba ben Selâma ; mais Aboû'l-Khat't'âr sut se les attacher par ses bienfaits et les décider à rester. Il installa chaque groupe dans des lieux semblables à ceux qu'ils occupaient dans leur pays d'origine, et cette ressemblance les fit renoncer à leur projet de départ. D'autres prétendent que la répartition des Syriens entre les diverses provinces ne fut faite que parce que le séjour de Cordoue leur était trop difficile (2).

Sous l'année 139, nous disons maintes choses concernant Aboû'l-Khat't'âr.

[P. 234] (Dans la lutte que soutint Merwân ben Moham-

---

(1) Ces vers se retrouvent quelquefois avec plusieurs autres, chez divers auteurs et présentent maintes variantes (Dozy, *l. l.*, I, 223 ; *Bayân*, I, 37 ; *Berbères*, I, 358 ; Ibn el-Koûtiyya, p. 267 ; Ibn el-Abbâr, dans les *Notices* de Dozy, p. 47).

(2) Parce qu'on ne pouvait les y souffrir, à ce qu'on voit par Ibn el-Koutiyya (p. 268, av. dern. ligne) ; *infrà*, p. 95.

med contre Yezîd ben el-Welîd), Thâbit ben No'aym Djodhâmi embrassa le parti du premier par reconnaissance. En effet, Hichâm, qui l'avait envoyé en Ifrîkiyya à la suite du meurtre par les habitants de Kolthoûm ben 'Iyâd', l'avait emprisonné parce qu'il maltraitait le *djond*, et il avait recouvré sa liberté grâce à Merwân, qui, dans une de ses visites au prince, intercéda en sa faveur, et qui ensuite le compta au nombre de ses partisans.

[P. 235] Gouvernement d''Abd er-Rah'mân ben H'abîb en Ifrîkiyya

'Abd er-Rah'mân ben H'âbîb ben Aboû 'Obeyda ben 'Ok'ba ben Nâfi' s'était enfui en Espagne quand son père et Kolthoûm ben 'Iyâd' furent tués, comme on l'a vu, en 122 (6 déc. 739); il voulait, mais il n'y réussit pas, se rendre maître de ce pays. En effet, H'anz'ala ben Çafwân étant devenu gouverneur d'Ifrîkiyya, ce que nous avons dit plus haut, envoya [P. 236] Aboû'l-Khat't'âr gouverner l'Espagne, et 'Abd er-Rah'mân, qui le redoutait, dut renoncer à ses espérances et regagner l'Ifrîkiyya. Arrivé à Tunis en djomâda I 126 (19 fév. 744), alors qu'El-Welîd ben Yezîd ben 'Abd el-Melik était déjà khalife en Syrie, il adressa à la population un appel qui fut entendu, et marcha avec ses partisans sur Kayrawân (1). Les habitants de cette ville voulaient l'attaquer, mais Hanz'ala, qui croyait qu'il ne fallait combattre que les infidèles ou les hérétiques, s'y opposa, et lui envoya une députation composée des principaux de la ville et des chefs de tribus pour l'exhorter à rentrer dans l'obéissance. Mais 'Abd er-Rah'mân se saisissant

(1) Noweyri et le *Bayân* (I, 48 et 50) font débarquer ce chef à Tunis juste un an plus tard, en djomâda I 127. On trouve aussi ailleurs la date de 126 (*Berbères*, I, 218; Fournel, I, 309), qui doit être la vraie. Le *Nodjoûm* ne précise pas.

de leurs personnes entra avec eux à Kayrawân, en menaçant les habitants, si une pierre seulement lui était lancée, de massacrer tous ceux qu'il détenait comme ôtages. Aussi ne lui fit-on aucune résistance. Hanz'ala se retira alors en Syrie, et 'Abd er-Rah'mân devint ainsi, en 127 (12 oct. 744), maître de Kayrawân et de toute l'Ifrîkiyya. Mais, en se retirant, Hanz'ala invoqua le ciel contre celui qui le supplantait et contre les habitants du pays : sa prière fut exaucée, et pendant sept ans la peste et des épidémies sévirent presque sans interruption, tandis que d'autre part des Arabes et des Berbères s'insurgeaient contre 'Abd er-Rah'mân, qui fut ensuite tué.

Parmi ces insurgés on compte 'Orwa ben el-Welîd (1) Çadefi, qui s'empara de Tunis, et Aboû Attâf 'Imrân ben 'Attâf Azdi, qui s'installa à Teyfâch (2); les Berbères se soulevèrent dans les montagnes, et Thâbit (3) le Çanhâdjien se révolta à Bâdja et s'en rendit maître. 'Abd er-Rah'mân fit alors venir son frère Elyâs, à qui il confia six cents cavaliers avec les instructions suivantes : « Avance-toi jusqu'à proximité de l'armée d'Aboû 'At't'âf Azdi, et quand elle t'aura vu, éloigne-toi dans la direction de Tunis comme si tu y allais combattre 'Orwa ben el-Welîd ; puis quand tu auras atteint tel endroit, tu y resteras à attendre mes ordres écrits sur ce que tu auras à faire. » Après le départ d'Elyâs, 'Abd er-Rah'mân fit venir le messager dont il avait parlé à son frère et lui remit une lettre en lui disant : « Rends-toi à l'armée d'Aboû 'At't'âf, qui se préparera au combat à l'approche d'Elyâs ; mais le départ de celui-ci tranquillisera nos ennemis et leur fera

(1) Ou « *ben ez-Zobeyr* » selon Noweyri (*Berbères*, I, 366).

(2) On trouve aussi Tabînas (*ibid.*) qui paraît être une corruption de Teyfach (cf. Fournel, I, 324).

(3) Thâbit ben Ouzîdoûn (ou Ourzîdan), d'après Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 218 ; II, 4).

déposer les armes ; c'est à ce moment que tu te rendras auprès de lui pour lui remettre ma lettre. » Le messager obéit, et les choses se passèrent selon les prévisions : quand Elyâs s'éloigna [P. 237] dans la direction de Tunis, les rebelles se tranquillisèrent : « Le voilà, se dirent-ils, entre les deux mâchoires du lion, nous de ce côté et les Tunisiens de l'autre » ; et ils formèrent le projet de le poursuivre. Comme notre homme les vit bien confiants, il alla remettre à Elyâs la lettre dont il était porteur et qui contenait ces mots : « Les rebelles se croient en sûreté ; tombe sur eux pendant qu'ils ne sont pas sur leurs gardes ! » Elyâs, revenant sur ses pas, tomba sur ces gens sans méfiance avant même qu'ils pussent s'armer et les massacra, eux et leur chef Aboû 'At't'âf, en l'an 130 (10 sept. 747). Il informa de cet heureux événement son frère 'Abd er-Rah'mân, qui lui écrivit de marcher sur Tunis, dont les habitants le prendraient pour Aboû 'At't'âf, ce qui lui faciliterait la victoire. L'événement justifia cette prévision : 'Orwa ben el-Welîd, surpris au bain par l'arrivée d'Elyâs, n'eut pas le temps de se vêtir et se jeta sur son cheval sans autre vêtement que la serviette avec laquelle il s'essuyait. Comme il prenait la fuite, Elyâs lui cria : « O champion des Arabes ! » ce qui lui fit faire demi-tour, et Elyâs le blessa, mais 'Orwa étreignit son ennemi, et tous deux tombèrent. 'Orwa allait avoir le dessus quand il fut tué par un client de son adversaire ; sa tête fut coupée et envoyée à 'Abd er-Rah'mân.

Elyâs s'étant fixé à Tunis, deux hommes se révoltèrent à Tripoli, 'Abd el-Djebbâr et El-Hârith, qui commirent de nombreux massacres dans cette ville. 'Abd er-Rah'mân marcha en 131 (30 août 748) contre ces deux hérétiques ibâdites et les tua (1). Dans sa lutte contre les

(1) Ces deux chefs Hawwarides mirent à mort le gouverneur de Tripoli, Bekr ben 'Abs K'aysi (*Berbères*, I, 219).

Berbères, il employa les troupes du *djond* (1). En 132 (19 août 749) il reconstruisit les remparts de Tripoli, puis retourna à Kayrawân.

En 135 (17 juill. 752) il fit une expédition contre Tlemcen, où il y avait beaucoup de Berbères, et les vainquit. Il envoya en Sicile une flotte qui y fit beaucoup de butin ; il en dirigea une autre sur la Sardaigne, d'où l'on ramena aussi du butin après avoir massacré les Roûm qui y habitaient (2). Il conquit tout le Maghreb sans que ses troupes subissent d'échec. Merwân ben Moh'ammed, en qui finit la dynastie Omeyyade, fut mis à mort pendant le gouvernement d''Abd er-Rah'mân en Ifrîkiyya, et ce chef reconnut Es-Seffâh' (3) et proclama le nom des Abbasides dans la *khotba* (prône).

Plus tard, [P. 238] des Omeyyades se rendirent auprès de lui, et il épousa, de même que ses frères, des femmes de cette famille. Parmi ces réfugiés figuraient El-'Aci (4) et 'Abd el-Mou'min, fils l'un et l'autre d'El-Welîd ben Yezîd ben 'Abd el-Melik, et qui furent livrés à la mort par 'Abd er-Rah'mân, contre qui, d'après ce qu'on rapporta à celui-ci, ils nourrissaient de mauvais desseins. Alors leur cousine paternelle, qui était devenue la femme d'Elyâs, frère d''Abd er-Rah'mân, tint à son mari les propos que voici : « Ton frère a tué mes parents

---

(1) Au lieu de جنّد le manuscrit de Paris n° 1495 lit وجدّ ce qui paraît être la vraie leçon et signifie « il déploya beaucoup d'ardeur à combattre les Berbères ». Cf. *Bayân*, I, 49, *l*. 5.

(2) Ces cinq lignes ont été omises par Amari (I, 363), qui n'a traduit que la rédaction légèrement différente qu'on trouvera un peu plus loin. L'expédition contre la Sardaigne a été mentionnée déjà (*suprà*, p. 52). Le *Bayân* parle aussi de ces campagnes (I, 49 et 53).

(3) C'est-à-dire le fondateur de la dynastie Abbasside. — Tout ce récit est plus détaillé que les relations de Noweyri et du *Bayân*. D'après le *Nodjoûm* (I, 366), une expédition préparée contre le Maghreb par Çâlih' ben 'Ali, gouverneur d'Égypte, fut suspendue par l'ordre d'El-Mançoûr, qui venait de monter sur le trône.

(4) Ce nom est écrit de même dans Ibn Khaldoun (Desvergers, p. 45) ; on lit El-K'âd'i dans Noweyri (*Berbères*, I, 368).

tes alliés, sans avoir égard au lien qui nous unissait et montrant ainsi le mépris qu'il a pour toi, la vaillante épée dont il se sert; quand tu remportes une victoire, il l'annonce aux khalifes en l'attribuant à son fils H'abîb, qu'il a désigné, au lieu de toi, pour son héritier. » Ces excitations incessantes agirent sur lui, et il organisa un complot contre son frère.

Es-Seffâh' étant alors venu à mourir fut remplacé sur le trône des khalifes par El-Mançoûr, qui confirma 'Abd er-Rah'mân dans son gouvernement et lui envoya, dès le début de son règne, une robe d'honneur de couleur noire, la première que l'on vit en Ifrîkiyya. 'Abd er-Rah'mân la revêtit et lui envoya des présents avec une lettre disant : « L'Ifrîkiyya est maintenant entièrement musulmane, et l'on a cessé d'y faire des esclaves et de prélever (des contributions supplémentaires); il ne faut donc pas me demander de ces dernières. » Ce message irrita El-Mançoûr, qui y répondit par une lettre de menaces. 'Abd er-Rah'mân proclama alors la déchéance en Ifrîkiyya du khalife, et montant en chaire il mit en pièces la robe d'honneur qui lui avait été envoyée (1). Cette affaire entre autres servit la cause d'Elyâs, qui se mit d'accord avec plusieurs des chefs de Kayrawân pour tuer son frère, se faire proclamer gouverneur et reconnaître de nouveau l'autorité d'El-Mançoûr. 'Abd er-Rah'mân, quand il apprit ce qui se tramait, ordonna à Elyâs de se rendre à Tunis; celui-ci commença ses préparatifs, puis, sous prétexte de lui faire ses adieux, il pénétra avec son autre frère 'Abd el-Wârith chez 'Abd er-Rah'mân, qu'ils massacrèrent en doû'l-hiddja 137 (mai-juin 755). Son gouvernement en Ifrîkiyya avait duré dix ans et sept mois.

Cela fait, le meurtrier fit fermer les portes du palais pour s'emparer de H'abîb ben 'Abd er-Rah'mân; mais celui-ci put s'enfuir à Tunis auprès de son oncle

(1) Voir le *Bayân* (I, 55) et l'*H. des Berb.* (I, 367).

paternel ʻImrân ben H'abîb, à qui il apprit ce qui venait de se passer. Elyâs marcha contre eux et engagea les hostilités, qui ne durèrent pas : un accord fut conclu en 138 (15 juin 755), aux termes duquel H'abîb garderait Gafça, Kastîliya et Nefzâwa, ʻImrân régnerait à Tunis, à Çatfoûra et dans la péninsule (de Bâchoû), tandis qu'Elyâs garderait le reste de l'Ifrîkiyya.

[P. 239] A la suite de cet arrangement, H'abîb regagna son gouvernement, pendant qu'Elyâs se rendait à Tunis avec ʻImrân; mais celui-ci tomba victime des embûches de son frère, qui se rendit maître de Tunis et qui, après y avoir fait mettre à mort plusieurs nobles arabes, retourna à Kayrawân. Après s'y être installé, il fit porter à El-Mançoûr ses promesses de soumission par une ambassade où figurait entre autres ʻAbd er-Rah'mân ben Ziyâd ben Anʻam, kâdi d'Ifrîkiyya. H'abîb s'étant ensuite rendu à Tunis et s'en étant emparé, Elyâs marcha contre lui; mais, après un combat sans importance, H'abîb abandonna ses tentes quand la nuit fut entièrement tombée, et se rendit avec une petite troupe de cavaliers à Kayrawân, où il fit ouvrir les portes des prisons et augmenta ainsi beaucoup ses forces. Elyâs se mit à sa poursuite, mais fut abandonné par la plupart des siens, qui allèrent grossir l'armée de son neveu. Les deux armées en vinrent aux mains, mais la trahison se mit dans les compagnons d'Elyâs. Alors H'abîb, s'avançant, cria à son oncle : « Pourquoi faire tuer nos partisans et nos amis dévoués? Engageons un combat singulier dont le résultat laissera dorénavant tranquille le vainqueur quel qu'il soit! » Après quelque hésitation, Elyâs s'avança contre lui, et un duel acharné s'ensuivit : les deux adversaires brisèrent d'abord leurs lances, puis leurs sabres, mais H'abîb, se précipitant alors sur Elyâs, le tua. Il entra ensuite à Kayrawân, en 138.

Les frères d'Elyâs se réfugièrent alors auprès de la tribu berbère des Ourfeddjoûma, qui leur accorda sa

protection. H'abîb, qui alla les combattre, fut mis en fuite et regagna Gabès. Cette affaire augmenta le prestige des Ourfeddjoûma, à qui se rallièrent les autres Berbères, ainsi que les hérétiques *(khawâridj)*. Le chef de cette tribu, 'Açim ben Djemîl, se prétendait prophète et devin ; il introduisit des changements dans la religion, fit des additions dans la prière, et fit disparaître le nom du Prophète dans la formule d'appel à la prière. Il organisa les Arabes qui se trouvaient auprès de lui à l'effet de marcher sur Kayrawân, et des députés envoyés par un groupe d'habitants de cette ville l'invitèrent à y venir, après avoir exigé de lui des actes par lesquels il s'engageait à les protéger et respecter, et à reconnaître l'autorité d'El-Mançoûr. 'Açim s'avança alors à la tête des Berbères et des Arabes, mais quand il fut près de la ville les habitants en sortirent et l'attaquèrent. Ils furent battus, et ce chef pénétra avec ses troupes à Kayrawân, où les Ourfeddjoûma commirent toutes les horreurs : ils réduisirent en captivité [P. 240] les femmes et les enfants, attachèrent leurs montures dans la grande mosquée et y commirent des dégâts. 'Açim se mit ensuite à la poursuite de H'abîb, qui était alors à Gabès ; il l'atteignit et le battit, de sorte que ce prince se réfugia dans le mont Aurès, où il trouva un refuge et où les habitants lui accordèrent leur protection. 'Açim voulut l'y poursuivre, mais il fut battu et tué, lui et la plupart des siens. H'abîb, qui marcha ensuite sur Kayrawân, trouva sur sa route 'Abd el-Melik ben Aboû'l-Dja'd (1), qui avait remplacé 'Açim comme chef des Ourfeddjoûma. La rencontre fut fatale à H'abîb, qui fut battu et qui y trouva la mort avec plusieurs des siens en moharrem 140 (mai-juin 757). Son gouvernement en Ifrîkiyya avait duré trois ans (2), celui de son père 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb

(1) Noweyri écrit « ... ben Aboû Dja'da » (*Berbères*, I, 372 et 373) ; le *Bayân*, I, 59, « Aboû'l-Dja'di ».

(2) Dix-huit mois d'après Noweyri (*Berbères*, I, 372).

dix ans et quelques mois, celui de son oncle Elyâs un an et six mois (1).

Expulsion des Ourfeddjoûma de Kayrawân

Après avoir tué H'abîb ben 'Abd er-Rah'mân, 'Abd el-Melik ben Aboû'l-Dja'd rentra à Kayrawân et y pratiqua le même système qu''Açim en fait de désordres, d'injustice, d'irréligion, etc., si bien que les habitants désertèrent cette ville. Or, il arriva qu'un Ibâdite, appelé à Kayrawân par ses affaires, vit des Ourfeddjoûmites prendre de force, sous les yeux du peuple, une femme qu'ils emmenèrent dans la grande mosquée. Sans plus songer à ses affaires, il alla trouver Aboû' l-Khat't'âb 'Abd el-A'la ben es-Samh' Ma'âferi, qui, au récit de ce fait, sortit de chez lui en s'écriant : « Me voici, Seigneur Dieu ! me voici ! » De toutes parts ses compagnons affluèrent, et il marcha sur Tripoli, soutenu par les Ibâdites, les hérétiques *(khawâridj)* et autres. Il battit une armée envoyée contre lui par 'Abd el-Melik et s'avança sur Kayrawân, d'où les Ourfeddjoûma sortirent pour lui livrer bataille. Après un combat acharné, les habitants de Kayrawân, qui combattaient avec les Berbères, furent mis en déroute, et les Ourfeddjoûma les suivirent dans leur fuite. 'Abd el-Melik fut tué avec nombre des siens, et Aboû 'l-Khat't'âb, après avoir massacré une foule de fuyards, en çafar 141 (12 juin 758), retourna à Tripoli, laissant en qualité de lieutenant à Kayrawân 'Abd er-Rah'mân ben Rostem Fârisi (2).

[P. 241] En 142 (3 mai 759), Moh'ammed ben el-Ach'ath Khozâ'i, qui gouvernait l'Égypte au nom d'El-Mançoûr, expédia Aboû'l-Ah'waç 'Omar (3) ben el-Ah'waç 'Idjli à la tête d'une forte armée Abbasside contre Aboû'

---

(1) Dix mois, d'après le même, *ibid.* ; cf. Fournel, I, 347 ; *Bayân*, I, 58.

(2) Voyez le *Bayân*, I, 58 ; *Berbères*, I, 373.

(3) Ou *Amr*, d'après Noweyri (*Berbères*, I, 374).

l-Khat't'âb installé à Tripoli; mais ce dernier la battit (1), et il étendit son pouvoir sur toute l'Ifrîkiyya, tandis que les fuyards rentrèrent en Égypte. El-Mançoûr nomma alors émir d'Ifrîkiyya Mohammed ben el-Ach'ath Khozâ'i, qui partit d'Égypte en 143 (21 avril 760) avec 50,000 hommes (2). Avec lui le khalife envoya El-Aghlab ben Sâlim Temîmi. A la nouvelle de l'approche d'Ibn el-Ach'ath, Aboû' l-Khat't'âb réunit des forces si considérables que son adversaire prit peur. Mais la discorde se mit entre les Hawwâra et les Zenâta à cause du meurtre commis sur un homme appartenant à cette dernière tribu, laquelle suspecta Aboû'l-Khat't'âb de partialité pour les Hawwâra et par suite l'abandonna en partie. Ibn el-Ach'ath reprit alors courage, et ce chef s'avança avec lenteur ; puis, feignant qu'un ordre d'El-Mançoûr lui prescrivait de battre en retraite, il fit demi-tour, et pendant trois jours revint sur ses pas, mais en faisant peu de chemin. Les espions d'Aboû' l-Khat't'âb vinrent alors annoncer à celui-ci la retraite de l'ennemi, et cela fut cause que nombre des siens se retirèrent, tandis que ceux qui restaient croyaient n'avoir rien à redouter. Alors Ibn el-Ach'ath, se mettant à la tête de ses plus braves soldats, revint à marches forcées sur ses pas et tomba au matin sur Aboû' l-Khat't'âb, qui n'avait pris aucune disposition de combat. Malgré la chaude résistance que présentèrent les hérétiques, Aboû'l-Khat't'âb et presque tous les siens mordirent la poussière en çafar 144 (3).

(1) A Mighdâch (*Bayân*, I, 60). Sur ce nom, cf. Fourrel, I, 147, Bekri, p. 20 ; Edrisi, 143 et 159.

(2) D'après le *Nodjoûm* (I, 383 et 386), des troupes envoyées dans le Maghreb en 141 par Mohammed ben el-Ach'ath furent battues, et ce gouverneur s'était alors mis lui-même en route quand il apprit sa destitution en 141. Son successeur en Égypte fut H'omeyd ben K'aht'aba, qui arriva dans ce pays en ramadân 143 et qui, le mois suivant, envoya en Ifrîkiyya des troupes commandées par Aboû' l-Ah'waç 'Abdi. Celui-ci ayant été défait, H'omeyd en personne se mit à la tête de l'armée et battit Aboû' l-Khat'tâb.

(3) Correspondant au 10 mai-7 juin 761. On lit ailleurs en rebî' I,

Ibn el-Ach'ath croyait avoir anéanti tous les hérétiques, mais le Zenâtien Aboû Horeyra était encore à la tête de 16,000 hommes, qu'il dut combattre et qu'il tua jusqu'au dernier en 144 (10 avril 761). Il annonça alors ses succès à El-Mançoûr et procéda à la nomination des gouverneurs des diverses provinces ; il commença la même année à relever les murs de Kayrawân et termina ce travail en 146 (20 mars 763).

Devenu maître de l'Ifrîkiyya, il s'attacha à poursuivre tous les Berbères et autres insoumis ; il fit marcher une armée contre Zawîla et Waddân (1), qui furent conquises l'une et l'autre ; les Ibâd'ites de Waddân furent égorgés, de même que le chef de cette secte à Zawîla, 'Abd Allâh ben Sinan Ibâdi, et les familles des survivants. Ces procédés inspirèrent une vraie terreur aux malfaiteurs et aux opposants, Berbères ou autres, [P. 242] et tous se soumirent. Un guerrier appartenant à son *djond*, Hâchim ben ech-Châh'idj s'étant révolté à Kamoûniya et ayant trouvé de l'appui chez beaucoup de soldats du *djond*, Ibn el-Ach'ath le fit combattre par un de ses officiers, qui fut tué et dont les troupes prirent la fuite ; alors les officiers mod'arites d'Ibn el-Ach'ath, qui en voulaient à celui-ci de l'hostilité qu'il leur témoignait, ordonnèrent à leurs hommes de se joindre à Hâchim (2). Néanmoins celui-ci fut mis en déroute par une seconde armée qu'Ibn el-Ach'ath envoya contre lui, et il se réfugia à Tâhert, où il parvint à réunir une troupe de 20,000 Berbères de basse classe ; il marcha ensuite sur Tehoûda, mais il fut de nouveau battu par

---

ou 8 juin-7 juillet de la même année (Noweyri, ap. *Berbères*, I, 375). Bekri donne aussi la date de çafar (p. 160). Noweyri fait d'Ourdâsa le théâtre de cette bataille (*ibid*).

(1) Je corrige le texte, qui porte à deux reprises وران ; voir d'ailleurs le *Bayân* (I, 62), qui orthographie « 'Abd Allâh ben *H'ayyân* » le nom du chef ibâd'ite de Zawîla. Comparez aussi Fournel (I, 363).

(2) Il n'est parlé de l'intervention de ce Hâchim ni par Noweyri ni par le *Bayân*. Comparez Fournel (I, 363 et 364, n. 1) ; ci-dessous, p. 119.

les troupes d'Ibn el-Ach'ath et subit des pertes considérables ; il se dirigea alors vers la région de Tripoli. Un messager d'El-Mançoûr (le khalife) lui porta un blâme attiré par sa désobéissance ; mais Hâchim se défendit, déclarant qu'il n'avait pas voulu se révolter, mais qu'Ibn el-Ach'ath, trouvant mauvais que lui Hâchim prononçât dans la prière le nom d'El-Mahdi à la suite de celui du khalife, avait cherché à le faire mourir : « Eh bien ! dit le messager, si tu es réellement obéissant, allonge donc le cou ! » Il le fit, et cet homme lui trancha la tête en çafar 147 (avril-mai 764). Tous les partisans du rebelle obtinrent leur grâce et purent se retirer ; mais Ibn el-Ach'ath se mit ensuite à leur poursuite et les massacra. Les Mod'arites indignés et mûs par un même sentiment d'hostilité, s'entendirent pour le chasser du pays. Dans cette situation, le gouverneur crut devoir se retirer ; il rencontra des messagers d'El-Mançoûr qui le reçurent avec de grands témoignages de considération, et il se rendit auprès de ce prince. Les Mod'arites choisirent pour gouverner l'Ifrîkiyya 'Isa ben Moûsa Khorâsâni (1). Ces derniers incidents se déroulèrent dans une période de trois mois, et El-Mançoûr nomma alors, en rebî' I 148 (26 avril 765), El-Aghlab Temîmi en qualité de gouverneur.

Nous avons raconté tous ces faits d'affilée à raison de leur caractère connexe et selon la règle que nous nous sommes imposée. Comme chacun d'eux figure à sa date, les deux ordres logique et chronologique sont respectés.

[P. 257] Déposition d'Aboû'l-Khat't'âr, gouverneur d'Espagne. — Thawâba le remplace

En 127 (12 octobre 744) les Espagnols déposèrent leur gouverneur, Aboû'l-Khat't'âr H'osâm ben D'irâr. Il avait

(1) D'après Nowayri et le *Bayân*, les troupes se révoltèrent contre

en effet, dès son arrivée dans le pays, manifestement favorisé les Yéménites au détriment des Mod'arites. Or un jour un Kenânien, à la suite d'une querelle qu'il avait eue avec un Ghassânide, eut recours à Eç-Çomeyl ben H'âtim ben Dhoû'l-Djawchen D'abâbi. Celui-ci intervint auprès d'Aboû'l-Khat't'âr, qui le reçut grossièrement. Eç-Çomeyl, qui lui répondit, fut alors, par l'ordre du gouverneur, chassé et frappé, si bien que son turban en fut dérangé. Aussi le lui fit-on remarquer, quand il sortit : « Eh bien ! répondit-il, si j'ai des contribules, ils sauront le remettre droit » (1). Eç-Çomeyl était un noble Mod'arite et s'était, dès son arrivée en Espagne avec Baldj, trouvé dans les premiers rangs de la noblesse, tant par sa valeur propre que par (le nombre de) ses partisans. Il réunit alors ses contribules pour les informer de l'outrage qu'il venait de subir ; et comme ceux-ci lui déclarèrent qu'ils étaient à ses ordres, il leur dit que son but était de chasser Aboû'l-Khat't'âr de l'Espagne ; sur quoi, l'un d'eux lui donna cet avis : « Agis comme tu l'entends et demande du secours à qui tu voudras, sauf à Aboû 'At'â' le K'aysite», autre noble K'aysite qui disputait le premier rang à Eç-Çomeyl et le jalousait. Mais une opinion contraire s'éleva : « Je suis d'avis, dit un autre, que tu ailles trouver Aboû 'At'â' pour avoir son appui, car alors l'amour qu'il a pour sa race le portera à te seconder ; autrement, il se tournera vers Aboû'l-Khatt'âr et il tâchera, grâce à l'aide qu'il fournira à celui-ci, d'obtenir à ton détriment ce qu'il convoite. Je pense, en outre, qu'il faut demander l'aide des Yéménites aussi bien que celle des Ma'addites ». Eç-Çomeyl adopta cet avis et partit la nuit même pour se rendre auprès d'Aboû 'At'â', qui résidait à Ecija. Celui-ci lui

Ibn el-Ach'ath, le forcèrent à se retirer et mirent 'Isa ben Moûsa à leur tête. Ni l'un ni l'autre ne parlent de messagers envoyés par le khalife. Cf. Belâdhori, p. 232.

(1) Sur les événements qui vont suivre et sur lesquels notre chroniqueur revient lui-même un peu plus loin (p. 95), consulter

fit un accueil magnifique et s'informa du but de sa visite.

Aux ouvertures que lui fit Eç-Çomeyl, il ne répondit qu'en se levant et en montant à cheval tout armé : « Va maintenant, lui dit-il, où tu veux, je ne te quitte plus » ; et, en même temps, il ordonna à ses parents et à ses compagnons de le suivre. De là ils allèrent à Moron, où résidait Thawâba ben Selâma Djodhâmi (1), qui avait une grande influence sur sa tribu. Aboû'l-Khat't'âr l'avait d'abord nommé gouverneur de Séville et d'autres lieux, puis l'avait destitué, ce qui avait excité le ressentiment de Thawâba. Eç-Çomeyl lui demanda son concours, avec promesse de le prendre pour émir après l'expulsion d'Aboû'l-Khat't'âr. Thawâba consentit, et sa tribu répondit à son appel. De là, on se rendit à Sidona.

[P. 258] Aboû'l-Khat't'âr s'avança de Cordoue, où il laissa un corps de troupes, pour les attaquer. La bataille eut lieu (2) en redjeb de cette année (avril-mai 745) ; on se battit bravement de part et d'autre, mais Aboû'l-Khat't'âr finit par être battu et fait prisonnier, tandis qu'on faisait un affreux carnage de ses troupes. Omeyya ben 'Abd el-Melik ben K'at'an, qu'Aboû'l-Khat't'âr avait laissé à Cordoue, fut chassé de cette ville, où l'on mit au pillage tout ce qui leur appartenait, à lui et à son chef. A la suite de leur victoire, Thawâba ben Selâma et Eç-Çomeyl pénétrèrent à Cordoue ; ils y exercèrent d'abord conjointement le pouvoir, qu'ensuite Thawâba garda seul. Mais alors 'Abd er-Rah'mân ben H'assân (3)

Dozy, *Mus. d'Espagne*, I, 274. C'est à tort qu'Ibn el-Koûtiyya attribue à 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya le procédé dont il vient d'être question à l'égard d'Eç-Çomeyl ; cf. *infrà*, p. 95.

(1) Je corrige le texte imprimé, qui lit « H'addâni ». On retrouve plus loin (p. 95) la leçon *Djodhâmi*.

(2) Sur les bords du Guadalete.

(3) Ou (d'après le *Bayân*, II, 36, suivi par Dozy, I, 281) 'Abd er-Rah'mân ben No'aym.

Kelbi se révolta et tira de prison Aboû'l-Khat't'âr, qui rassembla une nombreuse armée yéménite et marcha contre Cordoue. Thawâba, accompagné d'Eç-Çomeyl et à la tête des troupes yéménites et mod'arites qu'il avait sous la main, se mit en marche pour lui livrer bataille. Au milieu de la lutte, un Mod'arite s'avança et s'écria : « O Yéménites, pourquoi combattre pour Aboûl-Khat't'âr? C'est un des vôtres » — il voulait dire Thawâba — « que nous avons pris comme chef; on ne comprendrait votre résistance que si nous avions choisi quelqu'un de notre race. Si nous parlons de la sorte, c'est uniquement pour éviter l'effusion du sang et dans l'espoir de procurer la tranquillité au peuple. » Ceux à qui ces paroles s'adressaient se dirent alors : « Par Dieu ! il dit vrai ; pourquoi combattre nos contribules? » La lutte cessa aussitôt, et les troupes se dispersèrent (1). Aboû'l-Khat't'âr s'enfuit à Béja, et Thawâba rentra à Cordoue. Ces troupes furent dès lors dénommées armée de la paix (2).

[P. 286] **Administration de Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân Fihri en Espagne**

Thawâba ben Selâma, gouverneur d'Espagne, mourut en 129 (21 septembre 746), après avoir exercé le pouvoir pendant deux ans et quelques mois. Sa mort donna le signal des dissensions, car Mod'arites aussi bien que Yéménites voulaient que son successeur fût un des leurs, si bien que le pouvoir resta vacant. Eç-Çomeyl,

(1) D'après Ibn el-Athîr, il y aurait eu trois rencontres entre Aboû'l-Khat't'âr et ses adversaires ; c'est à la seconde que serait intervenu le Mod'arite pour s'élever contre une lutte fratricide. Il n'est ordinairement parlé que des batailles du Guadalete et de Secunda, et c'est dans la seconde qu'on place l'intervention du Mod'arite. Ibn el-Koûtiyya ne mentionne même que la rencontre de Secunda.

(2) Le mot '*asker* du texte semble plutôt signifier « camp de la paix ».

qui redoutait de voir éclater la guerre civile, suggéra de prendre pour gouverneur un K'oreychite. Tout le monde s'étant rallié à cet avis, il choisit Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân Fihri, qui était alors [P. 287] à Elvira et qu'on informa par lettre de l'unanimité qui le portait au pouvoir. Ce chef refusa d'abord, et n'accepta que par la considération qu'on fit valoir à ses yeux, que la guerre civile, dont il serait responsable, serait la suite de son refus. Il se rendit alors à Cordoue et l'on reconnut son autorité. Mais, à la nouvelle de la mort de Thawâba et de son remplacement par Yoûsof, Aboû'l-Khat't'âr parvint à susciter la guerre entre les Yéménites et les Mod'arites, en représentant aux premiers qu'Eç-Çomeyl ne voulait autre chose qu'un gouverneur appartenant à cette dernière race. Alors Yoûsof, quittant le palais gouvernemental de Cordoue, rentra chez lui. Aboû'l-Khat't'âr se rendit à Secunda (1), où les Yéménites se groupèrent autour de lui, tandis que les Mod'arites se serraient auprès d'Eç-Çomeyl. Alors eut lieu une bataille qui dura plusieurs jours et telle qu'on n'avait jamais rien vu de pareil en Espagne; elle finit par la défaite des Yéménites. Aboû'l-Khat't'âr se réfugia dans un moulin appartenant à Eç-Çomeyl; mais il fut dénoncé, et celui-ci le fit mettre à mort (2). Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân se réinstalla dans le palais et n'eut que l'apparence du pouvoir, tandis qu'Eç-Çomeyl, dont l'influence croissait toujours, était le chef réel.

Ensuite Ibn 'Alk'ama se révolta contre Yoûsof, dans la ville de Narbonne, mais ce mouvement ne dura guère; l'insurgé fut bientôt tué et sa tête fut envoyée à Yoûsof (3).

---

(1) Ancienne ville romaine sur la rive gauche du Guadalquivir, vis-à-vis Cordoue. On trouve la description de cette bataille dans les *Mus. d'Espagne* (I, 286).

(2) Il fut, en outre, procédé à de nombreuses exécutions dans la cathédrale de Cordoue (Dozy, I, 288).

(3) Ce mouvement insurrectionnel, passé sous silence par Dozy,

Un autre soulèvement eut lieu sous la direction d''Odhra dit Ed-Dhimmi, surnom provenant de ce qu'il demanda du secours aux tributaires, *ahl ed-dhimma* (1). Yoûsof envoya pour le réprimer 'Amir ben 'Amr, qui a donné son nom au cimetière d''Amir (situé près d'une) des portes de Cordoue (2); mais ce général ayant été mis en déroute, Yoûsof en personne se mit à la tête d'une armée et tua le rebelle, dont les troupes furent livrées à la fureur des vainqueurs. On raconte aussi d'une autre manière cet événement, sur lequel on n'est pas d'accord (3). Nous en reparlerons sous l'année 139, à propos de l'arrivée d''Abd er-Rah'mân l'Omeyyade en Espagne.

[P. 344] En 133 (8 août 750), Moh'ammed ben el-Ach'ath pénétra en Ifrîkiyya et la soumit, malgré la vive résistance que les habitants lui opposèrent (4).

---

est également mentionné par le *Bayân* (II, 39), qui en nomme le chef 'Abd er-Rah'mân ben Alk'ama.

(1) Il s'agit probablement de l'insurrection que le *Bayân* (*l. l.*) dit avoir été fomentée à Béja par un chef dont le nom est écrit 'Orwa, ou, selon Makkari (II, 17), 'Orwa ben el-Welîd.

(2) Ce détail est rapporté par Ibn el-Koûtiyya (texte, p. 270, l. 9), qui fait remonter à ce personnage l'origine du nom de la *porte* d'Amir, à Cordoue. Mais les deux traducteurs successifs de ce texte, méconnaissant la valeur du mot المدينة (*capitale*) de l'original, placent à Saragosse le Bâb 'Amir (*Journal as.*, 1856, II, 453; *Recueil de textes*, p. 238). Au surplus, le Bâb 'Amir K'orachi et le cimetière du même nom figurent dans l'énumération des portes de Cordoue (Makkari, éd. de Leyde, I, 304).

(3) On trouve, en effet, d'autres versions de ces événements; on établit aussi un rapprochement entre ce soulèvement et celui d'El-Hobâb, dont il va être question (voir *Bayân*, II, pp. 38, 39 et 43; Ibn el-Koutiyya, p. 270, l. 8; Makkari, II, 17 et 21; *infrà*, p. 90). L'exposé de Dozy (*l. l.*, I, 291) ne fait pas allusion à ces récits différents, où l'on trouve le nom d''Amir sous les diverses formes: 'Amir 'Abderi, 'Amir ben 'Amr, 'Amir ben 'Amr ben Wahb, 'Amir K'orachi 'Amiri.

(4) Cette assertion contredit ce que nous savons par ailleurs: Moh'ammed ben el-Ach'ath entra en Ifrîkiyya en 144. C'est 'Abd er-Rahmân ben H'abîb qui gouvernait ce pays en 133.

[P. 349] Expédition en Sicile

En 135 (17 juillet 752), 'Abd Allâh ben H'abîb fit contre la Sicile une expédition d'où il ramena des prisonniers et du butin et où il obtint plus de succès que personne avant lui. Il avait auparavant fait une expédition contre Tlemcen, et d'autre part les divers chefs d'Ifrîkiyya étant occupés à combattre les Berbères, cette île se croyait en sécurité. Les Roûm l'avaient partout mise en état et y avaient bâti des places fortes et des lieux de refuge ; chaque année, leurs vaisseaux croisaient autour des côtes pour veiller à leur sécurité et plus d'une fois avaient capturé les bateaux des marchands musulmans qui se trouvèrent sur leur route (1).

[P. 353] Troubles en Espagne

En 136 (6 juillet 753) El-H'obâb ben Rawâh'a ben 'Abd Allâh Zohri se révolta en Espagne. Pour soutenir ses prétentions au pouvoir, il réunit autour de lui nombre de Yéménites et marcha contre Eç-Çomeyl, émîr de Cordoue. Celui-ci, serré de près dans cette ville (2),

(1) Il a été fait plus haut (p. 77 n. 2.) allusion à ces événements, qui sont racontés d'une manière un peu différente. Le présent chapitre seul a été traduit par Amari (i, 363), mais le savant italien n'a pas remarqué que le nom d''Abd Allâh ben H'abîb, qui figure ici, doit être corrigé en 'Abd er-Rah'mân ben Habîb, ce qui résulte et de la date et de la première rédaction de notre chroniqueur.

(2) Ce n'est pas à Cordoue qu'Eç-Çomeyl eut à combattre contre les révoltés, qui se disaient partisans des Abbasides, mais à Saragosse, où Yoûsof Fihri avait envoyé son impérieux protecteur (Makkari, i, 148 ; ii, 17, 20 et 21 ; *Bayân*, ii, 38).

adressa une demande de secours à Yoûsof le Fihrite, gouverneur d'Espagne, qui n'accorda rien, à cause autant de la période de disette et de famine par où l'Espagne passait alors que du peu de sympathie qu'il avait pour Eç-Çomeyl. Yoûsof préférait plutôt la mort de ce chef, qui était pour lui une source d'embarras.

Mais, la même année, eut lieu aussi le soulèvement d''Amir 'Abderi (1), qui, à la tête de ses troupes, fit cause commune avec El-H'obâb contre Eç-Çomeyl, l'un et l'autre soutenant la cause des 'Abbassides. Réduit à la dernière extrémité, Eç-Çomeyl s'adressa à sa tribu, qui s'empressa de lui fournir des secours. L'annonce de l'arrivée de ces troupes permit à Eç-Çomeyl de sortir de Saragosse, puis El-H'obâb, revenant sur ses pas, put s'emparer de cette ville. Yoûsof Fihri donna à Eç-Çomeyl le gouvernement de Tolède.

[P. 373] 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya pénètre en Espagne

Nous avons, sous l'année 92, raconté la conquête de l'Espagne et la révocation dont Moûsa ben Noçayr fut l'objet (2). Après sa révocation, il partit pour la Syrie en laissant pour commander en Espagne son fils 'Abd-el-'Azîz, qui prit possession du pays, en défendit les frontières et conquit en outre quantité de villes. Le pouvoir de ce chef honnête et capable dura jusqu'en 97 (4 septembre 715), ou, selon d'autres, jusqu'en 98 (24 août 716), où il fut mis à mort, nous avons dit pourquoi (3). Lui mort, sa place resta vacante pendant six

---

(1) Le texte porte 'Abdrebbiy, que je corrige d'après d'autres sources (p. 89, n. 3).

(2) *Suprà*, p. 49.

(3) *Suprà*, p. 54.

mois ; puis les Espagnols s'accordèrent à choisir Ayyoûb ben H'abîb Lakhmi, fils de la sœur de Moûsa ben Noçayr, qui leur servit d'imâm pour la prière, à cause de sa vertu et de ce qu'il se transporta (1) à Cordoue, dont il fit la capitale au commencement de 99 (13 août 717), ou, selon d'autres, en 98 (24 août 716).

Soleymân ben 'Abd el-Melik nomma après lui El-Horr ben 'Abd er-Rahman Thak'afi, qui rejoignit son poste en 98 et y resta deux ans et neuf mois.

A son avènement au khalifat, 'Omar ben 'Abd el-'Azîz nomma comme gouverneur Es-Samh' ben Mâlik Khawlâni avec mission de recenser le territoire, de prélever le quint sur la partie conquise par la force et de lui envoyer une description écrite de l'Espagne. L'intention du khalife était de ramener de ce pays les habitants (musulmans) à raison de leur séparation d'avec les (autres) musulmans. Es-Samh' arriva en ramad'ân de l'an 100 (26 mars 718) et exécuta les ordres qu'il avait reçus; il fut tué en 102 (11 juillet 720), en sortant du territoire ennemi (2). 'Omar avait formé le projet de retirer de l'Espagne les habitants (musulmans), mais Es-Samh' n'exécuta pas cette mesure et implora 'Omar en leur faveur (3).

---

(1) C'est-à-dire, quitta Séville pour faire de Cordoue le siège du gouvernement (voir *Bayân*, II, 24 ; Makkari, II, 8).

(2) Le *Nodjoûm* (I, 279) place la mort d'Es-Samh au 8 doûl-hidja 103, ou 28 mai 722; mais il la retarde erronément d'un an, puisque ce chef tomba dans la bataille de Toulouse.

(3) Le projet que l'on prête à 'Omar ben 'Abd el-'Azîz lui était inspiré par le souci de ses sujets, et il y est fait allusion par maints auteurs (*Madjmoû'a*, p. 23 ; *Fath'o-l-Andaluçi*, texte p. 24 ; *Bayân*, II, 25 ; Ibn Hayyân, *ap.* Makkari, II, 8 ; Ibn el-Koûtiyya, 265, l. 5). Ibn el-Athir emploie le mot *ahl* « habitants », qui pourrait s'entendre des *indigènes* ; mais le rapprochement avec les autres textes justifie, je crois, les additions que j'ai faites entre parenthèses (comparez aussi Dozy, *Recherches*, t. I, 2e éd., p. 81, ou 3e éd., p. 76 ; Codera, *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. XXVI, p. 115). Ibn el-Koûtiyya s'est exprimé dans des termes que je traduis le plus littéralement possible : « 'Omar ben 'Abd el-'Azîz avait

Es-Samh' eut pour successeur 'Anbaṣa ben Soh'aym Kelbi, qui, nommé en 103 (30 juin 721), mourut en cha'ban 107 (11 décembre 725), en revenant d'une expédition contre les Francs.

[P. 374] Il fut remplacé par Yah'ya ben Selama Kelbi en dhoû'l-ka'da 107 (mars 726), qui resta dans ce poste pendant deux ans et demi. Vint ensuite H'odheyfa ben el-Abraç (1) Achdja'i, en 110 (15 avril 728), qui fut destitué au bout de six mois et remplacé par 'Othmân ben Aboû Nis'a Khath'ami. Celui-ci fut destitué au bout de cinq mois, à la fin de cette même année 110.

El-Haythem ben 'Obeyd Kenâni (2), arrivé en moharrem 111 (avril 729), mourut dix mois et quelques jours plus tard, au mois de dhoû'l-hiddja (février-mars 730).

Les Espagnols choisirent alors pour leur chef Moh'ammed ben 'Abd Allâh (3) Achdja'i, qui gouverna pendant deux mois et qui eut pour successeur 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh Ghâfik'i, en çafar 112

---

recommandé à Es-Samh' de faire émigrer ceux des adeptes de l'Islâm qui étaient entrés en Espagne, à raison des bons sentiments qu'il avait pour eux, vu qu'il craignait que l'ennemi ne l'emportât sur eux. Mais Es-Samh' lui ayant écrit, etc. » وكان عمر بن عبد العزيز قد عهد الى السمح باجلاء من دخل الاندلس من الاسلام اشفاقا عليهم اذ خشى تغلب العدو عليهم فكتب اليه السمح الخ. On lit dans la traduction du *Recueil de textes*, etc. (p. 229) : « 'Omar avait promis à Es-Samh' d'exonérer d'impôts tous les musulmans qui s'étaient établis en Andalousie ; il avait décidé de prendre à leur égard cette mesure gracieuse parce qu'il craignait qu'ils ne pussent tenir tête à l'ennemi. Es-Samh' lui ayant fait savoir par écrit, etc. ». Le mot *exonérer* est l'objet d'une note : « Je traduis en lisant باخلاء ». La traduction de Cherbonneau (*Journal as.*, 1856, II, 440) s'était moins éloignée du texte.

(1) Plus haut, p. 58, on lit « el-Ah'waç », comme dans Makkari, le *Bayân* et Ibn el-Koûtiyya.

(2) On lit aussi Kenâni dans le *Bayân* ; Makkari lit, Kilâbi. Ibn el-Koutiyya appelle ce chef « El-Haythem ben 'Abd el-Kâfi », et le Nodjoûm « El-Haythem ben 'Abd Allâh Kelbi ».

(3) Ci-dessus, p. 58, il est appelé « ben 'Abd-el-Melik ».

(24 avril 730), lequel mourut en martyr chez les infidèles en ramad'ân 114 (24 octobre 732).

'Abd el-Melik ben K'at'an Fihri, qui vint après lui, fut destitué au bout de deux ans et remplacé par 'Ok'ba ben el-H'addjâdj Seloûli, qui gouverna cinq ans, à partir de 116 (9 février 734). Alors les habitants se soulevèrent contre lui et mirent à sa place 'Abd el-Melik ben K'at'an, qui se trouva ainsi gouverneur pour la seconde fois. Selon certains chroniqueurs espagnols, ce fut à sa mort que les habitants le remplacèrent par 'Abd el-Melik.

Le gouverneur qui vint ensuite fut Baldj ben Bichr K'ocheyri, à qui ses compagnons prêtèrent hommage. 'Abd el-Melik s'enfuit et se confina chez lui ; ses deux fils K'at'an et Omeyya s'enfuirent aussi, l'un à Mérida, l'autre à Saragosse. Ensuite les Yéménites se soulevèrent contre Baldj et réclamèrent la mort d''Abd el-Melik ben K'at'an ; Baldj, qui redoutait leurs violences, fit alors tuer, puis crucifier le vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans. A cette nouvelle, ses deux fils se rendirent de Mérida à Narbonne, d'où, après avoir rassemblé une armée de cent mille hommes, ils marchèrent contre Baldj et ses partisans, à Cordoue. Celui-ci sortit de la ville avec ses Syriens et remporta la victoire dans la bataille qui eut lieu dans le voisinage de Cordoue (1). Il rentra dans la capitale, mais mourut quelques jours plus tard. Baldj était arrivé [P. 375] en Espagne à la suite de la mort de son oncle Kolthoûm ben 'Iyâd', auprès de qui il servait et qui fut tué en 123 (25 novembre 740) dans une bataille contre les Berbères, ainsi que nous l'avons dit. 'Abd el-Melik ben K'at'an, en lui permettant d'entrer dans le pays, prépara ainsi sa propre mort.

Les Syriens nommèrent pour lui succéder Tha'leba ben Selâma 'Amili, qui garda cette situation jusqu'à

(1) Voir ci-dessus, p. 71.

l'arrivée d'Aboû'l-Khat't'âr en 125 (3 novembre 742). Les Espagnols reconnurent le nouveau gouverneur, à qui Tha'leba, ('Othmân) Ibn Aboû Nis'a et les deux fils d'Abd el-Melik vinrent faire leur soumission et qui furent traités par lui avec bienveillance. L'autorité d'Aboû'l-Khat't'âr, qui était un homme brave, prudent et généreux, s'établit solidement. Il répartit entre les diverses parties du territoire les nombreux Syriens qui l'entouraient et que Cordoue ne pouvait supporter : il établit les habitants de Damas à Elvira, à cause de la ressemblance de cette ville avec leur lieu d'origine, et lui donna le nom de Damas ; ceux de H'imç à Séville, qu'il nomma H'imç ; ceux de K'innesrîn à Jaën, qu'il nomma K'innesrîn ; ceux du Jourdain à Rayya (Malaga), qu'il nomma Jourdain ; ceux de Palestine à Sidona, qu'il nomma Palestine, et ceux de Miçr à Todmîr, qu'il nomma Miçr à cause de la ressemblance qu'il y avait entre cette dernière et Todmîr.

En 127 (12 octobre 744), l'esprit de parti des Yéménites fut cause qu'Eç-Çomeyl ben H'âtim réunit des troupes Mod'arites, marcha contre lui et lui enleva le pouvoir. Eç-Çomeyl ben H'âtim ben Chamir ben Dhoû'l-Djawchen était arrivé de Syrie avec des troupes qu'il continua de commander après son arrivée en Espagne. Aboû'l-Khat't'âr, qui voulait l'humilier, le fit un jour injurier et traiter d'une manière méprisante, alors que lui-même était entouré du *djond*. Eç-Çomeyl en sortant de là avait son turban dérangé, ce dont un chambellan lui fit la remarque : « Si j'ai des contribules, s'écria Eç-Çomeyl, ils sauront le remettre droit ! » Il envoya à ses contribules ses plaintes contre ce traitement ignominieux, et ceux-ci se déclarèrent prêts à le suivre. Ils écrivirent à Thawâba ben Selâma Djodhâmi, l'un des Palestiniens, qui vint leur apporter son concours ; les Lakhm et les Djodhâm en firent autant. Informé de ce qui se passait, Aboû'l-Khat't'âr marcha contre eux, mais il fut battu et fait prisonnier. Thawâba s'installa dans le palais de

Cordoue et ne relâcha pas son captif; il mourut après avoir exercé le pouvoir pendant deux ans (1).

Les Yéménites voulaient réinstaller Aboû'l-Khat't'âr, mais les Mod'âr, ayant Eç-Çomeyl à leur tête, s'y opposèrent; on ne put tomber d'accord, [P. 376] et pendant quatre mois l'Espagne resta sans chef; nous en avons dit plus long sous l'année 127. Pendant cet interrègne, on chargea 'Abd er-Rah'mân ben Kethîr Lakhmi de ce qui avait trait à la justice (2). La situation devenant plus difficile, on tomba d'accord pour choisir Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben Aboû 'Obeyda Fihri, qui exerça le pouvoir pendant l'année 129 (21 septembre 746) : il était entendu qu'au bout d'une année de gouvernement, il remettrait ses pouvoirs aux Yéménites, qui éliraient alors l'un d'entre eux. Quand l'année fut écoulée, tous les Yéménites voulurent faire exécuter la convention, mais Eç-Çomeyl les attaqua pendant la nuit et en fit un grand carnage à la célèbre bataille de Secunda, en 130 (10 septembre 747), où Aboû'l-Khat't'âr perdit la vie et où l'on finit, lances et épées étant brisées, par se prendre aux cheveux. Toute la population se soumit à l'autorité de Yoûsof, qui ne rencontra plus d'opposition.

On raconte aussi les faits, d'une manière différente, que nous avons exposée sous l'année 127.

Ensuite une sécheresse prolongée força (une grande partie de) la population à émigrer, ce qui appauvrit considérablement le pays. Cela dura jusqu'en 136 (6 juillet 753), où Temîm ben Ma'bed Fihri et 'Amir 'Abderi réunirent leurs forces à Saragosse (3). Eç-Çomeyl leur tint d'abord tête, puis Yoûsof Fihri conduisit une armée contre eux et les tua l'un et l'autre; il resta de la sorte

---

(1) Voyez ci-dessus, p. .87

(2) Voir le *Bayân*, II, 36.

(3) Voir plus haut p. 90.

maître de l'Espagne jusqu'à la conquête qui en fut faite par 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya ben Hichâm.

Telle est l'histoire abrégée des gouverneurs d'Espagne, sur qui nous en avons déjà dit plus long çà et là, et que nous n'avons reprise ici que pour en présenter un tableau suivi et moins décousu. Nous allons maintenant raconter l'arrivée dans ce pays d''Abd er-Rah'man ben Mo'âwiya ben Hichâm (1).

Voici à la suite de quels événements ce prince passa en Occident. L'avènement de la dynastie 'Abbaside fut suivie du massacre de nombre d'Omeyyades et de leurs adhérents ; ceux d'entre eux qui le purent se sauvèrent en se dispersant de toutes parts. 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya, qui était à Dhât ez-Zeytoûn (2), se réfugia en Palestine, où il resta, tandis que son affranchi Bedr s'enquérait de ce qui se passait. Voici, dit-on, ce que le prince a lui-même raconté : « Lorsque la promesse d'amnistie qui nous avait été faite fut violée [P. 377] auprès de la rivière d'Aboû Fotros (3) et qu'il fut permis de nous tuer, nous reçûmes cette nouvelle alors que j'étais à quelque distance de ma demeure. Désespéré, je rentrai chez moi et m'occupai de réunir ce qui nous était nécessaire à moi et à ma famille. Je m'en allai tout tremblant et atteignis sur l'Euphrate une bourgade boisée et marécageuse. Pendant que nous demeurions là, il arriva un jour que mon fils Soleymân, alors âgé de

(1) Makrizi a consacré à ce prince un assez long article dans son dictionnaire biographique intitulé *Mokaffa*, dont un volume est conservé à Paris (voir le ms. nº 2144, fº 53-56). Le récit de la fuite d''Abd er-Rahmân y est, entre autres choses, reproduit textuellement. Comparez la narration que fait Dozy de cet événement (*Mus. d'Espagne*, I, 297.)

(2) Le *Meraçid* ne mentionne pas cette localité, que je n'ai pas non plus retrouvée citée ailleurs.

(3) A douze milles au nord de Ramla en Palestine ; la rivière de ce nom a sa source dans la montagne de Naplouse, et se jette dans la mer entre Arsouf et Jaffa (*Meraçid*, II, 357 ; III, 243 ; *Géographie d'Aboulféda*, trad., II, 60).

quatre ans, et qui jouait sous mes yeux, sortit de la maison. Quand il rentra, il pleurait, et tout apeuré, se cramponna à moi ; comme je ne pouvais parvenir à me débarrasser de son étreinte, je sortis pour me rendre compte de ce qui se passait. Tout le village était en émoi à cause des drapeaux noirs (des Abbâssides) qui y flottaient, et un de mes jeunes frères me cria : « Sauvons-nous ! sauvons-nous ! ce sont les drapeaux des troupes Abbâssides. » Je me précipitai aussitôt sur quelque argent et m'enfuis avec mon frère, en indiquant à mes sœurs l'endroit où je me réfugiais et les priant de m'envoyer mon affranchi Bedr. Les cavaliers cernèrent alors le village, mais sans trouver ma trace. Je me rendis chez un homme que je connaissais et par qui je me fis acheter des montures et les approvisionnements nécessaires ; mais un esclave de cet homme alla nous dénoncer au chef du détachement, qui arriva avec ses hommes à ma recherche. Nous nous enfuîmes à pied, mais les cavaliers nous aperçurent, et nous nous jetâmes dans des jardins qui bordent l'Euphrate ; arrivés les premiers au bord du fleuve, nous nous y précipitâmes, mais je pus seul échapper. En effet, malgré les cris des cavaliers qui promettaient de nous épargner, je continuai de nager ; tandis que mon frère, quand il fut au milieu du fleuve, ne put lutter contre le courant et regagna le bord où, malgré la promesse faite, il fut massacré sous mes yeux ; il avait treize ans quand j'eus la douleur de le perdre. Je continuai de fuir et me tins caché dans un fourré marécageux jusqu'à ce qu'on eût cessé de me poursuivre ; puis j'en sortis pour me rendre dans le Maghreb et gagner l'Ifrîkiyya. » Sa sœur Omm el-Açbagh lui envoya son affranchi Bedr avec de l'argent et des pierreries.

Arrivé en Ifrîkiyya, le fugitif fut rigoureusement recherché par 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben Aboû 'Obeyda Fihri, qui était, dit-on, le père de Yoûsof Fihri, gouverneur de l'Espagne, tandis que lui-même

était gouverneur d'Ifrîkiyya. A la suite des mesures prises contre lui, il s'enfuit à Miknâsa (Méquinez), dans une tribu berbère ; mais là aussi il essuya de mauvais traitements trop longs à raconter, et il se rendit, accompagné de Bedr, chez les Nefzâwa (1), tribu à laquelle appartenait sa mère. On dit aussi que ce fut dans une tribu Zenâta qu'il reçut le meilleur accueil ; grâce à la sécurité dont il y jouissait, il entra en correspondance avec les Omeyyades d'Espagne, à qui il fit savoir son arrivée en les invitant à se rallier à sa cause. A cet effet, il dépêcha son affranchi Bedr dans ce pays, alors gouverné [P. 378] par Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân Fihri. Les propositions dont Bedr était porteur trouvèrent un accueil favorable, et les Espagnols envoyèrent un navire à bord duquel se trouvaient Thomâma (2) ben 'Alk'ama, Wahb ben el-Açfar et Châkir ben Aboû 'l-Ach-mat', chargés de porter à 'Abd er-Rah'mân leur promesse de lui obéir. Les envoyés ramenèrent le prince avec eux et débarquèrent en rebî' I 138 (13 août 755) à El-Monakkeb (Almuñecar), où plusieurs chefs de Séville vinrent les trouver, de même que des Yéménites, qui étaient également irrités contre Eç-Çomeyl et Yoûsof Fihri.

Le prince s'avança ensuite dans le canton de Rayya (Malaga), dont le gouverneur 'Isa ben Mosâwir le reconnut, puis à Chidoûna (Sidona), dont le gouverneur Ghiyâth ben 'Alk'ama Lakhmi fit de même, puis à Mouroûr (Moron), gouverné par Ibrâhîm ben Chedjera, qui le reconnut également, enfin à Séville, où Aboû' ç-Çabbâh' Yah'ya ben Yah'ya en fit autant (3). De là il mar-

---

(1) Ou chez les Nefza, comme dit le *Bayân* (II, 42) qui donne la même origine berbère à la mère du prince fugitif. Cette femme s'appelait Râh' ou Redâh' (*Bayân*, p. 49 ; *Mokaffa* ; voir aussi Fournel, I, 338).

(2) Il faut probablement lire « Temmâm », forme sous laquelle ce nom est presque toujours écrit.

(3) Comparez *Musulmans d'Espagne*, I, 324.

cha sur Cordoue. Yoûsof était alors absent de cette ville, et ce fut en revenant des environs de Tolède, où il se trouvait, qu'il apprit qu'ʻAbd er-Rah'mân marchait sur Cordoue. Dans (les environs de) cette dernière ville, ʻAbd er-Rah'mân engagea avec Yoûsof de feintes négociations pendant deux jours, dont le premier était celui de la fête d'ʻArafa (1). Du côté de Yoûsof, on regardait la paix comme déjà conclue, et l'on se mit à préparer le repas qu'on devait faire sur des nattes le jour de la Fête des sacrifices. Mais ʻAbd er-Rah'mân disposa ses troupes, cavalerie et infanterie, et leur fit traverser le fleuve (2) pendant la nuit. La bataille s'engagea dans la nuit qui précède la Fête des sacrifices et fut soutenue des deux parts avec acharnement jusqu'à ce qu'il fît plein jour. ʻAbd er-Rah'mân était monté sur un mulet pour qu'on ne le crût pas disposé à fuir, et cela rassura entièrement ses troupes. La mort fit de prompts ravages dans l'armée de Yoûsof, et celui-ci s'enfuit; Eç-Çomeyl résista encore avec une troupe de ses contribules, mais finit aussi par s'enfuir, et la victoire resta à ʻAbd er-Rah'mân.

Yoûsof se réfugia à Mérida, tandis que son rival entrait dans Cordoue, mais il ne pénétra dans le palais qu'après en avoir, dès son arrivée, fait sortir la famille de Yoûsof (3). Il se mit ensuite à poursuivre ce dernier, qui put lui échapper et rentrer à Cordoue par une autre route (4), retira sa famille et ses trésors de

(1) C'est-à-dire le 13 mai 756. Il s'était écoulé plus de six mois depuis le débarquement de l'envahisseur, qui eut lieu en septembre 755 (voir Dozy, *l. l.* I, 324-350).

(2) Le Guadalquivir.

(3) Le texte imprimé porte على عودة, le ms. de Paris على ثورة ; j'ai lu على فورة.

(4) Selon Ibn el-Koutiyya et ainsi que le raconte Dozy (I, 355), ce fut Aboû Zeyd, fils de Yoûsof, qui exécuta, d'après l'ordre de son père, ce retour offensif. La version du *Mokaffa* est la même que celle d'Ibn el-Athîr.

son palais, puis s'en alla à Elvira, tandis qu'Eç-Çomeyl résidait à Chawdher (Jodar). A la première nouvelle qu'il en eut, [P. 379] 'Abd er-Rah'mân revint sur Cordoue pour l'y attaquer, mais ne l'ayant plus trouvé, il forma le plan d'aller l'attaquer à Elvira. Eç-Çomeyl avait rejoint Yoûsof dans cette ville, et une armée se reformait autour d'eux. Des négociations s'engagèrent, et la paix fut conclue moyennant l'engagement que prit Yoûsof de résider à Cordoue auprès d''Abd er-Rah'mân et de donner comme ôtages ses deux fils Aboû 'l-Aswad Moh'ammed et 'Abd er-Rah'mân (1). En rentrant à Cordoue, Yoûsof prononça ce vers proverbial :

[Tawîl] Nous avons été à la tête des hommes et des affaires, et nous voilà maintenant devenus des sujets forcés d'obéir ! (2).

Cordoue devint la résidence d' 'Abd er-Rah'mân, qui y bâtit le palais et la grande mosquée, pour laquelle il dépensa 80,000 dinars, sans que la mort lui permît de l'achever ; il fit aussi élever des mosquées ordinaires. Plusieurs membres de sa famille vinrent habiter auprès de lui (3). Il faisait faire (à l'origine) la prière pour l'Abbasside El-Mançoûr.

---

(1) Le fils de Yoûsof qui fut livré comme second ôtage était, d'après Dozy (*l. l.*, 357 et 362), Aboû Zeyd, ce qui est le *konya* ou prénom d''Abd er-Rah'mân, ainsi qu'on le voit par le *Madjmoua ;* c'est ce dernier nom aussi qu'on retrouve dans le *Mokaffa.*

(2) Ce vers figure dans la *Hamâsa*, p. 534.

(3) 'Abd er-Rah'mân, sitôt installé, fit aussi, pour amener auprès de lui ses deux sœurs germaines restées en Syrie, une tentative dont fut chargé le kâdi Mo'âwiya ben Çâlih', mais qui resta infructueuse, les deux princesses ayant objecté les périls du voyage et fait valoir le calme et l'abondance où elles vivaient. C'est ce que nous apprend Ibn el-Koûtiyya (p. 275 du texte partiel publié dans le *Recueil de textes et de traductions*), ce qui est rendu ainsi dans la traduction (p. 249 *ibid.*) : « Lorsque Abderrahmân était venu pour la première fois en Andalousie, il y avait rencontré Mo'awïa ben Salih Elhadrami, un jurisconsulte syrien ; il l'avait envoyé en Syrie accompagner ses

Selon Aboû Dja'far [Tabari], c'est en 139 (4 juin 756) qu''Abd er-Rah'mân pénétra en Espagne ; une autre opinion, que nous avons suivie, place cet événement en 138 (15 juin 755). Nous n'entrerons pas à ce sujet dans des détails plus circonstanciés, afin de ne pas sortir du cadre restreint que nous nous sommes tracé.

[P. 381] Mort de Yoûsof Fihri

En 140 (24 mai 757), Yoûsof Fihri viola le pacte qu'il avait conclu avec 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade. Celui-ci lui suscitait par dessous main des humiliations et faisait élever des chicanes relativement à ses propriétés; lorsqu'il feignait d'invoquer la loi, il n'en faisait rien dans la réalité. Yoûsof, comprenant le but que l'on poursuivait, gagna Mérida, où il réunit une armée de

---

deux sœurs germaines et porter en même temps une certaine somme d'argent. Quand Mo'awïa se présenta aux deux sœurs, celles-ci lui dirent : « Les dangers du voyage sont toujours à » redouter ; mais, grâce à Dieu, nous sommes arrivées saines et » sauves ; on a été largement généreux pour nous, et il nous eût » suffi d'être en bonne santé ». Cf. la trad. Cherbonneau, *Journ. as.*, 1856, II, p. 465. — Ce voyage du kâdi eut lieu à une date où les deux fils du souverain Soleymân et Hichâm étaient d'âge à recommander à leur père un candidat à la place de kâdi à Cordoue, ainsi qu'on le voit par le récit de l'auteur cité (texte, p. 280). Yahya ben Yezîd Todjîbi (ou Yah'çobi), dont la nomination remontait à Hichâm ben 'Abd el-Melik, étant venu à mourir, le refus de Moç'ab ben 'Imrân d'accepter cette situation fut cause que le choix du souverain se porta sur Mo'âwiya ben Çâlih' Had'rami (ou H'imçi). Celui-ci resta en place jusqu'à la fin du règne d' 'Abd er-Rah'mân et pendant la première année du règne de Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân; alors il mourut et fut remplacé par Moç'ab, que Hichâm avait autrefois recommandé à son père (voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 383 ; Makkari, II, 31, l. 20 ; et Ibn el-Koûtiyya, texte p. 275 et 280) ; la traduction, p. 249 et 257, présente autrement les faits et confond les deux Hichâm : l'un, fils d' 'Abd el-Melik, et l'autre, fils d' 'Abd er-Rah'mân.

vingt mille hommes avec laquelle il marcha contre ‘Abd er-Rah’mân. Celui-ci, de son côté, sortit de Cordoue pour le combattre et marcha vers le H’içn el-Modawwar (Almodovar). Alors Yoûsof se décida à attaquer ‘Abd el-Melik ben ‘Omar ben Merwân, gouverneur de Séville, et ‘Omar ben ‘Abd el-Melik, ce dernier préposé à Moron (1); tous les deux sortirent de Séville pour l’arrêter dans sa marche. Un combat sanglant et acharné s’engagea, mais qui finit par la défaite de Yoûsof, dont beaucoup de soldats furent tués ; lui-même parcourut pendant quelque temps le pays en fugitif et fut tué par l’un de ses compagnons en redjeb 142 (27 octobre 759), dans les environs de Tolède. Sa tête fut envoyée à ‘Abd er-Rah’mân et exposée à Cordoue ; son fils, ‘Abd er-Rah’mân ben Yoûsof, qui était retenu à la cour comme ôtage, fut également mis à mort, et sa tête fut exposée à côté de celle de son père. Aboû’ l-Aswad ben Yoûsof, dont nous reparlerons, continua d’être gardé comme ôtage.

Quant à Eç-Çomeyl, qui n’avait pas accompagné Yoûsof lorsque celui-ci s’était enfui de Cordoue, il fut appelé par l’émir ‘Abd er-Rah’mân, qui l’interrogea : « Yoûsof, répondit-il, ne m’a pas fait part de ses affaires, et je n’ai pas de nouvelles de lui. — C’est impossible, reprit le prince. — [P. 382] Quand mes pieds le recouvriraient, repartit Eç-Çomeyl, je ne les lèverais pas de dessus lui ». Il fut emprisonné ainsi que les deux fils de Yoûsof, et dédaigna de [tenter de] fuir en même temps que ceux-ci (2). Quelque temps après, on introduisit

---

(1) Le texte imprimé porte « Almodovar » ; le texte du ms de Paris, مروروز. Je corrige en « Moron » d’après le *Bayan* (II, 51), Ibn Khaldoûn (éd. Boulak, IV, 121), et Dozy (*l. l.*, p. 360).

(2) D’après le *Bayân* (II, 50), les deux fils de Yoûsof Fihri avaient été remis en liberté par le vainqueur dès que celui-ci eut regardé comme sincère la soumission de leur père. Ce passage fait probablement allusion à la fuite d’Aboû’-l-Aswad (Dozy, *l. l.*, 375 ; *Bayân*, II, 52).

dans sa prison des cheykhs des Mod'ar, qui le trouvèrent mort ayant à côté de lui une coupe et des confitures : « Aboû Djawchen ! s'écrièrent-ils, nous savons que tu es mort par le poison et non par le vin ! » Le cadavre fut remis à la famille, qui procéda à l'enterrement.

En cette même année 140 (24 mai 757) mourut, après un règne de dix-huit ans, Alfonse, roi de Galice ; il eut pour successeur son fils Firowilia (1), qui l'emportait sur son père en bravoure, en habileté administrative et en fermeté. Il exerçait un pouvoir incontesté et eut un règne glorieux : il chassa les musulmans des places frontières et s'empara de la ville de Loukk (Lugo de Galice), du Portugal, de Salamanque, de Chamoûra (Zamora), d'Avila, de Ségovie, de la Castille, tout cela faisant partie de l'Espagne (2).

[P. 390] En 143 (21 avril 760), Rizk' ben No'mân Ghassâni, gouverneur d'Algéziras, se révolta en Espagne contre 'Abd er-Rah'mân. De nombreux partisans se joignirent à lui ; il marcha contre Sidona, dont il s'empara, et pénétra dans Séville, où 'Abd er-Rah'mân s'empressa de l'assiéger. Ceux qui étaient renfermés dans cette ville, se voyant serrés de près, se concilièrent le prince en lui livrant Rizk', qui fut mis à mort. Eux-mêmes obtinrent quartier, et le vainqueur s'éloigna (3).

(1) C'est ainsi que je corrige le texte, qui porte « Tidowilia » ; il s'agit de Fruela I.

(2) « Lugo de Galice, Zamora, Salamanque, Avila ابلة ايلة, etc., qui furent, d'après Ibn el-Athîr et Ibn Khaldoûn (éd. Boulak, IV, 122), conquises par Fruela Ier, le furent, disent les auteurs chrétiens, par son prédécesseur, Alphonse Ier le Catholique ». (Communication de M. Fr. Codera). — J'ai corrigé *Fachtiyâla* du texte en *K'achtâla* (orthographe d'Ibn Khaldoûn et d'Edrisi) ou *K'achtîla* (orthographe du *Bayân*, II, 130), nom arabe de la Castille.

(3) Je crois que l'*Akhbâr madjmoû'a* (p. 101 texte, 95 trad.) est seul à mentionner aussi cette révolte. Les mouvements insurrectionnels furent d'ailleurs nombreux sous le règne de l'énergique fondateur de la dynastie omeyyade d'Espagne.

[P. 401] En 144 (10 avril 761), Hichâm ben ‘Odhra (1) Fihri, *des Benoû ‘Amr, et Yoûsof ben ‘Abd er-Rah’mân Fihri (2)* se révoltèrent à Tolède contre l’émir omeyyade ‘Abd er-Rah’mân et furent suivis par les habitants de cette ville. Le siège de Tolède, entrepris et poussé avec vigueur par ce prince, amena le révolté à demander la paix, et ‘Abd er-Rah’mân, après avoir pris son fils Aflah’ comme otage, retourna à Cordoue. Mais alors Hichâm [P. 402] se ressaisit du pouvoir au détriment d’‘Abd er-Rah’mân, qui revint l’assiéger avec des machines de guerre auxquelles la ville était assez forte pour résister. L’émîr fit alors mettre à mort Aflah’, dont la tête fut jetée sur les remparts (3), et il regagna Cordoue sans être venu à bout de Hichâm.

[P. 432] J’ai (dit le khalife El-Mançoûr) donné..... quarante mille hommes de mon *djond* à Moh’ammed ben el-Ach‘ath, en Ifrîkiyya.....

---

(1) Ce nom est écrit « Orwa » dans le *Madjmoûa* (texte, p. 101) et le *Fatho-l-Andaluçi*, texte, p. 61. Dozy lit aussi Ozra (I, 366). Ibn Khaldoûn écrit « Hichâm ben ‘Abd Rabbihi » (éd. Boulak, IV, 122).

(2) Les mots entre astérisques ne figurent pas dans le ms de Paris, ainsi d’ailleurs que l’a signalé Tornberg. Au surplus, Yoûsof Fihri fut mis à mort en 142, ainsi qu’il est dit plus haut, de sorte qu’il ne peut être question d’une révolte à laquelle il aurait participé en 144. Ajoutez que notre chroniqueur, dans la suite du récit, parle toujours d’*un* révolté, au singulier. En rapprochant ce passage du *Fatho-l-Andaluçi* (*l. l.*), je suis amené à lire وهو من بنى عم يوسف الخ « Hichâm... l’un des cousins de Yoûsof Fihri ».

(3) Le texte porte فى المنجيق. Je ne trouve que le mot منجوق « a crown, globe or any ornament on the top of a tower » (Richardson, *Persian-english Dictionary*). Peut-être faut-il lire فى المنجنيق, comme le portent les textes imprimés du *Fatho-l-Andaluçi* (p. 62) et du *Madjmoûa* (p. 101), et traduire « dont la tête (placée) sur un mangonneau, fut lancée dans la ville ».

[P. 440] Révolte d'El-'Alâ en Espagne

En 147 (20 mars 763), El-'Alâ ben Moghîth Yah'çobi passa d'Ifrîkiyya dans la ville [de Béja (1)] en Espagne, où il arbora la couleur noire des Abbassides et fit faire la *khotba* au nom d'El-Mançoûr (l'Abbaside). De nombreux adhérents se joignirent bientôt à lui. L'émîr Omeyyade 'Abd er-Rah'mân lui livra, dans les environs de Séville, une bataille qui dura plusieurs jours et se termina par la déroute d'El-'Alâ et des siens, dont sept mille avaient péri dans la lutte. El-'Alâ aussi fut tué ; sa tête et celles de plusieurs de ses principaux compagnons furent, sur l'ordre du vainqueur, portées par un marchand à Kayrawân et jetées furtivement au milieu du marché ; il y en eut même qui furent ensuite portées à la Mekke, où se trouvait El-Mançoûr. Ces têtes étaient accompagnées d'un drapeau noir et d'un diplôme d'investiture délivré par El-Mançoûr à El-'Alâ (2).

[P. 446] En 147 (9 mars 764), l'Omeyyade d'Espagne 'Abd er-Rah'mân fit marcher son affranchi Bedr et Temmâm ben 'Alk'ama contre Tolède, où se trouvait Hichâm (3) ben 'Odhra. Ils le serrèrent de près et finirent par s'emparer de lui, de H'ayât ben El-Welîd Yah'çobi

---

(1) J'ajoute le nom de Béja, qui paraît avoir été omis ou défiguré, d'après le *Bayân*, le *Mokaffa* (qui donnent la date de 146), le *Madjmoû'a*, Ibn Khaldoûn (qui donne la date de 149), etc.

(2) Même récit dans le *Mokaffa* ; comparez Dozy, I, 365 ; Fournel, I, 422. C'est en 147 qu'El-Mançoûr fit le pèlerinage (Ibn el-Athîr, v, 446).

(3) Le texte lit « Hâchem », ce qui est certainement une faute d'impression ; d'ailleurs le ms de Paris lit « Hichâm » (cf. *suprà*, p. 105). La prise de Tolède, en 147 ou, d'après Ibn Khaldoûn, en 149, marque la fin de la révolte dont il a été parlé sous l'année 144.

et d'‘Othmân (1) ben H'amza ben ‘Obeyd Allâh ben ‘Omar ben El-Khat't'âb. Ces prisonniers, vêtus de *djobba* de laine, têtes et moustaches rasées, montés sur des ânes et couverts de chaînes, furent amenés au prince ; ils furent ensuite crucifiés à Cordoue.

En la même année 147, revint de Syrie un envoyé d'‘Abd er-Rah'mân, qui avait reçu mission d'amener en Espagne Soleymân, fils aîné de ce prince (2). Ce dernier avait eu, en Espagne même, un autre fils, Hichâm, qu'il favorisa au détriment de Soleymân ; de là, entre les deux frères, des rivalités et une haine cachée dont nous aurons à raconter les effets.

[P. 448] Gouvernement d'El-Aghlab ben Sâlim en Ifrîkiyya

(Année 148). Quand El-Mançoûr apprit que Moh'ammed ben el-Ach‘ath avait quitté l'Ifrîkiyya (3), il envoya un diplôme d'investiture, comme gouverneur de cette province, à El-Aghlab ben Sâlim ben ‘Ik'âl ben Khafâdja Temîmi, qui avait combattu aux côtés d'Aboû Moslim Khorâsâni et qui s'était ensuite rendu en Ifrîkiyya avec Moh'ammed ben el-Ach‘ath. Sitôt qu'il eut reçu son diplôme, El-Aghlab gagna Kayrawân, en djomâda II 148 (24 juillet 765), et il procéda à l'expulsion de plusieurs chefs mod'arites, ce qui ramena le calme.

---

(1) On lit « Hichâm » dans le récit que fait le *Bayân* (II, 55). Le *Madjmoû‘a* (p. 101) l'appelle simplement « El-‘Omari », descendant d'‘Omar ben el-Khattâb ; dans Ibn Khaldoûn, « Hamza ben ‘Abd Allâh ben ‘Omar ».

(2) Ce fait est également mentionné dans le *Fatho-l-Andaluçi* (texte, p. 63), qui parle des affranchissements et des aumônes par lesquels le souverain manifesta sa satisfaction d'avoir son fils auprès de lui.

(3) Voir ci-dessus, p. 84.

Aboû Korra se révolta contre lui (1) et fut suivi par de nombreux Berbères ; mais il s'enfuit sans combattre [P. 449] quand El-Aghlab marcha contre lui. Le gouverneur voulut ensuite se diriger sur Tanger, mais cette expédition ne plut pas au *djond*, qui la trouvait trop pénible et qui, petit à petit, regagna Kayrawân, ne laissant son chef qu'avec une faible troupe. El-H'asan ben H'arb Kindi, qui était à Tunis, envoya au *djond* une demande écrite de le reconnaître, ce qui fut accepté et lui permit d'entrer à Kayrawân sans éprouver aucune résistance. El-Aghlab, en apprenant ces événements, revint à marches forcées sur ses pas. On lui conseilla, dans son entourage, de ne pas affronter l'ennemi avec les faibles troupes dont il disposait, mais de se diriger sur Gabès, où, disait-on, la plupart de ceux qui s'étaient ralliés au rebelle le rejoindraient, leur désertion n'ayant eu d'autre cause que leur répugnance à aller à Tanger, et lui permettraient alors de soutenir la lutte. Il suivit ce conseil, et quand ses troupes furent assez nombreuses, il livra bataille à El-H'asan ben H'arb, qui, après une vive résistance, s'enfuit, en djomâda II 150 (3 juillet 767), à Tunis, non sans avoir perdu nombre des siens ; quant à El-Aghlab, il entra à Kayrawân. Mais El-H'asan reconstitua son armée et marcha avec des forces considérables contre El-Aghlab, qui sortit de Kayrawân et fut tué d'un coup de flèche dans la rencontre qui s'ensuivit. Cependant, son armée tint bon, et dirigée par El-Mokhârik ben Ghaffâr, qui commandait l'aile droite, elle fit une charge devant laquelle El-H'asan dut plier et se réfugier à Tunis, en cha'bân 150 (31 août 767).

(1) Consulter Fournel (I, 365) sur la date de cette révolte, qui est ailleurs fixée à l'année 150 (*Berbères*, I, 221 et 249, cf. 377 ; III, 200 ; *Bayân*, I, 63). Un Berbère des Meghîla, nommé Wânsoûs, mais connu aussi sous le nom d'Aboû Korra, vint en aide à 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya lorsque le fugitif traversa l'Afrique septentrionale pour gagner l'Espagne ; mais il ne semble pas, d'après le récit de Makkari (I, 215), que ces deux chefs berbères ne fassent qu'un.

En ramadân (29 sept. 767), El-Mokhârik', qui prit le gouvernement de l'Ifrîkiyya, fit poursuivre par sa cavalerie El-H'asan, qui dut quitter Tunis pour se rendre chez les Ketâma (1), d'où, après y avoir séjourné deux mois, il voulut rentrer à Tunis ; mais la portion du *djond* qui s'y trouvait marcha contre lui et le massacra. On rapporte aussi que, dans la bataille où El-Aghlab périt, comme ses troupes restèrent, grâce à leur résistance, victorieuses, El-H'asan également fut tué, ce qui entraîna la débandade de ses partisans. Le cadavre de ce dernier fut crucifié, tandis qu'El-Aghlab eut les honneurs de l'enterrement et fut appelé martyr *(chehîd) ;* la bataille où il périt eut lieu en cha'bân 150 (septembre 767).

Troubles en Espagne

En 148 (26 février 765), eut lieu une révolte de Sa'îd Yah'çobi, connu sous le nom d'El-Mat'ari (2), dans la ville de Niébla, en Espagne. [P. 450] Un jour qu'il était ivre, le souvenir de ses contribules yéménites massacrés avec El-'Alâ se présenta à son esprit, et il se mit à nouer un étendard; revenu de son ivresse et ne se souvenant plus de rien, il voulut d'abord, quand on lui eut expliqué ce qu'était cet étendard, le faire enlever ; puis il s'écria : « Est-ce donc moi qui irais nouer un

(1) Le texte porte « Kenâya », nom d'ailleurs inconnu, mais dont l'analogue *Kiyâna* sert à désigner la Kal'a des Benoû Hammâd et une localité des environs de Gabès (Bekri, 120 n. ; *J. as.*, 1852, II, 166). J'ai lu « Ketâma », correction corroborée par le texte d'Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 378, n.) et du *Bayân* (I, 67). Ce dernier ouvrage rapporte aussi l'autre version, d'après laquelle El-H'asan périt dans la même bataille qu'El-Aghlab.

(2) Sur ces événements, voir Dozy, I, 368; *Bayân*, II, 55 ; *Madjmoû'a*, p. 105 ; Ibn Khaldoûn, IV, 122 ; notre récit est plus complet et plus détaillé.

drapeau pour ensuite le dénouer sans rien faire? » Et il se révolta. Entouré des Yéménites qui se rallièrent à lui, il s'empara de Séville, et la force de son armée devint considérable. A l'approche d'Abd er-Rah'mân et de ses troupes, El-Mat'ari se retrancha dans le fort de Za'wâk' (1), le 11 rebî' I (6 mai 765). 'Abd er-Rah'mân l'y assiégea et le serra de près, mais les révoltés ne le laissèrent pas pénétrer. Ghiyâth (2) ben 'Alk'ama Lakhmi, qui était à Sidona, avait fait cause commune avec les révoltés, et nombre de chefs berbères s'étaient joints à lui pour renforcer El-Mat'ari. A cette nouvelle, 'Abd er-Rah'mân envoya contre eux une armée commandée par son affranchi Bedr, qui les empêcha d'opérer leur jonction avec El-Mat'ari. Celui-ci, qui continuait d'être assiégé, voyait diminuer son armée par la mort et la défection; il fut un jour tué en faisant une sortie, et sa tête fut portée à 'Abd er-Rah'mân. Le siège n'en continua pas moins, car les assiégés choisirent pour chef Khalîfa ben Merwân ; mais bientôt ils firent demander grâce à 'Abd er-Rah'mân en s'offrant à lui livrer Khalîfa. L'émîr ayant accepté, on lui livra le fort et Khalîfa : le fort fut détruit, Khalîfa et ses compagnons mis à mort (3).

De là, il marcha contre Ghiyâth, complice de la révolte d'El-Mat'ari. Assiégés et serrés de près, les rebelles demandèrent grâce. Leurs propositions furent accueil-

---

(1) Ce nom est écrit Ra'wâk, résultant de l'omission d'un point diacritique, par le *Bayân* (II, 55), et le *Madjmoû'a* (p. 102 et 105); on trouve aussi Raghwân (Zaghwân ?) ailleurs. D'après l'éditeur et traducteur de ce dernier ouvrage, il y faut voir Alcala de Guadaira (*l. l.*, p. 256). Je ne crois pas qu'il en soit parlé dans les géographies arabes, sous l'une ou l'autre orthographe. C'était le premier château qu'on trouvait, en remontant le fleuve, à huit milles de Séville (Dozy, *Recherches*, 3e éd., t. II, p. 261).

(2) Dans Ibn Khaldoûn, on trouve les deux orthographes *'Atâb* et *Ghiyâth* ; mais on sait combien l'édition de Boulak est fautive.

(3) D'après le *Madjmoûa*, au contraire, le vainqueur les épargna.

lies, sauf en ce qui concerne les individus signalés par leur haine contre le gouvernement omeyyade et sur lesquels on fit main basse.

ʿAbd er-Rah'mân était rentré à Cordoue quand éclata la révolte d'ʿAbd Allâh ben Kherâcha Asadi, dans le canton de Jaën (1). Avec les troupes qu'il avait réunies, ce chef tenta une expédition contre Cordoue; mais à l'approche du corps d'armée envoyé par ʿAbd er-Rah'mân, ces troupes se dispersèrent, et leur chef dut faire sa soumission à l'émir, qui d'ailleurs tint sa parole.

[P. 451] En 149 (15 février 766), ʿAbd er-Rah'mân envoya son affranchi Bedr en expédition en pays ennemi [chrétien]. Bedr y pénétra et y préleva la capitation.

Aboû' ç-Çabbâh' H'ayy ben Yah'ya, ayant été destitué de son poste de gouverneur de Séville, se révolta; mais ʿAbd er-Rah'mân entama avec lui des négociations insidieuses et sut l'amener à sa cour, puis il le fit mettre à mort (2).

[P. 454] En 150 (15 février 767), se révolta en Espagne, dans un lieu éloigné (3), Ghiyâth ben el-Mosîr (4), contre qui marchèrent de nombreuses troupes levées par les gouverneurs (des diverses provinces), à l'effet de défen-

---

(1) Nos autres sources, — à l'exception d'Ibn Khaldoûn et aussi du *Mokaffa*, qui semble suivre presque exclusivement le récit d'Ibn el-Athîr, — ne mentionnent pas cette révolte. Dans le ms de Paris, le nom écrit d'abord « Kherâcha » a ensuite été transformé en Kherâsa, mais à tort probablement, car Dhehebi ne mentionne que la première de ces formes.

(2) On trouve plus de détails sur la révolte de ce puissant chef yéménide dans Dozy (I, 369; voir aussi le *Bayân*, II, 56; le *Madjmoûʿa*, p. 105; *Fatho-l-Andaluçi*, p. 63). Ce nom est ordinairement écrit Aboû' ç-Çabbâh' ben Yah'ya, mais aussi (*Madjmoûʿa*, 84) Aboû' ç-Çabbâh' Yah'ya ben Folân (un tel).

(3) Je lis بناحية au lieu de بناحية du texte.

(4) Je ne retrouve ce nom que dans Ibn Khaldoûn, qui écrit « Ghiyâth ben el-Mostabidd ».

dre l'autorité d'‘Abd er-Rah'mân. Les rebelles furent battus et forcés de s'enfuir; Ghiyâth fut tué, et sa tête envoyée au prince, à Cordoue.

[P. 455] En 151 (25 janvier 768), El-Mançoûr enleva le gouvernement du Sindh à ‘Omar ben H'afç ben ‘Othmân ben K'abîça ben Aboû Çofra, surnommé Hezârmerd, nom qui (en persan) signifie « mille hommes », pour lui confier celui de l'Ifrîkiyya.....

[P. 457] **Gouvernement d'Aboû Dja‘far ‘Omar ben H'afç en Ifrîkiyya**

En 151 (25 janvier 768), El-Mançoûr nomma au gouvernement de l'Ifrîkiyya Aboû Dja‘far ‘Omar ben Hafç, descendant du frère d'El-Mohalleb, c'est-à-dire de K'abîça ben Aboû Çofra; nous rapportons cette généalogie à cause de la notoriété d'El-Mohalleb (1). La nomination d'‘Omar eut pour cause les craintes conçues par El-Mançoûr au sujet de cette province, à la suite de la mort violente d'El-Aghlab ben Sâlim. Il gagna Kayrawân en çafar 151 (24 février 768), à la tête de cinq cents cavaliers, et les principaux de la ville, s'étant réunis autour de lui, furent traités par lui avec honneur et générosité. Il s'installa dans cet endroit, et pendant trois ans tout marcha bien. [P. 458] Il se rendit alors dans le Zâb, d'après l'ordre d'El-Mançoûr, pour y reconstruire la ville de Tobna (2), et laissa à Kayrawân H'abîb ben

---

(1) Le texte correspondant à ces derniers mots, illisible dans le ms de Paris, paraît légèrement corrompu. Le nom d'Aboû Sa‘îd el-Mohalleb ben Aboû Çofra, mort en 83 hégire, est, en effet, célèbre dans les premiers temps de l'histoire de l'islâm (Ibn Khallikan, III, 508; Ibn el-Athîr, index, p. 608; *Bayân*, I, 68, etc.).

(2) Capitale du Zâb; voir les différents géographes arabes énumérés par Fournel, I, 176. Sur les événements racontés ici, voir *ibid.*, I, 369; *Bayân*, I, 65; *Berbères*, I, 221 et 379.

H'abîb Mohallebi. L'Ifrîkiyya se trouvant ainsi dépourvue de *djond*, les Berbères en profitèrent pour se révolter, et H'abîb, en voulant les combattre, fut tué. Les Berbères se concentrèrent à Tripoli et choisirent pour chef Aboû H'âtim l'Ibâd'ite, qui était un client de Kinda et s'appelait Ya'koûb ben H'abîb. El-Djoneyd ben Bechchâr Asadi (1), lieutenant d''Omar ben H'afç à Tripoli, demanda à son chef des secours avec lesquels il pût combattre Aboû H'âtim ; il en obtint, mais il fut battu et se réfugia à Gabès, où son vainqueur l'assiégea, tandis qu''Omar, toujours au Zâb, s'occupait de reconstruire T'obna. Une insurrection générale éclata alors en Ifrîkiyya, et bientôt T'obna fut assiégée par douze armées, entre autres celle d'Aboû K'orra le Çofrite, composée de 40,000 hommes ; celle d''Abd er-Rah'mân ben Rostem, qui en comptait 15,000 ; celle d'Aboû Hâtîm, qui était très importante ; celle d''Açim Sedrâti (2) l'Ibâd'ite, composée de 6,000 hommes ; celle d'El-Mas'oûd (3) Zenâti l'Ibâd'ite, formée de 10,000 cavaliers, etc. 'Omar ben H'afç, qui voulait se dégager de vive force, en fut empêché par les siens, qui lui représentèrent que sa mort entraînerait celle de tous les Arabes qui l'accompagnaient. Il eut alors recours à la ruse et fit offrir à Aboû K'orra, chef des Çofrites, de lui payer sa retraite 60,000 dirhems (4), mais ce chef refusa : « Alors, dit-il, que depuis quarante ans on me salue du titre de khalife, irais-je donc, pour un misérable intérêt matériel, renon-

---

(1) Ce nom est lu ailleurs El-Djoneyd ben *Yesâr* (ou *Seyyâr*) 'Azd (*Berbères*, I, 379 et 383 ; cf. Fournel, I, 379).

(2) Ou Seddarâti, en suivant l'orthographe de Belâdhori (I, 233).

(3) On lit ailleurs El-Misouer (*Berbères*, I, 380 ; *Bayân*, I, 65, المصور), et aussi El-Miçouer ibn Hâni, à côté du nom de Djerîr ibn Masoud (*Berbères*, I, 221 et 384), ce qui pourrait faire croire que des erreurs de copie ont fondu deux noms en un seul.

(4) Ou même quarante mille seulement, selon Ibn Khaldoûn et Noweyri (*Berbères*, I, 220 et 380).

cer à vous combattre? » ‘Omar s’adressa alors au frère d’Aboû K’orra, à qui il fit remettre 4,000 dirhems et des vêtements pour l’engager à éloigner les Çofrites de son frère. Le marché fut accepté, et ce chef, ayant décampé la nuit même, fut suivi par les troupes qui regagnèrent leurs foyers, de sorte qu’Aboû K’orra dut faire comme eux. Après le départ des Çofrites, ‘Omar envoya contre Ibn Rostem, alors chez la tribu berbère des Tchoûda, des troupes qui le battirent et le firent fuir à Tâhert.

La résistance d’‘Omar porta un coup à la situation des Ibâd’ites, qui, laissant T’obna, se portèrent sur Kayrawân et l’assiégèrent sous la direction d’Aboû H’âtim, pendant qu’‘Omar, toujours à T’obna, remettait sur pied les affaires de cette ville et la protégeait contre les attaques des hérétiques *(khawâridj)* du voisinage. Mais quand il apprit la détresse de Kayrâwân, il marcha au secours de cette ville, [P. 459] en ayant soin de laisser quelques troupes à T’obna. Aboû K’orra, désireux de profiter du départ d’‘Omar ben H’afç, alla bloquer T’obna ; mais la garnison fit une sortie, le battit et lui tua beaucoup de monde.

Aboû H’âtim, qui disposait de nombreuses troupes, avait établi un blocus sévère autour de Kayrawân, dont le trésor était vide d’argent et les greniers vides de vivres, car le siège durait depuis huit mois. Le *djond* faisait matin et soir des sorties contre les hérétiques ; la faim le pressait et l’avait réduit à manger les bêtes de somme et jusqu’aux chiens ; beaucoup des habitants étaient allés rejoindre les Berbères, si bien que les hérétiques n’avaient plus qu’à entrer dans la ville. Alors se répandit la nouvelle qu’‘Omar ben H’afç arrivait de T’obna : ce chef, avec ses sept cents hommes, campa d’abord à Laribus (1), et tous les hérétiques, abandonnant Kayrawân, marchèrent contre lui. Mais ‘Omar se porta vers Tunis, entraînant les Berbères à sa suite,

(1) Je corrige le texte, qui porte « El-Harich ».

puis revenant promptement vers Kayrawân, il y fit entrer les approvisionnements nécessaires en vivres, montures, bois, etc. Mais il se trouva lui-même assiégé par Aboû H'âtim et les Berbères, et cela dura assez longtemps pour que ses guerriers dussent se nourrir de leurs chevaux tout en soutenant des combats incessants et quotidiens. Comme la situation devenait intenable, 'Omar annonça aux siens qu'il avait formé le plan de forcer la ligne des assiégeants pour aller chercher des vivres en pays berbère et les leur ramener. Mais ils lui objectèrent qu'ils craignaient de rester sans lui, et il proposa alors d'envoyer, à cet effet, deux chefs qu'il désigna ; la proposition fut acceptée, mais ces deux chefs déclarèrent ne pas vouloir le laisser dans le camp assiégé et se séparer de lui. Il résolut alors de se jeter au-devant de la mort : en vain apprit-il qu'El-Mançoûr lui envoyait Yezîd ben H'âtim ben K'abîça (1) ben el-Mohalleb, à la tête de 60,000 hommes, et lui conseilla-t-on d'attendre l'arrivée de ces forces avant de combattre, il ne voulut rien entendre et se fit tuer les armes à la main, le 15 doû'l-hiddja 154 (27 novembre 771) (2).

Il fut remplacé dans son commandement par son frère utérin H'omeyd (3) ben Çakhr, qui conclut avec Aboû H'âtim un arrangement aux termes duquel ni lui ni les siens ne cesseraient de reconnaître El-Mançoûr et ne seraient inquiétés par Aboû H'âtim en ce qui touchait le noir (livrée des Abbassides) de leurs vêtements ou leurs armes. On livra donc la place au chef berbère, [P. 460] qui fit brûler les portes de cette ville et en démantela les murailles. La plus grande partie du *djond* se retira à T'obna.

---

(1) Je corrige le texte, qui lit, à tort, K'oteyba.

(2) 'Omar ben Hafç périt en 153, d'après le *Nodjoûm* (I, 411).

(3) On trouve aussi ce nom écrit Djemîl (*Berbères*, I, 381, 383, 384, etc.) ; le *Bayân* écrit Djemîl ben H'afç (I, 66). Cf. Fournel, I, 374 et 375.

Aboû H'âtim, apprenant l'arrivée de Yezîd ben H'âtim, se rendit à Tripoli et laissa l'ordre à son lieutenant à Kayrawân de désarmer et de disperser les hommes du *djond*. Mais certains de ses partisans refusèrent de commettre cette déloyauté : 'Omar ben 'Othmân Fihri, qui était à leur tête, s'insurgea à Kayrawân et massacra les partisans d'Aboû H'âtim (1). Le retour de ce dernier fit fuir 'Omar ben 'Othmân à Tunis, et Aboû H'âtim regagna alors Tripoli pour y tenir tête à Yezîd ben H'âtim. On dit que trois cent soixante-quinze combats furent livrés entre les troupes du *djond* et les hérétiques, depuis le soulèvement de ceux-ci contre 'Omar ben H'afç jusqu'à leur soumission complète.

Gouvernement de Yezîd ben H'âtim en Ifrîkiyya. Ses combats contre les hérétiques.

Lorsqu'El-Mançoûr apprit la situation d''Omar ben H'afç aux prises avec les hérétiques, il fit équiper une armée de 60,000 cavaliers, dont il confia le commandement à Yezîd ben H'âtim ben K'abîça ben Aboû Çofra. Quand, en 154 (23 décembre 770), ces troupes approchèrent d'Ifrîkiyya, une partie du *djond* de cette province vint les joindre, et le tout réuni marcha sur Tripoli. Aboû H'âtim se retira alors dans les montagnes de Nefoûsa et mit en fuite un corps de troupes envoyé par Yezîd à Gabès et qui dut par suite rallier le gros de l'armée. Aboû H'âtim, qui s'était installé dans un lieu difficile qu'il avait couvert d'un fossé, y fut attaqué par Yezîd, en rebî' I 155 (9 février 772) (2), et à la suite d'une lutte sanglante fut vaincu : ses

(1) Les faits ne sont pas tout à fait présentés sous le même jour dans les *Berbères* (I, 383).

(2) On trouve ailleurs la date plus précise du 27 de ce mois ou 6 mars 772 (*Berbères*, I, 385).

troupes se débandèrent, Aboû H'âtim lui-même et ses auxiliaires, au nombre de 30,000, perdirent la vie dans la bataille, sans parler de l'affreux carnage dont les fuyards, poursuivis à travers plaines et montagnes, furent les victimes. La famille d'El-Mohalleb, en représailles de la mort d''Omar ben H'afç, égorgeait tous les hérétiques, et Yezîd, après un mois de séjour consacré à des exécutions, retourna à Kayrawân. 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben 'Abd er-Rah'mân F'ihri, qui était avec Aboû H'âtim, s'enfuit chez les Ketâma, contre qui Yezîd envoya des troupes ; les Berbères bloqués furent défaits et subirent des pertes très sensibles, mais 'Abd er-Rah'mân put s'enfuir après avoir vu périr tous les siens.

L'Ifrîkiyya, ainsi pacifiée, jouit de la sage administration de Yezîd, qui lui procura la tranquillité jusqu'à [P. 461] la révolte des Ourfeddjoûmâ, dans le Zâb, en 164 (5 septembre 780), sous la direction d'Ayyoûb le Hawwarite. Il envoya contre eux une forte armée commandée par Yezîd ben Medjzâ' Mohallebi, qui fut battu et qui périt avec nombre des siens. El-Mokhârik' ben Ghaffâr, chef du Zâb, fut également tué, et Yezîd l'ayant remplacé par El-Mohalleb ben Yezîd Mohallebi, envoya des renforts importants sous la conduite d'El-'Alâ' ben Sa'îd Mohallebi. Les fuyards rallièrent ces troupes fraîches, qui livrèrent une sanglante bataille aux Ourfeddjoûma et restèrent victorieuses : Ayyoûb fut tué et les Berbères furent égorgés jusqu'au dernier, tandis que le *djond* ne perdit pas un seul des siens (1).

Yezîd mourut en ramadân 170 (23 février 787), après

(1) Cette affaire paraît être la même que celle qui est placée par Ibn Kaldoun en 157 (t. I, p. 223) ou en 156 (I, 276) ; mais comparez aussi le *Bayân* (I, 69) et Fournel (I, 381 et 382). Le chef révolté est appelé soit Yahya ben Founas, soit Aboû Yahya ben K'aryâs, soit Aboû Yahya ben Fanous (*infra*, p. 123). On retrouve ailleurs le nom Firnâs (Makkari, I, 101 ; II, 92, etc.)

avoir gouverné quinze ans et trois mois en Ifrîkiyya, dont il laissa le gouvernement à son fils Dâwoûd.

[P. 463] **Révolte de Chak'yâ (1) en Espagne**

En 151 (25 janvier 768) se révolta dans l'Espagne orientale un Berbère de Miknâsa, nommé Chak'yâ ben ʿAbd el-Wâh'id, qui était maître d'école. Sa mère s'appelant Fât'ima, il prétendit descendre de Fât'ima par H'oseyn, et il prit le nom d'ʿAbd Allâh ben Moh'ammed. De nombreux Berbères vinrent le rejoindre à Sontebria (2), où il s'était fixé, et il acquit une grande puissance. Sans tenir tête à ʿAbd er-Rah'mân l'Omeyyade quand celui-ci marcha contre lui, il se déroba dans les montagnes, d'où il descendait quand il croyait n'avoir rien à craindre et où, au moindre danger, il remontait dans des endroits presque inaccessibles. H'abîb ben ʿAbd el-Melik, nommé par ʿAbd er-Rah'mân au gouvernement de Tolède, chargea de l'administration de Sontebria Soleymân ben ʿOthmân ben Merwân (3) ben Abân ben ʿOthmân ben ʿAffân, avec mission de réduire Chak'yâ. Alors celui-ci descendit à Sontebria, se saisit de Soleymân et le tua, ce qui eut pour effet d'augmenter sa puissance et sa renommée ; il s'empara de la région de Coria (4) et ravagea le pays.

---

(1) L'orthographe de ce nom varie ; j'ai suivi celle de Dozy (*Mus. d'Espagne*, I, 372) et de de Slane (*Berbères*, I, 259). Tornberg a imprimé Chak'nâ, et il en est de même dans le *Fatho-l-Andaluci*, p. 64, et dans Ibn Khaldoûn (Boulak, IV, 123) ; le *Madjmoû'a* lit Sofyân ; le *Mokaffa*, Chak'nâs 'Abd el-Wâhid. Cf. Fournel, I, 423.

(2) Aujourd'hui Castro de Santaver, sur le Guadelia (Lexique géographique de l'*Akhbar Madjmoû'a*, p. 261 ; Dozy, I, 372 ; Fournel, I, 424).

(3) Ibn Khaldhoûn insère ici « ben ʿOthmân ».

(4) Coria, dans le N.-O. de l'Estramadure, est souvent citée par les auteurs arabes ; il en est dit un mot par Edrisi (trad. p. 222).

En 152 (13 janvier 769), ʻAbd er-Rah'mân l'Omeyyade se mit lui-même à la tête de l'armée, mais Chak'yâ se déroba et ne put être réduit, de sorte qu'ʻAbd er-Rah'mân dut se retirer. En 153 (3 janvier 770), Chak'yâ s'enfuit devant l'armée commandée par Bedr l'affranchi, et abandonna sa forteresse de Chebat'rân (1). En 154 (23 décembre 770), il ne tint pas tête à l'armée que conduisit contre lui ʻAbd er-Rah'mân en personne. En 155 (12 décembre 771), Chakyâ employa la ruse contre les troupes qui marchèrent contre lui, et que commandait Aboû ʻOthmân ʻObeyd Allâh ben ʻOthmân, [P. 464] et sut les détacher de leur chef. ʻObeyd Allâh dut fuir, son camp fut pillé et plusieurs Omeyyades qui faisaient partie de l'expédition furent tués. Dans le cours de la même année, après avoir pillé le camp d'ʻObeyd Allâh, Chak'yâ marcha contre le fort des Hawwâri, appelé Medâ'in (2), où se trouvait un gouverneur nommé par ʻAbd er-Rah'mân ; il sut l'attirer dehors par la ruse, le tua et lui enleva ses chevaux, ses armes et tout ce qu'il avait.

[P. 465] En 152 (13 janvier 769), El-Mançoûr fit exécuter Hâchim ben el-Asâdjidj, qui s'était révolté en Ifrîkiyya et qui lui fut envoyé (3).

En la même année, le gouvernement de l'Égypte fut enlevé à Yezîd ben H'âtim et donné à Moh'ammed ben Saʻîd.

(1) Chebat'rân est le nom d'un château fort situé dans le territoire de Tolède, à ce que nous apprend le *Merâçid*, qui fixe l'orthographe de ce mot et permet de corriger le texte de Tornberg, lequel écrit ici شطران, et plus loin شيطران et شبطران (t. vi, p. 4 et 33, *infrà*, p. 120 et 125). Cette localité, qui ne figure pas dans Edrisi, est aussi citée par le *Bayân* (ii, 56) ; elle est située entre Tolède et Santaver, d'après le *Fatho-l-Andaluçi* (p. 65).

(2) Medellin (?).

(3) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs ; comparez cependant ci-dessus, p. 83, où il est question de Hâchim ben ech-Châh'idj, qui doit être le même individu.

[P. 467] En 154 (23 décembre 770), El-Mançoûr.... envoya en Ifrîkiyya Yezîd ben H'âtim ben K'abîça ben el-Mohalleb ben Aboû Çofra avec 50,000 hommes pour combattre les hérétiques qui venaient de tuer 'Omar ben H'afç.

[P. 468] Yezîd ben H'âtim était, en 154, gouverneur d'Ifrîkiyya.

[**Tome VI,** p. 4] En 155 (12 décembre 771), Yezîd ben H'âtim entra en Ifrîkiyya, tua Aboû H'âtim et se rendit maître de Kayrawân et tout le Maghreb. Le récit détaillé de sa campagne et de ses combats a été donné plus haut *(p. 116)*.

[P. 4] En 155, les hérétiques Çofrites, réunis à Sidjilmâsa et mécontents de plusieurs actes de leur émir 'Isa ben Djerîz, l'enchaînèrent et l'exposèrent au sommet de la montagne, où ils le laissèrent mourir. Ils mirent à leur tête Aboû 'l-K'âsim Semkoû ben Wâsoûl de Miknâsa, aïeul de Midrâr (1).

En la même année naquit à Kayrawân le juriste mâleki Aboû Sinân.

Révolte des Sévillans contre 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade

En 156 (1er décembre 772), 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade, souverain d'Espagne, partit en guerre contre Chak'yâ et alla attaquer le fort de Chebat'rân, où il le tint d'abord étroitement assiégé; mais Chak'yâ parvint, comme

(1) Le *Bayân* (I, 155) dit aussi quelque chose de ces événements; on y lit 'Isa ben Yezîd (comme dans les *Berbères*, I, 261; dans Bekri, p. 330, 'Isa ben Mezyed), et ensuite *Samghoûn* au lieu de *Semkoû*.

toujours, à gagner son refuge habituel. ‘Abd er-Rah’mân reçut alors de son fils Soleymân, qui le remplaçait pendant son absence à Cordoue, des lettres lui annonçant la révolte des Sévillans, commandés par ‘Abd el-Ghaffâr et H’ayât ben Molâmis (1), chefs qui marchaient d’accord avec les Yéménites établis dans la ville. [P. 5] ‘Abd er-Rah’mân revint sur ses pas, mais n’entra pas à Cordoue, effrayé qu’il était par ce qu’on disait de l’union et du nombre des rebelles. Il mit en avant son cousin paternel ‘Abd el-Melik ben ‘Omar, le plus intrépide guerrier de la famille de Merwân, et lui-même resta en arrière, prêt à lui porter secours au besoin. En approchant des Sévillans, ‘Abd el-Melik envoya son fils Omeyya en reconnaissance ; celui-ci, qui les trouva éveillés (et sur leurs gardes), retourna auprès de son père, qui, le blâmant de sa faiblesse, lui fit trancher la tête. Alors, réunissant les gens de sa famille et ses intimes, il leur tint ce langage : « A nous, proscrits de l’Orient arrivés dans ce lointain pays, on nous dispute encore la bouchée nécessaire pour nous conserver le souffle ; brisons plutôt le fourreau de nos épées, car il faut vaincre ou mourir ! » Ainsi firent-ils, et chargeant à leur tête il infligea aux Yéménites et aux Sévillans une défaite complète, si bien que désormais il ne resta plus aux Yéménites aucun pouvoir. A la nouvelle qu’‘Abd el-Melik était blessé, ‘Abd er-Rah’mân vint trouver son parent, dont la blessure saignait, tandis que sa main restait fixée à la poignée de son épée, toute dégouttante de sang ; il l’embrassa sur les yeux et le récompensa magnifique-

(1) Ailleurs le premier de ces noms est écrit ‘Abd el-Ghâfir (*Madjmoû’a*, 107 ; *Bayân*, II, 57) ; on retrouve la lecture « ‘Abd el-Ghaffâr » dans le *Fatho-l-Andaluçi* (p. 65) ; chez Ibn Khaldoûn ; chez Ibn el-Koûtiyya (p. 274) et chez Makkari (éd. de Leyde, II, 33). — Je lis *Molâmis*, selon une variante rejetée en note par Tornberg, et d’accord avec les divers textes qui viennent d’être cités ; cependant Makkari (*l. l.*) écrit aussi « Molâbis » ; Dozy (*Mus. d’Espagne*, I, 344) a reproduit la lecture « Molâmis ». Cf. Fournel, I, 425.

ment : « Cousin, lui dit-il, je prends ta fille une telle pour épouse de Hichâm, mon fils et héritier, je lui donne telle chose, à toi telle autre, à tes enfants telle autre ; toi et eux vous aurez tels fiefs, et je vous prends pour mes vizirs ».

C'est cet 'Abd el-Melik qui força 'Abd er-Rah'mân à cesser la récitation du prône au nom d'El-Mançoûr, le menaçant, autrement, de se tuer. Le prône au nom d'El-Mançoûr fut ainsi interrompu au bout de dix mois (1).

Quant aux deux chefs de la révolte, 'Abd el-Ghaffâr et H'ayât ben Molâmis, ils purent s'échapper sains et saufs (2). Mais en 157 (20 novembre 773), 'Abd er-Rah'mân entra à Séville et fit un grand massacre des partisans de ces deux chefs. C'est par suite de cette affaire et de la haine qu'elle suscita chez les Arabes, qu' 'Abd er-Rah'mân se mit à faire des achats d'esclaves ou mamlouks (3).

[P. 5] **Troubles suscités en Ifrîkiyya par les hérétiques**

Nous avons dit qu'Abd er-Rah'mân ben H'abîb, fils de l'émir d'Ifrîkiyya, s'était joint aux hérétiques et que, forcé de prendre la fuite, il s'était réfugié chez les Ketâma, ce qui avait motivé l'envoi par Yezîd ben H'âtim, émir d'Ifrîkiyya, d'une armée qui l'avait pour-

(1) Ce fait est encore rappelé plus loin, p. 136.

(2) Les détails que donnent sur cette affaire nos autres sources, qu'a suivies Dozy (I, 373), diffèrent de ceux qu'on vient de lire. La bataille eut lieu sur les bords du Bembuzar ou Wâdi K'ays (Dozy, p. 374) ; le premier de ces noms est écrit indistinctement dans le *Madjmoû'a* (p. 108), انبشر (*Fatho-l-Andaluçi*, p. 66) ou منبسر (Ibn el-Koûtiyya (p. 274, *l.* 7 et 17).

(3) Voyez Dozy, I, 388 ; *Fatho-l-Andaluçi*, 66-67 ; Makkari, II, 25 ; Ibn Khaldoûn, *l. l.* ; Fournel, I, 426.

suivi et avait combattu les Ketâma. En 156 (1er décembre 772), [P. 6] Yezîd envoya des secours aux troupes déjà engagées, si bien qu' 'Abd er-Rah'mân, serré de très près, dut abandonner son refuge et s'enfuir. Les troupes en question cessèrent de le poursuivre.

En la même année, Aboû Yah'ya ben Foûnâs (1) le Hawwarite s'insurgea du côté de Tripoli contre Yezîd ben H'âtim et réunit autour de lui de nombreux Berbères. La garnison qui occupait cette ville pour Yezîd marcha avec le gouverneur contre le rebelle ; une bataille acharnée fut livrée sur le littoral maritime du territoire des Hawwâra. La fuite d'Aboû Yah'ya ben Foûnâs et le massacre de la plupart des siens assurèrent le repos de l'Ifrîkiyya, où Yezîd ben H'âtim ne trouva plus d'ennemis.

[P. 6] En 156, 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade, irrité du manque de respect de son affranchi Bedr, et sans tenir compte de ses longs et fidèles services ni de son sincère dévouement, confisqua ses biens et l'exila à la frontière, où le disgrâcié resta jusqu'à sa mort (2).

En 156, mourut 'Abd er-Rah'mân ben [P. 7] Ziyâd ben An'am, kâdî d'Ifrîkiyya, sur qui courent maints récits (3).

En 157 (20 novembre 773), Soleymân ben Yak'z'ân Kelbi fit entrer Charles, roi des Francs, dans les régions musulmanes d'Espagne (4) ; il se joignit au chrétien

---

(1) On trouve également la lecture *Fânoûs*. C'est aussi *Foûnâs* qui est écrit par Ibn Khaldoûn dans le récit de cette révolte (*Berbères*, I, 276) ; voir ci-dessus, p. 117.

(2) Cf. Dozy (I, 384).

(3) Ce personnage est cité plus haut, p. 61 et 79 ; un peu plus loin, p. 127, sa mort est placée sous l'année 162. Le *Nodjoûm* (I, 420) le fait aussi mourir en 156 et loue sa piété et son esprit de justice.

(4) Charlemagne ne franchit les Pyrénées qu'en 778, de sorte

pendant que celui-ci était en marche, et ils se dirigèrent ensemble sur Saragosse. Mais ils furent devancés par El-H'oseyn ben Yah'ya Ançâri, l'un des descendants de Sa'd ben 'Obâda, qui se fortifia dans cette ville. [P. 8] Charles, roi des Francs, soupçonnant une trahison de Soleymân, le fit arrêter et l'emmena avec lui dans son royaume. Mais lorsque, sorti du pays musulman, il se croyait en sécurité, il fut attaqué par Mat'roûh' et 'Aychoûn (1), tous deux fils de Soleymân, qui délivrèrent leur père et l'emmenèrent à Saragosse, où ils firent cause commune avec El-H'oseyn contre 'Abd er-Rah'mân.

[P. 23] En 158 (10 novembre 774), 'Abd er-Rah'mân [P. 24] souverain d'Espagne, fit une expédition contre la ville de Coria ; il attaqua les Berbères qui avaient livré le gouverneur de cette ville à Chak'yâ et fit un carnage des principaux d'entre eux. Il poursuivit Chak'yâ jusque proche du K'açr Abyad (2) et du Derb, mais inutilement.

En 158 mourut Ourâlî, roi de Galice, qui avait régné six ans, et qui eut pour successeur Chiyaloûn (3).

---

qu'il ne pourrait être ici question de lui. Cependant Makkari (II, 33) parle aussi de la révolte à Saragosse, en 157, d'El-H'oseyn ben Yah'ya ben Sa'îd ben Sa'd ben 'Obâda Khazradji, soutenu par Soleymân ben Yak'z'ân A'râbi Kelbi. Le *Madjmoû'a* (p. 110 et 112) ne fixe pas les dates. Sous l'année 157, le *Bayân* reste muet au sujet de cette insurrection, mais il en parle plus loin en donnant les deux dates de 165 et 167 ; d'après Ibn Khaldoûn, ce fut en 164 (cf. *Mus. d'Esp.*, I, 375). Voir plus bas, p. 128.— Ibn el-Koutiyya (p. 274) rappelle aussi une révolte, dont d'ailleurs il ne fixe pas la date, qui eut lieu à Saragosse et fut l'œuvre de Mot'arrif ben el-A'râbi, personnage dont je ne retrouve pas de traces ailleurs.

(1) On retrouve ce nom dans le *Madjmoû'a* (p. 114), sous la forme 'Aysoûn.

(2) Lafuente, dans sa table géographique du *Madjmoû'a*, hésite sur la détermination de cet endroit, qui est peut-être, dit-il, Montalvan.

(3) Il s'agit d'Aurelio et de Silon, rois des Asturies, qui régnèrent à Oviédo respectivement de 768 à 774 et de 774 à 783 (*Art de vérifier les dates ;* Dozy, *Recherches*, I, p. 138, ou 3e éd., p. 127.)

[P. 28] En 159 (30 octobre 775) ‘Abd er-Rah’mân envoya une armée contre Chak’yâ, qui était descendu dans les environs de Sontebria, mais qui alors, selon son habitude, regagna les montagnes, de sorte que l’armée dut se retirer.

[P. 33] En 160 (18 octobre 776) ‘Abd er-Rah’mân, l’Omeyyade d’Espagne, envoya Aboû ‘Othmân ‘Obeyd Allâh ben ‘Othmân et Temmâm ben ‘Alk’ama contre Chak’yâ, qui resta plusieurs mois assiégé par eux dans la forteresse de Chebat’rân; mais ces deux chefs, impuissants à le réduire, durent se retirer. Après leur départ, Chak’yâ sortit de Chebat’rân pour se rendre dans une bourgade de la région de Sontebria (Santaver); il était monté sur sa mule appelée Khelâça. C’est alors qu’il fut tué par trahison par deux des siens, Aboû Ma‘n et Aboû Khozeym, qui allèrent porter à ‘Abd er-Rah’mân leur soumission en même temps que la tête de Chak’yâ (1). La population se trouva ainsi délivrée des ravages exercés par cet homme.

[P. 36] **Le Slave passe en Espagne. — Sa mort**

En 161 (8 octobre 777), selon d’autres en 160 (18 octobre 776), ‘Abd er-Rah’mân ben H’abîb Fihri, surnommé le *Slave* à cause de sa haute taille, de ses yeux bleus et de ses cheveux rouges, passa d’Ifrîkiyya en Espagne pour reconquérir ce pays à la dynastie des Abbasides ; il

---

(1) Le *Bayân* (II, 57) rapporte deux fois, sous l’année 159 et sous l’année 160, la mort de Chak’yâ, mais avec moins de détails que dans notre texte. Le *Madjmoû’a* (p. 111), qui raconte à peu près les mêmes incidents, appelle les deux traîtres Aboû Ma‘n Dâwoûd ben Hilâl et Kinâna ben Sa‘îd. Le *Fatho-l-Andaluci* place en 164 la mort de Chak’yâ (p. 67), tandis qu’Ibn Khaldoûn indique la date de 161.

débarqua sur le littoral de Todmîr et écrivit à Soleymân ben Yak'z'ân pour le gagner à sa cause, c'est-à-dire pour l'amener à combattre 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade et à reconnaître l'autorité d'El-Mehdi (le khalife Abbaside). Soleymân, qui était à Barcelone, refusa, et le Slave, irrité, alla attaquer ce pays avec son armée berbère ; mais il fut battu par Soleymân et dut regagner Todmîr. 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade marcha contre lui avec une armée nombreuse et bien équipée, et incendia les vaisseaux du Slave pour lui rendre toute retraite difficile. Celui-ci gagna une montagne inaccessible dans la province de Valence, et le prince promit mille dinars à qui lui apporterait sa tête. Un Berbère qui le tua par trahison apporta sa tête à 'Abd er-Rah'mân et reçut la récompense promise (1). La mort du Slave arriva en 162 (27 septembre 778).

[P. 39] 'Abd er-Rah'mân, souverain d'Espagne, envoya en la même année 162 Choheyd ben 'Isa (2) contre Dih'ya Ghassâni, qui s'était révolté (et occupait) l'un des forts de (la province d') Elvira, et qui fut mis à mort (3). Il fit marcher son affranchi Bedr (4) contre Ibrâhim ben Chedjera Bernesi (5), qui s'était révolté et qui fut mis à

---

(1) Voir Dozy, I, 377 ; *Madjmoû'a*, 110. Le nom de l'assassin, écrit peu lisiblement dans ce dernier texte, est Mechkâr, d'après le *Bayân* (II, 58).

(2) En compagnie d''Abdoûs ben Aboû 'Othmân, d'après le *Madjmoû'a* (p. 111).

(3) L'exécution de Dih'ya est de 164, d'après le *Fatho-l-Andaluçi*, p. 67. La date de 162 paraît aussi résulter du récit d'Ibn Khaldoûn. Au lieu de « Dihya », le *Madjmoû'a* (p. 111) lit « Wadjîh ». Ce personnage, envoyé à Chak'yâ par Aboû 'Othmân 'Obeyd Allâh, son oncle, et par Temmâm ben 'Alk'ama, avait fait cause commune avec le rebelle, mais s'était échappé lorsque celui-ci fut assassiné.

(4) C'est ce que disent aussi Ibn Khaldoûn et le *Madjmoû'a* (p. 111). On peut induire de là que la disgrâce de Bedr (ci-dessus, p. 123) ne dura pas jusqu'à la mort de ce fidèle serviteur.

(5) Je lis « Bernesi » ainsi que le porte une variante rejetée en

mort. Temmâm (1) ben 'Alk'ama fut, en outre, envoyé contre 'Abbâs le Berbère, qui, soutenu par un corps de troupes berbères, avait également voulu se soustraire à l'obéissance; 'Abbâs aussi périt, [P. 40] et son armée se dispersa (2). C'est la même année qu'il envoya H'abîb ben 'Abd el-Melik K'oraychi à la tête d'une armée contre le kâ'id Solami. Ce personnage, qui avait de l'influence auprès de l'émir 'Abd er-Rah'mân, voulut, une nuit qu'il avait trop bu, aller ouvrir la porte du pont, ce dont il fut empêché par les gardes. Il s'en alla (sans résistance); mais quand il eut cuvé son vin, il prit peur et s'enfuit à Tolède, où se réunirent autour de lui quantité de mécontents et de vauriens. Le prince se hâta donc d'envoyer des troupes contre lui, et H'abîb l'assiégea en le serrant de près dans un endroit où il s'était fortifié. Solami réclama alors un duel, et ce fut un esclave noir qui alla se battre avec lui. Les deux adversaires tombèrent transpercés du premier coup et moururent ensemble (3).

[P. 40] En 162 (27 septembre 778) mourut 'Abd er-Rah'mân ben Ziyâd ben An'am, kâdi d'Ifrîkiyya, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans. Il s'était trouvé chez Yezîd ben Hâtim où il mangea du poisson puis but du lait aigre; ce que voyant, le médecin Yah'ya ben Mâsaweyh (4) fit cette remarque: « Si la médecine dit

---

note par Tornberg, et comme l'écrit le *Madjmoû'a* (p. 111), qui ajoute que Ghassâni périt le même jour qu'Ibrâhîm Bernesi. Cette dernière révolte eut lieu à Moron et est de 161 ou de 162 (*Bayân*, II, 58).

(1) Le texte porte ثمامة. Je lis Temmâm, nom du personnage cité à plusieurs reprises; c'est d'ailleurs la leçon du ms de Paris.

(2) Je ne crois pas que cette insurrection soit mentionnée ailleurs.

(3) Le *Madjmoû'a* (p. 112) raconte les faits de la même manière.

(4) Il existe deux médecins célèbres de ce nom (Wüstenfeld, *Gesch. der Arab. Aerzte*, nos 59 et 125), et il ne pourrait être question ici que du plus ancien des deux, qui fut pendant un demi-siècle

vrai, le cheykh mourra cette nuit » ; et c'est en effet ce qui eut lieu. Dieu sait la vérité !

[P. 41] En 163 (16 septembre 779), El-Mehdi donna à son fils Hâroûn le gouvernement de tout le Maghreb, de l'Aderbeydjân et de l'Arménie.

[P. 42] En 163 (16 septembre 779) le souverain d'Espagne 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade fit ouvertement des préparatifs pour passer en Syrie, dans l'intention d'en chasser les Abbassides et de se venger d'eux. Mais alors eut lieu à Saragosse la dangereuse révolte de Soleymân ben Yak'z'ân et d'El-H'oseyn ben Yah'ya ben Sa'îd ben Sa'd ben 'Othmân Ançâri, et il renonça à son projet (1).

[P. 43] En 164 (5 septembre 780), l'Omeyyade 'Abd er-Rah'mân marcha contre Saragosse (2). Il avait commencé par y envoyer une forte armée commandée par Tha'leba ben 'Obeyd (3), car, nous l'avons dit, Soleymân ben Yak'z'ân et El-H'oseyn ben Yah'ya s'étaient ligués dans cette ville pour se soustraire à son autorité. Tha'leba les combattit vigoureusement ; mais il se trouva qu'un jour, pendant qu'il était dans sa tente, Soleymân, profitant de sa négligence, dirigea contre lui une attaque qui le fit tomber entre ses mains, et son

---

médecin des khalifes. Mais comme il mourut en 243, il semble que c'est à tort qu'on lui fait ici émettre une observation qui est d'ailleurs souvent répétée par les médecins arabes.

(1) Makkari (II, 37) mentionne aussi le projet d'attaquer la Syrie. L'ambition du prince d'Espagne était d'ailleurs provoquée par les appels de ses partisans, qui avaient à se plaindre du joug pesant des Abbasides (*Mokaffa*, f. 56).

(2) Le *Bayân* (II, 58) place cette expédition en 165 ou 167. Au sujet de ces événements, comparez ci-dessus, p. 123.

(3) Le *Madjmoû'a* (p. 110) écrit ce nom « 'Abd », mais on retrouve l'orthographe de notre texte dans le *Fatho-l-Andaluçi* (p. 67), dans Ibn Khaldoûn (IV, 121) et dans Makkari (II, 31).

armée se dispersa. Soleymân s'adressa alors à Charles, roi des Francs, en lui promettant de lui livrer ce territoire ainsi que Tha'leba. Mais, quand ce prince arriva, il ne put tenir que la seconde partie de sa promesse, et alors Charles retourna dans ses états avec Tha'leba, dont il s'imaginait tirer une rançon considérable. Pendant quelque temps, 'Abd er-Rah'mân ne s'occupa pas de son général, mais il fit ensuite demander et obtint sa liberté, grâce aux émissaires qu'il employa à cet effet (1).

Donc, en cette année, 'Abd er-Rah'mân marcha contre Saragosse après avoir réparti ses enfants dans les diverses parties du royaume, avec mission d'écraser les insoumis, puis d'opérer leur jonction à Saragosse, où 'Abd er-Rah'mân les précéda. El-H'oseyn ben Yah'ya, qui avait déjà tué Soleymân ben Yak'z'ân, occupait seul cette ville quand 'Abd er-Rah'mân arriva. Celui-ci pressa vigoureusement le siège, et fut bientôt rejoint par ses fils, qui lui amenèrent tous les rebelles qu'ils avaient eu à combattre et lui annoncèrent la soumission d'autres encore. Alors El-H'oseyn fit des ouvertures de paix et se montra disposé à rentrer dans l'obéissance. 'Abd er-Rah'mân y consentit, prit son fils Sa'îd à titre d'otage et s'éloigna. Il alla porter la guerre chez les Francs, où il fit des conquêtes et d'où il ramena du butin et des captifs. Il alla à K'alahra (2), prit la ville de Fekîra et démantela les forts de cette région ; il pénétra dans le pays basque, assiégea et prit la forteresse de Mothmîn

(1) Comparez ce récit à celui du *Madjmoû'a* (p. 113), du *Fatho-l-Andaluçi* (p. 68), de notre auteur (p. 124), du *Bayân* (ii, 58) et de Dozy (p. 379).

(2) قلهرة ou, d'après des variantes, فهدة ou فلهرة ; c'est probablement ce nom qu'on retrouve dans le *Madjmoû'a* (p. 114) sous la forme قلنيرة, que Lafuente traduit, avec beaucoup d'hésitation, par « Collioure ». On peut aussi songer à Calahorra. Comparez, pour les noms propres qui suivent et dont l'orthographe est incertaine, le texte de ce dernier ouvrage.

el-Ak'ra' ; il marcha ensuite contre Maldoûthoûn ben At'lâl, dont il assiégea le château-fort ; il en poursuivit les habitants qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, les dompta de vive force, et rentra à Cordoue après avoir ruiné cette forteresse.

La même année aussi, la guerre éclata entre les Berbères de Valence et ceux de Sontebria [P. 44] en Espagne ; ils se livrèrent de nombreux combats restés célèbres et où il périt de nombreux guerriers de part et d'autre.

[P. 45] En 165 (25 août 781), El-H'oseyn ben Yah'ya, à Saragosse, rompit traîtreusement le traité qui le liait à 'Abd er-Rah'mân, lequel fit marcher contre lui un fort corps de troupes commandé par Ghâleb ben Temmâm (1) ben 'Alk'ama. Dans les combats qui suivirent, plusieurs compagnons d'El-H'oseyn, entre autres son fils (2), furent faits prisonniers et envoyés à l'émir 'Abd er-Rah'mân, qui les fit exécuter. [Ibn] Temmâm ben 'Alk'ama resta à assiéger El-H'oseyn. En 166 (14 août 782), l'émîr 'Abd er-Rah'mân alla en personne continuer le siège de Saragosse. Il réduisit cette ville à la dernière extrémité à l'aide de trente-six mangonneaux, puis l'emporta de vive force. Il fit subir à El-H'oseyn la mort la plus atroce (3) et chassa les habitants de cette ville, pour tenir le serment qu'il avait prêté, mais il leur permit ensuite d'y rentrer.

---

(1) Tornberg a imprimé ثمامة en faisant remarquer que les mss portent ثمام. Le ms de Paris lit تمام ici et deux lignes plus bas. J'ai donc fait la même correction que plus haut (p. 99 et 127) ; elle est, au surplus, confirmée par le *Madjmoû'a* (p. 115) et par le *Fatho-l-Andaluçi* (p. 68).

(2) Qui s'était échappé presque aussitôt après avoir été livré comme otage (*Madjmoû'a*, 114).

(3) Il commença par lui faire couper les pieds et les mains (*ibid.* 116 ; Dozy, I, 381).

[P. 50] ...En 166 (14 août 782), Yezîd ben H'âtim était gouverneur d'Ifrîkiyya...

En 166, l'Omeyyade d'Espagne 'Abd er-Rah'mân fit mettre à mort le fils de son frère, El-Moghîra ben El-Welìd ben Mo'âwiya ben Hichâm, Hodheyl ben Eç-Çomeyl et Samora ben Djebala, qui s'étaient, pour lui arracher le trône, alliés avec El-'Alâ ben H'omeyd K'ocheyri (1). Mais celui-ci se fit un mérite de les dénoncer (2).

[P. 52] **Révolte d'Aboû'l-Aswad en Espagne**

En 168 (23 juillet 784), eut lieu en Espagne la révolte d'Aboû'l-Aswad Moh'ammed ben Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân Fihri (3). On raconte qu''Abd er-Rah'mân le tenait emprisonné à Cordoue depuis la fuite de son père et la mort violente de son frère 'Abd er-Rah'mân, faits que nous avons racontés. Dans sa prison, Aboû'l-Aswad, feignant d'être aveugle, laissait errer ses yeux dans le vague, et prolongea ce manège assez longtemps pour que l'émîr 'Abd er-Rah'mân crût cette cécité réelle. Dans l'endroit le plus reculé de la prison était un souterrain qui aboutissait au grand fleuve (Guadal-

(1) Il est parlé d'une autre conspiration de parents du prince, en 163 d'après Makkari (II, 31-32) ou en 165 (*Fatho-l-Andaluçi*, 69-70). Ces deux auteurs donnent quelques détails sur celle d'El-Moghîra (*ibid.*), mais le premier en fixe la date à 167, le second à 168, de même que le *Bayân* (II, 59); voir aussi le *Madjmoû'a* (p. 116).

(2) Le texte porte فتقرب بهم, qui se retrouve sous la forme فتغرّب بهم d'après le texte du *Fatho-l-Andaluçi* (p. 69) ; la traduction est conforme à ce que nous savons de ce complot. Ce dernier texte écrit le nom d'un des conjurés Samora ben H'alîla.

(3) Voir Dozy, I, 376 et 381 ; *Bayân*, II, 59 ; *Madjmoû'a*, p. 116 ; Ibn Khaldoûn, IV, 124. Cette révolte est placée par le *Bayân* à l'année 169.

quivir) et par où les prisonniers passaient pour aller se laver et satisfaire à d'autres besoins. Les gardiens ne surveillaient pas, à cause de sa cécité, Aboû'l-Aswad, qui disait en revenant du fleuve : « Qui est-ce qui mène l'aveugle à sa place? » Il entra en rapport avec un de ses clients qui était sur la rive (opposée) du fleuve, et qui, prêtant l'oreille à ses propositions, promit de lui procurer un cheval de selle. Un jour donc, il sortit pendant que son client l'attendait, traversa le fleuve à la nage, se précipita sur le cheval et parvint à gagner [P. 53] Tolède.

Là, de nombreux partisans vinrent se joindre à lui, et il retourna avec eux pour livrer bataille à l'Omeyyade 'Abd er-Rah'mân. Sur le Wâdi el-Ah'mar (Guadalimar), à K'ast'aloûna (1), eut lieu une sanglante rencontre où Aboû'l-Aswad défait laissa quatre mille des siens sur le terrain, non compris ceux qui se noyèrent dans la rivière. L'Omeyyade le poursuivit, en tuant tous ceux qu'il pouvait atteindre, jusqu'au-delà de la forteresse d'Er-Rebâh' (Calatrava). Aboû'l-Aswad réunit plus tard de nouvelles troupes et voulut recommencer la lutte en 169 (13 juillet 785); mais ses soldats se débandèrent dès leur contact avec l'avant-garde des troupes Omeyyades, et il dut s'enfuir; ses femmes furent faites prisonnières et la plupart de ses compagnons tués. Il vécut jusqu'en 170 (2 juillet 786), où il mourut dans une bourgade du territoire de Tolède. Son frère K'âsim se révolta ensuite et réunit un corps de troupes contre qui l'émîr marcha ; K'âsim eut l'imprudence d'aller le trouver sans avoir obtenu sa grâce, et il fut mis à mort (2).

---

(1) Cette localité n'est pas citée par Edrisi. Elle correspond (selon Lafuente, lexique du *Madjmoû'a*, 250) à Cazlona, l'ancienne Castulo ou Castulone, dans la région de Linares. La rencontre eut lieu, dit le *Bayân*, au Gué de la Victoire (sur ce lieu, voir *ibid.*, 264; *Mus. d'Espagne*, I, 314).

(2) Même version dans Ibn Khaldoûn. Le *Bayân* parle de la révolte, mais non de l'exécution de K'âsim.

En cette année 168 mourut Chîloûn (Silon), roi de Galice, que l'on remplaça par Alphonse. Mais Mauregat l'attaqua et le tua (1). Dans cette situation troublée, le lieutenant à Tolède d'ʿAbd er-Rah'mân fit une incursion dans le pays ; il y massacra du monde et rentra sain et sauf, traînant derrière lui du butin et des captifs.

En 168 (23 juillet 784), Aboû'l-Kâsim ben Wâsoûl, chef des hérétiques çofrites à Sidjilmâsa, mourut subitement pendant la dernière prière du soir. Il avait exercé l'autorité pendant douze ans et un mois, et fut remplacé par son fils Elyâs (2).

[P. 63] (Le soulèvement des Alides, sous le khalife El-Hâdi en 169 (13 juillet 785), se termina par le massacre qui eut lieu à Fakhkh, près la Mekke (3), où périt notamment El-H'oseyn ben ʿAli). Parmi ceux qui parvinrent à s'échapper figurait Idrîs ben ʿAbd Allâh ben el-H'asen ben el-H'asen ben ʿAli, qui put gagner l'Égypte. Le directeur des postes de cette province, Wâd'ih', client de Çâlih ben el-Mançoûr, qui était chiʿite ou partisan d'Ali, le fit fuir en poste jusqu'au Maghreb. Le fuyard s'installa à Walîla (Oulîli) dans le territoire de Tanger (4), et les Berbères du pays se rallièrent à lui. El-Hâdi fit d'abord décapiter, puis crucifier Wâdih'. Selon une autre version, c'est Er-Rechîd qui le fit mettre à mort. Ce prince, ajoute-t-on, envoya auprès d'Idrîs un émissaire,

---

(1) Après Silon, mort en 783, régna Mauregat, à qui succéda Bermude I, en 788. Alphonse II le Chaste monta sur le trône en 797.

(2) On retrouve à peu près les mêmes renseignements dans le *Bayân* (I, 155 ; cf. *Berbères*, I, 261).

(3) Sur ces événements, cf. notamment Fournel, I, 389 et suiv.

(4) Bekri écrit Oulîli et Oulileni (voir p. 248, 263, 269, 317) ; sur la fuite d'Idrîs et son établissement dans le Maghreb, cf. *ibid*, p. 268 ; *Berbères*, II, 559 ; *Bayân*, I, 72 et 218 ; *Nodjoûm*, I, 433 et 452 ; Kartâs, éd. Tornberg, texte p. 5, trad. p. 6).

Ech-Chemmâkh Yemâmi, client d'El-Mehdi, qui se donna pour un chi'ite et qui, par les marques de respect qu'il lui prodigua, se concilia sa faveur. Idrîs, qui l'avait fait demeurer avec lui, se plaignant un jour de souffrir des dents, reçut de son confident un remède empoisonné à employer au lever du jour. Ech-Chemmâkh s'enfuit aussitôt, et reçut d'Er-Rechîd la direction des postes d'Égypte. Quant à Idrîs, il mourut empoisonné, laissant pour successeur son fils Idrîs ben Idrîs, qui régna après lui. Cette famille garda le pouvoir dans ce pays et disputa le gouvernement de l'Espagne aux Omeyyades, ainsi que nous le dirons.

[P. 75] En 170 (2 juillet 786) mourut Yezîd ben Hâtim Mohallebi, gouverneur d'Ifrîkiyya, qui laissa ses fonctions à son fils Dâwoûd. Les Ibâdites s'étant soulevés dans les montagnes de Bâdja, Dâwoûd envoya contre eux une armée, qui fut battue ; il en équipa une seconde, qui obtint cette fois le dessus et qui massacra de nombreux Ibâdites. Après neuf mois de gouvernement, Dawoûd céda la place à son oncle Rawh' ben H'âtim Mohallebi, nommé gouverneur d'Ifrîkiyya par Hâroûn Er-Rechîd (1).

En 170 (2 juillet 786) l'Omeyyade 'Abd er-Rah'mân, prince d'Espagne, tomba sur les Berbères Nefza, dont il humilia la puissance et à qui il tua du monde.

[P. 76] La même année, 'Abd er-Rah'mân fit construire la grande mosquée de Cordoue sur l'emplacement d'une église. Il dépensa pour cela cent mille dinars (2).

---

(1) Comparez les récits, qui ne sont pas entièrement identiques, des *Berbères*, I, 224 et 387, et du *Bayân*, I, 72 ; Fournel, I, 385.

(2) Ces deux derniers faits sont également mentionnés dans le *Bayân* (II, 59 et 60, *suprà*, p. 101) ; le *Fatho-l-Andaluçi* (p. 70) parle de la fondation du *djâmi'* de Grenade (par suite d'une mauvaise lecture ?). C'est à Hichâm qu'Ibn el-Koutiyya (p. 279) attribue la fondation de la grande mosquée de Cordoue dont une portion du butin fait

Mort d'‘Abd er-Rah'mân l'Omeyyade

En 171, en rebî' II (18 septembre 787) mourut ‘Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya ben Hichâm ben ‘Abd el-Melik, roi d'Espagne. D'autres le font mourir en 172 (10 juin 788), ce qui est plus exact. Il naquit dans la région de Damas (1) ou à El-‘Olya, près de Tadmor, en 113 (14 mars 731) et mourut à Cordoue. Les dernières prières furent dites par son fils ‘Abd Allâh ; un autre de ses fils, Hichâm, qui avait été désigné comme héritier présomptif, était à Mérida comme gouverneur, et son fils aîné Soleymân ben ‘Abd er-Rah'mân était à Tolède, dont il était également gouverneur, de sorte que ni l'un ni l'autre n'assistèrent à la mort de leur père. ‘Abd Allâh surnommé Balensi, alors présent, reçut le serment de fidélité au nom de son frère Hichâm, à qui il annonça la mort de leur père et son avènement, et Hichâm se rendit alors à Cordoue.

‘Abd er-Rah'mân avait régné trente-trois ans et quelques mois ; son prénom *(konya)* était Aboû'l-Mot'arref, d'autres disent Aboû Soleymân ou Aboû Zeyd ; il laissa onze fils et neuf filles ; sa mère était une captive berbère amenée d'Ifrîkiyya. Il était roux et borgne, avait les joues maigres ; d'une taille haute et élancée, il portait deux boucles (2). Il avait la

---

à Narbonne par ‘Abd el-Wâh'id ben Moghîth aurait couvert les frais. Mais d'après d'autres auteurs (Makkari, II, 219 ; *infrà*, p. 153 ; *Bayân*, II, 92), cet édifice fut commencé par le père et achevé par le fils. Le *Mokaffa* (f. 56) parle aussi des nombreuses constructions édifiées par Abd er-Rah'mân.

(1) Dans une localité que le *Mokaffa* orthographie Deyr Khanînâ, le *Bayân* Deyr H'oseyna, le *Nodjoûm*, Deyr H'oneyn, et le *Madjmoû‘a*, Deyr H'annâ.

(2) Ces boucles jouèrent un rôle dans les prédictions de grandeur dont il était l'objet dès avant la conquête de l'Espagne (Dozy, I, 305).

parole facile et élégante et savait faire des vers ; doux, instruit, résolu, prompt à poursuivre les rebelles, il ne restait jamais longtemps en repos ou livré à l'oisiveté ; il ne se reposait sur personne du soin de ses affaires et ne se confiait qu'à son propre jugement. Doué d'une profonde intelligence, il alliait une bravoure poussée jusqu'à la témérité à une très grande prudence et se montrait large et généreux. Il portait le plus souvent des vêtements blancs. On le comparait à El-Mançoûr (l'Abbasside) pour la fermeté de sa volonté, pour son énergie et sa ferme administration (1). Il construisit la Roçâfa à Cordoue, par imitation de son grand'père Hichâm, qui avait élevé la Roçâfa de Syrie. Il y habitait quand il fit les vers suivants à propos d'un palmier isolé qu'il y vit :

[P. 77 ; T'awîl] Dans Roçâfa vient de nous apparaître un palmier égaré sur la terre d'Occident loin du pays qu'habitent ses pareils. Voilà, me suis-je dit, mon image ; moi aussi je vis dans un lointain exil, séparé depuis longtemps de mes enfants et de ma famille. Tu as grandi sur une terre étrangère, et comme toi je suis éloigné et séparé (des miens). Puisse le contenu des nuées matinales t'abreuver d'autant d'eau qu'en font déverser Arcture et l'Epi ! (2)

Il fut rejoint en Espagne par des Omeyyades d'Orient (3), dont on cite parmi les noms connus 'Abd el-Melik ben 'Omar ben Merwân, le descendant le plus direct de l'ancêtre des Benoû Omeyya. C'est lui, ainsi que nous l'avons dit, qui fut cause que l'on cessa en Espagne de prononcer la prière au nom des Abbassides (4). Il ('Abd el-Melik ?) avait onze enfants (mâles).

---

(1) La haute opinion qu'avait El-Mançoûr du fondateur de la dynastie omeyyade en Espagne est rapportée par le *Bayân*, II, 61 ; le *Madjmoû'a*, p. 118 ; Merrâkechi, trad., p. 14 ; le *Mokaffa*, f. 55 v° et 56 ; Dozy, I, 381.

(2) Ces vers se retrouvent dans Makkari (II, 37), dans le *Bayân* (II, 62) et dans le *Mokaffa* (f. 55 v°).

(3) Cf. Dozy, I, 385 ; Makkari, II, 32 ; *Madjmoû'a*, p. 95.

(4) Voir ci-dessus p. 122 ; *Fatho-l-andaluçi*, texte, p. 59 ; Makkari,

Avènement de son fils Hichâm

'Abd er-Rah'mân avait désigné comme héritier présomptif Hichâm et non son fils aîné Soleymân, à cause de l'intelligence et de la capacité qu'il lui avait reconnues (1). Hichâm, lors de la mort de son père, se trouvait à Mérida, dont il était gouverneur et administrateur, et son frère aîné Soleymân était à Tolède. Ce dernier désirait obtenir le pouvoir pour lui-même et était jaloux de son frère Hichâm, à cause de la préférence dont celui-ci avait été l'objet de la part de leur père ; aussi le haïssait-il secrètement, et il songeait à se révolter. Un autre frère, 'Abd Allâh surnommé Balensi, se trouvait à Cordoue au moment de la mort d''Abd er-Rah'mân et fit prêter de nouveau le serment d'obéissance à Hichâm, après avoir récité les dernières prières sur le corps de leur père. Hichâm, averti par lui de la mort de ce dernier et de cette prestation de serment, partit aussitôt pour Cordoue, où il arriva en six jours et où il prit en mains le pouvoir (2). 'Abd Allâh rentra chez lui en donnant des témoignages d'une obéissance qui n'était pas dans son cœur. Nous raconterons, si Dieu le permet, ce qu'il fit plus tard.

II, 40. Ce fut au bout de dix mois qu'Abd er-Rah'mân fit supprimer le nom du persécuteur de sa famille ; le *Mokaffa* dit que ce fut au bout d'un an. Le discours que tint 'Abd el-Melik pour provoquer un changement dans la *khotba* y est rapporté, f. 56.

(1) Makkari (I, 216) parle de l'éducation que reçurent les deux princes et des aptitudes qu'ils témoignaient.

(2) Sur les circonstances dans lesquelles ce prince monta sur le trône, cf. *Bayân*, II, 63 ; Fournel, I, 430.

[P. 78] Nomination de Rawh' ben H'âtim au gouvernement d'Ifrîkiyya

En l'an 171 (21 juin 787) Er-Rechîd nomma, à la suite de la mort de Yezîd ben Hâtim, le frère de celui-ci, Rawh' ben H'âtim ben K'abîça ben el-Mohalleb ben Aboû Çofra, en qualité de gouverneur de l'Ifrîkiyya (1). Rawh' arriva en redjeb (comm. le 15 décembre 787) dans ce pays, alors administré par son neveu Dâwoûd ben Yezîd, qui se rendit auprès d'Er-Rechîd et fut nommé à un autre gouvernement. Rawh' lui-même a raconté ceci : « J'étais gouverneur de Filist'în (Palestine) quand Er-Rechîd, qui savait que mon frère Yezîd était mort, me fit appeler, et me dit : Veuille Dieu t'armer de patience ! Tu viens de perdre ton frère, et je te nomme à sa place pour que tu puisses garder ses partisans et ses clients. »

Sous son administration, le pays n'eut jamais à souffrir de troubles, car les massacres d'hérétiques auxquels Yezîd avait procédé avaient abattu tous les fauteurs de désordres. Rawh' mourut à Kayrâwan en ramadân 174 (10 janvier 791) et fut inhumé dans une tombe voisine de celle de son frère. El-Mançoûr autrefois avait nommé simultanément les deux frères Yezîd en Ifrîkiyya et Rawh' en Sind, [P. 79] et la remarque lui fut faite que la distance qui devait un jour séparer les tombes de l'un et de l'autre était bien grande. Cependant Yezîd mourut à Kayrawân, et son frère et successeur y mourut également et fut enterré côte à côte avec Yezîd. Rawh' était plus connu en Orient que Yezîd, celui-ci l'était moins en Orient qu'en Occident, où il

---

(1) Ibn Khallikân (I, 529) a consacré un article à ce personnage ; cf. *Bayân*, I, 74 ; *Berbères*, I, 387 ; Fournel, I, 385.

administra plus longtemps et où il fit maintes et maintes expéditions contre les insurgés.

[P. 79] Ce fut en 171 (21 juin 787) que Rawh' ben Hâtim se rendit en Ifrîkiyya.

[P. 79] **Révolte des deux fils d''Abd er-Rah'mân, Soleymân et 'Abd Allâh, contre leur frère Hichâm** (1).

En 172 (10 juin 788), d'autres disent avec raison en 173 (30 mai 789), Soleymân et 'Abd Allâh, tous les deux fils d''Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya ben Hichâm, l'émir d'Espagne, se mirent en insurrection contre leur frère Hichâm, qui avait succédé à son père, nous l'avons dit. Quand il fut monté sur le trône, Hichâm garda auprès de lui son frère 'Abd Allâh Balensi, qui était son favori et à qui il accordait bienfaits et honneurs, mais que [P. 80] le partage du pouvoir aurait seul pu satisfaire. Balensi en vint à redouter Hichâm, d'auprès de qui il s'enfuit pour rejoindre son frère Soleymân à Tolède. A son départ de Cordoue, Hichâm le fit poursuivre par un corps de troupes qui ne l'atteignit pas. Alors ce prince réunit une armée et alla assiéger ses deux frères à Tolède. De son côté, Soleymân avait appelé à lui de nombreuses troupes, et quand le siège fut commencé, il laissa, pour défendre la ville, son fils et son frère 'Abd Allâh, tandis que lui-même en sortit dans l'intention d'occuper Cordoue. Hichâm, bien que connaissant son projet, ne bougea pas et continua le siège de Tolède. Soleymân

(1) Le règne de Hichâm est traité fort sommairement par Dozy (II, 54-57), qui se borne à peu près à rappeler les pratiques de dévotion auxquelles ce prince se livra ; il en est de même dans le *Madjmoû'a* et dans Merrâkechi.

arriva jusqu'à Secunda, où il pénétra. Mais les Cordouans marchèrent contre lui et surent se défendre. Hichâm lança alors à sa poursuite un détachement commandé par son fils 'Amîd el-Moulk (1), et à l'approche de ce dernier, Soleymân s'enfuit à Mérida. Le gouverneur (2) nommé dans cette ville par Hichâm lui livra une bataille où Soleymân fut mis en déroute. Quant à Hichâm, après avoir assiégé Tolède pendant deux mois et quelques jours, et avoir coupé les arbres des environs, il retourna à Cordoue, où son frère 'Abd Allâh vint le trouver (3) sans avoir obtenu son pardon ; mais Hichâm le reçut honorablement et lui fit des libéralités.

En 174 (19 mai 790), Hichâm envoya son fils Mo'âwiya avec une forte armée à Todmîr, où se trouvait Soleymân. Dans les combats qui suivirent, on ravagea le territoire de cette ville, on réduisit les habitants et les résidents et l'on arriva ainsi jusqu'à la mer. Soleymân s'enfuit alors de Todmîr et se réfugia chez les Berbères du territoire de Valence, où il était protégé par la difficulté des routes de ce pays. Mo'âwiya rentra en conséquence à Cordoue. Cela finit par un arrangement aux termes duquel Soleymân put quitter l'Espagne avec ses femmes, ses enfants et ses biens, en outre de soixante mille dinars que lui paya Hichâm comme l'équivalent de sa part dans la succession paternelle. Soleymân alla se fixer dans le pays des Berbères (4).

---

(1) Le ms de Paris lit « 'Abd el-Melik », lecture confirmée par le *Bayân* (II, 64), où les faits dont il s'agit sont racontés à peu près de la même manière. Le nom de ce prince se retrouve plus loin.

(2) Il s'appelait H'odeyr et était connu sous le nom d'El-Madhboûh' (*Bayân*, *l. l.*).

(3) En l'année 174 (*ibid.*)

(4) C'est-à-dire en Afrique, ainsi que le précisent le *Bayân* et Ibn Khaldoûn.

Autre soulèvement contre Hichâm

Dans cette même année 172 (10 juin 788), se révolta aussi Sa'îd ben El-H'oseyn ben Yah'ya Ançâri à Châghont (Sagonte), dans la région de Tortose, dans l'Espagne orientale, où il s'était réfugié lorsque son père fut tué, comme nous l'avons raconté. Il adressa un appel aux Yéménites, dont il soutint la cause, et de nombreux partisans se réunirent autour de lui. Il s'empara du pouvoir à Tortose, dont il expulsa le gouverneur Yoûsof K'aysi. [P. 81] Moûsa ben Fortoûn (1), partisan de Hichâm, lui tint tête et fut soutenu par les Mod'arites ; à la suite d'une rencontre, il mit en fuite Sa'îd, qui fut tué. Moûsa marcha alors sur Saragosse, dont il se rendit maître ; mais un affranchi d'El-H'oseyn ben Yah'ya, nommé Djah'dar, à la tête de nombreux partisans, l'attaqua, et Moûsa fut tué. Un autre soulèvement éclata à Barcelone, dirigé par Mat'roûh' ben Soleymân ben Yak'z'ân, qui commandait à des troupes nombreuses, et qui s'empara des villes de Saragosse et de Huesca ; il s'implanta solidement dans cette région, pendant que Hichâm était occupé à combattre ses deux frères Soleymân et 'Abd Allâh (2).

En 172, mourut à Kayrawân Aboû Yezîd Riyâh' ben Yezîd Lakhmi, homme pieux dont les prières étaient exaucées du ciel.

[P. 82] En 173 (30 mai 789), mourut Mauregat, roi de Galice en Espagne, qui eut pour successeur Bermond

---

(1) Dans Ibn Khaldoûn, *Fark'oûk'*.

(2) Voyez ce que dit le *Bayân*, d'après Râzi, de ces événements (I, 63-64) ; cf. *Nodjoûm*, I, 467 et 472.

ben Kaloûria le prêtre. Bermond abdiqua ensuite pour se faire moine, et appela son neveu au trône en 175 (9 mai 791) (1).

En 174 (19 mai 790) eut lieu la mort de Rawh' ben H'âtim.

[P. 83] Victoire de Hichâm sur ses deux frères et sur Mat'roûh'

En 175 (9 mai 791), Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân, prince d'Espagne, vint à bout de ses deux frères Soleymân et 'Abd Allâh, qu'il exila du pays (2).

Une fois tranquille de ce côté, il s'occupa de Mat'roûh' ben Soleymân ben Yak'z'ân, et fit marcher une armée nombreuse, commandée par Aboû 'Othmân 'Obeyd Allâh ben 'Othmân, contre le rebelle, qui fut assiégé à Saragosse, mais qui résista victorieusement. Aboû 'Othmân, levant alors le siège, alla établir son camp au fort de T'arsoûna (Tarzona), proche de Saragosse; de là il harcela les habitants de Saragosse à l'aide de détachements de cavalerie et empêcha le ravitaillement de la ville. Or Mat'roûh', étant une fois sorti à la tombée du jour pour chasser au faucon, descendit de cheval pour égorger de sa main un oiseau qu'avait pris le fauconnier. Éloigné du reste de la troupe avec deux compagnons seulement,

(1) Mauregat ou Maurecat succéda à Silon ; à sa mort Alphonse II fut proclamé en octobre 789 et régna deux ans, au bout desquels les grands choisirent un de ses parents, le diacre Bermude. Celui-ci ne tarda pas, à la suite d'une défaite que lui infligèrent les musulmans, à rendre le trône à Alphonse II le Chaste, qui régna jusqu'en 842 et eut pour successeur Ramire I, fils de Bermude ; celui-ci mourut en 850 (*Art de vérifier les dates* ; Dozy, *Recherches*, 3e éd., p. 127).

(2) Le *Fatho-l-Andaluci* (p. 72 texte) dit que Hichâm fit exécuter son frère Soleymân, ce qui est en contradiction avec ce qui a été dit et avec ce que nous verrons plus loin.

il fut tué par ceux-ci, [P. 84] qui portèrent sa tête à Aboû 'Othmân. Ce dernier marcha alors contre Saragosse, dont les habitants lui firent par écrit des offres de soumission qu'il accepta. Il prit possession de la ville et envoya à Hichâm la tête de Mat'roûh' (1).

Expédition de Hichâm, roi d'Espagne

Après avoir mis fin à la révolte de Mat'roûh', Aboû 'Othmân s'avança avec son armée dans le pays des Francs et marcha contre Alava (2). Les ennemis, qui voulurent lui tenir tête, furent, grâce à l'aide divine, défaits et laissèrent de nombreux morts sur le terrain.

En la même année, Hichâm envoya aussi une armée commandée par Yoûsof ben Bokht en Galice, dont le roi Bermude le grand soutint une bataille acharnée, mais où il fut vaincu et où il perdit beaucoup de monde (3).

En cette même année, les Tolédans reconnurent l'autorité de l'émir Hichâm, qui leur pardonna. Toujours à cette époque, Hichâm emprisonna son fils 'Abd el-Melik, contre qui il lui avait été fait un rapport; ce prince resta emprisonné jusqu'à la fin du règne de son père et pendant une partie du règne de son frère. Il mourut en captivité en 198 (31 août 813).

En 175 (9 mai 791), naquit Idrîs ben Idrîs ben el-H'asan ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû T'âlib.

[P. 91] En 176 (27 avril 792), 'Abd el-Melik ben 'Abd el-Wâh'id conduisit l'armée du prince d'Espagne dans

---

(1) Le même récit se retrouve dans le *Bayân* (II, 65), qui donne le nom des deux assassins de Mat'roûh ; *Nodjoûm*, I, 473.

(2) En arabe « Alaba et les forts », ce qui désigne la région qui forma le comté et royaume de Castille.

(3) Cette expédition est de 176, d'après le *Bayân* (II, 65) ; cf. Makkari, II, 217; Dozy, *Recherches*, t. I, 2e édition, p. 140; 3e éd., p. 128.

le pays des Francs et pénétra dans la région d'Alava (1), d'où il revint sain et sauf avec le butin qu'il y avait fait.

La même année, Hichâm envoya son fils El-H'akam à Tolède en qualité de gouverneur. Ce prince en prit possession et s'y installa ; c'est là que naquit son fils 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam, qui succéda à son père sur le trône d'Espagne.

[P. 92] **Invasion dirigée contre les Francs**

En 177 (17 avril 793), Hichâm, prince d'Espagne, envoya sur le territoire ennemi une nombreuse armée commandée par 'Abd el-Melik ben 'Abd el-Wâh'id ben Moghîth et qui poussa jusqu'à Narbonne et Djeranda (Gerona?). Ce général attaqua d'abord Djeranda, où se trouvait une garnison franque d'élite ; il tua les plus braves, détruisit les murs et les tours de la ville et faillit s'en emparer. Il marcha ensuite sur Narbonne, où il renouvela les mêmes exploits, puis, poussant en avant, il foula le sol de la Cerdagne. Pendant plusieurs mois, il parcourut ce pays dans tous les sens, faisant violence aux femmes, tuant les guerriers, détruisant les forts, brûlant et pillant tout, chassant devant lui l'ennemi qui s'enfuyait en désordre. Il rentra sain et sauf, traînant après lui un butin dont Dieu seul sait l'importance. Cette expédition est l'une des plus célèbres des musulmans d'Espagne (2).

---

(1) Le *Bayân* place sous l'année 176 une expédition dirigée contre Alava par Aboû 'Othmân 'Obeyd Allâh ; cf. Makkari, II, 217 ; Dozy, *Recherches*, 2e éd., I, p. 141 et 145 ; 3e éd., p. 130 et 133 ; ce savant ne cite pas notre chronique.

(2) Il est aussi parlé de cette campagne de 177 par le *Nodjoûm* (I, 484).

El-Fad'l ben Rawh' ben H'âtim est nommé gouverneur d'Ifrîkiyya (1)

Cette nomination fut faite en 177 (17 avril 793) par Er-Rechîd, qui, à la suite de la mort de Rawh', avait tout d'abord confié ce poste à H'abîb ben Naçr Mohallebi, à qui il le retira pour le donner à El-Fad'l à la suite de la démarche faite par celui-ci à la cour. El-Fad'l retourna alors en Ifrîkiyya, où il arriva en moharrem 177 (avril-mai 793) [P. 93] et nomma gouverneur de Tunis son neveu El-Moghîra ben Bichr ben Rawh'. L'inexpérience de cet officier fit qu'il traita sans considération les soldats du *djond*, qu'El-Fad'l avait déjà indisposés par de mauvais procédés amenés par leur affection pour H'abîb ben Naçr (2), l'ex-gouverneur. Aussi ceux d'entre eux qui étaient à Tunis écrivirent-ils à El-Fad'l de les débarrasser de son neveu, et à la suite de l'insuccès de leur requête tombèrent-ils d'accord pour se refuser à lui obéir. Moh'ammed ben el-Fârisi, officier des Khorâsâniens, leur fit alors observer que toute agglomération privée de chef est bien près de sa perte et qu'il fallait choisir quelqu'un qui les dirigeât. La justesse de cette remarque les frappa, et ils élurent un de leurs officiers, 'Abd Allâh ben el-Djâroûd, dit 'Abdaweyh (3) Anbâri, à qui ils promirent une obéissance absolue. Puis ils chassèrent El-Moghîra en écrivant à El-Fad'l : « Nous n'avons pas voulu nous soustraire à ton obéissance, et si nous avons chassé ce chef c'est à cause de ses

---

(1) Sur les événements qui suivent, voir le *Bayân*, I, 76 ; *Berbères*, I, 389 ; Fournel, I, 402.

(2) Le texte porte « Naçr ben H'abîb ».

(3) Ou 'Abd Rabbihi, ainsi que l'écrit le *Bayân*, peut-être par suite d'une confusion facile dans l'écriture arabe.

mauvais procédés ; remplace-le par quelqu'un qui nous agrée ! » Alors El-Fad'l nomma et envoya à Tunis son cousin paternel, ʿAbd Allâh ben Yezîd ben H'âtim. Celui-ci était à une journée de Tunis quand il fut rejoint par une troupe de gens envoyés par Ibn el-Djaroûd avec la mission d'examiner ce qu'il ferait et de n'agir que d'après son ordre à lui. Mais ces hommes se dirent entre eux que la nomination de son cousin faite par El-Fad'l n'était qu'une manœuvre et qu'il se réservait de tirer vengeance de l'expulsion [du fils] de son frère. En conséquence, ils assaillirent ʿAbd Allâh ben Yezîd, le tuèrent et firent prisonniers les officiers qui l'accompagnaient. Cet événement força la main à ʿAbd Allâh ben el-Djâroûd et à ses partisans, qui durent se révolter et donner tous leurs efforts à la destruction du pouvoir d'El-Fad'l. Ibn el-Fârisi prit la direction des affaires et écrivit à chacun des officiers d'Ifrîkiyya et des gouverneurs de villes : « Vu les actes blâmables d'El-Fad'l dans les pays soumis au Prince des croyants, et sa mauvaise administration, nous n'avons pu que nous révolter pour l'expulser. Après examen, nous n'avons trouvé personne qui, par sa fidélité au Prince des croyants, par sa grande autorité et son influence sur les troupes du *djond*, se distingue plus que toi ; en conséquence [nous te laissons en place, mais] nous feindrons être sans relations avec toi. Puis, si nous l'emportons, nous ferons de toi notre délégué et nous écrirons dans ce sens au Prince des croyants ; si nous échouons, nul ne saura nos intentions. Je te salue. » [P. 94] Ce système aliéna à El-Fad'l le *djond* tout entier, et tout le monde se mit du côté des insurgés. Ceux-ci se portèrent au devant d'une nombreuse armée qu'El-Fad'l envoya contre eux, et qui fut battue et rejetée vers Kayrawân ; Ibn el-Djâroûd la poursuivit, et cette place, après un siège d'un jour, lui ouvrit ses portes, de sorte qu'il y pénétra en djomâda II 178 (septembre 794). Il en fit sortir son adversaire, mais lui donna une escorte

chargée de les mener, lui et les parents qui l'accompagnaient, à Gabès ; le départ s'effectua le jour même, puis Ibn el-Djâroûd les fit revenir, et El-Fad'l ben Rawh' ben H'âtim fut mis à mort.

Ce meurtre excita la colère d'une portion du *djond*, qui déclara la guerre à Ibn el-Djâroûd. Les troupes envoyées par celui-ci furent vaincues après un combat acharné et durent battre en retraite, tandis que leurs vainqueurs se rendirent maîtres de Kayrawân. Ibn el-Djâroûd, qui était alors à Tunis, profita de ce qu'ils s'étaient divisés après la conquête de cette ville pour marcher contre eux, leur livrer bataille et tuer un certain nombre des plus marquants. Mais à la suite de cette affaire, les troupes du *djond* se reformèrent à Laribus, mirent à leur tête El-'Alâ' ben Sa'îd, gouverneur du Zâb, et marchèrent de nouveau sur Kayrawân.

Gouvernement de Harthema ben A'yan en Ifrîkiyya

Au moment où El-'Alâ allait se mettre en marche, eut lieu l'arrivée de Yah'ya ben Moûsa (1), qui était envoyé par le khalife Er-Rechîd. Celui-ci, en effet, ayant appris les bouleversements provoqués en Ifrîkiyya par Ibn el-Djâroûd, y avait envoyé Harthema ben A'yan en le faisant accompagner de Yah'ya ben Moûsa, à cause de la considération dont jouissait ce dernier aux yeux des Khorâsâniens (2), et Yah'ya reçut l'ordre de précéder

---

(1) Ce Yah'ya ben Moûsa paraît être le Yah'ya ben Moûsa ben 'Isa, dont il est parlé dans le *Nodjoûm* (I, 497 ; comparez le récit des pp. 484-485) comme ayant été trois fois gouverneur d'Égypte. Il est aussi parlé par Noweyri (*Berbères*, I, 392) d'un Yaktîn qui est, semble-t-il, le frère de Yah'ya. Voir également Fournel (I, 405, n. 4, et 406, n. 1).

(2) C'est-à-dire les troupes originaires du Khorâsân, qui étaient nombreuses en Afrique (ci-dessus, p. 66, n. 2).

Harthema auprès d'Ibn el-Djâroûd, pour ramener celui-ci par adresse à rentrer dans l'obéissance avant l'arrivée de Harthema. Quand il parvint à Kayrawân, Yah'ya entama de longs pourparlers avec Ibn el-Djâroûd, à qui il remit la lettre du khalife et dont il obtint cette réponse : « Je suis absolument prêt à obéir ; mais El-'Alâ ben Sa'îd s'approche à la tête des Berbères, et si je quitte Kayrawân, ces gens attaqueront la ville et s'en empareront, de sorte qu'ainsi j'aurai fait perdre une partie de ses possessions au Prince des croyants. (Au lieu de cela) je vais marcher contre El-'Alâ : [P. 95] si je suis battu, c'est à vous de veiller à ces lieux ; si je l'emporte, j'attendrai ici l'arrivée de Harthema pour lui remettre le pays, et j'irai trouver le Prince des croyants. » Comme son but n'était que de dissimuler et de repousser Harthema au cas où lui-même resterait vainqueur, Yah'ya, qui lisait dans son jeu, s'aboucha secrètement avec Ibn el-Fârisi et lui reprocha sa désobéissance ; alors ce chef, s'excusant, jura qu'il n'en était rien et lui offrit son concours contre Ibn el-Djâroûd. En effet, il s'attacha à ruiner l'autorité de ce dernier, détacha d'abord de lui un certain nombre des soldats du *djond*, puis ses forces s'étant accrues, il se disposa à attaquer son ancien chef, qui s'entendit avec T'âlib (1), un de ses propres soldats : « Quand, lui dit-il, les deux armées seront en face, je demanderai à voir Ibn el-Fârisi pour lui adresser des reproches ; à ce moment, tu t'approcheras pendant qu'il ne sera pas sur ses gardes et tu le tueras. » T'âlib accepta cette mission, et les choses se passèrent de la manière convenue. A la suite du meurtre de Moh'ammed ben el-Fârisi, ses troupes se débandèrent, et Yah'ya ben Moûsa rejoignit Harthema à Tripoli.

Alors El-'Alâ' ben Sa'îd, voyant que Harthema disposait de forces considérables et que de toutes parts on se

---

(1) Ou Aboû T'âlib, d'après Nowayri (*Berbères*, I, 393).

ralliait à lui, s'avança contre Ibn el-Djâroûd, qui comprit l'impossibilité de lui résister et écrivit à Yah'ya ben Moûsa qu'il était prêt à lui livrer Kayrawân. Yah'ya partit donc à la tête du *djond* de Tripoli en moharrem 179 (mars-avril 795) et trouva, en arrivant à Gabès, la masse du *djond* qui s'était portée à sa rencontre. Ibn el-Djâroûd sortit de Kayrawân au début de çafar (fin avril 795), après y avoir gouverné sept mois, et d'autre part El-'Alâ ben Sa'îd et Yah'ya ben Moûsa marchaient au plus tôt sur cette ville, chacun tâchant d'y devancer l'autre pour avoir l'honneur de cette expulsion. Ce fut El-'Alâ qui y arriva le premier : il y massacra un certain nombre des partisans d'Ibn el-Djâroûd, puis alla se présenter à Harthema. Ibn el-Djâroûd se présenta également devant ce chef, qui l'envoya à Er-Rechîd avec une lettre portant que l'honneur de son expulsion revenait à El-'Alâ. Celui-ci, sur la demande du khalife, fut envoyé à la cour, où il reçut des cadeaux nombreux et une robe d'honneur, après quoi il séjourna peu de temps en Égypte et y mourut. Quant à Ibn el-Djâroûd, il fut interné à Baghdâd.

Harthema se rendit [P. 96] à Kayrawân, où il fit son entrée en rebî' I 179 (mai-juin 795) : il accorda leur pardon aux habitants et les tranquillisa. Il bâtit, en 180 (15 mars 796), le grand château d'El-Monastîr; il fit également élever les remparts de Tripoli du côté de la mer.

Ibrâhîm ben el-Aghlab, qui gouvernait alors le Zâb, se concilia Harthema par les nombreux cadeaux qu'il lui envoya ainsi que par ses démonstrations d'amitié; il obtint ainsi de lui le gouvernement d'une province du Zâb, où il laissa de bons souvenirs (1).

'Iyâd' ben Wahb Hawwâri et Koleyb ben Djomay' Kelbi réunirent ensuite des troupes pour combattre

(1) Ibn Khaldoûn (Desvergers, *Hist. de l'Afrique*, p. 81) s'exprime de même ; mais, d'après le *Bayân* (I, 83), Ibrâhîm reçut le gouvernement du Zâb pendant qu'Ibn Mok'âtil était à la tête de l'Ifrîkiyya. Cf. Belâdhori, p. 223.

Harthema ; celui-ci mit à la tête de forces imposantes Yah'ya ben Moûsa, qui dispersa les armées ennemies et en fit un grand massacre, puis rentra à Kayrawân (1).

En présence de la situation troublée de l'Ifrîkiyya, Harthema envoya successivement plusieurs lettres au khalife Er-Rechîd pour obtenir son rappel ; il lui fut permis de rentrer en 'Irâk, et il partit d'Ifrîkiyya en ramadân 181 (26 octobre 797), après y avoir gouverné deux ans et demi.

[P. 99] Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs et les Galiciens

En 178 (6 avril 794), Hichâm envoya chez les Francs une armée commandée par 'Abd el-Kerîm ben 'Abd el-Wâh'id ben Moghîth, qui razzia la région d'Alava et ramena victorieusement du butin. Il fit aussi marcher une autre armée commandée par le frère du précédent, 'Abd el-Melik ben 'Abd el-Wâh'id, contre la Galice. Cette expédition eut pour résultat la destruction de la capitale du roi Alphonse et des églises et une certaine quantité de butin. Mais à leur retour, les musulmans, trompés par leur guide, furent soumis à de rudes épreuves : beaucoup d'entre eux périrent, ainsi que leurs montures, et ils perdirent leurs bagages ; le reste put cependant échapper (2).

---

(1) Le *Bayân* et Noweyri gardent le silence sur cette révolte, qui est cependant mentionnée ailleurs (Ibn Khaldoun-Desvergers, p. 82 ; *Nodjoûm*, I, p. 488, avec la variante Koleyb ben Djâmi' ; Fournel, I, 408).

(2) Le *Bayân* ne parle pas d'expédition sous l'année 178, bien que Makkari (II, 218) indique aussi cette date. Mais le premier de ces ouvrages mentionne celle qui eut lieu en 179. Il y a d'ailleurs des traits communs dans le récit que fait Ibn el-Athîr des deux expéditions de 178 et de 179 ; cf. *suprà* p. 144, n. 1.

Révolte à Tâkoronnâ (1)

En 178 (6 avril 794) eurent lieu les troubles de Tâkoronnâ, en Espagne : les Berbères se révoltèrent, ravagèrent le pays par leurs incursions et exercèrent le brigandage. Hichâm fit marcher contre eux un corps de troupes considérable, dont le chef était ʻAbd el-K'âdir ben Abân ben ʻAbd Allâh, affranchi de Moʻâwiya ben Aboû Sofyân. Il marcha contre cette ville et ne cessa la lutte qu'après en avoir tué ou fait prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient ; quelques-uns des survivants parvinrent à s'enfuir. Il pénétra ensuite chez les autres tribus berbères. A la suite de ces événements, le canton et les montagnes de Tâkorronâ restèrent sept ans sans habitants.

[P. 100] En 178 (6 avril 794), la campagne d'été fut commandée par Moʻâwiya ben Zofar ben ʻAçim, et celle d'hiver par Soleymân ben Râchid, qui était secondé par Elbîd (Elpidio), patrice de Sicile (2).

Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs

En 179 (26 mars 795), Hichâm, prince d'Espagne, envoya en Galice une armée considérable commandée par ʻAbd el-Melik ben ʻAbd el-Wâh'id ben Moghîth, qui pénétra jusqu'à Astorga. De son côté, Alphonse avait réuni des troupes, fait des levées et obtenu des secours du roi de Biscaye, son voisin, des Normands (3) qui

(1) C'est le nom que portait alors le district de Ronda (Dozy, I, 343 n.).

(2) Ce passage figure dans Amari, *Biblioteca* (I, 363).

(3) Ou des *Madjoûs*, ainsi que les désignent les Arabes. Sur cette expédition, voir *Bayân*, II, 66 ; Dozy, *Recherches*, I, 133, 3e éd.

habitaient de ce côté et des habitants de ces régions. Alphonse, qui était à la tête de cette armée considérable, eut peur quand ‘Abd el-Melik marcha contre lui, et retourna sur ses pas. Mais ‘Abd el-Melik, le poursuivant de près, tua tous les traînards et conquit le pays, où il s'avança fort loin ; il y resta quelque temps, pillant, tuant et détruisant tout; il fit violence aux femmes d'Alphonse et rentra sans accident.

Hichâm avait aussi envoyé une seconde armée dans une autre direction ; elle pénétra dans le pays de concert avec ‘Abd el-Melik, et détruisit, emprisonna et pilla tout. Mais quand elle voulut se retirer, elle se heurta à des troupes franques, qui la battirent et lui tuèrent un certain nombre d'hommes ; elle put cependant se tirer d'affaire, et les survivants purent rentrer chez eux sans autre dommage.

[P. 101] **Mort de Hichâm**

En çafar 180 (1) mourut Hichâm ben ‘Abd er-Rah'mân ben Mo‘âwiya ben Hichâm ben ‘Abd el-Melik ben Merwân, prince d'Espagne, après un règne de sept ans sept mois et huit jours, d'autres disent neuf et même dix mois ; il était âgé de trente-neuf ans et quatre mois. Son *konya* était Aboû'l-Welîd, et il était fils d'une esclave concubine ; il avait le teint blanc et les yeux d'un bleu foncé mêlé de rouge ; il était louche. Ce prince, qui laissa cinq fils, était actif, résolu, sage, vaillant, juste, bon, ami des gens de bien et des gens vertueux, dur à ses ennemis, passionné pour la guerre sainte. L'un de ses plus beaux actes est d'avoir institué un fonctionnaire qui, sous son règne, prélevait l'aumône légale conformément au Livre divin et à la tradition prophétique. Il acheva la

(1) Exactement, dans la nuit du 7 au 8 çafar, ou 21 avril 796 (*Bayân*, II, 70).

construction de la grande mosquée de Cordoue, que la mort avait empêché son père [P. 102] de terminer, et édifia en outre de nombreuses petites mosquées.

Sous son règne, l'Islâm était si fort et l'infidélité réduite à une belle impuissance, qu'un particulier étant mort en léguant de quoi racheter un prisonnier musulman, toutes les recherches ne purent faire découvrir l'existence d'un seul prisonnier à qui l'on pût rendre sa liberté (1). Les Espagnols ont longuement parlé de ses mérites, assez éminents pour qu'ils aient comparé sa vie à celle d''Omar ben 'Abd el-'Azîz.

Avènement de son fils El-H'akam, surnommé El-Montaçir

Hichâm eut pour successeur son fils El-H'akam, qui fut un prince vaillant et résolu. C'est lui qui le premier en Espagne réunit un grand nombre de mamlouks (2); il installa une garde à cheval à la porte du palais et prit les manières des princes puissants. Il s'occupait lui-même des affaires, parlait bien et savait faire des vers.

Ses deux oncles Soleymân et 'Abd Allâh, qui étaient sur le littoral occidental d'Afrique, se révoltèrent contre lui. 'Abd Allâh Balensi passa en Espagne et s'empara de Valence; il fut suivi par son frère Soleymân, qui était à Tanger, et tous deux s'avancèrent en soulevant les populations contre El-H'akam et en suscitant des troubles. La lutte dura quelque temps, mais El-H'akam resta victorieux (3). Plus tard, ce prince se rendit maître de la

(1) Ce détail figure encore dans le *Madjmoû'a* (texte, p. 120): comparez également le *Bayân*, II, 67 et s., mais aussi le *Fatho-l-andaluçi*, p. 71 du texte.

(2) On a vu plus haut (p. 121), que son grand-père avait commencé à le faire.

(3) Voir le *Bayân* (II, 70 et 72); *infrà*, p. 161.

personne de son oncle Soleymân, qu'il fit exécuter en 184 (31 janvier 800). Quant à 'Abd Allâh, il resta à Valence sans causer de désordres, mais la crainte lui fit faire des propositions de paix à El-H'akam, et un traité fut conclu entre eux en 186 (9 janvier 802) : les fils d''Abd Allâh épousèrent les sœurs d'El-H'akam (1), et les troubles cessèrent.

Pendant qu'El-H'akam était occupé par ses dissensions avec ses oncles, les Francs, profitant de l'occasion, pénétrèrent sur le territoire musulman et s'emparèrent de Barcelone en 185 (19 janvier 801) ; ils s'y établirent et y amenèrent leurs compatriotes, tandis que les troupes musulmanes durent se retirer (2).

Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs

En 180 (15 mars 796), El-H'akam, émir d'Espagne, envoya sur le territoire franc une armée commandée par 'Abd el-Kerîm (3) ben Moghîth. Ce général envoya de petits détachements de cavalerie qui se livrèrent au pillage, [P. 103] au meurtre et à l'incendie. Il fit ainsi passer par quelques cavaliers un bras de mer resté à sec à marée basse et au-delà duquel les Francs avaient déposé leurs biens et leurs familles, comptant bien que personne ne pourrait les y atteindre. Mais leur calcul fut déjoué, car les musulmans s'emparèrent de toutes ces richesses, firent prisonniers ou tuèrent un grand nombre d'hommes et

---

(1) Le *Bayân* (ii, 73) ne parle que du mariage du fils d''Abd Allâh avec la sœur d'El-H'akam ; voir ci-dessous, p. 164.

(2) Ces faits, que le *Bayân* passe sous silence, sont rappelés plus loin (*infrà*, p. 163) et mentionnés par Makkari (i, 219) et par Ibn Khaldoûn.

(3) Suppléez « ben 'Abd el-Wâh'id » avec le *Bayân*, qui parle aussi de cette expédition (ii, 70-71).

s'emparèrent des femmes, puis rejoignirent 'Abd el-Kerîm. Une autre troupe alla par son ordre porter la destruction en France (1) et en ramena du butin et des prisonniers. Sur l'avis que lui donna l'un de ceux-ci, que plusieurs princes francs avaient devancé les Musulmans dans une gorge d'un passage difficile, 'Abd el-Kerîm réunit ses troupes, s'avança en bon ordre à marches forcées et surprit les infidèles, qui ne furent avertis de sa présence que par ses coups ; ils durent s'enfuir, et les musulmans rentrèrent sains et saufs avec le butin qu'ils avaient fait sur eux.

[P. 104] En l'an 180 (15 mars 796), le khalife rappela Harthema ben A'yan d'Ifrîkiyya à Baghdâd, et Dja'far ben Yahya se fit remplacer par ce chef comme commandant de la garde.

[P. 105] **Gouvernement de Moh'ammed ben Mok'âtil en Ifrîkiyya**

En 181 (4 mars 797), le khalife Er-Rechîd, à la suite des demandes de rappel que lui adressa Harthema ben A'yan, comme nous l'avons dit sous l'année 177, nomma gouverneur d'Ifrîkiyya son frère de lait Moh'ammed ben Mok'âtil ben H'akîm 'Akki, qui arriva à Kayrawân le 1er de ramadân. Harthema lui fit la remise de cette ville et retourna auprès du khalife. Mais la conduite du nouveau chef fut loin de lui attirer des louanges ; le *djond* se sépara de lui et se mit d'accord pour choisir Makhled ben Morra Azdi, autour de qui se rangèrent en outre beaucoup de Berbères et d'autres habitants. Il fut néanmoins battu par des troupes que Moh'ammed ben

(1) Ce mot est douteux : on trouve les variantes قوشية, قوسنه et قونشه. Voyez aussi le récit du *Nodjoûm* (I, 493), où il semble bien être question de l'année 178.

Mok'âtil envoya contre lui ; il tenta en vain de se cacher [P. 106] dans une mosquée, il fut pris et égorgé.

Une autre révolte éclata à Tunis, d'où Temmâm ben Temîm Temîmi, accompagné de nombreux partisans, marcha sur Kayrawân en ramadân 183 (octobre 799). Ibn Mok'âtil s'avança contre lui et lui livra bataille à Monyat el-Kheyl (1) ; mais il fut battu et dut se retirer à Kayrawân. Temmâm, qui pénétra dans la ville à sa suite, lui accorda quartier à condition qu'il quittât l'Ifrîkiyya, et en ramadân même (2) le vaincu partit pour Tripoli.

Mais alors Ibrâhîm ben el-Aghlab Temîmi, qui désapprouvait ce que venait de faire Temmâm, marcha avec des forces nombreuses sur Kayrawân, d'où Temmâm, sans l'y attendre, se rendit à Tunis. Ibrâhîm, entré à Kayrawân, informa Moh'ammed ben Mok'âtil de ce qui venait de se passer, en l'engageant à rentrer dans son gouvernement, et Moh'ammed en effet retourna à Kayrawân, au grand mécontentement des habitants. Temmâm, qui apprit ces mauvaises dispositions, réunit des troupes et marcha sur Kayrawân, persuadé que la population, dégoûtée de Moh'ammed, lui viendrait en aide. A son approche, Ibn el-Aghlab parla ainsi à Moh'ammed : « J'ai déjà, bien que disposant de peu de soldats, battu Temmâm ; comme ton retour a redoublé ses espoirs, parce qu'il sait que le *djond* t'abandonnera, je crois que c'est à moi et à mes partisans à aller le combattre ». C'est ce qui se fit, et Temmâm, après avoir été battu et avoir perdu un certain nombre des siens, se retira à Tunis (3). Ibn el-Aghlab le poursuivit pour l'y assiéger, mais Temmâm lui demanda quartier, et sa demande fut accueillie.

---

(1) Variantes, *Monyat el-Djebel*, *Theniat el-Djebel*.

(2) Variante, *la nuit même*. — Cf. *Bayân*, I, 80, 81 ; Fournel, I, 410.

(3) En moharrem 184 (*Berbères*, I, 397 ; *Nodjoûm*, I, 511 ; *Bayân*, l. l. ; c'est dans cette dernière chronique que le récit est le plus détaillé).

Gouvernement d'Ibrâhîm ben el-Aghlab en Ifrîkiyya

Le rétablissement du pouvoir de Moh'ammed ben Mok'âtil en Ifrîkiyya et la soumission de Temmâm mécontentèrent les habitants, qui insistèrent auprès d'Ibrâhîm ben el-Aghlab et le décidèrent à demander à Er-Rechîd le gouvernement du pays pour lui-même. Ibrâhîm écrivit dans ce sens, et, renonçant à la subvention annuelle de cent mille dinars fournie jusqu'alors à l'Ifrîkiyya par l'Égypte, il s'engagea à en payer une de quarante mille. Le khalife réunit ses affidés et leur demanda conseil sur le choix d'un gouverneur, sans leur cacher la répugnance [P. 107] de la population pour Moh'ammed ben Mok'âtil. Harthema opina en faveur d'Ibrâhîm ben el-Aghlab, dont il rappela l'intelligence, la piété et la capacité, qu'il avait appréciées par lui-même, et qui était plus qualifié qu'Ibn Mok'âtil pour garder cette province. Sa nomination fut donc signée par Er-Rechîd en moharrem 184 (1), et eut pour conséquences la cessation des troubles et l'affermissement de l'ordre. Il envoya auprès du khalife Temmâm et les autres fauteurs de désordres, ce qui rendit le calme au pays. Il fit construire non loin de Kayrawân une ville qu'il nomma El-'Abbâsiyya (2) et où il s'installa avec sa famille et ses esclaves.

(1) Cette date, correspondant à février 800, est inexacte et en contradiction avec les autres sources ; il faut certainement corriger et lire, djomâda II ou juillet (*Berbères*, I, 399 ; Fournel, I, 415). Noweyri parle aussi d'une tentative de faux commise par Ibn Mok'âtil à l'effet de faire croire que le khalife, après avoir nommé Ibrâhîm, l'avait destitué pour le replacer, par lui Ibn Mok'âtil.

(2) Connue aussi plus tard sous le nom d'« *ancien château* » (*el-k'açr el-k'adîm*) ; cf. *Bayân*, I, 84 ; Bekri, 70 ; Desvergers, 86 ; Fournel, I, 451 et 467, n.

Un Arabe, du nom de H'amdis, se révolta en 186 (9 janvier 802) à Tunis et renonça au noir (couleur des Abbassides). Nombre d'hommes se rallièrent à lui, et 'Imrân ben Makhled (1), à la tête de forces considérables, fut envoyé contre lui par Ibn el-Aghlab, qui donna l'ordre de détruire les rebelles jusqu'au dernier. La bataille s'engagea, au cri de : « Baghdâd, Baghdâd ! », poussé par les partisans de H'amdîs. La lutte fut chaude, mais H'amdîs dut prendre la fuite après avoir perdu dix mille des siens. 'Imrân entra alors à Tunis.

Ibn el-Aghlab voulut ensuite marcher contre Idrîs ben Idrîs l'Alide, dont il apprit l'accroissement de forces vers les régions les plus éloignées du Maghreb ; mais il en fut dissuadé par ses compagnons, qui lui dirent de le laisser tranquille tant qu'il ne bougerait pas et de recourir plutôt à la ruse. En conséquence, il s'adressa à Behloûl ben 'Abd el-Wâh'id, Maghrebin qui soutenait les intérêts d'Idrîs, lui envoya des présents et insista si bien, que ce chef abandonna Idrîs pour se soumettre à Ibrâhîm. Idrîs, voyant ses forces se disperser, écrivit à Ibrâhîm pour solliciter sa bienveillance, le priant de ne pas venir faire la guerre à un parent du Prophète. Aussi Ibrâhîm n'employa-t-il pas la force contre lui (2).

'Imrân ben Makhled, cité plus haut, était des intimes d'Ibrâhîm et demeurait avec lui dans le château (d'El-'Abbâsiyya). Un jour qu'ils chevauchaient ensemble, il se mit à parler d'une affaire au prince, qui était préoccupé et qui, n'ayant rien compris à sa conversation, le pria de la répéter. Cela irrita 'Imrân, qui l'abandonna, leva de nombreuses troupes et vint camper entre Kayrawân

---

(1) Les consonnes qui servent à écrire ce nom permettent les deux lectures Makhled et Mokhalled (voir Dhehebi, p. 470) ; le ms de Paris indique ici la voyelle *a* sur la première lettre ; Belâdhori (p. 234) écrit Modjâled; cf. *infrà*, p. 173. — Sur la révolte de Hamdîs ben Abd er-Rahmân Kindi, voir *Berbères*, I, 400 ; Fournel, I, 454 ; Desvergers, 87.

(2) Voir *Berbères*, I, 401 ; II, 561 ; Fournel, I, 456 ; Bekri, 269.

et El-'Abbâsiyya ; la première de ces villes et la plus grande partie de l'Ifrîkiyya le soutenaient dans sa révolte (1). Mais Ibrâhîm couvrit d'un fossé El-'Abbâsiyya et put ainsi se défendre pendant une période de combats qui dura toute une année. Le khalife, qui apprit la situation où il se trouvait, lui ayant alors envoyé de l'argent, Ibrâhîm fit proclamer que tous ceux qui appartenaient au *djond* du Prince des croyants eussent à se présenter pour toucher leur solde. 'Imrân se trouva alors abandonné par ses troupes, [P. 108] qui commencèrent à se disperser, et les soldats d'Ibrâhîm profitèrent de ce moment pour les attaquer et les mettre en déroute ; puis Ibrâhîm fit annoncer qu'il pardonnait à tous et allait faire distribuer la solde, et alors ils accoururent. Il enleva les portes de Kayrawân et la démantela en partie.

Quant à 'Imrân, il se retira dans le Zâb et y vécut jusqu'à la mort d'Ibrâhîm ; il reçut son pardon d' 'Abd Allâh, fils et successeur de celui-ci, auprès de qui il se rendit et avec qui il demeura. On excita ensuite 'Abd Allâh en lui rappelant la révolte d' 'Imrân et le peu de confiance qu'on devait avoir en lui, si bien que ce prince le fit mettre à mort.

A la suite de la défaite d' 'Imrân, les troubles cessèrent en Ifrîkiyya et la population retrouva la sécurité tant que vécut Ibrâhîm, qui mourut en chawwâl 196 (juin-juillet 812), à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait régné douze ans, quatre mois et dix jours (2).

---

(1) Cette insurrection, qui eut lieu en 194 (*infrà*, p. 173) ou en 195 (Desvergers, p. 92), est passée sous silence par le *Bayân* ; cf. *infra*, p. 173 ; Fournel, I, 467 ; *Berbères*, I, 401.

(2) Sur la révolte de Tripoli en 189 et en 196, voir plus loin, p. 167 et 175. Sur le caractère et les talents de ce prince, voir *Bayân*, I, 83 ; *Berbères*, I, 403.

Gouvernement d'ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab

Le successeur d'Ibrâhîm fut son fils ʿAbd Allâh, qui se trouvait en 196 (22 septembre 811) à Tripoli assiégé par les Berbères, ainsi que nous le dirons à cette date. Son père le désigna pour le remplacer et enjoignit à son autre fils Ziyâdet Allâh ben Ibrâhîm de reconnaître ʿAbd Allâh. Celui-ci, en effet, reçut une lettre de Ziyâdet qui l'informait de la mort et des dernières volontés de leur père, et il se rendit de Tripoli à Kayrawân. La situation fut ainsi réglée ; ce règne se passa sans trouble ni guerre, et la population vécut dans le calme et la prospérité (1). ʿAbd Allâh mourut en doû'l-hiddja 201 (juin-juillet 817).

Soulèvements en Espagne

En 181 (4 mars 797), Behloûl ben Merzoûk', connu sous le nom d'Aboû'l-H'addjâdj, se révolta en Espagne, du côté de la frontière, et s'empara de Saragosse. ʿAbd Allâh ben ʿAbd er-Rah'mân, oncle du prince régnant El-H'akam et connu sous le nom de Balensi, se rendit, alors qu'il se dirigeait du côté des Francs, auprès de Behloûl (2).

La même année se révolta ʿObeyda ben H'omeyd à Tolède. Par ordre d'El-H'akam, le kâ'id ʿAmroûs ben

(1) D'autres choniqueurs relèvent, au contraire, les exactions qu'il commit (*infrà*, p. 182 ; *Bayân*, I, 86 ; *Berbères*, I, 404 ; Fournel, I, 478).

(2) Un récit presque identique figure dans le *Bayân*, II, 71. Makkari ne parle pas de ces faits, dont Ibn Khaldoûn dit un mot.

Yoûsof, qui était à T'albîra (Talavera), fit la guerre aux Tolédans et les serra de près. Il se mit ensuite à correspondre avec certains d'entre eux, les Benoû Makhchi, [P. 109] qui, séduits par lui, attaquèrent et tuèrent 'Obeyda ben H'omeyd, dont ils portèrent la tête à 'Amroûs. Celui-ci l'envoya à El-Ha'kam et installa les Benoû Makhchi auprès de lui. Mais les Berbères de Talavera, qui avaient à venger contre ceux-ci quelque injure, les attaquèrent par surprise et massacrèrent leurs adversaires, dont 'Amroûs expédia à El-H'akam les têtes avec celle d' 'Obeyda et le récit de ce qui s'était passé.... (1) par une autre porte ; chacun de ceux qui entraient était amené dans un endroit séparé et exécuté. On en tua ainsi sept cents, et cette région resta dès lors tranquille.

[P. 110] En 182 (21 février 798), Soleymân, fils de l' 'Abd er-Rah'mân qui avait régné en Espagne, passa dans la partie orientale de ce pays et se prépara à combattre son neveu El-H'akam ben Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân, souverain régnant. El-H'akam, à la tête de nombreuses troupes, marcha contre Soleymân, aux côtés de qui s'étaient groupés de nombreux brouillons et fauteurs de désordres. Soleymân fut mis en déroute [P. 111] après une lutte acharnée et fut poursuivi par les troupes victorieuses.

La lutte recommença une seconde fois au mois de doû'l-hiddja (janvier-février 799), et Soleymân, vaincu de nouveau, se retira dans des endroits montagneux et d'un accès difficile. Après qu'El-H'akam se fut retiré,

(1) Il y a ici une lacune facile à suppléer : « Il invita plus tard tous les principaux de Tolède sous prétexte de leur offrir un festin ; ils devaient entrer par une porte et sortir, etc. ». Voyez le *Bayân*, II, 71 et 78 ; *infrà*, p. 168, et le récit de Dozy, II, 62. Ce dernier savant s'élève contre la date de 181, qui est également donnée par le *Bayân* comme celle de la *journée de la fosse*, et recule cet événement de dix ans, jusqu'à l'année 807, ainsi que le fait notre chroniqueur plus loin.

Soleymân revint à la charge et marcha sur Ecija avec des troupes berbères. El-H'akam lui livra bataille en 183 (11 février 799). Après un chaud engagement, Soleymân dut se retirer dans une bourgade où son adversaire l'assiégea ; il fut réduit à s'enfuir du côté de Firrîch (1).

En cette même année, une forte inondation eut lieu à Cordoue : une grande partie du faubourg méridional fut submergée et détruite. L'inondation s'étendit jusqu'à Secunda (2).

[P. 113] En 183 (11 février 799), la lutte éclata en Espagne entre un grand chef nommé Aboû 'Imrân et Behloûl ben Merzoûk', l'un des principaux personnages du pays. 'Abd Allâh Balensi s'était rangé du côté d'Aboû Imrân. Les partisans de Behloûl furent défaits et beaucoup d'entre eux périrent (3).

En 184 (31 janvier 800), Ibrâhîm ben el-Aghlab prit en mains le gouvernement de l'Ifrîkiyya, dont il fut investi par Er-Rechîd.

En 184, 'Abd Allâh ben 'Abd er-Rah'mân alla s'installer dans la ville de Huesca [P. 114] avec Aboû 'Imrân et les Arabes. Behloûl ben Merzoûk' étant allé les y assiéger, les Arabes se dispersèrent, et Behloûl put pénétrer dans la ville de Huesca. Alors 'Abd Allâh se rendit à Valence et s'y fixa.

En 185 (19 janvier 801), El-Ha'kam, prince d'Espagne, marcha à la tête de ses troupes contre son oncle Soley-

(1) D'après le *Bayân* (II, 72), Soleymân livra deux combats en 182 et deux en 183. — Firrîch est au N.-E. de Séville, non loin de Constantine (Edrisi, p. 256).

(2) Inondation que mentionne aussi le *Bayân* (*l. l.*).

(3) Cette affaire ne figure pas dans le *Bayân*, non plus, je crois, que dans Makkari. Dozy d'ailleurs ne dit rien de ces diverses révoltes. Cf. plus haut, année 181, p. 160.

mân ben 'Abd er-Rah'mân, qui était du côté de Firrîch. Soleymân, défait, se dirigea vers Mérida, mais il fut fait prisonnier par un détachement que les vainqueurs avaient lancé à sa poursuite. Quand on l'amena à El-H'akam, celui-ci le fit exécuter et envoya sa tête à Cordoue (1). Il écrivit aux enfants de Soleymân, qui étaient à Saragosse, qu'il leur pardonnait et les engagea à venir le rejoindre à Cordoue, ce qu'ils firent.

[P. 115] En 185, les Francs conquirent sur les musulmans la ville de Barcelone en Espagne, et ils y installèrent leurs soldats défenseurs des frontières, tandis que les musulmans durent se rejeter en arrière. Cette conquête n'eut lieu que grâce à ce qu'El-H'akam était occupé par la guerre qu'il soutenait contre ses deux oncles 'Abd Allâh et Soleymân, ainsi que nous l'avons exposé (2).

[P. 116] Arrangement conclu entre El-H'akam, prince d'Espagne, et son oncle 'Abd Allâh

En 186 (9 janvier 802), eut lieu la réconciliation d'El-H'akam ben Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân, prince d'Espagne, avec son oncle 'Abd Allâh ben 'Abd er-Rah'mân Balensi. L'exécution de son frère Soleymân avait produit sur ce dernier une profonde impression et, craignant pour sa propre vie, [P. 117] il s'était réfugié à Valence, d'où il ne bougeait pas et ne faisant rien pour susciter de nouveau la guerre civile. Il fit enfin à El-H'akam des propositions de paix et de soumission ; d'après d'autres, ce fut El-H'akam qui prit l'initiative et lui fit offrir son pardon avec promesse de lui accorder, à lui et à ses enfants, de vastes fiefs. 'Abd Allâh

(3) L'exécution de Soleymân est de 184, d'après le *Bayân* (*l. l.*).
(4) *Suprà*, p. 154.

consentit, et la paix fut conclue par l'intermédiaire de Yah'ya ben Yah'ya (1), élève de Mâlek, et d'autres *uléma :* El-H'akam donna ses sœurs en mariage aux fils de son oncle 'Abd Allâh ; celui-ci vint le trouver et reçut un accueil honorable ; El-H'akam lui assigna un haut rang et lui accorda, à lui et à ses enfants, de vastes fiefs et de riches cadeaux. On dit aussi que les négociations eurent lieu cette année et que la paix ne fut définitivement arrêtée qu'en 187 (29 décembre 802) (2).

[P. 118] En 186 mourut en Espagne l'ascète Chak'rân ben 'Ali, qui était juriste.

En la même année mourut Râchid, client d''Isa ben 'Abd Allâh ben El-H'asen ben el-H'asen ben 'Ali ben Aboû Tâleb, qui était arrivé au Maghreb avec Idrîs ben 'Abd Allâh ben El-H'asen (3). Ce fut Aboû Khâlid Yezîd ben Elyâs qui eut, après lui, à diriger les Berbères.

[P. 128] Conquête de la ville espagnole de Tudèle par les Francs

En 187 (29 décembre 802), les Francs s'emparèrent de la ville de Tudèle en Espagne, dans les circonstances que voici. El-H'akam avait préposé aux places frontières d'Espagne un des principaux officiers de son armée, 'Amroûs ben Yoûsof, lequel chargea son fils Yoûsof du gouvernement de Tudèle. Or les membres d'une puissante et vaillante famille espagnole s'étaient éloignés d'El-H'akam et, refusant de plus lui obéir, ils s'étaient

---

(1) Dozy (II, 57) nous donne des renseignements sur ce fakih, berbère d'origine et client de la tribu arabe des Benoû'l-Leyth, à qui Ibn Khallikân a consacré un article (IV, 29 ; voir aussi Makkari, notamment I, 465 ; ms 884 d'Alger, f° 23).

(2) Cette dernière version est celle du *Bayân*, *l. l.* ; ci-dessus, p. 154.

(3) Ce client fidèle sauva Idrîs après la bataille de Fakhkh et lui servit de père adoptif : voir notamment Bekri, pp. 269-278 ; *Bayân*, I, 218 ; *Berbères*, I, 401, et II, 561 ; Fournel, I, 455 ; *suprà*, p. 133.

ralliés aux infidèles. Leur pouvoir devint considérable et ils marchèrent sur Tudèle, dont ils firent le siège et s'emparèrent. Ils en prirent aussi le gouverneur Yoûsof ben 'Amroûs et le retinrent captif au (lieu dit) Rocher de K'ays *(çakhrat K'ays)*. 'Amroûs ben Yoûsof resta à Saragosse pour défendre cette ville contre les attaques des infidèles, mais il réunit une armée dont il confia le commandement à l'un de ses cousins paternels. Celui-ci livra bataille aux infidèles et les battit complètement : la plupart furent tués, le reste se sauva en désordre. Il se dirigea ensuite vers le Rocher de K'ays, l'assiégea et le prit, car les infidèles démoralisés par la défaite ne purent le défendre contre lui. Les vainqueurs rendirent la liberté à Yoûsof ben 'Amroûs, gouverneur de la frontière, et le renvoyèrent à son père (1). La crainte inspirée par 'Amroûs aux infidèles était grande, et le bruit de sa renommée s'était étendu fort loin chez eux. Il resta à la frontière en qualité d'émir chargé du soin de la garder.

Châtiment infligé par El-H'akam aux Cordouans (2)

Dès le commencement de son règne, El-H'akam se mit ouvertement à boire du vin et à s'adonner aux plaisirs. Or Cordoue était une cité studieuse et où se trouvaient des savants remarquables et des gens pieux, entre autres Yah'ya ben Yah'ya Leythi, qui avait étudié le *Mouat't'a* avec Mâlek lui-même et avec d'autres. Les

---

(1) Ibn Khaldoûn (iv, 126) parle aussi de cette affaire, sur laquelle le *Bayân* est resté muet.

(2) Voir le récit de cette première affaire de Cordoue dans Dozy (ii, 59), qui accepte la date de 189 donnée par le *Bayân* (ii, 73). Noweyri donne aussi (d'après Ibn el-Athîr ?) la date de 187. En 190, d'après le *Bayân*, il y eut encore un soulèvement des Cordouans ; d'après Ibn el-Athîr (*infrà*, p. 171), ce fut en 191. Ibn Khaldoûn parle de 190 seulement.

Cordouans, blâmant la conduite du prince, commencèrent à se remuer [P. 129] et lui jetèrent des pierres; ils voulaient le tuer, mais il put se défendre grâce au concours des troupes présentes du *djond*, et le calme se rétablit. Quelques jours après, les principaux et les *fakîh* de la ville se réunirent chez Moh'ammed ben el-K'âsim K'orachi Merwâni, oncle paternel de Hichâm ben H'amza (1); ils avaient reçu le serment de fidélité prêté par les habitants à ce prince, et ils l'informèrent de l'assentiment général dont sa candidature était l'objet. Mais il demanda une nuit de répit pour réfléchir à cette affaire et avoir le temps de prendre l'avis de Dieu (2). Après qu'ils se furent retirés, il alla trouver El-H'akam et l'informa de ce qui se passait, en protestant de sa fidélité. Comme El-H'akam lui demandait des preuves de ce qu'il avançait, il emmena l'un des affidés du prince et le fit asseoir, sans révéler sa présence, dans une chambre voûtée *(koubba)* de son hôtel. Quand ces gens revinrent le trouver pour lui demander s'il acceptait ou non, il leur exprima des craintes pour lui-même, leur représenta l'importance de cette affaire et demanda leurs noms et ceux de leurs adhérents. Ils énumérèrent tous leurs principaux partisans, des noms de qui l'affidé d'El-H'akam prit note. Moh'ammed ben el-K'âsim fixa alors la réalisation du complot au vendredi suivant, dans la grande mosquée. Mais le jour même, c'était le jeudi, lui et l'affidé rapportèrent tous ces détails à El-H'akam, qui fit, dès avant la nuit, arrêter les conjurés jusqu'au dernier, et les fit quelques jours plus tard crucifier à la porte de son palais. Ils étaient au nombre de soixante-douze, parmi lesquels le frère de Yah'ya ben Yah'ya et Ibn Aboû Ka'b (3). Ce fut une

---

(1) Dozy appelle ce prince « Ibn Chammas, cousin germain de Hacam ».

(2) En employant le Koran comme mode de divination.

(3) Ou Aboû Ka'b ben Abd el-Berr, d'après le *Bayân*, II, 73.

journée horrible, qui ne fit qu'augmenter la haine des habitants contre El-H'akam.

[P. 130] En 188 (19 décembre 803) mourut Choheyd ben ʻIsa en Espagne; il avait quatre-vingt-treize ans et était entré en Espagne avec ʻAbd er-Rah'mân ben Moʻâwiya.

[P. 132] **Troubles à Tripoli** (1)

En 189 (7 décembre 804), les Tripolitains se montrèrent des plus turbulents à l'égard de leurs gouverneurs. Ibrâhîm ben el-Aghlab, émir d'Ifrîkiyya, leur en avait déjà envoyé successivement plusieurs, qu'il changeait à cause des plaintes émises par leurs administrés. Cette année-là il leur envoya Sofyân ben el-Mad'â', qui reprenait ce poste pour la quatrième fois ; mais la population décida unanimement de l'expulser et de le renvoyer à Kayrawân. Quand on voulut exécuter ce projet, lui et plusieurs de ses compagnons résistèrent les armes à la main ; expulsé de sa demeure, il se réfugia dans la grande mosquée et y continua sa résistance. Puis ses compagnons étant tombés sous les coups, on lui fit grâce de la vie, et il s'en alla en chaʻbân de ladite année (juillet 805), après avoir exercé l'autorité pendant vingt-sept jours. A la suite de cette affaire, le *djond* de Tripoli choisit Ibrâhîm ben Sofyân Temîmi pour administrer le pays et les habitants. Ensuite il y eut encore de nombreux combats entre les infants (الأبناء) de Tripoli et d'autre part les Benoû Aboû (2) Kinâna et les Benoû Yoûsof, si bien que la situation de cette ville laissait

(1) *Suprà*, p. 159. Le *Bayân* passe sous silence ces événements, que mentionnent Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 401 ; Desvergers, p. 90) et le *Nodjoûm* (I, 528). Cf. Fournel, I, 469, n. 4.

(2) *Aboû* manque dans le texte du *Nodjoûm*.

fort à désirer. Alors Ibrâhîm ben el-Aghlab y envoya des troupes du *djond* avec ordre de lui ramener les infants, les Benoû Aboû Kinâna et les Benoû Yoûsof. Arrivés à Kayrawân en dhoû'l-hiddja (octobre 805), ils implorèrent le pardon d'Ibrâhîm pour ce qu'ils avaient fait, et après l'avoir obtenu ils purent retourner dans leur pays.

[P. 135] **Troubles à Tolède et journée de la fosse**

En 191 (16 novembre 806), l'émir El-H'akam ben Hichâm, le souverain omeyyade d'Espagne, châtia les Tolédans, dont il tua plus de cinq mille des principaux (1). Les Tolédans, en effet, avaient formé des entreprises contre les émirs et refusé plus d'une fois de leur obéir, enorgueillis qu'ils étaient de la force de leur ville et de leurs grandes richesses, si bien que leur soumission n'était jamais complète. Fatigué de cet état de choses, El-H'akam résolut d'employer la ruse pour les réduire, et recourut à cet effet à 'Amroûs ben Yoûsof, [P. 136] connu sous le nom d'El-Mowalled, qui à cette époque s'était emparé de la Frontière supérieure, mais qui avait mérité la confiance d'El-H'akam par des démonstrations d'obéissance et parce qu'il faisait dire la prière au nom de ce prince (2). Appelé auprès d'El-H'akam, 'Amroûs, qui était originaire de Huesca, reçut l'accueil le plus pompeux ; le prince le mit au courant de ce qu'il méditait contre les Tolédans et s'entendit avec lui pour réaliser son plan. Il le nomma gouverneur de la ville et écrivit aux habitants : « J'ai choisi pour vous gouverner un tel, qui est des vôtres et qui doit, à ce titre, vous inspirer confiance. C'est pour vous tranquilliser et vous témoi-

(1) Comparez la n. 2 de la p. 161 ci-dessus.

(2) Le texte porte دعا اليه, que j'ai traduit comme s'il y avait دعا له qui est la construction habituelle; on peut aussi entendre « et parce qu'il cherchait à rentrer en grâce ».

gner toute notre bonne volonté que nous vous avons débarrassés de ces gouverneurs et de ces affranchis de notre (race), qui vous sont désagréables ». ‘Amroûs se rendit donc à Tolède, où il fut bien reçu et où on lui manifesta de la confiance, tandis que lui-même leur témoigna beaucoup de cordialité. Pour commencer à les tromper, il feignit de haïr autant qu'eux les Omeyyades et de chercher à les renverser, ce qui lui concilia leurs esprits et leur fit considérer ses actes sans méfiance. « La cause, leur dit-il un jour, des mauvais rapports qui existent entre vous et les gens de l'émir, c'est qu'ils sont confondus avec vous. J'ai donc projeté la construction d'un bâtiment où nous vivrons, moi et les soldats du sultan *(sic)*, de manière à vous éviter des difficultés ». Les habitants donnèrent leur consentement, et l'on éleva au milieu de la ville la caserne qu'il avait demandée.

Quelque temps se passa, et El-H'akam envoya secrètement à l'un des gouverneurs de la Frontière supérieure l'ordre de lui réclamer du secours contre les infidèles. Dès qu'El-H'akam eut reçu cette demande de secours, il réunit des troupes des diverses parties du territoire, et les plaça sous les ordres de son fils ‘Abd er-Rah'mân, qu'il fit aussi accompagner de ses officiers et de ses ministres. Cette armée se mit en marche et passa près de Tolède sans qu' ‘Abd er-Rahmân fît mine de pénétrer dans cette ville ; mais pendant qu'il était encore dans le voisinage, le gouverneur dont il a été question lui fit savoir que les troupes infidèles s'étaient dispersées et que Dieu y avait pourvu. Les troupes d' ‘Abd er-Rah'mân s'arrêtèrent, et lui-même songeait à rentrer à Cordoue, quand ‘Amroûs dit aux Tolédans : « Le fils d'El-H'akam est dans le voisinage, et je dois aller le trouver pour lui rendre les hommages qui lui sont dus ; si vous ne voulez pas faire cette démarche, je la ferai seul ». Alors les principaux habitants l'accompagnèrent auprès d' ‘Abd er-Rah'mân,

qui les traita honorablement et libéralement. Or El-H'akam avait fait accompagner son fils par un eunuque porteur d'un court billet adressé à ʿAmroûs. [P. 137] L'eunuque vint trouver ce dernier et, lui prenant la main, lui remit cette lettre sans proférer une parole. Le gouverneur l'ouvrit et y lut : « Où en est la ruse relative aux Tolédans ? »

ʿAmroûs suggéra alors aux principaux de la ville de prier ʿAbd er-Rah'mân de leur rendre visite pour que ce prince et sa suite pussent voir combien ils étaient nombreux, bien défendus et puissants. Ils prirent cet avis pour un conseil à suivre et firent entrer chez eux ʿAbd er-Rah'mân, qui descendit dans l'hôtel d'ʿAmroûs, où vinrent le saluer les députations des habitants. ʿAmroûs fit annoncer que le prince leur donnerait un grand banquet ; il en commença les préparatifs et leur en fixa la date, en convenant avec eux que l'entrée aurait lieu par une porte et la sortie par une autre, pour éviter l'encombrement. Au jour fixé, les habitants arrivèrent par troupes ; à mesure que chacune entrait, on se saisissait d'elle et on la menait à un détachement du *djond*, qui leur coupait le cou à tous au-dessus d'une grande fosse existant dans le château. Le soleil était déjà haut, quand arriva quelqu'un qui, ne voyant plus personne, demanda ce qu'étaient devenus les invités : « Ils entrent, lui dit-on, par cette porte et sortent par l'autre. — Je n'en ai, répondit-il, pas vu un seul (à l'autre porte) ». Comprenant alors ce qui se passait, il battit en retraite et se mit à pousser des cris pour avertir les autres de la mort de leurs concitoyens, de sorte qu'il put ainsi préserver les survivants.

A partir de là, leur orgueil fut abattu et leur obéissance ne laissa rien à désirer pendant le reste du règne d'El-H'akam, ainsi que sous celui de son fils ʿAbd er-Rah'mân. Mais, ensuite, leurs affaires se rétablirent et la population augmenta, si bien qu'ils s'empressèrent de refuser d'obéir quand, après ʿAbd er-Rah'mân, son fils

Moh'ammed monta sur le trône; ce que nous verrons plus loin.

Révolte de Mérida contre El-H'akam; comment ce prince traite les Cordouans (1)

En 191 (16 novembre 806), eut lieu la révolte d'Açbagh ben 'Abd Allâh contre El-H'akam, avec le concours des habitants de Mérida, qui expulsèrent de leur ville le gouverneur nommé par El-H'akam. A cette nouvelle, celui-ci alla les assiéger, mais tandis qu'il poussait vigoureusement cette opération, il apprit que les Cordouans s'étaient ouvertement mis en rébellion, et il retourna précipitamment sur ses pas. En trois jours, il était à Cordoue, rechercha les fauteurs des troubles, qu'il fit crucifier la tête en bas, et fit trancher la tête à un certain nombre d'autres. Cet acte de rigueur arrêta les survivants, mais leur haine ne fit que s'accroître.

[P. 138] Quant aux habitants de Mérida, ils restèrent tantôt soumis tantôt révoltés jusqu'en 192 (5 novembre 807). La situation de leur chef Açbagh ne put que décroître, car El-H'akam ne cessa d'envoyer des troupes contre lui et sut attirer de son côté plusieurs des principaux de Mérida et des hommes de confiance du rebelle, qui fut abandonné par son propre frère, et qui, perdant courage, fit demander quartier. El-H'akam lui ayant pardonné, il quitta Mérida et vint habiter à Cordoue, auprès de l'émîr (1).

---

(1) L'insurrection d'Açbagh ainsi que le nouveau mouvement tenté par les Cordouans sont placés, par le *Bayân* (II, 74), sous l'année 190; cf. *suprà*, p. 165.

(1) Sept années et autant d'expéditions furent nécessaires à El-H'akam pour réduire Açbagh, au dire du *Bayân* (II, 74 et 75; cf. *infrà*, sous l'année 194).

Expédition des Francs en Espagne

En cette année, Loderîk', roi des Francs, prépara une expédition en Espagne et réunit des troupes pour assiéger Tortose. A cette nouvelle, El-H'akam envoya un corps d'armée considérable, commandé par son fils 'Abd er-Rah'mân, à qui se joignirent de nombreux volontaires. Les Musulmans attaquèrent les Francs avant qu'ils eussent pu s'emparer d'aucune portion de leur territoire; des deux parts, on accomplit des prodiges de valeur, mais Dieu accorda la victoire aux siens, et les infidèles furent mis en déroute. Beaucoup d'entre eux furent tués ou faits prisonniers, et les Musulmans rentrèrent chargés d'un nombreux butin formé des richesses et des bagages des vaincus (1).

Révolte de H'azm contre El-H'akam (2)

En cette année, H'azm ben Wahb, de concert avec d'autres, se révolta dans la région de Béja et marcha sur Lisbonne. A cette nouvelle, El-H'akam, qui, dans ses lettres, traitait H'azm de Nabatéen, fit marcher contre lui son fils Hichâm à la tête d'une forte armée. Hichâm sut les contenir, lui et ses partisans, coupa les arbres et finit par les serrer d'assez près pour qu'ils demandassent quartier, ce qui leur fut accordé.

---

(1) Cette expédition des Francs contre Tortose et leur défaite par 'Abd er-Rah'mân sont de 193, d'après le *Bayân*, l. l.; Makkari (i, 219) donne aussi la date de 192.

(2) Ce chapitre manque dans le ms de Paris, ce que Tornberg a oublié de rappeler. Ni Makkari ni le *Bayân* ne mentionnent cette insurrection.

[P. 163] Révolte des Tunisiens contre Ibn el-Aghlab

En 194 (14 octobre 809), ‘Imrân ben Modjâlid (1) Rebî‘i et K’oreych ben et-Toûnesi se révoltèrent à Tunis contre Ibrâhîm ben el-Aghlab, émir d’Ifrîkiyya. De nombreux partisans se joignirent à eux ; mais, de son côté, ce prince tint ferme dans son palais (2) et rassembla tous ceux qui continuaient de lui obéir. De plus, en djomâda II (mars-avril 810), les Kayrawâniens firent cause commune avec les insurgés, et dans une rencontre qui eut lieu au cours de cette guerre, un certain nombre des meilleurs guerriers d’Ibn el-Aghlab mordirent la poussière. Alors ‘Imrân ben Modjâlid, à la tête de ses partisans, se mit en mouvement et pénétra à Kayrawân, le 10 redjeb (18 avril) ; d’autre part, K’oreych partit de Tunis pour se joindre à lui, et ils livrèrent aux partisans d’Ibn el-Aghlab, dans ce mois de redjeb, une bataille où l’avantage leur resta ; puis, le 20 du même mois, une autre rencontre leur fut encore favorable. Mais un troisième engagement, toujours dans ce même mois, laissa Ibn el-Aghlab victorieux. ‘Imrân ben Modjâlid envoya alors au juriste Asad ben el-Forât un message pour l’inviter à prendre fait et cause pour eux. Mais cette première démarche n’ayant pas réussi, il renvoya son messager auprès de lui, en le menaçant,

---

(1) Ci-dessus (p. 158), nous avons vu l’orthographe Makhled ou Mokhalled : le nom Modjâlid est inconnu à Dhehebi.

(2) Sur ces événements, cf. Fournel, I, 467 ; Ibn Khaldoûn-Desvergers, I, 92 ; Noweyri, apud *Hist. des Berbères*, I, 401 ; et voyez ci-dessus, p. 158 et 159. Ce chapitre, dont une rédaction un peu plus courte et présentant de légères variantes a été ajoutée par M. de Slane, d’après le ms de Ste-Sophie, au ms de Paris, ne figure pas dans tous les exemplaires. — J’ai, avec la copie de Slane, lu حصن au lieu de حصر de l’éd. Tornberg.

s'il ne se décidait pas, de lui adresser quelqu'un qui le tirerait par le pied. Néanmoins Asad se borna à répondre au porteur que, s'il se mettait en mouvement, ce serait, jurait-il, pour dire aux populations que meurtriers et victimes étaient destinés au feu de l'enfer. 'Imrân alors n'insista plus.

Révolte des habitants de Mérida et expédition d'El-H'akam contre les Francs

En 194 (14 octobre 809), les habitants de Mérida se révoltèrent de nouveau contre El-H'akam ben Hichâm, émir d'Espagne, qui marcha en personne contre eux et qui ne cessa pas, pendant cette année et les deux suivantes, de les harceler soit avec de petits détachements de cavalerie, soit avec des corps de troupes plus nombreux.

Les Francs, convoitant les places frontières musulmanes, entreprirent une incursion où ils se livrèrent au meurtre et au pillage ; mais El-H'akam, occupé de la ville de Mérida, n'avait pas le loisir de les combattre. Cependant il apprit ensuite la triste situation de la frontière et les ravages qu'y commettait l'ennemi ; une musulmane faite prisonnière s'était écriée : « Au secours, El-H'akam ! » Il ressentit vivement la force de cet appel, et ayant concentré ses forces et organisé ses préparatifs, il pénétra sur le territoire franc [P. 164] en 196 (22 septembre 811). Il commit de grands ravages, conquit plusieurs châteaux-forts, ruina le pays, pilla, tua, emmena des captives et atteignit la région où se trouvait cette femme. Là il commanda aux habitants de lui amener assez de prisonniers pour libérer les leurs, insistant particulièrement sur la mise en liberté de la femme dont il s'agit ; elle fut délivrée, et les autres prisonniers (francs) furent mis à mort. Cette expédition

terminée, il demanda aux habitants de la frontière s'il avait répondu à leur demande de secours, ce que tous reconnurent, en adressant au ciel des vœux pour lui et le comblant de souhaits (1). Il rentra ensuite à Cordoue.

[P. 187] Troubles occasionnés par les Tripolitains

En 196 (22 septembre 811) Abou 'Içâm et ses partisans se révoltèrent contre Ibrâhîm ben el-Aghlab, émir d'Ifrîkiyya, qui les combattit et resta vainqueur (2).

Dans la même année, 'Abd Allâh, nommé gouverneur de Tripoli par son père Ibn el-Aghlab, vit le *djond* se révolter contre lui à son arrivée dans cette ville. Il eut à subir un siège dans sa propre demeure, puis la paix fut conclue sous la condition qu'il s'éloignerait. Il se retira donc, mais il n'était pas bien loin que de nombreux partisans se groupèrent autour de lui, et les largesses qu'il leur fit attirèrent auprès de lui des Berbères, qui arrivèrent de tous côtés : la solde journalière d'un cavalier était de quatre dirhems, et celle du fantassin de deux. A la tête des nombreuses forces qu'il réunit ainsi, il marcha contre Tripoli, d'où le *djond* tenta une sortie qui ne réussit pas. 'Abd Allâh le mit en fuite, entra dans la place et, après avoir pardonné aux habitants, se mit à exercer le pouvoir. Il fut ensuite révoqué par son père et remplacé par Sofyân ben el-Mad'â', contre qui les Hawwâra (3) se révoltèrent dans la ville même ;

---

(1) La même anecdote un peu plus détaillée figure dans le *Bayân*, II, 75. Il est aussi parlé de cette expédition par Makkari, I, 219 et 221.

(2) Le nom d'Aboû 'Içâm ne figure ni dans Noweyri (*Hist. des Berbères*, I, 402), ni dans le *Bayân* (I, 86), ni dans Fournel (I, 469).

(3) Commandés par 'Iyâd' ben Wahb, dit Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 277, cf. 243). Il est à remarquer que le *Bayân* (I, 86) signale à cette époque la présence d''Abd Allâh à Tripoli, mais sans rien dire touchant les faits de guerre ici exposés.

à la suite d'un combat, ils refoulèrent dans la cité le *djond*, qui s'enfuit alors auprès d'Ibrâhîm ben el-Aghlab. Les vainqueurs, restés maîtres de la ville, la démantelèrent. Alors Ibrâhîm, mis au courant des événements, envoya, sous le commandement de son fils Aboû' l-'Abbâs 'Abd Allâh, une armée de 13,000 cavaliers qui livra bataille aux Berbères, les défit et leur tua [P. 188] beaucoup de monde. Après quoi, 'Abd Allâh entra à Tripoli, dont il releva les remparts.

Quand 'Abd el-Wahhâb ben 'Abd er-Rah'mân ben Rostem fut informé de la défaite des Berbères, il les rallia, remonta leurs esprits et vint avec des forces considérables camper sous les murs de Tripoli, dont il commença le siège. 'Abd Allâh fit alors fermer la porte des Zenâta et se borna à combattre du côté de la porte des Hawwâra, ce qui dura jusqu'à l'époque où son père Ibrâhîm mourut en le désignant pour son successeur. Ziyâdet Allâh, frère d''Abd Allâh, après avoir fait reconnaître ce dernier par le *djond*, écrivit au nouvel émîr pour l'informer de ce double événement. Le messager et la lettre qu'il portait tombèrent aux mains des Berbères et furent livrés par eux à 'Abd el-Wahhâb, qui fit annoncer par un héraut à 'Abd Allâh la mort de son père. Alors intervint un arrangement aux termes duquel 'Abd Allâh, se réservant Tripoli et la souveraineté de la mer, abandonnait le reste du pays à 'Abd-el-Wahhâb. Il se rendit ensuite à Kayrawân, où il fut reçu par la population et prit le pouvoir en main. Son règne se passa dans le calme.

[P. 193] En 197 (11 septembre 812), une cherté excessive régna en Espagne ; on restait des jours entiers dans la préoccupation absorbante d'avoir de quoi manger (1).

---

(1) Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi le sens de cette phrase. — Le *Bayân* (II, 75) parle de cette famine sous l'année 199, si tou-

[P. 209] Affaire du faubourg de Cordoue

En 198 (31 août 813) eut lieu à Cordoue l'affaire dite du faubourg, voici à la suite de quels événements. Le prince régnant en cette ville, El-H'akam ben Hichâm l'Omeyyade, ne s'occupait guère qu'à jouer, à chasser, à boire et à d'autres plaisirs de ce genre, et d'autre part la mise à mort de plusieurs des principaux habitants l'avait fait détester de la population, qui maltraitait et injuriait les hommes du *djond*. Les choses en vinrent à ce point de désordre que, quand on faisait l'appel à la prière, la populace criait : « Viens prier, ivrogne, viens donc prier ! » et pendant que quelques-uns criaient cette injure, les autres applaudissaient. Alors El-H'akam commença à entourer Cordoue d'une enceinte fortifiée et garnie de fossés ; il caserna de la cavalerie à la porte de son palais, où une troupe armée avait mission de toujours se tenir, et augmenta le nombre de ses mamlouks. Toutes ces précautions ne purent qu'augmenter la haine de la population, qui était persuadée qu'il voulait tirer vengeance de toutes ces avanies. Ensuite il établit l'impôt, à prélever chaque année et sans rémission, de la dîme sur les denrées, ce qui fut mal vu du peuple ; il s'empara de dix des principaux exaltés, qu'il fit exécuter et crucifier, nouvelle cause de colère pour les gens du faubourg. Ajoutez enfin qu'un mamlouk du prince, ayant porté son épée [P. 210] chez un fourbisseur pour la faire nettoyer, et celui-ci l'ayant remis à plus tard, le mamlouk saisit son épée dont il frappa l'ouvrier jusqu'à ce que mort s'en-

---

tefois il n'y a pas de faute d'impression ou de copie dans cette date reproduite en chiffres. C'est aussi la date de 197 que donne Makkari (I, 220).

suivît. Cela arriva en ramadân (avril-mai 814) de cette année. Les gens du faubourg méridional (1) coururent les premiers aux armes, et tous les autres faubourgs les suivirent. Le *djond*, les Omeyyades et les esclaves noirs se concentrèrent dans le palais, et El-H'akam procéda à la répartition des chevaux et des armes, ainsi qu'au groupement de ses compagnons. La lutte s'engagea et fut favorable aux gens du faubourg, qui cernèrent le palais. Alors El-H'akam descendit de la terrasse où il se tenait et vint, à cheval et armé, relever le courage des siens, qui se battirent sous ses yeux avec acharnement. Par son ordre, son cousin paternel 'Obeyd Allâh fit une sortie par une brèche ouverte dans la muraille et prit avec son corps de troupes les gens des faubourgs à revers, tandis qu'ils ne s'attendaient à rien ; il mit le feu aux maisons, et alors ces gens s'enfuirent après un violent combat. On tira de toutes les demeures ceux qui y habitaient et on les fit prisonniers, puis on en prit trois cents des plus considérables, que l'on exécuta et que l'on crucifia la tête en bas. Pendant trois jours, les faubourgs de Cordoue furent livrés au meurtre, à l'incendie, au pillage et à la destruction.

El-H'akam prit alors l'avis d''Abd el-Kerîm ben 'Abd el-Wâh'id ben 'Abd (2) el-Moghîth, son plus intime confident, qui lui conseilla la clémence. Ce fut le parti qu'embrassa le prince, malgré l'avis contraire émis par un autre, et il fit proclamer l'amân, mais avec menace de tuer et de crucifier tous ceux des habitants du faubourg qui ne seraient pas partis dans les trois jours. Les survivants sortirent en cachette, exposés à toute espèce de peines et d'humiliations, et emmenant loin de Cordoue leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses

(1) Le mot « méridional » est ajouté d'après le manuscrit de Paris. Comparez ce qui est dit ci-dessus (p. 175) quant à la date de cet événement ; Dozy, II, 68 et 353 ; Bekri, p. 331.

(2) Ce mot « 'Abd » paraît être de trop.

les moins lourdes (1). Les soldats et les malfaiteurs étaient aux aguets pour les piller et tuaient ceux qui osaient leur résister. A la fin du délai de trois jours, El-H'akam donna ordre de respecter les femmes, qu'on réunit dans un même endroit, et fit détruire le faubourg méridional.

Bezî' (2), affranchi d'Omeyya, fils de l'émir ʿAbd er-Rah'mân ben Mo'âwiya ben Hichâm, était alors emprisonné à Cordoue dans le *H'abs ed-dem*, et chacun de ses pieds était chargé d'une lourde chaîne. En voyant que le peuple l'emportait sur le *djond*, il demanda à ses geôliers de le relâcher, à quoi ceux-ci consentirent après lui avoir fait promettre de rentrer en prison s'il sortait sain et sauf du combat. Il s'élança dans la mêlée et se battit plus bravement que n'importe quel soldat, puis retourna à la prison après la défaite des gens du faubourg. El-H'akam, qui fut informé de la chose, le fit mettre en liberté et le traita généreusement.

Il y en a qui mettent cette affaire du faubourg en l'année 202 (19 juillet 817).

[P. 223] **Expédition contre les Francs** (3)

En 200 (10 août 815), El-H'akam, émir d'Espagne, équipa une armée dont il confia le commandement à 'Abd el-Kerîm [ben 'Abd el-Wâh'id] ben Moghîth, pour envahir le territoire des Francs d'Espagne. Il accompagna lui-même l'armée jusqu'à ce qu'elle eût pénétré [P. 224] au cœur du pays ennemi. Les musulmans se livrèrent à la dévastation et au pillage, et détruisirent plusieurs châteaux-forts. Sitôt qu'une localité était détruite, on se

(1) Sur cet exode et la direction que prirent les exilés, voir Dozy, II, 76; Fournel, I, 439; Makkari, I, 219.

(2) Ce nom paraît être écrit *Bedî'* dans le manuscrit de Paris.

(3) Sur cette expédition, voir aussi le *Bayân* (II, 77), qui mentionne encore une expédition en 199 (comparez sur cette date p. 176 n.). Makkari parle aussi de la campagne de 200 (t. I, 219); Dozy, *Recherches* (t. I, 149 de la 2e éd., 137 de la 3e).

transportait dans une autre ; on anéantit les entrepôts des princes chrétiens. A la vue des ravages commis par les musulmans, le roi chrétien adressa des demandes de secours à tous les rois de ces régions, et partout on répondit à son appel. Il s'avança à la tête d'une armée considérable contre les musulmans, dont une rivière le séparait ; une lutte sanglante dura plusieurs jours, les fidèles cherchant à passer la rivière et les autres s'y opposant. Alors les musulmans s'écartèrent de la rivière, que franchirent les infidèles. Le combat recommença plus acharné que jamais, mais les chrétiens, refoulés vers la rivière, perdirent beaucoup de monde tant en tués qu'en prisonniers; ceux qui purent traverser la rivière échappèrent à la mort, mais plusieurs de leurs comtes, de leurs princes et de leurs nobles furent faits prisonniers. Néanmoins, les Francs, campés sur la rive, empêchèrent les nôtres de passer la rivière, et l'on se battit ainsi pendant treize jours consécutifs. Les pluies qui survinrent ensuite amenèrent la crue de la rivière, et le passage en étant devenu difficile, ʿAbd el-Kerîm se retira le 7 dhoû'l-hiddja (6 juillet 816).

Révolte des Berbères dans la région de Moron (1)

Cette même année, un Khâridjite berbère, soutenu par un certain nombre de partisans, se révolta du côté de Moron, en Espagne. Averti par une lettre du gouverneur, El-H'akam tint cette nouvelle secrète et fit sur-le-champ appeler un de ses officiers, à qui il communiqua la chose confidentiellement : « Pars aussitôt, lui dit-il, et rapporte-moi la tête de ce Khâridjite; sinon, la tienne la remplacera; je ne bougerai pas de cet endroit jusqu'à ton retour ». L'officier se mit en marche et apprit, en arrivant dans le voisinage du Khâridjite, que cet homme était toujours très rigoureusement sur ses gardes, mais il se rappela aussi les mots d'El-H'akam : « Ou sa tête

(1) Le *Bayân* ne parle pas de cette affaire.

ou la tienne ». Il lui fallait donc risquer sa vie ; il parvint à s'introduire par ruse jusqu'auprès de lui et le tua. Il revint après une absence de quatre jours et trouva El-H'akam dans le même endroit, d'où ce prince n'avait pas bougé et qui, en voyant la tête du rebelle, récompensa généreusement cet officier et lui donna de l'avancement. (Orthographe de Moron, en arabe Mawroûr).

[P. 231] Gouvernement de Ziyâdet Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab en Ifrîkiyya

Le 6 dhoû'l-hiddja 201 (24 juin 817) mourut, après un règne de cinq ans et environ deux mois, Aboû' l-'Abbâs 'Abd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, émir d'Ifrîkiyya. Il avait établi un impôt annuel de dix-huit dinars par *feddân* (1) dans toute l'étendue de son gouvernement, et cette lourde charge pesait aux habitants, qui se redisaient leurs doléances les uns aux autres. Alors un homme de bien, H'afç ben 'Omar (2) Djezeri, avec quelques compagnons aussi vertueux que lui, se rendit auprès du prince pour lui défendre d'appliquer plus longtemps cette mesure, et, ajoutant de sages conseils, lui montra le châtiment qui l'attendait dans l'autre vie, le mauvais renom qu'il laisserait dans celle-ci, en même temps que la disparition de sa prospérité : « Dieu ne change le sort d'un groupe d'hommes que quand ceux-ci changent leurs dispositions ; quand Dieu leur veut du mal, rien ne peut l'en détourner ; ils n'ont d'autre protecteur que lui » (Koran, XIII, 12). Mais [P. 232] leur démarche ne produisit aucun résultat, et ces saints hommes se retirèrent dans la direction de Kayrawân. Alors H'afç leur dit : « Faisons nos ablutions pour la prière et demandons à Dieu d'alléger le fardeau du peuple ! » Ainsi fit la petite troupe, et cinq jours n'étaient

(1) Ailleurs, il est dit huit dinars (*Berbères*, I, 404 ; *Bayân*, I, 87).

(2) On lit « H'omeyd » au lieu de « 'Amr » dans le récit de cette même anecdote qu'on retrouve ailleurs (*Berbères*, l. l. ; *Bayân*, l. l.)

pas écoulés qu'un abcès se déclara à l'oreille du prince, qui était l'un des plus beaux hommes de son temps, et qui ne tarda pas à mourir.

Celui qui lui succéda fut son frère Ziyâdet Allâh ben Ibrâhîm, prince de mœurs dissolues et auprès de qui tous les vauriens vivaient tranquilles. Il équipa une flotte nombreuse qu'il envoya contre la Sardaigne, pays chrétien (1); mais au retour, une partie de ces vaisseaux, dont les guerriers ramenaient du butin après avoir massacré de nombreux chrétiens, vint à périr. Les survivants furent l'objet des bienfaits et de la générosité de Ziyâdet Allâh.

En 207 (26 mai 822) eut lieu la révolte de Ziyâd ben Sahl, connu sous le nom de *fils de la Slave*, qui, avec de nombreux partisans, assiégea la ville de Bâdja. Ziyâdet Allâh fit marcher contre lui des troupes qui lui firent lever le siège et qui tuèrent ses compagnons de révolte (2).

En 208 (15 mai 823), Ziyâdet Allâh apprit que Mançoûr ben Noçayr (3) T'onbodhi voulait se révolter à Tunis et qu'il s'y préparait en correspondant avec le *djond*. Lorsqu'il fut sûr du fait, il envoya un officier nommé Moh'ammed ben H'amza avec trois cents cavaliers et

(1) Ce passage a été relevé par Amari, *Biblioteca*, I, 364. L'expédition eut pour chef Mohammed ben 'Abd Allâh Temîmi et se fit en 206, d'après le *Bayân* (I, 89) et ainsi que le dit plus loin Ibn el-Athîr lui-même, p. 196.

(2) Le *Bayân* (I, 89) parle de cette révolte sous l'année 207, mais il semble la distinguer du mouvement provoqué, par le même personnage, dès le début du règne (*ibid.*, 88).

(3) Ce nom est écrit partout ailleurs *Naçr*, comme aussi dans le ms de Paris. Tornberg n'a pas noté cette variante ; mais il a signalé que ce ms présente une rédaction beaucoup plus brève et condense en une douzaine de lignes environ ce qui, dans l'édition imprimée, a trait à l'année 208 et en comporte une cinquantaine (cf. *infrà*, p. 185, n. 3). La révolte de Tonbodhi est racontée longuement par Noweyri (*Berbères*, I, 406) et par le *Bayân* (I, 90) ; ce dernier ouvrage la place sous l'année 209, et cette date se retrouve également dans Bekri (p. 63) et dans Ibn el-Abbar (ap. *Berbères*, I, 408, n.). Le *Mochtarik* (p. 294) donne aussi la date 208.

l'ordre de faire diligence de manière à arriver en cachette à Tunis pour y prendre Mançoûr et le lui amener. Mais à son arrivée, Mohammed ne trouva plus Mançoûr, qui s'était retiré dans son château à T'onbodha (1). Alors il lui envoya le kâdi de Tunis (2) et quarante cheykhs de cette ville pour lui reprocher sa révolte, l'en détourner et le ramener à l'obéissance. Quand ces personnages l'eurent rencontré et lui eurent parlé dans ce sens, Mançoûr déclara n'avoir pas cessé d'obéir, promettant de se rendre en leur compagnie auprès de Moh'ammed pour ensuite aller trouver l'émîr, mais engageant les envoyés à rester un jour auprès de lui pour qu'il eût le temps d'offrir un repas à Moh'ammed et à sa troupe. Ils acceptèrent, et Mançoûr envoya à Moh'ammed de nombreux et beaux cadeaux consistant en moutons, bœufs et autres victuailles, lui écrivant qu'il allait le rejoindre en compagnie du kâdi et des autres envoyés. Se fiant à cette promesse, [P. 233] Moh'ammed et sa troupe égorgèrent ces animaux et en firent un repas arrosé de vin. Mais quand la nuit arriva, Mançoûr emprisonna le kâdi et ceux qui l'accompagnaient, puis se rendit en toute hâte et sans bruit à Tunis; après s'être introduit dans l'arsenal, où se trouvaient Moh'ammed et les siens, il fit battre le tambour en poussant le cri de « Dieu est grand ». La troupe de Moh'ammed courut aux armes, mais l'ivresse la paralysait, et les partisans de Mançoûr la cernèrent, tandis que la populace accourue de toutes parts la lapidait; la lutte dura toute la nuit, et les soldats de Moh'ammed furent tous massacrés, sauf un petit nombre qui purent se jeter dans le lac et se sauver à la nage. Cela se passait au mois de çafar (juin-juillet 823).

(1) C'est la Mohammediyya actuelle, à 4 lieues sud de Tunis. Les voyelles de ce nom sont indiquées un peu plus bas par notre auteur même; le *Merâçid* orthographie T'anbadha (cf. *Mochtarik*, p. 294; Fournel, I, 482).

(2) Qui se nommait Chedjra ben 'Isa.

Le lendemain matin, le *djond* réuni auprès de Mançoûr lui tint ce discours : « Nous ne nous fions pas à toi et nous ne sommes pas sûrs que Ziyâdet Allâh ne parviendra pas à te ramener à sa cause par l'attrait de biens temporels ; si tu veux que nous fassions cause commune avec toi, sacrifie l'un ou l'autre des membres de sa famille qui se trouvent auprès de toi ! » Il se fit alors amener Ismâ'îl ben Sofiân ben Sâlim ben Ik'âl, parent de Ziyâdet Allâh et gouverneur de Tunis, et le fit exécuter. Au reçu de ces nouvelles, Ziyâdet Allâh envoya un corps de troupes considérable commandé par son vizir [et cousin] Ghalboûn, dont le nom était El-Aghlab ben 'Abd Allâh ben el-Aghlab, et en faisant ses adieux à ces soldats il les menaça du dernier supplice s'ils venaient à fuir. Quand ils approchèrent de Tunis, Mançoûr T'onbodhi sortit de la ville et leur livra, le 10 rebî' I (22 juillet), une bataille où il resta vainqueur. Les officiers de l'armée battue déclarèrent alors à Ghalboûn que, leurs têtes n'étant pas en sécurité auprès de Ziyâdet Allâh, ils ne rejoindraient ce prince que si lui Ghalboûn obtenait qu'ils auraient la vie sauve. Puis, abandonnant leur général, ils s'emparèrent de diverses villes, entre autres de Bâdja, d'El-Djezîra [ou presqu'île de Bâchoû], de Çat'foûra, de .... (1) et de Laribus, si bien que la confusion régna en Ifrîk'iyya. Le *djond* tout entier, mécontent des procédés de Ziyâdet Allâh, se rallia à Mançoûr. Celui-ci, se trouvant à la tête de forces considérables, marcha sur K'ayrawân, qu'il investit en djomâda I (septembre-octobre) ; il entoura son camp d'un fossé et livra de nombreux combats à Ziyâdet Allâh.

---

(1) Ici se présente un nom que M. de Goeje a proposé de lire Bizerte ; on pourrait aussi songer à Monastir, bien que les autres localités citées se trouvent plus au nord ; mais il est presque aussitôt parlé de l'attaque dirigée contre K'ayrawân. Ce nom ne figure pas dans l'énumération que fait Ibn Khaldoûn de ces diverses villes (Desvergers, p. 100).

Mançoûr, aidé par les habitants de K'ayrawân, se mit à restaurer les murs de cette ville. Cette situation durait depuis quarante [P. 234] jours quand Ziyâdet Allâh, rassemblant toutes ses forces en cavalerie et en infanterie, s'avança à leur tête. La vue de cette armée considérable troubla et effraya Mançoûr, qui n'attendait pas cet acte de vigueur de la mollesse de son adversaire. Une lutte acharnée s'engagea, et l'armée des révoltés vaincue dut s'enfuir en laissant un grand nombre de morts, le 15 djomâda II (24 octobre) (1). Ziyâdet Allâh donna l'ordre de tirer vengeance des K'ayrawâniens, qui avaient commis la faute de venir en aide à Mançoûr et de combattre à ses côtés, de même qu'autrefois ils avaient soutenu 'Imrân ben Modjâlid (2) révolté contre son père Ibrâhîm ben el-Aghlab. Mais les savants et les hommes pieux intervinrent, et le prince se contenta de ruiner les murailles de la ville. Quant à Mançoûr, il se vit à la suite de sa défaite abandonné par beaucoup de ses partisans, entre autres par 'Amir ben Nâfi' et par 'Abd es-Selâm ben el-Mofarridj (3), qui

(1) Il doit bien s'agir du mois de djomâda II, puisque Mançoûr, arrivé devant K'ayrawân en djomâda I, investit cette ville pendant quarante jours. Bekri (p. 63) a donc commis un *lapsus* en écrivant djomâda I, ce que Fournel a relevé (I, 487).

(2) Sur ce nom, cf. ci-dessus, pp. 158 et 173.

(3) Le ms de Paris présente ici, ce qui a été relevé plus haut, une rédaction très abrégée de toute la fin du chapitre. Immédiatement après le mot « Mofarridj », il continue en ces termes : « A cette nouvelle, Ziyâdet Allâh équipa un corps d'armée destiné à combattre Mançoûr et dont il confia le commandement à Mohammed ben 'Abd Allâh Ifrîki. Ces troupes livrèrent aux partisans de Mançoûr, qui avaient abandonné celui-ci, un combat sanglant où Mohammed Ifrîki fut mis en déroute. Alors Mançoûr, reprenant courage, marcha une seconde fois sur K'ayrawân, sous les murs de laquelle il campa pendant treize jours ; mais il dut fuir et il installa son camp à Laribus avec ceux du *djond* qui s'étaient attachés à sa fortune. Alors ceux qui avaient fait défection pour suivre 'Amir ben [Nâfi'] allèrent l'assiéger, et il dut demander l'amân. 'Amir le lui accorda, mais il fit emprisonner son adversaire quand celui-ci alla le trouver; puis il le fit mettre à mort en 212. »

se dirigèrent vers diverses villes pour s'en rendre maîtres.

En 209 (3 mai 824) (1), Ziyâdet Allâh envoya un corps d'armée commandé par Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben el-Aghlab contre la ville de Sebîba, où se tenait une partie du *djond* qui avait marché avec Mançoûr et qui avait pour chef ʿAmir (2) ben Nâfiʿ. Une bataille eut lieu le 20 moh'arrem (22 mai), et ʿIbn el-Aghlab battu se réfugia avec ses troupes à K'ayrawân. Cet échec fut sensible à Ziyâdet Allâh, qui enrôla de nouvelles troupes et les paya largement. Mais les familles des soldats du *djond* ralliés à Mançoûr étaient à K'ayrawân, et bien que Ziyâdet Allâh n'eût rien fait contre elles, ces soldats dirent à Mançoûr qu'il devait trouver quelque moyen pour faciliter leur sortie de la ville, et ainsi les tranquilliser eux-mêmes au sujet de leurs proches. Ce chef s'avança donc à leur tête vers K'ayrawân et tint pendant seize jours Ziyâdet Allâh dans une étroite observation. Il n'y eut aucun combat, mais il put faire sortir les femmes et les enfants des soldats du *djond*, puis il se retira vers Tunis. Ziyâdet Allâh ne resta plus ainsi maître en Ifrîk'iyya que de Gabès, du littoral, de Nefzâwa et de Tripoli, qui continuèrent de lui obéir. Le *djond* alors lui envoya un message aux termes duquel il pouvait, en se retirant de l'Ifrîk'iyya, sauver ses richesses et sa vie, ainsi que celle de ses partisans habitant son château. Il était tout affligé de ces dures propositions quand Sofyân ben Sawâda lui dit : « Laisse-moi [P. 235] choisir deux cents cavaliers parmi les troupes qui t'obéissent, et à leur tête je marcherai sur Nefzâwa, car j'ai appris qu'ʿAmir ben Nâfiʿ se dirige du côté de tes ennemis. Si je réussis, tout sera pour le mieux ; si j'échoue, tu feras

(1) Ici encore le *Bayân* lit 210 (*suprà*, p. 182 n. 3 ; cf. à la fin du chapitre).

(2) Le texte porte *ʿOmar*, par suite d'une erreur typographique relevée par Tornberg lui-même, ainsi qu'en témoigne l'index qu'il a ajouté à son édition.

ce que tu voudras. » Sofyân fut autorisé à agir et s'avança avec ses deux cents cavaliers jusqu'à Nefzâwa, où les Berbères qu'il appela à son aide s'empressèrent de lui prêter secours. 'Amir ben Nâfi' marcha contre lui avec son armée, mais il fut battu et perdit nombre des siens ; après quoi il se retira vers K'astiliya, où il passa trois jours et trois nuits à rassembler le produit des impôts. Ensuite il s'en alla, laissant un de ses officiers pour y commander ; mais ce lieutenant eut peur des habitants et s'enfuit également. Ces derniers firent alors demander à Ibn Sawâda de se rendre chez eux, et ce chef prit possession du pays (1).

Il a été dit que ces événements sont des années 208 et 209 (823-24) ; mais ils sont de 209 et 210 (824-25).

On doit orthographier T'onbodha, Çat'foûra, Sebîba et Nefzâwa.

Campagne de Ziyâdet Allâh ben el-Aghlab contre la Sicile ; combats qui y furent livrés jusqu'à sa mort (2).

En 212 (1er avril 827), Ziyâdet Allâh équipa une flotte qu'il envoya en Sicile sous le commandement d'Asad ben el-Forât (3), k'âd'i de K'ayrawân, disciple de Mâlek et auteur du traité de droit malékite intitulé *El-Asadiyya;* ces troupes firent d'importantes conquêtes dans l'île. Voici l'origine des hostilités.

Le patrice Constantin, nommé en 211 (12 avril 826) gouverneur de Sicile par l'empereur chrétien de Constantinople, avait dès son arrivée [P. 236] mis à la tête de sa flotte un chrétien du nom de Fîmî [Euphème], et

(1) Comparez le récit de ces événements dans Noweyri (*Berbères,* I, 410) ; le *Bayân* (I, 91) ; Ibn Khaldoûn-Desvergers (p. 100) ; Fournel (I, 487).

(2) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca,* I, 364. Le récit du *Bayân* (I, 95 et s.) est très bref.

(3) Voir entre autres sur ce savant et guerrier la note du traducteur d'Ibn Khallikân (II, 132).

celui-ci, homme déterminé et brave, avait organisé une expédition contre l'Ifrîkiyya : il s'empara sur le littoral d'un certain nombre de marchands, s'y livra au pillage et y séjourna peu de temps. Mais alors l'empereur écrivit à Constantin de s'assurer de Fîmî, ledit amiral, pour lui infliger un châtiment. Quand Fîmî connut ce message, il en fit part à ses troupes qui, irritées, se déclarèrent prêtes à l'appuyer dans sa résistance. Il retourna donc en Sicile, où il s'empara de Syracuse. Constantin marcha contre lui, mais fut battu et forcé de s'enfuir à Catane, ville contre laquelle le rebelle envoya des troupes. Constantin tenta de se sauver, mais fut pris et tué, tandis que Fîmî fut proclamé roi. Celui-ci confia alors le gouvernement d'une portion de l'île au nommé Belât'a (Pilate ?), qui, d'accord avec son cousin paternel Mîkhâ'il, gouverneur de Palerme, se révolta contre Fîmî ; à la tête d'une armée considérable, ces deux chefs attaquèrent Fîmi, qui fut mis en déroute, et Belât'a s'empara de Syracuse. Alors Fîmî et ses compagnons s'embarquèrent pour l'Ifrîkiyya et firent demander du secours à l'émir Ziyâdet Allâh, en lui promettant l'empire de la Sicile. En rebî' I 212 (juin 827), l'émir envoya avec lui une armée qui arriva à Mazara et s'avança contre Belât'a, l'adversaire de Fîmî. Elle rencontra des troupes chrétiennes qu'elle combattit seule après avoir fait mettre Fîmî et les siens à l'écart, et à la suite d'une lutte acharnée, les musulmans restés vainqueurs devinrent maîtres d'un riche butin et des montures de l'ennemi. Belât'a s'enfuit en K'illawriya (Calabre), où il fut tué, tandis que les musulmans s'emparaient de plusieurs forts de l'île. Ils arrivèrent ainsi à la forteresse dite K'al'at el-Korrâth, où beaucoup de monde s'était réfugié, et ces chrétiens, pour tromper le k'âd'i Asad ben el-Forât, chef des musulmans, se soumirent à lui. Ce que voyant, Fîmî se rapprocha d'eux et leur fit dire de tenir ferme pour sauvegarder leur patrie. Puis ils versèrent le tribut entre les mains d'Asad en le

priant de ne pas trop s'approcher. Asad, se rendant à cette demande, se tint à l'écart pendant quelques jours, que ces gens employèrent à se préparer au siège, tandis que d'autre part leurs frères leur apportaient tout ce qui leur était nécessaire. [P. 237] Ils refusèrent alors de plus obéir, et Asad, recommençant les opérations militaires, fit faire de tous les côtés des razzias qui rapportèrent beaucoup de butin ; de nombreuses cavernes (1) des environs de Syracuse tombèrent entre les mains des musulmans, qui assiégèrent cette ville par terre et par mer et à qui des secours étaient envoyés d'Ifrîkiyya. Ce fut en vain que le gouverneur de Palerme, à la tête d'une nombreuse armée, s'avança contre eux : ils se couvrirent à l'aide d'un fossé en dehors duquel ils creusèrent de nombreux trous, et quand les chrétiens voulurent les charger, quantité d'entre eux tombèrent dans ces trous et y furent massacrés. La ville continua d'être soumise à un étroit blocus. Mais alors arriva de Constantinople une flotte portant des forces importantes, tandis qu'une violente épidémie avait commencé en 213 (21 mars 828) à exercer ses ravages dans le camp musulman, et parmi les nombreuses victimes figura Asad ben el-Forât, qui fut remplacé dans son commandement par Moh'ammed ben Aboû'l-Djawâri. En présence des ravages de l'épidémie et de l'arrivée de nouveaux ennemis, les assiégeants voulurent se rembarquer; mais la flotte chrétienne leur barra la sortie du port. Alors les musulmans livrèrent leurs vaisseaux aux flammes, et marchant sur la ville de Mineo, ils s'emparèrent de cette forteresse après trois jours de siège. De là un corps de troupes marcha contre Girgenti, dont la résistance que firent les habitants ne put empêcher la prise, et les musulmans s'y installèrent. Ces évènements remontèrent beaucoup leurs esprits et ramenèrent la

(1) J'ai suivi la leçon d'Amari, d'après laquelle il est fait allusion aux Latomies, et qu'on retrouve dans le ms de Paris. Le texte de l'éd. Tornberg n'est pas grammaticalement admissible.

joie chez eux. De là ils marchèrent sur la ville de K'açriyânna (Castrogiovanni) tandis que Fîmî les accompagnait : les habitants de cette ville se portèrent à sa rencontre et, baisant la terre devant lui, consentirent à le reconnaître pour leur prince ; mais ce n'était qu'une feinte, et bientôt ils le massacrèrent.

Une nouvelle et forte armée arriva de Constantinople pour venir en aide à celle qui l'avait précédée en Sicile. Une bataille fut livrée aux musulmans, qui restèrent vainqueurs et firent un grand massacre, tandis que les survivants se réfugiaient à Castrogiovanni. Zoheyr ben Ghawth prit alors le commandement des musulmans en remplacement de Moh'ammed ben Aboû'l-Djawâri, qui vint à mourir.

Un parti de musulmans s'étant éloigné pour faire du butin fut attaqué par une troupe de chrétiens et dut prendre la fuite. Le lendemain, les musulmans revinrent à la charge, mais soutenus par l'armée entière ; de leur côté les chrétiens avaient rassemblé de grandes forces et vinrent une seconde fois s'aligner. Les musulmans furent encore mis en déroute et laissèrent sur le terrain [P. 238] un millier de morts. Réfugiés dans leur camp, qu'ils couvrirent par un fossé, ils furent bloqués par les chrétiens et soutinrent de fréquentes attaques. Enfin, manquant presque de vivres, ils résolurent de tenter une surprise de nuit ; mais leurs ennemis, qui connurent ce projet, ne couchèrent pas dans leurs tentes et se tinrent à proximité, de sorte que les musulmans firent une sortie dans le vide. Alors les chrétiens les attaquèrent de toutes parts et en firent un grand carnage. Les survivants se réfugièrent à Mineo, où le long siège qu'ils subirent les contraignit à manger jusqu'aux bêtes de somme et aux chiens.

Quand les musulmans restés à Girgenti apprirent la détresse de leurs frères, qu'ils étaient impuissants à secourir, ils abandonnèrent cette ville après l'avoir ruinée et se retirèrent à Mazara. Cette situation se

prolongea jusqu'au début de l'an 214 (10 mars 829), et les musulmans étaient à la veille de leur perte quand arriva d'abord une flotte importante d'Espagne qui était partie en expédition, et presque simultanément de nombreux vaisseaux apportant des secours d'Ifrîkiyya. Tous ces bateaux faisaient un total de trois cents. A la suite de ce débarquement, sourire de la faveur divine, les chrétiens durent lever le siège, et les musulmans à leur tour allèrent assiéger Palerme, qu'ils serrèrent de très près, si bien que le chef de cette ville dut demander grâce pour sa vie et celle des siens, ainsi que pour sauvegarder ses biens. Cette faveur lui fut accordée, et il s'embarqua pour retourner en pays chrétien. Quand, en redjeb 216 (août-septembre 1831), les vainqueurs pénétrèrent dans la ville, ils y trouvèrent moins de trois mille habitants ; elle en comptait 70,000 au début du siège, et tout le reste était mort !

Des dissensions surgirent entre les musulmans d'Espagne et ceux d'Afrique, mais ensuite s'apaisèrent. En 219 (15 janvier 834), ils attaquèrent Castrogiovanni, d'où les chrétiens sortirent pour se battre avec acharnement ; mais ils furent, grâce à la faveur divine, mis en déroute et forcés de se replier sur leur camp. Au printemps, ils livrèrent encore une bataille où les musulmans restèrent de nouveau vainqueurs. En 220 (4 janvier 835), ces derniers, commandés par Moh'ammed ben 'Abd Allâh, attaquèrent de nouveau Castrogiovanni, et les chrétiens furent encore battus, laissant entre les mains des vainqueurs une femme du Patrice et son fils, ainsi que le contenu de leur camp. Les musulmans regagnèrent alors Palerme.

Moh'ammed ben 'Abd Allâh envoya ensuite dans [P. 239] la région de Taormina des troupes qui, sous le commandement de Moh'ammed ben Sâlim, y firent un butin considérable ; mais une partie de ces soldats se mutina contre ce chef et, après l'avoir massacré, alla rejoindre les chrétiens. El-Fad'l ben Ya'k'oûb, envoyé

d'Ifrîk'iyya par Ziyâdet Allâh pour le remplacer, fit également une incursion du côté de Syracuse et en revint avec un butin considérable. Une autre fois, une forte troupe revenait en traînant le butin qu'elle avait recueilli, quand le Patrice, chef des chrétiens en Sicile, se présenta à elle avec des guerriers nombreux : les musulmans se retranchèrent dans un endroit difficile et couvert d'arbres touffus, si bien que le Patrice, ne pouvant les y attaquer, les guetta jusqu'à l'*açr*, puis se retira quand il vit qu'ils ne voulaient pas accepter le combat. Mais alors ses soldats cessèrent de garder leurs rangs, et les musulmans, profitant de ce désordre, firent sur eux une vigoureuse charge qui leur fit prendre la fuite. Le Patrice, frappé d'un coup de lance, reçut de nombreuses blessures, et tómba de cheval ; mais les plus braves de ses compagnons purent l'emporter tout blessé qu'il était. Les musulmans firent dans cette importante affaire un butin comprenant toutes les armes, montures et autres effets de l'ennemi.

Ziyâdet Allâh envoya d'Ifrîk'iyya en Sicile, pour y exercer le commandement, Aboû 'l-Aghlab Ibrâhîm ben 'Abd Allâh (1), dont l'arrivée eut lieu à la mi-ramad'ân. Une flotte expédiée par ce nouveau chef rencontra des forces chrétiennes portées par des bateaux ; elle s'empara de tout le butin qu'ils renfermaient, et Aboû 'l-Aghlab fit trancher la tête de tous les prisonniers. Une autre flotte envoyée par lui à K'oûçira (Pantellaria) s'empara d'un brûlot *(h'arrâk'a)* portant des chrétiens et un renégat originaire d'Ifrîk'iyya ; ces prisonniers lui furent amenés, et il les fit aussi décapiter. Une autre incursion dirigée contre l'Etna et les forts avoisinants eut pour résultats l'incendie des moissons, le massacre de beaucoup d'hommes et le pillage. Une autre incursion fut encore organisée dans la même direction par

(1) Il s'agit probablement du personnage qui est appelé Aboû Fehr Moh'ammed ben 'Abd Allâh par le *Bayân*, I, 97.

Aboû 'l-Aghlab en 221 (25 décembre 835) ; le butin qu'on ramena fut des plus considérables, si bien que les esclaves se vendirent à vil prix. Quant à ceux qui prirent part à cette expédition, ils revinrent sains et saufs. La même année, une flotte fut envoyée contre les îles (voisines) ; après y avoir fait un riche butin et avoir conquis plusieurs villes et forteresses, elle revint saine et sauve. En la même année encore, Aboû 'l-Aghlab envoya contre K'ast'ilyâsa (Castelluccio?) une colonne [P. 240] qui, après y avoir fait du butin et des prisonniers, eut à subir une attaque où les chrétiens restèrent vainqueurs. Une autre colonne envoyée contre Castrogiovanni fut également attaquée par les chrétiens, et les musulmans durent fuir, après avoir perdu un certain nombre des leurs. Un autre combat fut encore livré, où les musulmans restèrent vainqueurs et s'emparèrent de neuf grands bâtiments avec les hommes qu'ils portaient et de deux chalands.

Or, par une nuit obscure d'hiver, un musulman vit [un animal (1) provenant] de chez les habitants de Castrogiovanni ; en s'approchant il reconnut un chemin où il pénétra et qui était resté inconnu à tout le monde. Retournant alors au camp, il prévint ses compagnons d'armes, qui revinrent avec lui et qui, passant par ce chemin, s'emparèrent du faubourg en poussant leur cri de guerre. Les infidèles se maintinrent dans le fort, puis demandèrent et obtinrent quartier. Les musulmans regagnèrent Palerme en traînant à leur suite un abondant butin.

En 223 (2 décembre 837), de nombreux chrétiens débarquèrent en Sicile, et leur arrivée fut cause que les musulmans levèrent le siège de Djafloûdhi (Cefalu), qu'ils poursuivaient depuis longtemps. De nombreux

(1) Il y a là un mot corrompu que je ne peux rétablir. Fleischer et Amari ont voulu lire l'un et l'autre des mots féminins (غزة ou عنزة) auxquels le pronom masculin qui suit ne permet pas de songer.

combats eurent lieu entre eux et les nouveaux venus.

On apprit ensuite la mort de Ziyâdet Allâh, émir d'Ifrîk'iyya. Cette nouvelle jeta d'abord du découragement chez les musulmans, mais bientôt ils reprirent courage et recouvrèrent toute leur liberté d'esprit (1).

On doit orthographier Sark'oûsa, Balerm, Mînâo, Djerdjent, K'açriyânna.

[P. 252] En 203 (8 juillet 818), un homme du nom d'El-Weled se révolta en Espagne (2) ; le prince le fit assiéger à Bâdja, dont le rebelle s'était emparé ; on l'y serra de près, et l'on finit par prendre la ville et enchaîner cet homme.

En la même année (3), le juriste Asad ben el-Forât devint k'âdi à K'ayrawân.

[P. 267] Mort d'El-H'akam ben Hichâm

En 206, le 25 doû'l-hiddja (20 mai 822), mourut El-H'akam ben Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân, souverain d'Espagne, qui était monté sur le trône en çafar 180 (avril-mai 796) ; [P. 268] il avait cinquante-deux ans et portait le *konya* (prénom) d'Aboû'l-'Açi ; fils d'une esclave concubine, il était de haute taille, brun et maigre ; il laissa dix-neuf enfants mâles et est l'auteur de poésies remarquables. Le premier en Espagne, il enrégimenta

(1) Le ms de Paris ajoute ici : « La mort de l'émir Ziyâdet Allâh, qui avait régné vingt et un ans neuf mois et huit jours, arriva en redjeb 223 ». Après quoi vient, ainsi que le dit Tornberg, un chapitre qui, dans son édition, figure sous l'année 223, mais avec de légères différences.

(2) Il n'est pas question de cette affaire dans le *Bayân*.

(3) Ailleurs on trouve aussi la date de 202 (Ibn Khallikân, II, 132). On vit alors pour la première fois deux kâdis exercer simultanément dans la même ville (*Bayân*, I, 89, où cette nomination est rapportée à l'année 203).

des troupes mercenaires (1) ; il installa des dépôts d'armes et d'approvisionnements, s'entoura d'une nombreuse suite et d'une domesticité considérable, caserna de la cavalerie à la porte de son palais et agit en tout à la manière des souverains puissants. Il constitua un corps de mamlouks qui recevaient une solde régulièrement payée : ils atteignirent jusqu'au nombre de cinq mille et étaient appelés les *muets*, à cause des diverses langues étrangères qu'ils parlaient ; ils se tenaient de jour à la porte du palais. Il prenait personnellement connaissance de toutes les affaires, des grandes aussi bien que des petites. Plusieurs personnes sûres de son entourage le tenaient au courant des besoins du peuple, de sorte qu'il empêchait ou réparait les injustices dont on pouvait avoir à se plaindre. Vaillant jusqu'à la témérité, il était fort redouté, et ce furent ses efforts qui assurèrent à sa postérité le trône d'Espagne. Il recherchait les *fakîh* et les savants.

Avènement de son fils 'Abd er-Rah'mân

El-H'akam ben Hichâm eut pour successeur son fils 'Abd er-Rah'mân, dont le *konya* était Aboû'l-Mot'arref et dont la mère s'appelait H'alâwa ; il vivait auprès de son père. Il vint au monde à Tolède, à sept mois d'après une indication manuscrite de son père El-H'akam, alors gouverneur de cette ville au nom de Hichâm. C'était un gros et bel homme, au visage agréable.

A peine était-il monté sur le trône que son grand-oncle paternel, 'Abd Allâh Balensi, dont la convoitise attendait la mort d'El-H'akam, quitta Valence pour

(1) جنّد الاجناد المرتزقين a peut-être un sens quelque peu différent ; on retrouve cette expression dans Makkari, I, 220, l. 2. Sur les faits dont il s'agit, cf. Makkari, I, 219, l. 4 ; 220, l. 2, 15 et 17 ; *Madjmoû'a*, texte, 129 ; *Bayân*, II, 81 ; Dozy, II, 68.

marcher contre Cordoue. Mais à la nouvelle des préparatifs de défense que faisait ‘Abd er-Rah’mân, il prit peur et, perdant courage, rentra à Valence. Il y mourut promptement (1), et Dieu épargna ainsi à cette région les maux que lui préparait la méchanceté de cet homme. ‘Abd er-Rah’mân transporta alors à Cordoue les enfants et la famille du défunt, et la souveraineté de l'Espagne resta sans contestation à la descendance de Hichâm ben ‘Abd er-Rah’mân.

On doit orthographier Todmîr.

[P. 269] En 206 (5 juin 821), les musulmans d’Ifrîk’iyya firent une expédition contre la Sardaigne. Ils se retirèrent en emportant du butin et après avoir fait subir des pertes aux infidèles, ainsi qu’ils en subirent eux-mêmes (2).

[P. 271] Événements d’Espagne

En 207 (20 mai 822) ‘Abd er-Rah’mân ben el-H’akam, souverain d’Espagne, eut avec le djond et les habitants d’El-Baçrât (3) ce qu’on appelle l’affaire de Velez. Peu avant sa mort, El-H’akam avait fait saisir et crucifier un

---

(1) En 208, comme il est dit un peu plus bas.

(2) Ce passage figure dans la *Biblioteca*, I, 372. L’expédition dont il s’agit a aussi été mentionnée ci-dessus, p. 182.

(3) Je ne retrouve pas ailleurs ce nom ainsi orthographié. Je suis porté à croire qu’il s’agit du nom qui est écrit El-Bochârât البشارات par Edrisi (texte, p. 174 et 175), de nos jours Alpujarras, et j’ai par conséquent transcrit Velez le nom qui vient ensuite et qui est, dans notre texte, dépourvu de points diacritiques. — D’après M. Fr. Codera, il faut lire probablement جند البيرة, le djond d’Elvira, ainsi que l’écrivent Ibn Khaldoûn (IV, 128) et Noweyri (ms 60 de la *Real Academia*, f. 24) ; et il faut probablement corriger بالثغر de ce dernier en بالس (Velez), qui pourrait être le *Velez de Benaudalla* de la province de Grenade, mais en remarquant que d’autres lieux portent ce nom, p. ex. Velez Blanco, Velez Malaga, Velez Rubio.

gouverneur du nom de Rebî‘, à cause des persécutions qu'il faisait subir aux tributaires, à raison de leurs enfants (1). A l'avènement d' ‘Abd er-Rah'mân, le peuple, qui avait appris l'exécution de Rebî‘, se rendit de toutes parts à Cordoue, réclamant les biens dont cet homme les avait dépouillés et s'imaginant qu'ils leur seraient rendus. Les habitants d'Elvira (2), notamment, se distinguaient par leurs réclamations et leur insistance. ‘Abd er-Rah'mân leur envoya des gens chargés de disperser les groupes qu'ils formaient et de les faire taire ; mais leurs exhortations restèrent vaines et ils furent même chassés (brutalement). Alors un détachement du *djond* ainsi que des compagnons du prince firent une charge qui mit en déroute le *djond* d'Elvira et ceux qui l'accompagnaient : les uns furent tués sur le coup, les autres ne durent leur salut qu'à la fuite, mais on les poursuivit et l'on en massacra encore beaucoup.

En la même année, des troubles éclatèrent à Todmîr entre les Mod'arites et les Yéménites ; on se battit à Lorca, et dans l'affaire connue sous le nom de journée d'El-Mod'ârra (3), trois mille d'entre eux restèrent sur le carreau. La lutte durait depuis sept ans, quand le prince, pour y mettre fin, envoya des troupes commandées par Yah'ya ben ‘Abd Allâh ben Khâlid (4). [P. 272] Dès que les combattants avaient vent de l'approche de Yah'ya, ils se dispersaient, mais recommençaient la lutte sitôt qu'il s'éloignait. L'épuisement seul finit par ramener le calme.

---

(1) Le texte porte ظلم الابناء اهل الذمة ; ma traduction comporte la suppression de l'article du second de ces mots. Si le texte est réellement correct, il faudrait comprendre « qu'il faisait subir à (ceux qu'on appelait) les infants (qui étaient) les tributaires ».

(2) Sur Elvira (la région de Grenade et aussi la capitale), voir Dozy, *Recherches*, 3e éd., p. 327.

(3) La lecture de ce nom est incertaine ; le *Bayân* (II, 84, l. 1 et 17) l'écrit une fois Eç-Çâra, l'autre fois El-Moçâra, et place l'envoi de Yah'ya ben ‘Abd Allâh au début des hostilités.

(4) Ce dernier nom est écrit « Khalaf » dans le *Bayân*, II, 83.

Cette même année, l'Espagne fut désolée par une terrible famine qui fit périr beaucoup de monde ; dans certaines provinces, le *moudd* se vendit trente dinars (1).

[P. 273] En 208 (15 mai 823), mourut El-Yasa' ben Aboû'l-K'âsim, prince de Sidjilmâsa ; les habitants choisirent pour lui succéder son frère El-Montaçir ben Aboû'l-K'âsim Wâsoûl, connu sous le nom de Midrâr (2). Nous avons parlé plus haut de ces princes.

En 208, 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam, prince d'Espagne, envoya contre les infidèles une armée dont il confia le commandement à 'Abd el-Kerîm ben 'Abd el-Wâh'id ben Moghîth. Ce général marcha contre le pays d'Alava, où il sema le pillage et l'incendie ; nombre de châteaux furent assiégés, parmi lesquels les uns furent pris, les autres obtinrent la paix moyennant une somme d'argent et la mise en liberté des captifs musulmans. Cette expédition, qui eut lieu en djomâda II (oct.-nov.), eut pour résultats l'acquisition de richesses considérables et la libération de nombreux prisonniers musulmans. Le retour se fit sans accident (3).

En la même année, mourut 'Abd Allâh ben 'Abd er-Rah'mân, l'Omeyyade, connu sous la nom de Balensi, prince de la ville de Valence en Espagne. Nous avons longuement parlé de lui en même temps que de son neveu Hichâm ben el-H'akam ben Hichâm.

[P. 275] En 209 (3 mai 824), Mançoûr ben Naçr (4) se

(1) Cette disette est aussi mentionnée dans le *Bayân*, II, p. 84.

(2) D'après le *Bayân* (I, 155), Elyâs *(sic)* ben Aboû'l-K'âsim régna de 168 à 170, fut supplanté par son frère El-Yasa' El-Montaçir, qui mourut en 208 (ou en 207, *ibid.*, p. 89) et qui eut pour successeur son fils Midrâr. Cf. Fournel, I, 351 et 508 ; Bekri, 330 ; *Berbères*, I, 261 ; *Bayân*, intr., I, 114.

(3) Il est aussi parlé de cette campagne par le *Bayân* (II, 84) et par Makkari (I, 222).

(4) La lecture « Naçr », rejetée en note par l'éditeur, qui a imprimé « Noçayr », est très probablement la bonne (*suprà*, p. 182, n. 3).

révolta contre l'émir Ziyâdet Allâh. Nous avons raconté ces faits sous l'année 202.

[P. 279] Campagne d'‘Abd Allâh ben T'âhir en Égypte

En 210 (23 avril 825), ‘Abd Allâh ben T'âhir marcha contre l'Égypte qu'il conquit, et ‘Obeyd Allâh ben es-Seri dut lui demander grâce. En effet, ‘Obeyd Allâh [P. 280] s'était rendu maître de l'Égypte et y agissait en rebelle, tandis qu'une troupe partie d'Espagne s'emparait d'Alexandrie. ‘Abd Allâh ben T'âhir, occupé à combattre Naçr ben Chabath, dut tout d'abord négliger ces faits, mais dès qu'il le put il marcha contre l'Égypte..... (1).

[P. 281] Conquête d'Alexandrie par 'Abd Allâh

En 210 (23 avril 1825), ‘Abd Allâh chassa d'Alexandrie les Espagnols qui s'étaient emparés de cette ville en lui accordant quartier. Ces gens étaient arrivés en grand nombre à Alexandrie par mer pendant les troubles occasionnés par Ibn Es-Serî et par d'autres, et y avaient débarqué sous la conduite d'un chef nommé ‘Aboû H'afç (2). Cette situation dura jusqu'à l'arrivée d'Ibn T'âhir, qui leur

(1) ‘Obeyd Allâh tâcha de se soustraire à l'obéissance du khalife El-Ma'moûn et de rester maître indépendant de l'Égypte (Weil, *Geschichte der Chalifen*, II, 230 ; *Nodjoûm*, I, 593, etc.).

(2) ‘Obeyd Allâh ben es-Serî fut proclamé par le djond et détint le gouvernement de l'Égypte de 207 à 210 (*Nodjoûm*, I, 593). L'arrivée des Espagnols aurait donc été bien postérieure à l'affaire du faubourg de Cordoue (cf. ci-dessus, p. 178 ; Dozy, II, 353) ; voir aussi Weil, *l. l.*, p. 233 n. pour ce qui a trait à la date de la conquête de la Crète.

fit déclarer que, faute par eux de faire acte d'obéissance, il allait les combattre. Ils se soumirent et demandèrent l'*amân*, [P. 282] sous la condition qu'ils quitteraient cette ville et gagneraient quelque localité de Roûm en dehors des pays musulmans. Ils obtinrent l'*amân* sous cette condition et allèrent s'établir dans l'île de Crète, où ils firent souche. Voici dans quels termes s'exprime Yoûnos ben 'Abd el-A'la (1) : « Un jeune héros — c'est-à-dire Ibn T'âhir — arriva d'Orient chez nous, alors que toutes nos affaires étaient dans la confusion, que toutes les régions de notre pays étaient tombées entre les mains de l'un ou l'autre conquérant, et que les habitants étaient livrés au malheur. Il remit tout en ordre, rendit la confiance à l'homme sain, fit trembler le malade, et tous les sujets s'unirent dans un même sentiment d'obéissance ».

Divers évènements survenus en Espagne

En 210 (23 avril 825), 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam envoya sur le territoire franc une forte troupe de cavalerie commandée par 'Obeyd Allâh, connu sous le nom d'Ibn el-Balensi. Cet officier dirigea des razzias dans tous les sens, se livra au meurtre et au pillage, et fit des prisonniers. En rebî' I (juin-juillet 825), une rencontre qui eut lieu avec les troupes des infidèles finit par la déroute de ceux-ci, qui perdirent beaucoup de monde ; les nôtres remportèrent là un succès important.

La même année, une armée envoyée par 'Abd er-Rah'mân conquit également le château d'El-K'al'a (H'içn el-K'al'a) sur le territoire ennemi, où elle fit plusieurs

(1) Célèbre juriste, traditionniste et historien, élève de Châfi'i, à qui Ibn Khallikân a consacré un article (t. IV, 591) ; mort en 264.

razzias, au milieu du mois de ramadân (fin décembre 825) (1).

'Abd er-Rah'mân fit commencer en cette année la construction de la grande mosquée de Jaën (2).

[P. 283] 'Abd er-Rah'mân prit cette année des otages d'Aboû 'ch-Chemmâkh Mohammed ben Ibrâhîm, chef des Yéménites à Todmîr, pour arriver à l'apaisement des hostilités entre les siens et les Mod'arites; mais rien n'y fit, et les troubles continuèrent. En présence de cette situation, 'Abd er-Rah'mân donna ordre au gouverneur de Todmîr de se transporter et de résider désormais à Murcie (3); c'est ainsi que cette dernière ville devint depuis lors le chef-lieu de la région. Les hostilités entre ces deux races durèrent jusqu'en 213 (21 mars 828), où 'Abd er-Rah'mân fit marcher des troupes contre eux. Alors Aboû 'ch-Chemmâkh se soumit et se rendit auprès du prince, dont il devint l'un des officiers et des compagnons. La région de Todmîr fut dès lors pacifiée.

[P. 285] **Guerre en Ifrîk'iyya entre 'Amir et Mançoûr; ce dernier est tué**

En 211 (12 avril 826), la discorde éclata entre 'Amir ben Nâfi' et Mançoûr ben Naçr. Celui-ci, qui était très jaloux ...... (4); [celui-là] quitta Tunis à la tête des siens et

(1) Cette expédition n'est mentionnée ni par Makkari ni dans le *Bayân*.

(2) *Bayân*, II, 85.

(3) J'ai lu le verbe à la première et non à la quatrième forme en comparant ce passage avec celui du *Bayân* (II, 85, l. 1; cf. ligne 9).

(4) Il y a ici un blanc; d'après le *Bayân* (I, 94), l'amour d' 'Amir pour la boisson provoqua de menaçants reproches de la part de Mançoûr. Le motif de la brouille survenue entre ces chefs n'est pas indiquée par Noweyri (*Berbères*, I, 410); cet événement y est rattaché à la levée de deux cents guerriers que fit Sofyân ben Sawâda pour le prince Aghlabide, mais la date de 218 ne peut être qu'une faute typographique (*suprà*, p. 186).

marcha contre Mançoûr, qui était alors dans son palais à T'onbodha et qui y subit un siège assez rigoureux pour que l'eau vînt à lui manquer, de sorte qu'il dut demander quartier à son adversaire en s'engageant à s'embarquer pour l'Orient. Sa demande lui ayant été accordée, il sortit secrètement au commencement de la nuit et se dirigea vers Laribus. Mais quand arriva le matin, 'Amir, ne voyant pas de traces de Mançoûr, se mit à sa recherche, et l'ayant atteint lui livra un combat où l'avantage resta de son côté. Mançoûr se réfugia à Laribus, où il se défendit contre 'Amir, qui entreprit le siège et dressa une catapulte. A la fin, les habitants, réduits à bout par les souffrances que leur causait cette situation, mirent Mançoûr en demeure de s'éloigner s'il ne voulait être livré à 'Amir. Mançoûr obtint d'eux qu'ils patientassent quelque temps jusqu'à ce que la situation s'améliorât, et il dépêcha un messager à 'Abd er-Selâm ben el-Mofarredj (1), qui avait un commandement dans l'armée, ponr lui demander de se joindre à lui. Cet officier étant arrivé, Mançoûr lui parla du haut des murs, et, lui exposant la passe difficile où il se trouvait, lui demanda d'obtenir d' 'Amir pour lui la permission de se retirer en Orient. 'Abd es-Selâm accepta cette mission, et par ses bons offices décida 'Amir à autoriser Mançoûr à se rendre à Tunis pour y prendre sa famille [P. 286] et ses serviteurs, et de là gagner l'Orient. Mançoûr, étant sorti de la ville, reçut une escorte de cavalerie pour se rendre à Tunis; mais d'après l'ordre secret d' 'Amir, le chef du détachement emmena celui qu'il escortait à Djerba (2) et l'y emprisonna, lui et son frère H'amdoûn. 'Abd es-Selâm fut outré du procédé, et 'Amir envoya alors à son propre frère, qui était gou-

(1) C'est de la même manière aussi qu'est lu ce nom, déjà cité et que nous retrouverons, par Ibn Khaldoûn (Desvergers, 102), et il faut probablement corriger la lecture « Feredj » des *Berbères* (I, 411).

(2) Ce nom est lu de diverses manières : le *Bayân* aussi écrit « Djerba ».

verneur de Djerba, l'ordre d'exécuter sans faute Mançoûr et H'amdoûn. Ce gouverneur leur ayant lu la lettre qu'il venait de recevoir, Mançoûr demanda du papier et de l'encre pour écrire son testament; cela lui fut accordé, mais il ne put écrire, et alors il s'écria : « Être mis à mort, c'est devenir maître de tous les biens de ce monde et de l'autre ! » (1). Ils furent ensuite exécutés et leurs têtes envoyées à 'Amir ben Nâfi', dont l'autorité se trouva ainsi assise.

'Abd es-Selâm ben el-Mofarredj retourna à Bâdja, tandis qu''Amir resté à Tunis y mourut le 29 rebi' II 214 (5 juillet 829), et la nouvelle de sa mort fit dire à Ziyâdet Allâh : « Maintenant les hostilités sont terminées ! » (2). Ce prince accorda aux fils du mort le pardon qu'ils lui firent demander et étendit sur eux ses bienfaits.

[P. 286] En 211 (12 avril 826), T'oûrîl se révolta en Espagne, dans la province de Tâkoronnâ; il attaqua et tua un détachement du *djond* qui était venu ravitailler des localités de cette région, et s'empara des montures, des armes et de tous les bagages de ceux qui le formaient. Alors le gouverneur de [*blanc*] marcha contre lui [*blanc*] (3).

[P. 288] En 212 (1er avril 827), 'Abd er-Rah'mân, souverain d'Espagne, envoya sur le territoire des infidèles

---

(1) Je lis les mots arabes qui constituent cette réponse et qui sont défigurés dans le texte : فاز المقتول بخير الدنيا والآخرة.

(2) 'Amir mourut à Tunis en 214 selon Ibn Khaldoun (Desvergers, 103). Le *Bayân* (I, 95) dit simplement en 213, et le *Kitâb el-'Oyoûn* (p. 371) dit le 29 rebi' I 213.

(3) Dans la mention que fait aussi le *Bayân* (II, 85) de cette révolte, le gouverneur qui attaqua T'oûrîl est nommé Ibn Ghânim; mais le texte est fautif, selon Dozy, *Corrections*, p. 41. Taurel est un nom berbère qu'on retrouve ailleurs (Dozy, *Recherches*, I, 134, 2e éd., 123, 3e éd.).

une armée qui arriva à Barcelone, puis à Djeranda (Gerona ?), contre les habitants de laquelle elle combattit en rebî' I (juin). Pendant deux mois, elle pilla et détruisit tout (1).

La même année, de fortes inondations provenant de pluies ininterrompues ravagèrent l'Espagne et détruisirent la plupart des murs des villes frontières, ainsi que le pont de Saragosse. On dut refaire et consolider les parties détruites. — Barcheloûna (Barcelone) doit s'écrire comme nous le faisons.

[P. 289] En 213 (21 mars 828), les habitants de Merida, en Espagne, mirent à mort leur gouverneur, puis des troubles surgirent chez eux (2). 'Abd er-Rah'mân les fit assiéger et fit ravager leurs champs et leurs plantations, ce qui les ramena à l'obéissance. L'armée se retira après avoir exigé des otages et rasé les fortifications de la ville. Mais comme 'Abd er-Rah'mân, pour leur ôter l'envie de les relever, envoya l'ordre de jeter dans la rivière les matériaux provenant des murs, une nouvelle révolte éclata : les habitants emprisonnèrent leur gouverneur et relevèrent des murailles plus solides que jamais. Alors le prince, au début de l'an 214 (10 mars 829), marcha contre eux avec ses troupes et accompagné des otages qu'il s'était fait livrer. L'attaque allait commencer quand les habitants obtinrent l'échange de leurs otages contre le gouverneur et les autres prisonniers qu'ils avaient entre les mains. Le prince les assiégea et leur causa quelque dommage, puis se retira. En 217 (6 février 832), il les fit de nouveau assiéger et serrer de très près ; mais le siège fut encore levé au bout d'un certain temps. Au commencement de 218 (26 janvier 833)

(1) Cette incursion fut dirigée par 'Obeyd Allâh ben 'Abd Allâh Balensi (*Bayân*, l. l.).

(2) Cette ville entretint alors des rapports avec Louis le Débonnaire (Dozy, II, 96). Le *Bayân* (II, 86) fournit fort peu de renseignements et se borne à mentionner le siège qu'eut à subir Mérida en 217 ; le *Madjmoû'a* (texte, 138 et 139) raconte les circonstances dans lesquelles le siège fut levé.

une nouvelle expédition réduisit cette ville, d'où s'éloignèrent les fauteurs de désordres. L'un des habitants, Mah'moûd ben 'Abd el-Djebbâr Mâredi (de Mérida) fut (avec ses partisans) cerné par 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam, à la tête d'un fort détachement du *djond ;* après une vive résistance les rebelles durent s'enfuir [P. 290] en laissant nombre de morts sur le terrain ; la cavalerie les poursuivit dans la montagne et tua, fit prisonnier ou dispersa tout. Mais Mah'moûd ben 'Abd el-Djebbâr échappa avec quelques-uns des siens et se réfugia à Montsâloût' (منت سالوط). 'Abd er-Rah'mân l'y fit attaquer en 220 (4 janvier 835), et les rebelles, battus en rebî' II (avril), s'enfuirent jusqu'à H'alk'ab. Un détachement de cavalerie fut lancé à leur poursuite, mais fut battu et perdit tous ses bagages. Mah'moûd regagnait les localités qu'il occupait quand il rencontra d'autres troupes d''Abd er-Rah'mân ; on se battit, puis les deux corps ennemis s'en allèrent chacun de son côté. Mais Mah'moûd se trouva ensuite de nouveau face à face avec un détachement ennemi, qu'il battit et pilla complètement. Il marcha ensuite contre la ville de Mîna ; son attaque resta victorieuse, et il s'empara des chevaux et des vivres qu'elle contenait. Il partit de là pour pénétrer sur le territoire des infidèles et conquit une place forte où il s'établit pendant cinq ans et trois mois. Il y fut attaqué par Alphonse, roi des Francs, qui, en redjeb 225 (mai 840), s'empara de la place, mit à mort Mah'moûd et ses partisans, et expulsa le reste de la population.

[P. 293] En 214 (10 mars 829) mourut Idrîs ben Idrîs ben 'Abd Allâh ben el-H'asan ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû T'âleb, qui était dans le Maghreb (1). Après lui ce fut son fils Mohammed qui prit le gouvernement de la ville de Fez ; il nomma son frère El-K'âsim à Baçra, à

(1) Selon Bekri, la mort d'Idrîs ben Idrîs arriva en rebî' I 213 (pp. 263 et 280) ; sur cette date, cf. Fournel (I, 496).

Tanger et dans les territoires qui dépendent de ces villes, de même qu'il chargea ses autres frères d'administrer les villes appartenant aux Berbères (1).

[P. 293] En 214 (10 mars 829), 'Abd er-Rah'mân, l'Omeyyade d'Espagne, alla attaquer la ville de Bâdja, qui s'était soustraite à son obéissance depuis les troubles occasionnés par Mançoûr (2), et s'en empara de vive force.

En la même année, Tolède fut le siège d'une révolte de Hâchim ed-D'arrâb contre le souverain 'Abd er-Rah'mân. Hâchim était l'un de ceux qui avaient quitté Tolède lors du châtiment infligé par El-H'akam aux habitants de cette ville (3). A l'époque dont nous parlons, il quitta Cordoue, où il s'était retiré, et marcha sur Tolède, où se groupèrent sous ses ordres les malfaiteurs et autres gens de cette espèce. Il s'avança à leur tête vers le Wâdi Tadjounia (4) et fit des incursions chez les Berbères et les autres habitants. Sa renommée grandit aussi bien que sa puissance, et de nombreux partisans se groupèrent autour de lui. Il causa de graves pertes aux habitants de Santaver et livra aux Berbères de fréquents combats. 'Abd er-Rah'mân fit cette année-là marcher contre lui un corps d'armée, mais l'issue des combats qui eurent lieu resta indécise : la situation de Hâchim ne fut pas compromise et il continua de s'emparer de nombreuses localités ; il dépassa Birket el-'Adjoûz (l'étang de la Vieille) et commença à faire des incursions de cavalerie. En 216 (17 février 831), 'Abd er-Rah'mân envoya de

---

(1) Sur le partage auquel procéda Mohammed, voir Bekri, p. 280; *Bayân*, I, 95 ; Fournel, I, 498 ; *Berbères*, II, 563.

(2) Je ne retrouve pas de traces de ce Mançoûr ailleurs.

(3) Voir sous l'année 191, p. 168. Cf. Dozy, II, 98. Hâchim était un des otages emmenés par El-H'akam (*Bayân*, II, 85).

(4) Groupe de six caractères entièrement dépourvus de points diacritiques. La lecture *Tadjoûniya* (le Rio Tadjuña) m'est suggérée par M. Fr. Codera.

nouveau une nombreuse armée au-devant de laquelle Hâchim se porta, à l'ouest du château de Samsatâ, près de Daroca (1). Une bataille acharnée s'engagea et dura [P. 294] plusieurs jours : Hâchim fut défait et y trouva la mort, ainsi que beaucoup de ses partisans, tous gens ambitieux, scélérats et fauteurs de troubles, dont Dieu arrêta les avanies.

[P. 310] **Insurrection de Fad'l contre Ziyâdet Allâh**

En 218 (26 janvier 833), Ziyâdet Allâh ben el-Aghlab (2) fit marcher des troupes contre Fad'l ben Aboû 'l-'Anber, qui s'était révolté dans la péninsule [de Cherîk]. Fad'l demanda et obtint l'aide [P. 311] d''Abd es-Selâm ben el-Mofarredj Rab'i, qui lui aussi était en insurrection depuis la guerre, que nous avons racontée, soulevée par Mançoûr. Les deux alliés se rencontrèrent avec l'armée de Ziyâdet Allâh à Medînat-el-Yehoûd dans la péninsule, et à la suite d'un combat acharné, 'Abd es-Selâm périt et sa tète fut envoyée à Ziyâdet Allâh. Fad'l se réfugia à Tunis, où il se fortifia et soutint le siège qu'en firent les troupes de Ziyâdet Allâh ; mais celles-ci le réduisirent à l'extrémité et emportèrent la ville de vive force. Nombre d'habitants furent alors massacrés par les soldats vainqueurs, entre autres le juriste 'Abbâs ben el-Welîd (3). Il ne prenait pas part à la lutte et était rentré dans sa demeure, où pénétra un soldat du *djond ;* alors saisissant son épée il se jeta dehors en proclamant la guerre sainte, et il fut tué. Pendant sept jours son

(1) Nom illisible, formé de cinq caractères sans points diacritiques. Je dois au même savant la lecture دروقة.

(2) Ce chapitre est résumé dans une note des *Berbères,* I, 411, où la date 219 n'est qu'un lapsus ; cf. Desvergers, p. 103 ; Fournel, I, 504 ; *Bayân,* I, 97.

(3) J'ai vainement cherché ce nom ailleurs.

cadavre resta abandonné sur un monceau de ruines sans qu'aucune bête féroce ou aucun oiseau de proie en approchât. C'était un homme vertueux qui avait appris les traditions auprès de (Sofyân) Ibn 'Oyeyna et d'autres.

La prise de la ville causa la fuite de nombreux Tunisiens, dont le retour s'effectua à la suite du pardon qui leur fut octroyé par Ziyâdet Allâh.

[P. 313] Siège de Tolède

En 219 (15 janvier 834), 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam l'Omeyyade, souverain d'Espagne, envoya un corps de troupes commandé par Omeyya ben El-H'akam contre Tolède, dont les habitants s'étaient révoltés contre El-H'âkam et soustraits à son autorité. Ce général serra la ville de près, coupa les arbres de (la banlieue) et détruisit les cultures, mais sans arriver à réduire les habitants. Alors il s'éloigna, mais en laissant à Calatrava un corps de troupes commandé par Meysera, connu sous le nom de Fata Aboû Ayyoûb. Quand il fut parti, une troupe nombreuse de Tolédans sortit de la ville dans l'espoir de trouver quelque occasion où la négligence de Meysera leur permettrait de s'emparer de lui et des siens. Mais ce chef, informé de leur tentative, [P. 314] dressa des embuscades dans divers endroits. Quand les Tolédans s'approchèrent de Calatrava pour tenter leur attaque, les troupes embusquées les entourèrent de toutes parts et en firent un grand massacre; ceux qui purent y échapper s'enfuirent à Tolède. On coupa les têtes des cadavres et on alla les présenter à Meysera, qui fut péniblement impressionné par leur grand nombre et en eut une vraie frayeur; il en ressentit un vif chagrin et mourut quelques jours après (1).

Dans le cours de la même année, il y eut encore à

(1) Voir le récit du *Bayân*, II, 86, et de Dozy, II, 98.

Tolède une violente émeute connue sous le nom de *Malh'amat el-'irâs* (catastrophe de la corde?) et où de nombreux habitants périrent (1).

[P. 321] En 220 (4 janvier 835), 'Abd er-Rah'mân envoya une armée contre Tolède, mais les combats qu'elle livra ne la rendirent pas maîtresse de cette ville.

[P. 336] **'Abd er-Rah'mân se rend maître de Tolède**

Nous avons parlé déjà de la révolte des Tolédans contre 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm, le souverain omeyyade d'Espagne, et de l'envoi plusieurs fois renouvelé de troupes pour les réduire. En 221 (25 décembre 835), une troupe de Tolédans (2) se rendit à Calatrava, où se trouvaient des troupes d''Abd er-Rah'mân. [P. 337]. Alors ces guerriers réunis se mirent à pousser activement le siège de la ville et coupèrent aux habitants toute communication. Cette situation pénible dura jusqu'au commencement de 222 (13 décembre 836), où 'Abd er-Rah'mân envoya encore contre eux son frère El-Welîd ben El-H'akam, qui les trouva épuisés par les suprêmes efforts qu'ils avaient faits; éprouvés comme ils l'étaient par la longueur du siège, ils ne pouvaient plus résister aux attaques, et El-Welîd emporta la ville d'assaut le samedi 8 redjeb (15 juin 837). Il s'y installa et fit reconstruire le château qui dominait la porte du fort (3), car il avait été détruit sous le règne d'El-H'akam; il en partit à la fin de cha'bân 223 (fin juillet 838), c'est-à-dire après que la réorganisation administrative fut terminée et que le calme fut rentré dans les esprits.

---

(1) Le *Bayân* est muet à ce sujet.

(2) Les traîtres avaient Ibn Mohâdjir à leur tête (*Bayân*, II, 87). Cf. Dozy, II, 99.

(3) C'est-à-dire le château élevé par 'Amroûs.

[P. 350] Mort de Ziyâdet Allâh et avènement de son frère El-Aghlab (1)

Le 14 redjeb 223 (10 juin 838) mourut Ziyâdet Allâh ben Ibrâhim ben el-Aghlab, émîr d'Ifrîkiyya, à l'âge de cinquante et un ans neuf mois et huit jours, après un règne de vingt et un ans et sept mois.

Son successeur fut son frère Aboû 'Affân (2) el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, qui traita libéralement le *djond*, réprima de nombreux abus, augmenta les traitements des gouverneurs et fit cesser les exactions de ceux-ci ; il proscrivit de Kayrawân le vin de dattes et le vin. En 224 (22 novembre 838), il dirigea contre la Sicile une incursion qui revint saine et sauve en ramenant du butin. En 225 (11 novembre 839), plusieurs châteaux-forts de Sicile demandèrent quartier aux musulmans, entre autres H'içn el-balloût' (Caltabellotta), Platano, Corleone et Moroû (Calatomauro ?). Une flotte musulmane débarqua en Calabre, où elle demeura victorieuse, puis rencontra et battit la flotte de l'empereur de Constantinople ; la victoire fut complète, et les vaisseaux mis en fuite durent se réfugier à Constantinople. [P. 351] En 226 (30 octobre 840), une expédition fut faite en Sicile contre Castrogiovanni ; les assaillants firent du butin et des prisonniers, et promenèrent l'incendie sans rencontrer de résistance. De là ils marchèrent contre H'içn el-Ghîrân (Fort des grottes), qui se compose de quarante grottes, et le mirent entièrement au pillage.

C'est en cette année que mourut, comme nous le raconterons, Aboû 'Affân.

---

(1) Sur ce chapitre, qui est traduit dans la *Biblioteca*, I, 372, comparez la note 1 de la p. 194.

(2) On lit Abou 'Ik'âl dans le *Bayân*, I, 99, et dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 414 ; Desvergers, 111).

[P. 351] En 223 (2 décembre 837), 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam, souverain d'Espagne, envoya une armée contre Alava; elle s'établit auprès de H'içn el-Gharât, qu'elle assiégea; elle s'empara du butin qu'elle y trouva, en tua les habitants et s'en retourna, emmenant captifs les femmes et les enfants (1).

[P. 361] **Expédition des Musulmans d'Espagne**

En 224 (22 novembre 838), 'Abd er-Rah'mân envoya sur le territoire ennemi 'Obeyd Allâh (2), connu sous le nom d'Ibn el-Balensi. Ce général poussa jusqu'à Alava et eut à soutenir un combat acharné contre les polythéistes, qui étaient sortis en nombre au-devant de lui; mais ceux-ci furent défaits, et il en fut tué une quantité innombrable. Les monceaux formés par les têtes coupées étaient tellement hauts que les cavaliers qu'ils séparaient ne se voyaient pas les uns les autres.

En la même année, Loderîk' tenta avec son armée une incursion contre Medinaceli, en Espagne. Fortoûn ben Moûsa, à la tête de troupes nombreuses, s'avança contre lui, le défit et lui tua beaucoup d'hommes; puis il alla assiéger le château qu'avaient élevé les habitants d'Alava, vis-à-vis les places frontières musulmanes, le prit et le détruisit (3).

---

(1) En l'année 223, une expédition contre la Galice fut commandée par El-Welîd ben el-H'akam (*Bayân*, II, 87).

(2) J'ai corrigé le texte, qui lit « 'Abd Allâh », tant par ce que nous savons d'autre part qu'à cause de la leçon correcte imprimée dans Makkari (I, 222), qui parle de cette campagne. D'après le *Bayân* (l. l.), le chef de l'expédition aurait été El-H'akam, fils du khalife.

(3) Le *Bayân* (l. l.) parle seulement d'une campagne entreprise en 225 par 'Abd er-Rah'mân en personne. Makkari (*l. l.*) parle de l'attaque du roi chrétien et d'une campagne du khalife, qu'il semble mettre l'une et l'autre sous l'année 224. Voir plus bas.

[P. 362] En 224 (22 novembre 838), la guerre éclata en Ifrîkiyya, entre ʿIsa ben Reyʿân Azdi et les Lawâta, les Zawâgha et les Miknâsa. La lutte eut lieu entre Gafça et K'ast'îliya, et ʿIsa égorgea tous ses ennemis jusqu'au dernier (1).

En la même année, les habitants de Sidjilmâsa, d'accord avec Midrâr ben El-Yasaʿ, confièrent le pouvoir en cette ville à Meymoûn ben Midrâr et expulsèrent le frère de ce dernier, connu sous le nom d'Ibn Tak'iya. Meymoûn, après qu'il eut bien établi son autorité, déporta son père et sa mère dans l'une des bourgades de Sidjilmâsa (2).

[P. 367] En chaʿbân 225 (juin 840), ʿAbd er-Rah'mân, souverain d'Espagne, pénétra sur le territoire des polythéistes à la tête d'une nombreuse armée et s'avança en Galice, où il se rendit maître de plusieurs forts. Il parcourut le pays en y semant la ruine, le pillage et la mort, et y faisant de (nombreux) captifs. A la fin de cette incursion, qui dura longtemps, il rentra à Cordoue (3).

[P. 369] Mort d'El-Aghlab ; règne d'Aboû' l-ʿAbbâs Moh'ammed ben el-Aghlab

Le jeudi 22 rebîʿ II 226 (17 février 841), mourut El-Aghlab ben Ibrâhîm, après un règne de deux ans, sept mois et sept jours (4).

---

(1) Cette affaire, que Noweyri passe sous silence, est aussi rappelée par le *Bayân*, I, 99, et par Ibn Khaldoûn (Desvergers, p. 111) ; cf. Fournel, I, 507.

(2) Comparez *Bayân*, I, 100 et 155 ; Bekri, p. 333 ; Fournel, I, 508. On trouve aussi l'orthographe Ibn Bakiya.

(3) Voyez p. 211, n. 3. — Makkari (I, 223) mentionne aussi sous cette année un échange d'ambassades entre les cours de Cordoue et de Constantinople.

(4) D'autres allongent cette période d'une couple de mois (Fournel, I, 509).

Il eut pour successeur son fils Aboû' l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, dont l'autorité s'étendit sur toute l'Ifrîkiyya (1). En 239 (11 juin 853), il fonda non loin de Tâhert une ville qu'il nomma 'Abbâsiyya; elle fut livrée aux flammes par Aflah' ben 'Abd el-Wahhâb l'Ibâd'ite, qui envoya cette nouvelle à l'Omeyyade régnant en Espagne, et ce dernier lui fit parvenir pour sa peine la somme de cent mille dirhems (2). Moh'ammed ben el-Aghlab mourut [P. 370] le lundi 1er moh'arrem 242 (9 mai 856), après un règne de quinze ans, huit mois et dix jours.

Règne d'Aboû Ibrâhîm Ah'med, fils du précédent

Aboû Ibrâhim Ah'med, qui remplaça son père défunt (3), traita le peuple avec justice, donna de grosses soldes au *djond* et bâtit en Ifrîkiyya dix mille châteaux-forts en pierre et chaux avec portes de fer; il acquit de (nombreux) esclaves noirs. Aucun soulèvement n'agita son règne, et il mourut le mardi 17 dhoû' l-k'a'da 249 (31 décembre 863); il avait vingt-huit ans et avait régné sept ans, dix mois et douze jours.

Règne d'Aboû Moh'ammed Ziyâdet Allâh, frère du précédent

Ziyâdet Allâh succéda à son frère (4) et marcha sur les traces de ses prédécesseurs; mais il mourut bientôt, le

---

(1) Sur le règne de ce prince, voir le *Bayân*, I, 100; Desvergers, 112; Fournel, I, 509; *Berbères*, I, 415.

(2) La fondation de cette ville ainsi que sa destruction, sont encore rappelées ailleurs (*Berbères*, I, 419; Belâdhori, p. 234; Desvergers, p. 112, où la date 237 est probablement une faute typographique; Fournel, I, 513).

(3) D'autres disent son oncle (p. ex. le *Bayân*, I, 105); voir Fournel, I, 515.

(4) La plupart des auteurs disent de même, probablement avec

samedi 19 dhoû l-k'a'da 250 (23 décembre 864), après un règne d'un an et six jours.

Règne de Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab (1)

Ziyâdet Allâh eut pour successeur Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, qui suivit la même voie que ses prédécesseurs; il était lettré, intelligent et sage administrateur, mais les chrétiens purent alors s'emparer de plusieurs localités de Sicile. Lui aussi éleva des forteresses et des corps de garde sur le littoral. Il y a en Occident (2) une région appelée la Grande Terre, à quinze jours de Bark'a, où l'on trouve sur le littoral la ville de Bâra (Bari), habitée par des chrétiens qui ne sont pas des Roûm. Cette ville fut l'objectif d'une expédition, qui ne réussit pas, de H'ayât (3), affranchi d'El-Aghlab, puis de Khalfoûn [P. 371] le Berbère, qu'on dit affranchi de Rebî'a, et qui s'en rendit maître sous le khalifat d'El-Motawakkil. On vit ensuite prendre le dessus un nommé El-Mofarredj ben Sâlim (4), qui se rendit maître de vingt-quatre châteaux-forts qu'il garda; puis il annonça ses conquêtes au gouverneur d'Egypte, en ajoutant qu'il ne voyait, tant pour lui que pour ses compagnons, d'autre moyen de dire (canoniquement) la prière que si le (khalife et) imâm l'investissait de ce pays et lui en confiait l'administration, de manière à n'être plus un simple conquérant; puis il édifia une mosquée principale *(djâmi')*.

---

raison; certains disent *son père*, leçon qui se retrouve dans le ms de Paris (mais cf. *Berbères*, I, 422; Fournel, I, 518).

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 389.

(2) Ce qui suit est presque entièrement extrait de Belâdhori, p. 234 et 235.

(3) H'abla (Djabala ?), d'après Belâdhori.

(4) Sellâm *(ibid.)*.

Au bout de quelque temps, ses compagnons se soulevèrent contre lui et le massacrèrent.

Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed mourut en 261 (15 octobre 874).

Nous avons parlé d'un seul coup de tous ces princes à cause du petit nombre de faits se rapportant à chacun d'eux.

[P. 377] En 227 (20 octobre 841), une armée envoyée en territoire ennemi par 'Abd er-Rah'mân fut, entre Arboûna (Narbonne) et Chertânia (la Cerdagne), entourée par les chrétiens ; la bataille dura toute la nuit, mais au matin la faveur divine descendit sur les musulmans, qui restèrent vainqueurs. Moûsa ben Moûsa, chef de l'avant-garde, déploya dans cette bataille un courage remarquable (1). Des dissentiments qui éclatèrent entre lui et Djerîr ben Mowaffek', un autre des principaux personnages de l'état, furent cause de la révolte de Moûsa contre 'Abd er-Rah'mân.

En cette année aussi mourut Alphonse, roi des chrétiens d'Espagne (2), après un règne de soixante-deux ans, ainsi que le juriste mâlekite Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben H'assân Yah'çobi (3), qui était originaire d'Ifrîkiyya. (Orthographe de Chert'âniya).

---

(1) Cette campagne est rappelée par le *Bayân* (II, 88) sous l'année 227. Makkari (t. I, 222) la place sous l'année 226, et l'éditeur, corrigeant سرطانية de ses mss, l'a transformé en برطانية.

(2) Alphonse II le Chaste, roi des Asturies.

(3) Le *Bayân* (I, 100) rappelle aussi la mort de ce disciple de Mâlik ben Anas et rapporte une anecdote le concernant ; il l'appelle Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh ben Aboû H'assân Yah'çobi, nom sous lequel parle aussi de lui Ibn Farhoun (ms arabe 5032 de Paris, f. 65 v°) ; ce biographe hésite entre les années 226 et 227 pour la date de la mort de ce juriste.

[Tome VII, p. 3] Expéditions des musulmans en Sicile (1)

En 228 (9 octobre 842), El-Fad'l ben Dja'far Hamadâni opéra un débarquement dans le port de Messine, d'où il envoya diverses colonnes qui rapportèrent un butin considérable. Les habitants de Naples lui demandèrent quartier et firent cause commune avec lui. El-Fad'l attaqua vigoureusement la ville de Messine (2), mais sans pouvoir s'en rendre maître. Alors un corps de troupes contourna une montagne qui domine cette ville, la gravit, puis en redescendit sur la ville même, dont la population était absorbée par la lutte qu'elle soutenait contre [Ibn] Dja'far ; se trouvant ainsi prise à revers, elle lâcha pied, et les musulmans restèrent maîtres de Messine.

La même année eut lieu la prise de la ville de Meskân (3).

En 229 (29 septembre 843), Aboû'l-Aghlab el-'Abbâs ben el-Fad'l, à la tête d'un corps de troupes, arriva jusqu'à Chera (4), dont les habitants, à la suite d'un combat acharné, durent fuir : dix mille des leurs perdirent la vie, tandis que trois musulmans seulement trouvèrent le martyre. Pareil fait ne s'était pas encore produit en Sicile.

En 232 (27 août 846), El-Fad'l ben Dja'far, qui avait commencé le siège de Lentîni, fut averti que les habitants, ayant adressé une demande de secours au Patrice qui était en Sicile, avaient obtenu une réponse favorable : « Le signal de mon arrivée, avait-il ajouté, consistera

---

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca* (I, 374).

(2) J'adopte la leçon d'Amari et du ms de Paris, au lieu de celle du texte imprimé.

(3) Amari (*l. l.* I, 374) croit qu'il s'agit de Mih'ikân, aujourd'hui Alimena.

(4) Amari (*ib.* I, 375) propose de lire بثيرة (Butira ?).

en feux allumés trois nuits de suite [P. 4] sur telle montagne; j'arriverai le quatrième jour pour assaillir les musulmans de concert avec vous. » Alors El-Fad'l fit allumer pendant trois nuits des feux sur la montagne en question, ce qui fit que les habitants de Lentîni commencèrent leurs préparatifs. De son côté le général musulman fit les siens : il organisa une embuscade du côté de laquelle les assiégeants devaient, quand ils seraient attaqués, feindre de fuir, pour ensuite faire volte-face quand ils l'auraient dépassée. Le quatrième jour en effet, les habitants de Lentîni, qui attendaient l'arrivée du Patrice, firent une sortie en masse et attaquèrent les musulmans, qui prirent la fuite et attirèrent les chrétiens jusqu'au-delà de l'embuscade; puis ils firent volte-face, tandis que leurs camarades apostés attaquaient l'ennemi par derrière. Il en fut fait un grand carnage, et le petit nombre de ceux qui échappèrent demandèrent grâce pour leurs vies et leurs biens, à quoi les musulmans consentirent moyennant reddition de la ville.

Dans la même année les musulmans s'installèrent dans la ville de Tarente en Lombardie et y fixèrent leur séjour.

En 233 (16 août 847), dix *chelendi* chrétiens vinrent jeter l'ancre à Mersa et-T'în [Mondello, près Palerme (1)] et débarquèrent des soldats; mais ceux-ci s'égarèrent et, forcés de revenir sans avoir rien pu faire, ils se rembarquèrent sur les bâtiments qui les avaient amenés, dont sept furent submergés.

En 234 (5 août 1848), les Ragusains conclurent la paix avec les musulmans moyennant livraison de la ville et de ce qu'elle renfermait. Les vainqueurs la détruisirent après en avoir enlevé tout ce qui était transportable.

En 235 (25 juillet 849), une troupe de musulmans

---

(1) Voir sur cet endroit Edrisi, dans la portion traduite par Amari, *l. l.* I, 120.

marcha contre Castrogiovanni et en revint saine et sauve, après avoir livré cette ville au pillage, au meurtre et à l'incendie.

En redjeb 236 (janvier 851), mourut l'émir musulman de Sicile, Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben el-Aghlab, [P.5] qui avait exercé le pouvoir pendant dix-neuf ans (1). Il résidait à Palerme, d'où il ne sortait pas ; il se contentait d'envoyer de là des troupes et des colonnes qui lui servaient d'instruments de conquête et de pillage.

Guerre entre Moûsa et El-H'ârith ben Yezîgh (2)

En 228 (9 octobre 842) des combats eurent lieu contre Moûsa, gouverneur de Tudèle, et El-Hârith ben Yezîgh, qui commandait l'armée du souverain d'Espagne, 'Abd er-Rah'mân, voici à quel propos (3). Nous avons dit qu'en 227 (20 octobre 841) des dissentiments fondés sur la jalousie avaient éclaté entre Moûsa ben Moûsa, l'un des principaux officiers d' 'Abd er-Rah'mân et gouverneur de Tudèle, et les autres généraux. Alors ce chef se souleva contre 'Abd er-Rah'mân, qui fit marcher contre lui des troupes commandées par H'ârith ben Yezîgh et par d'autres chefs. Près de Borja (4) eut lieu

(1) D'après la table des gouverneurs de Sicile dressée par Amari (*Biblioteca*, trad. II, 723), ce personnage commença d'occuper cette situation en 217, mais fut remplacé en 220 par Ibrâhîm ben 'Abd Allâh (*supra*, p. 192). Ce dernier ne fit probablement qu'un intérim de courte durée, si l'on accepte la durée de dix-neuf ans qu'assigne notre auteur au commandement de Moh'ammed ben 'Abd Allâh, lequel était d'ailleurs en Ifrîkiyya en 218 (*Bayân*, I, 97), et qu'on retrouve en Sicile en 220 (*ib.*, 98).

(2) Cet officier est probablement celui dont le nom est écrit El-H'ârith ben Bezî' par le *Bayân*, II, 98. Le nom Bezî' figure plus haut, sous l'année 198.

(3) Les événements qui suivent sont indiqués très brièvement dans le *Bayân*, II, 89. Makkari n'en parle pas.

(4) Il s'agit certainement de la Borja située au sud de Tudèle et autre que la Berja dont parle Edrisi, qui se trouve près d'Alméria.

une rencontre où Moûsa perdit de nombreux soldats, y compris l'un de ses cousins. El-H'ârith retourna ensuite à Saragosse. Mais Moûsa ayant envoyé son fils Alb (الب) ben Moûsa à Borja, El-H'ârith vint assiéger cette dernière ville et s'en empara, puis s'en retourna après avoir fait mourir le fils de Moûsa. Il (Moûsa?) se rendit ensuite à une invitation de (El-H'ârith?), qui lui offrit de conclure la paix moyennant abandon de la ville; mais Moûsa se retira à Arnît (Arnedo), si bien qu'après l'avoir cherché plusieurs jours, El-H'ârith marcha sur cette localité et y assiégea son adversaire. Celui-ci députa alors à Garcia, l'un des princes polythéistes d'Espagne : une alliance fut conclue entre eux contre El-H'ârith, et des embuscades furent préparées sur la route que celui-ci devait suivre. (Moûsa lui-même) se posta avec un corps de cavalerie et d'infanterie dans un endroit nommé بلسيه près de la rivière qui arrose cette localité. Quand El-H'ârith arriva à cette rivière, il fut assailli à l'improviste et entouré de toutes parts; il lutta vaillamment, mais un coup qui l'atteignit à la tête lui creva l'œil, et il fut fait prisonnier.

'Abd er-Rah'mân, vivement impressionné par cet échec, équipa une nombreuse armée dont il confia le commandement à son fils Moh'ammed, et qu'il envoya contre Moûsa en ramadân 229 (mai-juin 844). Moh'ammed s'avança vers Pampelune et livra près de cette ville à une forte armée polythéiste une bataille où Garcia et nombre des siens périrent. Moûsa s'étant ensuite livré à de nouveaux actes de rébellion contre 'Abd er-Rah'mân, ce prince leva et fit marcher contre lui un corps de troupes considérable. [P. 6] Le rebelle demanda alors la paix, qui lui fut accordée; il donna son fils Ismâ'îl en ôtage, et le gouvernement de Tudèle lui fut rendu. A son arrivée dans cette ville, il en expulsa tous ceux dont il avait quelque chose à craindre et s'y établit solidement.

[P. 11] Attaques des polythéistes contre les musulmans d'Espagne (1)

En 230 (17 septembre 844), les Madjoûs, partis des régions les plus éloignées de l'Espagne, vinrent attaquer par mer les pays musulmans. Ils se montrèrent tout d'abord en dhoû' l-hiddja 229 (août-septembre 843) près de Lisbonne (2), où ils restèrent treize jours et où ils livrèrent plusieurs combats aux musulmans ; de là ils gagnèrent Cadix, puis Sidona, où il y eut aussi plusieurs rencontres. Le 8 de moharrem (24 septembre), ils se dirigèrent sur Séville, à douze parasanges de laquelle ils établirent leur camp. De nombreux fidèles allèrent les y attaquer, mais furent battus et laissèrent sur le terrain quantité de morts. L'ennemi vint alors camper à deux milles de la ville, dont les habitants, qui firent une sortie contre lui, furent encore défaits le 14 de moharrem (30 septembre) et perdirent beaucoup de monde tant en tués qu'en prisonniers. Les Madjoûs n'épargnèrent ni hommes ni bêtes, s'installèrent pendant vingt-quatre heures dans la banlieue de la ville et regagnèrent ensuite leurs navires. Alors l'armée d' 'Abd er-Rah'mân entra en ligne, ayant à sa tête de nombreux officiers ; elle résista à l'impétueuse attaque des Madjoûs, qui perdirent soixante-dix hommes et durent se retirer à bord de leurs bâtiments, mais sans être poursuivis par les musulmans. Au reçu de cette nouvelle, 'Abd

(1) Sur cette attaque des Normands, voir Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., t. II, p. 252, où l'on trouve les divers récits arabes, en texte et en traduction, qui y sont relatifs, moins toutefois celui d'Ibn el-Athîr, qui a échappé à ce savant, et qui a d'ailleurs été à peu près copié par Noweyri. Cf. A. Kristoffer, *La première invasion des Normands dans l'Espagne musulmane en 844*, Lisbonne, 1892.

(2) Ils arrivaient d'Afrique, où ils avaient opéré un débarquement à Asîla ou Arzilla, d'après Bekri (p. 254) ; *Bayân*, I, 240 ; II, 89. Cf. Fournel, I, 530.

er-Rah'mân envoya une autre armée qui combattit vigoureusement les Madjoûs. Ceux-ci, obligés de reculer, furent rejoints, le 2 de rebî' I (26 novembre), par les musulmans, qui avaient reçu des secours de partout et dans les rangs desquels tout le monde venait se ranger. Attaqués par les Madjoûs, ils commencèrent par plier, mais ensuite l'ordre se rétablit, et nombre d'entre eux ayant mis pied à terre, l'ennemi s'enfuit en laissant sur le terrain environ cinq cents cadavres; on lui prit quatre navires, auxquels on mit le feu après en avoir retiré ce qu'ils contenaient. Plusieurs jours se passèrent ensuite sans aucun fait de guerre, car les Madjoûs ne débarquèrent pas. Les infidèles allèrent ensuite attaquer Niébla, où ils firent des prisonniers (1); puis ils débarquèrent dans une île proche de K'oûrîs (Corias) pour y procéder au partage du butin. Ce spectacle enflamma de colère les musulmans, [P. 12] qui franchirent la rivière pour les attaquer et leur tuèrent deux hommes. Alors les Madjoûs allèrent à Sidona, où ils restèrent deux jours à s'emparer de vivres et à faire des prisonniers. Des bâtiments d' 'Abd er-Rah'mân, souverain de l'Espagne, arrivèrent ensuite à Séville, et à cette nouvelle les Madjoûs tombèrent sur Niébla, où ils continuèrent à piller et à faire des captifs, puis successivement sur Ocsonoba (2), Bâdja et Lisbonne. Ensuite ils se retirèrent et l'on n'entendit plus parler d'eux, de sorte que les populations purent respirer.

Certains chroniqueurs arabes ont aussi raconté l'incursion des Madjoûs à Séville en 246 (27 mars 860), laquelle offre des points de ressemblance avec celle dont nous venons de parler, mais j'ignore si c'est la même, puisque la date est différente, ou s'il s'agit d'une autre. Il est plus vraisemblable que les deux n'en font qu'une;

(1) J'ai respecté la leçon du texte, qui se retrouve aussi dans un ms de Noweyri ; Dozy a lu « se rendirent maîtres d'une galère ».

(2) Les ruines de cette ancienne ville épiscopale sont au nord de Faro, au lieu nommé aujourd'hui Estoy (Dozy, *l. l.*).

je viens de faire le récit de la première, parce que l'on trouve dans chacune des traits différents.

[P. 16] En 231 (6 septembre 845), une armée musulmane pénétra en Galice sur le territoire des infidèles, où elle pilla et massacra tout. Elle s'avança jusqu'à la ville de Léon, dont elle entreprit le siège avec des catapultes. Les habitants effrayés s'enfuirent en abandonnant la ville et ce qu'elle renfermait, de sorte que les musulmans y pillèrent à leur gré, puis ruinèrent ce qui restait. Mais ils se retirèrent sans avoir pu détruire les murailles, car elles avaient dix-sept coudées de large (1), et ne purent qu'y ouvrir de nombreuses brèches.

[P. 17] En 231 (6 septembre 845), la guerre éclata en Ifrîk'iyya entre Ah'med ben el-Aghlab et son frère Moh'ammed ben el-Aghlab. Le premier suivi d'une troupe de partisans assaillit le second dans son palais, dont les portes furent fermées par les gens de Moh'ammed ; il y eut d'abord combat, mais ils finirent par s'arranger. L'influence d'Ah'med devint prépondérante, et la direction des bureaux passa entre ses mains, de sorte qu'il avait toute la réalité d'un pouvoir que Moh'ammed n'exerçait que nominalement. Cette situation dura jusqu'en 232 (27 août 846), où Moh'ammed, à la suite d'une entente conclue avec certains de ses cousins paternels et de ses clients, put combattre Ah'med : il s'empara de sa personne et l'exila en Orient, tandis que lui-même reprit l'exercice du pouvoir. Ah'med mourut en 'Irâk' (2).

---

(1) Le *Bayân* (II, 91) parle aussi de cette affaire ; il donne également aux murailles une épaisseur de dix-sept à dix-huit coudées, de même que Makkari, I, 223. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 153 de la 2ᵉ éd. et 140 de la 3ᵉ.

(2) On trouve de longs détails sur la guerre entre les deux frères dans les *Berbères*, I, 416 ; *Bayân*, I, 101-102 ; Fournel, I, 509. D'après Ibn Khaldoûn-Desvergers (p. 113), ce fut en 232 que Mohammed l'emporta définitivement sur Ahmed.

[P. 23] En 232 (27 août 846), Moûsa, violant ses promesses, se révolta en Espagne contre le souverain ‘Abd er-Rah’mân ben El-H’akam, alors que la paix était conclue entre eux et que Moûsa s’était soumis. La prince fit marcher contre le rebelle une armée à la tête de laquelle il mit son fils Moh’ammed.

L’Espagne eut beaucoup à souffrir de la faim par suite d’une grande sécheresse qui commença en l’an 232 (1). Beaucoup d’hommes et d’animaux périrent, et les arbres desséchèrent (sur pied), si bien que l’on cessa de semer. Mais en cette année *(sic)*, on se mit à prier pour avoir de l’eau, et l’on put arroser et semer; les ravages causés par la sécheresse s’arrêtèrent.

[P. 27] En 233 (16 août 847), Moh’ammed ben el-Aghlab, émir d’Ifrîk’iyya, révoqua Sâlim ben Ghalboûn, qu’il avait nommé gouverneur du Zâb. Celui-ci s’avança vers K’ayrawân, mais quand il fut arrivé au fort de ..... (2), il manifesta (3) ses projets de révolte et se dirigea vers Laribus. Sur le refus des habitants de le laisser pénétrer dans cette ville, il se rendit à Bâdja, où il se mit à l’abri. Mais Ibn el-Aghlab envoya contre lui des troupes commandées par Khafâdja ben Sofyân, qui alla camper sous les murs de cette ville et commença à l’attaquer. Sâlim tenta de fuir de nuit, mais il fut poursuivi et tué par Khafâdja, qui porta sa tête à Ibn el-Aghlab. Celui-ci fit également mettre à mort Azhar ben Sâlim, qu’il gardait prisonnier.

[P. 29] **Troubles en Ifrîk’iyya**

En 234 (4 août 848), ‘Amr ben Selîm Todjîbi, connu

---

(1) Cette disette est aussi mentionnée par le *Bayân* (II, 91).

(2) Texte بلبسير ; lisez Belezma (?) ; dans le récit du *Bayân* (I, 103), il n’est pas parlé de ce château.

(3) J’ai corrigé اضهر du texte en اظهر, verbe qu’on retrouve dans le passage parallèle du *Bayân*.

sous le nom d'El-K'awî', [P. 30] se révolta contre Moh'ammed ben el-Aghlab, qui le fit assiéger dans Tunis cette année-là, mais sans succès, de sorte que les troupes durent se retirer. En 235 (25 juillet 849), Ibn el-Aghlab envoya de nouveau contre le rebelle une armée qui lui livra bataille non loin de Tunis ; mais un grand nombre de soldats aghlabides firent défection et passèrent du côté d'El-K'awî', qui resta vainqueur et dont la situation acquit plus de relief. En 236 (14 juillet 850), de nouvelles troupes aghlabides défirent enfin le rebelle et firent un grand massacre de ses partisans ; lui-même fut poursuivi par un homme qui le décapita, et l'armée d'Ibn el-Aghlab entra à Tunis l'épée à la main en djomâda I (1).

[P. 33] En 235 (25 juillet 849), le khalife (abbaside) El-Motawakkil fit reconnaître ses trois fils en qualité d'héritiers présomptifs. A Moh'ammed, à qui il attribua le surnom honorifique d'El-Montaçir billâh, il attribua à titre de fiefs l'Ifrîk'iyya, le Maghreb tout entier..., etc.

[P. 34] **Événements d'Espagne**

En 235 (25 juillet 849), 'Abbâs ben Welîd, connu sous le nom de Tabli (الطبلي), alla combattre dans les environs de Todmîr un rassemblement qui s'était formé et avait pris pour chef un nommé Moh'ammed ben 'Isa ben Sâbik'. 'Abbâs réduisit cette région, combattit les rebelles et s'en retourna après leur avoir accordé la paix.

La même année, des troubles occasionnés par les habitants de Tâkoronnâ et par les Berbères des environs furent sévèrement réprimés par un corps de troupes qu''Abd er-Rah'mân envoya contre eux.

El-Mondhir, que son père 'Abd er-Rah'mân avait

(1) Correspondant au 9 nov.-8 déc. 850 ; dans le récit de ces événements par le *Bayân* (I, 103), on lit le 10 rebî I, ou 20 sept.

envoyé faire une incursion contre les chrétiens à la tête d'une armée considérable, pénétra dans le pays d'Alava (1).

En redjeb (janvier-février 850), de grandes inondations eurent lieu en Espagne : le pont d'Ecija fut emporté, les moulins furent détruits, le fleuve de Séville submergea seize bourgades, et le Tage, devenu large de trente milles, en submergea dix-huit. Ces graves désastres affligèrent tout le pays dans l'espace d'un seul mois (2).

Rodmîr ben Adfounch (Ramire Ier, fils de Bermude) mourut en redjeb, après un règne de huit ans.

Le poète Aboû 's-Sawl Sa'îd ben Ya'mer ben 'Ali mourut à Saragosse.

[P. 38] En 236 (14 juillet 850), H'abîba le Berbère (3) se révolta en Espagne, dans les montagnes d'Algéziras. Les nombreux partisans qui se joignirent à lui furent arrêtés dans leurs incursions victorieuses par des troupes d''Abd er-Rah'mân, qui les battirent et les dispersèrent.

En la même année, des troupes d'Espagne firent une expédition sur le territoire de Barcelone ; elles y tuèrent de nombreux habitants, emmenèrent tout le reste en captivité et revinrent sans encombre, chargées de butin (4).

[P. 40] **Gouvernement d'El-'Abbâs ben el-Fad'l en Sicile ; ses conquêtes** (5)

Nous avons dit, sous l'année 228, que Moh'ammed ben 'Abd Allâh, émir de Sicile, mourut en 236 (14 juillet 850).

(1) Le *Bayân,* qui ne parle d'aucune des trois expéditions qui précèdent, mentionne par contre, sous les années 234 et 235, des opérations militaires aux îles Baléares.

(2) Les ravages causés par cette inondation sont aussi rappelés par le *Bayân* (II, 91-92).

(3) Il est appelé H'abîb Bernesi par le *Bayân* (II, 92).

(4) Ni le *Bayân* ni Makkari n'ont mentionné cette campagne.

(5) Ce chapitre et le suivant figurent dans la *Biblioteca,* I, 377. Il faut aussi comparer le *Bayân* sous les années correspondantes.

A sa mort, les musulmans tombèrent d'accord pour mettre à leur tête El-'Abbâs ben el-Fad'l ben Ya'koûb, et informèrent de leur choix l'émir d'Ifrîk'iyya, Mohammed ben el-Aghlab, qui envoya son investiture au nouveau chef. Avant même que ce diplôme lui fût parvenu, El-'Abbâs avait envoyé en expédition diverses colonnes qui avaient rapporté du butin. Après sa nomination officielle, il se mit lui-même en campagne. Il envoya une colonne commandée par son oncle paternel Rebâh', qu'il avait mis à la tête de son avant-garde, contre le fort d'Aboû Thawr (Çaltavuturo), et cet officier en revint avec du butin et des prisonniers. El-'Abbâs fit massacrer ceux-ci et s'avança vers Castrogiovanni en pillant, brûlant et détruisant tout sur son passage : il voulait ainsi forcer le Patrice à sortir pour le combattre, mais ce fut en vain, et il dut retourner (à Palerme).

En 238 (22 juin 852), il poussa avec une armée considérable jusqu'à Castrogiovanni et se livra au pillage et à la destruction ; puis il alla à Catane, à Syracuse, à Nout'os (Noto) et à Raguse, continuant de semer dans ces régions le pillage, la ruine et l'incendie. Il alla camper sous les murs de Bothîra (Butera), dont les habitants, après avoir subi un siège de cinq mois, obtinrent la paix moyennant livraison de cinq mille (esclaves).

En 242 (9 mai 856), El-'Abbâs, à la tête d'un corps de troupes important, se rendit maître de cinq châteaux-forts (1).

En 243 (29 avril 857), il marcha contre Castrogiovanni, dont les habitants firent une sortie où ils furent mis en déroute et subirent des pertes importantes. Il se dirigea de là contre Syracuse, Tabermîn (Taormina) et autres villes en se livrant au pillage, à la destruction et à l'incendie. Il mit enfin le siège devant El-K'açr el-djedîd (2),

(1) Ou, selon le ms de Paris, « de nombreux châteaux-forts ».

(2) C'est-à-dire le Château-Neuf ; le *Bayân* lit « K'açr el-h'adîd » ; peut-être Gagliano (Amari, *Storia dei Mus.*, I, 327).

[P. 41] qu'il serra de très près. En vain les chrétiens assiégés lui offrirent une rançon de quinze mille dinars, il refusa de l'accepter et poursuivit le siège; ils consentirent à rendre la place à condition qu'il laissât en liberté deux cents d'entre eux seulement. Cette condition fut acceptée, et après avoir mis en vente toute la population moins les deux cents stipulés, il démantela cette place forte.

Prise de Castrogiovanni (1)

Cette conquête fut opérée par les musulmans en 244 (18 avril 858). Castrogiovanni était devenue la capitale chrétienne de la Sicile à cause de sa forte situation, et avait ainsi remplacé Syracuse, où résidait auparavant le chef de l'île, depuis que les musulmans s'étaient rendus maîtres d'une partie du pays. Or, El-'Abbâs marcha à la tête des forces musulmanes contre Castrogiovanni et Syracuse, en même temps qu'il expédiait une flotte ; celle-ci rencontra quarante *chelendi* chrétiens, qui durent fuir après avoir soutenu un combat acharné et en laissant aux vainqueurs dix de ces bâtiments avec les hommes qui les montaient. El-'Abbâs retourna alors dans sa ville (de Palerme). Puis l'hiver étant venu, une colonne fut expédiée contre Castrogiovanni, d'où elle revint après s'être livrée au pillage et à la destruction, ramenant un prisonnier chrétien qui était un personnage de marque. Comme El-'Abbâs donnait l'ordre de le mettre à mort, il demanda à être épargné en promettant de fournir de bons renseignements, et aux interrogations d'El-'Abbâs, il répondit en ces termes : « Je puis te procurer la prise de Castrogiovanni en t'indiquant le chemin qui y conduit. Par ce temps d'hiver et de neige, la garnison n'ayant pas à redouter vos attaques n'exerce pas de surveillance, et

(1) Cet important événement n'est pas même rappelé par le *Bayân* sous cette année.

je pourrais introduire dans la ville une troupe de tes soldats que tu enverras avec moi ». El-'Abbâs choisit donc deux mille cavaliers d'entre les plus braves et les plus résolus, et l'on se mit en marche. Non loin de la ville, il se mit en embuscade et envoya son oncle Rebâh' avec ses hommes d'élite. Cette petite troupe s'avança couverte par la nuit, et le chrétien, qui marchait enchaîné devant Rebâh, leur fit voir l'endroit dont il fallait se rendre maître ; on dressa alors les échelles et l'on se trouva ainsi sur la montagne ; puis on atteignit les murailles de la ville vers l'aube et alors que les sentinelles étaient endormies. Par une petite porte qui laissait entrer l'eau et où l'on jetait les ordures, les musulmans se glissèrent tous dans l'intérieur, puis, l'épée à la main, attaquèrent les chrétiens et s'emparèrent des autres portes. El-'Abbâs arriva alors avec le reste de l'armée, [P. 42] si bien que la prière de l'aube put être dite dans la place le jeudi 15 chawwâl (23 janvier 859). Il fit aussitôt installer une mosquée pourvue d'une chaire où il monta le vendredi pour y faire la *khotba* (prône). Tous les combattants trouvés dans la place furent mis à mort ; on réduisit en captivité les filles de patrices couvertes de bijoux, ainsi que des fils de rois, et l'on y trouva (des richesses) impossibles à décrire. Ce fut un jour de cruelle humiliation pour le polythéisme en Sicile !

Quand cette conquête fut connue du roi des chrétiens, il envoya de Constantinople un Patrice à la tête de trois cents *chelendi* et de nombreux soldats. El-'Abbâs quitta Palerme pour attaquer cette flotte, qui était arrivée à Syracuse ; il battit les chrétiens, qui durent se rembarquer en désordre, leur enleva cent *chelendi* et leur tua beaucoup de monde, tandis que trois musulmans seulement furent atteints par les flèches ennemies.

En 246 (27 mars 860), la paix fut rompue par beaucoup de places fortes de Sicile, Sat'ar (Sutera), Ablâ (?), Platano, K'al'at 'Abd el-Mou'min, Caltabellotta, Calta-

vuturo, et d'autres encore. El-'Abbâs, qui se mit en campagne pour les réduire, eut à combattre les troupes chrétiennes, qu'il vainquit et dont il fit un grand carnage. Puis il marcha contre K'al'at 'Abd el-Mou'min et Platano. Il était occupé à assiéger cette dernière place, quand la nouvelle de l'arrivée d'une (nouvelle et) nombreuse armée chrétienne l'obligea à s'avancer contre elle : il la rencontra à Cefalu, et à la suite d'un combat acharné il la força à se retirer à Syracuse. Lui-même rentra à Palerme, mais il remit Castrogiovanni en état de défense et y installa une garnison.

En 247 (16 mars 861), El-'Abbâs se porta vers Syracuse, où il fit du butin, et s'avança vers les grottes de K'ar-k'ana (1); mais il tomba alors malade et mourut au bout de trois jours, le 3 djomâda II (13 août). On l'enterra en cet endroit, mais les chrétiens exhumèrent son cadavre et le jetèrent dans les flammes. Pendant son gouvernement, qui dura onze ans, il ne cessa ni hiver ni été de faire la guerre sainte; il fit des expéditions en Calabre et en Lombardie et installa à demeure des musulmans dans ces deux régions.

[P. 43] En 237 (4 juillet 851), il surgit en Espagne, du côté des places frontières, un faux prophète qui proposa une explication nouvelle du Korân [P. 44] et qui trouva comme adhérents un certain nombre de vauriens. A côté d'autres prescriptions, il défendait qu'on se coupât les cheveux et les ongles. Le gouverneur de la région se le fit amener, et les premiers mots que lui adressa l'apôtre furent une invitation à se convertir à la foi nouvelle. Le gouverneur, après l'avoir inutilement sommé de venir à résipiscence, le fit crucifier (2).

---

(1) Amari n'a pu déterminer ce nom (voir *Storia dei Mus.*, I, 310 et 335 ; III, 180).

(2) Il est aussi parlé de cette révolte dans le *Bayân* (II, 92), qui en place le siège dans l'est de l'Espagne, où Yah'ya ben Khâlid était alors gouverneur. Makkari est muet sur ce point.

La même année, des troupes musulmanes pénétrèrent sur le territoire des polythéistes et remportèrent la victoire dans une grande bataille bien connue en Espagne sous le nom d'affaire d'El-Beyd'â' (1).

[P. 46] Mort d'ʻAbd er-Rah'mân ben El-H'akam et avènement de son fils Moh'ammed

Au mois de rebîʻ II 238 (septembre-octobre 852) mourut le souverain omeyyade d'Espagne ʻAbd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm ben ʻAbd er-Rah'mân ben Moʻâwiya ben Hichâm, qui était né en 176 (27 avril 792) et avait régné trente et un ans et trois mois. Ce prince était brun et grand, il avait le nez aquilin et de grands yeux; sa barbe était longue et il faisait usage du *henné*. Il laissa quarante-cinq enfants mâles (2). Il avait de la littérature et savait faire des vers; on le compte parmi ceux qui avaient de l'amour pour leurs filles esclaves, et il est devenu célèbre par la passion qu'il conçut pour l'une d'elles, nommée T'aroûb (3). Il était versé dans la science de la loi religieuse (*cherîʻa*) et dans les sciences philosophiques. La sécurité et le calme fleurirent durant le règne de ce prince, qui était d'une profonde intelligence et dont les richesses étaient considérables; il édifia des palais et des lieux de plaisance nombreux, et établit des routes. Il ajouta deux portiques à la mos-

(1) Peut-être faut-il entendre « affaire de Calatrava », car cette ville porte le nom d'El-Beyd'â (Makkari, I, 103, l. 18). Je n'ai pas trouvé cette affaire mentionnée dans les sources arabes qui me sont accessibles.

(2) Ailleurs il est dit cent cinquante garçons et cinquante filles (Makkari, I, 223). Je crois d'ailleurs que dans le texte d'Ibn el-Athîr le mot وغيرهم (ms de Paris وغيرها) de la ligne 8 est déplacé et doit être reporté à la ligne 6, après ذكورا. Il faut alors traduire : « ... mâles, sans parler des autres ».

(3) Sur cette femme on peut voir ce que dit Dozy, *Mus. d'Espagne*, II, 96; *Bayân*, II, 94; Makkari, I, 224; *Madjmoûʻa*, 136, etc.

quée de Cordoue; la mort l'empêcha de terminer l'ornementation de cet édifice, qui fut achevée par son fils. Il éleva aussi de nombreuses mosquées principales en Espagne (1).

Celui qui lui succéda sur le trône fut son fils Moh'ammed, qui continua ses traditions de justice et termina la grande mosquée de Cordoue. Sa mère s'appelait Bahtar (2); il eut cent enfants, tous mâles (3). Ce fut lui qui introduisit en Espagne les habitudes d'une pompe royale et tous les usages royaux; aussi se croyait-il trop haut placé pour frayer avec le peuple. On comparait la pompe de sa cour à celle d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik. C'est à lui aussi qu'on doit les premiers travaux d'art destinés à amener de l'eau potable à Cordoue même, ainsi que l'établissement d'un vaste réservoir où la population avait accès (4).

[P. 47] En 239 (11 juin 853), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya son frère El-H'akam à la tête d'une armée à Calatrava, dont les Tolédans avaient ruiné les remparts et mis à mort de nombreux habitants. El-H'akam commença par en relever les murailles, y ramena les habitants qui s'étaient enfuis et remit tout en ordre; puis il marcha sur Tolède, dont il ravagea et dévasta les environs. Un autre corps de troupes, aussi envoyé par Moh'ammed contre Tolède, fut, en approchant de cette ville, surpris par les *djond* qui avaient dressé une embuscade; il dut prendre la fuite, car la plupart des soldats dont il était composé furent blessés (5).

---

(1) On retrouve la plupart de ces détails dans les auteurs cités à la note précédente.

(2) Le *Bayân* (II, 96) écrit Boheyr ou Bahîr. Le récit des intrigues qui accompagnèrent son avènement est fait par Dozy (II, 150).

(3) D'après le *Bayân* (*ib.*), trente-trois fils et vingt-et-une filles.

(4) Ce prince a été jugé très sévèrement par Dozy, II, 158. Comparez le *Madjmoû'a*, texte, p. 141; *Bayân*, II, 109.

(5) Il est parlé de ces deux affaires dans le *Bayân*, II, 97; Dozy, II, 161.

[P. 48] Bataille entre les musulmans et les Francs d'Espagne

Au mois de moharrem 240 (juin 854), eut lieu en Espagne une sanglante rencontre entre les musulmans et les Francs, voici dans quelles circonstances. On sait l'état de rébellion où se trouvaient les Tolédans contre Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân aussi bien que contre son père et prédécesseur. Or Moh'ammed s'étant, à cette époque, dirigé avec ses troupes vers Tolède, les habitants de cette ville députèrent aussitôt au roi de Galice et à celui des pays basques pour demander leur aide, et ce dernier leur expédia une armée considérable. A cette nouvelle, Moh'ammed, qui était déjà dans le voisinage de Tolède, rangea son armée en bataille, après avoir eu le soin de placer des troupes en embuscade du côté du Guadacelete; lui-même se porta en avant avec une faible troupe. Les Tolédans informèrent aussitôt les Francs de la faiblesse numérique de leurs ennemis, et, tout pleins de convoitise, se précipitèrent au combat. Mais, une fois la lutte engagée, les corps placés en embuscade assaillirent de toutes parts les polythéistes et les Tolédans et en tuèrent des quantités innombrables : on recueillit huit mille têtes qu'on envoya par tout le pays. Au dire des Tolédans, vingt mille hommes, tant d'un côté que de l'autre, périrent, et pendant longtemps les cadavres restèrent auprès du Guadacelete sans sépulture (1).

[P. 52] En 241 (21 mai 855), Moh'ammed, souverain d'Espagne, renforça les garnisons de Calatrava et des

(1) On peut voir le récit de cette affaire dans le *Bayân* (II, 97), qui a été suivi par Dozy (II, 162). Le roi de Léon Ordoño I envoya une armée commandée par Gaton, comte du Bierzo ; mais Ibn Khaldoûn parle aussi d'un envoi de troupes fait par le roi de Navarre.

régions voisines pour les mettre à même de tenir tête aux Tolédans. Il envoya aussi des troupes commandées par Moûsa faire une incursion contre les Francs; ce chef pénétra dans le pays d'Alava et s'en retourna après s'être rendu maître de plusieurs châteaux (1).

[P. 53] En 242 (9 mai 856), une armée envoyée par Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân d'Espagne, pénétra sur le territoire des polythéistes jusqu'à Barcelone et, dépassant les forts de cette région, stupéfaits (de tant d'audace), [P. 54] arriva jusque par delà les districts qui en dépendent. L'expédition eut pour résultats un butin considérable et la conquête d'un château appelé T'arrâdja (2), dépendant de Barcelone et l'un des plus éloignés de cette ville.

Le 10 moharrem 242 (18 mai 856) mourut Aboû'l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab, à l'âge de trente-six ans. Il eut pour successeur son fils (3), Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, ainsi que nous l'avons dit sous l'année 226.

En 243 (29 avril 857), les Tolédans se portèrent en masse contre Talavera, où commandait Mas'oûd ben 'Abd Allâh el-'Arîf. Celui-ci fit une sortie à la tête des soldats du *djond*, mit en déroute les agresseurs, dont il tua un grand nombre et envoya à Cordoue sept cents têtes (4).

---

(1) Les mêmes renseignements sont fournis par le *Bayân* (II, 98), qui cependant ne nomme pas Moûsa comme ayant commandé l'armée qui ravagea l'Alava.

(2) Le nom de cette place se retrouve, sous la forme T'arrâh'a, dans le récit de ces événements que fait le *Bayân, l. l.* C'est, à ce que m'écrit M. Codera, Tarrega, sur la route de Lérida à Barcelone.

(3) Le *Bayân* (I, 105), en opposition avec la plupart des auteurs, dit *son neveu;* il place aussi la mort de Moh'ammed à la date du 2 moharrem. Cf. Fournel, I, 514 et 515.

(4) Même récit dans le *Bayân*, II, 98.

La même année mourut le savant Choheyd ben 'Isa ben Choheyd Andalosi (1).

[P. 56] En 245 (7 avril 859), un tremblement de terre détruisit au Maghreb maintes forteresses, des lieux d'habitation et des ponts. Le khalife El-Motewakkil fit distribuer trois millions de dirhems à ceux qui, dans le lieu qu'il habitait, avaient souffert de ce phénomène (2).

[P. 58] Expédition des infidèles d'Espagne contre le territoire musulman (3)

En 245 (7 avril 859), les Madjoûs (Normands) s'embarquèrent sur les côtes d'Espagne et se dirigèrent sur le territoire musulman, dont le souverain Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân mit en campagne des troupes destinées à leur tenir tête. La flotte des Madjoûs arriva à Séville, et ceux qui la montaient débarquèrent à Algéziras (4) et pénétrèrent dans les environs (de la capi-

---

(1) J'ai corrigé le texte, qui porte, à deux reprises, Sehîd (ou Soheyd) : il s'agit, si je ne me trompe, d'un membre de la célèbre famille des Benoû Choheyd, mais peut-être s'est-il glissé une erreur dans ce nom (voir sous l'année 188 ; Makkari, II, 31, éd. de Leyde ; Dhabbi, p. 304, n° 841).

(2) Sans parler de tremblement de terre, le *Bayân* place sous cette année (et aussi en 248) les nombreuses constructions qui ont marqué le règne d'Aboû Ibrâhîm Ahmed Aghlabi et que rappellent aussi Noweyri (*Berbères*, I, 420) et Ibn Khaldoûn (Desvergers, p. 115).

(3) Sur cette seconde attaque des Normands contre l'Espagne, voyez Dozy, *Recherches*, II, 2e éd., p. 290 ; 3e éd., p. 279. Ce savant n'a pas non plus consulté Ibn el-Athîr, et reproduit seulement le récit de Noweyri, qui paraît, encore ici, avoir copié notre auteur. Il accepte la date de 244, en opposition avec Ibn el-Athîr et le *Bayân*, qui parlent de 245. Cf. Fournel, I, 535,

(4) Le texte porte seulement *el-djezîra*, « l'île », que j'ai traduit par « Algéziras » (proprement *el-djezîrat el-khad'râ*), à cause du récit du *Bayân*, II, 99.

tale) pour y entamer la lutte. Après avoir incendié la grande mosquée (1), ils (se retirèrent et) gagnèrent la rive africaine, où ils débarquèrent à Nâkoûr (2). Ils repassèrent ensuite en Espagne, mirent en déroute les habitants de Todmîr et pénétrèrent dans le fort d'Orihuela, après quoi ils s'avancèrent vers la frontière de France (حائط افرنجة), où ils livrèrent le pays à la dévastation et firent un butin important ainsi que de nombreux prisonniers. Ils battirent alors en retraite, mais ils furent rejoints et combattus par les bâtiments de Moh'ammed, qui incendièrent deux navires ennemis et en prirent deux autres, dont le contenu fut mis au pillage. Cet exploit exaspéra les infidèles, dont le redoublement d'ardeur guerrière procura le martyre à un certain nombre de musulmans. La flotte ennemie s'avança jusqu'à Pampelune, dont le chef franc Garcia (3) dut racheter sa vie moyennant 90,000 dinars.

La même année, le gouverneur ('âmil) de T'arsoûna (Tarazona) fit une incursion contre Pampelune et conquit le château de..... (4), dont il réduisit les habitants en captivité; le lendemain eut lieu avec les musulmans une rencontre où plusieurs de ceux-ci moururent en combattant pour leur foi.

[P. 58] **Guerre en Ifrîkiyya entre les Berbères et Ibn el-Aghlab**

En djomâda II 245 (septembre 859) eut lieu entre les

---

(1) Peut-être y a-t-il ici une confusion avec ce qui se passa à Séville, lors de la première attaque de ces pirates.

(2) Bekri (p. 213) mentionne aussi ce débarquement à Nekoûr en 244. A la p. 253, il parle également d'un second débarquement qu'ils opérèrent à Arzilla, sans qu'on voie bien s'il s'agit de l'année 230 ou de l'année 244 ou 245. Cf. *Berbères*, II, 139.

(3) Garcia fils d'Iñigo, roi de Navarre (Dozy, *Recherches*, II, 285).

(4) Nom formé de six caractères, dont les quatre derniers sont *l*, *s* (ou *ch*), *a*, *n*; les deux premiers peuvent être chacun *b*, *t*, *n* et *y*.

Berbères et l'armée d'Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab une bataille importante causée par le refus des Berbères de Lohân (1) de payer au gouverneur de Tripoli les dîmes et les impôts qu'ils lui devaient. [P. 59] Battu et forcé de fuir devant eux, il gagna Lebda, qu'il fortifia, puis se dirigea sur Tripoli. L'émir Ah'med lui envoya des troupes commandées par son frère Ziyâdet Allâh, qui vainquit les Berbères et en massacra un grand nombre ; il lança en outre sa cavalerie à leur poursuite et fit sabrer ceux qu'elle atteignit ; les prisonniers furent décapités, et le contenu du camp ennemi fut livré aux flammes.

Les Berbères durent alors se soumettre, livrèrent des otages et payèrent leurs impôts.

[P. 60] En 246 (27 mars 860), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân s'avança (2) avec des troupes nombreuses et un grand attirail militaire contre la région de Pampelune : il réduisit, ruina et ravagea ce territoire, qui fut mis au pillage et où il sema la mort. Il se rendit maître des châteaux-forts de Fîroûs, de Fâlah'san et d'El-K'achtil (3) : dans ce dernier il mit la main sur Fortoûn, fils de Garcia, qu'après avoir gardé pendant vingt ans à Cordoue comme prisonnier il renvoya dans sa patrie et qui mourut âgé de quatre-vingt-seize ans. Moh'ammed passa trente-deux jours sur le territoire de Pampelune.

---

(1) Les Benoû' l-Lohân sont cités dans les *Berbères* (I, 170) et Ya'koubi, *Descriptio al-Maghribi* (p. 52). Le *Bayân* a passé sous silence cette insurrection, dont la mention se retrouve ailleurs (*Berbères*, I, 420 ; Ibn Khaldoûn-Desvergers, p. 116).

(2) Cette expédition ne fut pas entreprise par le khalife en personne, à en croire d'autres auteurs qui en parlent également (*Bayân*, II, 79 ; Makkari, I, 225-6).

(3) J'ignore quelles sont ces localités, dont je ne retrouve que la dernière dans le *Bayân* (II, 100).

[P. 68] **Gouvernement de la Sicile par Khafâdja ben Sofyân et par son fils Moh'ammed; leurs campagnes** (1).

On a vu sous l'année 236 qu'El-'Abbâs, émir de Sicile, mourut en 247. La population fit choix pour le remplacer de son fils 'Abd Allâh ben el-'Abbâs, ce dont on informa l'émir d'Ifrîk'iyya. 'Abd Allâh envoya des colonnes de divers côtés et conquit maints et maints châteaux-forts, entre autres le Djebel Aboû Mâlik, la K'al'at el-Arminîn et la K'al'at el-Mochâri'a (2). Ces événements eurent lieu dans une période de cinq mois, au bout de laquelle, en djomâda I 248 (6 mars 862), arriva Khafâdja ben Sofyân, envoyé d'Ifrîk'iyya en qualité d'émir. [P. 69] La première colonne qu'expédia le nouveau chef fut commandée par son fils Mah'moûd (3) et dirigée contre Syracuse; elle se livra au pillage, à la dévastation et à l'incendie, mais les chrétiens l'attaquèrent et la battirent, de sorte qu'elle dut battre en retraite; cependant les habitants de Raguse lui demandèrent l'*amân*.

On verra qu'en 252 il y eut encore une demande d'*amân* par Raguse; j'ignore si cela constitue une simple divergence des dates données par les chroniqueurs, ou s'il s'agit de deux campagnes différentes, dont la seconde aurait été provoquée par le manquement des Ragusains à la parole donnée.

En moh'arrem 250 (12 février 864) fut prise la ville de Noût'os (Noto), grâce à l'indication, donnée par quelques habitants aux musulmans, d'un passage par où ils

---

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 382.

(2) Amari déclare n'avoir pu identifier ces trois localités.

(3) Sur ce nom, voir la note d'Amari (*Biblioteca*, trad., I, 383), qui est disposé à croire que ce nom est celui d'un autre fils de Khafâdja et ne doit pas être corrigé en « Mohammed »; voir plus bas.

purent s'y introduire; le butin qu'on y fit fut des plus riches. Un siège livra également la ville de Chikla (Scicli) (1).

En 252 (21 janvier 866), Khafâdja s'avança contre Syracuse, puis vers l'Etna; il reçut alors des messagers de Taormine (2), qui demandait l'*amân*, et envoya dans cette ville sa femme et son fils pour en arrêter les conditions. L'accord était conclu quand les chrétiens violèrent leur parole, et Khafâdja envoya son fils Moh'ammed, qui, à la tête d'un corps d'armée, prit la ville et réduisit les habitants en esclavage. En la même année, Khafâdja s'étant avancé contre Raguse, les habitants demandèrent à traiter moyennant la permission pour... *(lacune)* hommes de se retirer librement avec leurs montures et leurs biens, tout le reste étant livré au pillage. En conséquence, le vainqueur s'empara de toutes les richesses, esclaves et montures que renfermait la place. Les habitants d'El-Ghîrân et d'autres lieux conclurent une trève avec lui, mais il s'empara de nombreuses places fortes, puis il dut rentrer à Palerme par suite d'une maladie.

En 253 (10 janvier 867), Khafâdja s'avança de Palerme sur Syracuse et Catane, ravagea le pays et en dévasta les moissons; ses colonnes parcoururent (toute) la Sicile et y firent un abondant butin.

Le 20 rebî' I 254 (18 mars 869), Khafâdja se mit en campagne; il confia les brûlots à son fils Moh'ammed et envoya contre Syracuse une colonne qui se livra au pillage. On apprit alors qu'un patrice envoyé de Constantinople arrivait en Sicile avec des forces considérables; un corps de troupes musulmanes se porta à sa rencontre et après un combat acharné [P. 70] le mit en fuite, lui fit subir des pertes importantes et s'appropria un butin considérable. Khafâdja en personne s'avança du côté de Syracuse, ravagea les moissons et rentra à

---

(1) Sous l'année 251 eut lieu « l'expédition des mille cavaliers » contre Syracuse (*Bayân*, I, 107-108).

(2) Le savant italien croit que ce nom figure ici par erreur.

Palerme chargé de butin. Le 1er redjeb (25 juin) il fit embarquer son fils Moh'ammed, qui alla assiéger Ghayt'a (Gaëte?), en fit parcourir les environs par ses troupes et chargea ses navires du butin qu'il ramena à Palerme en chawwâl (septembre-octobre).

En çafar 255 (janvier-février 869), il fit partir son fils Moh'ammed pour Taormine, l'une des plus belles villes de Sicile, avec quelqu'un qui était venu lui promettre d'y introduire les musulmans par un sentier inconnu. En arrivant près de Taormine, Moh'ammed envoya en avant des fantassins que le guide y introduisit, qui s'emparèrent de la porte et des murailles et se mirent à piller et à enlever des captifs; mais comme Moh'ammed, qui était resté en arrière avec une partie de ses troupes, n'arriva pas au moment convenu, l'avant-garde crut qu'une attaque de l'ennemi l'empêchait de participer au pillage, et elle se retira en désordre. Quand Moh'ammed arriva à la porte de la ville, les pillards l'avaient déjà abandonnée, et lui-même renonça à la partie.

En rebî' I de la même année (février-mars), Khafâdja s'avança vers Mersa [ou Tiracia, Randazzo?], tandis qu'il envoya de nombreux soldats commandés par son fils vers Syracuse; mais ils se heurtèrent à une forte armée chrétienne devant laquelle ils faiblirent, et après avoir subi quelques pertes ils se retirèrent du côté de Khafâdja. Celui-ci marcha contre Syracuse, devant laquelle il mit le siège et qu'il bloqua étroitement, tout en ravageant le pays environnant et détruisant les moissons. Il se retira ensuite dans la direction de Palerme et alla camper au Wâdi et-T'în (Dittaino), d'où il se remit en marche la nuit; il fut alors attaqué par un de ses soldats qui le tua d'un coup de lance, le 1er redjeb (14 juin), et s'enfuit ensuite à Syracuse. Le cadavre fut ramené et inhumé à Palerme.

Le peuple choisit pour lui succéder son fils Moh'ammed, et l'on informa du fait [P. 71] l'émir d'Ifrîk'iyya Moh'ammed ben Ah'med, qui ratifia cette nomination et

envoya au nouveau chef l'investiture et des robes d'honneur (1).

Gouvernement de Moh'ammed ben Khafâdja

A la suite de la mort de Khafâdja, son fils Moh'ammed, désigné par la population pour lui succéder, fut confirmé dans cette situation par Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab, prince de K'ayrawân. En 256 (8 décembre 869), il envoya une armée à Malte, dont les chrétiens levèrent le siège en apprenant l'arrivée de ces troupes. En redjeb 257 (2), l'émir Moh'ammed fut tué par ses eunuques, qui tentèrent ensuite de fuir ; mais la population se mit à leur poursuite et les massacra.

[P. 71] En 247 (16 mars 861), des troupes musulmanes d'Espagne marchèrent contre la ville de Barcelone, qui appartenait aux Francs. A la suite des attaques dont les habitants eurent à souffrir, le prince de cette ville réclama des secours au roi des Francs, qui lui envoya un corps d'armée important. Les musulmans de leur côté reçurent les renforts qu'ils avaient demandés et assiégèrent Barcelone, dont, à la suite d'une lutte acharnée, ils occupèrent les faubourgs, ainsi que deux tours. De nombreux infidèles périrent, et les musulmans purent se retirer sains et saufs avec le butin dont ils s'étaient emparés (3).

[P. 79] En 248 (6 mars 862) mourut Aboû Moh'ammed 'Abd er-Rah'mân ben 'Adaweyh Râfi'i, ascète dont les prières étaient exaucées de Dieu et qui était d'Ifrîk'iyya.

---

(1) Ces expéditions de 254 et de 255, ainsi que l'assassinat de Khafâdja, figurent aussi dans le *Bayân* (I, p. 108).

(2) L'assassinat de Moh'ammed ben Khafâdja est, d'après le *Bayân* (I, p. 109) du 3 redjeb = 26 mai 871.

(3) Le *Bayân* ne cite pas le nom de Barcelone sous l'année 247.

En 248, une troupe de cavaliers marcha sur Dhoû Teroûdja (Torrejon?), en Espagne, car les infidèles avaient commis des empiètements de ce côté. Les ennemis furent rejoints et battus par ces cavaliers, qui en tuèrent un grand nombre (1).

[P. 79] En 248, les musulmans de Sicile envoyèrent diverses colonnes qui revinrent en ramenant du butin, mais sans qu'il y eût des combats (assez importants pour qu') on les ait mentionnés (2).

[P. 82] En 249 (23 février 863), Moh'ammed, souverain d'Espagne, envoya son fils à la tête d'une armée contre la région d'Alava, dans le pays des Francs. La cavalerie se lança à travers ces provinces frontières, y fit du butin et y conquit plusieurs châteaux des mieux défendus (3).

[P. 82] Le 13 dhoû'l-k'a'da 249 (27 décembre 863) mourut Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, prince d'Ifrîk'iyya. Son frère et successeur, Ziyâdet Allâh ben Moh'ammed ben el-Aghlab fit, lors de son avènement, prévenir Khafâdja ben Sofyân, gouverneur de Sicile, de la mort de son frère et lui envoya l'ordre de continuer ses fonctions (4).

[P. 89] En 250 (12 février 864) mourut Ziyâdet Allâh ben Moh'ammed ben el-Aghlab, après un règne d'un an et six jours. Il eut pour successeur son neveu Moh'ammed ben Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed.

---

(1) Le *Bayân* (II, 100) place en cette année une expédition contre Ibn Sâlim, sur le Guadalaxara; Moûsa ben Moûsa, qui la commandait, mourut des suites des blessures qu'il y reçut. On retrouve plus loin le nom de Dhoû Teroûdja sous la forme Deyr Teroûdja.

(2) Le *Bayân* (I, 106) place en 248 une expédition de Rebâh' contre Erice.

(3) Le *Bayân* (ibid.) donne plus de détails sur cette expédition, à laquelle participèrent 'Abd er-Rah'mân, fils du khalife, et 'Abd el-Melik ben el-'Abbâs; dix-neuf comtes chrétiens y mordirent la poussière.

(4) Aucun événement important ne signala le règne de ce prince, dont les qualités sont louées par le *Bayân* et par Noweyri.

[P. 108] Campagne des Francs en Espagne

En djomâda II 251 (juillet 865), l'Omeyyade d'Espagne Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya sur le territoire infidèle une armée commandée par son fils El-Mondhir (1), armée qui se dirigea vers El-Mellâh'â (2). Comme les propriétés de Loderîk étaient situées du côté de l'Alava et que les musulmans avaient dévasté et pillé tout le pays, ce prince rassembla ses troupes pour marcher contre les envahisseurs. Il les rencontra dans un lieu nommé Feddj el-Markwîn (3), d'où cette campagne tira son nom ; les polythéistes furent défaits, mais ne s'éloignèrent pas et se reformèrent [P. 109] sur une colline non loin du champ de bataille. Poursuivis et chargés par les musulmans, les Francs furent, après un vif combat, réduits à s'enfuir, serrés de près par leurs vainqueurs, qui tuaient ou emprisonnaient (ceux qui leur tombaient entre les mains). A la suite de cette affaire importante, qui eut lieu le 12 redjeb (8 août et d'où l'on emporta deux mille quatre cent quatre-vingt-douze têtes d'infidèles (4), les musulmans se retirèrent (5).

[P. 119] En 252 (21 janvier 866), un corps d'armée envoyé sur le territoire ennemi par Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân d'Espagne marcha contre l'Alava et la

---

(1) C'est à El-Mondhir aussi que Makkari (I, 226) attribue le commandement dans cette campagne. Le *Bayân*, qui en parle longuement (II, 101), la fait diriger par 'Abd er-Rah'mân son frère.

(2) Cette orthographe, qu'on retrouve dans le *Bayân* (l. l. ligne 10) résulte d'une correction faite par l'éditeur au texte de ses mss المداحه.

(3) Ce nom paraît devoir plutôt s'écrire avec un z final et se prononcer Markwîz (Dozy, *Corrections*, p. 42).

(4) Ou 20472, d'après le *Bayân*, p. 102.

(5) D'après Makkari *(l. l.)*, le khalife lui-même dirigea en la même année 251 une expédition contre la Galice.

ville de Mâno (?) et revint sans subir de pertes, après avoir tué quantité d'habitants de ces localités (1).

[P. 124] En 253 (10 janvier 867), l'armée musulmane sortit d'Espagne et s'avança dans le pays des infidèles, où elle conquit les forts de Djernîk' et mit le siège devant Foûtab (?) (2), dont les murailles tombèrent entre ses mains pour la plus grande partie.

[P. 127] En 254 (31 décembre 867), les habitants de Mérida (3), en Espagne, se révoltèrent de nouveau contre Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân. [P. 128] L'insurrection qu'ils avaient tentée autrefois contre le père de ce prince avait été réprimée, et par suite nombre d'entre eux avaient quitté la ville. Or, à l'époque dont nous parlons, ces gens rentrèrent dans leur patrie, et leur esprit de mutinerie y suscita une nouvelle révolte. Moh'ammed alla assiéger la ville et la réduisit à la dernière extrémité, de sorte qu'elle dut se rendre et reconnaître son autorité. Il fit transporter à Cordoue les habitants avec leurs biens, et abattit les remparts, dont il employa les matériaux à fortifier uniquement l'endroit qui servait exclusivement de demeure à ses représentants.

En la même année mourut Ordoño, fils de Rodmîr, prince de Galice, en Espagne, qui eut pour successeur Alphonse, âgé de douze ans (4).

L'Espagne fut, de 251 à 255 (865 à 868), ravagée par une horrible disette qui prit fin à cette époque (5).

(1) A propos de la campagne de 252, le *Bayân* ne parle pas de la ville de Mâno (?).

(2) Le *Bayân* (II, 102; cf. 84), qui met à la tête de cette expédition El-H'akam, fils du khalife, ne parle pas de Foûtab (?).

(3) Makkari *(l. l.)* rappelle très sommairement la conquête de Mérida, sur laquelle le *Bayân* s'étend assez longuement (pp. 102-3).

(4) Ordoño I, roi d'Oviédo, mort le 17 mai 866, eut pour successeur son fils Alfonse III, dit le Grand, âgé de dix-huit ans *(Art de vérifier les dates)*.

(5) Sous l'année 253, une disette de longue durée est mentionnée par le *Bayân* (II, 102).

[P. 148] En redjeb 255 (19 décembre 868) mourut l'émir de Sicile, Khafâdja ben Sofyân, à qui succéda son fils Mohammed, ainsi qu'il a été dit sous l'année 247. Mohammed fit marcher contre Syracuse [P. 149] son oncle paternel, 'Abd Allâh ben Sofyân, qui ravagea les moissons de cette région et revint ensuite (1).

[P. 173] En 257 (28 novembre 870), Mohammed ben Khafâdja, émir de Sicile, fut assassiné en plein jour par ses esclaves ; mais ils cachèrent leur méfait, qui ne fut connu que le lendemain, alors qu'ils s'étaient enfuis. Ils furent cependant poursuivis et pris, et plusieurs furent exécutés. Mohammed ben Ah'med ben el-Aghlab le remplaça par Ah'med ben Ya'k'oûb ben el-Mod'a ben Selma, qui mourut peu après, en 258 (17 novembre 871).

[P. 182] **Événements d'Espagne**

En 259 (6 novembre 872), Mohammed ben 'Abd er-Rah'mân alla assiéger les Tolédans, qui s'étaient insurgés contre lui ; il les força à demander l'*amân*, qu'il leur accorda moyennant la remise d'otages.

Les Tolédans, au nombre de dix mille, marchèrent contre le fort de Sekyân, défendu par sept cents Berbères. [P. 183] Dans le combat qui s'engagea, l'un des chefs des assaillants, 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb, ayant pris la fuite, entraîna les Tolédans avec lui. Cet acte (de trahison) avait pour cause l'inimitié qui le séparait d'un autre chef tolédan nommé T'oreycha (2), qu'il

(1) Ce fragment et le suivant figurent dans la *Biblioteca,* I, 328.

(2) T'oreycha ben Mâsaweyh, dit le *Bayân* (II, 104), d'après lequel ce chef disputait l'exercice exclusif du pouvoir à Mot'arref ben 'Abd er-Rah'mân. En admettant l'exactitude de cette assertion, confirmée par ce que dit Ibn el-Athîr un peu plus bas, on devrait lire ici quelque chose comme *Ibn* 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb.

voulait ainsi réduire à l'impuissance. Après leur déroute, ils tuèrent El-Bark'îl (?).

En la même année, 'Amr ben 'Amroûs, qui était en état de rébellion depuis plusieurs années, fit sa soumission à Mohammed ben 'Abd er-Rah'mân, qui lui confia le gouvernement de la ville d'Huesca (1). Mohammed assiégea plusieurs châteaux-forts des Beni-Moûsa; il marcha ensuite contre Pampelune, sur le territoire de laquelle il exerça des actes d'hostilité, puis rentra dans ses états.

[P. 183] En 259 (6 novembre 872), une colonne musulmane marcha contre Syracuse, dont les habitants obtinrent la paix moyennant la mise en liberté de trois cent soixante prisonniers musulmans qui étaient entre leurs mains; après quoi la colonne se retira.

[P. 187] **Guerre entre les Tolédans et les Hawwâra**

En 260 (26 octobre 873), Moûsa ben Dhoû'n-Noûn le Hawwâri leva la tête à Santaver; il fit une incursion contre les Tolédans et pénétra dans le fort de Welîd *(H'içn Welîd)*, qui fait partie (du territoire) de Santaver. Environ 20,000 Tolédans marchèrent contre lui; mais quand la bataille fut engagée, Moh'ammed ben T'oreycha, qui était avec eux, prit la fuite avec ses soldats, et les Tolédans firent de même; Mot'arref ben 'Abd er-Rah'mân fut aussi entraîné dans cette déroute. Ibn T'oreycha voulut ainsi rendre la pareille à Mot'arref, alors qu'il avait, l'année précédente, été lui-même entraîné dans la fuite. Les Tolédans subirent de fortes pertes. La situation de Moûsa ben Dhoû'n-Noûn se consolida, et ce

(1) Le *Bayân* ne dit rien de cet 'Amr ben 'Amroûs, mais mentionne l'expédition contre Pampelune. Le nom de Huesca est défiguré dans le texte en Amechk'a; je dois cette correction à M. Codera, qui a retrouvé la bonne leçon dans Noweyri.

chef obtint le respect de tous ceux qui avaient à redouter quelque chose de lui (1).

[P. 188] En 260 (26 octobre 873), une famine terrible ravagea l'Ifrîk'iyya, le Maghreb et l'Espagne et s'étendit même partout. Elle fut suivie de la peste et de violentes épidémies qui enlevèrent beaucoup de monde (2).

[P. 191] En chawwâl 260 (juillet-août 874), le khalife El-Mo'tamid, dans une séance tenue à l'hôtel destiné aux réceptions publiques *(dâr el-'âmma)*, désigna pour son successeur son fils Dja'far, à qui il donna le surnom honorifique d'El-Mofawwad' ila'llâh, en lui adjoignant (comme conseiller) Moûsa ben Boghâ. Il le nomma au gouvernement de l'Ifrîk'iyya, de l'Égypte, etc.

[P. 195] En 261 (15 octobre 874), les habitants de Bark'a s'étant révoltés contre Ah'med ben Toûloûn et ayant expulsé leur émir Moh'ammed ben el-Faradj Ferghâni, le prince d'Égypte envoya contre eux un corps d'armée commandé par son page Loulou, dont les instructions étaient d'employer tout d'abord la douceur et de tâcher de ramener les révoltés sans recourir à la violence, mais de tirer l'épée s'il était nécessaire. Ces troupes se mirent en marche et vinrent camper sous les murs de Bark'a, qu'elles entourèrent de près, mais en agissant vis-à-vis des habitants conformément aux ordres d'Ibn Toûloûn. Mais ces gens, croyant rester les plus forts, firent un jour une sortie, et, attaquant une partie des troupes campées près de la porte de la ville, y firent un certain nombre de victimes. Loulou avertit alors de ce fait Ah'med, et, conformément à l'ordre qu'envoya celui-ci d'engager sérieusement les hostilités, il dressa ses machines de guerre et attaqua vigoureusement. Les

(1) Alfonse le Grand battit les Tolédans, leur tua douze mille hommes, puis remporta presque aussitôt une victoire plus complète encore sur des troupes de Cordoue qui suivaient les Tolédans. Telle est la version des chroniqueurs espagnols, dont les uns assignent à ces exploits la date de 870, d'autres celle de 874.

(2) Cette famine est aussi rappelée dans le *Bayân*, I, 109 ; II, 104.

assiégés demandèrent et obtinrent quartier; la porte fut ouverte à Loulou, qui pénétra dans la ville, saisit un certain nombre des chefs et fit fouetter les uns, couper les mains aux autres; il en réserva également pour les emmener en Égypte. Après avoir installé un gouverneur à Bark'a, il retourna au Kaire, où Ah'med lui conféra un vêtement d'honneur comprenant deux colliers qu'il se mit au cou. Les prisonniers furent promenés dans les rues.

Gouvernement d'Ibrâhîm ben Ah'med en Ifrîk'iyya (1)

Le 6 djomâda I (15 février 875), mourut Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab, prince d'Ifrîk'iyya, après un règne de dix ans, cinq mois et seize jours. Quand il fut près de mourir, il désigna, pour lui succéder, son fils Aboû 'Ik'âl, et fit jurer à son frère Ibrâhîm de ne pas lui créer de difficultés, en faisant prendre acte de ce serment par la famille Aghlabide [P. 196] et par les cheykhs de K'ayrawân. Cela fait, il chargea Ibrâhîm du soin de gouverner le pays jusqu'à la majorité du jeune homme.

Quand il fut mort, les habitants de K'ayrawân vinrent demander à Ibrâhim, dont ils connaissaient les qualités d'administrateur et la justice, de prendre leurs affaires en mains. Ibrâhîm refusa d'abord, puis consentit et s'installa dans le palais gouvernemental, d'où il imprima aux affaires une direction unanimement approuvée : il était juste et ferme, procura la sécurité au pays et le débarrassa des fauteurs de troubles et des malfaiteurs; le lundi et le jeudi, il s'installait dans la grande

(1) Une grande partie de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 391. — Sur le règne d'Ibrâhîm, voir *Berbères*, I, 424; *Bayân*, I, 109 et s.; Desvergers, 126; Fournel, I, 523.

mosquée de K'ayrawân pour entendre les plaignants, qu'il écoutait patiemment et dont il tranchait équitablement les différends. Les caravanes et les marchands parcouraient sans crainte des routes sûres; il fit élever des forts et des corps de garde sur le littoral maritime, si bien qu'une seule nuit suffisait, à l'aide des feux allumés de proche en proche, pour faire parvenir une nouvelle de Ceuta à Alexandrie; il entoura Sousse de murailles et projeta de faire le pèlerinage, puis il supprima les abus et pratiqua l'abstinence et la piété. Sachant que, s'il passait par l'Égypte pour se rendre à la Mekke, il en serait empêché par Ibn T'ouloûn et qu'il en résulterait une guerre meurtrière pour les musulmans, il se décida à prendre le chemin de la Sicile pour faire à la fois le pèlerinage et la guerre sainte, en conquérant dans cette île les places fortes qui avaient résisté jusqu'alors. Il transporta donc tout l'or, les armes, etc., qu'il avait amassés, à Sousse, où il fit son entrée au commencement de 289 (15 décembre 901), vêtu de la pelisse rapiécée que portent les ascètes, et s'embarqua de là pour la Sicile. Il alla attaquer la ville de Yartînoû (1) (Nardo ?) et s'en rendit maître à la fin de redjeb; il se conduisit avec justice et y traita bien les sujets. Il se dirigea ensuite sur Taormine, dont les habitants étaient prêts au combat et firent une sortie contre lui. La mêlée commençait quand un lecteur du Koran lut ces mots « Nous t'avons donné une victoire évidente » (Koran, XLVIII, 1). — Récite plutôt », lui dit l'émir, « Ce sont deux adversaires qui disputent au sujet de leur Seigneur » *(ibid.*, XXII, 20). Après que cela fut fait : « O grand Dieu, s'écria Ibrâhîm, c'est aujourd'hui moi et les infidèles qui te soumettons notre différend »; puis il chargea suivi des plus braves (2), et mit en

(1) Lecture peu certaine; Amari croit qu'il s'agit de Nardo (voir sa note, *Biblioteca*, I, 393, où il est aussi parlé de la date de cette conquête).

(2) Texte اهل البصائر, expression qui paraît ici avoir ce sens

déroute les chrétiens, que les musulmans massacrèrent tout à leur aise; ils entrèrent à leur suite dans la ville qu'ils emportèrent d'assaut. Une partie des chrétiens put s'enfuir sur des navires, d'autres se réfugièrent dans la forteresse, dont les vainqueurs firent le blocus [P. 197] et par leurs attaques forcèrent les réfugiés à se rendre, de sorte qu'ils s'emparèrent de leurs richesses et firent prisonniers les femmes et les enfants, le 22 cha'bân (31 juillet 902); les combattants furent massacrés, les prisonniers et le butin vendus.

La nouvelle de la prise de Taormine affecta vivement le roi des Roûm, qui resta pendant sept jours sans ceindre son diadème, car, disait-il, cet insigne ne doit pas figurer sur la tête d'un homme affligé. Puis les Roûm commencèrent les préparatifs d'une expédition en Sicile pour enlever cette île aux musulmans; mais quand ils apprirent qu'(Ibrâhîm) songeait à marcher sur Constantinople même, leur prince laissa dans cette ville une armée imposante, tout en envoyant en Sicile des troupes nombreuses. D'autre part, Ibrâhîm, après avoir conquis Taormine, envoya des colonnes contre les villes de Sicile encore occupées par les chrétiens, entre autres contre Mîk'och (1) et contre Demonech (Demona): ces deux localités avaient été abandonnées par leurs habitants, et nos troupes en rapportèrent le butin qu'elles y trouvèrent. Deux autres colonnes furent lancées l'une contre Rametta, l'autre contre Aci : en vain la population de ces deux localités offrit de payer le tribut, Ibrâhîm exigea et obtint la remise des forts, qui furent démantelés. Il s'avança ensuite contre Cosenza, qui envoya des messagers pour demander l'*amân*, mais cela leur fut refusé. On commença donc le siège, mais

plutôt que celui de « uomini di più alto consiglio ». (Amari) Cf. Dozy, *Supplément* ; le *Bayân*, I, p. 95, l. 11. Peut-être aussi, « ceux qui avaient à venger des parents ou des amis » ; voir le dictionnaire Lane.

(1) Voir Amari, *ibid.*, I, 118, n.

le prince venait d'être attaqué de la diarrhée, et son absence refroidit l'ardeur guerrière de ses troupes. Il restait isolé, à cause de la violence de la maladie et ne pouvant plus dormir, puis l'agonie survint, et il mourut la nuit du vendredi au samedi 19 (1) dhoû' l-k'a'da 289 (23 octobre 902). Les gens sages de l'armée décidèrent de confier le commandement à Aboû Mod'ar [Ziyâdet Allâh] ben Aboû' l-'Abbâs 'Abd Allâh pour qu'il veillât à l'heureux retour, en Ifrîk'iyya, près de son propre père, tant des troupes que des richesses et des bagages. Quant au cadavre d'Ibrâhîm, on le plaça dans un cercueil et on l'emporta à K'ayrawân, où il fut inhumé (2).

Ce prince, dont le gouvernement avait duré vingt-cinq ans, était intelligent, administrateur équitable, pratiquant les bonnes œuvres et les bienfaits, distribuant en aumônes ou en fondations pieuses tout ce qu'il avait. Il apportait à découvrir les actes cachés une grande finesse; en voici un exemple. Un marchand de K'ayrawân avait une femme belle, [P. 198] vertueuse et pleine de retenue. Le vizir d'Ibrâhîm, qui en eut connaissance, lui envoya des messages qui restèrent sans réponse, et sa passion s'en enflamma davantage. Il conta cette affaire à une vieille qui le fréquentait, qui jouissait d'une certaine considération auprès de l'émir et d'une très grande considération auprès de la mère de celui-ci, car elle passait pour une femme de bien par qui l'on s'attirait les bénédictions divines, et l'on sollicitait ses prières. Elle promit au vizir d'adoucir l'inhumaine et de lui procurer une entrevue avec elle. En effet, elle alla frapper à la porte de la demeure de cette dernière, en disant qu'elle désirait purifier son vêtement

(1) Corrigé en 17 par Amari (I, 395), parce que c'est le samedi qui coïncide avec le 17.

(2) Il fut inhumé en Sicile (*Bayân*, I, 126), et Noweyri dit même à Palerme (*Berbères*, I, 434). — C'est ici que s'arrête la traduction de ce chapitre par Amari.

qui venait d'être souillé. La femme du marchand lui ouvrit, lui souhaita la bienvenue et la fit entrer, puis la vieille, après avoir purifié son vêtement, se mit à prier. Elle refusa ensuite l'offre de son hôtesse de lui servir à manger, sous le prétexte qu'elle jeûnait, mais en ajoutant qu'il était indispensable qu'elle revînt souvent. C'est, en effet, ce qu'elle fit, puis elle dit un jour : « Je suis chargée d'une orpheline que je vais marier et je te prie, si la chose ne t'est pas désagréable, de me prêter tes bijoux pour que je puisse l'en parer dans cette occasion ». Son interlocutrice y consentit et lui remit ses bijoux ; la vieille les emporta et resta quelques jours sans se montrer. Lorsqu'elle revint, la femme du marchand lui redemanda ses bijoux, que la vieille déclara ne plus avoir. « Ils sont, dit-elle, chez le vizir, qui me les a pris alors que j'en étais chargée et que je passais auprès de lui ; il m'a déclaré qu'il ne les remettra qu'à toi ». Les deux femmes se disputèrent, puis la vieille s'en alla. Le marchand fut à son retour mis au courant des faits par sa femme, et il alla raconter la chose à l'émir Ibrâhim. Celui-ci pénétra chez sa mère et lui demanda où était la vieille : « Elle est là, dit sa mère, à prier pour toi ». Sur la demande qu'il fit de se sanctifier à son contact, la princesse la fit chercher, et Ibrâhîm allant au-devant d'elle l'accueillit avec honneur et d'un air gai; puis lui prenant un cachet qu'elle avait au doigt, il se mit à le tourner et retourner en jouant avec. Appelant ensuite un eunuque : « Va, lui dit-il, chez cette vieille et fais-toi remettre par sa fille telle cassette renfermant tels et tels bijoux ; voici le cachet qui prouvera que tu viens de sa part ». Quand le coffret fut entre ses mains, il le montra à la vieille en lui demandant ce que c'était, et elle resta tout interdite. Il la fit mettre à mort et enterrer dans le palais; quant au coffret, il fut restitué à son propriétaire avec quelque chose par surcroît, et le prince dit à cet homme : « A tirer vengeance du vizir sur le champ, l'affaire s'ébruitera ;

mais je profiterai de la première occasion où il sera en faute. » Au bout de peu de temps, en effet, ce vizir fut provoqué à commettre un acte coupable et fut puni de mort.

[P. 199] En 261 (15 octobre 874), Ibn Merwân le Galicien s'enfuit de Cordoue et se dirigea sur le fort d'Alanje(1), dont il s'empara et où il se fortifia. Le prince d'Espagne Moh'ammed alla l'y assiéger pendant trois mois et le réduisit à se nourrir de ses montures. Alors le rebelle dut demander l'*amân,* qu'il obtint, et se retira dans la ville de Badajoz.

Asad ben el-H'ârith ben Raf' se mit à la tête d'une insurrection des habitants de Tâkorona, qui furent forcés de rentrer dans le devoir à la suite de l'expédition que le souverain Moh'ammed fit faire par ses troupes (2).

[P. 212] En 262 (5 octobre 875), le souverain d'Espagne Moh'ammed envoya une armée conduite par son fils El-Mondhir contre le Galicien, qui était alors à Badajoz, ville qu'il quitta en apprenant qu'il allait y être attaqué, pour se rendre dans le château de Caracuel (3). Il y fut assiégé, et nombre des siens trouvèrent la mort au mois de chawwâl (juin-juillet 876).

[P. 215] En 263 (23 septembre 876), le souverain d'Espagne Moh'ammed envoya son fils El-Mondhir à la tête d'une nombreuse troupe avec ordre de passer par Mérida. Au delà de cette ville et alors qu'il se dirigeait

---

(1) En arabe, *K'al'at el-h'anech,* qui est cité par Edrisi, p. 265. On voit par le récit plus détaillé du *Bayân* (II, 104-105) que ce chef avait été interné à Cordoue à la suite de l'affaire de Mérida (*suprà,* p. 243).

(2) Le *Bayân* passe cette affaire sous silence.

(3) On trouve le nom de cette place forte, dont il est parlé par Edrisi (p. 226), sous les formes كركر, كركى et كركوى; voir le *Bayân,* II, 105, l. 10; 143, l. 4; 164, l. 7 ad f. Ce dernier ouvrage parle plus longuement des deux expéditions dirigées en 262 et en 263 contre Ibn Merwân.

vers le territoire ennemi, El-Mondhir fut suivi par neuf cents cavaliers de l'armée régulière ('asker). Mais alors ceux-ci furent assaillis par un corps considérable de polythéistes qui avaient été postés en arrière; cependant ils tinrent ferme dans une série de combats et leur tuèrent beaucoup de monde. Mais ensuite le fils du Galicien, soutenu par des auxiliaires infidèles, l'emporta sur la troupe des sept cents (1) guerriers, et sous leurs coups tous ces musulmans furent par Dieu gratifiés de la mort.

En 263 (23 septembre 876) Ibrâhîm, émir d'Ifrîk'iyya, commença à bâtir la ville de Rak'k'âda (2).

[P. 219-220] A la suite de la mort d'Amâdjoûr, Ah'med ben Toûloûn partit pour la Syrie en 264 (12 septembre 877), laissant en Égypte, en qualité de lieutenant, son fils El-'Abbâs... Il reçut bientôt la nouvelle que ce dernier, secouant l'obéissance qu'il lui devait, était parti pour Bark'a en enlevant des sommes d'argent; mais Ah'med, sans se préoccuper autrement de ce fait ni se laisser troubler, acheva les affaires qui avaient motivé son déplacement et assura les frontières de ce côté... (3).

[P. 222] **Conquête de Syracuse par les musulmans** (4)

Le 14 ramad'ân 264 (19 mai 878), Syracuse, une des plus grandes villes de Sicile, fut conquise par les musulmans. Dja'far ben Moh'ammed, émir de Sicile, avait fait

(1) Le texte doit probablement être corrigé en « neuf cents » par un simple déplacement des points diacritiques. — Le *Bayân* (II, 105) passe sous silence la défaite des musulmans.

(2) Sur cette ville, située à quatre milles ouest ou sud-ouest de Kayrawân, voir Bekri, p. 68; *Bayân*, I, 110; Fournel, I, 526.

(3) Il est parlé plus bas de cette affaire.

(4) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 396.

une incursion de ce côté et en avait ravagé les moissons, de même que celles de Catane, de Taormine, de Rametta, et autres localités chrétiennes ; puis il entreprit le siège de Syracuse par terre et par mer et s'empara de plusieurs des faubourgs de la ville. Une flotte chrétienne qui amenait des secours fut glorieusement battue par la flotte musulmane, et l'on n'eut plus alors qu'à poursuivre le siège. Au bout de neuf mois, la ville fut prise : plusieurs milliers d'habitants furent massacrés, le butin fut plus abondant qu'en aucune autre ville, et des guerriers qui la défendaient il ne s'échappa que quelques-uns çà et là. Après être restés deux mois dans leur nouvelle conquête, les musulmans la ruinèrent. Le saccage en était fait quand arriva une flotte de Constantinople, qui fut encore battue par les fidèles ; ils s'emparèrent de quatre bâtiments, dont ils mirent à mort ceux qui les montaient, et rentrèrent dans leurs pénates à la fin de dhoû'l-k'a'da (2 août).

En 264 (12 septembre 877), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya contre Pampelune un corps d'armée commandé par son fils El-Mondhir. Celui-ci, qui avait ordre de passer par Saragosse, livra combat aux habitants de cette dernière ville, puis se dirigea sur Tudèle et lança sa cavalerie dans les lieux habités par les Benoû Moûsa. Il pénétra ensuite dans (la région de) Pampelune, d'où il sortit sain et sauf, après y avoir ruiné de nombreux forts et ravagé les champs cultivés (1).

La même année, une troupe d'Arabes marcha contre la ville de Djalîkiyya et, dans le grand combat qui eut lieu, les pertes furent des deux parts très sensibles (2).

Ibrâhîm ben Ahmed se transporta en cette année

---

(1) Makkari accorde une sèche mention à cette campagne (I, 226), dont le *Bayân* (II, 106) parle à peu près dans les mêmes termes qu'Ibn el-Athîr.

(2) El-Barâ' ben Mâlik alla ravager la Galice où il pénétra par la porte de Coïmbre (*Bayân*, ib.).

à Rakkâda, dont la construction, commencée en 263, était terminée.

[P. 224] Révolte d'El-'Abbâs ben Ah'med ben Touloûn contre son père

Cet évènement, qui est de 265 (2 septembre 878), arriva dans les conditions que voici (1). Ah'med était, comme nous l'avons dit, parti pour la Syrie en se faisant remplacer en Égypte par son fils El-'Abbâs. Quand il fut éloigné, des gens de l'entourage du jeune prince persuadèrent à celui-ci d'enlever de l'argent et de partir pour Barka, ville où il arriva en rebî' I (novembre 878). [P. 235] Son père fut informé de ce qui se passait, et quand ensuite il fut rentré en Égypte, il envoya des messagers à son fils pour le ramener par la douceur à de meilleurs sentiments ; mais cela ne réussit pas, car l'entourage du jeune prince, craignant les suites de cette équipée, lui conseilla de marcher vers l'Ifrîkiyya. C'est ce qu'il fit, et les lettres qu'il adressa aux chefs berbères lui en rallièrent certains, tandis que d'autres s'y refusèrent. Il adressa alors à Ibrâhîm ben el-Aghlab un message dans lequel il se disait investi par le Prince des croyants des divers cantons de l'Ifrîk'iyya. Puis, poursuivant sa marche en avant, il arriva au château-fort de Lebda, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Mais à la suite des mauvais traitements et du pillage qu'il leur fit subir, ces gens s'adressèrent à Elyâs ben Mançoûr Nefoûsi, chef des Ibâd'ites de ces régions, et réclamèrent son secours, de sorte qu'Elyâs, irrité de ces

(1) On a vu plus haut que le commencement de cette affaire remonte à 264. Le *Nodjoûm* en parle très brièvement sous l'année 265 (t. II, p. 241) ; le *Bayân* (t. I, p. 111) semble dire, dans un récit très détaillé, que tout se passa en l'année 267, et Ibn el-Athîr place en 268 la défaite et l'internement du fils rebelle. Cf. Weil, *Gesch. der Chalifen* (II, 429).

procédés, se mit en marche pour combattre El-'Abbâs. De son côté, Ibrâhîm ben el-Aghlab avait envoyé un corps d'armée au gouverneur de Tripoli avec ordre d'attaquer l'intrus, et un combat acharné fut livré, où El-'Abbâs combattit de sa personne. Le lendemain, Elyâs ben Mançoûr l'Ibâdite, arrivé à la tête de douze mille de ses coreligionnaires, opéra sa jonction avec le gouverneur de Tripoli. La bataille recommença : El-'Abbâs laissa un grand nombre de ses partisans sur le champ de bataille et subit la défaite la plus honteuse; lui-même faillit être pris et ne dut son salut qu'à un de ses clients; ses bagages et la plus grande partie de ce qu'il avait amené d'Égypte furent livrés au pillage, et il retourna à Barka dans le plus triste équipage.

Quand la nouvelle de cette déroute parvint en Égypte, Ah'med, très affligé, voulut réduire son fils. Sachant qu'il était sain et sauf, il fit marcher contre lui des troupes qui livrèrent un combat où, à la suite d'une résistance acharnée, El-'Abbâs fut mis en déroute et subit de grandes pertes. Lui-même fut fait prisonnier et amené à son père, qui l'interna dans une petite chambre de l'hôtel qu'il habitait. Puis quand le reste des prisonniers fut arrivé, Ah'med les fit tous comparaître devant lui et ordonna à son fils de couper les pieds et les mains des principaux d'entre eux. Quand El-'Abbâs eut accompli cette triste besogne, son père lui adressa de vifs reproches : « Voilà donc comment agit un prince et un chef! Ce que tu avais à faire, c'était de te jeter à mes genoux pour implorer ton pardon et le leur! Voilà qui eût été plus digne de ton rang et ce que méritaient des gens qui t'ont soutenu et ont quitté leur pays à cause de toi! » Il lui fit alors administrer cent coups de fouet, mais la pitié que lui inspirait son fils couvrait ses joues de larmes. Après quoi il le renvoya dans sa chambre et l'y tint interné. Cela se passait en 268 (31 juillet 881).

[P. 232] En 266 (22 août 879) Moh'ammed ben ʻAbd er-Rah'mân donna l'ordre de construire des vaisseaux sur le fleuve de Cordoue et de les envoyer dans l'Océan, parce que, lui avait-on dit, la Galice n'était pas défendue dans la direction de l'Océan et qu'on pouvait facilement s'en rendre maître de ce côté. Quand ils furent terminés, armés et équipés, on les envoya dans l'Océan, où ils se brisèrent, sans qu'on pût seulement en faire marcher deux de conserve, de sorte qu'il n'en revint qu'un petit nombre (1).

En la même année, une bataille navale entre les chrétiens et les musulmans eut lieu près des côtes de Sicile; l'avantage resta aux premiers, qui s'emparèrent des bâtiments des vaincus. Ceux d'entre ceux-ci qui s'échappèrent se réfugièrent à Palerme (2).

En la même année, le manque de pluie fut cause d'une grande disette en Ifrîkiyya, où les vivres faillirent manquer.

[P. 252] L'année 267 (11 août 880) vit les débuts (3) de la révolte d'Ibn H'afçoûn contre le souverain d'Espagne Moh'ammed ben ʻAbd er-Rah'mân, du côté de Malaga. Le gouverneur de cette région, qui marcha contre lui avec un corps d'armée, fut mis en fuite, de sorte que ʻOmar ben H'afçoûn vit son pouvoir se consolider et le bruit de son nom se répandre; tous ceux qui cherchaient le désordre et l'occasion de faire le mal vinrent se joindre à lui. Mohammed envoya alors un nouveau gouverneur appuyé par un autre corps d'armée, et ʻOmar dut consentir à la paix en livrant tout ce qui pouvait lui être de

(1) Ces renseignements sont confirmés par le *Bayân* (l. l.), qui parle aussi de campagnes contre Malaga en 265 et 266.

(2) Ce fragment figure dans la *Biblioteca,* I, 397. Le *Bayân* (I, p. 111) fournit le même renseignement.

(3) Je lis أُبتدا au lieu de ابتدر.

quelque secours, et qui fut détruit; en outre, plusieurs des siens furent exilés. L'ordre fut ainsi rétabli de ce côté.

La même année eut lieu en Syrie, en Égypte, en Mésopotamie, en Ifrîkiyya et en Espagne un violent tremblement de terre précédé d'un grand fracas (1).

En la même année, El-H'asan ben el-'Abbâs, qui gouvernait en Sicile, envoya des colonnes expéditionnaires dans toutes les directions; lui-même marcha contre Catane, dont il ravagea les champs, ainsi que ceux de Taormine et abattit les arbres. Il marcha aussi contre Bak'âra (Imachara?), dont il anéantit également les moissons, et rentra ensuite à Palerme. Les chrétiens de leur côté organisèrent des colonnes qui firent main-basse sur quantité de musulmans; tout cela du temps d'El-H'asan ben el-'Abbâs (2).

[P. 258] En 268 (31 juillet 881), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya un corps de troupes commandé par son fils El-Mondhir contre ceux qui s'étaient mis en rébellion contre lui. El-Mondhir, s'étant dirigé du côté de Saragosse, dévasta les champs, ravagea le pays et conquit le château-fort de Roût'a (3), d'où il tira 'Abd el-Wâh'id Roti, l'un des plus vaillants guerriers de cette époque. Il s'avança vers le couvent de Teroûdja et le pays de Moh'ammed ben Morekkeb ben Moûsa; puis tous les deux lancèrent de côté et d'autre des partis de cavalerie; après quoi il se dirigea sur Lérida et Carthagène (4). Il combattit Ismâ'îl ben Moûsa, qui était

(1) Les renseignements fournis par le *Bayân* (II, 106-107) sur les événements de l'année 267 sont beaucoup plus détaillés. La disette qui sévit en Ifrîkiyya en 266 y est mentionnée (t. I, p. 111).

(2) Ce fragment se retrouve dans la *Biblioteca*, I, 397. Sous l'année 267, le *Bayân* se borne à relater qu'El-H'asan était gouverneur de la Sicile.

(3) Roût'a (Rota) servit plus tard de place forte aux Benoû Hoûd; il en est parlé par Makkari (II, 687). Il existe un autre Rota près de Cadix, au N.-O. de cette ville, le seul que mentionne Edrisi (p. 214).

(4) Ce dernier nom est le résultat d'une correction, qui paraît

dans cette (dernière) ville; ce chef fit acte de soumission et livra des otages comme garantie de sa fidélité. Il (El-Mondhir?) se dirigea vers la ville d'Ank'ara (1), qui appartenait aux polythéistes; il conquit divers châteaux-forts, puis s'en retourna.

Dans la même année, Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab infligea un sévère châtiment aux habitants du Zâb. Les principaux d'entre eux étaient auprès de lui et il commença par les bien accueillir, leur faire des présents, leur donner des vêtements et des chevaux, puis il en fit mettre à mort le plus grand nombre, y compris les enfants, et il fit charrier leurs cadavres jusqu'à une fosse où ils furent jetés (2).

En cette année, une colonne musulmane qui opérait en Sicile sous les ordres du nommé Aboû't-Thawr rencontra un corps d'armée chrétien qui l'anéantit tout entière, à l'exception de sept individus. Le gouvernement de la Sicile fut enlevé à El-H'asan ben el-'Abbâs et confié à Moh'ammed ben el-Fad'l, qui expédia des colonnes dans toutes les directions. Lui-même se mit à la tête de levées considérables et marcha contre Catane, dont il ravagea les cultures ; puis il attaqua les gens montés sur les *chelendi* (chalands) et en fit un grand carnage. De là il alla ravager les cultures de Taormine, d'où il revenait quand il fut attaqué par les guerriers chrétiens ; mais il les mit en fuite et en tua le plus grand nombre, c'est-à-dire trois mille, dont il envoya les têtes à Palerme. Les musulmans se portèrent ensuite

malheureuse, de Tornberg, car le ms porte فرطاينة (Fertâyana), localité à chercher du côté de Lérida, et partant fort loin de Carthagène.

(1) La deuxième lettre *n* peut être un *b*, un *t* ou un *y*. — D'après le *Bayân* (II, 107), El-Mondhir, après la conquête de Rota, se retourna contre l'Alava.

(2) On retrouve ces renseignements dans le *Bayân* (I, 113). Il y eut encore un massacre des habitants du Zâb en 278 (*Berbères*, I, 427).

contre un château-fort nouvellement construit par les chrétiens et appelé par eux « Ville du roi » (Polizzi?); ils le prirent d'assaut, en massacrèrent les défenseurs et réduisirent les habitants en captivité (1).

[P. 259] En 268 (31 juillet 881), El-'Abbâs ben Ah'med ben Toûloûn fit la guerre à son père, qui s'avança jusqu'à Alexandrie et qui resta vainqueur. Il le ramena ensuite avec lui à Miçr. Nous avons antérieurement parlé de ces événements (2).

[P. 279] En 269 (20 juillet 882) l'émîr de Sicile Moh'ammed ben el-Fad'l s'avança avec une armée vers Rametta; puis elle arriva jusqu'à Catane en faisant un grand massacre de chrétiens, se livrant au pillage et emmenant des prisonniers. Il rentra à Palerme au mois de dhoû'l-h'iddja (juin-juillet 883) (3).

[P. 289] En 270 (10 juillet 883), Isma'îl ben Moûsa commença à rebâtir la ville de Lérida en Espagne. Ce personnage s'était révolté contre son souverain Moh'ammed, mais s'était, l'année précédente, arrangé avec lui. En apprenant ses (projets de reconstruction), le prince franc de Barcelone réunit des troupes et s'avança contre lui pour l'empêcher d'y donner suite. Mais Isma'îl lui livra bataille, mit en fuite les polythéistes et en tua le plus grand nombre; la majeure partie des cadavres resta longtemps sur le terrain (sans sépulture) (4).

[P. 292] **Combats en Espagne et en Ifrîkiyya**

En 271 (28 juin 884), le souverain d'Espagne Moh'am-

---

(1) Ce paragraphe concernant la Sicile se retrouve dans la *Biblioteca*, I, 398. Sous cette année, le *Bayân* se borne à mentionner la nomination du nouveau gouverneur.

(2) Sur la révolte du fils d'Ahmed ben Touloun, voir ci-dessus, p. 255.

(3) Ce fragment, qu'on retrouve dans la *Biblioteca* (I, 399), relate une incursion sur laquelle le *Bayân* est resté muet.

(4) Le *Bayân* ne parle pas de ces faits.

med envoya, sous le commandement de son fils El-Mondhir, un corps de troupes contre la ville de Badajoz. Alors le Galicien Ibn Merwân, que nous avons dit s'être révolté, en sortit pour aller occuper le château-fort d'Achirguerra (1), où il se fortifia, tandis qu'El-Mondhir réduisait en cendres la ville de Badajoz. Moh'ammed envoya d'autres troupes, commandées par Hâchim ben 'Abd el-ʿAzîz, contre Saragosse, où se trouvait Moh'ammed ben Lope ben Moûsa. Cette ville tomba entre les mains de Hâchim, qui en expulsa Mohammed, avec lequel se trouvait un chef dont nous avons dit la révolte, 'Omar ben H'afçoûn. La paix fut ensuite conclue entre eux. Après leur retour à Cordoue, ʿOmar ben H'afçoûn s'enfuit à Bobastro, où il reprit les hostilités. Le souverain y répondit par les mesures dont nous parlerons.

En 271 aussi, une forte colonne musulmane fut dirigée contre Rametta; elle fit de grands ravages et rentra avec beaucoup de butin et de captifs. L'émir de Sicile El-H'oseyn ben Ah'med étant alors venu à mourir fut remplacé par Sawâda ben Moh'ammed ben Khafâdja Temîmi. Quand celui-ci fut arrivé dans l'île, il mena une forte armée contre Catane et anéantit tout ce qui se trouvait dans (les environs). Il alla ensuite guerroyer contre les habitants de Taormine, et ravagea les cultures du pays. Il continuait d'avancer quand un messager du patrice chrétien vint solliciter une trève et l'échange des prisonniers. Sawâda accorda une trève de trois mois et racheta trois cents prisonniers musulmans, après quoi il retourna à Palerme (2).

---

(1) Le ms porte اسنه عره corrigé par l'éditeur en اشيرغرة ; on retrouve ce mot ailleurs, mais écrit peu lisiblement اشرغيره ou اشير غيره (*Bayân*, II, 108, et *Corrections*, p. 43; *infrà*, p. 262). — Tous ces événements sont passés sous silence par le *Bayân*, qui ne parle, sous l'année 271, que d'Ibn H'afçoûn, et encore, très brièvement.

(2) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca* (I, 399). Le *Bayân* (I, 113)

[P. 295] En 272 (17 juin 886), le souverain d'Espagne fit étroitement assiéger Ibn Merwân le Galicien dans le château fort d'Achirguerra (1). Il envoya un autre corps d'armée contre le château-fort de Bobastro, qu'occupait 'Omar ben H'afçoûn.

En 272, à la suite de l'expiration de la trève conclue avec les chrétiens, Sawâda, émir de Sicile, envoya dans les territoires chrétiens de cette île des colonnes qui en revinrent en ramenant du butin. Un Patrice du nom de Nicéphore arriva de Constantinople à la tête d'une forte armée; il mit le siège devant la ville de Santa Severina et serra si bien les musulmans qui l'occupaient, que ceux-ci durent la rendre, mais ils obtinrent quartier et se retirèrent en territoire musulman. Nicéphore fit ensuite assiéger Amantea, dont les habitants durent se rendre, mais en obtenant quartier; [ils se retirèrent] à Palerme (2).

[P. 297] Mort de Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân et avènement de son fils El-Mondhir

A la fin de çafar 273 (commencement d'août 886) mourut Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm, le prince Omeyyade d'Espagne, à l'âge d'environ soixante-cinq ans, après un règne de trente-quatre ans et onze mois. Il était d'un blond roussâtre et de taille moyenne; il avait le cou très court et faisait usage de *henné* et de *katam*. Il avait de la finesse et exerçait sa sagacité dans les affaires douteuses, auxquelles il appliquait un regard exercé (3). Des trente-trois

---

ne mentionne que la campagne de 272 et se borne à enregistrer sous l'année 271 la nomination de Sawâda.

(1) Ce fait est aussi rappelé par le *Bayân*, II, 108.

(2) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca*, I, 399-400.

(3) Il y a là deux mots que j'ai dû traduire un peu conjecturalement.

enfants mâles qu'il laissa, celui qui devint son successeur fut El-Mondhir ben Moh'ammed, à qui l'on prêta serment de fidélité trois jours après la mort de son père. Le peuple le reconnut et reçut de lui des libéralités.

[P. 303] **Mort de l'Omeyyade El-Mondhir ben Moh'ammed**

En moharrem 275, selon d'autres en çafar (15 mai-12 juillet 888), mourut El-Mondhir ben Moh'ammed ben ʿAbd er-Rah'mân ben el-H'akam ben Hichâm, [P. 304] prince omeyyade d'Espagne, après un règne d'un an onze mois et dix jours; il était âgé d'environ quarante-six ans. Il était brun, de haute taille, marqué de la petite vérole; il avait les cheveux frisés et la barbe épaisse; il était généreux et le prouva aux poètes, car il était amateur de poésie. Il laissa six fils, mais eut pour successeur son frère ʿAbd Allâh ben Moh'ammed, à qui l'on prêta serment de fidélité le jour même de la mort d'El-Mondhir. Celui-ci, dont le prénom (*konya*) était Aboû Moh'ammed, avait pour mère une esclave nommée ʿAchâr, qui mourut un an avant son fils. Sous son règne l'Espagne s'était vue ravagée partout par des guerres intestines, et de tous côtés s'installèrent des chefs par la force des armes.

[P. 349] **Gouvernement d'Aboû' l-ʿAbbâs en Sicile** (1)

L'émir d'Ifrîk'iyya, Ibrâhîm ben Ah'med, avait d'abord confié le gouvernement de la Sicile à Aboû Mâlik Ah'med ben ʿOmar ben ʿAbd Allâh; puis le jugeant insuffisant,

---

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 400. Les événements de 287 et 288 sont très brièvement racontés dans le *Bayân* (I, 125).

il le remplaça par son propre fils Aboû 'l-'Abbâs l'Aghlabide, qui rejoignit son poste le 1er cha'bân 287 (31 juillet 900), à la tête de cent vingt bâtiments et de quarante navires de guerre, et qui mit le siège devant Trâbalos (Trapani ?). A la nouvelle de sa venue, l'armée musulmane de Palerme, qui était alors occupée à combattre les habitants de Girgenti, regagna Palerme et expédia au nouveau gouverneur quelques-uns de ses cheykhs, tant pour lui promettre obéissance que pour s'excuser d'avoir attaqué Girgenti. Mais plusieurs habitants de cette dernière ville se rendirent aussi auprès de lui pour se plaindre des Palermitains, ajoutant qu'ils lui étaient hostiles, que l'envoi de ces cheykhs n'était qu'une ruse destinée à cacher leur trahison, qu'ils étaient sans foi ni honneur, et que le prince pouvait vérifier ces assertions en mandant auprès de lui tels et tels Palermitains. En conséquence, Aboû 'l-'Abbâs réclama leur présence, mais sa demande fut repoussée et l'on refusa ouvertement de lui obéir, de sorte qu'il fit jeter en prison les cheykhs qui lui avaient été députés. Alors les Palermitains, se réunissant, marchèrent contre lui à la mi-cha'bân (14 août 900), [P. 350] ayant à leur tête Mas'oûd Bâdji, qu'accompagnait Rakamaweyh, chef de ces insensés, en même temps que faisait voile une flotte d'une trentaine de bâtiments ; mais il s'éleva une tempête qui fit périr la plupart de ceux-ci, et le reste regagna Palerme. Les troupes de terre attaquèrent Aboû 'l-'Abbâs, qui était devant Trapani, et livrèrent un combat acharné qui occasionna des pertes aux deux partis ; les armées se séparèrent, puis la lutte recommença le 22 cha'bân (21 août), mais les Palermitains vaincus dans l'après-midi durent s'enfuir poursuivis jusqu'à Palerme, tant sur terre que sur mer, par Aboû 'l-'Abbâs. Les rebelles revinrent à la charge le 10 ramad'ân (7 septembre) et combattirent depuis l'aurore jusqu'à la fin de l'après-midi, mais ils finirent par être vaincus, et jusqu'au coucher du soleil on les massacra. Aboû 'l-'Abbâs se rendit maître

des faubourgs, qu'il livra au pillage. Nombre d'hommes et de femmes s'enfuirent à Taormine, tandis que Rakamaweyh et les autres fauteurs de troubles de son espèce se réfugiaient en pays chrétien, à Constantinople et ailleurs. Aboû 'l-'Abbâs pénétra dans la ville conquise et accorda l'amnistie aux habitants, d'entre lesquels il choisit quelques notables qu'il envoya à son père en Ifrîk'iyya. Il marcha ensuite sur Taormine, dont il ravagea les vignobles et où il porta la guerre, puis alla mettre le siège devant Catane, mais sans succès.

Retournant ensuite dans la capitale, il y resta jusqu'à ce que commençât l'année 288 (25 décembre 900). Il prépara alors une expédition, et comme la saison était favorable, il équipa une flotte qu'il expédia le 1er rebî' II (24 mars 901). Lui-même alla camper sous les murs de Demona et y installa des machines de siège; mais au bout de quelques jours il se rendit à Messine et passa de là avec les navires de guerre à Reggio. Là s'étaient concentrés de nombreux chrétiens, à qui il livra bataille à la porte même de la ville; il les battit et emporta la place de vive force en redjeb (juin-juillet). Il y fit un butin prodigieux tant en or qu'en argent et remplit ses vaisseaux de farine (1) et de marchandises diverses, puis il regagna Messine, qu'il démantela. Dans le port de cette dernière ville se trouvaient des bâtiments venus de Constantinople et dont il captura trente, après quoi il retourna dans la capitale.

Il y resta jusqu'en 289 (15 décembre 901), où, obéissant à un ordre de rappel de son père, il retourna, presque sans suite et avec cinq galères seulement, en Ifrîk'iyya, [P. 351] laissant à la tête des troupes ses deux fils Aboû Mod'ar et Aboû Ma'add. Son père lui confia le soin de le remplacer et se rendit lui-même en Sicile, où il arriva en redjeb 289 (juin-juillet 902) pour y faire la guerre

(1) Le changement d'une lettre facile à confondre avec une autre permettrait de traduire « d'esclaves », ainsi que le suggère Amari.

sainte et accomplir ensuite le pèlerinage. Nous avons, sous l'année 261, raconté ce qui le concerne.

[P. 359] Gouvernement d'Aboû 'l-'Abbâs 'Abd Allâh ben Ibrâhîm en Ifrîk'iyya (1)

Nous avons dit sous l'année 261 qu'Ibrâhîm ben Ah'med avait choisi pour héritier, en 289 (15 décembre 901), son fils Aboû 'l-'Abbâs 'Abd Allâh et qu'il mourut la même année. Le nouveau prince, qui monta sur le trône après la mort de son père, était un homme lettré, sage, brave, cité parmi les champions renommés, bien au courant de la théorie et de la pratique militaires, instruit et versé dans la dialectique. C'est sous son règne que la puissance d'Aboû 'Abd Allâh le Chî'ite commença à s'affirmer, et il le fit combattre par son frère El-Ah'wal (le louche), ainsi surnommé non parce qu'il était louche, mais parce qu'il avait l'habitude de cligner de l'œil quand il regardait un peu fixement (2). Le Chî'ite marcha avec de nombreux partisans à la rencontre de son adversaire et resta vainqueur dans la bataille qu'il lui livra à Kemoûcha (3) et qui fut très sanglante. El-Ah'wal cependant continua de tenir tête à son adversaire.

Tant que vécut son père, Aboû 'l-'Abbâs ne cessa d'être sur le qui-vive [P. 360] à cause de son mauvais caractère. Il fut par lui nommé gouverneur de Sicile, où

---

(1) Ce chapitre se retrouve dans la *Biblioteca* (I, 403). Voir aussi, sur ces événements, *Berbères*, I, 438 ; II, 513 ; *Bayân*, I, 128 ; Desvergers, p. 146.

(2) On trouve ce nom orthographié différemment, p. ex. Aboû 'l-Khawal (*H. des Berbères*, II, 514 ; cf. I, 440) et Abou Houal (Desvergers, *H. de l'Afrique*, 147) ; voir aussi Wüstenfeld, *Gesch. d. Fatim. Chalifen*, 10, n. Ibn el-Athîr (*infrà*, p. 285) répète l'origine du surnom donné à ce prince, ce qui justifie l'orthographe que j'ai adoptée.

(3) Cette localité, qui est d'ailleurs inconnue, se retrouve sous la forme Meloûsa dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 514).

il fit de nombreuses conquêtes qui ont été narrées à propos du règne dudit Ibrâhîm. Devenu gouverneur de l'Ifrîk'iyya, il adressa aux fonctionnaires une circulaire destinée à être lue en public et où il promettait une bonne administration, la justice, la douceur et le zèle pour la guerre sainte. Il tint ces promesses faites spontanément; il s'entoura d'un conseil formé de plusieurs savants et chargé de lui venir en aide pour gouverner le peuple. Il était poète ; voici des vers qu'il fit en Sicile à propos d'un médicament qu'il venait de boire :

[Motak'ârib] Je viens de prendre médecine sur la terre étrangère, loin de ma famille et de ma demeure ; autrefois, en pareille circonstance, j'étais parfumé de musc et d'aloès. Ma boisson, maintenant, ce sont des fleuves (1) de sang mêlés à la poussière que soulèvent les escadrons !

Aboû 'l-'Abbâs, ayant appris que son fils Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh, gouverneur de Sicile, s'adonnait tout entier aux plaisirs et ne cessait de boire du vin, lui enleva cette situation, où il le remplaça par Moh'ammed ben es-Sark'oûsi, et l'emprisonna. La nuit du mardi au mercredi, dernier jour de cha'bân 290 (27 juillet 903), Aboû 'l-'Abbâs fut tué par trois de ses serviteurs slaves, qui servirent d'instrument à son fils Aboû Mod'ar (Ziyâdet Allâh); les assassins portèrent la tête de leur victime à ce dernier, qui était encore en prison et qui fit massacrer et mettre en croix ses complices. Aboû 'l-'Abbâs, qui avait régné un an et cinquante-deux jours, habitait et fut tué à Tunis. Prince très juste, il avait réuni auprès de lui de nombreux conseillers chargés de le soutenir dans l'application des règles de la justice et de le renseigner sur la situation du peuple, de manière à toujours agir équitablement. Le juge même de la ville avait ordre de lui appliquer les lois, soit à lui-même,

(1) La leçon بحار, proposée par Fleischer et qui s'impose, se retrouve dans le texte de ces vers tel qu'il figure dans Bibars Mançoûri (ms ar. de Paris, nº 1572, f. 130 v.).

soit à sa famille ou à ses courtisans, et c'est ce qui se faisait.

De son fils et successeur Aboû Mod'ar il sera parlé sous l'année 296.

[P. 15] Règne d'Aboû Mod'ar en Ifrîk'iyya ; sa fuite en Irâk

Le 1er ramadân 296 (23 mai 909), Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh ben Aboû 'l-'Abbâs ben 'Abd Allâh monta sur le trône en Ifrîk'iyya à la suite du meurtre de son père. Il s'adonna aux plaisirs et à la volupté, faisant sa compagnie habituelle de ses camarades de débauche et de bouffons, négligeant les soins de la royauté et les intérêts du peuple. Le jour même de son avènement, il envoya à son oncle paternel (1) El-Ah'wal un message qui était censé émaner de son père assassiné, et par lequel il lui ordonnait d'arriver sur-le-champ et en toute diligence. El-Ah'wal, ignorant l'assassinat d'Aboû 'l-'Abbâs, accourut aussitôt, et le nouveau prince le fit exécuter, lui et tous ceux de ses autres oncles et frères dont il put s'emparer. Sous son règne, le pouvoir d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i, déjà bien établi, continua à se consolider. Le rebelle était d'abord contenu par El-Ah'wal, mais le meurtre de ce général lui laissa le champ libre, et villes et peuples reconnurent son autorité. Ziyâdet Allâh envoya contre lui son cousin paternel Ibrâhîm ben Aboû 'l-Aghlab à la tête d'une armée de 40,000 hommes, en outre des (volontaires) qui se joignirent à cette expédition ; mais le Chî'i remporta la victoire, ainsi que nous le dirons. Cette défaite convainquit Ziyâdet Allâh qu'il ne pouvait se maintenir plus longtemps, car

---

(1) El-Ah'wal est donné tantôt comme le frère tantôt comme le fils d'Aboû 'l-'Abbâs, et Fournel (I, 587) a eu tort d'affirmer que cette dernière opinion est la seule exacte.

cette armée était la dernière qu'il avait pu lever. En conséquence, il se mit à réunir ce qui lui était le plus cher tant en fait de famille que de richesses et autres choses, dans l'intention de fuir [P. 16] en Orient ; puis, feignant d'avoir appris la défaite du rebelle, il fit sortir des prisons ceux qui y étaient renfermés et les massacra, tandis qu'il mettait ses intimes au courant de la véritable situation et leur donnait l'ordre de partir avec lui. L'un des courtisans (1) lui déconseilla de fuir ainsi en renonçant à sa royauté, car, continua-t-il, Aboû 'Abd Allâh n'oserait s'en prendre au prince lui-même. Mais celui-ci injuria son conseiller et repoussa cet avis : « Tout ce que tu désires, lui dit-il, c'est que le vainqueur me mette la main dessus ! » Alors chacun de ses parents et de ses courtisans fit ses préparatifs de départ et emporta ce qui était transportable.

(Ainsi finit) cette dynastie aghlabide qui avait longtemps régné en Ifrîk'iyya, s'appuyait sur de nombreux soldats nègres et avait joui d'un grand pouvoir. Ce fut en 296 (29 septembre 908) que Ziyâdet Allâh se mit en marche dans la direction de l'Égypte, en compagnie d'un nombreux personnel (2). Il ne s'arrêta qu'à Tripoli, où il séjourna dix-neuf jours et où il vit Aboû 'l-'Abbâs, frère du Chî'ite, qui s'était enfui de Kayrawân où il l'avait fait emprisonner. Le prince se le fit amener et lui demanda s'il était bien le frère d'Aboû 'Abd Allâh : « Non, répondit-il, je ne suis qu'un marchand ; mais on a fait courir sur moi le bruit que j'étais le frère du Chî'ite, et c'est pourquoi tu m'as fait jeter en prison. — Eh bien ! dit Ziyâdet Allâh, je vais te relâcher : si tu dis vrai et que tu sois un simple marchand, je ne t'aurai pas fait tort ; si tu mens et que tu sois le frère d'Aboû 'Abd Allâh,

(1) Le vizir 'Abd Allâh ben eç-Çâigh, d'après Noweyri (apud *Berbères*, I, 441).

(2) On verra plus loin un récit un peu différent des incidents de la fuite de Ziyâdet Allâh ; voir Wüstenfeld, p. 31.

tiens compte de ce bienfait et reconnais-le en protégeant ceux que nous avons laissés en arrière ».

Parmi les principaux membres de sa famille (1) qui l'accompagnaient dans sa fuite figurait Ibrâhîm ben Aboû 'l-Aghlab ; il songea à le mettre à mort, lui et un autre personnage qui s'étaient offerts à gouverner K'ayrawân (après la fuite de Ziyâdet Allâh). Mais ces deux hommes eurent vent de la chose et filèrent aussitôt en Égypte, dont ils indisposèrent le gouverneur, 'Isa Noûcheri, contre Ziyâdet Allâh, qu'ils lui représentèrent comme songeant à devenir gouverneur de ce pays. Impressionné par ces révélations, Noûcheri ne voulait laisser le fugitif pénétrer en Égypte que sur l'ordre du khalife de Baghdâd ; mais Ziyâdet Allâh arriva de nuit et franchit la jetée de Djîzeh en employant la force. Noûcheri alors, reconnaissant son impuissance à rien empêcher, installa l'Aghlabide dans l'hôtel [P. 17] d'Ibn el-Djaççâç (2) et ses compagnons dans divers autres locaux. Au bout de huit jours, ce prince se remit en marche pour Baghdâd, mais fut alors abandonné par une partie des siens, notamment par un jeune esclave qui lui enleva cent mille dinars avec lesquels il se fixa auprès de Noûcheri. Celui-ci informa le khalife El-Mok'tadir billâh de la situation de Ziyâdet Allâh en même temps qu'il le renseigna sur ceux qui l'avaient quitté pour rentrer en Égypte ; d'après l'ordre que lui en adressa le khalife, il renvoya à l'Aghlabide ceux qui l'avaient abandonné et l'argent dont ils étaient porteurs.

Ziyâdet Allâh finit par arriver à Er-Rak'k'a, d'où il fit demander au vizir Ibn el-Forât l'autorisation de péné-

(1) Je lis, en corrigeant le texte, وأصحابه ; pour établir le bien fondé de cette correction, voir *Histoire des Berbères*, I, 443 et 445 ; Desvergers, *Hist. de l'Afrique*, p. 154 et p. 155 n. ; ms 1572, f. 151 v. La tentative d'Ibrâhîm à Kayrawân, qui excita le ressentiment du fugitif, est exposée plus au long par Noweyri, *l. l.* — Sur la fuite de Ziyâdet Allâh, voir aussi Ibn Khallikân, I, 465.

(2) Cet hôtel ne figure pas, je crois, dans le *Khitat* de Makrizi.

trer à Baghdâd; mais le vizir lui intima l'ordre de ne pas bouger. Pendant un an il resta là, ses compagnons l'abandonnant peu à peu, tandis qu'il continuait de se livrer au vin et à la musique. On dénonça sa conduite au khalife, à qui l'on insinua de le renvoyer au Maghreb pour qu'il y tentât de vaincre ses ennemis. El-Mok'tadir approuva cette solution, qu'il lui fit connaître, et écrivit à Noûcheri (1) d'envoyer d'Égypte les secours nécessaires en guerriers, en approvisionnements et en argent pour permettre à l'Aghlabide de retourner au Maghreb. En conséquence, le prince détrôné retourna en Égypte, et Noûcheri l'envoya à Dhât el-H'omâm (2) attendre qu'il eût rassemblé les troupes et l'argent nécessaires. Mais ce gouverneur le traîna en longueur et le fit longtemps attendre, tandis que diverses maladies frappaient successivement Ziyâdet Allâh, par suite, dit-on, d'un poison que lui versa un de ses gardes, et il perdit toute sa barbe. Il retourna alors en Égypte, partit pour Jérusalem et mourut à Er-Ramla, où il fut enterré. Gloire à l'Être vivant par excellence, qui ne connaît pas la mort et dont le royaume ne périt point !

Il ne resta de la sorte plus aucun Aghlabide au Maghreb ; la dynastie avait eu une durée de cent douze ans. Ces princes avaient eu l'habitude de dire qu'ils iraient en Égypte et en Syrie et attacheraient leurs montures aux oliviers de la Palestine (3). Ce fut Ziyâdet Allâh qui réalisa cette prédiction, mais en fugitif et non de la manière qu'ils se l'étaient figuré.

---

(1) Fournel (II, 81, n.) n'admet pas que Noûcheri (mort le 26 cha'bân 297) gouvernât encore l'Égypte à cette époque.

(2) Cette localité, si souvent citée, ne figure cependant ni dans le *Merâcid* ni dans Abdollatif; mais Bekri en parle, et Edrisi la place à 38 milles d'Alexandrie ; cf. Fournel, *Les Berbers*, II, 82. On lit aussi Dhât el-Hammâm (*Exposé de la religion des Druzes*, intr. p. CCLXX ; Table géog. de l'*H. des Berbères*).

(3) C'est, d'après une tradition, l'un des incidents concomitants à la venue du Mahdi à la fin des temps (ms 857 d'Alger, f. 22 v.).

Débuts de la dynastie Fatimide en Ifrîk'iyya

Cette dynastie, qui étendit au loin les limites de son autorité et qui eut une longue durée, commença cette année-là (296 = 29 septembre 908) en Ifrîk'iyya et finit en Égypte en 567 (3 septembre 1171). Il nous faut donc en parler d'une façon détaillée et exacte.

Le premier qui régna fut Aboû Moh'ammed 'Obeyd Allâh, qui était, dit-on, [P. 18] Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben Meymoûn ben Moh'ammed ben Ismâ'îl ben Dja'far ben Moh'ammed ben 'Ali ben el-H'oseyn ben 'Ali ben Aboû T'âleb. Ceux qui donnent cette généalogie voient dans l''Abd Allâh qui y figure le fils de Meymoûn el-K'addâh', celui qui a donné son nom aux K'addâh'iyya (1). D'autres disent qu'il s'agit d''Obeyd Allâh ben Ah'med ben Isma'îl II ben Moh'ammed ben Ismâ'îl ben Dja'far ben Moh'ammed ben 'Ali ben 'Ali ben el-H'oseyn ben Aboû T'âleb. Les savants ne sont pas tous d'accord sur l'authenticité de cette généalogie. Le Mahdi et ses partisans, affirmant que l'imâmat lui appartient, soutiennent que, telle que nous l'avons rapportée, elle est exacte et

(1) Sur cette généalogie, voyez *Chrestom.* de Sacy, II, 88; *Religion des Druzes*, intr., p. CCXLVIII; *Hist. des Berb.*, II, 506; Quatremère, *Journ. as.*, août 1836, p. 97; Fournel, II, 40; Ibn Khallikân, I, 465; II, 47, 48, 77; *Bayân*, I, 157, 292 et s.; Albirûni, *Chronologie*, p. 39 du texte; Dozy, *Hist. des mus. d'Esp.*, III, 3 et s.; Wüstenfeld. *Gesch. der Fatimiden Chalifen*, p. 3 et s.; Ibn Khaldoûn, *Prolégomènes*, I, 39. — La secte des Kaddâhiyya, qui n'est pas mentionnée par Chahristâni, serait une secte juive, d'après Ibn el-Athîr (IX, 406); mais il y en a une chiite de ce nom ainsi que le prouvent notre texte et celui de Bibars Mançoûri, lequel n'a guère fait qu'abréger Ibn el-Athîr (ap. *Rel. des Druzes, intr.* p. LXIX); cf. Wüstenfeld, p. 6. Il semble qu'elle soit identique à celle des Meymoûniyya, d'après le *Mokaffa* (f. 211 v. du ms 2144 de Paris). Makrîzi nous apprend que c'est Eç-Çâbi qui a servi de source à Ibn el-Athîr dans cette partie de ses annales. — Sur les origines de ces diverses sectes, Weil, *Gesch. der Chalifen*, II, 493.

se montrent tout à fait catégoriques à cet égard, et beaucoup d'‘Alides versés dans les connaissances généalogiques sont d'accord avec eux. Le chérif Er-Rad'i (1) leur apporte aussi son témoignage :

[Khafîf] Est-ce une humble situation qui doit être la mienne, moi au sujet de qui les dires sont décisifs et dont l'honneur est intact? Je suis en pays ennemi livré à l'abjection, alors qu'un khalife Alide règne en Égypte. Celui dont le père est mon père, celui dont le patron est le mien, tel est mon répondant qui réside loin d'ici; c'est Moh'ammed, seigneur de tous les hommes, c'est ‘Ali qui ont fait que le sang de ses veines et des miennes est le même. Certes, dans cette autre atmosphère, mon abjection actuelle deviendrait de la puissance, dans ce pays-là ma soif se transformerait en satiété.

Ce n'est que par crainte qu'il n'a inséré ces vers nulle part dans son *divan*, et il n'y a pas d'argument à tirer de ce qu'il a signé à l'acte improuvant les prétentions généalogiques de cette dynastie (2), — car la peur en fait faire bien d'autres — en présence du fait que voici et qui prouve ce que j'ai avancé. Quand (le khalife Abbaside) El-K'âdir Billâh eut pris connaissance des vers cités plus haut, il fit venir le k'âdi Aboû Bekr ben el-Bâk'illâni (3) et lui fit porter ce message au cherîf

---

(1) Sa biographie figure dans Ibn Khallikân (III, 118), où il est appelé Cherif er-Rid'a Aboû' l-H'asan Moh'ammed ben et-T'âhir ben Aboû Ah'med el-H'oseyn Moûsewi, + 406; voir aussi Hadji Khalfa, notamment III, 286; VI, 496 (et l'index, nº 3341); Ibn el-Athîr (index, p. 281; *Chrestom.* de Sacy, II, 99), etc. Cf. la note de Slane, *Berbères*, II, 507. Je crois devoir lire Rad'i, et non Rid'a (voir Dhahabi, *Moschtabih*, p. 226). Les vers qui suivent se retrouvent également dans le *Mokaffa* (f. 215 v.) et dans Bibars (f. 152 v.).

(2) L'auteur fait sans doute allusion à la déclaration, qui est de 382 (Noweyri) ou de 402 (Makrîzi), dont il parle quelques lignes plus bas. Il est encore question d'une réunion de ce genre convoquée à Baghdâd en 444 (Ibn el-Athîr, IX, 406); Wüstenfeld (*G. d. Fatimid.*, 237) la mentionne sommairement.

(3) Ibn Khallikân (trad. angl. II, 671) a consacré un article à ce théologien ach‘arite, qui mourut à Baghdâd en 403; il le nomme Aboû Bekr Mohammed ben et-T'ayyib, surnommé Bâk'ilâni. Cf. *Bayân*, I, 157; Ibn Farhoûn, f. 114 du ms ar. 5032 de Paris.

Aboû Ah'med Moûsewi, père (1) du cherîf Er-Rad'i : « Tu n'es pas sans savoir quelle est ton influence auprès de nous, quel est le compte que nous tenons toujours de toi à cause de ton amitié pour nous, quelles sont les situations honorables que tu dois à notre dynastie. [P. 19] Or il ne se peut pas que tu vives auprès d'un pouvoir qui a tes sympathies et que ton fils s'y montre hostile ; et pourtant je viens d'apprendre qu'il est l'auteur de tels et tels vers ! Je voudrais bien savoir en quoi consiste sa situation humiliante, à lui qui est chargé de la surintendance des chérifs et de celle du pèlerinage, deux des charges les plus importantes ! S'il était en Égypte, il serait perdu dans la foule du peuple ! » Et le khalife continuait longtemps sur le même ton. Aboû Ah'med jura qu'il ne savait rien et fit appeler son fils, avec qui il eut une conversation à ce sujet, et qui lui répondit par des dénégations. « Eh bien ! reprit Aboû Ah'med, écris au khalife une lettre d'excuses où tu reconnaîtras que la généalogie de l'Égyptien est supposée et que c'est lui qui la prétend authentique. » Mais Er-Rad'i s'y refusant et son père lui reprochant de le considérer lui-même comme un menteur : « Non, reprit Er-Rad'i, je ne te traite pas de menteur, mais je crains les missionnaires qui sont envoyés du Deylem et de l'Égypte et qui rôdent partout. — Alors tu crains et respectes quelqu'un qui est loin pour irriter quelqu'un qui est proche, qui te voit et t'entend, qui peut disposer de toi et de ta famille ? » Et la conversation se poursuivit ainsi, mais sans qu'Er-Rad'i consentît à écrire au khalife, si bien que son père s'emporta et jura qu'il ne resterait plus désormais dans la même ville que lui. Enfin l'affaire se termina par l'aveu que fit Er-Rad'i, sous serment, qu'il n'était pas l'auteur de ces vers, et c'est ainsi qu'on arrangea les choses.

---

(1) Ailleurs il est donné comme le *grand-père* du chérif Er-Rad'i ; voir les auteurs cités note 1, p. 268.

Ce refus d'Er-Rad'i de s'excuser et d'attaquer la généalogie des Fatimides, malgré la crainte qu'il ressentait, est un puissant argument en faveur de l'authenticité. J'ai moi-même interrogé plusieurs des principaux Alides à ce propos, et nul n'a émis de doute que les choses ne soient telles.

D'autres ont dit que cette généalogie est controuvée et inauthentique, et certains sont allés jusqu'à dire qu''Obeyd Allâh est Juif. Sous le règne d'El-K'âdir (l'Abbaside), on mit au jour une pièce pourvue de diverses signatures et attaquant la généalogie d''Obeyd Allâh et de ses enfants, et plusieurs Alides et autres y affirmèrent que sa descendance du Prince des croyants 'Ali n'était pas établie. Parmi les Alides signataires figuraient [P. 20] El-Mortad'a (1) et son frère Er-Rad'i, Ibn el-Bat'h'âwi et Ibn el-Azrak'; parmi les non-Alides, Ibn el-Akfâni, Ibn el-Kharazi, Aboû'l-'Abbâs Abîwerdi, Aboû H'âmid, Kechfeli, K'odoûri, Çaymeri, Aboû'l-Fad'l Nisawi, Aboû Dja'far Nesefi et Aboû 'Abd Allâh ben en-No'mân, le juriste chî'ite.

Les partisans de l'authenticité prétendirent que les savants qui avaient signé cette pièce ne l'avaient fait que par crainte, et que d'autre part il n'y avait aucun argument à tirer du dire de gens qui n'étaient pas versés dans la science des généalogies. D'après l'émir 'Abd el-'Azîz, auteur de la chronique d'Ifrîk'iyya et du Maghreb (2), les juifs le reconnaissent pour un des leurs ; or cet auteur parle d'après plusieurs savants et a scruté

---

(1) La biographie d'El-Mortad'a figure dans Ibn Khallikân, t. II, p. 256 ; cf. *Chrestom. arabe* de Sacy, II, 100. Les noms des signataires se retrouvent, avec quelques différences, dans les *Prolégomènes*, I, 44.

(2) Il s'agit de la chronique intitulée *El-djam' wa'l-bayân*, etc., par Aboû Mohammed 'Abd el-'Azîz ben Cheddâd Himyari, qui était de la famille des Zîrides (*Mokaffa*, f. 213 v. ; *H. des Berb.*, II, 483, n.; Haddji Khalfa, II, 622). La liste des chroniques traitant de Kayrawân se trouve dans une note de la traduction d'Ibn Khallikân, III, 383.

avec un grand zèle les débuts de cette dynastie. Je vais rapporter la substance des assertions de cet écrivain, qui est un narrateur soigné, mais je décline d'ailleurs la responsabilité de ses attaques. « Quand, dit-il, Dieu envoya son prophète Mahomet, cela fut cause d'un grand émoi chez les Juifs, les Chrétiens, les Roûm, les Persans, les K'oreych et les autres Arabes, car il venait proclamer la vanité de leurs rêveries, attaquer leurs religions et leurs divinités et semer chez eux la dispersion. Aussi se réunirent-ils tous contre lui, mais le seul appui divin suffit à déjouer leurs ruses et à lui assurer la victoire, de sorte qu'alors ceux que Dieu dirigeait embrassèrent l'islamisme. Après sa mort l'impiété réapparut, et les Arabes, dans la croyance que les Compagnons manqueraient de vigueur, chancelèrent dans leur foi. Aboû Bekr combattit dans la voie de Dieu, tua Moseylema, refoula l'apostasie, avilit l'infidélité, mit sous ses pieds la Péninsule arabique, porta la guerre en Perse et chez les Roûm. A sa mort encore on crut que c'était fait de l'Islam. Mais son successeur 'Omar ben el-Khat't'âb infligea des humiliations aux Persans et aux Roûm, il s'empara de leurs territoires ; en vain les impies suscitèrent contre lui Aboû Lou'lou'a (1) dans l'espoir qu'en l'assassinant ils éteindraient la lumière de l'Islam, ce fut ce traître qui trouva la mort. Vint ensuite 'Othmân, qui enrichit encore la série des victoires et sous qui s'accrut l'étendue de l'empire. Il périt de mort violente, et son successeur le Prince des croyants 'Ali [P. 21] gouverna de la plus remarquable façon. Désespérant d'anéantir l'Islam par la force, les ennemis de la foi se mirent à supposer des *traditions* mensongères, à inspirer aux esprits à la foi vacillante des doutes sur les choses les mieux établies par les traditionnaires, à employer l'interprétation allégorique pour corrompre le

(1) C'est-à-dire Fîroûz Aboû Lou'lou'a Naçrâni, esclave de Moghcyra, sous le poignard de qui périt 'Omar (voir le commentaire d'Ibn Badroûn, p. 155 ; Mas'oûdi, *Prairies d'or*, IV, 226).

vrai et l'attaquer. Les premiers qui agirent ainsi furent Aboû' l-Khat't'âb Moh'ammed ben Aboû Zeyneb, client des Benoû Asad, Aboû Châkir Meymoûn ben Dayçân, auteur du *El-Mîzân fî noçret ez-zendak'a* (1), et d'autres encore. Ils confièrent à ceux qui leur inspiraient confiance que chacune des pratiques de la religion avait un sens caché et que Dieu n'impose pas à ses saints *(weli)* non plus qu'à ceux qui connaissent les imâms et les *bâb* (2) la prière ni la *zekât*, etc., et qu'en outre il ne leur défend rien; ils leur permirent d'épouser leurs propres mères ou leurs propres sœurs, car ces restrictions, ajoutaient-ils, ne sont imposées qu'à la masse, et non aux élus. De plus ils firent montre de se déclarer partisans de la famille du Prophète, pour cacher leur jeu et se concilier les masses. Leurs adeptes se dispersèrent dans les divers pays et affectèrent, pour ainsi séduire les hommes, de mener une vie ascétique et adonnée aux pratiques religieuses, tandis que dans la réalité ils étaient tout autres.

« Aboû' l-Khat't'âb fut mis à mort à Koûfa avec un certain nombre de ses adeptes. Ceux-ci lui avaient autrefois manifesté la crainte qu'ils avaient des troupes, mais il les avait tranquillisés en leur disant que les armes ne pourraient agir sur eux. Quand leurs cous commencèrent à tomber sous le sabre, ils lui rappelèrent ce qu'il leur avait dit : « Puisque Dieu le veut, répondit-il, à quoi peut servir mon habileté ? »

« Ces hommes se dispersèrent partout et, s'étant mis à apprendre la prestidigitation, les enchantements, l'art

(1) Cet ouvrage est également cité par d'autres auteurs, mais ne figure pas dans Hadji-Khalfa. Le premier mot est parfois défiguré en ميدان (*Mokaffa*, f. 213 v, et apud Quatremère, *Journal asiatique*, 1836, II, 131) ou منداں (de Sacy, *Religion des Druzes*, I, CCCCXXXVIII; cf. LXVIII, où on retrouve, en français seulement, le titre *la Balance*). Cf. Wüstenfeld, p. 6.

(2) *Bâb* est le nom donné aux *dâ'i* ou missionnaires dans la secte chiite des *sab'iyya* (*Dictionary of the technical terms*, p. 109 et 669).

des prestiges, l'astrologie et l'alchimie, ils surent habilement s'en servir selon les circonstances et les dispositions de ceux avec qui ils se trouvèrent en rapport, tandis qu'ils agissaient sur la masse par leur affectation d'ascétisme. Ibn Dayçân eut un fils nommé 'Abd Allâh K'addâh', à qui il enseigna tous les tours et qui, mis par lui au courant des secrets de la secte, devint d'une grande habileté. Il y avait dans les environs de Kardj (1) et d'Içpahân un individu nommé Moh'ammed ben el-H'oseyn et surnommé Dendân (2), [P. 22] qui, administrateur de ces régions et y occupant une haute situation, détestait les Arabes et s'attachait à réunir les preuves de leurs mauvaises actions (3). K'addâh' alla le trouver, et par ce qu'il lui apprit à ce sujet, accrut son influence auprès de lui. Il lui conseilla de tenir cachés ses vrais sentiments sans les divulguer, mais de se faire ouvertement chi'ite en déblatérant contre les Compagnons, car, dit-il, « c'est autant qu'attaquer la Loi et par eux tu en atteindras d'autres ». Son protecteur approuva ces paroles, et lui remit de fortes sommes destinées à l'entretien des missionnaires de la foi nouvelle, que ces subsides permirent d'envoyer dans les divers cantons de l'Ah'wâz, de Baçra, de Koûfa, de T'âlek'ân, du Khorasân et de Salamiya, dans le territoire d'Emesse. Puis K'addâh' et Dendân moururent.

» K'addâh', ainsi surnommé parce qu'il était oculiste et opérait de la cataracte, fut après sa mort remplacé par son fils Ah'med, qui prit comme compagnon un homme du nom de Rostem ben el-H'oseyn ben H'awcheb ben Dâdân Neddjâr, originaire de Koûfa (4). Comme ils se

(1) Localité du Djebal située entre Hamadân et Ispahân.

(2) Ou *Dîdân*, d'après une variante qu'on retrouve aussi dans le *Mokaffa*.

(3) Quatremère, traduisant le passage correspondant du *Mokaffa* (واظهر له عبد الله مساوى العرب), dit, en parlant d''Abd Allâh, « s'attachant à faire une critique amère des vices des Arabes » (*Journ. As.*, 1836, II, 140).

(4) Le même savant a lu ce nom, Rostem Abulhoseyn ben

rendaient ordinairement aux tombeaux sacrés *(mechhed)*, ils y trouvèrent un Yéménite de Djened (1), nommé Moh'ammed ben el-Fad'l, chi'ite très riche et appartenant à une tribu importante, qui s'était rendu en pèlerinage au tombeau d'El-H'oseyn ben 'Ali et qui y pleurait abondamment. Quand il sortit, Ah'med, attiré vers lui par les larmes qu'il lui avait vu verser, fit sa connaissance et lui exposa sa doctrine, qui trouva bon accueil. Il envoya alors dans le Yémen avec le nouvel adepte En-Neddjâr, à qui il ordonna d'observer les pratiques de la religion et de vivre en ascète tout en attirant la population à la croyance du Mahdi et de l'imminente apparition de celui-ci dans le Yémen. En-Neddjâr se rendit dans ce pays, où il s'installa à 'Aden, proche d'un groupe de Chiites nommés les Benoû Moûsa, et il se mit à vendre la pacotille dont il s'était muni. Les Benoû Moûsa se rendirent auprès de lui pour lui demander le motif de son arrivée, et comme il voulait se dire commerçant : « Non, » lui dirent-ils, « ce n'est pas là ta profession ; tu es l'envoyé du Mahdi, et nous avons entendu parler de toi. Nous autres, nous sommes les Benoû Moûsa, que tu connais peut-être ; réjouis-toi donc et sois sans méfiance, car nous sommes tes frères ». Alors il se dévoila, les affermit dans leurs intentions, représenta le pouvoir du Mahdi comme près de se réaliser et leur fit faire des approvisionnements considérables en armes et en chevaux, car, disait-il, les temps étaient venus, et le Mahdi allait bientôt paraître chez eux (2).

Karkhin ben Hawcheb Neddjâr (*ib.* p. 141 ; cf. *Berbères*, II, 509 et 505). Le texte du *Mokaffa* porte يقال له رستم ابو الحسين من الكرخيين بن حوشب بن زادان النجار. On lit dans Noweyri « Aboû 'l-Hoseïn Roustem fils de Carhin fils de Hauscheb fils de Dadan le charpentier » (*Druzes*, I, CCCCXLV).

(1) Le Djened, Çan'â et Had'ramawt constituent les trois régions que comprend l'Yémen (*Merâçid*, s. v.)

(2) Cela se passait en 268 (31 juillet 881) (*Berbères*, II, 509).

» [P. 23] Ces agissements parvinrent aux oreilles des Chiites de l'Irâk, qui se rendirent alors auprès de lui, de sorte que les sectaires formèrent un groupe nombreux et puissant. Ils firent contre leurs voisins des expéditions qui leur procurèrent du butin et leur permirent de prélever des impôts. Leur chef put ainsi envoyer de riches présents aux enfants, restés à Koûfa, d''Abd Allâh K'addâh'. On avait d'autre part envoyé au Maghreb deux missionnaires, El-H'olwâni et Aboû Sofyân, en leur disant : « Le Maghreb est une terre en friche ; allez la labourer en attendant l'arrivée du semeur (1). » L'un d'eux alla s'installer à Mermadjenna, dans le pays des Ketâma, et l'autre à Soûk' H'imâr (2) ; le cœur des habitants se donna aux nouveaux venus, à qui l'on apporta argent et cadeaux, et qui, après une longue existence, moururent à un court intervalle l'un de l'autre.

Envoi au Maghreb d'Aboû 'Abd Allâh ech-Chî'i

» Aboû 'Abd Allâh el-H'oseyn ben Ah'med (3) ben Moh'ammed ben Zakariyyâ ech-Chî'i, originaire de Çan'â, était allé rejoindre Ibn H'awcheb Neddjâr à 'Aden et était devenu l'un de ses principaux partisans, car il était instruit, intelligent, fin et rusé. Aussi Ibn H'awcheb, quand il apprit la mort d'El-H'olwâni et d'Aboû Sofyân, lui parla-t-il en ces termes : « Ces deux hommes qui

---

(1) Je lis ici, de même qu'à la page 25, l. 8, صاحب البذر ou صاحب البزر. J'ai, dans ces chapitres relatifs au Mahdi, fait au texte maintes corrections de détail.

(2) M. de Slane croit devoir corriger en Soûf Djemâr, ce qui équivaudrait à l'Oued-Rumel, qui coule à Constantine (*Berbères*, II, 508).

(3) Les mots *ben Ahmed* ne figurent pas dans la généalogie de ce personnage telle que la donne Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 509), mais se retrouvent dans le récit, presqu'identique au nôtre, que donne de Sacy (*Druzes*, I, p. CCLVII).

viennent de mourir ont labouré le sol des Ketâma au Maghreb ; il n'y a que toi qui lui manques maintenant ; hâte-toi donc de te rendre dans cette terre travaillée et toute préparée! » En conséquence, Aboû 'Abd Allâh partit pour la Mekke muni d'argent fourni par Ibn H'awcheb, qui le fit accompagner par 'Abd Allâh ben Aboû Molâh'if. A son arrivée à la Mekke, Aboû 'Abd Allâh se fit conduire auprès des pèlerins originaires des Ketâma, aux côtés de qui, sans d'ailleurs faire connaître ses intentions, il alla s'asseoir ; il les entendit parler des mérites des membres de la famille du Prophète, leur en témoigna son approbation et se mit à parler de choses qui leur étaient inconnues. Quand il voulut se lever, ses interlocuteurs lui demandèrent la permission de profiter de son aimable compagnie pour visiter les lieux sacrés, à quoi il consentit. [P. 24] Ils lui demandèrent ensuite où il se rendait, et ils furent bien aises de pouvoir l'accompagner, puisque, disait-il, il allait en Égypte. Parmi les principaux de ces Ketâma de la Mekke, figuraient H'oreyth Djemîli et Moûsa ben Mekâd (1).

» On se mit en route, et l'étranger, toujours muet sur le but qu'il poursuivait, se montrait pratiquant rigoureux et vivait en ascète, ce qui augmenta encore le zèle et les prévenances de ses compagnons. Il se renseignait auprès d'eux sur leur pays, sur leur situation et sur leurs tribus, et leur demanda jusqu'à quel point ils reconnaissaient l'autorité du sultan d'Ifrîk'iyya ; à ceci ils répondirent que ce prince, éloigné de leur territoire de dix journées de marche, n'avait chez eux aucun pouvoir, et comme il leur demandait s'ils portaient les armes, ils ajoutèrent que c'était là leur occupation (par excellence). Il ne cessa de prendre des informations sur eux jusqu'à ce que, étant arrivé en Égypte et voulant

(1) Ibn Khaldoûn cite les noms de quatre de ces chefs, dont Moûsa ben H'oreyth, chef des Sekyân, et Moûsa ben Tekad (*Berbères*, II, 510).

leur faire ses adieux, en répondant à leurs questions qu'il y était venu pour pratiquer l'enseignement, ces hommes lui dirent : « Si tel est ton but, viens plutôt chez nous ; cela te sera plus profitable, puisque nous connaissons combien tu es véridique. » Enfin, à force d'instances et d'humbles sollicitations, ils parvinrent à le décider à les accompagner. Quand ils approchèrent de leur pays, des Chiites qu'ils rencontrèrent et qui furent par eux mis au courant, prièrent l'étranger de descendre chez eux, et l'on tira au sort pour savoir qui lui donnerait l'hospitalité ; puis on se remit en marche pour arriver dans le territoire des Ketâma vers le 15 rebî' I 280 (commencement de juin 893) (1). Comme certains d'entre eux le priaient de s'installer chez eux en s'offrant à combattre pour lui, il leur demanda où était la Vallée des gens de bien *(Feddj el-akhyâr)*, ce qui les surprit fort, car ils ne lui avaient pas parlé de ce lieu. Quand on lui eut dit que c'était chez les Benoû Selyân (2) : « C'est là, dit-il, que nous irons ; puis nous nous rendrons successivement chez chaque groupe pour vous voir tous dans vos demeures mêmes. » Il contenta ainsi tout le monde, et gagna la montagne dite Inkidjân (3), où se trouve le Feddj el-akhyâr : « Voilà bien, dit-il, la *Vallée des gens de bien*, ainsi nommée à cause de vous, car il est dit dans les traditions que le Mahdi aura une hégire (fuite) où vous éloignerez de votre pays (4) et où il sera protégé par des gens de bien de cette époque appartenant à

---

(1) D'autres disent 288 *(Berbères*, II, 511 ; *Religion des Druzes*, I, p. CCLVIII) ; c'est d'ailleurs la leçon d'un ms. Le texte de Bibars porte aussi *280*.

(2) Benoû Sekyân *(Berbères, ibid.)*.

(3) On écrit aussi Ikdjân (*Berbères*, II, 511 ; Table géographique, du même ; Edrisi, p. 105 ; Wüstenfeld, p. 9, etc.).

(4) La leçon du texte تنبوا et la variante تبيتوا me paraissent également douteuses. On lit dans la *Religion des Druzes* (I, p. CCLIX) : « ... le Mahdi doit avoir une fuite lors de laquelle des gens de bien de ce temps-là s'éloigneront de leur domicile... »

un peuple dont le nom dérive de *ketmân* (secret); or ce sont là les Ketâma, et c'est parce que vous sortirez d'ici que cette vallée est appelée *Feddj el-akhyâr.* »

« Les tribus [berbères] vinrent l'écouter à l'envi, et par toutes sortes de tours, de ruses [P. 25] et de sortilèges, il les fascina si bien que de toutes parts les Berbères accoururent à lui. Sa situation devint telle que maintes fois les Ketâma se battirent à son propos avec d'autres Berbères, et à plusieurs reprises il put échapper à la mort. Cependant, pendant toute cette période, il ne parlait point du Mahdi. Des savants se réunirent pour discuter avec lui et ensuite le tuer, mais les Ketâma, qui lui donnaient le nom d'Aboû ʻAbd Allâh Machrek'i (l'Oriental), ne lui laissèrent pas entamer la discussion. L'émir d'Ifrîk'iyya Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab, qui apprit ce qui se passait, demanda des renseignements au gouverneur de Mîla; mais celui-ci parla dédaigneusement d'Aboû ʻAbd Allâh, qui était, dit-il, un homme vêtu grossièrement, prêchant les bonnes œuvres et les pratiques de dévotion. Aussi le souverain ne s'occupa-t-il plus de lui.

Aboû ʻAbd Allâh ayant ensuite confié aux Ketâma qu'il était le semeur (1) annoncé par Aboû Sofyân et H'olwâni, augmenta d'autant l'affection qu'ils lui portaient et la haute idée qu'ils avaient de lui. Mais alors la discorde surgit à son sujet entre eux et les autres Berbères, et comme il avait des ennemis qui voulaient le tuer, il dut se cacher, tandis qu'un combat acharné avait lieu entre les deux partis. Alors l'un des principaux Ketâmis, El-H'asan ben Hâroûn, prit Aboû ʻAbd Allâh avec lui et le couvrit de sa protection. Il l'emmena à Tâzroût, et les tribus vinrent de toutes parts trouver le saint homme, qui retrouva une grande situation, tandis qu'El-H'asan ben Hâroûn, qui exerçait l'autorité, fut par lui

---

(1) Voir la note 1 de la page 280.

placé à la tête de la cavalerie (1). Alors Aboû 'Abd Allâh, cessant de se tenir caché, parut dans les combats et y remporta des avantages qui lui permirent de faire du butin. Il se retira ensuite à Tâzroût, qu'il entoura d'un fossé. Les Berbères se portèrent contre la ville et l'attaquèrent, puis consentirent à la paix ; mais ils recommencèrent ensuite la lutte et livrèrent de nombreux combats où ils eurent le dessous, si bien que le vainqueur resta maître de tous leurs biens et devint le chef incontesté des Berbères aussi bien que des Ketâma.

Il prend la ville de Mîla, puis est battu

« La situation étant ainsi établie, Aboû 'Abd Allâh marcha contre la ville de Mîla, dont un habitant, El-H'asan ben Ah'med, vint le trouver pour lui indiquer la partie faible de la ville. Malgré la résistance acharnée des habitants, il put s'emparer des faubourgs ; il consentit alors à donner l'amân qui lui fut demandé et pénétra [P. 26] dans la ville.

» Ibrâhîm ben Ah'med, qui était alors émir d'Ifrîk'iyya, fit, en apprenant ces événements, partir son fils El-Ah'wal à la tête de douze mille hommes, que suivit bientôt une armée d'égale force. La rencontre qui eut lieu se termina par la déroute d'Aboû 'Abd Allâh, qui perdit un grand nombre de ses partisans (2). El-Ah'wal se mit à sa poursuite, mais une abondante chute de neige le sépara des fuyards : Aboû 'Abd Allâh put gagner la montagne d'Inkidjân, tandis qu'El-Ah'wal se porta sur

---

(1) Cette partie du récit est plus détaillée dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 511), plus abrégée dans la *Religion des Druzes* (I, p. CCLX).

(2) Ibn Khaldoûn (II, 514) dit que cette bataille eut lieu près de Meloûsa, dont la position est inconnue. On retrouve cependant un ethnique *Meloûchi* (*ib.*, II, 518, et ailleurs), ou Meloûsi (*Bayân*, I, 146, 158, etc) et la tribu des Meloûsa (voir I, 291) ; or la confusion entre *s* et *ch* est facile dans l'écriture arabe. Cf. p. 266.

Tâzroût, qu'il livra aux flammes ; il fit subir le même sort à Mîla, où il ne trouva personne. Aboû 'Abd Allâh éleva à Inkidjân un établissement qu'il nomma *maison de retraite,* et ses partisans l'y rejoignirent, tandis qu'El-Ah'wal retournait en Ifrîk'iyya. Le novateur alors se mit en campagne et fit main-basse sur tout ce que ses ennemis avaient laissé derrière eux. Il apprit ensuite de bonnes nouvelles : la mort d'Ibrâhîm l'Aghlabide, le meurtre de son fils Aboû 'l-'Abbâs et l'avènement de Ziyâdet Allâh, qui s'adonnait au jeu et aux plaisirs, ne pouvaient que lui être très agréables. Du vivant même de son frère Aboû 'l-'Abbâs, El-Ah'wal avait levé de nombreuses troupes avec lesquelles il attaqua Aboû 'Abd Allâh ; bien qu'ayant cette fois été battu, il ne cessa néanmoins de tenir la campagne et de serrer son ennemi d'assez près pour l'empêcher d'avancer. Or, il fut rappelé par Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh, qui était monté sur le trône d'Ifrîk'iyya, puis, comme il a été dit, il fut mis à mort. Ce prince avait été surnommé Ah'wal (louche), non parce qu'il l'était réellement, mais parce qu'il clignait des yeux lorsqu'il regardait fixement (1). Sa mort permit aux troupes ennemies, jusqu'alors contenues, de se répandre dans tout le pays, et Aboû 'Abd Allâh se mit alors à dire : « Le temps est venu où le Mahdi va paraître et subjuguer toute la terre ; heureux quiconque viendra me trouver et acceptera mes ordres ! » Il s'attachait en même temps à exciter les populations contre Aboû Mod'ar et à le leur rendre odieux. Tous les ministres de Ziyâdet Allâh étaient chiites, de sorte que les succès d'Aboû 'Abd Allâh ne leur déplaisaient pas, d'autant plus qu'on leur annonçait les prodiges que devait opérer le Mahdi, tels que de ressusciter les morts, de faire lever le soleil à l'Occident, de conquérir toute la terre. D'ailleurs, Aboû 'Abd Allâh entretenait avec eux une correspondance où il les séduisait par ses belles promesses.

(1) Voir plus haut la note 2 de la p. 266.

[P. 27] Arrivée du Mahdi 'Obeyd Allâh auprès d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i; son départ pour Sidjilmâsa

» 'Abd Allâh ben Meymoûn K'addâh' étant mort, son fils prétendit que leur famille descendait d''Ak'îl ben Aboû T'âleb; mais ces gens néanmoins cachaient toutes leurs démarches et ils se tenaient eux-mêmes dans l'ombre. Le fils dont il s'agit, nommé Ah'med, mourut en laissant un fils, Moh'ammed, à qui tous les missionnaires envoyés au loin adressaient leurs correspondances. Moh'ammed mourut à son tour en laissant deux fils, Ah'med et El-H'oseyn; celui-ci alla s'établir à Salamiya, dans la région d'Emesse, où se trouvaient des dépôts et des richesses provenant de son aïeul 'Abd Allâh K'addâh', ainsi que des intendants et des serviteurs. Il restait bien à Baghdâd un des fils de K'addâh nommé Aboû 'ch-Chelaghlagh (1), mais El-H'oseyn prétendait avoir été désigné par testament pour commander, et c'est à lui que les missionnaires du Yémen et du Maghreb adressaient leurs correspondances et leurs messages. Or un jour qu'à Salamiya on parlait de femmes en sa présence, on lui dépeignit l'extraordinaire beauté de la veuve d'un forgeron juif; il l'épousa et conçut pour elle un vif amour. Cette femme, qui exerçait sur lui un grand empire, avait de son précédent mariage un fils aussi beau qu'elle; H'oseyn s'attacha aussi à cet enfant, qu'il instruisit et qui, répondant à ses soins, développa une grande volonté et une application soutenue. Il y a des savants de la secte qui affirment que l'imâm établi à Salamiya, c'est-à-dire El-H'oseyn, mourut sans enfant et transmit ses pouvoirs à ce fils du forgeron juif, lequel serait

---

(1) Comparez *Religion des Druzes*, I, p. CCLII; *Journal asiatique*, 1836, t. II, p. 120.

ainsi ‘Obeyd Allâh; qu’il lui révéla les dires et actes secrets de la secte, ainsi que les endroits où résidaient les missionnaires, lui transmit ses richesses et les insignes, le présenta à ses partisans comme l’imâm désigné à qui ils devaient aide et obéissance, et lui fit enfin épouser sa propre cousine, la fille d’Aboû ’ch-Chelaghlagh. Tel est le récit que fait, entre autres, Aboû ’l-K’âsim el-Abyad’ l’Alide.

« Ce nouveau chef se donna la généalogie que voici : ‘Obeyd Allâh ben el-H’asan (1) ben ‘Ali ben Moh’ammed ben ‘Ali ben Moûsa ben Dja‘far ben Moh’ammed [P. 28] ben ‘Ali ben el-H’oseyn ben ‘Ali ben Aboû T’âleb. Quelques rares personnes disent que cet ‘Obeyd Allâh est un des fils de K’addâh’. Ces assertions valent ce qu’elles peuvent; mais je voudrais bien savoir ce qui a déterminé Aboû ‘Abd Allâh Chî‘i et les autres propagateurs de la secte à faire sortir cette affaire de leurs mains pour la transmettre à un fils de juif, car enfin a-t-il aucune excuse à se donner à lui-même, celui qui traite ainsi ce qu’il considère comme une croyance pour laquelle il attend d’être récompensé?

« Après, continue cet auteur, qu’El-H’oseyn eut investi ‘Obeyd Allâh, il lui dit : « Tu auras après moi à fuir au loin et à supporter de bien dures épreuves » (2). La mort d’El-H’oseyn donna le pouvoir à ‘Obeyd Allâh, dont les partisans s’accrurent encore par des libéralités dont ses prédécesseurs s’étaient abstenus. Aboû ‘Abd Allâh lui envoya alors du Maghreb quelques Ketâmis pour l’informer des succès dont ils étaient redevables à Dieu et lui

(1) Il semble, d’après ce qui précède, qu’on doive lire « el-H’oseyn ». Cependant le texte de Bibars écrit aussi « el-Hasan».

(2) Tout le commencement de ce chapitre, jusqu’au point où nous sommes arrivés, ne paraît pas figurer dans les documents employés par de Sacy pour la biographie de Hakem (*Druzes*, I, p. CCLV et s.); mais la presque complète conformité entre son texte et le nôtre recommence ici. Nous avons fait remarquer que Bibars Mançoûri, où ce savant a largement puisé, ne fait guère qu’abréger Ibn el-Athîr.

dire qu'ils l'attendaient. Or la notoriété d''Obeyd Allâh était devenue grande sous le khalife El-Moktafi (2), et les recherches ordonnées par celui-ci forcèrent le novateur à fuir avec son fils, alors tout jeune, Aboû 'l-K'âsim Nizâr, qui plus tard lui succéda sous le surnom d'El-K'â'im. Accompagné de ses intimes et de ses clients, il se dirigea vers le Maghreb, dont Ziyâdet Allâh avait alors le gouvernement. A son arrivée en Égypte, il s'installa en se déguisant en marchand. Mais 'Isa Noûcheri, qui administrait alors ce pays, reçut du khalife des lettres donnant le signalement et le costume du fugitif et enjoignant de l'arrêter, lui et ceux qui lui ressembleraient. Un chiite qui figurait parmi les intimes d''Isa, informa le Mahdi de ce qui se passait et lui conseilla de s'en aller. Celui-ci se mit donc en route avec ses compagnons, à qui il fit de grandes libéralités prélevées sur les richesses considérables qu'il emportait. Dès l'arrivée de l'ordre khalifal, 'Isa fit organiser des recherches dans toutes les directions, et il se mit lui-même en campagne. Il atteignit le Mahdi et, sitôt qu'il le vit, convaincu qu'il s'agissait bien de lui, il l'arrêta, puis alla camper dans un jardin où il le mit sous bonne garde. Quand l'heure du repas fut venue, il l'invita à manger, mais comme l'autre refusa sous prétexte qu'il jeûnait, 'Isa eut pitié de lui et lui demanda de dire franchement qui il était, lui promettant de le relâcher. Mais 'Obeyd Allâh, sans vouloir rien avouer, le menaça de la colère divine et fit si bien, employant tantôt les reproches tantôt la douceur, que le gouverneur le relâcha et voulut même lui donner une escorte pour le reconduire jusqu'auprès de ses compagnons de voyage ; 'Obeyd Allâh déclara n'en avoir pas besoin et lui adressa ses souhaits en guise d'adieux. On dit aussi [P. 24] qu'il obtint d'être relâché moyennant une rançon qu'il paya en cachette.

---

(2) Cet Abbasside régna de 289 à 295, et eut pour successeur El-Moktadir.

« Cependant Noûcheri, ému par le blâme que lui adressèrent quelques-uns des siens, s'apprêtait à envoyer des soldats pour ramener celui qu'il venait de rendre à la liberté. Or, 'Obeyd Allâh trouva, en rejoignant ses gens, que son fils Aboû 'l-K'âsim était à pleurer un chien de chasse qu'il avait perdu, et ses esclaves lui dirent avoir laissé ce chien dans le jardin où ils avaient campé. Il retourna alors sur ses pas pour chercher cet animal et pénétra, suivi de ses esclaves, dans le jardin en question. Noûcheri, qui les vit, demanda ce qui se passait, et on lui dit pour quel motif son ex-prisonnier était revenu : « Malheureux que vous êtes », dit-il alors aux siens, « voyez cet homme que vous vouliez me faire prendre pour le mettre à mort ! S'il poursuivait le but qu'on lui prête ou s'il était coupable, il serait parti au plus tôt et se serait caché, au lieu de revenir ici chercher un chien ! » Et il renonça à toute poursuite. Le Mahdi s'enfuit sans perdre de temps, mais des voleurs l'arrêtèrent au lieu dit Et-T'âh'oûna (1) et le dépouillèrent d'une partie de ses bagages, et entre autres de livres et de recueils de prédictions provenant de ses ancêtres et dont la perte lui fut très sensible. Mais on dit que son fils Aboû 'l-K'âsim, quand il se rendit pour la première fois en Égypte, les retira de cet endroit. Le Mahdi, accompagné de son fils, parvint enfin à Tripoli, où se fit la dislocation de la caravane avec laquelle il avait fait route.

« Il envoya alors à K'ayrawân l'un de ses compagnons, Aboû 'l-'Abbâs, frère d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i, avec une partie de ses effets, en lui donnant l'ordre de se joindre aux Ketâma. Mais à l'arrivée d'Aboû 'l-Abbâs en cette ville, Ziyâdet Allâh était déjà informé des menées du Mahdi, et ses agents opérant des recherches apprirent que celui-ci était resté à Tripoli et que son repré-

(1) Dans la région de Barka ; ce lieu est cité par Edrisi, trad., p. 164, et par le *Meracid*, sans détails ; voyez Wüstenfeld, *Fatimiden*, p. 17.

sentant à K'ayrawân était Aboû 'l-'Abbâs. Ce dernier fut arrêté, mais malgré les tortures auxquelles on le soumit n'avoua rien autre chose sinon qu'il était marchand et avait accompagné un homme de la caravane. On le retint en prison, et le Mahdi, l'apprenant, se rendit à K'ast'îliya. Alors arriva de la part de Ziyâdet Allâh un ordre adressé au gouverneur de Tripoli d'arrêter le Mahdi; mais celui-ci avait su se concilier ce personnage par les cadeaux qu'il lui avait faits, de sorte qu'il fut répondu [P. 30] à Ziyâdet Allâh que le novateur avait quitté Tripoli et n'avait pu être rejoint. Le Mahdi, quand il fut arrivé à K'ast'îliya, renonça à rejoindre Aboû 'Abd Allâh Chî'i, de crainte que cette démarche ne révélât clairement la situation et n'amenât ainsi la mort d'Aboû 'l-'Abbâs, qui était toujours entre les mains de l'autorité. En conséquence, il partit pour Sidjilmâsa, et il venait de se mettre en route quand arrivèrent à K'ast'îliya des messagers chargés de l'arrêter, mais qui le manquèrent. Il parvint à sa nouvelle destination, toujours filé par des espions tout le long de la route, et il s'y installa. El-Yasa' ben Midrâr, qui régnait en cette ville, fut gagné par les présents que lui fit l'étranger, à qui il accorda sa faveur et son amitié. Mais une lettre de Ziyâdet Allâh lui ayant appris que cet homme était celui en faveur de qui Aboû 'Abd Allâh Chî'i faisait de la propagande, le Mahdi fut, par ses ordres, jeté dans une prison d'où il ne fut tiré que par Aboû 'Abd Allâh, ainsi qu'on le verra.

Aboû 'Abd Allâh conquiert l'Ifrîk'iyya et réduit Ziyâdet Allâh à la fuite

On a vu plus haut ce que nous avons dit d'Aboû 'Abd Allâh. Ziyâdet Allâh, en présence de ses progrès et de la conquête qu'il venait de faire notamment des deux villes de Mîla et de Set'îf, se mit à réunir des troupes

nombreuses, non sans faire de fortes dépenses, et mit à leur tête l'un de ses parents, Ibrâhîm ben H'obeych (1), qui ne connaissait rien aux choses de la guerre. Cette armée, forte de 40,000 hommes, comptait sans en excepter aucun tous les plus braves guerriers d'Ifrîkiyya et était abondamment pourvue d'argent et d'approvisionnements. Elle se mit en marche, et avait doublé en nombre quand elle arriva à Constantine, ville ancienne et très forte où elle prit ses quartiers, et où elle fut rejointe par de nombreux Ketâma qui ne s'étaient pas soumis à Aboû Abd Allâh. Elle avait d'ailleurs massacré quantité de partisans de ce dernier au cours de la route. Aboû 'Abd Allâh et les Ketâma, peu rassurés en présence de ces forces, restèrent retranchés dans la montagne, et de son côté Ibn H'obeych demeura pendant six mois à Constantine sans en bouger. Voyant que ses adversaires ne venaient pas l'y attaquer, il se dirigea avec toutes ses forces [P. 31] vers la ville de Belezma (2). Il rencontra de ce côté un parti de cavalerie envoyé en reconnaissance par Aboû 'Abd Allâh, et sitôt qu'il l'eut aperçu, il marcha contre ces cavaliers sans qu'il eût [presque] personne avec lui et alors que les bagages n'étaient même pas encore déchargés. Une mêlée acharnée s'engagea aussitôt, et dès qu'Aboû 'Abd Allâh en eut reçu la nouvelle, il s'avança avec toutes ses forces et mit en fuite Ibrâhîm, qui fut blessé et dont le cheval eut les

---

(1) L'orthographe de ce dernier nom varie : on lit H'obeych dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 517 ; Desvergers, *Afrique*, 150), Hawcheb (*Druzes*, I, CCLXV) et H'abechi dans le *Bayân*, où le personnage incapable à qui Ziyâdet Allâh confia ses troupes est cité plusieurs fois (I, 131, 133, 138 et 139) ; dans une variante du second ms, il est appelé Ibrâhîm ben H'abechi ben 'Omar Temîmi (p. 131, n.). Cf. Fournel (*Berbers*, II, 63) ; Wüstenfeld (*Fatimiden*, 19). Bibars Mançouri écrit *H'anbech*, et Tornberg a lu *Khoneych*. Cf. plus loin.

(2) Le texte porte *Kerma*, de même que dans la *Religion des Druzes*, I, p. CCLXVI) avec la variante Kebezma ; ailleurs (*Bayân*, I, 133), Kaboûna. J'ai corrigé en *Belezma*, comme a lu M. de Slane (*Berbères*, II, 517). Cf. Fournel, *Berbers*, II, 63.

jarrets coupés; la déroute fut complète, nombre de soldats furent massacrés et tous les bagages tombèrent aux mains d'Aboû 'Abd Allâh. Quant à Ibrâhîm, il s'enfuit à K'ayrawân, et cette victoire, qui mit toute l'Ifrîkiyya en émoi, augmenta la renommée et consolida la puissance du vainqueur.

Celui-ci fit parvenir une lettre où il annonçait ces bonnes nouvelles au Mahdi, toujours emprisonné à Sidjilmâsa; ce message fut confié à un homme sûr, qui, déguisé en boucher et sous prétexte de vendre de la viande, parvint jusqu'au destinataire. Aboû 'Abd Allâh s'avança alors contre la ville de T'obna, devant laquelle il mit le siège; il éleva contre elle des tours mobiles, mina une tour et une courtine et fit écrouler les murs à la suite d'un combat acharné; il était ainsi maître de la ville, mais les chefs se réfugièrent dans la forteresse, et ce ne fut qu'après y avoir été assiégés quelque temps qu'ils demandèrent quartier. L'amnistie leur fut accordée, de même qu'aux habitants.

Il marcha ensuite contre la ville de Belezma, qu'il avait déjà assiégée à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. Il la serra cette fois de très près, la combattit énergiquement et dressa des tours mobiles d'où étaient lancées des matières enflammées qui y provoquèrent l'incendie. Il y pénétra l'épée à la main, y massacra les défenseurs et démantela les murailles.

L'annonce de ces événements affecta péniblement Ziyâdet Allâh, qui se mit à faire des levées et réunit ainsi douze mille hommes dont il confia le commandement à Hâroûn ben et-T'obni (1). Celui-ci se mit en campagne et fut rejoint par de nombreux combattants : il marcha contre la ville de Dâr Melloûl (2), qui s'était

---

(1) On lit également Hâroûn ben et-T'obni dans la *Religion du Druzes* (I, p. CCLXVI), ainsi qu'on peut s'y attendre d'après la grande ressemblance des documents employés par de Sacy, et du nôtre. Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 517) lit « Hâroûn Tobni ».

(2) Le texte porte Dar Meloûk. Dâr Melloûl est à une forte journée

soumise à Aboû ʻAbd Allâh, en massacra les habitants et ruina le château-fort. Poursuivant sa route, il rencontra un parti de cavaliers envoyés en reconnaissance de son côté par le Chiite, [P. 32] et ses troupes en les voyant se troublèrent et, poussant de grands cris, prirent la fuite sans même combattre. Les soldats du Chiite, qui avaient d'abord redouté quelque stratagème, virent qu'il s'agissait d'une véritable débandade, et, saisissant l'occasion, en massacrèrent une immense quantité; Hâroûn lui-même y perdit la vie (1). Puis Aboû ʻAbd Allâh se rendit maître de Tîdjis par capitulation (2).

Ziyâdet Allâh, se trouvant ainsi placé dans une situation difficile, consacra de grandes sommes à faire de nouvelles levées et, se mettant lui-même en campagne pour combattre son ennemi, arriva à Laribus en 295 (11 octobre 907). Mais les principaux de son entourage lui remontrèrent qu'il s'exposait au danger et que s'il venait à succomber, ils resteraient sans chef ; qu'il devait donc retourner dans sa capitale en confiant les troupes à un homme de confiance, de sorte qu'en cas de victoire on rejoindrait le prince, qui, au cas contraire, servirait de centre de ralliement. Il suivit ce conseil et regagna la capitale, laissant le commandement de l'armée au brave Ibrâhîm ben Aboû' l-Aghlab, l'un de ses cousins paternels. Aboû ʻAbd Allâh, sachant ce qui se passait, se dirigea sur Bâghâya, dont les habitants lui avaient adressé par écrit des propositions de soumission : à son approche, le gouverneur de cette place

E. de T'obna (Edrisi, trad., 109) ; dans l'*Histoire des Berbères* (II, 517 ; *Table géogr.*) on lit aussi Dar Melouwel. Dans la *Religion des Druzes*, I, p. CCLXVII, on lit Dar-almolouc.

(1) Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 517) parle d'une défaite qu'aurait alors subie un des officiers du Chii; peut-être y a-t-il confusion.

(2) Tidjis ou Tidjist (défiguré en *Bandjas* dans les *Druzes*, I, CCLXVIII, car ce mot manque de points diacritiques dans le ms), est, selon Edrisi (p. 137, trad.) à 3 journées de Bône et à 2 de Constantine. M. de Slane (*Bekri*, 131 et 150) la place à 8 lieues sud-est de Constantine; c'est l'ancienne *Tigisis*

s'enfuit à Laribus, de sorte qu'il put y pénétrer sans opposition et d'où, après y avoir installé une garnison, il regagna Inkidjân (1).

Tout cela ne fit qu'augmenter les soucis et la tristesse de Ziyâdet Allâh, et quelqu'un qui voulait le dérider lui dit : « Seigneur, tu n'es pas sans savoir (2) quelques poésies ; pourquoi ne pas t'en faire réciter pendant que tu auras la coupe à la main, de manière à dissiper ta tristesse? » — Et lesquelles donc? » dit le prince. Son interlocuteur fit alors chanter une poésie qu'il désigna aux exécutants, en leur disant d'ajouter à la fin de chaque vers :

Bois et fais-nous boire de la coupe que tu soulèves, tout est là.

Ces chants égayèrent Ziyâdet Allâh, qui se mit à boire et s'adonna (désormais) à la table, à la boisson et aux plaisirs, goûts dont la satisfaction fut favorisée par ses courtisans (3).

Aboû 'Abd Allâh fit alors marcher contre la ville de Meddjâna des troupes de cavalerie qui prirent cette ville de vive force, [P. 33] et le gouverneur en fut mis à mort. Un autre corps d'armée marcha contre Teyfâch (4) et s'en empara, mais les habitants furent épargnés. Plusieurs chefs kabyles obtinrent ensuite l'amnistie qu'ils sollicitèrent d'Aboû 'Abd Allâh, lequel s'avança en personne successivement contre les villes de Meskiyâna, de Tebessa et de Medbara (5) ; dans cette dernière

---

(1) Cette retraite à Inkidjân paraît être postérieure à la conquête de Meskiyâna, Tebessa, etc., racontée un peu plus bas, si l'on s'en rapporte au récit d'Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 518) et de la *Religion des Druzes* (I, p. CCLVII) ; cf. Fournel, II, 76 ; Wüstenfeld, 22-23 ; *Bayân*, I, 140 et 143.

(2) Ou, d'après une variante, « sans avoir fait ».

(3) Cf. Wüstenfeld, p. 22 ; *Bayân*, I, 139.

(4) Le *Sâch* du ms de Bibars, d'après lequel a travaillé de Sacy.

(5) Le nom de cette ville, d'ailleurs inconnu, est écrit dans les mss de diverses manières ; de Sacy (*Druzes*, I, p. CCLXVII) a lu, dans deux documents différents, Merida ; je dois cependant relever que

s'étaient réfugiés les habitants de K'açr el-Ifrîk'i (1), de Mermadjenna, de Meddjâna et un ramassis de gens qui s'étaient retranchés dans cette place déjà forte par elle-même. Il en commença le siège et se mit à combattre; mais bientôt une attaque de gravelle, maladie dont il souffrait, le força à s'occuper de lui-même. Or, comme les assiégés demandaient quartier, une partie des troupes agréa cette requête; mais quand les portes de la ville s'ouvrirent, l'armée s'y précipita et se livra au massacre et au pillage. Aboû 'Abd Allâh, douloureusement affecté (par cette trahison), alla camper sous les murs d'El-K'açreyn, qui dépend de K'amoûda, et consentit à l'*amân* demandé par les habitants.

Ibrâhîm ben Aboû 'l-Aghlab, qui commandait l'armée de Ziyâdet Allâh, ayant eu connaissance du projet du Chiite d'attaquer Ziyâdet Allâh, qui se trouvait avec de faibles troupes à Rak'k'âda, sortit de Laribus et alla camper à Dordemîn (2). Aboû 'Abd Allâh envoya de ce côté une colonne qui engagea le combat, mais qui s'enfuit après avoir subi des pertes. Le Chiite, impatient de ne pas voir revenir ceux qu'il avait envoyés en reconnaissance, s'avança à la tête du gros de l'armée et rencontra les fuyards : ceux-ci reprirent alors courage, retournèrent à la charge et tuèrent un certain nombre de leurs vainqueurs de tout à l'heure. La nuit mit fin au combat et sépara les deux armées.

Le Chiite se porta alors sur K'ast'îliya, qu'il assiégea; les habitants le combattirent d'abord, puis furent reçus à composition, mais le vainqueur s'empara des richesses

---

le ms de Bibars écrit lisiblement مَرندة On ne peut, semble-t-il, malgré l'autorité de M. de Goeje (alléguée par Wüstenfeld, *Fatimiden*, 23; cf. *Jakubi*, 99; Fournel, II, 76 et 160), songer à Madghara, c'est-à-dire Milyâna, qui est trop éloignée des lieux où se passent les événements ici racontés.

(1) A une journée de Teyfach (Bekri, p. 130; Edrisi, p. 140).

(2) Probablement le Doûr Medîn qu'Edrisi (trad., p. 106) place à onze journées de Bougie (cf. Wüstenfeld, p. 24).

et des approvisionnements déposés en cet endroit par Ziyâdet Allâh. Il s'avança ensuite vers Gafça (1), dont il reçut les habitants à composition, retourna à Bâghâya, où il installa une garnison, et regagna enfin la montagne d'Inkidjân. Ibrâhîm ben Aboû 'l-Aghlab marcha alors contre Bâghâya et en commença le siège. Sitôt que cette nouvelle [P.34] parvint à Aboû 'Abd Allâh, il réunit ses troupes et partit en toute diligence, se faisant précéder de douze mille cavaliers dont le chef avait ordre de pousser jusqu'à Bâghâya, mais, au cas où Ibrâhîm se serait éloigné, de ne pas dépasser le défilé d'El-'Ar'âr. Or, la garnison de Bâghâya avait vigoureusement résisté aux attaques des assiégeants, qui, déconcertés et effrayés par cette opiniâtreté, d'autre part informés bientôt de l'approche d'une armée de secours, battirent en retraite sur Laribus. Les troupes du Chiite ne trouvèrent à leur arrivée plus personne et se retirèrent également en emportant le butin qu'elles purent faire (2).

Quand le retour du printemps ramena la bonne saison, Aboû 'Abd Allâh réunit une armée de 200,000 hommes, tant fantassins que cavaliers, et de son côté Ziyâdet Allâh mit sous les ordres d'Ibrâhîm à Laribus des forces innombrables. Aboû 'Abd Allâh se mit en marche le 1er djomâda II 296 (24 février 909), et le choc avec ses ennemis fut terrible; le combat dura longtemps et paraissait devoir mal finir pour lui. Alors il envoya six cents fantassins de choix pour attaquer par derrière les

---

(1) Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 518) parle de Constantine (leçon que fournit aussi un manuscrit d'Ibn el-Athîr) au lieu de Kastiliya, et d'une ville, d'ailleurs inconnue, de Cassa, au lieu de Gafça. Il semble bien que les lectures d'Ibn el-Athîr et des *Druzes* (I, p. CCLXVIII) soient préférables ; ce sont celles que Wüstenfeld (p. 24) a adoptées, sans d'ailleurs rien dire de celles d'Ibn Khaldoûn. Cf. Fournel, II, 76 n.

(2) D'après le récit d'Ibn Khaldoûn (II, 518), les trois officiers chiites qui commandaient les troupes de secours battirent Ibrâhîm et le poursuivirent jusqu'au défilé d'El-'Ar'âr. Il y a, ajoute M. de Slane, un endroit de ce nom sur la route de Constantine à Batna.

troupes Aghlabides ; ce détachement était engagé dans le chemin qui lui avait été désigné quand il rencontra un corps ennemi envoyé par Ibrâhîm, qui avait eu la même idée que son adversaire. La lutte s'engagea dans un lieu resserré, et les Aghlabides eurent le dessous ; le stratagème employé par Aboû 'Abd Allâh s'étant alors ébruité, les troupes d'Ibrâhîm se débandèrent et s'enfuirent de tous côtés, chacun cherchant à regagner son pays. Ibrâhîm et une partie de son entourage se dirigèrent sur K'ayrawân, poursuivis par les vainqueurs qui se livraient au massacre et enlevaient du butin en argent, chevaux et approvisionnements. L'armée victorieuse entra à Laribus, où elle fit un grand massacre, et entre autres, dans la grande mosquée même, de plus de trois mille habitants, qui y avaient cherché un refuge, [P. 35] tandis que d'autre part la ville était livrée au pillage. Cette catastrophe eut lieu vers la fin de djomâda II (1), et Aboû 'Abd Allâh se retira ensuite à K'amoûda. L'annonce de ce désastre détermina la fuite de Ziyâdet Allâh du côté de l'Égypte, ce qui se fit de la manière que nous avons dit. Après son départ, les habitants de Rak'k'âda aussi s'enfuirent de nuit du côté de K'açr K'adîm (l'ancien château), de K'ayrawân et de Sousse, et les K'ayrawâniens, se jetant sur Rak'k'âda et usant du droit du plus fort, mirent cette ville au pillage pendant six jours ; les palais des Aghlabides furent entièrement dépouillés.

Ibrâhîm ben Aboû'l-Aghlab, à son arrivée à K'ayrawân, se rendit à l'hôtel du gouvernement, où la population se groupa autour de lui. Il fit proclamer par ses hérauts l'amnistie, s'efforça de ramener la confiance et exposa que la chute de Ziyâdet Allâh était le résultat de ses mauvais procédés de gouvernement ; la situation du

(1) Cette prise de Laribus est fixée au 23 djomâda II par le *Bayân* (p. 143), qui fait égorger non plus 3,000, mais 30,000 personnes dans la mosquée. C'est ce dernier chiffre que donne aussi Bekri, p. 160.

Chiite, ajouta-t-il, était peu sûre, et il s'engagea à le combattre et à les protéger, eux, leurs femmes et leur territoire, contre cet agresseur, s'il était lui-même soutenu par leur obéissance et leurs secours pécuniaires. Mais ils lui répondirent qu'ils n'étaient que des légistes, marchands et gens du vulgaire, qu'ils ne pouvaient se battre et n'avaient pas assez d'argent pour lui permettre de réaliser ses desseins, si bien qu'il les renvoya. A leur sortie, ses auditeurs racontèrent à la foule ce qu'il leur avait demandé, et alors éclatèrent les cris mêlés d'injures : « Fuis loin de nous, nous n'avons pas à t'obéir ! » Il dut donc se retirer précipitamment, poursuivi à coups de pierres (1).

A la nouvelle de la fuite de Ziyâdet Allâh, le Chiite, qui se trouvait du côté de Sebîba, porta son camp au Wâdi en-Nemel et se fit précéder à Rak'k'âda par 'Aroûba (2) ben Yoûsof et H'asan ben Aboû Khinzîr à la tête de mille cavaliers (3). Cette troupe y trouva les pillards en train d'enlever ce qui restait d'effets et de meubles, mais ils ne les inquiétèrent nullement et permirent à chacun d'emporter le fruit de ses rapines. Ces gens rentrèrent à K'ayrawân, et les récits qu'ils firent réjouirent la population, de sorte que les juristes et les principaux de la ville sortirent à la rencontre d'Aboû 'Abd Allâh, qu'ils saluèrent et félicitèrent de son succès. Il leur répondit

---

(1) Sur ce mouvement tenté par Ibrâhîm à K'ayrawân, cf. *Histoire des Berbères*, II, 519 ; *Religion des Druzes*, I, p. CCLXX ; *Bayân*, I, 145 ; Wüstenfeld, p. 29 ; Fournel, II, 79. Ibrâhîm ben Aboû'l-Aghlab et Ibrâhîm ben H'abechi paraissent être le même personnage, bien que le premier soit dépeint comme un brave, et le second comme un incapable; Fournel aussi (*ib.*, p. 80) admet cette identité.

(2) Ce nom, qu'Ibn Khaldoûn lit de la même manière, est aussi écrit Gharaweyh (*Bayân*, I, 146, et ailleurs), différence d'orthographe facilement explicable par le déplacement de points diacritiques. A en croire Dhahabi (*Moschtabih*, p. 358), c'est « 'Aroûba » qu'il faut lire.

(3) La marche des opérations est autrement relatée dans le *Bayân* (I, 146), qu'ont suivi Fournel et Wüstenfeld ; le récit d'Ibn Khaldoûn (II, 519) et celui des *Druzes* (I, p. CCLXX) se rapprochent du nôtre.

gracieusement, s'entretint avec eux et leur accorda [P. 36] l'amnistie. Enchantés de cet accueil, ils se mirent à exhaler les reproches qu'ils avaient à adresser à Ziyâdet Allâh et à rappeler ses mauvaises actions; mais il les arrêta : « Ce prince, dit-il, était puissant, ses forces étaient grandes, sa dynastie haut placée, et il n'a pas été inférieur à sa tâche; mais à l'ordre de Dieu il n'y a ni à résister ni à s'opposer. » Cette réplique leur ferma la bouche, et ils retournèrent à K'ayrawân. Le samedi 1er redjeb 296 (25 mars 909), il fit son entrée à Rak'k'âda et descendit dans l'un des palais (1); il distribua les habitations aux Ketâma, vu qu'il n'y restait plus aucun habitant. Mais il fit proclamer une amnistie, et la population vint se réinstaller dans ses demeures. Il envoya des gouverneurs dans les provinces et fit rechercher et mettre à mort les malfaiteurs. Par ses ordres, les biens, armes, etc., de Ziyâdet Allâh furent rassemblés, et dans la quantité de ces richesses figuraient de nombreuses esclaves de valeur et très belles. Il se fit amener une femme vertueuse appartenant au prince déchu et qu'on lui avait dit être chargée de prendre soin d'elles; il la traita bien, lui confia la garde de ces belles filles et assigna de quoi pourvoir à leurs besoins sans même jeter un regard sur aucune d'entre elles. Le vendredi arrivé, il fit faire la *khotba* à Rak'k'âda et à K'ayrawân, mais sans qu'il y fût prononcé aucun nom de prince. De même, la monnaie qu'il fit frapper ne portait pas de nom, mais, au lieu de cela, d'un côté : « La preuve de Dieu est arrivée », et de l'autre : « Puissent les ennemis de Dieu être dispersés! » On grava sur les armes : « Instrument pour la voie de Dieu », et la cuisse des chevaux fut marquée des mots : « A Dieu appartient la royauté ». Quant à lui, il continua de porter ses vêtements communs et grossiers, et à prendre une nourriture peu recherchée et en petite quantité (2).

(1) Dans le K'açr eç-Çah'n, dit le *Bayân* (I, 147 et 157).

(2) Sur les diverses mesures que prit alors Aboû 'Abd Allâh,

Marche d'Aboû 'Abd Allâh sur Sidjilmâsa et apparition du Mahdi

Quand le pouvoir d'Aboû 'Abd Allâh fut solidement établi à Rakkâda et dans le reste de l'Ifrîk'iyya, son frère cadet Aboû 'l-'Abbâs Mohammed vint le trouver, ce qui lui causa une grande joie. Alors il partit de Rakkâda en ramad'ân (1) de cette année (mai-juin 909), après avoir confié l'Ifrîk'iyya à son frère Aboû 'l-'Abbâs et à Aboû Zâki (2), et s'avança suivi de forces considérables, ce qui jeta l'effroi dans tout le Maghreb : [P. 37] la crainte saisit les Zenata, et les Kabyles, s'écartant sur son passage, envoyèrent des députés lui porter leur soumission. Quand il approcha de Sidjilmâsa et que la chose parvint aux oreilles de l'émir de cette ville, El-Yasa' ben Midrâr, ce prince fit demander au Mahdi, qu'il détenait prisonnier, ainsi que nous l'avons dit, quelles étaient son origine et sa situation et si c'était à cause de lui que venait Aboû 'Abd Allâh ; mais le captif jura qu'il était un simple marchand et qu'il n'avait jamais vu ce général, non plus qu'il ne le connaissait. Lui et son fils Aboû 'l-K'âsim furent enfermés chacun dans un local séparé et sous la surveillance de gardiens ; le fils, interrogé, ne s'écarta en rien des réponses de

---

cf. *Bayân*, I, 148 et 158. Comme d'habitude, le récit de la *Religion des Druzes* (I, p. CCLXXI) ressemble au nôtre, et il en est à peu près de même de celui d'Ibn Khaldoûn (II, 519). Voir aussi Fournel, II, 88; Wüstenfeld, 31.

(1) Le 15 ramadân ou 6 juin 909, d'après le *Bayân* (I, 150).

(2) Aboû Zâki Temmâm ben Mo'ârik Adjâni (*Berbères*, II, 513, 520 et ailleurs ; le *Bayân*, I, 150 et 163, lit *Adjâbi*, probablement à tort ; c'est cette dernière lecture qu'a adoptée Wüstenfeld, p. 33). Ce personnage n'est pas le frère d'Aboû 'Abd Allâh, comme l'a dit de Sacy (*Druzes*, I, CCLXXII et CCLXXVI) ; Quatremère (*J. Asiat.* 1836, II, 116), parle aussi des « deux frères » d'Aboû 'Abd Allâh. Le même nom est défiguré en « Abârek Temâm Ibn Aarrek » par Cherbonneau (*J. Asiat.*, 1855, t. I, p. 534). Cf. Fournel, II, 89.

son père, et des gens qui étaient avec lui, malgré les coups qu'on leur donna, ne voulurent rien avouer. Aboû 'Abd Allâh, qui apprit tout ce qui se passait, en était fort affligé : il députa à El-Yasa' pour tâcher de se le concilier, affirmant qu'il ne venait pas combattre, mais qu'il avait à traiter avec lui une affaire importante ; il y ajoutait de magnifiques promesses. Mais El-Yasa' jeta la lettre et fit exécuter les messagers. En vain le Chiite, qui craignait pour la vie du Mahdi, renouvela, toujours sans nommer ce dernier, sa tentative de conciliation ; ses envoyés furent de nouveau mis à mort. Alors il s'avança à marches forcées et vint camper à proximité d'El-Yasa' ; la bataille s'engagea et dura jusqu'à la fin du jour ; puis, El-Yasa' et ses parents et cousins profitèrent des ténèbres pour s'enfuir, tandis que le Chiite et ses troupes, incertains du sort du Mahdi et de son fils, passèrent toute la nuit dans l'anxiété. Le lendemain matin, les habitants de Sidjilmâsa vinrent lui annoncer la fuite d'El-Yasa', de sorte qu'il pénétra dans la ville, se rendit au lieu où était détenu le Mahdi et les rendit, lui et son fils, à la liberté (1). Alors les soldats firent éclater une joie si vive qu'ils faillirent en perdre la tête. Le Chiite fit monter à cheval ceux qu'il venait de délivrer, et lui-même, entouré des chefs kabyles, les précéda à pied ; versant des larmes de joie, il criait au peuple : « Voilà votre maître ! », et conduisit ainsi le cortège jusqu'à la tente spécialement préparée pour le Mahdi et où il l'installa. On fit poursuivre El-Yasa', qui fut pris et exécuté après avoir été soumis à la bastonnade (2).

---

(1) Certains prétendent qu'El-Yasa' aurait, à l'approche d'Aboû 'Abd Allâh, fait exécuter le Mahdi, à qui le vainqueur, pour ne pas perdre tout le fruit de ses peines, aurait substitué un esclave juif (Ibn Khallikân, II, 78 ; Wüstenfeld, 35). L'entrée à Sidjilmâsa du hardi et dévoué libérateur eut lieu le 7 dhoû 'l-hiddja 296 ou le 26 août 909 (Ibn Khallikân, II, 79 ; *Bayân*, I, 151 ; Wüstenfeld, 35).

(2) El-Yasa' fut livré par les Benoû Khâlid vers la fin de 296 ou

Le Mahdi passa à Sidjilmâsa les quarante jours qui suivirent sa délivrance et se rendit ensuite en Ifrîk'iyya. Il se fit remettre et emporta avec lui les trésors entassés à Inkidjân, [P. 38] (1) puis arriva dans la dernière décade de rebi' II 297 (vers la mi-décembre 909) à Rak'-k'âda. Alors finit le pouvoir des Aghlabides et celui des Benoû Midrâr, cette dernière dynastie ayant fourni à Sidjilmâsa des princes, dont était El-Yasa', pendant cent trente ans ; de même la dynastie des Benoû Rostem, qui avait régné à Tâhert pendant cent soixante ans (2). Tous ces territoires se trouvèrent réunis dans les mains du Mahdi.

Quand il approcha de Rak'k'âda, les habitants de cette ville et ceux de K'ayrawân se portèrent à sa rencontre pour le saluer : devant lui marchaient à pied Aboû 'Abd Allâh et les chefs des Ketâma, et il était suivi de son fils. Il reçut très bien ceux qui venaient lui apporter leurs hommages, puis les congédia. Il s'installa dans un des palais de Rak'k'âda et fit dans toutes les provinces faire la *khotba* du vendredi (3) en son nom sous le titre de *Mahdi, prince des croyants*. A la suite de la principale prière du vendredi, un homme du nom d'Ech-Chérîf, entouré des missionnaires *(dâ'i)*, tint une séance à laquelle le peuple fut contraint par la violence

---

le commencement de 297, car les deux dates sont données (*Bayân*, I, 152 et 156 ; *Introduction* d°, p. 36 ; Fournel, II, 94).

(1) Le fragment qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, est traduit par Amari (*Bibl. ar. sic.*, I, 406).

(2) Les Midrarides régnèrent 160 ans, d'après Bekri (p. 330), qui ajoute que les uns les font commencer en 104 et d'autres en 202 ; leurs débuts seraient de l'année 140, d'après Ibn Khaldoûn (*Berbères*, I, 261). Bekri (p. 160) parle de la conquête de Tâhert par le Chiite et attribue à la dynastie Rostemide une durée de 130 ans ; mais comme il la fait commencer en 144, la différence entre ce nombre et 296 fait conclure à 152 ans. Il faut déduire une durée de 135 ans, représentant la différence entre 161 et 296, du récit du *Bayân* (I, 203-204 ; cf. *Introd.*, p. 114).

(3) Litt., et le vendredi [qui suivit son arrivée ?] il fit faire, etc.

à assister et où l'on prêcha la nouvelle doctrine. Ceux des assistants qui l'embrassèrent, et qui furent d'ailleurs en petit nombre, reçurent des libéralités ; mais ceux qui s'y refusèrent furent emprisonnés, et même nombre de ces récalcitrants furent punis de mort.

Aboû 'Abd Allâh fit passer les jeunes filles ayant appartenu à Ziyâdet Allâh sous les yeux du Mahdi, qui en choisit le plus grand nombre tant pour lui que pour son fils, et qui distribua les autres aux chefs des Ketâma. De même il répartit entre ceux-ci les diverses provinces de l'Ifrîk'iyya, organisa les bureaux, préleva les impôts, et l'affermissement de son pouvoir amena une soumission générale et l'installation en tous lieux de ses agents (1). Il nomma en Sicile El-H'asan ben Ah'med ben Aboû Khinzîr, qui, arrivé à Mâzera le 10 dhoû 'l-hiddja 297 (19 août 910), nomma à Girgenti son propre frère (2) et institua, en qualité de kâdi, Ish'âk' ben el-Minhâl, qui fut le premier kâdi nommé en Sicile au nom du Mahdi. En 298 (8 septembre 910), Ibn Aboû Khinzîr marcha à la tête d'un corps d'armée contre Demona (دمنش), et après s'être livré au pillage et à l'incendie, il regagna Palerme. Au bout de peu de temps, le mécontentement soulevé par sa mauvaise administration [P. 39] provoqua une émeute ; on le jeta en prison et l'on informa le Mahdi des événements. Le souverain accepta les excuses qui lui étaient présentées et le remplaça par 'Ali ben 'Omar Balawi, qui arriva en Sicile le dernier jour de dhoû 'l-hiddja 299 (16 août 912).

Exécution d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i et de son frère Aboû 'l-'Abbâs

'Obeyd Allâh ordonna l'exécution du Chî'i en 298

(1) Cf. le récit un peu plus détaillé du *Bayân* (I, 158) ; Wüstenfeld, p. 40.

(2) 'Ali ben Ah'med (*Bayân*, I, 169 ; Fournel, II, 102).

(8 septembre 910) dans les circonstances que voici. Devenu maître du pays et reconnu par les populations, le Mahdi commença à traiter les affaires par lui-même et à restreindre les pouvoirs d'Aboû 'Abd Allâh et de son frère Aboû 'l-'Abbâs. La jalousie commença à ronger celui-ci, qui trouvait pénible de se voir priver des droits de commander et de disposer de la fortune des autres. Il se mit, dans le salon de son frère, à dénigrer et à déchirer le Mahdi ; en vain Aboû 'Abd Allâh, qui désapprouvait ces propos, voulait l'en empêcher, l'autre y revenait toujours de plus belle. Un jour enfin il dit le fond de sa pensée : « C'est toi qui as fondé un empire et produit celui qui t'en éloigne, alors qu'il devrait respecter tes droits. »

Son insistance finit par agir sur son frère, qui dit un jour au Mahdi : « Le respect dont tu jouirais aux yeux des populations serait plus grand si tu restais dans ton palais en me laissant le soin de commander aux Ketâma, dont je connais bien les usages ». Ces paroles prouvèrent au Mahdi la réalité de ce qu'on lui avait déjà dit au sujet des deux frères, mais il se borna à y répondre par des amabilités. Aboû' l-'Abbâs commença alors à procéder par allusions en causant avec les chefs, et quand il en trouvait de bien disposés, il s'ouvrait à eux, leur disait que leurs services n'avaient pas été suffisamment récompensés et leur rappelait que les richesses emportées d'Inkidjân par le Mahdi ne leur avaient pas été distribuées. Le Mahdi était au courant et laissait faire; Aboû 'Abd Allâh usait de ménagements (1). Puis Aboû' l-'Abbâs alla plus loin : « Cet homme n'est pas celui à qui nous nous sommes engagés à obéir et pour qui nous avons fait de la propagande, car le Mahdi doit

---

(1) Il y eut alors, d'après le *Bayân* (I, 161 ; Fournel, II, 101 ; Wüstenfeld, 41) une expédition du côté de Ténès sous les ordres d'Aboû 'Abd Allâh. Voir aussi *Berbères*, II, 521.

marquer la pierre de son sceau (1) et faire des miracles [P. 40] éclatants ». Ces discours finirent par faire impression sur nombre d'hommes, notamment sur le grand cheykh des Ketâma (2), qui redit au prince ces propos en ajoutant : « Si tu es véritablement le Mahdi, exécute un miracle qui fasse tomber nos doutes ! » Mais le Mahdi le fit mettre à mort, et Aboû 'Abd Allâh commença à ressentir des craintes en s'apercevant qu'il avait changé de dispositions à son égard (3). Lui, son frère et d'autres encore qui se réunissaient chez Aboû Zâki s'entendirent pour mettre à mort le Mahdi; ils n'avaient avec eux qu'un petit nombre des tribus des Ketâma. Mais un de ceux qui se donnaient pour un complice les trahissait et révélait tout au prince, chez qui les conjurés pénétrèrent plusieurs fois sans oser réaliser leur projet.

Au sortir d'une conférence nocturne tenue chez Aboû Zâki, Aboû 'Abd Allâh remit son vêtement à l'envers et se

---

(1) L'éditeur a imprimé يختم بالحجة au lieu de يختم الحجر que portent deux de ses mss, auxquels il faut ajouter celui de Bibars ; de plus, le texte du *Bayân* (I, 161) porte ويطبع بخاتمه في الجندل et celui du *Mokaffa* (f. 221) يختم بخاتمه البلاد. Je ne crois donc pas que la leçon de Tornberg doive être acceptée ; mais j'ai fait, pour comprendre cette allusion, de vaines recherches dans la *Tedhkira* de Kortobi, dans les *Mechârik el-anwâr fî fawz ahl el-i'tibâr* (Miçr, 1297 hég.), dans Ibn el-Wardi et dans les deux traités spéciaux, mss d'Alger n[os] 724, 4° et 857, et ailleurs encore ; les indigènes n'ont pu davantage me renseigner. Il semble qu'il s'y agisse de la *brique d'argent* que constitue le Mahdi par opposition à la *brique d'or*, laquelle est le Prophète lui-même (*Prolégomènes*, trad., II, 193 ; éd. de Boulak, I, 271).

Il est à remarquer que de Sacy, qui, dans le récit de tous ces événements, a pris pour guide principal Bibars Mançoûri sans d'ailleurs en faire une traduction serrée, se borne à ceci : « Il alla jusqu'à dire que cet homme n'était point le Mehdi, puisque le Mehdi devait faire des miracles étonnants ».

(2) Le nom de ce personnage était Aboû Moûsa Hâroûn ben Yoûnos (*Mokaffa*, f. 221).

(3) Mêmes détails dans les *Druzes*, I, CCLXXV, et dans le *Mokaffa*.

présenta ainsi chez le prince, qui remarqua le désordre de sa toilette, mais ne lui en dit rien. Trois jours de suite, le vêtement resta dans le même état, et alors le Mahdi lui demanda comment il avait pu depuis trois jours laisser son vêtement retourné, ce qui indiquait qu'il ne s'était pas déshabillé : « Je n'en savais rien, repartit Aboû 'Abd Allâh, et je m'en aperçois à l'instant. — Et où donc étais-tu hier et les nuits précédentes ? » Comme le Chiite gardait le silence : « N'as-tu pas, reprit le prince, passé la nuit chez Aboû Zâkî? — C'est vrai. — Et pourquoi es-tu sorti de chez toi? — C'est que j'avais peur. — Un homme peut-il avoir peur d'un autre que son ennemi? » Cette conversation prouva à Aboû 'Abd Allâh que le Mahdi était au courant de ce qu'il tramait. Il sortit donc pour informer ses complices, qui, saisis de frayeur, s'abstinrent de paraître. Cela fut rapporté au Mahdi, auprès de qui se trouvait Ibn el-K'adîm, l'un des conjurés (1), entre les mains de qui se trouvaient de grandes richesses provenant de Ziyâdet Allâh. Cet homme s'offrit au Mahdi pour lui amener les autres, ce qu'il fit en effet, et le prince alors ne put plus douter de la vérité des rapports qui lui avaient été faits sur lui. Il agit néanmoins à l'égard de ces hommes avec une douceur [apparente], et les envoya de côté et d'autre. A Aboû Zâki il donna le commandement de Tripoli, mais en adressant à son représentant en cette ville l'ordre de le mettre à mort dès son arrivée, ce qui fut fait, et la tête du malheureux fut envoyée au Mahdi. Ibn el-K'adîm s'enfuit, mais fut repris et exécuté conformément aux ordres du souverain. 'Aroûba (2) et quelques guerriers, chargés de surveiller les deux frères Aboû 'Abd Allâh et Aboû' l-'Abbâs et de leur donner la mort, [P. 41] atten-

(1) Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 522) et Makrîzi (*Mokaffa*, f. 221 v°) citent aussi le nom de ce personnage, que le *Bayân* mentionne également et appelle 'Abd Allâh ben Mohammed (I, 167).

(2) Sur cette exécution, cf. le récit du *Bayân* (I, 163).

dirent qu'ils approchassent du palais, et ʻAroûba (1) se jeta alors sur Aboû ʻAbd Allâh, qui lui cria : « Arrête, ô mon fils! — Celui à qui tu nous as enjoint d'obéir, repartit ʻAroûba, nous a donné l'ordre de te mettre à mort ». Les deux frères périrent le jour même où Aboû Zâkî subissait le dernier supplice (2).

Le Mahdi lui-même, dit-on, prononça les dernières prières sur Aboû ʻAbd Allâh et ajouta ces mots : « Veuille Dieu, ô Aboû ʻAbd Allâh, avoir pitié de toi et te récompenser pour tout le mal que tu t'es donné! » L'exécution de ces deux frères provoqua le soulèvement de leurs partisans; mais le Mahdi en personne monta à cheval, et les promesses de pardon qu'il fit ramenèrent le calme ; puis il se mit à la poursuite des révoltés et les massacra. Des troubles surgirent encore entre les Ketâma et les habitants de K'ayrawân, mais furent apaisés par le Mahdi après qu'il y eut eu nombre de morts (3). Il empêcha aussi les missionnaires *(dâʻi)* de faire auprès du bas peuple de la propagande en faveur des doctrines chiʻites.

Quand ce prince vit son pouvoir bien établi, il désigna en qualité d'héritier présomptif son fils Aboû 'l-K'âsim Nizâr. Les Ketâma, ayant regagné leur pays, installèrent un enfant, qui était, disaient-ils, le Mahdi, en ajoutant qu'il était prophète et recevait des révélations de Dieu ; ils disaient encore qu'Aboû ʻAbd Allâh était toujours en vie. Ils marchèrent alors sur la ville de Mîla, et le Mahdi, apprenant leur tentative, envoya contre eux son fils Aboû 'l-K'âsim, qui les serra de près, leur livra divers

---

(1) Aroûba (ou G̨haraweyh, *suprà*, p. 298, n. 2) serait celui qui aurait trahi les conjurés (*Bayân*, I, 161 ; cf. 163, 164 ; *Berbères*, II, 522 ; Fournel, II, 107). Le *Mokaffa* l'appelle Aboû Gharaweyh (ou Gharaweyh) ben Yoûsof, en ajoutant que le Mahdi l'avait connu à Sidjilmâsa.

(2) Le 19 février 911, ou, d'après le *Mokaffa*, le 15 djomâda II = 17 février; sur cette date, cf. Fournel, II, 106 ; Wüstenfeld, 44.

(3) Cf. *Berbères*, II, 523; *Druzes*, I, p. CCLXXVI; *Bayân*, I, 165 ; Fournel, II, 108 ; Wüstenfeld, 44.

combats et finit par les battre; il les poursuivit et les refoula jusqu'à la mer en leur tuant beaucoup de monde; il mit aussi à mort l'enfant qui leur avait servi d'instrument (1).

La Sicile s'étant révoltée sous Ibn Wahb, il envoya une flotte qui se rendit maîtresse de l'île. Ibn Wahb, qui lui fut amené, fut mis à mort (2). Il fit aussi une expédition contre Tâhert, qui s'était soulevée : il resta vainqueur et massacra les révoltés. Plusieurs Aghlabides, qui étaient rentrés à Rak'k'âda à la suite de la mort de Ziyâdet Allâh, furent également punis de mort (3).

[P. 50] En 299 (28 août 911), les habitants de Tripoli du Gharb se révoltèrent contre le Mahdi 'Obeyd Allâh, qui la fit assiéger par une armée, mais en vain. Il y envoya alors, en djomâda II 300 (janvier-février 913), son fils Aboû'l-K'âsim, qui en poursuivit le siège sans se lasser et en livrant de vifs combats. Les assiégés, manquant de vivres, finirent par manger jusqu'aux cadavres, et la ville fut enfin emportée de vive force. Le vainqueur épargna les habitants, mais imposa des amendes considérables aux instigateurs de la révolte et se fit rembourser par les autres tout l'argent que lui avait coûté son armée en s'assurant à titre d'otages des principaux de la ville. Il se retira après y avoir installé un gouverneur de son choix (4).

La même année, K'ayrawân fut éprouvée par des tremblements de terre dont l'intensité et l'importance dépassèrent ce qu'on avait vu jusqu'alors (5).

(1) Cf. *Bayân*, I, 166 et 167; *Berbères*, II, 523; Fournel, II, 111.

(2) Ces deux lignes relatives à la Sicile figurent dans la *Biblioteca* d'Amari à la p. 408, note, où ce savant corrige « Wahb » en « Korhob ». La lecture *Wahb* est aussi celle du ms de Bibars. Comparez Ibn Khaldoûn, *Berbères*, II, 524-25; *Biblioteca*, II, 189.

(3) Cf. *Bayân*, I, 165; *Berbères*, II, 523; Fournel, II, 108; Wüstenfeld, 45.

(4) Il est parlé de cette révolte dans le *Bayân* (I, 168 et 169); *Berbères* (II, 524).

(5) Cf. *Bayân*, I, 166.

Les habitants de cette ville se soulevèrent contre les Ketâma, dont ils tuèrent environ un millier (1).

[P. 53] **La Sicile se soumet à El-Mok'tadir, puis repasse sous l'autorité du Mahdi** (2)

'Ali ben 'Omar, que nous avons dit avoir été nommé en 297 (*lisez* 299 = 19 sept. 909) par le Mahdi, gouverneur de Sicile, était un vieillard au caractère doux dont les procédés déplurent aux Siciliens, de sorte que ceux-ci lui enlevèrent le pouvoir pour le confier à Ah'med ben K'orhob. Ce dernier, quand il eut l'autorité entre les mains, envoya contre la Calabre un corps expéditionnaire qui en revint en ramenant du butin et des prisonniers.

En 300 (17 août 912), il envoya assiéger le fort reconstruit de Taormine, par son fils 'Ali avec un corps d'armée; son intention était, une fois cette ville prise, d'y envoyer ses enfants, ses biens et ses esclaves, pour s'y retirer le jour où il verrait les Siciliens se dégoûter de lui. Au bout de six mois de siège, les soldats d''Ali témoignèrent de l'insubordination, refusèrent de rester plus longtemps et incendièrent sa tente et les bagages; ils cherchèrent même à le tuer, mais les Arabes les en empêchèrent. [P. 54] Alors Ah'med ben K'orhob invita le peuple à reconnaître El-Mok'tadir (le khalife abbaside), et son appel ayant été entendu, on prononça la *khotba* au nom de ce khalife au lieu de celui du Mahdi. Ibn K'orhob envoya une expédition maritime contre le littoral d'Ifrîkiyya; El-H'asan ben Aboû Khinzîr, qui

---

(1) Cf. *Berbères*, II, 523; *Bayân*, I, 166, et la note 3 de la p. 307; Fournel, II, 109; Wüstenfeld, 44 et 45.

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* d'Amari (I, 307). 'Ali ben 'Omar Belawi fut nommé en Sicile le 16 août 912 (*suprà*, p. 303). Cf. *Bayân*, I, 169; Fournel, II, 110.

commandait la flotte du Mahdi, essaya de lui tenir tête, mais ses bâtiments furent incendiés, lui-même fut tué et sa tête fut envoyée à Ibn-K'orhob. La flotte sicilienne s'avança alors contre Sfax, qu'elle ruina, puis fit voile pour Tripoli ; mais là se trouvait El-K'â'im, fils du Mahdi, et elle dut se retirer.

El-Mok'tadir fit parvenir les robes noires et les drapeaux (abbasides) à Ibn K'orhob, qui envoya ensuite des bateaux chargés de troupes de débarquement en Calabre ; ces soldats y semèrent la ruine et en revinrent en ramenant du butin. Il expédia aussi une flotte contre l'Ifrîkiyya, mais celle du Mahdi lui tint tête et s'empara des bâtiments d'Ibn K'orhob (1). Cet événement fut le signal du déclin du pouvoir de ce chef : le peuple, qui jusqu'alors l'avait redouté, se livra à des entreprises contre lui, et les habitants de Girgenti, perdant toute crainte (2), se révoltèrent contre lui et écrivirent au Mahdi. Les autres musulmans, voyant cela, s'adressèrent aussi à ce prince, mais, pour éviter la guerre civile, ils s'emparèrent en 300 (17 août 912) de la personne d'Ibn K'orhob, qu'ils envoyèrent enchaîné, de même que plusieurs des intimes de ce chef, au Mahdi. Celui-ci les fit égorger sur la tombe d'Ibn Khinzîr et nomma en Sicile Aboû Sa'îd Moûsa ben Ah'med, avec qui il envoya de nombreux cheykhs des Ketâma ; ils débarquèrent à Trapani. Le Mahdi prit cette précaution parce qu'Ibn K'orhob lui avait autrefois écrit que les Siciliens étaient très turbulents et n'obéissaient pas à leurs émirs, dont ils pillaient les biens ; que cette situation ne pouvait être changée que par la présence de troupes qui les domptassent et enlevassent le pouvoir aux chefs

---

(1) Sur la révolte d'Ibn K'orhob, cf. le récit du *Bayân* (I, 169, 170, 175 et 176) traduit par Amari, *Biblioteca*, II, 22 ; Desvergers, *Hist. de l'Afrique*, p. 159 ; *Berbères*, II, 524 ; Fournel, II, 113.

(2) Amari (I, 410) corrige le mot خاف « craindre » en خالف « faire opposition ».

locaux. En effet, la crainte de ce que pourraient faire les troupes nouvellement débarquées, fit que les habitants de Girgenti, de la capitale (المدينة) et d'autres Siciliens contractèrent alliance, et Aboû Sa'îd, pour se garder contre eux, éleva une muraille qui s'étendait jusqu'à la mer et qui laissait le port de son côté. [P. 55] Le résultat du combat qui fut livré fut la mise en fuite des Siciliens, dont plusieurs chefs furent tués et d'autres faits prisonniers. Les habitants de la capitale (Palerme) demandèrent alors et obtinrent quartier; mais le vainqueur excepta les deux instigateurs de la révolte, qui lui furent livrés et qu'il envoya au Mahdi en Ifrîkiyya. Il prit possession de la capitale, dont il ruina les portes; puis il reçut du Mahdi une lettre lui enjoignant d'accorder une amnistie complète à la masse du peuple.

[P. 55] **Mort d'‘Abd Allâh ben Moh'ammed, souverain d'Espagne, et avènement d'‘Abd er-Rah'mân en-Nâcir.**

En rebi‘ I de l'an 300 (oct.-nov. 912) mourut, à l'âge de quarante-deux ans, ‘Abd Allâh ben Moh'ammed ben ‘Abd er-Rah'mân ben el-Hakam ben Hichâm ben ‘Abd er-Rah'mân ben Mo‘âwiya l'Omeyyade, qui régna en Espagne pendant vingt-cinq ans et onze mois. Il était d'un blond roux et de taille moyenne; il avait les yeux bleus et se teignait en noir. Il laissa dix enfants mâles, en outre d'un onzième, Moh'ammed, qu'il avait puni de mort pour quelque crime. Le fils de celui-ci succéda à son grand-père; il s'appelait ‘Abd er-Rah'mân en-Nâçir ben Moh'ammed ben ‘Abd Allâh ben Moh'ammed ben ‘Abd er-Rahmân ben el-Hakam ben Hichâm ben ‘Abd er-Rah'mân ed-Dâkhil (le nouveau-venu en Espagne) ben Mo‘âwiya ben Hichâm ben ‘Abd el-Melik ben Merwân ben el-H'akam l'Omeyyade, et avait pour mère une

concubine du nom de Marta. Il n'avait que vingt jours lors de la mort de son père, et ce fut une nouveauté de voir un souverain si jeune, alors qu'il y avait à côté de lui ses oncles et grands-oncles. Ceux-ci pourtant ne lui firent pas d'opposition, et son autorité s'étendit sur le territoire entier du royaume. Avant qu'il régnât, des châteaux-forts du canton de Malaga et celui de Bobastro s'étaient insurgés, mais il dirigea des attaques contre celui-ci et rétablit la paix. [P. 55] Tolède aussi s'était révoltée, mais il soumit également cette ville ; en un mot, il ne déposa les armes qu'après avoir contraint les rebelles à une obéissance qui dura plus de vingt ans. Pendant son règne, tout marcha correctement et la paix régna sous ce prince observateur de ses devoirs (1).

En l'an 300 (17 août 912), arriva à Baghdâd un messager envoyé par le gouverneur de Bark'a — localité qui, avec une étendue de quatre parasanges en deçà, dépend du territoire égyptien, tandis que la portion par delà dépend du Maghreb — avec la nouvelle qu'un hérétique avait fomenté un soulèvement, mais qu'il avait été battu et qu'un grand nombre des insurgés avaient été tués. Cet homme était d'ailleurs porteur d'un grand nombre de nez et d'oreilles des victimes (2).

[P. 63] En 301 (6 août 913), le Mahdi équipa des troupes qu'il expédia, sous le commandement de son fils Aboû' l-K'âsim, contre l'Égypte (3). Cette armée, partie d'Ifrîkiyya, se mit en marche dans la direction de Bark'a, qu'elle conquit au mois de dhoû 'l-hiddja. Elle poursuivit

---

(1) Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, III, 33 et s. Bekri parle à plusieurs reprises d'En-Naçir (p. 222, 223, 226, 231, 235, 238 et 240).

(2) Je crois que ni Ibn Khaldoûn ni le *Bayân* ne parlent de cette révolte.

(3) Cette première tentative contre l'Égypte est-elle de 301 ou de 302 ? Voir Fournel, II, 116 ; Ibn Khaldoûn, II, 524 ; *Bayân*, I, 171 et 172 ; Ibn Khallikân, III, 181 ; Wüstenfeld, 49 ; de Goeje, *Mémoire sur les Carmathes*, p. 69 et 78.

ensuite sa marche, conquit Alexandrie et le Fayyoûm, puis, la plus grande partie du pays étant tombée entre ses mains, elle en réduisit les habitants à l'extrémité. Mais alors El-Mok'tadir billâh expédia une armée nombreuse commandée par son eunuque Mou'nis, qui combattit les envahisseurs, les mit en fuite et les refoula dans le Maghreb.

[P. 66] En 302 (26 juillet 914), le Mahdi Aboû Moh'ammed 'Obeyd Allâh l'Alide expédia d'Ifrîkiyya contre Alexandrie une armée commandée par H'abâsa (1), l'un de ses généraux, qui arriva par mer et conquit cette ville ; puis il s'avança de là contre Miçr et établit son camp entre Alexandrie et Miçr. A cette nouvelle, El-Mok'tadir envoya en Égypte des troupes commandées par l'eunuque Mou'nis et bien munies d'armes et d'argent. En djomâda I (novembre-décembre), les deux armées se livrèrent une bataille [P. 67] acharnée, où chacune fit des pertes très sensibles tant en tués qu'en blessés ; ensuite eut lieu une seconde rencontre dans des conditions analogues, puis une troisième et une quatrième ; les Maghrebins furent enfin mis en déroute, ayant perdu sept mille hommes, tant tués que prisonniers, tandis que le reste prenait la fuite. A la suite de cette affaire, qui eut lieu le dernier jour de djomâda II (29 janvier 914), H'abâsa, qui se retira au Maghreb avec les autres, fut mis à mort par ordre du Mahdi (2).

En la même année, 'Aroûba ben Yoûsof Ketâmi se révolta à K'ayrawân contre le Mahdi et groupa autour de lui un grand nombre de Ketâma et de Berbères. Le

(1) Ainsi devrait s'écrire ce nom, dont l'orthographe varie, d'après Dhahabi, *Moschtabih*, p. 139 ; il faudrait, au contraire, si l'on en croit le *Kamoûs*, écrire « Khobâcha ».

(2) Selon le *Bayân* (I, 172 et s.), cette campagne fut entreprise en 302 simultanément par Aboû'l-Kâsim et H'abâsa ; selon Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 524 ; cf. Fournel, II, 117), Aboû'l-Kâsim arriva en 301, et la flotte commandée par H'abâsa ne se montra que l'année suivante. La révolte d'Aroûba (*Berbères*, *l. l.*) fut causée par la mise à mort de son frère.

Mahdi le fit combattre par son client Ghâlib, qui livra aux insurgés une sanglante bataille dans la plaine (حصر) de K'ayrawân. 'Aroûba et ses cousins périrent, ainsi qu'une foule innombrable de leurs partisans. Les têtes des chefs furent mises dans un panier et apportées au Mahdi, qui fit cette réflexion : « Retour étrange des choses d'ici-bas ! Voilà toutes ces têtes dans un panier, et le Maghreb tout entier paraissait trop étroit pour les troupes à qui elles commandaient ! »

[P. 70] **Fondation de Mehdiyya**

En 303 (16 juillet 915), le Mahdi se rendit en personne à Tunis, à Carthage et ailleurs pour rechercher sur le littoral un emplacement convenable pour y fonder une ville, car il avait trouvé dans les livres l'annonce du soulèvement que fomenterait Aboû Yezîd contre lui. C'est ainsi qu'il bâtit Mehdiyya, pour laquelle il ne trouva aucun emplacement ni plus convenable, ni plus sûr, car c'est une presqu'île jointe à la terre (par un isthme), ce qui la fait ressembler à la paume de la main se rattachant au poignet (1). Il l'édifia pour en faire sa capitale et l'entoura de murailles solides garnies de portes imposantes, dont chaque battant pesait cent quintaux. Les travaux de construction commencèrent le samedi 5 dhoû' l-k'a'da 303 (10 mai 916). Quand les murailles furent montées, il fit lancer par un archer une flèche dans la direction du Maghreb, et le projectile arriva jusqu'au *Moçalla :* « C'est jusque-là, » dit-il, « qu'arrivera le maître de l'âne, » désignant ainsi l'hérétique Aboû Yezîd, à cause de l'animal qui lui servait de monture. Il donnait lui-même aux ouvriers les ordres

(1) L'amiral J. de la Gravière a joint un petit plan de cette ville, l'*Africa* du moyen âge, à son livre *Les Corsaires barbaresques* (Paris, 1887).

nécessaires pour les travaux. Il fit ensuite creuser dans la montagne un arsenal *(dâr çinâ'a)* pouvant renfermer cent galères (1) et qui était fermé par une porte ; le sol fut creusé pour y installer des magasins à vivres et des citernes. On éleva aussi des habitations et des palais. Quand tout fut fini : « Je suis maintenant », dit-il, « tranquille quant au sort des filles fâtimides, » désignant ainsi ses propres filles (2). Ensuite il s'éloigna. Il disait, en contemplant les merveilleux travaux accomplis tant pour la ville même que pour ses fortifications, que tout cela n'était que pour une heure. Son dire se réalisa, car Aboû Yezîd arriva jusqu'à l'endroit où était tombée la flèche de l'archer, y séjourna une heure, puis se retira sans avoir obtenu aucun succès.

[P. 83] **Envoi par le Mahdi de troupes contre l'Égypte**

En 306 (13 juin 918), le Mahdi équipa une armée considérable qu'il confia à son fils Aboû 'l-K'âsim pour attaquer l'Égypte une seconde fois. Aboû 'l-K'âsim arriva devant Alexandrie en rebî' II 307 (30 août 919), et y pénétra (sans combattre), car elle fut abandonnée par le gouverneur qu'y avait placé El-Mok'tadir. El-K'â'im (Aboû 'l-K'âsim) s'avança de là sur Miçr, pénétra à Djîzeh, conquit Ochmoûneyn et une grande partie du Ça'îd. Il écrivit alors aux Mekkois [P. 84] pour les inviter à se soumettre, mais son appel resta sans succès.

---

(1) Certains font commencer la construction de Mehdiyya dès l'an 300 (*Bayân*, I, 170 ; Bekri, p. 72 et s., etc.) ; voyez les références indiquées par Fournel, II, 121, et Wüstenfeld, p. 48. Tidjâni parle des magasins qu'avait fait creuser le Mahdi lors de la construction de la ville *(Journ. as.*, 1853, I, 361).

(2) Ibn Khaldoûn lui fait dire « je suis tranquille quant au sort des Fâtimides (على الفواطم) » (éd. Boulak, IV, 38 ; trad., II, 525).

Ces faits ayant été portés à la connaissance de la cour de Baghdâd, El-Mok'tadir billâh fit partir en cha'bân (janvier 919) l'eunuque Mou'nis, qui gagna Miçr à marches forcées. Il y eut entre lui et (Aboû 'l-Kâsim) El-K'â'im une série de rencontres ; ce dernier reçut d'Ifrîk'iyya un secours consistant en quatre-vingts bâtiments qui vinrent jeter l'ancre à Alexandrie et qui apportaient l'eunuque Soleymân et Ya'k'oûb Ketâmi, deux braves guerriers. El-Mok'tadir fit aussi partir de T'arsoûs des bâtiments au nombre de vingt-cinq, porteurs de naphte et d'approvisionnements et qui étaient commandés par Aboû 'l-Yomn. Une bataille navale eut lieu près de Rosette, et la flotte d'El-Moktadir resta victorieuse : elle brûla nombre de vaisseaux ennemis et tua ou fit prisonniers la plupart des guerriers qui les montaient : Soleymân et Ya'koûb notamment furent réduits en captivité. Beaucoup de prisonniers furent relâchés, mais il en fut aussi exécuté beaucoup. Soleymân mourut en prison à Miçr, et Ya'koûb fut transporté à Baghdâd, d'où plus tard il put s'échapper et regagner l'Ifrîkiyya. D'autre part, l'armée d'El-K'â'im livra aussi de nombreux combats à celle de Mou'nis, lequel resta vainqueur et reçut alors le surnom de El-Moz'affer. Puis la peste et la disette exercèrent des ravages dans les rangs de l'armée vaincue, qui perdit beaucoup d'hommes et de chevaux ; les survivants regagnèrent l'Ifrîk'iyya, non sans avoir été l'objet d'une longue poursuite de la part du vainqueur (1). El-K'â'im rentra à Mehdiyya en redjeb de cette année (2).

[P. 89] En 307 (2 juin 919), Themel, chef d'une expédition navale, infligea une défaite à la flotte du Mahdi

---

(1) Sur cette expédition, cf. *Bayân*, I, 184 et 185 ; Ibn Khaldoûn, II, 526, etc.; et Fournel, II, 136 ; Wüstenfeld, 54. Les deux expéditions de 301 et de 307 sont aussi rappelées par Ibn Khallikân (III, 181).

(2) Il faut sans doute comprendre *en redjeb 309* (novembre 921), d'après le *Bayân*, I, 190 ; cf. Wüstenfeld, p. 57, et Fournel, II, 140.

l'Alide : il tua une partie de ceux qui la montaient et fit prisonnier un eunuque de ce prince (1).

[P. 116] **Victoires remportées par les Siciliens** (2)

En 313 (28 mars 925), les troupes de Sicile commandées par leur émir Sâlim ben Râchid [P. 117] et renforcées par un corps d'armée que le Mahdi avait envoyé d'Ifrîk'iyya, marchèrent contre la Lombardie, y conquirent des cavernes et des tours (3), et se retirèrent après avoir fait un butin considérable. Elles se portèrent ensuite en Calabre et assiégèrent la ville de Tarente, qui fut prise de vive force en ramad'ân (nov.-déc. 926) ; elles mirent après cela le siège devant Otrante et détruisirent les centres habités (des environs). Mais ensuite une grave et violente maladie se déclara chez les musulmans, qui durent se retirer. Les Siciliens ne cessèrent d'ailleurs pas de diriger des incursions contre les possessions des chrétiens en Sicile et en Calabre, et s'y livrèrent au pillage et à la dévastation.

[P. 130] **Envoi par le Mahdi d'une armée en Maghreb**

En 315, au mois de çafar (avril 927), le Mahdi envoya de Mehdiyya au Maghreb une armée considérable sous les ordres de son fils Aboû' l-K'âsim, ce qui était motivé

(1) Cet alinéa paraît faire double emploi avec ce qui vient d'être dit de la défaite de la flotte fatimide près de Rosette. La flotte Abbaside partie de Tarsoûs avait probablement à sa tête et Aboû 'l-Yomn et Themel.

(2) Ce chapitre a été traduit par Amari (*Biblioteca*, I, 411) ; cf. *Berbères*, II, 527 ; *Bayân*, I, 195 ; Fournel, II, 161.

(3) Pour traduire ainsi ces derniers mots, il faut corriger le texte et lire غيرانا ; c'est ainsi également qu'a traduit Amari (*l. l.*). Mais peut-être s'agit-il là de deux noms propres, et alors il faudrait

par la victoire remportée par Moh'ammed ben Khazer Zenâti sur une armée de Ketâma et le grand massacre qu'il avait fait de ceux-ci. [P. 131] L'importance attribuée par le Mahdi à cette affaire (1) lui fit décider l'envoi de ces troupes, dont la mise en marche provoqua la dispersion des rebelles. Après avoir poussé jusqu'au delà de Tâhert, Aboû 'l-K'âsim revint sur ses pas et traça avec sa lance, sur le sol même, le plan d'une ville qu'il fonda, et à laquelle il donna le nom de Moh'ammediyya, laquelle n'est autre que Mesîla (2). L'emplacement en appartenait aux Benoû Kemlân, qu'il déporta dans la banlieue de Kayrawân, comme s'il s'attendait de leur part à quelque mauvais coup; aussi voulut-il avoir auprès de lui cette tribu, où se recrutèrent (peu après) les partisans d'Aboû Yezîd le Khâredjite. Une nombreuse population se transporta à Mohammediyya, dont le gouverneur eut ordre d'y accumuler et de garder avec soin des vivres abondants. Ces provisions y restèrent emmagasinées jusqu'à la révolte d'Aboû Yezîd, contre qui marcha El-Mançoûr [le Fatimide], qui tirait de Mohammediyya tout ce qu'il voulait, car il n'y avait pas d'autre ville dans cette région.

En 315 (7 mars 927), 'Abd er-Rah'mân ben Mohammed ben 'Abd Allâh er-Nâçir li-Dîn Allâh l'Omeyyade se rendit maître de Tolède, qu'il assiégeait depuis quelque temps à cause de l'état de rébellion où elle s'était mise:

---

entendre « y conquirent Ghîrân et Abradja » ; cf. Fournel, II, 153. — Sur la date de l'expédition contre Tarente et Otrante, voir Fournel, II, 161.

(1) Affaire dont notre auteur ne parle pas, et sur laquelle on trouve des renseignements ailleurs (*Berbères*, II, 523 ; *Bayân*, I, 187 et s.; Fournel, II, 141 ; Wüstenfeld, 52 ; Dozy, *Musulmans d'Espagne*, III, 49).

(2) La fondation en est placée sous l'année 313 et attribuée à 'Obeyd Allâh par le *Bayân* (I, 196 et 223) ; voir aussi Ibn Khaldoûn, II, 527 ; Fournel, II, 148, et Wüstenfeld, 65.

il ruina et démolit une grande partie de la ville, qui alors appartenait à l'Islâm (1).

[P. 146] En 316 (24 février 928) commença au Maghreb l'affaire d'Aboû Yezîd le Kharedjite, que nous suivrons de près sous l'année 334 (*lisez* 333).

[P. 212] **Mort du Mahdi et avènement de son fils El-K'â'im**

En rebî' I 322 (18 février-20 mars 934) mourut le Mahdi Aboû Moh'ammed 'Obeyd Allâh l'Alide à Mehdiyya. Son fils Aboû' l-K'âsim cacha cette mort pendant un an, car il craignait que la nouvelle ne détachât les populations de lui. Le Mahdi avait alors soixante-trois ans et avait régné vingt-quatre ans, un mois et vingt jours, comptés à partir de son entrée à Rak'k'âda et de sa reconnaissance en qualité d'Imâm. Il eut pour successeur son fils Aboû' l-Kâsim Moh'ammed, qui avait été proclamé héritier présomptif et qui, quand il révéla la mort du Mahdi, s'était rendu maître de la situation et avait pris toutes les mesures qui lui avaient paru convenables. Il suivit les traditions paternelles et réduisit à l'impuissance ceux qui se révoltèrent contre lui. L'un des plus redoutables fut Ibn T'âloût K'orachi, qui se donna dans la région de Tripoli comme étant fils du Mahdi ; (la masse) se souleva avec lui et il marcha contre la ville de Tripoli, dont la population lui résista. Ensuite les Berbères, s'étant convaincus de l'inanité de ses prétentions, le massacrèrent et portèrent sa tête à El-K'â'im (2).

---

(1) La conquête de Tolède eut lieu en 932 (*Bayân,* II, 222 ; Dozy, *Musulmans d'Espagne,* II, 348 ; III, 51). — Notre auteur aurait pu parler des intelligences que noua vers cette époque dans le Maghreb le prince Omeyyade d'Espagne (*Berbères,* III, 231 ; *Bayân,* I, 207 ; II, 219).

(2) Cette révolte est relatée dans des termes presque identiques par le *Bayân* (I, 216) et par Ibn Khaldoûn (*Berbères,* II, 528).

Ce prince eut aussi à faire marcher un corps d'armée considérable, que commandait le page (فتى) Meysoûr, contre le Maghreb. Ces troupes poussèrent jusqu'à Fez et Tekroûr, et mirent en déroute un Khâredjite dont le fils fut fait prisonnier (1). Il dirigea aussi contre le pays chrétien une expédition navale que commandait Yâ'k'oûb ben Ish'âk' et qui enleva des prisonniers [P. 213] et du butin à Gênes (2). Une autre expédition, dont le commandement fut confié à son eunuque Zeydân et pour laquelle il ne ménagea ni l'argent ni les préparatifs, fut dirigée contre l'Egypte et arriva à Alexandrie ; mais une armée considérable qu'envoya Moh'ammed [ben T'oghdj] Ikhchîd pour lui tenir tête, vainquit les Maghrebins, qui durent battre en retraite dans un grand désordre après avoir subi des pertes tant en tués qu'en prisonniers (3).

[P. 232] En 323 (10 décembre 934), El-K'â'im l'Alide envoya d'Ifrîkiyya une expédition navale contre les pays francs : les agresseurs conquirent la ville de Gênes, passèrent par la Sardaigne, où ils infligèrent bien des maux aux habitants, et incendièrent de nombreux navires ; ils passèrent aussi par la Corse, dont ils livrèrent les navires aux flammes, et enfin rentrèrent chez eux sains et saufs (4).

---

(1) Les faits qui provoquèrent l'expédition de Meysoûr sont racontés ailleurs (*Berbères*, II, 529; *Bayân*, I, 216 et 217 ; II, 225 ; Fournel, II, 187 ; Bekri, 225 et 289, etc). Il faut vraisemblablement corriger *Tekroûr* en *Nokoûr*, ainsi que l'a indiqué Wüstenfeld, *l. l.*, p. 71.

(2) Cette expédition est aussi relatée par le *Bayân* (I, 216; Amari, *Biblioteca*, I, 412 ; II, 29). Ce récit fait-il double emploi avec celui de l'année 323 ? Voir Ibn Khaldoûn (II, 529), qui parle de 324, et ailleurs de 322 ; *Bayân*, I, 216 ; Fournel, II, 180 et 185 ; Wüstenfeld, 73.

(3) Cette campagne eut lieu, selon le *Bâyan* (I, 216) en 323 ; Cf. Wüstenfeld, 73. Fournel (II, 203) la place en 324 ; Ibn Khaldoûn, sans fixer de date, dit cependant qu'elle est postérieure à l'expédition dirigée en 324 contre Gênes (*Berbères*, II, 530).

(4) Cet alinéa est traduit dans la *Biblioteca* d'Amari (I, 412). J'ai

[P. 252] Guerre entre les Siciliens et leurs émirs (1)

En 325 (18 novembre 936), les habitants de Girgenti, l'une des villes de la Sicile, se mirent en lutte avec leur émir Sâlim ben Râchid, dont la nomination avait été faite par le prince Alide d'Ifrîk'iyya El-K'â'im ; ses mauvais procédés furent tels que cette ville chassa le gouverneur que l'émir lui avait donné. Sâlim fit marcher contre elle des troupes nombreuses provenant de Sicile et d'Ifrîk'iyya, qui, à la suite d'un violent combat, furent défaites et poursuivies par les Girgentins. Alors Sâlim sortit lui-même contre eux, et à la suite d'un sanglant engagement, en cha'bân (juin-juillet 937), les rebelles furent mis en déroute. Mais les habitants de la ville (capitale, c'est-à-dire Palerme), voyant la révolte des Girgentins, suivirent cet exemple, et leur insubordination se traduisit par un combat qu'ils lui livrèrent en dhoû'l-k'a'da de cette année (sept.-oct.). [P. 253] L'émir put cependant les forcer à fuir et assiégea la cité; mais il informa El-K'â'im à Mehdiyya que les Siciliens s'étaient soustraits à son obéissance et lui demanda des secours pour leur tenir tête. El-K'â'im lui envoya des troupes de secours commandées par Khalîl ben Ish'âk'; mais ce dernier, à son arrivée en Sicile, ne put que constater avec plaisir les sentiments de fidélité des habitants, qui se plaignirent à lui des procédés injustes et tyranniques de Sâlim ; la démarche faite par les femmes et les enfants, qui vinrent en pleurant lui exposer leurs griefs, attendrit le cœur de ses soldats, qui mêlèrent leurs

adopté la leçon « Corse » au lieu de Karkesia ou Césarée d'Ibn Khaldoûn (II, 529) ; la correction de Wüstenfeld (p. 73) en « K'arkenna » est également très vraisemblable. Cf. Fournel, II, 186.

(1) Ce chapitre est également traduit dans la *Biblioteca* (I, 413). Cf. Fournel, II, 210.

larmes à celles de ces malheureux. Les habitants de diverses villes, notamment de Girgenti, se rendirent auprès de Khalîl; mais à leur arrivée Sâlim alla les trouver et leur annonça qu'El-K'â'im avait envoyé ce général pour venger ceux de ses soldats dont ils avaient causé la mort; aussi ces paroles les rejetèrent-elles dans la rébellion (1).

Khalîl commença à construire une nouvelle ville sur le port même de la ville (de Palerme), la fortifia soigneusement, détruisit une grande partie de l'ancienne, dont il enleva les portes et donna à sa création le nom d'El-Khâliça *(la pure)*; la population eut pour cette construction à beaucoup peiner. La connaissance de ces faits inspira des craintes aux Girgentins, qui ne doutèrent plus de la véracité de ce que leur avait dit Sâlim, et qui, eux aussi, fortifièrent leur ville et firent des préparatifs de guerre. En djomâda I 326 (5 mars-3 avril 938), comme Khalîl s'avançait pour les assiéger, les habitants firent une sortie et lui livrèrent un sanglant combat. Il les assiégea néanmoins pendant une période de huit mois, où il ne se passa pas un jour sans combat; mais l'hiver étant venu, il partit en dhoû' l-h'iddja (23 septembre 938) et retourna s'installer à El-Khâliça.

Quand commença l'année 327 (28 oct. 938), les habitants de tous les châteaux-forts ainsi que ceux de la ville de Mâzera se soulevèrent contre Khalîl à l'instigation des Girgentins; ils lancèrent des colonnes expéditionnaires dans toutes les directions, et la situation devenant grave, ils adressèrent une demande de secours à l'empereur de Constantinople, qui leur fit parvenir des vaisseaux chargés de soldats et de vivres. Khalîl, de son côté, s'adressa à El-K'â'im, qui lui envoya de nombreux guerriers; alors il se mit en campagne à la tête des Siciliens (restés fidèles), assiégea et prit le fort

(1) Sur le rôle joué par Khalîl ben Ish'âk' comparez le récit du *Bayân* (I, 223), traduit dans la *Biblioteca*, II, 29. Cf. Fournel, II, 213.

de Caltavuturo (قلعة ابي ثور) ainsi que celui de Caltabellotta (البلوط). Il entama ensuite le siège de Platano (ابلاطنو), devant qui il resta jusqu'à la fin de 327 et d'où il partit quand commença l'année 328 (17 oct. 939) [P. 254] pour assiéger Girgenti; mais il se retira aussi de devant celle-ci après l'avoir bloquée longtemps, y laissant toutefois un corps d'armée qui poursuivit le siège sous le commandement d'Aboû Khalaf ben Hâroûn jusqu'en 329 (5 oct. 940). Beaucoup d'habitants s'étant alors réfugiés en pays chrétien, ceux qui restaient demandèrent quartier; cela leur fut accordé à condition qu'ils sortiraient du fort. Mais à la suite de leur sortie et malgré les stipulations, ils furent envoyés à la ville (capitale). Dans cette situation, les autres places fortes firent alors aussi leur soumission. Les régions musulmanes étant ainsi rentrées dans l'obéissance, Khalîl retourna en Ifrîk'iyya en dhoû' l-hiddja 329 (26 août-24 sept. 941), emmenant avec lui les principaux Girgentins; il les embarqua dans un navire qu'il fit couler en pleine mer, de sorte que tous furent engloutis (1).

En 325 (18 nov. 936), les Francs envahirent l'Espagne musulmane, y tuèrent du monde et en emmenèrent du butin et des captifs. Parmi les gens connus qui trouvèrent la mort dans cette agression figure Djahh'âf ben Yomn, kâdi de Valence (2).

[P. 264] En 326 (7 nov. 937), naquit le çâh'ib Aboû'l-K'âsim Ismâîl ben 'Abbâd.

[P. 268] **Troubles en Espagne**

En 327 (28 oct. 938), eut lieu à Santarem la révolte d'Omeyya ben Ish'âk' contre 'Abd er-Rah'mân l'Omey-

(1) Il fit mettre le feu au bâtiment, selon Ibn Khaldoûn (Desvergers, 165).

(2) Le *Bayân*, sous l'année 325, ne mentionne pas d'attaque

yade. La cause en fut le meurtre de son frère Ah'med, vizir d''Abd er-Rah'mân, ordonné par ce prince (1). En apprenant cet événement, Omeyya, qui était alors à Santarem, se révolta et se rendit auprès de Rodmîr, roi de Galice, à qui il fournit des renseignements sur les points faibles du pays musulman. Plus tard, comme un jour il était allé à la chasse, les siens lui fermèrent l'entrée de la ville, et il se réfugia auprès de Rodmîr, qui fit de lui son ministre. Au cours d'une incursion que fit 'Abd er-Rah'mân en Galice, une rencontre eut lieu en cette année entre lui et le prince chrétien : les Galiciens furent mis en fuite, beaucoup furent tués, et 'Abd er-Rah'mân les serra de très près ; mais ensuite les chrétiens reprirent l'offensive et firent des musulmans un grand massacre. Rodmîr, qui voulait poursuivre ses avantages, en fut détourné par Omeyya, qui lui représenta la force et la valeur de l'ennemi, et le poussa au pillage. Après sa défaite, 'Abd er-Rah'mân réunit de nouvelles troupes pour combattre les Galiciens, les harcela de tous côtés et leur infligea des pertes en hommes doubles de celles qu'il avait éprouvées.

Plus tard 'Omeyya demanda grâce à 'Abd er-Rah'mân, qui l'accueillit avec honneur.

[P. 315] **Révolte d'Aboû Yezîd le Khâredjite en Ifrîkiyya**

En 333 (23 août 944), la grande puissance acquise par Aboû Yezîd en Ifrîkiyya et le nombre de ses partisans

---

chrétienne ; celle où périt ce kâdi est de 327, d'après Adh-Dhabbi, éd. Codera, n° 630.

(1) La révolte d'Omeyya est antérieure à l'exécution d'Ah'med, d'après le récit de Dozy (*Mus. d'Espagne,* III, 56 et 57). Le *Bayân* n'en parle pas. Le récit le plus détaillé est fourni par Mas'oûdi, traduit dans les *Recherches*, de Dozy, 2e éd., t. I, p. 181 ; 3e éd., p. 165 (correspondant à I, 363, et III, 72 de l'édition de Paris).

lui permirent de mettre en fuite les troupes qui lui furent opposées (1). Cet homme, originaire des Zenâta, avait pour père Kendâd, qui était de la ville de Tawzer en Kastîliya et qui se rendait au Soudan pour les besoins de son commerce ; ce fut là que naquit Aboû Yezîd d'une concubine Hawwârienne, que Kendâd ramena à Tawzer. Ce fut dans cette ville que fut élevé Aboû Yezîd, qui apprit le Koran et qui, par suite des rapports qu'il eut avec des Nakkâriens, conçut du penchant pour les doctrines de cette secte. De là il se rendit à Tâhert, où il resta à enseigner les enfants jusqu'à l'époque où Aboû 'Abd Allâh Chî'i alla à Sidjilmâsa chercher le Mahdi. [P. 316] Il partit alors pour Tok'yoûs, où il acheta une propriété et continua d'y donner l'instruction aux enfants. Sa doctrine consistait à déclarer impies les orthodoxes (اهل القبلة), à permettre de prendre le bien d'autrui, de verser le sang et de se révolter contre l'autorité. Il commença alors à censurer les actes et les croyances de son entourage, et quelques hommes, persuadés de sa supériorité, vinrent se joindre à lui, ce qui se passait du temps du Mahdi, en 316 (24 février 928). Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'il eût acquis de la puissance et réuni de nombreux prosélytes, et alors, sous le règne d'El-K'â'im, fils du Mahdi, il se mit à faire des incursions et à se livrer à la destruction par le feu et à d'autres désordres. Pénétrant dans le territoire soumis

---

(1) Sur la révolte de cet hérésiarque, on peut voir notamment le *Bayân*, I, 198 et 224, où se trouve sa généalogie ; Ibn Khaldoun, *Berbères*, II, 530, et III, 201 ; Ibn Hammâd (*Journal asiatique*, déc. 1852, p. 470, et *Revue africaine*, XIII, p. 425) ; Bekri, *passim* ; Ibn Haukal, 48, 49 et 69 ; Fournel, II, 223 ; Wüstenfeld, 74 ; Dozy, *Mus. d'Espagne*, III, 66 ; Tidjâni ; le *Nodjoûm*, II, 311 et 320, etc. Son nom est orthographié Makhled (ou Mokhalled ?) ben Keydâd (ou Kendâd, qui serait la forme correcte, d'après Aboulféda, *ap*. Ibn Khallikân, I, 221 n.). Ibn Adhari avance d'un an la date de ses premiers succès guerriers et donne la date de 332 au lieu de 333 qu'on lit dans notre texte.

à ce prince, il assiégea Bâghâya et mit en déroute les nombreux soldats qui la défendaient ; il assiégea K'as-t'îliya en 333 (23 août 944), conquit Tébessa et Meddjâna, dont il démolit les fortifications, mais en amnistiant les habitants, et pénétra à Mermadjenna. Ce fut en cet endroit qu'un habitant vint le trouver pour lui offrir un bel âne gris, dont Aboû Yezîd fit à partir de ce jour sa monture. Lui-même était un laid petit homme tortu qui se vêtait d'une courte *djobba* de laine.

Il battit ensuite les Ketâma et envoya contre Sebîba un corps de troupes qui s'en rendit maître ; le gouverneur de cette place fut crucifié. Puis il marcha contre Laribus, qu'il conquit et livra au pillage et à l'incendie ; les habitants furent massacrés dans la grande mosquée même, où ils s'étaient réfugiés. L'annonce de ces événements fit concevoir aux habitants de Mehdiyya une haute idée de sa puissance, et ils rappelèrent à El-K'â'im que, Laribus étant la porte de l'Ifrîkiyya, la prise de cette ville avait indiqué la fin du pouvoir des Aghlabides : « Aboû Yezîd », répondit le prince, « doit nécessairement arriver jusqu'au *Moçalla*, mais il n'ira pas plus loin ». Il envoya, cependant, des troupes pour défendre le pays, notamment un corps d'armée à Rak'k'âda et un autre à K'ayrawân, tandis que d'autre part il concentrait ses troupes. Aboû Yezîd eut peur et résolut de (se borner à) ravager l'Ifrîkiyya et à en massacrer les habitants. El-K'â'im mit à la tête des soldats qu'il avait réunis son page Meysoûr et en détacha une partie, sous le commandement du page Bochra, à Bâdja. Aboû Yezîd, informé de ce dernier mouvement, laissa ses bagages en arrière et se porta avec sa cavalerie contre Bochra, qu'il atteignit à Bâdja ; mais il fut battu, et ses troupes se dispersant le laissèrent avec environ quatre cents combattants : « Suivez-moi », leur commanda-t-il alors, « et marchons sur les tentes de l'ennemi à son insu ! » La manœuvre réussit, et Bochra dut s'enfuir à Tunis, laissant sur le terrain quantité de chefs ketâ-

miens et d'autres soldats (1). Aboû Yezîd alors pénétra à Bâdja, qu'il incendia et pilla ; les enfants furent massacrés et les femmes enlevées. [P. 317] Il adressa alors des messages aux tribus (berbères) pour demander leur adhésion, et elles se joignirent en effet à lui. On commença alors à fabriquer des tentes, des drapeaux et des engins de guerre.

Après son retour à Tunis, Bochra convoqua le peuple, à qui il fit des distributions d'argent, et quantité d'hommes le rejoignirent : il les organisa et les expédia contre Aboû Yezîd. Un corps de troupes que leur opposa celui-ci fut mis en déroute, et les partisans de Bochra regagnèrent Tunis chargés de butin. Mais une guerre civile éclata dans cette ville, dont les habitants pillèrent l'hôtel de leur gouverneur, lequel prit la fuite. Les insurgés s'adressèrent alors à Aboû Yezîd, qui leur accorda l'amnistie et leur donna pour chef Rah'moûn, l'un des leurs, tandis que lui-même se transportait à Fah'ç Aboû-Çâlih' (2) ; mais la population, qui eut peur de lui, gagna K'ayrawân, bien qu'une bonne partie, obéissant aussi à la terreur, le rejoignît. Bochra, obéissant à l'ordre d'El-K'â'im, se rapprocha des lieux où était Aboû Yezîd pour s'enquérir de ses mouvements. Celui-ci, qui en fut informé, envoya contre lui un détachement dont le chef avait ordre de pratiquer le meurtre et le pillage et d'appliquer des châtiments exemplaires de nature à semer la terreur. Ces instructions furent suivies, mais Bochra livra bataille à ses adversaires, les mit en déroute, leur tua quatre mille hommes et fit cinq cents prisonniers, qu'il envoya enchaînés à Mehdiyya, où la populace les massacra.

---

(1) Voir le récit de Tidjâni (*Journ. as.*, 1852, II, 101). Au lieu de *Bochra*, on lit *Bichr* dans Ibn Aboû Dinâr Kayrawâni, p. 55 du texte.

(2) Il a été parlé plus haut de cette localité, p. 32. Voir également Wus-tenfeld, p. 77.

Conquête de K'ayrawân et de Rak'k'âda par Aboû Yezîd

Cette défaite remplit de colère Aboû Yezîd, qui réunit des masses de combattants et s'avança contre les Ketâma dans la presqu'île (de Bâchoû). Les éclaireurs des deux armées se rencontrèrent et en vinrent aux mains, mais ceux des Ketâma furent battus, et les Berbères les poursuivirent jusqu'à Rak'k'âda. Aboû Yezîd campa d'abord avec cent mille combattants à l'ouest de K'ayrawân ; le lendemain il transporta son camp à l'est de Rak'k'âda, dont le gouverneur Khalîl, insouciant de l'ennemi, n'avait pris aucune mesure de défense : en vain le peuple se rendait-il auprès de lui pour l'avertir qu'Aboû Yezîd était proche, il défendait que personne sortît pour le combattre, se bornant à attendre l'arrivée de l'armée commandée par Meysoûr.

Alors Aboû Yezîd, mis au courant de ses dispositions, fit attaquer la ville par une partie de son armée ; la lutte s'engagea, et un sanglant combat, soutenu par les habitants de K'ayrawân, leur fut défavorable et leur coûta des pertes sensibles. Khalîl n'était pas parmi eux, mais il dut, malgré lui, poussé par les cris de la population, faire une sortie par la Porte de Tunis. Alors Aboû Yezîd lui-même s'avança, [P. 218] et Khalîl, mis en fuite sans combattre, rentra à K'ayrawân et s'installa dans son palais, dont, toujours attendant l'arrivée de Meysoûr, il ferma la porte. Ses soldats firent de même, et les Berbères pénétrèrent dans la ville, où ils se livrèrent au meurtre et aux excès ; (seuls) quelques habitants firent de la résistance aux extrémités de la ville. Aboû Yezîd envoya alors à Kayrawân un corps de troupes commandé par l'un des siens, Ayyoûb Zawîli, qui, y étant entré à la fin de çafar, la livra au pillage et

au massacre et y commit des monstruosités. Khalîl, qu'il assiégea dans son hôtel, en sortit avec les siens sous promesse de quartier ; il fut expédié à Aboû Yezîd, qui le fit exécuter. Les cheykhs de Kayrawân se rendirent alors auprès de l'hérétique, qui était à Rak'k'âda, et après lui avoir présenté leurs salutations, réclamèrent l'amnistie ; il les traîna en longueur tandis que les siens continuaient à massacrer et à piller, et quand ils renouvelèrent leurs plaintes en disant que la ville était en ruine, il leur répondit : « La Mekke et Jérusalem ne l'ont-elles pas été aussi? » Il accorda cependant l'amnistie, mais un parti de Berbères, qui continuait le pillage, ne se retira que par crainte de Meysoûr, qui arrivait avec des forces considérables. Ce dernier n'était plus bien éloigné de Kayrawân quand El-K'â'im apprit que des Benoû Kemlân avaient entamé des pourparlers avec Aboû Yezîd à l'effet de lui livrer Meysoûr; il écrivit donc à son général pour qu'il se tînt sur ses gardes et les éloignât. Ces gens alors retournèrent auprès d'Aboû Yezîd, lui disant que, s'il se hâtait, la victoire était à lui. L'hérétique se mit en marche le jour même et engagea une sanglante bataille ; son aile gauche fut mise en déroute, ce que voyant il chargea contre Meysoûr, dont les compagnons furent dispersés. Comme Meysoûr voulait faire faire une volte à son cheval, celui-ci s'abattit et démonta son cavalier ; ceux qui l'entouraient s'efforcèrent de le défendre, mais les Benoû Kemlân qu'il avait chassés survinrent, et le combat redoubla de violence. Meysoûr finit par être tué, sa tête fut envoyée à Aboû Yezîd et ses troupes se débandèrent (1). Le vainqueur envoya partout des lettres relatant sa victoire, tandis

(1) Cette bataille fut livrée à El-Akhwân (ou Theniet el-Akhweyn) entre Kayrawân et Mehdiyya, le 10 rebî' I 333 (31 oct. 944) ; voir Bekri, p. 78 ; *Bayân*, I, 226 ; *Hist. des Berbères*, II, 532 ; Fournel, II, 239 ; Wüstenfeld, 78. Le nom de Meysoûr est écrit Meysera dans Bekri (voir aussi p. 320) ; dans le *Bayân* (I, 216 et 226), on rencontre les deux formes.

que la tête de Meysoûr était promenée dans les rues de Kayrawân.

La nouvelle de cette défaite inspira des craintes à El-K'â'im et à ceux qui l'entouraient à Mehdiyya ; la population des faubourgs émigra dans la ville pour y jouir de la protection que présentaient les fortifications. Mais El-K'â'im s'y opposa et fit des promesses de victoire, de sorte que ces gens rentrèrent à Zawîla et s'y préparèrent au siège. Pendant deux mois et huit jours, Aboû Yezîd demeura [P. 319] dans les tentes de Meysoûr, envoyant dans toutes les directions des colonnes qui rapportaient du butin. L'une d'elles fut dirigée contre Sousse, qui fut emportée l'épée à la main : les hommes furent massacrés, les femmes réduites en captivité et la ville incendiée (1). Les envahisseurs fendaient les parties génitales des femmes, les éventraient, si bien que l'Ifrîkiyya ne présenta bientôt plus ni un champ cultivé ni un toit debout ; les habitants se réfugièrent à Kayrawân nu-pieds et sans vêtements, et ceux qui ne devenaient pas esclaves périssaient de faim et de soif.

A la fin de rebî' I 333 (mi-nov. 944), El-K'â'im fit creuser des fossés pour enceindre les faubourgs de Mehdiyya, et envoya des messages à Zîri ben Mennâd, chef des Çanhâdja, ainsi qu'aux chefs des Ketâma et des tribus (berbères) pour les appeler à se concentrer à Mehdiyya et à combattre les hérétiques, de sorte que ces chefs se mirent en mesure de le rejoindre.

Siège de Mehdiyya par Aboû Yezîd

Aussitôt qu'Aboû Yezîd eut appris les préparatifs auxquels se livraient les Çanhâdja, les Ketâma et

(1) Cf. Bekri, 85 ; Tidjâni, *Journ. as.*, 1852, II, 106 ; 1853, I, 367. Sousse se révolta ensuite et fut vainement assiégée l'année suivante, c'est-à-dire en 334, par Aboû Yezîd (voir *Hist. des Berbères*, II, 532, n. ; Fournel, II, 240 et 252 ; Wüstenfeld, 79, 83 et 85).

autres pour secourir El-K'â'im, il s'avança vers Mehdiyya et établit son camp à quinze milles de là. Il lança du côté de cette ville des colonnes qui pillaient et massacraient tout, de sorte que toute la population se réfugia dans l'enceinte. Les Ketâma et les guerriers d'El-K'â'im tombèrent d'accord, quand ils apprirent que les troupes ennemies s'étaient disséminées pour faire des expéditions, pour faire une sortie et attaquer le camp d'Aboû Yezîd, le jeudi 22 djomâda I (9 janv. 945) (1). Aboû Yezîd, qui fut informé de leur projet, fit marcher contre eux son fils Fad'l, qui venait d'arriver de Kayrawân avec un corps d'armée ; la bataille s'étant engagée à six milles de Mehdiyya (2), Aboû Yezîd sauta sur sa monture dès qu'il le sut et partit à la tête des partisans qui étaient restés auprès de lui. Il trouva les siens en déroute et ayant déjà subi des pertes sérieuses ; mais les Ketâma, sitôt qu'ils l'aperçurent, s'enfuirent sans plus combattre, poursuivis par l'hérétique jusqu'à la Porte de la Victoire. Un groupe de Berbères franchit cette porte, et peu s'en fallut qu'Aboû Yezîd n'emportât la ville. Il regagna ensuite son camp. Il attaqua encore Mehdiyya, à la fin de djomâda II, du côté de la Porte de la Victoire, tandis que Zawîla fait face à la Porte de Bekr (3). [P. 320] Il prit position sur le fossé nouvellement creusé, où se trouvait une troupe de nègres, et engagea le combat avec eux ; puis il se jeta dans la mer avec les siens, et ils arrivèrent, leurs montures ayant de l'eau jusqu'au poitrail, à dépasser les fortifications récemment installées. Alors les noirs s'enfuirent, poursuivis par Aboû Yezîd, qui arriva jusqu'à la porte de

---

(1) Le siège proprement dit avait, selon d'autres, commencé en djomâda I (Fournel, II, 243).

(2) A Souk-el-Ah'ad, selon Tidjâni (*Journal as.*, 1853, I, 365), ou sur le Wâdi'l-Malh' selon Bekri (p. 73) et le *Bayân* (I, 226) ; cf. Fournel (II, 242).

(3) Je n'ai pas trouvé ailleurs le nom de cette porte, que des mss écrivent *Bekka*, peut-être le *Bak'k'a* de Bekri, p. 76.

Mehdiyya proche du Moçalla, de sorte qu'il était à une portée de flèche de la ville (1). Ses soldats se dispersèrent alors dans Zawîla pour piller et massacrer, tandis que les habitants demandaient quartier. La lutte se poursuivait du côté de la Porte de la Victoire entre les Ketâma et les Berbères, qui ignoraient ce que faisait Aboû Yezîd de l'autre côté. Une charge des Ketâma mit leurs adversaires en déroute, et ils commencèrent à les massacrer. Informé de ce fait ainsi que de l'arrivée de Zîri ben Mennâd et des Çanhâdja, Aboû Yezîd jugea qu'il était dangereux de rester, et il se dirigea vers la Porte de la Victoire pour prendre à revers, tambours battant et étendards déployés, Zîri et les Ketâma. Ce mouvement fit croire aux gens des faubourgs qu'El-K'â'im en personne avait fait une sortie, et, reprenant courage, ils se battirent avec une nouvelle ardeur en poussant le cri *Allâh akbar*. Aboû Yezîd se trouva tout décontenancé, et, comme il fut reconnu, des attaques qui en voulaient à sa vie furent dirigées contre lui. Il devint ainsi le centre d'une lutte acharnée, et alors quelques-uns des siens démolirent une muraille par où il passa; il put ainsi se tirer de là pour regagner, après le coucher du soleil, l'endroit qu'il occupait d'abord. Ses compagnons, qui continuaient de lutter contre les nègres, reprirent courage en le voyant (hors de danger), de sorte que leurs adversaires battus se débandèrent.

Aboû Yezîd gagna alors Thernoût'a (2), où il creusa un fossé pour couvrir son armée; il y fut rejoint par une foule considérable de guerriers berbères venus de l'Ifrîk'iyya, de Nefoûsa, du Zâb et des points les plus éloignés du Maghreb. Il soumit alors Mehdiyya à un blocus très rigoureux, si bien qu'il ne laissa plus personne ni y

(1) C'est lors de cette seconde attaque qu'Aboû Yezîd arriva jusqu'au Moçalla, selon la prédiction qui avait cours chez les Fatimides; c'est ce qui résulte du récit de notre auteur et de celui d'Ibn Khaldoûn (ii, 533).

(2) Bekri et Tidjâni orthographient « Ternoût' ».

entrer ni en sortir; puis, le 22 djomâda II (8 février 945), il tenta contre cette ville une furieuse attaque où périrent plusieurs des principaux officiers de l'armée d'El-K'â'im et où Aboû Yezîd se lança audacieusement jusque tout près de la porte. Un nègre qui le reconnut saisit sa monture par la bride en criant : « Voilà Aboû Yezîd ; massacrez-le ! » Mais un des compagnons de l'hérétique trancha la main du nègre et sauva ainsi son maître. En présence de la défense acharnée d'El-K'â'im, Aboû Yezîd écrivit au gouverneur de K'ayrawân [P. 321] de lui envoyer les habitants de cette ville en état de combattre, et quand il eut reçu ce renfort, il renouvela son attaque le 30 redjeb (18 mars 945) ; en dépit de son acharnement, il fut complètement battu, non sans avoir perdu un certain nombre des siens et la plupart des Kayrawâniens. Il tenta ensuite une quatrième et terrible attaque dans la dernière décade de chawwâl (mi-juin) et (n'ayant pas réussi) il se retira dans son campement. Comme quantité de gens avaient dû quitter la ville à cause du haut prix et de la rareté des vivres, El-K'â'im ouvrit alors les greniers que le Mahdi avait remplis d'approvisionnements et en distribua le contenu à ses soldats. Le peuple fut soumis à de dures épreuves et fut réduit à manger les bêtes de somme et les cadavres ; la plupart des artisans et des marchands durent sortir de la ville, où il ne resta plus que les militaires *(djond)* ; or les Berbères s'emparaient de ceux qui voulaient s'échapper, les tuaient puis les éventraient pour chercher de l'or dans leurs entrailles.

Une armée de Ketâma s'étant alors rassemblée à Constantine, Aboû Yezîd, craignant qu'elle ne l'attaquât, envoya contre elle un de ses officiers à la tête de nombreux guerriers Warfeddjoûma et autres, lequel battit et dispersa cette armée. De toutes parts les Berbères rejoignaient Aboû Yezîd, et après s'être livrés au pillage et au meurtre, ils rentraient chez eux, de sorte qu'ils anéantirent tout ce que renfermait l'Ifrîkiyya ; mais

quand il ne resta plus rien à piller, ils s'abstinrent, et ce chef ne garda plus auprès de lui que les gens de l'Aurès et les Benoû Kemlân.

Quand El-K'â'im connut cette situation, il dirigea contre lui, le 6 dhoû'l-k'a'da 333 (19 juin 945), une attaque qui fut très chaude ; le lendemain, il voulut recommencer, mais ses adversaires ne sortirent pas pour le combattre, car Aboû Yezîd avait fait chercher des renforts dans l'Aurès [et les attendait]. Les troupes d'El-K'â'im étant ensuite revenues à la charge, il franchit le fossé qui enceignait son camp, et une lutte ardente s'engagea. Aboû Yezîd, après avoir perdu un certain nombre des siens, fut vivement affecté par la mort d'un de ses principaux partisans et rentra en dedans du fossé, puis il recommença le combat. A la faveur d'un vent violent et qui obscurcit l'atmosphère à tel point que les soldats ne se voyaient plus les uns les autres, [P. 322] les assaillants furent repoussés après avoir subi des pertes, et le siège de Mehdiyya se poursuivit comme auparavant, tandis que quantité d'habitants quittaient la ville pour se réfugier en Sicile, à Tripoli, en Égypte et en pays chrétien (1). Le dernier jour de dhoû'l-k'a'da (13 juillet), Aboû Yezîd, qui disposait alors de troupes très nombreuses, attaqua Mehdiyya ; mais les Ketâma firent choix de deux cents cavaliers d'élite qui, fonçant comme un seul homme, tuèrent quantité d'agresseurs et en firent un nombre égal prisonniers ; peu s'en fallut qu'ils n'arrivassent jusqu'à Aboû Yezîd même, autour duquel ses soldats se serrèrent pour le tirer de ce mauvais pas. Enchantés de ce succès, les gens de Mehdiyya emmenèrent dans la ville leurs prisonniers garrottés.

Quand l'année 334 (12 août 945) commença, le siège se

---

(1) Plus haut, notre auteur lui-même a dit qu'il ne restait plus dans la ville bloquée que l'élément militaire, ainsi que Fournel (II, 248) le relève avec raison.

poursuivait toujours. En moh'arrem (août-septembre), parut en Ifrîkiyya un homme qui appela les populations à lui et qui vit un grand nombre d'hommes reconnaître son autorité ; il se disait Abbaside, prétendait venir de Baghdâd et était porteur de drapeaux noirs. L'un des partisans d'Aboû Yezîd s'empara de lui et l'envoya à son maître, qui le fit exécuter. Ensuite, certains compagnons de ce chef s'enfuirent à Mehdiyya par suite de l'animosité qu'avaient soulevée en eux les auteurs de délations portées auprès de lui. Ils firent une sortie de concert avec les soldats d'El-K'â'im et battirent les compagnons d'Aboû Yezîd, qui alors se dispersèrent ; il ne resta plus auprès de lui que les Hawwâra, les gens de l'Aurès et les Benoû Kemlân qui continuèrent à le soutenir (1).

Aboû Yezîd s'éloigne de Mehdiyya

A la suite des désertions que nous venons de signaler, les chefs qui lui étaient restés fidèles tinrent conseil et annoncèrent qu'ils allaient partir pour Kayrawân à l'effet d'y rassembler des Berbères de toutes provenances pour ensuite rejoindre Aboû Yezîd, car ils se souciaient peu qu'El-K'â'im, mis au courant de la situation, marchât contre eux. Ils se mirent donc en route avec la plus grande partie des troupes, sans avoir même consulté Aboû Yezîd, qui envoya après eux des messagers pour les rappeler. Sa démarche étant restée sans effet, lui-même partit précipitamment à leur suite avec trente hommes et en abandonnant tous ses bagages. Il arriva le 6 çafar (16 septembre) à Kayrawân et campa au *Moçalla* sans qu'aucun Kayrawânien sortît au-devant

(1) Sur la mort de Yah'ya ben Idris, qui serait survenue à Mehdiyya pendant le siège de cette ville, voir Fournel, II, 248 ; Bekri (p. 283 et 285) donne les deux dates de 331 et 334.

de lui, [P. 323] à l'exception toutefois du gouverneur, tandis que les enfants l'entouraient en jouant et en ricanant.

Quand El-K'â'im connut ce départ, la population courut aux bagages abandonnés et y trouva les vivres, tentes, etc., intacts; cette prise les réconforta et leur permit de se remettre des rigueurs du siège, car les vivres tombèrent à bas prix. Le prince, de son côté, envoya partout des gouverneurs chargés de chasser ceux qu'avait installés Aboû Yezîd. Le petit nombre des soldats d'Aboû Yezîd fit que les Kayrawâniens, redoutant El-K'â'im, songèrent d'abord à s'emparer de lui; ils n'osèrent cependant pas le faire et écrivirent à El-K'â'im pour lui demander quartier, ce qui leur fut refusé. Aboû Yezîd, informé de ce qui se passait, blâma l'inaction du gouverneur de K'ayrawân, qui s'occupait de banquets et d'autres parties de plaisir, et lui intima l'ordre d'envoyer ses troupes au combat. Ce gouverneur obéit (en apparence), mais après avoir adressé à ses soldats de bonnes paroles et leur avoir montré ce qu'ils avaient à redouter de la colère d'El-K'â'im, de sorte qu'ils rejoignirent celui-ci. Tout cela fut colporté de bouche en bouche, et de partout des troupes lui arrivèrent. Or les habitants des villes et des bourgades, quand ils avaient appris la dispersion de l'armée ennemie, s'étaient emparés de leurs gouverneurs respectifs, tuant les uns et envoyant les autres à Mehdiyya; les habitants de Sousse, notamment, s'étaient révoltés, avaient fait main basse sur un certain nombre de partisans d'Aboû Yezîd et les avaient expédiés à El-K'â'im, qui leur en témoigna sa reconnaissance par l'envoi de sept bâtiments chargés de vivres.

Après avoir réuni toutes ses troupes, Aboû Yezîd envoya dans toutes les directions des corps d'armée qui avaient pour instructions de tout massacrer, piller et détruire et d'incendier les lieux habités. Le gros de ses forces pénétra à Tunis l'épée à la main le 20 çafar 334

(30 sept. 945), y fit prisonniers les femmes et les enfants, massacra les hommes et ruina les mosquées ; nombre d'hommes se noyèrent dans la mer, par où ils tâchaient de se sauver. Des troupes qu'El-K'â'im envoya au secours de Tunis furent attaquées par celles d'Aboû Yezîd, et à la suite d'une lutte sanglante furent honteusement battues.

La nuit qui survint leur permit de se réfugier au Djebel er-Raçâç et de là à Çat'foûra (1) ; leurs adversaires, qui les poursuivaient toujours, les rejoignirent alors, mais l'armée d'El-K'â'im tint ferme et resta cette fois victorieuse, non sans avoir fait un grand massacre qu'elle continua jusqu'à son entrée à Tunis, [P. 324] le 5 rebî' I (14 octobre) ; elle en expulsa le petit nombre d'ennemis qu'elle ne mit pas à mort, et y trouva quantité de vivres. A la nouvelle de ces événements, Aboû Yezîd confia un corps de troupes à son fils Ayyoûb, qui, renforcé par les soldats échappés à ce massacre, marcha de nouveau contre Tunis, en livra le reste aux flammes et égorgea ceux qui y étaient retournés. Il se tourna vers Bâdja, y entra l'épée à la main, égorgea les soldats d'El-K'â'im et mit le feu à la ville. Le nombre des morts, des prisonniers et des ruines fut, dans cette période, au-delà de ce qu'on peut dire.

Quelques hommes s'étant alors entendus pour égorger Aboû Yezîd, firent connaître leur projet à El-K'â'im, qui les encouragea par ses promesses ; mais la victime désignée apprit ce qui se tramait, et fit exécuter les conjurés. Des Berbères pénétrèrent de nuit chez un habitant de Kayrawân, à qui ils enlevèrent ce qu'il possédait, en outre de ses trois filles vierges. Quand le peuple se réunit dans la grande mosquée pour dire la prière de l'aurore, cet homme se leva et raconta en poussant des cris de désespoir ce qui lui était arrivé ;

(1) Fournel (II, 255) croit qu'il y a lieu de déplacer ces cinq derniers mots et d'entendre qu'Ayyoûb, fils d'Aboû Yezîd, rallia à Çatfoûra les soldats échappés au massacre de Tunis.

les assistants alors se mirent à crier avec lui et une grande foule se porta auprès d'Aboû Yezîd, à qui elle fit entendre des paroles violentes. Celui-ci s'excusa, calma ces exaspérés et leur fit rendre les trois jeunes filles. Ils s'éloignaient quand ils trouvèrent sur leur chemin un cadavre qu'on leur dit être celui d'un homme tué par Fad'l ben Aboû Yezîd, qui s'était ainsi débarrassé du mari d'une jolie femme pour enlever celle-ci. La foule porta le cadavre à la grande mosquée, disant qu'on ne pouvait plus que reconnaître l'autorité d'El-K'â'im et songeant à assaillir l'hérésiarque. Alors les compagnons d'Aboû Yezîd, s'assemblant auprès de celui-ci, lui exprimèrent leur blâme, lui disant : « Tu as ainsi ouvert contre toi-même une porte que tu n'es pas en état de manœuvrer, d'autant plus qu'El-K'â'im est proche de nous ». En conséquence, il réunit les habitants de la ville, à qui il fit ses excuses en leur promettant que dorénavant il ne tuerait ni ne pillerait plus et qu'il respecterait leurs femmes. Or des captifs de Tunis étant arrivés pendant qu'ils se trouvaient encore auprès de lui, la population se jeta sur eux et leur rendit la liberté.

'Ali ben H'amdoûn, officier d'El-K'â'im, avait reçu de celui-ci l'ordre de réunir des guerriers et autres combattants qu'il pourrait trouver dans la région de Mesîla; il leva ainsi un grand nombre d'hommes de Mesîla, de Sétif et autres lieux, et suivi par une partie des Benoû Hirâs *(sic)*, il se dirigea vers Mehdiyya. Il ignorait la présence à Bâdja d'Ayyoûb ben Aboû Yezîd, [P. 325] qui fondit sur lui, le battit à plate couture en lui tuant beaucoup de monde et s'empara de ses bagages, de sorte qu''Ali dut s'enfuir. Ayyoûb détacha alors un corps de cavalerie contre des troupes envoyées à Tunis par le fils du Mahdi, et à la suite d'un sanglant combat, celles-ci furent encore battues et dispersées ; mais elles revinrent une seconde, puis une troisième fois à la charge, bien décidées à vaincre ou à mourir : elles

chargèrent comme un seul homme et restèrent maîtresses du champ de bataille. Cette défaite d'Ayyoûb, qui perdit énormément de monde en outre de ses bagages et de ses approvisionnements, eut lieu en rebî' I 334 (10 oct. 945), et il regagna Kayrawân avec ceux des siens qui survécurent.

Troublé par cette catastrophe, Aboû Yezîd voulait évacuer Kayrawân, mais ses compagnons lui conseillèrent d'attendre et de ne rien précipiter. Il reconstitua une nouvelle et imposante armée à la tête de laquelle il envoya Ayyoûb combattre une seconde fois 'Ali ben H'amdoûn. La bataille s'étant engagée au lieu dit Balt'a (1), le succès resta d'abord indécis penchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Or 'Ali avait confié la garde de la ville à des gens qui avaient sa confiance, entre autres à un nommé Ah'med, qui gardait l'une des portes. Cet homme ayant fait offrir à Ayyoûb de la lui livrer moyennant une somme d'argent, ce général accepta le marché et dirigea le combat du côté de cette porte, qu'Ah'med lui ouvrit ; ses soldats s'y précipitèrent et égorgèrent tous ceux qui étaient dans la ville. 'Ali dut s'enfuir chez les Ketâma avec trois cents cavaliers et quatre cents fantassins. De là il adressa aux tribus des Ketâma, des Nefza, des Mezâta et autres un appel qui fut entendu, et il les mena contre Constantine. Il expédia aussi contre les Hawwâra un corps d'armée qui se livra au massacre et au pillage. Aboû Yezîd, quand il apprit ce que souffrait un peuple sur qui il s'appuyait, expédia de ce côté des troupes nombreuses et se suivant en ligne ininterrompue. Il y eut de nombreux engagements où 'Ali et les troupes d'El-K'â'im eurent toujours le dessus. Ce général conquit notamment sur Aboû Yezîd les villes de Tîdjis et de Bâghâya (2)

---

(1) Balt'a est situé dans la région de Bâdja, ainsi qu'on peut le voir par une citation de Bekri (p. 138) ; mais ce géographe n'en parle d'ailleurs pas.

(2) Ibn Khaldoûn donne trois versions différentes de ces événe-

[P. 326] Siège de Sousse par Aboû Yezîd, qui doit ensuite s'éloigner.

En présence de la défaite de ses guerriers, Aboû Yezîd redoubla d'efforts et réunit ses troupes pour les mener contre Sousse le 6 djomâda II de cette année (12 janvier 946). Il mit un siège rigoureux devant cette ville, qu'occupait une garnison installée par El-K'â'im, et lui livra des combats quotidiens où il avait tantôt le dessus tantôt le dessous ; il fit aussi usage de tours mobiles et de mangonneaux, et les assiégés perdirent beaucoup de monde. Il l'assiégeait encore quand El-K'â'im, au mois de ramad'ân, désigna pour lui succéder son fils Ismâ'îl el-Mançoûr, et mourut peu après, ainsi que nous le dirons ; mais le nouveau prince cacha la mort de son père, car il avait à redouter le voisinage d'Aboû Yezîd, occupé devant Sousse. Il s'occupa d'abord de faire construire des navires, qu'il remplit de guerriers et qu'il envoya à Sousse sous le commandement de Rechîk', le secrétaire, et de Ya'k'oûb ben Ish'âk', mais en leur défendant d'engager le combat sans qu'il leur en donnât l'ordre ; puis il partit lui-même le lendemain pour Sousse, sans dire d'ailleurs à ses compagnons où il les menait. Mais quand, arrivés à mi-route, ceux-ci virent de quoi il s'agissait, ils le supplièrent de retourner sans s'exposer au péril, et il se rendit à leur demande, en envoyant cependant à Rechîk' et à Ya'k'oûb l'ordre de mettre au combat toute l'ardeur nécessaire. A l'arrivée de ces chefs à Sousse, Aboû Yezîd avait préparé le bois nécessaire pour incendier les murailles et fait construire une énorme tour mobile. La flotte de secours ayant fait sa jonction avec les assiégés, une sortie fut tentée contre Aboû Yezîd, qui se mit en selle et combattit avec acharnement, si bien qu'une partie des troupes d'El-Mançoûr

ments (II, 534 et 554 ; III, 209) ; voir les observations de Fournel (II, 256).

dut rentrer dans la ville. Alors Rechîk' mit le feu au bois amoncelé par ordre du chef ennemi, ainsi qu'à la grande tour mobile; l'atmosphère fut bientôt obscurcie par la fumée, puis le feu accomplit son œuvre de destruction. Alors Aboû Yezîd et les siens prirent peur, croyant que ceux des leurs qui se trouvaient de ce côté avaient péri, ce qui permit aux soldats d'El-Mançoûr, alors qu'on ne se voyait plus les uns les autres, d'entretenir l'incendie jusqu'au bout. Aboû Yezîd et les siens ayant pris la fuite, les assiégés firent une sortie, tombèrent à coups d'épée sur les Berbères restés en arrière et mirent le feu aux tentes du camp. Aboû Yezîd se sauva avec une telle précipitation, qu'il arriva à Kayrawân le jour même; les Berbères filèrent droit devant eux, [P. 327] et ceux qu'épargna le fer succombèrent à la faim et à la soif. Aboû Yezîd, arrivé sous les murs de Kayrawân, se vit refuser l'entrée de la ville par les habitants, qui, se tournant contre leur gouverneur, commencèrent le siège de son hôtel; ils songeaient à en briser la porte, quand cet officier sut détourner leur attention par les pièces d'or qu'il leur jeta à la figure, et put ainsi rejoindre Aboû Yezîd. Celui-ci emmena sa femme, mère d'Ayyoûb, et suivi de ses partisans et de leurs familles, il se transporta à Sebîba, à deux journées de Kayrawân, et y établit son camp.

Conquête de Kayrawân par El-Mançoûr et déroute d'Aboû Yezîd

El-Mançoûr, informé de ces faits, se rendit à Sousse le 22 chawwâl de cette année (26 mai 946) et campa en dehors des murs. La conduite des Kayrawâniens le remplit de satisfaction; il leur adressa des lettres de grâce, car leur soumission à Aboû Yezîd avait excité sa colère, ainsi que des hérauts chargés de proclamer

l'amnistie. Les ayant ainsi tranquillisés, El-Mançoûr se mit en marche et arriva dans cette ville le jeudi 23 chawwâl (27 mai); les habitants se portèrent au-devant de lui et recueillirent de sa bouche la confirmation de l'amnistie et des promesses de bons traitements. Ayant trouvé à Kayrawân une partie du harem et des enfants de son adversaire, il les envoya à Mehdiyya et leur assigna de quoi vivre.

Après qu'il eut concentré ses troupes, Aboû Yezîd envoya vers K'ayrawân un détachement en reconnaissance. A cette nouvelle, El-Mançoûr dépêcha aussi un détachement qui engagea le combat; mais l'ennemi ayant préparé une embuscade feignit de prendre la fuite, et les soldats d'El-Mançoûr, s'étant mis à le poursuivre, tombèrent sur les hommes placés en réserve, qui leur tuèrent et blessèrent beaucoup de monde. Ce succès s'ébruita et attira de nombreux adhérents à Aboû Yezîd, qui revint alors camper sous les murs de K'ayrawân. Comme El-Mançoûr avait fait couvrir le front de son armée par un fossé, Aboû Yezîd divisa ses forces en trois groupes, et lui-même, se mettant à la tête des plus braves des siens, dirigea l'attaque du côté du fossé. L'affaire fut chaude, mais le succès fut d'abord pour El-Mançoûr. Une nouvelle attaque eut lieu : El-Mançoûr prenait part au combat et chargeait de droite et de gauche, tandis que le parasol qui ombrageait sa tête le signalait aux regards. Ses cinq cents cavaliers, hors d'état de résister aux trente mille d'Aboû Yezîd, furent complètement mis en déroute [P. 328] et refoulés dans le fossé, où le pillage commença. Comme il n'avait plus autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, Aboû Yezîd se précipita vers lui; mais El-Mançoûr alors lui fit tête, et, l'épée à la main, il chargea lui-même son adversaire et faillit le tuer. Aboû Yezîd alors tourna bride, et le Fatimide, tuant tous ceux qu'il put atteindre, fit rallier ses troupes, qui avaient déjà pris la direction de Mehdiyya et de Sousse, et le combat se poursuivit

jusqu'à midi. Le carnage fut grand dans cette bataille, qui compte parmi les plus célèbres et qui n'avait pas eu encore sa pareille. La bravoure qu'y déploya El-Mançoûr dépassa tout ce qu'on attendait de lui et augmenta le prestige dont il jouissait aux yeux des populations.

Aboû Yezîd, après s'être retiré de K'ayrawân à la fin de dhoû 'l-ka'da 334 (fin juin 946), y revint ensuite, mais sans que personne en sortît pour se porter contre lui, et il recommença ce manège à plusieurs reprises. El-Mançoûr fit alors proclamer la mise à prix de la tête de son ennemi, promettant dix mille dinars à qui la lui apporterait, puis il donna le signal du combat. A la suite d'un vif engagement, ses troupes furent d'abord battues et regagnèrent leur fossé; puis elles reprirent l'avantage, et quand on se sépara les deux armées avaient subi de fortes pertes et avaient été également maltraitées. La guerre continua avec des avantages partagés, et Aboû Yezîd se mit alors à envoyer des détachements qui interceptèrent les communications de la route de K'ayrawân à Mehdiyya et à Sousse. Puis il fit demander par ses messagers à El-Mançoûr de lui remettre ceux de ses femmes et de ses enfants qui étaient restés à K'ayrawân et dont son adversaire s'était emparé, promettant par contre, sous la foi des serments les plus sacrés que, si lui-même et ses compagnons obtenaient grâce d'El-Mançoûr, ils reconnaîtraient l'autorité de celui-ci. Le Fatimide consentit; il fit revenir ceux qu'on lui réclamait et les adressa à son adversaire, non sans les avoir traités honorablement, revêtus de beaux habits et gratifiés de cadeaux. Mais quand Aboû Yezîd les eut auprès de lui, il viola ses serments et refusa de rien faire, disant qu'El-Mançoûr avait, en les lui renvoyant, obéi à la peur.

Ainsi finit l'année 334, et quand 335 (1er août 946) commença, l'état de guerre où l'on vivait était toujours le même. Le 5 moharrem (5 août), une attaque d'Aboû

Yezîd amena un engagement où l'acharnement fut inouï : à une charge des Berbères [P. 329] El-Mançoûr en personne répondit par une autre charge où il ne ménagea pas les coups, et à la suite de laquelle ses ennemis durent fuir en laissant sur le terrain une foule de morts. A la mi-moharrem (15 août), El-Mançoûr disposa ses troupes en ordre de bataille, formant l'aile droite des contingents d'Ifrîkiyya, l'aile gauche des Ketâma, lui-même constituant le centre avec ses esclaves noirs et ses intimes. Alors Aboû Yezîd chargea l'aile droite qu'il enfonça, puis chargea le centre ; mais El-Mançoûr le prévint : poussant le cri « aujourd'hui sera, si Dieu le veut, le jour de la victoire, » lui et les siens chargèrent comme un seul homme, et Aboû Yezîd fut mis en déroute. Les sabres s'abattirent sur la tête des soldats de l'hérétique, et tout ce monde prit la fuite, subissant des pertes énormes et abandonnant les bagages, tandis qu'Aboû Yezîd piquant droit devant lui gagna Tâmedît (1). Les enfants de Kayrawân ramassèrent dix mille têtes sur le champ de bataille.

Aboû Yezîd est tué

A la suite de cette défaite, El-Mançoûr prit ses dispositions pour poursuivre son ennemi et se mit en campagne dans les derniers jours de rebî' I 335 (fin octobre 946), après avoir confié la ville aux soins de Medhâm le Sicilien (2). Il l'atteignit sous les murs de Bâghâya,

(1) Tâmedît, sur la pente escarpée d'un défilé qui sépare deux montagnes, est entre le Mellag et Teyfach (Bekri, 130). Ibn Khaldoûn rapporte deux versions de ces événements (*Hist. des Berbères*, II, 537 ; III, 210) ; cf. Wüstenfeld, p. 90.

(2) On lit ailleurs Merah l'Esclavon (*Berbères*, II, 537), Moudâm ? (Cherbonneau, *Journ. as.*, 1852, II, 481), Mâdzammâ ? (Fournel, II, 265). La confusion graphique des mots *Sicilien* et *Esclavon* est facile et fréquente.

dont Aboû Yezîd avait commencé le siège à la suite du refus que lui avaient opposé les habitants lorsque, après sa défaite, il avait voulu s'y réfugier. L'hérétique était près de l'emporter quand l'approche de son vainqueur le fit fuir; mais partout où il voulut aller pour s'abriter, il trouva qu'El-Mançoûr l'avait devancé, si bien qu'il arriva à T'obna. El-Mançoûr reçut alors des envoyés de Moh'ammed ben Khazer (1) Zenâti, l'un des principaux partisans d'Aboû Yezîd, qui faisait demander l'amnistie; ce prince la lui accorda, mais à condition qu'il surveillât Abou Yezîd, qui, toujours fuyant, arriva à la montagne des [Benoû] Berzâl, Berbères qui avaient embrassé ses doctrines, et de là gagna le désert pour faire perdre ses traces. De nombreux partisans s'étant alors ralliés à lui, il revint vers la région de Mak'k'ara (2), où se trouvait El-Mançoûr. En vain Aboû Yezîd disposa ses hommes en embuscade; la ruse fut découverte, [P. 330] et il dut se battre en bataille rangée. El-Mançoûr, voyant son aile droite enfoncée, chargea lui-même avec son entourage, et son ennemi, battu et toujours poursuivi, gagna la montagne de Sâlât (3). Il se rendit ensuite à Mesîla, El-Mançoûr le poursuivant au travers de montagnes abruptes et de vallées encaissées par les chemins les plus difficiles. Le prince ne voulait pas s'arrêter, mais les guides lui apprirent que jamais aucune armée n'avait passé par là; la situation était d'ailleurs très difficile, car l'orge nécessaire à la nourriture d'une seule monture coûtait un dinar et demi, et l'outre d'eau se vendait un dinar; que par delà se trou-

(1) Ce nom est écrit « Mohammed Ibn el-Kheyr » dans les *Berbères* (II, 537); mais l'orthographe correcte se retrouve *ibid.* III, 210 et 231.

(2) C'est ainsi qu'il faut lire ce nom d'une localité située à cinq ou six lieues E. de Mesîla, en adoptant la correction que l'éditeur du texte propose en hésitant (Bekri, 126 et 320; *Berb.*, III, 210; Fournel, II, 268, etc.). On trouve la lecture *Ghomert* ap. *Berb.*, II, 537.

(3) Montagne située à trois lieues N.-O. de Bou-Saâda (*Hist. des Berb.*, table géog.).

vaient la région des sables et les déserts du Soudan, entièrement inhabités, de sorte qu'Aboû Yezîd allait mourir de faim et de soif au lieu de périr par l'épée. Alors Aboû-Mançoûr, retournant vers le pays des Çanhâdja, gagna un village connu sous le nom de Demra (1), où il fut rejoint par l'émir Zîri ben Mennâd Çanhâdji H'imyari, qui lui amenait des contingents çanhadjiens. Ce Zîrî est l'aïeul des Benoû Bâdîs, princes qui régnèrent en Ifrîkiyya et dont nous reparlerons. Il fut honorablement reçu par El-Mançoûr, qui lui fit des présents. Alors arriva une lettre où Mohammed ben Khazer faisait connaître la région des sables où se trouvait Aboû Yezîd. Mais dans ce temps-là El-Mançoûr tomba gravement malade et faillit mourir; néanmoins, il se rétablit et partit le 2 redjeb (26 janvier 947) pour Mesîla, où il avait été devancé par son ennemi, qui, le sachant malade, en avait commencé le siège.

Aboû Yezîd, voyant qu'El-Mançoûr était près de l'attaquer, décampa et songea à se retirer au Soudan; mais comme les Benoû Kemlân et les Hawwâra, trompant ses prévisions, se refusèrent à le suivre, il monta vers les montagnes des Kiyâna (2), des 'Adjîsa et autres peuplades, où il se fortifia et dont les populations se joignirent à lui pour ensuite descendre dans la plaine et s'y livrer à des déprédations. Le 10 cha'bân (5 mars), El-Mançoûr s'avança de son côté, mais Aboû-Yezîd ne quitta pas les hauteurs et se borna à attaquer l'arrière-garde quand le Fatimide opéra sa retraite; mais celui-ci fit alors volte-face, et la bataille qui s'engagea finit par la déroute d'Abou Yezîd, qui abandonna ses enfants et ses parti-

(1) On lit dans Ibn Hammâd, Hâ'it-H'amza, qui serait aujourd'hui, d'après Cherbonneau et Fournel, Bordj-Hamza ou Bouïra, entre les Bîbân et Aumale (*Journ. as.*, 1852, II, 487 et 506; cf. Fournel, II, 270).

(2) J'ai corrigé le texte, qui porte *Ketâma*; on retrouve la bonne leçon ailleurs (*Berbères*, I, 285; II, 43 et 538; III, 291; Ibn Hammâd, dans le *J. as.*, 1852, II, p. 487; Fournel, II, 269).

sans. Deux cavaliers l'atteignirent et coupèrent les jarrets de sa monture ; des compagnons de sa fuite le remirent en selle, puis Zîri ben Mennâd, qui put le rejoindre, parvint à le frapper d'un coup de lance, mais fut lui-même blessé ; une ardente mêlée s'engagea autour d'Aboû Yezîd, que ses compagnons purent cependant délivrer, [P. 331] et qui eux-mêmes se tirèrent d'affaire. La poursuite à laquelle se livrèrent les soldats fatimides coucha plus de dix mille hommes sur le terrain. Le 1er ramad'ân (25 mars 947), El-Mançoûr reprit la chasse, et il fut livré une nouvelle bataille où aucun des deux partis ne put d'abord s'échapper, tant l'endroit était resserré et difficile ; mais, finalement, Aboû Yezîd fut encore battu et ses bagages furent livrés aux flammes. Alors ses partisans, gravissant les sommets des montagnes, firent rouler des rocs sur les assaillants ; El-Mançoûr se trouva en pleine mêlée, et des engagements corps à corps amenèrent un massacre tel qu'on pouvait croire que c'était la fin de tout. Le succès cependant resta indécis, et Aboû Yezîd put se retirer dans la forteresse de Kiyâna (1), qui était inexpugnable. Ce jour-là même, un corps *(djond)* de Ketâma qui était au service d'El-Mançoûr amena à ce prince un homme qui avait émis chez eux des prétentions à la souveraineté et qu'il fit exécuter (2). D'autre part, les Hawwâra et la plupart des partisans d'Aboû Yezîd vinrent alors demander l'amnistie, qui leur fut accordée. Le prince se dirigea ensuite contre la forteresse de Kiyâna, où était l'hérétique, et il commença le siège de la place, autour de laquelle il répartit ses contingents.

(1) Ici encore, ainsi que plus bas, le texte porte Ketâma. La forteresse des Kiyâna n'est pas autre chose que la célèbre Kal'a des Benoû-Hammâd, fondée en 398 *(Berbères*, II, 43) ; cf. le récit d'Ibn Hammâd *(l. l.*, p. 490 ; Bekri, p. 120 ; Fournel, II, 272 ; le *Kitâb el-istibçâr*, éd. Kremer, p. 55). M. Blanchet y a récemment repris des fouilles.

(2) Ibn Hammâd, qui donne plus de détails, avance quelque peu la date de cet épisode *(l. l.*, 483).

Les assiégés engagèrent le combat, et à plusieurs reprises El-Mançoûr y prit part; à la dernière attaque, les siens s'emparèrent d'une portion du fort et y lancèrent des projectiles incendiaires, devant lesquels les défenseurs s'enfuirent après avoir résisté bravement. Alors Aboû Yezîd, ses enfants et ses principaux compagnons se concentrèrent dans un des forts de la place; mais on en incendia les portes, et la mort s'abattit sur eux. El-Mançoûr fit alors mettre le feu aux broussailles de la montagne et (alluma des bûchers) auprès de lui, pour que son ennemi ne pût s'échapper dans les ténèbres, et l'on y vit dans la nuit comme en plein jour. Cependant quand la nuit fut près de finir, les assiégés se chargèrent de leur chef et firent une charge furieuse devant laquelle les rangs s'ouvrirent, et ils purent sauver Aboû Yezîd. Beaucoup d'hommes étant alors sortis de la forteresse, on les fit prisonniers, et l'on apprit par eux la fuite de leur chef, qu'El-Mançoûr fit aussitôt rechercher, car, ainsi qu'il le dit, le fuyard ne pouvait être bien loin. On s'était mis en quête quand tout à coup on amena l'hérétique, dont trois des siens s'étaient chargés uniquement à cause de sa forte claudication, pour le tirer de la mêlée, après quoi ils l'avaient laissé, et, comme il descendait par un passage difficile, il était tombé dans un précipice, où l'on s'était emparé de lui (1). El-Mançoûr se prosterna pour remercier Dieu, pendant que ses troupes l'entouraient en poussant le cri d'*Allâh akbar*. Il garda jusqu'à la fin [P. 332] de moharrem 336 (vers le 20 août 947) son prisonnier, qui mourut de ses blessures (2). El-Mançoûr le fit alors écorcher, et la peau

(1) Ibn Hammâd s'étend davantage sur les détails de l'affaire qui aboutit à la prise d'Aboû Yezîd (*l. l.*, p. 490).

(2) Ibn Khaldoûn, dont le récit paraît être emprunté à Ibn el-Athîr, fait mourir l'hérésiarque de la même manière; mais, selon d'autres, le vaincu fut mis à mort et même torturé (*Bayân*, I, 228; Tidjâni, *Journ. as.*, 1853, I, 369); cf. Fournel, II, 275. Notre texte pourrait d'ailleurs s'entendre de même. — Aboû Yezîd se mit en

bourrée de paille fut jetée dans une cage installée à cet effet et où elle devint le jouet de deux singes. Des lettres envoyées partout annoncèrent cette heureuse capture (1).

El-Mançoûr eut encore à combattre divers hérétiques, entre autres Ma'bed (2) ben Khazer, qui voulait venir au secours d'Aboû Yezîd et qui fut vaincu en 336 (22 juill. 947). Fad'l ben Aboû Yezîd se révolta aussi, commit des dégâts et exerça le brigandage sur les routes. Il fut tué traîtreusement par un de ses compagnons, qui envoya sa tête à El-Mançoûr en la même année. Ce dernier regagna Mehdiyya en ramad'ân 336 (14 mars 948).

[P. 342] **Mort d'El-K'â'im et avènement d'El-Mançoûr**

Le 13 chawwâl 334 (17 mai 946), mourut le prince d'Ifrîk'iyya El-K'â'im ben 'Abd Allâh, c'est-à-dire Aboû 'l-K'âsim Moh'ammed ben 'Obeyd Allâh le Mahdi Alide. Il eut pour successeur son fils Ismâ'îl, surnommé El-Mançoûr billâh, qui tint secrète la mort de son prédécesseur, car il craignait que cette nouvelle ne parvînt aux oreilles d'Aboû Yezîd, qui était alors non loin de là, devant Sousse. Il laissa toutes les choses marcher comme devant, ne prit pas le titre de khalife et ne changea rien ni à la monnaie ni à la *khotba* ni aux étendards, tant qu'il ne se fut pas débarrassé d'Aboû Yezîd. Ce ne fut qu'après avoir étouffé cette insurrection qu'il révéla

---

relation avec le prince omeyyade d'Espagne En-Nâçir, qui reçut ses envoyés à deux reprises, en 334 et en 336 (*Bayân*, II, 228-230).

(1) Voyez ce que dit Tidjâni sur la dispersion des adeptes de cet hérétique (*Journ. as.*, 1852, II, 167).

(2) Le texte lit « Mohammed », mais à tort, d'après ce qui a été dit de ce chef. J'ai donc corrigé en « Ma'bed », ainsi d'ailleurs que le dit Ibn Khaldoûn (II, 539 et 540 ; III, 211, 212 et 232). Sur la défaite et la mort de Fad'l, voir aussi Ibn Hammâd (*l. l.*, 499).

la mort de son père et se fit appeler khalife. Alors aussi il fit préparer des engins guerriers et construire des navires. C'était un prince habile et vaillant, dont la main détint l'autorité et contint les diverses provinces.

[P. 354] **Gouvernement d'El-H'asan ben 'Ali en Sicile** (1)

En 336 (22 juil. 947), El-Mançoûr nomma au gouvernement de la Sicile El-H'asan ben 'Ali ben Aboû'l-H'oseyn Kelbi, qu'il honorait de beaucoup de considération et qui avait pris une part glorieuse à la guerre contre Aboû Yezîd. Cette nomination eut pour cause la misérable situation où étaient tombés les musulmans de cette île vis-à-vis des infidèles sous l'impuissante et faible administration d''At't'âf, à ce point que les chrétiens refusaient de verser le tribut imposé pour le maintien de la trêve. En outre, les Benoû't-T'abari, qui étaient parmi les principaux de la communauté *(djemâ'a)* et qui avaient de nombreux partisans, attaquèrent, avec l'appui des habitants de la ville (capitale), 'At't'âf le jour de la Rupture du jeûne 335 (24 avril 947) et lui tuèrent un certain nombre de guerriers, de sorte que ce chef dut s'enfuir dans la citadelle, tandis que les rebelles, après s'être emparés de ses drapeaux et de ses tambours, rentrèrent chez eux. 'Aboû 'At't'âf (2) informa alors El-Mançoûr de ce qui se passait et lui demanda des secours ; mais ce prince (préféra) confier le gouvernement de l'île à El-H'asan ben 'Ali, qui reçut l'ordre de rejoindre son poste.

El-H'asan s'embarqua donc sur la flotte et vint jeter

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca* d'Amari (I, 415).

(2) Ou, le père d' 'At't'âf ? On trouve ce nom sous les formes 'At't'âf, Aboû 'At't'âf et Ibn 'At't'âf (Amari, *Biblioteca*, I, 289 et 416 ; II, 129 et 193).

l'ancre à Mâzer (Mazara), où personne ne vint le jour même à sa rencontre. [P. 355] Le soir, il reçut la visite de quelques hommes originaires de l'Ifrîk'iyya, des Ketâma et d'ailleurs, qui lui dirent n'avoir pas osé, parce qu'ils craignaient Ibn et-T'abari et ceux du pays qui faisaient cause commune avec lui, le venir trouver (en plein jour); ils ajoutèrent qu' 'Ali ben et-T'abari, Moh'ammed ben 'Abdoûn et d'autres étaient partis pour l'Ifrîk'iyya en recommandant à leurs enfants d'empêcher El-H'asan de pénétrer dans l'intérieur et de se tenir à l'écart de sa flotte, jusqu'au jour où ils leur écriraient le résultat de la demande qu'ils allaient présenter à El-Mançoûr touchant le choix d'un autre gouverneur. Ensuite il arriva des partisans d'Ibn et-T'abari qui voulaient se rendre compte de l'état des forces du nouveau venu, et dont la convoitise s'alluma quand ils virent leur peu d'importance ; ils tentèrent de surprendre El-H'asan, qui leur rendit la pareille ; puis ils retournèrent à la ville après qu'El-H'asan leur eut promis de ne pas bouger jusqu'à leur retour. Mais sitôt qu'ils furent partis, ce chef se dirigea à marches forcées sur la capitale, de façon à y arriver avant que la concentration des adhérents de ceux qui venaient de le quitter l'en empêchât. Arrivé à El-Beyd'a (Baida), il reçut la visite du chef de la ville, des employés des bureaux et de tous les gens d'humeur pacifique ; il alla au-devant d'eux, les reçut honorablement et s'enquit de la situation où ils se trouvaient. Quand Ismâ'îl ben et-T'abari connut leur démarche, il fut bien forcé de les imiter, et après avoir été accueilli de la même manière qu'eux, il rentra chez lui. El-H'asan entra alors dans la ville, soutenu par les sympathies de tous ceux qui n'étaient pas du parti des Benoû't-T'abari et de leurs partisans. Ce que voyant, le dit Ismâ'îl fit la leçon à un Sicilien, réputé pour son audace, qui appela chez lui un esclave noir d'El-H'asan, et qui ensuite, se précipitant au dehors, se mit à appeler au secours en criant : « Voilà un homme qui

a pénétré dans ma demeure et qui a pris de force ma femme sous mes yeux ! ». La foule se rassembla, et Ibn et-T'abari l'excita et provoqua ses craintes : « Voilà », s'écria-t-il, « comment ils agissent avant même d'être maîtres du pays ! » Et il leur dit d'aller trouver El-H'asan, persuadé qu'il était que ce chef ne sévirait pas contre son propre esclave et qu'alors la foule se soulevant l'expulserait. Comme cet homme continuait de crier et d'appeler au secours au milieu de la foule, El-H'asan le fit venir, l'interrogea, puis lui fit attester par serment la vérité de ses allégations ; ce serment prêté, il fit exécuter l'esclave coupable. Heureux de cet acte de justice, les habitants se mirent à dire que dorénavant [P. 356] ils auraient l'esprit tranquille et que leur pays prospérerait sous une administration impartiale. Les choses tournèrent donc contre le gré d'Ibn et-T'abari, mais El-H'asan n'était pas cependant délivré de toute crainte.

El-Mançoûr fit ensuite savoir à El-H'asan que lui-même avait fait arrêter 'Ali ben et-T'abari, Moh'ammed ben 'Abdoûn, Mohammed ben Djenâ et ceux qui les accompagnaient, et lui enjoignit d'avoir à arrêter aussi Ismâ'îl ben et-T'abari, Redjâ ben Djenâ, Mohammed... et les adhérents de tous les personnages arrêtés. Mais l'exécution de cet ordre parut d'abord peu facile au gouverneur, qui ensuite fit dire à Ibn et-T'abari : «Viens donc me chercher pour me mener à la partie de plaisir que tu avais promis de me faire faire dans le jardin qui t'appartient ! » Il fit en outre dire, au nom d'Ibn et-T'abari lui-même, à tous ceux qui étaient visés de se rendre au jardin en question avec l'émir. L'invitation fut acceptée, et El-H'asan se mit à causer si longuement que la nuit survint et qu'il les invita à accepter l'hospitalité pour cette nuit ; puis il fit dire à ceux qui les avaient accompagnés que, en présence de l'offre faite par l'émir à leurs maîtres, ils pouvaient retourner chez eux jusqu'au lendemain. Alors El-H'asan fit arrêter les invités et saisit tous leurs biens, de sorte qu'il eut

l'esprit tranquille et que la population, qui approuvait ces actes, reprit tout à fait courage. De plus, les chrétiens, en voyant ce qui se passait, firent payer par un moine trois années du tribut dû à raison de la trêve.

L'empereur de Roûm envoya ensuite en Sicile une forte armée commandée par un patrice qui fit sa jonction avec le stratège [de Calabre]. El-Mançoûr, informé de ces faits par El-H'asan ben 'Ali, expédia à celui-ci une flotte portant, en outre des équipages, 7,000 cavaliers et 3,500 fantassins, et El-H'asan, joignant à ces renforts un grand nombre de combattants, se mit en campagne tant par terre que par mer et arriva à Messine. (1) Les troupes de terre passèrent de là à Reggio, et El-H'asan couvrit la Calabre de colonnes expéditionnaires ; il installa son camp devant Gerace (Djerâdja), dont il poussa si vigoureusement le siège que les habitants étaient près de périr de soif, quand l'annonce d'une prochaine attaque de l'armée chrétienne le décida à faire la paix avec les assiégés contre versement d'une somme d'argent. [P. 357] Il marcha alors contre les ennemis annoncés, qui battirent en retraite devant lui, sans même combattre, jusqu'à Bari. Il mit ensuite le siège devant le fort de Cassano et le poursuivit pendant un mois, sans d'ailleurs cesser d'expédier des colonnes expéditionnaires dans les diverses régions de la Calabre ; alors les assiégés demandèrent et obtinrent la paix contre paiement d'une somme d'argent. La survenance de l'hiver détermina ensuite la retraite de l'armée sur Messine, port où la flotte hiverna également. Un ordre d'El-Mançoûr lui ayant enjoint de retourner en Calabre, El-H'asan franchit de nouveau le détroit et se dirigea encore sur Gerace. Le jour d' 'Arafa 340 (6 mai 952) eut lieu entre les musulmans et le stratège à la tête des chrétiens la plus terrible bataille

(1) Les événements dont le récit commence ici sont racontés un peu différemment dans le chapitre qui suit.

qu'on vit jamais ; les chrétiens furent mis en déroute et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à la nuit ; ils perdirent de nombreux morts et laissèrent aux mains des vainqueurs leurs bagages, armes et montures.

Quand commença l'année 341 (28 mai 952), El-H'asan marcha sur Gerace, devant laquelle il mit le siège. Alors l'empereur chrétien Constantin lui ayant député pour solliciter une trève, il y consentit, et regagna Reggio. Il fit édifier au centre de cette dernière ville une mosquée de grandes dimensions surmontée à l'un de ses angles d'un minaret, et stipula vis-à-vis des chrétiens le droit pour les musulmans d'entretenir ce temple, d'y pratiquer librement la prière et d'y faire l'appel à cet exercice du culte, la défense aux chrétiens d'y pénétrer; le droit d'asile pour tout captif musulman, renégat ou non, fut reconnu à cet édifice, qui devait rester intact et d'où une seule pierre enlevée serait le signal de la destruction de toutes les églises de Sicile et d'Ifrîkiyya. Les chrétiens, humiliés et confus, durent se soumettre à toutes ces conditions.

Quant à El-H'asan, il resta en Sicile jusqu'à la mort d'El-Mançoûr, et il en partit, comme nous le verrons, pour se rendre auprès d'El-Mo'izz, successeur de ce prince.

[P. 371] **Guerre en Sicile entre les musulmans et les chrétiens** (1)

Le prince alide d'Ifrîkiyya, El-Mançoûr, avait, on l'a vu, nommé en 336 (22 juillet 947) au gouvernement de la Sicile, El-H'asan ben 'Ali ben Aboû'l-H'oseyn Kelbi. Quand ce général fut installé à son poste, ainsi que nous l'avons dit, il fit plusieurs expéditions contre les chrétiens de l'île, qui implorèrent le secours de l'empe-

(1) Ce chapitre répète, avec quelques modifications, une partie du précédent (p. 94, n.). Il figure dans la *Biblioteca* d'Amari (I, 421).

reur de Constantinople et à qui ce dernier envoya un important corps d'armée, qui débarqua à Otrante. El-H'asan, de son côté, fit connaitre la situation à El-Mançoûr, qui lui envoya des troupes nombreuses commandées par son eunuque (خادم) Farah' (1). El-H'asan marcha alors sur Reggio avec son armée ainsi renforcée; il envoya diverses colonnes en Calabre et serra Gerace de si près que les habitants étaient près de mourir de soif et qu'il semblait n'avoir plus qu'à prendre la ville, quand l'annonce que l'ennemi approchait lui fit conclure avec eux une trève qu'ils payèrent à prix d'argent. Il se porta alors du côté des ennemis annoncés, qui se dispersèrent à son approche et évacuèrent même Otrante. A ce moment, El-H'asan installa son camp sous les murs du fort de Cassano; il expédia de là diverses colonnes, puis accorda la paix à Cassano moyennant une certaine somme.

Cette situation se prolongea jusqu'au mois de dhoû'l-h'iddja (mai 952). Une sanglante bataille fut livrée le jour de la fête des Sacrifices (7 mai) entre les musulmans et les soldats chrétiens de Constantinople soutenus par leurs coreligionnaires de l'île: les infidèles, mis en déroute et poursuivis jusqu'à la nuit, subirent des pertes en morts et en prisonniers; tous leurs bagages, leurs armes et leurs montures devinrent la proie des vainqueurs, et les têtes des morts furent envoyées dans les diverses villes de Sicile et d'Ifrîkiyya. El-H'asan assiégea aussi Gerace, dont les habitants obtinrent la paix contre la promesse de payer une somme d'argent. Alors il se retira et envoya une colonne contre la ville de Petracucca, qui fut emportée et livrée au pillage.

El-H'asan ne quitta pas la Sicile jusqu'en 341 (28 mai 952), où, à la suite de la mort d'El-Mançoûr, il se rendit en Ifrîkiyya pour y rejoindre El-Mo'izz ben el-Mançoûr,

(1) Amari (*l. l.*, 422) corrige en « Faradj »; mais on trouve dans Ibn Khaldoûn (ii, 540 et 541) la même orthographe que dans notre auteur.

mais en se faisant remplacer dans l'île qu'il quittait par son fils Aboû'l-H'oseyn Ahmed.

[P. 373] Mort d'El-Mançoûr l'Alide et avènement de son fils El-Mo'izz

Le dernier jour de chawwâl 341 (18 mars 953) mourut El-Mançoûr billâh, c'est-à-dire Aboû't-T'âhir Ismâ'îl ben el-K'â'im Aboû'l-K'âsim Moh'ammed ben 'Obeyd Allâh le Mahdi : il avait régné sept ans et seize jours et était âgé de trente-neuf ans ; il parlait bien et improvisait des *khotba* toujours nouvelles ; la lutte qu'il soutint contre Aboû Yezîd témoigne de sa bravoure et de son intelligence.

Il mourut dans les circonstances suivantes. Il avait entrepris un voyage du côté de Sfax et de Tunis, puis du côté de Gabès, d'où il avait fait réclamer aux habitants de Djerba qu'ils le reconnussent. Ceux-ci en effet se soumirent, et il se retira en emmenant avec lui quelques-uns des leurs ; son absence avait duré un mois, et il désigna (alors) en qualité d'héritier présomptif son fils Ma'add. Au mois de ramad'ân (janv.-fév.), il entreprit encore un voyage d'agrément du côté de Djeloûla (1), endroit où il y a quantité de fruits et entre autres des cédrats d'une grosseur sans pareille, puisque quatre fruits d'une certaine espèce font la charge d'un chameau. Il en emporta à son palais, où ils excitèrent l'admiration d'une esclave favorite, et elle demanda à El-Mançoûr de les lui faire voir tenant encore à l'arbre. Le prince y consentit, et se rendit avec ses intimes et cette jeune fille à Djeloûla, où ils passèrent quelques jours. Mais en regagnant Mançoûriyya, il fut surpris par une longue période de vent violent et froid accompagné de pluie ;

(1) Sur Djeloûla, à cinq lieues O. de Kayrawân, voir une note dans les *Berbères* (I, 307) ; Bekri, 78.

cependant il tint ferme et supporta la chute d'une grande quantité de neige. Plusieurs de ceux qui l'accompagnaient moururent, et le prince lui-même tomba dangereusement malade, parce qu'à son arrivée à Mançoûriyya, et contrairement à la défense de son médecin Ish'âk' ben Soleymân Isrâ'ili (1), il se rendit au bain, [P. 374] ce qui lui fit perdre sa chaleur naturelle et lui occasionna de l'insomnie. Ish'âk' vint alors lui donner ses soins, mais l'insomnie persistait, et El-Mançoûr fatigué demanda à l'un de ses serviteurs s'il n'y avait pas à Kayrawân un autre médecin qui pût lui rendre le sommeil. On lui en indiqua un du nom d'Ibrâhîm, qui venait d'arriver à l'âge d'homme, et qui, amené au palais et en présence des plaintes du prince de ne pouvoir dormir, prit des matières soporifiques qu'il chauffa dans un vase et qu'il lui fit respirer. Au bout de quelque temps, l'effet de cette inhalation se produisit, et Ibrâhîm tout content se retira, laissant le prince endormi. Ish'âk, étant alors survenu, ne put pénétrer auprès d'El-Mançoûr, qui, lui répondit-on, dormait : « Si ce sommeil, s'écria-t-il, est artificiel, le prince est un homme mort ! » Et en effet, on pénétra auprès de lui et l'on trouva qu'il avait cessé de vivre. L'inhumation eut lieu dans le palais même.

On voulait faire périr Ibrâhîm, mais Ish'âk' dit alors : « Il n'y a pas de sa faute, il a appliqué le traitement que lui ont enseigné les autres médecins ; mais il ignorait la cause première de la maladie, et vous ne la lui avez pas dite. Or, mon traitement avait pour but de ramener la chaleur naturelle, dont le retour aurait produit le sommeil ; comme le traitement employé devait au contraire la diminuer encore, j'ai reconnu aussitôt que le prince devait en mourir ».

---

(1) Wüstenfeld (*Gesch. d. arab. Aerzte*, p. 51) parle de ce médecin célèbre, dont la biographie par Ibn Aboû Oçeybiya figure dans l'*Abdollatif* de de Sacy, p. 43. Ibn Khallikân (I, 220) rapporte aussi l'anecdote relative aux circonstances dans lesquelles mourut El-Mançoûr ; elle a été reproduite par Wüstenfeld, *G. der Fat. Chalif.*, 95.

Cette mort fit passer le pouvoir aux mains de Ma'add, fils d'El-Mançoûr, c'est-à-dire d'El-Mo'izz li-dîn Allâh, qui tout d'abord se consacra à l'expédition des affaires; puis, le 7 dhoû' l-hiddja (24 avril 953), il permit au peuple de pénétrer jusqu'à lui et il tint une audience où il fut salué du titre de khalife. Il avait alors vingt-quatre ans.

Quand commença l'année 342 (17 mai 953) (1), il monta dans le mont Aurès, et son armée battit toute cette région, ordinaire refuge de tous ceux qui combattaient l'autorité royale. On y trouvait entre autres les Benoû Kemlân, les Melîla et (2) deux tribus des Hawwâra, qui jusqu'alors n'avaient reconnu aucun de ses prédécesseurs, et qui, s'étant soumises à El-Mo'izz, rentrèrent avec lui en pays de plaine. Comme ses lieutenants avaient ordre de traiter les Berbères avec faveur, tous sans exception vinrent le trouver et furent l'objet de ses bienfaits, de sorte que sa situation grandit beaucoup. Parmi ceux qui réclamèrent l'amnistie figurait Moh'ammed ben Khazer Zenâti, frère de Ma'bed, et El-Mo'izz répandit aussi ses faveurs sur lui.

[P. 384] (3) En 344 (26 avril 955), 'Abd er-Rah'mân, prince omeyyade d'Espagne, fit construire un vaisseau d'une grandeur jusqu'alors inconnue pour transporter diverses marchandises en Orient. Ce bâtiment en rencontra et intercepta un autre, qui transportait auprès d'El-Mo'izz un messager venant de Sicile, et les Espagnols se saisirent du contenu [P. 385] ainsi que des messages adressés à ce prince. El-Mo'izz arma alors une flotte dont il confia

(1) Le texte porte « 346 » mais il y a là une erreur évidente que je n'hésite pas à corriger; voir p. ex. Ibn Khaldoûn (II, 551); Quatremère, *Vie de Moëzz li-din-Allah (Journal as.,* 1836, II, p. 401), etc.

(2) Cet *et* est de trop (Ibn Khaldoûn, I, 170; II, 542).

(3) Ce passage est traduit dans la *Biblioteca* (I, 423). Ibn Khaldoûn mentionne aussi les événements dont il y est question (II, 542). — En 343, les Azdadja et la majeure partie des Adjiça émigrèrent en Espagne (Bourâs, ap. *Revue africaine,* t. V, p. 377). — Sur les relations d''Abd er-Rahmân en-Nâcir avec l'Afrique, cf. aussi *Bayân,* I, 207 et 230; II, 219; *Berbères,* III, 231.

le commandement à H'asan ben 'Ali, prince de Sicile, et l'envoya attaquer l'Espagne. Cette flotte pénétra dans le port d'Almeria et y brûla tous les vaisseaux qui s'y trouvaient; elle s'empara également du grand bâtiment dont il a été question, et qui était revenu d'Alexandrie rapportant à 'Abd er-Rah'mân diverses marchandises et des chanteuses. Un débarquement fut également organisé, et après s'être livrés au meurtre et au pillage, les assaillants regagnèrent sains et saufs El-Mehdiyya. De son côté, 'Abd er-Rah'mân envoya une flotte contre un certain point de l'Ifrîkiyya, où l'on débarqua pour piller. L'arrivée des troupes d'El-Mo'izz força les Espagnols à se rembarquer et à rentrer chez eux, non sans avoir perdu beaucoup d'hommes ni sans en avoir tué à l'ennemi.

[P. 388] En 345 (14 avril 956), El-H'asan ben 'Ali, prince de Sicile, se mit à la tête d'une flotte considérable pour attaquer les pays chrétiens (1).

[P. 391] **Marche des troupes d'El-Mo'izz l'Alide vers les points les plus reculés du Maghreb**

L'année 347 (24 mars 958) vit croître beaucoup l'influence d'Aboû' l-H'asan Djawher (2) auprès d'El-Mo'izz, qui lui conféra le rang de vizir et qui, au mois de çafar (23 avril-22 mai), le fit partir à la tête d'une nombreuse armée, où figurait entre autres Zîri ben Mennâd Çanhâdji, en lui donnant l'ordre de pousser jusqu'aux points les plus éloignés du Maghreb. Djawher arriva d'abord à Tâhert, et Ya'la ben Moh'ammed Zenâti, qui se rendit auprès de lui, fut honorablement accueilli et reçut des marques de sa générosité; mais comme ce chef lui fit

(1) *Biblioteca* d'Amari, (I, 424).

(2) On trouve dans le *Bayân* (I, 229) quelques renseignements sur les débuts de Djawher, qui était chrétien d'origine. Ibn Khallikan a écrit sa biographie (I, 340).

ensuite de l'opposition, Djawher s'assura de sa personne, combattit ses partisans révoltés et les poursuivit jusqu'à la ville d'Ifkân, où il entra l'épée à la main et qu'il livra au pillage; il pilla également les palais [P. 392] de Ya'la, fit prisonnier son fils, qui était encore enfant, et donna l'ordre de ruiner et de brûler Ifkân ; ces événements se passèrent en djomâda II (août-septembre).

De là il marcha sur Fez, dont le prince Ah'med ben Bekr [ben Aboû Sahl Djodhâmi] ferma les portes devant lui. Djawher alors en commença le siège et l'attaqua pendant quelque temps, mais sans succès, tandis que, d'autre part, les émirs des parties les plus reculées du Soûs se déclaraient Fatimides et lui envoyaient des présents (?). Sur le conseil de ses compagnons, Djawher partit alors pour Sidjilmâsa, dont le prince Moh'ammed [ben el-Fath'] ben Wâsol, régnant depuis seize ans, avait pris le surnom d'Ech-Châkir lillâh, se faisait appeler Prince des croyants et battait monnaie à son nom. Il s'enfuit à l'approche de l'envahisseur, puis voulut faire un retour (offensif), mais il fut fait prisonnier et livré à Djawher. Celui-ci, poursuivant sa marche, arriva jusqu'à l'Océan Atlantique, où il fit pêcher des poissons qu'il envoya dans des vases remplis d'eau à El-Mo'izz. Après avoir parcouru et conquis toutes ces régions, il marcha de nouveau contre Fez, qu'il attaqua longtemps sans succès. Alors Zîri ben Mennâd choisit parmi ses gens des guerriers d'une bravoure reconnue, à qui il fit prendre des échelles et qui montèrent ainsi jusqu'au point le moins élevé des murailles, tandis que les assiégés ne se méfiaient de rien. Ils massacrèrent les défenseurs qu'ils y trouvèrent, puis descendant à la seconde enceinte, ils ouvrirent les portes, allumèrent des torches et battirent du tambour. A ce signal, qui était convenu entre Zîrî et Djawher, celui-ci s'avança à la tête de ses troupes et pénétra dans la ville. Le prince qui y régnait se tint caché pendant deux jours, mais il fut ensuite pris et alla rejoindre le prince de Sidjilmâsa

dans sa prison. Cette conquête est de ramadân 348 (4 nov. 959). Les deux prisonniers furent mis chacun dans une cage et envoyés à Mehdiyya à El-Mo'izz. Djawher attribua Tâhert à Zîri ben Mennâd (1).

[P. 398] Mort d''Abd er-Rah'mân Nâçir et avènement de son fils H'akam

En ramadân 350 (13 oct. 961), mourut à l'âge de soixante-treize ans et après un règne de cinquante ans et six mois, 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd Allâh, surnommé En-Nâçir li-dîn Allâh, prince d'Espagne. Il était blond avec les yeux bleu foncé, beau de visage, physiquement développé et bas de jambes, si bien que l'étrier n'était guère qu'à un empan de la selle, mais le buste était long. Il laissa onze fils. C'est le premier des Omeyyades qui, prenant un titre khalifal, se soit fait nommer Prince des croyants. En s'adressant à ses prédécesseurs ou en faisant la *khotba* à leur nom, on les traitait d'Emîr et de Fils des khalifes, et il en fut de même pour lui dans les vingt-sept premières années de son règne. Mais comme alors il apprit la faiblesse des khalifes de l''Irâk, et que les Alides installés dans l'Ifrîkiyya étaient salués du titre de Prince des croyants, il fit faire la *khotba* en son nom avec la même épithète et prit le surnom de Nâçir li-dîn Allâh. C'est, au dire des Espagnols, le premier khalife qui succéda à son grand père. Sa mère était une concubine du nom de Mouzna. Aucun de ses contemporains qui ont pris le titre de Prince des croyants n'est resté aussi longtemps sur le

(1) On retrouve à très peu près le même récit de ces événements dans Ibn Khaldoûn (II, 542), dont Quatremère s'est inspiré (*Journ. as.*, 1836, II, 404). Voir aussi Bekri, p. 335 ; *Bayân*, I, 214 et 230 ; Ibn Haukal, éd. de Goeje, p. 57 ad f. ; Fournel, II, 319 ; Wüstenfeld, 101.

trône, à l'exception d'El-Mostançer l'Alide, qui régna soixante ans en Egypte.

[P. 399] Il eut pour successeur son fils H'akam ben 'Abd er-Rah'mân, surnommé El-Mostançer et fils d'une concubine nommée Merdjâna.

L'un des nombreux enfants d''Abd er-Rah'mân s'appelait 'Abd Allâh ; il était châfe'ite, pieux et versé dans diverses connaissances, entre autres la poésie et l'histoire.

[P. 403[**Conquête de Taormine en Sicile** (1)

En 351 (8 fév. 962), les troupes musulmanes de Sicile, où commandait alors Ah'med ben El-H'asan ben 'Ali ben Aboû'l-H'oseyn, marchèrent contre la place-forte de Taormine, qui est située dans cette île et dont les chrétiens étaient alors en possession. On commença le siège de ce fort, l'un des plus inexpugnables et des plus nuisibles aux fidèles ; mais comme les habitants résistaient et que les opérations se prolongeaient, les assiégeants eurent l'idée de détourner l'eau qui alimentait la place. Alors les assiégés, effrayés, demandèrent quartier, mais en vain ; ils durent donc se borner à demander d'avoir la vie sauve, mais en devenant esclaves des musulmans, tandis que leurs biens seraient propriété conquise (*fey'*). Cela leur fut accordé, et ils durent abandonner la ville au mois de dhoû'l-'ka'da (décembre 962), [P. 404] à la suite de sept mois et demi de siège. On installa quelques musulmans dans cette place, à laquelle fut donné le nom d'El-Mo'izziyya, par allusion au prince d'Ifrîkiyya, El-Mo'izz l'Alide.

Un corps d'armée marcha aussi contre Rametta sous le commandement d'El-H'asan ben 'Ammâr, qui assiégea

---

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 424).

cette ville de très près, ainsi que nous le dirons sous l'année 353.

[P. 404] En 351 (8 février 962), des troupes chrétiennes débarquèrent dans l'île de Crète, dont les habitants adressèrent une demande de secours au prince alide d'Ifrîkiyya El-Mo'izz li-dìn Allâh. Ce prince répondit à leur appel, et dans les combats qui eurent lieu, Dieu donna la victoire aux musulmans, qui réduisirent en captivité les chrétiens de l'île.

[P. 411] **Conquête de Rametta ; guerre en Sicile entre les musulmans et les chrétiens** (1)

Sous l'année 351 nous avons raconté la conquête de Taormine et dit un mot du siège de la ville de Rametta, qu'occupaient les chrétiens. En présence de cette situation, ces derniers, saisis de crainte, firent savoir à l'empereur de Constantinople ce qui se passait et réclamèrent du secours. L'empereur fit équiper une flotte qui apporta une armée considérable, c'est-à-dire plus de quarante mille combattants. De son côté, Ah'med, émir de Sicile, demanda également à El-Mo'izz d'Ifrîkiyya l'envoi de prompts renforts, mais sans négliger lui-même de restaurer et accroître sa flotte et de faire des levées de marins et de soldats. Quant à El-Mo'izz, [P. 412] il se mit aussi à réunir des guerriers et à lever des recrues qu'il plaça, après leur avoir distribué beaucoup d'argent, sous le commandement d'El-H'asan ben 'Ali, père d'Ah'med. Ces troupes débarquèrent en Sicile en ramadân 353 (sept.-oct. 964), et une partie alla aussitôt renforcer l'armée qui assiégeait Rametta. Les chrétiens d'autre part débarquèrent aussi en Sicile près de Messine au mois de chawwâl (oct.-nov.) et portèrent

(1) *Ibid.*, I, 425 ; comparez aussi Quatremère (*Journ. as.*, 1837, I, 64).

de là toutes leurs forces, plus grandes que tout ce qu'avait vu l'île jusqu'alors, du côté de Rametta.

Quand El-H'asan ben 'Ammâr, chef de l'armée assiégeante, sut ce qui se passait, il laissa sous les murs de la ville un corps d'armée chargé de contenir ceux qui voudraient sortir de cette place, et il s'avança avec le reste de ses soldats, tous décidés à vaincre ou à mourir, contre l'armée chrétienne. Celle-ci entoura les musulmans en même temps que ceux de Rametta tombaient sur le corps d'armée laissé en observation, afin de surprendre (le gros de) l'armée musulmane par derrière ; mais leur sortie ne réussit pas, et ils furent, grâce à la résistance de ceux des nôtres à qui ce soin avait été confié, empêchés de mener à bien leur projet. Alors s'avancèrent les chrétiens, pleins de confiance dans leur nombre et dans les engins et instruments qu'ils traînaient avec eux ; la mêlée commença, et la situation devint bientôt dangereuse pour les musulmans, que les ennemis avaient acculés à leurs propres tentes et qu'ils voyaient déjà vaincus. En cette extrémité, les fidèles choisirent de mourir comme étant le parti le plus sûr, selon le mot du poète :

[T'awîl] Je suis resté en arrière dans l'espoir de sauver ma vie, mais je n'ai pas ainsi trouvé la vie qui m'anime quand je me porte en avant (1).

Alors l'émir El-H'asan ben 'Ammâr, excitant leur ardeur, se mit à leur tête pour charger, et la lutte redoubla d'acharnement ; de leur côté les patrices répondaient en chargeant et en encourageant leurs troupes. Le général chrétien Manuel fondit sur les nôtres et y sema la mort ; les coups de lance qu'on dirigeait contre lui ne produisaient aucun effet et s'amortissaient sur son

---

(1) Ce vers est tiré de la *Hamâsa*, p. 93, et a pour auteur El-H'oceyn ben El-H'omâm. Amari, dans le texte qu'il a publié, en ajoute un second, qui ne figure que dans un seul des mss qu'il a consultés.

épaisse armure ; mais alors un trait fut lancé contre son cheval et abattit celui-ci, dont le cavalier devint le centre d'une lutte ardente où il fut tué, de même que plusieurs de ses patrices. Sa mort provoqua chez les siens la plus honteuse débandade : les musulmans en massacrèrent un grand nombre, et les fuyards étant arrivés au bord d'un grand fossé qui constituait un véritable trou, s'y précipitèrent pour échapper à l'épée qui les poursuivait et s'y écrasèrent les uns les autres, si bien que ce fossé se trouva comblé par les cadavres. Commencée à l'aube, la bataille dura jusque dans l'après-midi, et la poursuite se prolongea pendant la nuit et dans toutes les directions. On ne pourrait énumérer les armes, les chevaux et les richesses de toutes sortes qui constituèrent le butin ; [P. 413] il y figurait entre autres un sabre indien sur lequel on lisait cette inscription : « De ce sabre indien, qui pèse cent soixante-dix *mithkâl*, il a été frappé de nombreux coups sous les yeux mêmes de l'Envoyé de Dieu ». Cette arme fut envoyée à El-Mo'izz en même temps que les captifs et les têtes des ennemis tués.

Ceux des chrétiens qui échappèrent gagnèrent Reggio. Quant aux habitants de Rametta, leur courage fléchissait, car les vivres commençaient à leur manquer, et ils firent évacuer la place par les invalides, ne gardant plus que les hommes en état de combattre. Les musulmans tentèrent alors une attaque qui non seulement se poursuivit jusqu'au soir, mais continua même dans la nuit, puis saisissant des échelles, ils emportèrent la place d'assaut : les hommes furent mis à mort, les femmes et les enfants réduits en esclavage, la ville livrée à un pillage qui fut des plus fructueux. On installa dans la place des musulmans qui eurent à y rester pour la garder.

Ceux des chrétiens qui avaient échappé à la première bataille se rallièrent, et prenant avec eux ceux de Sicile et de la presqu'île de Reggio, ils se réfugièrent à bord

de leurs navires pour échapper à la mort. L'émir Ah'med s'embarqua également avec ses troupes et livra aux ennemis une bataille navale acharnée : des musulmans se jetant à l'eau mirent le feu à de nombreux navires ennemis, qui coulèrent ; les chrétiens subirent de fortes pertes, et chacun tâcha de se sauver sans s'inquiéter des autres. Les musulmans dirigèrent ensuite des colonnes contre les diverses villes chrétiennes, qui furent mises au pillage et qui durent consentir à payer des sommes d'argent pour jouir d'une trêve. Ces événements sont de 354 (6 janvier 965), et la dernière affaire est connue sous le nom de « bataille du détroit ».

[P. 435] Conquête de l'Égypte par El-Mo'izz l'Alide

En 358 (24 nov. 968), El-Mo'izz li-dîn Allâh Aboû Temîm Ma'add envoya en Égypte son général Aboû 'l-H'asan Djawher, qui était Roûmi d'origine et avait commencé par être page *(gholâm)* auprès de son père El-Mançoûr, à la tête d'une armée considérable, et la conquête de ce pays s'effectua.

A la suite de la mort de Kâfoûr Ikhchîdi, qui régnait en Égypte, le peuple n'y manifesta pas des préférences unanimes, et d'autre part il y sévit une grande disette : la livre de pain y valait deux dirhems, la *weyba* de blé un dinar égyptien et un sixième. Ces nouvelles déterminèrent El-Mo'izz, qui était alors en Ifrîkiyya, à donner les ordres nécessaires à Djawher, et la seule annonce de la prochaine arrivée de celui-ci suffit à provoquer la débandade des troupes ikhchîdiennes d'Égypte. Djawher arriva le 17 cha'bân (5 juillet 969), et la prière fut faite au nom d'El-Mo'izz dès le mois de chawwâl (comm. 17 août) dans le *Djâmi' 'atîk*, par le *khatîb* Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh ben el-H'oseyn Chimchât'i (1). Ce général

(1) Selon le *Bayân* (I, 229), la *khotba* fut faite au nom d'El-Mo'izz

se rendit en djomâda I 359 (comm. 11 mars 970) dans le *djâmi'* d'Ibn T'oûloûn, et fit crier l'appel à la prière à l'aide de la formule « accourez à l'œuvre excellente », qui fut employée pour la première fois dans ce pays, et qui le fut ensuite au Djâmi' 'atîk' (1). Dans la prière même on prononça à haute voix les mots : « au nom du Dieu clément et miséricordieux (2) ».

Quand son autorité fut bien assise en Égypte, Djawher commença la construction du Kaire *(el-K'âhira).*

[P. 441] Révolte d'Aboû Khazer en Ifrîk'iyya

En 358 (24 nov. 968), Aboû Khazer (3) Zenâti leva l'étendard de la révolte en Ifrîk'iyya, et de nombreuses bandes de Berbères et de Nekkâriens se joignirent à lui. El-Mo'izz se mit lui-même en campagne et arriva jusqu'à la ville de Bâghâya, où celui de ses officiers qui y commandait était l'objet des attaques du rebelle posté dans le voisinage. [P. 442] L'annonce de l'approche d'El-Mo'izz provoqua la dispersion des bandes d'Aboû Khazer, et celui-ci, pour échapper aux poursuites du prince, se jeta dans une région impraticable. El-Mo'izz dut se retirer, mais chargea Aboû 'l-Fotoûh Yoûsof Bologgîn ben Zîri de filer sur ses traces, que cet officier finit par perdre, et alors El-Mo'izz regagna sa résidence de Mançoûriyya.

---

dès le vendredi 20 cha'bân, par Aboû Mohammed Chimsâti (lisez Chimchâti).

(1) Cette formule de l'*idhân* ou appel à la prière est particulière aux Chiites (*Chrestomathie* de Sacy, I, 102 et 169).

(2) Pour plus de détails sur la conquête de l'Égypte, voir notamment Quatremère (*l. l.*, p. 422) et Fournel, II, 345.

(3) Ce nom est écrit Abou Djafar dans la traduction d'Ibn Khaldoun (II, 548) ; Quatremère (*Journ. as.* 1837, I, 63) dit « Abou Kharz ou Abou Djafar » ; enfin Wüstenfeld (p. 109) écrit Ibn Khazar. Comparez aussi Ibn Khaldoun, III, 233.

En rebî' II 359 (10 févr. 970), Aboû Khazer le Khâredjite vint trouver El-Mo'izz en sollicitant sa grâce et promettant obéissance; le prince fut fort aise d'accueillir cette requête et accorda au rebelle repentant une large pension. Aussitôt après, arrivèrent les lettres par lesquelles Djawher lui annonçait que la *khotba* se faisait en son nom en Égypte et en Syrie, et l'invitait à le rejoindre. El-Mo'izz témoigna alors une joie exubérante qu'il manifesta à tous les yeux, et reçut les louanges des poètes, entre autres de Moh'ammed ben Hâni Andalosi (1), qui fit ce vers :

[T'awîl] Les Abbasides disent : « Voilà l'Égypte conquise ! » Dis-leur : « Voilà les destins accomplis ! »

[P. 449] **Guerre civile en Sicile** (2)

En 359 (13 nov. 969), le khalife Alide El-Mo'izz ayant nommé gouverneur de Sicile Ya'îch, affranchi d'El-H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn, celui-ci réunit dans l'arsenal (des gens) des tribus (berbères) qui eurent des difficultés avec les affranchis des Ketâma. Ils en vinrent aux mains, et beaucoup de ces derniers furent tués; plusieurs d'entre eux trouvèrent aussi la mort du côté de Syracuse, et l'animosité qui séparait les deux partis devint une hostilité déclarée. Les efforts de Ya'îch pour ramener la paix n'aboutirent pas, et les fauteurs de troubles semèrent partout le désordre et se livrèrent au pillage. Ils exercèrent des violences contre les

(1) La biographie de ce poète très connu, † 362, a été donnée par Ibn Khallikân (trad., III, 423), et par Ibn El-Abbâr, *Tecmila*, éd. Codera, I, 103 ; voir aussi Merrâkechi, *Histoire des Almohades* p. 94 et 183 de la trad., et le *Matmah'* d'Ibn Khak'ân, éd. de Cstp, p. 74. Le ms 3108 du Catalogue des mss arabes de Paris renferme le recueil de ses poésies, et le n° 2327 (fol. 7-18) en donne aussi des extraits. Il en existe une édition publiée à Beyrout, 1886.

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 429).

bergers aussi bien que contre les habitants des places fortes reçus à merci, et ces désordres furent cause qu'El-Mo'izz révoqua Ya'îch et nomma Aboû 'l-Kâsim ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn en qualité de lieutenant de son frère Ah'med. La population accueillit avec joie l'arrivée de ce nouveau gouverneur; la concorde se rétablit et tout le monde se soumit à son autorité.

[P. 450] En cette année 359, le prône se fit à la Mekke au nom de (l'Abbaside) El-Mot'î' lillâh et des Karmates *hidjri* (1), et à Médine au nom d'El-Mo'izz l'Alide, mais en dehors de la ville même il fut prononcé par Aboû Ah'med Moûsewi (2), [P. 451] père du chérif Er-Radi, au nom d'El-Mot'î' lillâh.

[P. 453] Mort de Moh'ammed ben el-H'oseyn Zenâti

En 360 (3 nov. 970), Yoûsof Bologgîn ben Zîri fit périr Moh'ammed ben el-H'oseyn (3) ben Khazer Zenâti ainsi que plusieurs de ses parents et cousins. La révolte en Ifrîk'iyya de ce personnage, sous les drapeaux de qui se rangèrent de nombreux Zenâta et Berbères, fut une cause de souci pour El-Mo'izz, qui voulait se rendre en Égypte et redoutait de laisser derrière lui, en état de rébellion, un homme tel que Moh'ammed, oppresseur, hautain et injuste. [P. 454] Or comme le rebelle était un

---

(1) Je n'ai pu trouver de renseignement sur les Karmates ainsi désignés, peut-être par allusion à leur *dâr el-hidjra*.

(2) Comparez Quatremère, *l. l.*, p. 53 et 64. — Il a été question de ce personnage, p. 274.

(3) On lit « El-H'asan » dans Ibn Khaldoûn (II, 549). Cet auteur représente d'ailleurs la mort de ce Mohammed comme ayant eu lieu à la suite d'une grande bataille (*l. l.*, et p. 7 ; III, 234). Cf. Fournel, II, 352 ; Wüstenfeld, p. 116.

jour en train de boire avec quelques-uns de ses parents et de ses partisans, Yoûsof, qui le sut, partit avec un détachement de cavalerie, mais en ayant soin de se tenir caché, de sorte que Moh'ammed n'en eut connaissance qu'en le voyant paraître devant lui ; saisissant alors son épée, il se tua lui-même, tandis que Yoûsof tua ou fit prisonniers les autres. Ce coup de main fut hautement apprécié par El-Mo'izz, qui pendant trois jours tint audience pour recevoir les félicitations à ce propos.

[P. 456] **El-Mo'izz quitte le Maghreb et se rend en Égypte**

Dans les derniers jours de chawwâl 361 (première moitié d'août 972), El-Mo'izz quitta l'Ifrîkiyya pour se rendre en Égypte. Parti de Mançoûriyya, il s'arrêta d'abord à Serdâniya, bourgade proche de Kayrawân, où il fut rejoint par ses guerriers, gouverneurs et parents, et où furent transportés tous les biens, effets et objets divers provenant de son palais : entre autres préparatifs de départ, on fondit les dinars pour en faire des espèces de meules dont il fallait une couple pour faire la charge d'un chameau. Il désigna (1) pour gouverner l'Ifrîk'iyya Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd Çanhâdji H'imyari, mais en distrayant de son gouvernement la Sicile, Tripoli, Adjdâbiya et Sort. En Sicile, il nomma, comme nous l'avons dit, H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn, à Tripoli 'Abd Allâh ben Yakhlaf Kotâmi, qui jouissait de son estime ; il confia la perception des

---

(1) Il avait d'abord songé pour ce poste à l'émir Aboû Ahmed Dja'far ben 'Ali ben H'amdoûn, aux exigences de qui il ne voulut pas souscrire, d'après un récit rapporté par Quatremère (*l. l.*, 87 ; cf. *Berbères*, II, 8 et 555 ; III, 234).

impôts d'Ifrîk'iyya à Ziyâdet Allâh ben el-K'odeym (1), la direction du *kharâdj* [P. 457] à 'Abd el-Djebbâr Khorâsâni et à H'oseyn ben Khalaf Mawçadi (2), mais il leur déclara que, tous, ils étaient sous la haute main de Yoûsof ben Zîri (3).

Après avoir passé à Serdâniya quatre mois consacrés au règlement de toutes ces affaires, il se mit en marche de compagnie avec Yoûsof Bologgîn, à qui il donnait ses dernières instructions; mais nous aurons à donner d'abord les renseignements nécessaires touchant les ascendants et la famille de ce chef. Après avoir renvoyé Yoûsof dans son gouvernement, il partit pour Tripoli à la tête de ses troupes et de ses gardes; mais, arrivé là, il fut abandonné par un corps de troupes qui se réfugia dans les montagnes de Nefoûsa et contre lequel il fit faire de vaines poursuites. Il se remit en marche et arriva à Bark'a, où fut assassiné Moh'ammed ben H'âni Andalosi, qui le suivait : on trouva, vers la fin de redjeb 362 (commencement d'avril 973), le cadavre du poète au bord de la mer, mais le nom de celui qui lui avait donné la mort resta inconnu. C'était un poète remarquable, mais qui exagéra assez les louanges dont il couvrait El-Mo'izz pour être accusé d'infidélité par les théologiens; ainsi il a dit :

[Redjez] Tu n'as voulu que ce que veulent les destins; c'est à toi, l'unique, le dominateur, de décider.

Et encore :

[Kâmil] Depuis longtemps je dispute à Gabriel la place sous son étrier.

---

(1) Noweyri (ap. *Berbères*, II. 550) l'appelle Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh ben 'Obeyd Allâh ben el-K'odeym.

(2) Ou, Marçadi (*Berbères*, II, 550), variante que donne aussi un ms d'Ibn el-Athîr et qu'on retrouve dans le *Bayân*, I, 255.

(3) Ce premier alinéa est traduit dans la *Biblioteca*, I, 430.

On lui attribue encore des vers du même genre, mais que je ne retrouve pas dans son *divan* :

[Basît] A Rak'k'âda se trouve le Messie, là se trouvent et Adam et Noé ; là se trouve Dieu qu'orne toute gloire et en dehors de qui rien n'est que fumée (1).

(On sait que) Rakkâda est le nom d'une ville proche de Kayrawân. Il y a d'autres passages encore que l'on pourrait citer, et que les partisans du poète s'efforcent d'interpréter. Dieu sait ce qu'il en est, mais on peut dire en somme que ses louanges ont dépassé la mesure.

El-Mo'izz arriva ainsi dans les derniers jours de cha'bân (comm. juin 973) à Alexandrie, où les habitants de Miçr, conduits par les notables, vinrent lui rendre visite; il les reçut honorablement et leur distribua des marques de sa générosité. Puis il entra au Kaire le 5 ramad'ân 362 (8 juin 973) et installa ses soldats dans les maisons de Miçr et du Kaire, mais beaucoup (n'y purent trouver place et) restèrent sous la tente.

Quant à Yoûsof Bologgîn, [P. 458] il s'installa, après avoir pris congé d'El-Mo'izz, à Mançoûriyya pour procéder à la nomination des fonctionnaires dans les diverses provinces, puis il opéra une tournée pour voir les choses sur place et remettre le calme dans les esprits. Les habitants de Bâghâya se soulevèrent ensuite contre le gouverneur qu'il y avait nommé, lui firent la guerre et le forcèrent à fuir. Un corps de troupes envoyé par Yoûsof ne put venir à bout des rebelles, et celui-ci, quand il en fut informé, équipa des troupes pour marcher contre eux. Il s'occupait de ces préparatifs quand

(1) Ces vers sont attribués à Mohammed el-Bedîl par le *Bayân*, I, 159 ; cf. de Sacy, *Druzes*, intr., p. 396, et de Goëje, *Mém. sur les Carmathes*, p. 167.

la nouvelle que son représentant à Tâhert avait aussi été chassé par les habitants révoltés le décida à marcher sur cette dernière ville, qu'il soumit et ruina. Il y était encore lorsqu'il apprit que les Zenâta avaient occupé Tlemcen ; il s'avança contre eux, ce qui les fit battre en retraite, mais il entama le siège de Tlemcen, et au bout de quelque temps les (habitants) firent leur soumission. Il leur pardonna, mais les évacua sur la ville d'Achîr, auprès de laquelle ils édifièrent une nouvelle ville qu'ils nommèrent aussi Tlemcen (1).

Il surgit ensuite entre Ziyâdet Allâh ben el-K'odeym et un autre administrateur qui se trouvait à ses côtés, le secrétaire ʻAbd Allâh ben Moh'ammed (2), une animosité qui dégénéra en hostilités ouvertes, car chacun avait ses partisans. Yoûsof Bologgîn penchait pour ʻAbd Allâh, à qui l'unissait une vieille amitié. A la suite de plusieurs combats, Aboû *(sic)* ʻAbd Allâh s'empara de son adversaire et le jeta en prison, de sorte qu'il resta seul à la tête des affaires. Ibn el-K'odeym resta prisonnier jusqu'à ce qu'El-Moʻizz mourût en Égypte et que la situation de Yoûsof Bologgîn fût tout à fait consolidée (3).

En 364 (20 sept. 974), Khalaf ben H'oseyn, qui était l'un des partisans et des soutiens d'Ibn el-K'odeym, s'installa sur un sommet dans un fort bien défendu naturellement, et de nombreux Berbères et autres allèrent l'y rejoindre. Yoûsof Bologgîn l'y assiégea, et à la suite de combats où il y eut beaucoup de morts des deux côtés, il parvint à s'emparer de la place, bien que Khalaf ben H'oseyn pût s'enfuir. Quantité d'assiégés furent massa-

---

(1) Ce serait ensuite d'un ordre d'El-Moʻizz qu'il n'aurait pas pénétré plus avant dans le Maghreb *(Berbères,* II, 10). Ibn Khaldoûn parle encore ailleurs de cette expédition (III, 235) : il donne d'un côté la date de 362, et de l'autre celle de 361. Le *Bayân* n'en a rien dit.

(2) Sur ce personnage, voyez *Berbères*, II, 13, n.

(3) Le *Bayân* (I, 238) se borne à faire une sèche et peu intelligible allusion à ces incidents.

crés, et sept mille têtes furent envoyées à K'ayrawân. Khalaf lui-même tomba ensuite entre ses mains, et il fut mis en croix après avoir été promené sur un chameau pour être donné en spectacle ; sa tête fut envoyée à Miçr (1). Ces nouvelles remplirent de crainte les habitants de Bâghâya, qui conclurent la paix avec Yoûsof et reconnurent son autorité ; il leur fit évacuer la ville, qu'il démantela.

[P. 459] Détails sur Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd et sur ses parents

Avant même qu'El-Mançoûr donnât un commandement à Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd Çanhâdj H'imyari, les Çanhâdja et autres tribus maghrebines de leur voisinage avaient reconnu l'autorité de ce chef. Mennâd, son grand-père, était un personnage considérable parmi les siens, riche, père de nombreux enfants et très hospitalier ; Zîri, du vivant même de son père, fut revêtu d'un commandement sur de nombreux Çanhâdja, qu'il conduisait à des expéditions fructueuses. Alors les Zenâta, poussés par l'envie, réunirent leurs forces pour le combattre ; mais lui-même, s'avançant à marches forcées, les attaqua de nuit pendant qu'ils tentaient une opération sur le territoire des Meghîla, en fit un grand carnage et fit sa proie de tout ce qu'ils avaient. Cet exploit accrut encore le nombre de ceux qui le suivaient, et il fut sollicité par eux de les mener à la conquête d'un autre territoire. Il les conduisit alors vers l'emplacement où s'éleva Achîr, et, séduit par les nombreuses sources dont ce pays est arrosé, il y fonda la ville de ce nom, où il s'installa avec ses compagnons en 364 (20 sept. 974). Or comme les Zenâta se livraient au brigandage contre les villes et

(1) Je crois qu'il n'est parlé de ces faits ni par le *Bayân*, ni par Ibn Khaldoun.

qu'en cas de poursuites ils se réfugiaient dans les montagnes et les déserts, la fondation d'Achîr (1) eut pour conséquence d'interposer les Çanhâdja entre les villes d'une part, les Zenâta et les Berbères d'autre part, ce dont El-K'â'im fut bien aise.

L'attention de Zîri fut aussi appelée sur les ravages des Ghomâra, peuple qui reconnaissait comme licites les choses interdites et chez qui un prophète avait surgi; il les attaqua et les battit, fit prisonnier le prétendu prophète et le fit exécuter en présence des juristes (convoqués à cet effet) (2). Il accomplit encore des prouesses dans les événements suscités par la révolte d'Aboû Yezîd le Khârédjite, alors que, ravitaillant El-K'â'im enfermé à Mehdiyya, il mit cette ville en état de continuer sa résistance (3). Plus tard, comme les Zenâta assiégeaient Achîr, Zîri à la tête de nombreuses troupes leur livra plusieurs combats où il y eut des pertes très sensibles des deux côtés, mais où il finit par remporter la victoire et faire de ses ennemis ce qui lui plut. Plus tard encore, le nommé Sa'îd ben Yoûsof s'étant révolté dans l'Aurès contre El-Mançoûr et ayant réuni de nombreux adhérents, Zîri le fit combattre par un corps d'armée considérable dont il confia le commandement à son fils : Bologgîn attaqua le rebelle près de Bâghâya et le tua, lui et ses partisans Hawwâra et autres. Cette affaire augmenta encore l'estime que lui témoignait El-Mançoûr, et nous avons dit qu'il prit une part considérable à la conquête de Fez.

---

(1) Bekri (p. 144) parle aussi de la fondation d'Achîr par Zîri ; elle était située sur le flanc de la montagne de Titeri (*Berbères*, II, 6 et 489 ; cf. *Bayân*, I, 224).

(2) L'ordre suivi par l'auteur dans l'énumération de ces événements pourrait faire croire qu'il s'agit de l'expédition envoyée à l'extrémité ouest du littoral africain, et commandée par Djawher ; mais il n'en est rien : Hâmîm, le prophète des Ghomâra, fut tué en 315 (Bekri, 228 et s.; *Bayân*, I, 198), et Noweyri nous apprend que ce fut par Zîri (*Berbères*, II, 492 ; cf. 144).

(3) *Suprà*, p. 346 et s. ; Ibn Khaldoûn, II, 493.

Dans la suite, Bologgîn ben Zîri marcha contre Moh'ammed ben el-H'oseyn [P. 460] ben Khazer Zenâti, qui s'était soustrait à l'obéissance d'El-Mo'izz et à qui de nombreux adhérents avaient donné une grande puissance (1). Bologgîn resta encore vainqueur et massacra de nombreux rebelles, ce qui combla El-Mo'izz de joie, car il songeait à laisser ce chef en qualité de lieutenant au Maghreb à cause de son énergie et du nombre de ceux qui marchaient à sa suite. Il craignait en effet que, lui-même une fois parti pour l'Égypte, cette région ne vint à lui être enlevée par ce chef; mais la brouille qui survint entre ce dernier et les Zenâta le rassura contre l'éventualité de cette conquête.

Ensuite Dja'far ben 'Ali [ben H'amdoûn], gouverneur de la ville de Mesîla et des cantons du Zâb, se piqua de la faveur dont El-Mo'izz honorait Zîri, car il régnait entre ce dernier et lui-même une jalousie réciproque, et, quittant son gouvernement, il alla trouver les Zenâta. Ceux-ci l'accueillirent le mieux du monde, le mirent à leur tête par esprit d'hostilité contre Zîri, et alors il leva l'étendard de la révolte. Zîri marcha contre lui avec des forces considérables, composées de Çanhâdja et autres, et lui livra bataille en ramad'ân (361 ?). A la suite d'une lutte sanglante, Zîri tomba de son cheval, qui fit un faux pas, et fut tué. Dja'far, voyant alors le regret causé aux Zenâta par cette mort et leur tendance à ne plus lui obéir, leur tint ce langage : « Yoûsof Bologgîn ne renoncera pas à venger la mort de son père et ne jugera pas que celui-ci ait assez massacré des vôtres. Nous devons donc nous fortifier dans les montagnes les mieux défendues et dans les endroits abrupts. » Son avis ayant prévalu, il fit embarquer ses biens et sa famille, tandis que lui-même restait avec les Zenâta ; mais il avait donné l'ordre à ses serviteurs embarqués de simuler une révolte à bord. Comme il regardait de terre ce qui

(1) *Suprà*, p. 369.

se passait, il dit aux Zenâta qu'il allait se rendre compte de la cause du désordre, et, montant dans une barque, il s'enfuit avec les autres. Il gagna l'Espagne, où il fut bien accueilli par l'Omeyyade El-H'akam, qui lui donna des marques de sa générosité (1). Quant aux Zenâta, ils ne purent que regretter de ne l'avoir pas tué pour s'emparer de ses dépouilles. Bologgîn alors réunit des forces de plus en plus considérables et marcha contre les Zenâta, chez qui il fit d'épouvantables massacres, réduisant les femmes en captivité et faisant des enfants sa proie ; par son ordre, les têtes furent employées à chauffer les marmites où l'on faisait la cuisine. El-Mo'izz apprit encore ces faits avec joie : il ajouta Mesîla et ses cantons aux fiefs de Bologgîn, qui devint très puissant. Nous raconterons le reste de son histoire quand il devint prince d'Ifrîkiyya.

[P. 487] En 364 (20 sept. 974), il parut en Ifrîkiyya, à l'est, une énorme et très brillante comète, qui continua son ascension pendant environ un mois, puis qui disparut et ne fut plus revue.

[P. 489] ..... (Quand El-'Azîz, fils d'El-Mo'izz, monta sur le trône d'Égypte), il envoya au Maghreb des dinars frappés à son nom et qu'on mit en circulation. Il confirma Yoûsof Bologgîn dans le gouvernement de l'Ifrîkiyya en y ajoutant ce que son père en avait distrait, c'est-à-dire Tripoli, Sort et Adjdâbiyya, villes où Yoûsof nomma des hommes de son choix (2), ce qui augmenta d'autant sa puissance et le laissa désormais sans crainte du côté d'El-'Azîz. Il était réellement indépendant et feignait une obéissance qui n'était commandée que par un esprit de conciliation et de bonne amitié, rien de plus.

---

(1) Son frère Yah'ya ben 'Ali l'avait précédé à la cour de H'akam Mostançer (voir l'histoire des Benoû Hamdoûn, *Berbères*, II, 555). Sur la bataille où Zîrî perdit la vie, voir *ibid.*, 2 et 554 ; III, 234).

(2) Cf. *Berbères*, III, 262.

Guerre de Yoûsof Bologgîn contre les Zenâta et autres peuples d'Ifrîkiyya

En 365 (9 sept. 975), Khazroûn ben Felfoûl ben Khazer Zenâti s'avança à la tête d'une bande nombreuse d'adhérents contre Sidjilmâsa, dont, en ramad'ân (mai 976), il tua le chef qui était sorti pour lui tenir tête (1). Devenu maître de cette ville, il en retira beaucoup de richesses et d'approvisionnements, et envoya [P. 490] la tête de celui qu'il venait de tuer en Espagne. Cette affaire grandit la situation des Zenâta, dont le pouvoir se trouva ainsi solidement établi. Bologgîn était alors à Ceuta, où il se trouvait après s'être rendu à Fez, à Sidjilmâsa et dans le territoire des Hebat', pays qu'il avait conquis et d'où il avait chassé tous les gouverneurs omeyyades. Les Zenâta se retirèrent devant lui et beaucoup se rendirent à Ceuta, qui appartenait alors au prince Omeyyade d'Espagne. Bologgîn, ayant trouvé sur sa route des bois touffus et enchevêtrés qui l'empêchaient de passer, les fit couper et brûler de façon à s'y ouvrir une route. Ensuite il s'avança en personne sur une montagne d'où il dominait Ceuta et étudia pendant une demi-journée par quel côté il pourrait l'assiéger et l'attaquer ; mais il reconnut qu'une flotte était indispensable pour prendre cette place, dont les habitants le redoutaient fort. Alors il se rabattit du côté d'El-Baçra, belle ville qu'on appelle simplement au Maghreb Baçra, et cette nouvelle fit fuir les Zenâta dans les sables et les déserts les plus reculés du Maghreb. Yoûsof entra à Baçra, dont il ruina les

---

(1) Le *Bayân* place cette expédition sous l'année 367, de même que l'expédition de Bologgîn contre Ceuta (I, p. 239). A la page suivante, il parle d'une seconde campagne, entreprise au départ d'Ifrîkiyya, contre Ceuta. Ibn Khaldoûn parle de 369 (II, 11 ; III, 236).

solides fortifications élevées par le prince (musulman) d'Espagne, et qu'il livra au pillage.

Il passa ensuite dans le pays des Berghawât'a, dont le roi, 'Abs ben Oumm el-Ançâr (1), se livrait à la prestidigitation et à la magie, se donnait pour prophète et avait ainsi fait reconnaître toutes ses volontés par son peuple, à qui il avait donné un corps de doctrines religieuses. Bologgîn l'attaqua et, à la suite de plusieurs combats importants et qui ne sont pas à décrire, finit par l'emporter : 'Abs ben Oumm el-Ançâr fut tué, ses troupes débandées furent l'objet d'un horrible massacre ; les femmes et les enfants réduits en captivité et envoyés en Ifrîkiyya étaient en quantité tellement innombrable que les habitants de ce dernier pays disaient n'en avoir jamais vu arriver autant chez eux. Bologgîn resta dans ces régions jusqu'en 373 (14 juin 983), occupé à en réduire les habitants, pendant que Ceuta observait craintivement ses mouvements et que les Zenâta restaient dans les sables où ils avaient fui (2).

Siège de Cosenza et d'autres villes (3)

En cette année 365 (9 sept. 975), Aboû 'l-K'âsim ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn, émir de Sicile, se mit en campagne avec l'armée musulmane et en compagnie d'un certain nombre d'hommes vertueux et de savants ; en ramad'ân (mai 976), il établit son camp sous les murs de Messine, d'où l'ennemi s'enfuit. Les envahisseurs passèrent de là [P. 491] à Cosenza, dont les

(1) On lit dans Ibn Khaldoûn (II, 12) « 'Isa ben Aboû 'l-Ançâr », et il en est de même dans Bekri, p. 300, et dans le *Bayân* (I, 231 et 233 ; cf. 246). Sur l'expédition dirigée contre Ceuta, cf. Ibn Khaldoûn, *l. l.* et III, 236 ; *Bayân*, I, 246.

(2) La mort de Bologgîn survint le 21 dhoû 'l-hiddja de cette année (*Bayân*, I, 248) ou le 22 de ce mois (*infra*, p. 394).

(3) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 431).

habitants, au bout de quelques jours de siège, demandèrent et obtinrent quartier moyennant paiement d'une certaine somme ; puis on se dirigea sur le fort de Cellara (1) et sur d'autres localités, où partout il fut agi de même. L'émir donna à son frère El-K'âsim l'ordre de conduire la flotte dans la Pouille (1) et de faire ravager la Calabre par des colonnes; l'exécution de cet ordre coûta de nombreuses morts à l'ennemi et valut aux fidèles des prisonniers et un butin considérable. Après quoi, les deux frères retournèrent à la ville (de Palerme).

En 366 (29 août 976), Aboû 'l-K'âsim ordonna de remettre en état de défense Rametta, qui avait été démantelée; puis, se remettant en campagne, il assiégea le fort de Sainte-Agathe (en Calabre), dont les habitants obtinrent l'*amân* qu'ils sollicitèrent et livrèrent la place avec tout son contenu. L'émir marcha alors sur Tarente, dont les habitants avaient fui en fermant les portes; quelques hommes escaladèrent les murailles et ouvrirent les portes, par où les troupes passèrent; Aboû 'l-K'âsim fit détruire et incendier la ville, puis envoya dans diverses directions des colonnes qui parvinrent jusqu'à Otrante et d'autres lieux. Il alla camper près de Gravina (2) et, à la suite de ses attaques, cette place paya d'une certaine somme la paix qu'il lui consentit; après quoi, il retourna à Palerme.

[P. 495] **Mort du kâdi Mondhir Balloût'i**

En dhoû 'l-k'a'da 366 (20 juin 977) mourut le kâdi Aboû 'l-H'âkim Mondhir ben Sa'îd Balloût'i, grand kâdi d'Espagne, qui était imâm, juriste, prédicateur, poète, avait la parole élégante et une foi solide. Il se rendit un

(1) Corrections proposées par Amari ; le texte lit جلوا et بربولة.

(2) Lecture proposée par Amari et qui paraît certaine.

jour chez le prince d'Espagne 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir, qui venait de terminer la construction d'Ez-Zahrâ et des palais qu'elle renferme, et qui se tenait assis dans un pavillon incrusté d'or et dont la merveilleuse architecture était sans précédent. Entouré de grands personnages, le prince leur demandait si personne à leur connaissance [P. 496] avait jamais élevé une construction pareille, et tous de répondre avec force éloges qu'ils n'avaient jamais ni vu ni appris qu'il y eût rien qui y ressemblât. Le kâdi seul restant muet et les yeux baissés, fut interpellé par 'Abd er-Rah'mân, et alors il répondit en laissant couler des pleurs jusque sur sa barbe : « J'en prends Dieu à témoin, je ne pensais pas que Satan, que Dieu confonde! t'amenât à un pareil degré ni que tu lui permisses de prendre assez de pouvoir sur toi, que Dieu a comblé de ses bienfaits et de ses faveurs, pour te faire descendre au même rang que les infidèles ! — Réfléchis, s'écria 'Abd er-Rah'mân, à ce que tu dis ; comment donc m'a-t-il fait descendre au rang des infidèles? » Le kâdi reprit : « Dieu a dit : *Si nous n'avions craint que tous les hommes ne devinssent un seul peuple (d'infidèles), nous aurions donné à ceux qui ne croient point en le Miséricordieux des toits d'argent à leurs maisons et des escaliers pour y monter, des portes d'argent et des sièges pour s'y reposer, ainsi que des ornements d'or,* etc. jusqu'à *la vie future auprès de ton Seigneur est réservée aux pieux* » (Koran, XLIII, 32-34). 'Abd er-Rah'mân baissa les yeux sans répondre et se mit à pleurer : « Veuille Dieu, dit-il ensuite au kâdi, te récompenser et augmenter le nombre des musulmans qui te ressemblent ! »

On raconte de ce kâdi de nombreux et très beaux traits, notamment celui-ci. Comme la sécheresse était grande et que le peuple voulait sortir et prier pour demander la pluie, 'Abd er-Rah'mân envoya au kâdi l'ordre de se mettre à la tête de la prière. « Je voudrais bien, répondit le saint homme au messager, savoir ce que fait l'émir aujourd'hui même. — Je ne l'ai,

dit l'autre, jamais vu plus humble qu'en ce moment; couvert de vêtements grossiers, il est prosterné contre terre, se couvre la tête et la barbe de poussière, pleure et fait l'aveu de ses fautes en s'écriant : Ma tête est dans tes mains, ô Seigneur, et c'est à cause de moi que ce peuple souffre ! — Va, jeune homme, dit le kâdi, et emporte la pluie avec toi, car Dieu va nous donner de l'eau, puisque le puissant de la terre invoque la miséricorde du Tout-Puissant ». Il sortit alors pour faire la prière de circonstance; tous les yeux des assistants étaient fixés sur lui quand il monta en chaire et parla ainsi : « *Le salut soit sur vous! Votre Seigneur s'est imposé la miséricorde comme un devoir. Si quelqu'un d'entre vous fait le mal par ignorance et qu'ensuite il s'en repente et fasse le bien*, etc. » (Koran, VI, 54). A deux reprises il répéta ces paroles, et le peuple, éclatant en sanglots, manifesta son repentir; après quoi il termina son oraison, et la pluie survint (1).

[P. 497] **Mort d'El-H'akam et avènement de son fils Hichâm**

En 366 (29 août 976) mourut, à l'âge de soixante-trois ans et sept mois, après un règne de quinze ans et cinq mois, El-H'akam ben 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd Allâh [P. 498] ben Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân el-Mostançir billâh, prince Omeyyade d'Espagne. C'était un homme corpulent, roux, à la voix forte, aux grands yeux noirs, au nez aquilin et aux mâchoires inégales. Ami des gens de science, il était lui-même

(1) On trouve une anecdote du même genre dans l'*Hist. des Almohades* de Merrâkechi, trad. fr., p. 316. Ibn el-Faradhi (éd. Codera, II, 17) fait mourir ce savant onze ans plus tôt, en 355. D'après Khochani (ap. Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, III, 117), cette dernière date serait la vraie.

savant, au courant des décisions juridiques des diverses écoles, versé dans la généalogie et dans l'histoire, collectionneur de livres ; il appelait auprès de lui les savants des pays éloignés, les comblant de bienfaits et d'honneurs pour profiter de leurs connaissances.

A sa mort et conformément à ses décisions, il fut remplacé par son fils Hichâm, alors âgé de dix ans, et qui fut surnommé El-Mo'ayyed billâh. Au cours des troubles qui agitèrent le règne du nouveau prince, il fut emprisonné, mais recouvra ensuite son pouvoir dans les circonstances que voici. Ses premiers ministres (*h'âdjib*) furent El-Mançoûr Aboû 'Amir Mohammed ben Aboû 'Amir Ma'âfiri et les deux fils d'El-Mançoûr, El-Moz'affer et En-Nâçir. Dès qu'il fut arrivé au ministère, El-Mançoûr séquestra son maître, ne le laissant ni voir ni approcher de personne, et ce fut lui qui gouverna tout, mais de manière à s'attirer l'approbation générale, car il pratiquait la justice et le succès couronnait ses entreprises. Il fit la guerre aux infidèles, sur qui il fit de nombreuses conquêtes, et remplit l'Espagne de butin et d'esclaves. C'est de ces derniers qu'il composa principalement les troupes du *djond*, tels par exemple Wâd'ih' et autres héros connus, que l'on dénommait 'Amirides. Pendant les vingt-six ans que Dieu lui permit d'occuper cette situation, il fit cinquante-deux expéditions, tant d'été que d'hiver, et mourut en 392 (19 nov. 1001). C'était un homme résolu, ferme dans ses propos, très juste, très généreux et bon administrateur.

Voici un de ses exploits. Menant une expédition contre les Francs, il avait franchi le Passage (*ed-derb*), qui est un défilé entre deux montagnes, et s'était avancé dans le pays ennemi pour y semer la dévastation et y chercher du butin et des captifs ; mais à son retour il trouva le Passage barré par les chrétiens, qui le dominaient et en défendaient l'entrée. Il feignit alors de vouloir s'installer définitivement : ses soldats se mirent à construire des habitations, à semer, à chercher du bois, de

la paille, des provisions de bouche et tout ce qui était nécessaire. La vue de ces préparatifs fit pencher les chrétiens à une transaction, et ils lui offrirent de le laisser passer moyennant abandon de son butin. Comme il déclara vouloir ne pas s'en aller, ils renoncèrent à réclamer le butin ; mais cela ne le satisfit pas encore, et alors ils lui offrirent une somme d'argent et des bêtes de charge [P. 499] pour emmener les dépouilles qu'il traînait avec lui. A ce prix, il consentit à traiter et à franchir le Passage pour rentrer en pays musulman.

Originaire d'Algéziras, il se rendit dans sa jeunesse à Cordoue pour y étudier et s'occuper de littérature et de l'étude des traditions (*h'adîth*), choses où il réussit très bien. Il entra ensuite au service de Çobh' (1), mère d'El-Mo'ayyed, auprès de laquelle il avait beaucoup d'influence. Comme, à la mort d'El-H'akam Mostancer, Mo'ayyed était tout jeune, on pouvait craindre des difficultés ; mais El-Mançoûr rassura Çobh' et garantit la tranquillité du pays. Son énergie fut favorisée par la fortune et aidée par les sommes d'argent qu'il reçut de cette femme (2) et qu'il employa à se concilier les troupes, de sorte que tout marcha très bien. Sa mère était Temîmite et son père Ma'âferite, c'est-à-dire appartenait à une fraction des H'imyar.

Quand la mort le frappa, il eut pour successeur dans ses fonctions son fils 'Abd el-Melik, surnommé Moz'affer, qui marcha sur les traces de son père et mourut au bout de sept ans, en 399 (4 sept. 1008). Il périt empoisonné par son frère 'Abd er-Rah'mân, qui coupa en deux une pomme à l'aide d'un couteau empoisonné sur

(1) Celle dont Dozy, dans ses *Musulmans d'Espagne*, t. III, a francisé le nom par raison d'euphonie, et qu'il appelle Aurore.

(2) Tornberg (t. XIII, p. LI) a fait ici une correction d'après laquelle il faudrait traduire « qu'il reçut des officiers ». J'ai conservé la leçon qu'il avait d'abord imprimée et qui est confirmée par le passage correspondant de Merrâkechi (texte, p. 19 ; trad. p. 23), où la rédaction est identique à celle de notre auteur.

un des côtés de la lame, et mangea la moitié saine, tandis que Moz'affer, sans défiance, reçut la moitié empoisonnée (1).

'Abd er-Rah'mân, surnommé Nâçir, prit la place de sa victime, mais ne marcha ni sur ses traces ni sur celles de leur père; il s'adonna au libertinage, au vin et aux plaisirs. Grâce à la crainte qu'il fit inspirer à Mo'ayyed s'il n'était pas déclaré héritier présomptif, il sut obtenir cette désignation, ce qui excita encore la haine du peuple et des Omeyyades contre lui; on sema la désaffection, on s'agita contre lui si bien qu'il y périt. Il avait entrepris une campagne d'hiver et s'était avancé en Galice; mais le roi de ce pays, sans lui faire face, se tint sur les sommets des montagnes, où 'Abd er-Rah'mân ne pouvait le poursuivre par suite du débordement des rivières et de l'abondance de la neige. Il se contenta de ravager la partie qu'il occupait et en sortit sans dommage. Mais en revenant il apprit que Moh'ammed ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben Nâçir li-dîn Allâh s'était révolté à Cordoue, dont il s'était rendu maître, et avait emprisonné Mo'ayyed. Alors, abandonné de ses troupes et ne gardant plus que ses intimes, il se dirigea vers Cordoue pour tâcher d'y arranger les choses. Mais des troupes de Moh'ammed ben Hichâm se portèrent au-devant de lui et le mirent à mort en 399 (4 sept. 1008); on emporta sa tête à Cordoue et on la promena dans les rues, puis le cadavre fut crucifié.

[P. 500] **Soulèvement de Moh'ammed ben Hichâm à Cordoue**

En 399, le dernier jour de djomâda II (28 févr. 1009), se révolta à Cordoue Moh'ammed ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben 'Abd er-Rah'mân Nâçir li-dîn Allâh

(1) Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 268.

l'Omeyyade accompagné de douze partisans. Il fut reconnu par le peuple et, sous le surnom de El-Mahdi billâh, gouverna la ville. Il se saisit de Mo'ayyed et le détint au palais près de lui ; puis il le fit sortir et cacher, en répandant le bruit qu'il était mort. En effet, en cha'bân de cette année (avril 1009), il exhiba au peuple le cadavre d'un chrétien qui avait de la ressemblance avec Mo'ayyed et qu'il donna comme étant ce dernier. Cette assertion ne souleva aucun doute, et le mort, après avoir reçu les dernières prières, fut enterré en cimetière musulman. Plus tard, Mahdi voulut faire croire autre chose, ce que nous raconterons, et se donna un démenti à lui-même. Cette première partie du règne de Mo'ayyed, jusqu'à son emprisonnement, dura trente-trois ans et quatre mois. On se mit alors à lancer diverses accusations contre Ibn 'Abd el-Djebbâr, par exemple de fabriquer du vin (*nebîdh*) dans son palais, ce qui lui valut l'épithète de « marchand de vin », d'avoir fait périr Mo'ayyed, de se montrer menteur et hypocrite, d'exciter la haine des Berbères, et le résultat fut que le cœur du peuple se détourna de lui (1).

Révolte de Hichâm ben Soleymân

N'éprouvant plus que de la répulsion pour Ibn 'Abd el-Djebbâr, les Espagnols tirèrent de sa demeure et proclamèrent Hichâm ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir li-dîn Allâh, le 26 chawwâl 399 (22 juin 1009).

Ce prince prit le surnom de Rechîd. Les révoltés se rassemblèrent sous les murs de Cordoue et assiégèrent Ibn 'Abd el-Djebbâr, avec qui furent engagées d'actives négociations pour l'amener à abdiquer sous la promesse que leur vie, à lui, à sa famille et à tous ses partisans,

---

(1) Voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 284.

serait respectée. Mais ce prince fit avec les siens une sortie où il mit en fuite les assiégeants ; Hichâm lui-même fut fait prisonnier, et son oncle le fit mettre à mort avec plusieurs de ses officiers, de sorte que le pouvoir du vainqueur se trouva raffermi.

Autre révolte tentée par Soleymân

A la suite de l'exécution de Hichâm ben Soleymân et de la déroute de ses partisans, [P. 501] Soleymân ben el-H'akam ben Soleymân ben Nâçir, qui était neveu du défunt et figurait parmi les vaincus, fut reconnu, deux jours après la bataille, par ceux qui avaient soutenu son oncle et qui étaient en majorité Berbères. On lui donna le surnom d'El-Mosta'în billâh, mais ensuite il prit celui d'Ez-Z'âhir billâh. Les révoltés allèrent trouver les chrétiens et conclurent la paix avec eux, puis avec leur aide, qu'ils avaient sollicitée, ils marchèrent contre Cordoue et livrèrent à Ibn 'Abd el-Djebbâr la célèbre bataille de K'antîdj (Cantich), où le nombre des morts et la quantité de butin furent énormes (1). Ibn 'Abd el-Djebbâr, vaincu, se renferma dans le palais de Cordoue, où Soleymân alla l'assiéger. Dans cette situation désespérée, Ibn 'Abd el-Djebbâr tira Mo'ayyed de sa prison, dans l'espoir que son adversaire aussi bien que lui-même seraient déposés, et que ce prince recouvrerait le pouvoir ; mais on croyait Mo'ayyed mort, et l'on refusa d'ajouter foi à cette affirmation. Renonçant à tout espoir, il parvint à fuir secrètement et se tint caché. En chawwâl 400 (17 mai 1010), Soleymân pénétra dans le palais, où le peuple vint le reconnaître comme khalife. Il séjourna à Cordoue pendant quelques jours.

Il y eut à K'antidj environ trente-cinq mille tués. Les

(1) Sur la bataille de Cantich et sur ces évènements, voir *Mus. d'Esp.*, III, 288.

Berbères et les chrétiens firent à Cordoue un nombre considérable de captifs et en tirèrent un grand butin.

Restauration d'Ibn 'Abd el-Djebbâr, qui est ensuite tué et remplacé par El-Mo'ayyed

Ibn 'Abd el-Djebbâr gagna secrètement Tolède, où il fut rejoint par Wâd'ih' le chef 'âmiride et ses soldats. Les chrétiens (1) s'étant aussi unis à eux, il marcha avec toutes ces troupes contre Cordoue. Près d''Ak'abat el-Bak'ar (2), une sanglante bataille eut lieu entre lui et Soleymân, qui s'était porté à sa rencontre, le 15 chawwâl 400 (31 mai 1010). Soleymân, battu, se replia sur Xativa ; son adversaire entra à Cordoue, où il se fit de nouveau prêter serment de fidélité, nomma Wâd'ih' premier ministre et gouverna à sa guise. Mais ensuite un certain nombre de soldats 'âmirides, qui avaient suivi Soleymân et parmi lesquels figuraient 'Anbar et Kheyroûn (3), firent demander à Ibn 'Abd el-Djebbâr de recevoir leur soumission et de les reprendre à son service. Cette demande, qui fut accueillie, n'était qu'une feinte de leur part à l'effet de tuer ce prince. Dès qu'ils furent installés à Cordoue, ils gagnèrent Wâd'ih' à leur projet et le 9 dhoû 'l-hiddja [P. 502] 400 (23 juillet 1010) ils se réunirent dans le palais, dont ils s'emparèrent, ainsi que de la personne du prince. Mo'ayyed délivré fut installé sur le trône et reçut leur serment de fidélité. Ibn 'Abd el-Djebbâr lui fut ensuite amené, et après qu'on lui eut reproché tous ses torts, il fut mis à mort ; sa tête fut promenée dans les rues de Cordoue. Il était né d'une concubine et avait alors 33 ans.

---

(1) Les deux comtes Raymond de Barcelone et Ermengaud d'Urgel (*Mus. d'Esp.*, III, 295).

(2) Aujourd'hui Castillo del Bacar, à environ quatre lieues de Cordoue (*ibid.*).

(3) Ou Kheyrân (*ibid.*, 298).

Le récit de ces événements devait venir plus loin; nous l'avons donné ici à cause de leur connexité et parce que ces divers incidents se sont passés trop rapidement pour qu'on puisse les reprendre plus tard et isolément.

[P. 510] En 367 (18 août 977) on vit en Ifrîkiyya, dans la région nord-est du ciel, une rougeur semblable à une langue de feu; le peuple se précipita au dehors en priant Dieu avec ferveur. A Mehdiyya se produisirent des tremblements de terre et d'autres phénomènes qui durèrent quarante jours, si bien que la population abandonna ses demeures et leur contenu (1).

En cette même année, El-'Azîz, le prince alide d'Égypte et d'Ifrîkiyya, donna pour chef aux pèlerins qui se rendaient à la Mekke, où la *khotba* se faisait en son nom, Bâdîs ben Zîri, frère de Yoûsof Bologgîn, lequel était lieutenant du prince en Ifrîkiyya. A son arrivée à la Mekke, Bâdîs reçut la visite des voleurs de cette ville, qui lui offrirent un versement de 50,000 dirhems, moyennant quoi il les laisserait librement opérer pendant la durée des fêtes. « J'y consens, dit l'émir, mais amenez-moi tous vos compagnons pour que le traité soit conclu avec toute la bande ». La chose fut ainsi entendue, et plus de trente individus se trouvèrent ainsi réunis. Sur la demande de Bâdîs s'il ne manquait personne, ils jurèrent que tout le monde avait répondu à l'appel, et il leur fit alors couper les mains à tous.

[T. IX, p. 10] Mort violente d'Aboû 'l-K'âsim, émir de Sicile, et fuite des Francs (2)

En dhoû 'l-k'a'da 371 (28 avril 982), l'émir de Sicile

(1) Le *Bayân* (I, 246) mentionne ce phénomène sous l'année 369 et signale des tremblements de terre à Mehdiyya en 371 (I, 247).

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca*, I, 433. Cf. *Bayân*, I, 247.

Aboû 'l-K'âsim sortit de la capitale pour faire la guerre sainte dans les circonstances que voici : Un roi franc du nom de Bardewîl (Baudouin, *lisez* Othon II) était venu en Sicile à la tête de nombreux soldats, s'était emparé du fort de Mileto à la suite d'un siège et avait battu deux colonnes musulmanes (envoyées contre lui). Alors Aboû 'l-K'âsim s'avança avec ses troupes pour déloger les vainqueurs ; mais en approchant du fort il fut pris de peur, et obéissant à la lâcheté il réunit les principaux de ses compagnons pour leur annoncer qu'il allait battre en retraite et leur dire de ne pas s'opposer à son projet, qu'il mit en effet à exécution. Or la flotte chrétienne, qui le suivait par mer, informa le roi chrétien de cette retraite, ajoutant que, en présence de la peur des musulmans, il pouvait les attaquer et certainement les vaincre. Alors Bardewîl, laissant ses bagages en arrière et ne prenant que des troupes légères, s'avança à marches forcées et rejoignit le 20 moharrem 372 (14 juillet 982) les musulmans, qui se rangèrent en ligne de bataille et se battirent avec acharnement ; mais une troupe de Francs, ayant chargé le centre et les étendards, enfoncèrent les rangs de leurs adversaires et arrivèrent jusqu'aux étendards. Or, comme quantité de musulmans avaient quitté leur chef et ne gardaient plus leurs lignes, les assaillants arrivèrent jusqu'à lui et il tomba frappé d'un coup au sommet du crâne ; avec lui périrent un certain nombre d'officiers et de braves. Mais alors les musulmans mis en déroute se rallièrent et recommencèrent la lutte, bien décidés à vaincre ou à mourir; l'affaire fut très chaude de part et d'autre, mais se termina pour les Francs par la plus honteuse défaite : ils laissèrent sur le terrain environ quatre mille morts, quantité de leurs patrices furent faits prisonniers, et la poursuite, qui ne fut interrompue que par la nuit, procura aux vainqueurs un butin considérable. Le roi franc prit la fuite en compagnie d'un juif qui était de ses intimes et qui lui dit, quand le cheval de son maître

vint à s'arrêter: « Prends ma monture, et si je viens moi-même à être tué, songe à mes enfants! » Le roi, grâce à cette aide, [P. 11] qui coûta la vie au juif, put rejoindre ses tentes, où se trouvaient sa femme et les siens, qu'il remmena avec lui à Rome.

A la mort d'Aboû 'l-K'âsim, son fils Djâbir, qui était avec lui, prit aussitôt sa place et emmena sur le champ les musulmans, sans leur laisser le temps de réunir toutes les dépouilles délaissées par les vaincus, de sorte qu'il en fut abandonné une grande partie. Ce fut même en vain que ses compagnons lui demandèrent de séjourner le temps nécessaire pour rassembler les armes et le matériel destinés à réapprovisionner les arsenaux.

Aboû 'l-K'âsim, dont le gouvernement en Sicile fut de douze ans cinq mois et cinq jours, était un homme juste, sage administrateur, rempli d'indulgence et très libéral envers ses sujets, prodigue d'aumônes; il ne laissa ni un dinar ni un dirhem ni un immeuble, car il avait immobilisé tous ses biens en fondations à l'usage des pauvres et pour d'autres buts pieux.

[P. 23] **Émigration de Çanhâdjites en Espagne; ce qu'ils y firent**

En 373 (14 juin 983), les enfants de Zîri ben Mennâd, savoir Zâwi, Djelâla et Mâksen, frères de Bologgîn, passèrent en Espagne. Ces princes avaient fait la guerre contre leur frère H'ammâd à propos de territoires contestés, mais comme ils avaient eu le dessous, ils s'étaient retirés à Tanger, puis de là à Cordoue. Mohammed ben Aboû 'Amir, enchanté, les accueillit avec honneur et leur attribua des pensions; ils répondirent à sa demande touchant le motif de leur émigration par le récit des faits, ajoutant qu'ils étaient venus à lui

de préférence, afin de se livrer en sa compagnie à la guerre sainte. Il approuva fort cette réponse et leur fit des promesses et des cadeaux. Au bout de peu de temps, les nouveau-venus réclamèrent de lui l'exécution de sa promesse de campagne, et comme il leur permettait de choisir ceux qu'ils voudraient dans les troupes du *djond,* ils répondirent qu'ils ne voulaient pénétrer en pays ennemi qu'avec leurs cousins, les Çanhâdja et leurs clients. Le prince leur fournit des chevaux, des armes et les ressources nécessaires, ainsi qu'un guide, et ils pénétrèrent en Galice par une route étroite. A la nuit ils dressèrent une embuscade dans un jardin proche de la ville, tuèrent les habitants de ce lieu et en coupèrent les arbres. Puis, au matin, une troupe qui sortit de la ville fut attaquée par eux et mise tout entière à mort. Comme après cela ils se retiraient, les ennemis, qui s'étaient redit la chose, montèrent à cheval pour les poursuivre ; mais les musulmans, s'en étant aperçus, se cachèrent à l'abri d'une colline, et sitôt qu'ils se virent dépassés ils tombèrent par derrière sur ceux qui les poursuivaient, tout en poussant le cri *Allâh Akbar.* Ces clameurs les firent croire plus nombreux qu'ils n'étaient, et les chrétiens s'enfuirent poursuivis par les Çanhâdja, qui en tuèrent beaucoup et rentrèrent à Cordoue après s'être emparés de leurs montures et de leurs armes.

Cet exploit fit impression sur Ibn Aboû ʿAmir, qui n'avait jamais vu dans l'armée espagnole pareil trait de bravoure; aussi les traita-t-il bien et fit-il d'eux ses amis.

Expédition d'Ibn Aboû ʿAmir contre les Chrétiens d'Espagne

Cet exploit des Çanhâdja excita la jalousie des Espagnols, qui déclarèrent à Mançoûr ben Aboû ʿAmir qu'ils

voulaient, eux aussi, faire la guerre sainte, et ce prince réunit à cet effet [P. 24] des troupes nombreuses et tirées de partout. Or, il eut à cette époque un rêve où il se vit recevant et mangeant une asperge que lui tendait un homme. 'Ali ben Aboû Djom'a (1) le lui interpréta en ces termes : « Dirige-toi contre le royaume de Léon (Elyoûn) que tu conquerras. — Et où vois-tu cela ? — Parce que l'asperge se nomme en Orient *Hâlyoûn* et que l'homme de ton rêve t'a dit *Hâ-lyoûn* ». Ce fut donc de ce côté qu'il se dirigea, et il alla assiéger la capitale, qui compte parmi les plus grandes villes des chrétiens. Les Francs répondirent à la demande de secours que leur adressèrent les habitants par l'envoi de nombreuses troupes ; on se battait nuit et jour et les assiégés subirent de nombreuses pertes, tandis que les Çanhâdja opposaient une endurance remarquable (2). Ensuite un Comte franc, qui n'avait pas son pareil parmi eux, vint parader devant nos lignes et provoquer à un combat singulier. Djelâla ben Zîri le Çanhâdjite accepta le défi, et les deux adversaires se chargèrent : le Franc lança un coup de pointe que Djelâla évita et auquel il répondit par un coup de sabre qui trancha l'épaule du Franc et le jeta par terre. L'armée chrétienne fut alors attaquée par les nôtres et s'enfuit en désordre, subissant des pertes innombrables, entre autres celle du prince de cette ville (3). Ibn Aboû 'Amir fit un butin plus considérable qu'on n'avait jamais vu et emmena trente mille captifs. Par son ordre les cadavres furent amoncelés et l'appel à la prière du soir fut proclamé (du haut de ce

---

(1) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

(2) Les campagnes qui eurent pour résultat de rendre le royaume de Léon tributaire durèrent de 981 à 984 (*Mus. d'Esp.*, III, 190 et 195). La prise de Léon est de mars 984 (*Ib.*, p. 196).

(3) Bermude ne fut pas tué, puisqu'il reconnut la suzeraineté d'Almanzor (*l. l*, 196). Dozy ne fait aucune allusion à l'épisode du duel.

minaret improvisé). La ville de K'âmoûna (1) fut détruite, et il rentra sain et sauf avec ses troupes.

[P. 24] **Mort de Yoûsof Bologgîn et gouvernement de son fils El-Mançoûr**

Le 22 dhoû'l-h'iddja 373 (25 mai 984) le prince d'Ifrîkiyya Yoûsof Bologgîn ben Zîri mourut à Wârkelîn (2). Il s'était rendu de ce côté parce que Khazroûn le Zenâti était entré à Sidjilmâssa, d'où il avait chassé le lieutenant de Bologgîn en s'emparant des richesses et des approvisionnements renfermés dans cette ville, et que Zîri ben 'At'iya Zenâti s'était rendu maître de Fez. Il fut pris en route de colique ou, selon d'autres, il fut atteint à la main d'une pustule dont il mourut. Il légua son commandement à son fils El-Mançoûr, qui était alors à Achîr, et qui tint une audience pour recevoir les compliments de condoléance. Aux habitants de Kayrawân et des diverses parties du pays qui se rendirent auprès de lui tant pour cela que pour le féliciter de son avènement, il distribua des présents et parla en ces termes : « Mon père Yoûsof et mon grand-père [P. 25] Zîri se servaient de l'épée pour conquérir les peuples ; je ne veux, moi, les conquérir que par les bienfaits ; je ne suis pas d'ailleurs de ceux qu'institue un diplôme et que destitue un autre diplôme », voulant indiquer ainsi qu'un diplôme venu du khalife régnant en Égypte ne pourrait le destituer. Puis il se rendit à Kayrawân et, s'installant à Rak'k'âda, il nomma des gouverneurs

(1) Je ne puis identifier cette ville, qui n'est citée ni dans Edrisi, ni dans les divers volumes de la *Bibliotheca arabo-hispana ;* faut-il y voir Caminha, à l'embouchure du Minho ?

(2) Ce nom est diversement orthographié : Warok'iîn, Wark'enfoû, Wak'alni (*Berbères*, II, 12 ; *Bayân*, I, 248). C'est en 365, 367 ou 369 que Bologgîn commença son expédition contre Khazroûn (*suprà*, p. 378). Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Fatim.*, p. 135.

dans les divers cantons et institua les chefs militaires أمراء. Il envoya en Égypte à El-'Azîz Billâh des cadeaux somptueux représentant, dit-on, la valeur d'un million de dinars. Il retourna ensuite à Achîr et préposa un homme du nom d''Abd Allâh ben [Mohammed] le Kâtib (1) à la levée des impôts de Kayrawân, de Mehdiyya et de toute l'Ifrîkiyya.

[P. 32] **Défaite des troupes d'El-Mançoûr par le prince de Sidjilmâsa**

(Année 375) Nous avons dit plus haut que Khazroûn Zenâti et Zîri Zenâti s'étaient emparés de Sidjilmâsa et de Fez et que Bologgîn était mort au cours de l'expédition qu'il dirigeait contre eux. El-Mançoûr, quand son autorité fut affermie, envoya un corps d'armée important pour les faire rentrer dans l'obéissance ; mais quand ces troupes furent arrivées près de Fez, Zîri ben 'At'iya, connu sous le nom d'El-K'art'âs, sortit de cette ville, où il commandait, et leur livra une sanglante bataille qui aboutit à leur déroute, non sans qu'elles eussent perdu un grand nombre de tués et de prisonniers. Ainsi se trouva affermi le pouvoir de Zîri (2).

[P. 35] En 376 (12 mai 986), El-Mançoûr ben Yoûsof d'Ifrîkiyya fit exécuter 'Abd Allâh [ben Mohammed] el-Kâtib (3). Celui qui le remplaça dans le commandement des divers cantons d'Ifrîkiyya fut Yoûsof ben Aboû Moh'ammed, qui était auparavant gouverneur de Gafça.

---

(1) Ce personnage descendait des princes Aghlabides et joua un rôle important ; voir une longue note, *Berbères*, II, 13 ; *Bayân*, I, 247 et s. ; *suprà*, p. 373.

(2) Comparez Ibn Khaldoûn, II, 13 ; III, 256 ; *Bayân*, I, 250.

(3) Voir Ibn Khaldoûn, *l. l.* ; *Bayân*, I, 251. Ce dernier, de même que Noweyri, place en 377 la mort d''Abd Allâh ben Mohammed.

[P. 37] El-Mançoûr ben Yoûsof part en guerre contre les Kotâma

En 377 (2 mai 987), El-Mançoûr d'Ifrîkiyya réunit ses troupes pour marcher contre les Kotâma. En effet, El-'Azîz billâh d'Égypte avait envoyé à ces peuples un de ses missionnaires, que l'on appelait Aboû 'l-Fehm et dont le nom était H'asan ben Naçr, pour les inviter à reconnaître son autorité : il voulait ainsi, après se les être conciliés, leur envoyer des troupes pour (les aider à) combattre El-Mançoûr, dont il trouvait la force trop grande, et lui enlever l'Ifrîkiyya. Aboû 'l-Fehm réussit dans sa mission, s'attira un grand nombre d'adhérents, et les nombreuses bandes dont il devint le chef lui valurent une grande influence. El-Mançoûr ayant alors formé le projet de l'attaquer, informa El-'Azîz de la situation ; mais le khalife lui fit intimer la défense de rien tenter contre Aboû 'l-Fehm et les Kotâma, par deux messagers qui avaient pour instructions de rejoindre les Kotâma après avoir rempli leur mission auprès d'El-Mançoûr. Quand ces hommes eurent signifié la défense dont ils étaient porteurs, El-Mançoûr s'emporta en paroles grossières contre eux et contre El-'Azîz, et comme ils lui répondaient sur le même ton, il leur intima l'ordre de rester auprès de lui pendant le reste du mois de cha'bân et pendant ramad'ân (finit le 23 janvier 988), et ne les laissa pas se rendre chez les Kotâma ; il fit ses préparatifs de guerre contre ces derniers et contre Aboû 'l-Fehm, puis se mit en campagne après la fête des Victimes. Il marcha d'abord sur Mîla, dont il voulait tuer les habitants mâles et réduire les femmes et les enfants en esclavage ; mais comme ils se portèrent à sa rencontre et s'humilièrent devant lui en pleurant, il consentit à leur pardonner et se borna à ruiner les

murailles de cette ville. De là, et toujours accompagné des deux envoyés d'El-'Azîz, il continua sa marche vers les Kotâma sans omettre de détruire tous les châteaux ou lieux habités par où il passait, et arriva ainsi à Sétif, [P. 38] siège de la puissance de ses ennemis. Auprès de cette ville fut livrée une grande bataille, à la suite de laquelle les Kotâma furent mis en déroute, et Aboû' l-Fehm se réfugia dans une montagne abrupte habitée par les Benoû Ibrâhîm, tribu kotâmienne. El-Mançoûr envoya à ceux-ci des messagers qui employèrent les menaces pour obtenir la livraison du fuyard, mais à qui il fut répondu : « Cet homme est notre hôte, et nous ne le livrerons pas ; tu peux cependant le faire prendre, nous n'y mettrons pas d'obstacle ». El-Mançoûr en conséquence le fit enlever, et après l'avoir brutalement frappé le fit exécuter puis écorcher, tandis que les Çanhâdja et les esclaves noirs d'El-Mançoûr mangeaient sa chair. Il fit, en même temps que lui, exécuter plusieurs missionnaires et des chefs des Kotâma, puis il regagna Achîr et renvoya les deux hommes que lui avait députés El-'Azîz. Celui-ci apprit de leur bouche le sort qu'avait subi Aboû' l-Fehm : « Nous revenons, lui dirent-ils, d'auprès de véritables démons qui se nourrissent de chair humaine ». Alors le khalife envoya un messager chargé de tranquiliser El-Mançoûr et de lui porter des présents, sans qu'il lui parlât même d'Aboû' l-Fehm (1).

[P. 47] **Les Kotâma se séparent d'El-Mançoûr**

En 379 (10 avril 989), un kotâmien appelé Abou'l-Faradj, originaire on ne sait d'où, tenta un mouvement insurrec-

---

(1) Sur le mouvement tenté par Aboû' l-Fehm. voir *Berbères*, II, 14 ; *Bayân*, I, 252 ; Wüstenfeld, p. 148. Le *Bayân* place à l'année 378 l'expédition d'El-Mançoûr ; probablement, elle commença en 377 et se poursuivit en 378.

tionnel (1), en prétendant que son père était le fils d'El-K'â'im l'Alide, grand-père d'El-Mo'izz, et cette affaire eut bien plus d'importance que celle d'Abou'l-Fehm. Les Kotâma se groupèrent sous ses ordres, il se servit de drapeaux et de tambours et fit battre monnaie (à son nom); il y eut de nombreux combats et rencontres entre lui et le lieutenant qui représentait El-Mançoûr à Mîla et à Sétif. Alors ce dernier prince se mit lui-même en campagne, et le prétendant marcha contre lui à la tête des troupes kotâmiennes : à la suite d'une bataille acharnée, Aboû'l-Faradj dut fuir en laissant une foule des siens sur le terrain, et il alla se cacher dans une grotte située sur une montagne. Mais il fut surpris par deux de ses pages, qui s'emparèrent de lui et le menèrent au vainqueur, qui fut charmé de cette capture et fit périr le rebelle dans les supplices. El-Mançoûr alors installa des garnisons dans toutes les régions du pays des Kotâma et y nomma des gouverneurs, dont il n'y avait eu aucun jusque là, lesquels prélevèrent des impôts et serrèrent les habitants de très près.

Lui-même retourna à Achîr, et y reçut bientôt la visite de Sa'îd ben Khazroûn Zenâti, dont le père avait conquis Sidjilmâsa en 365 (9 septembre 975) et qui venait reconnaître son autorité. Sa'îd prit rang parmi les intimes du prince et jouit bientôt d'une grande faveur. El-Mançoûr lui dit, un jour qu'il lui avait donné une somme considérable : « Connais-tu quelqu'un de plus magnanime que moi ? — Certes, répondit l'autre, c'est moi-même. — Et comment cela ? — Ta générosité se manifeste par des dons d'argent, et je t'ai prouvé la mienne en t'offrant ma vie même ! » El-Mançoûr le nomma ensuite gouverneur de T'obna et maria son fils à l'une des filles de Sa'îd (2).

(1) L'insurrection d'Abou'l-Faradj, qu'a mentionnée aussi Noweyri (d'après Ibn el-Athîr ?) (voir *Berbères*, II, 15) a été passée sous silence par le *Bayân* et par Ibn Khaldoûn.

(2) On retrouve cette anecdote et ces détails dans le *Bayân* (I, 253, où il est dit que la fille d'El-Mançoûr épousa Warroû ben Sa'îd).

Comme à ce propos il était blâmé par un de ses parents : « Mon père et mon grand-père, repartit El-Mançoûr, poursuivaient ces rebelles l'épée à la main ; moi je réponds au jet d'un javelot par une bourse d'or, si bien que je provoque ainsi chez eux une affection qui devient naturelle et librement consentie. » Sa'îd retourna ensuite chez les siens, d'où, après y avoir séjourné jusqu'en 381, il revint faire une visite à El-Mançoûr ; mais alors il tomba malade et, au bout de quelques jours, mourut le 1er redjeb (12 septembre 991). [P. 48] Felfoûl (1) ben Sa'îd se rendit ensuite auprès d'El-Mançoûr, qui le traita généreusement, lui fit don d'une forte somme, puis l'envoya à T'obna comme gouverneur en remplacement de son père (2).

Révolte de l'oncle paternel d'El-Mançoûr

En cette même année 379 (10 avril 989), Aboû 'l-Behâr, oncle paternel d'El-Mançoûr ben Yoûsof Bologgîn, se révolta contre celui-ci, dont un acte avait blessé sa fierté. El-Mançoûr s'étant par suite mis en campagne, Aboû 'l-Behâr quitta Tâhert avec sa famille et les siens, et se dirigea du côté du Maghreb. Les envahisseurs entrèrent alors dans cette ville et la mirent au pillage; mais les habitants obtinrent ensuite l'amân qu'ils réclamèrent. Après cela, El-Mançoûr se mit à la poursuite du fugitif et poussa jusqu'à dix-sept étapes au-delà de Tâhert, non sans souffrances pour son armée. Aboû 'l-Behâr s'était rendu auprès de Zîri ben 'At'iya, prince de Fez, par qui il avait été honorablement accueilli et qui

(1) La prononciation *Felfoûl* est établie par le texte arabe d'Ibn Khaldoûn.

(2) C'est au 1er redjeb 382 que le *Bayân* (I, 256) place la mort de Sa'îd ; Ibn Khaldoun (II, 15 ; cf. III, 270) dit aussi 381 ; l'une et l'autre de ces chroniques exposent les faits de la même manière qu'Ibn el-Athîr.

lui avait donné une haute situation ; ces deux chefs dirigèrent alors des incursions contre les territoires soumis à El-Mançoûr. En 381 (19 mars 991) ils marchèrent contre les pays avoisinant Fez, et ils s'en emparèrent après avoir infligé une défaite aux partisans d'El-Mançoûr qui s'y trouvaient. Mais ensuite Aboû 'l-Behâr vint à résipiscence et apporta ses excuses à son neveu, qui les accepta, l'accueillit honorablement et, après lui avoir fait des libéralités, lui fournit tout ce dont il avait besoin, argent et autres choses (1).

[P. 55] En 380 (30 mars 990) mourut en Espagne 'Abd Allâh Moh'ammed ben 'Abd el-Berr Nemeri, père de l'imâm Aboû 'Omar ben 'Abd el-Berr (2).

[P. 64] En 381 (19 mars 991), El-Mançoûr d'Ifrîkiyya destitua Yoûsof [ben Aboû Moh'ammed] qui était gouverneur général du pays, et le remplaça par Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben Aboû'l-'Arab (3).

Curieux événement arrivé en Espagne

[P. 79] En 385 (4 février 995), El-Mançoûr Moh'ammed ben Aboû 'Amir, qui gouvernait l'Espagne [P. 80] au nom de Hichâm el-Mo'ayyed, dirigea contre le pays franc une expédition qui fut poussée fort loin et qui procura un butin considérable. Parmi les prisonniers figura le roi Garcia, qui comptait parmi les plus grands et les plus forts, et était lui-même fils de Sancho. Or, le sort voulut qu'un poète, Aboû'l-'Alâ Çâ'id ben H'asan Rab'i, venu de Mawçel auprès de Mançoûr et qui chantait ses

(1) Sur la révolte d'Aboû 'l-Behâr, voir le *Bayân*, I, 253 et 256 ; *Berbères*, II, 15 ; III, 240 : le premier de ces textes place la soumission de ce chef à l'année 383, le second à l'année 382.

(2) Ibn el-Abbâr dans la *Çila* (éd. Codera, I, 106) consacre quatre lignes à ce saint personnage.

(3) Voir le *Bayân*, I, 254 et 255.

louanges depuis quelque temps déjà, envoyât à ce prince un cerf en même temps que des vers parmi lesquels ceux-ci :

[*Kâmil*] O sauvegarde des gens effrayés, sécurité des fuyards, redresseur des abaissés ! Tes dons vont à ceux qui en sont dignes, tes bienfaits s'adressent à quiconque espère en toi.

Et plus loin on lit encore :

Seigneur, toi qui réjouis mon exil, qui m'as retiré des griffes de l'adversité et sauvé de la prison, l'esclave que tu as arraché à la misère et comblé de bienfaits t'amène ce cerf ! Je l'ai nommé Garcia et je l'amène, la corde au cou, dans l'espoir que mon pronostic se vérifiera. Daigne l'accepter, et ce sera pour moi le plus beau cadeau que je puisse recevoir de mon bienfaiteur !

Or le poète avait donné au cerf le nom de Garcia, dans l'intention de pronostiquer la prise du prince de ce nom, laquelle eut lieu le jour même de l'envoi, ce qui constitue une concordance des plus curieuses (1).

[P. 89] **Mort d'El-Mançoûr ben Yoûsof, à qui succède son fils Bâdîs**

Dans les premiers jours de rebî' I 386 (fin mars 996), El-Mançoûr ben Yoûsof Bologgîn mourut en dehors de Çabra et fut inhumé dans son palais (2). C'était un prince libéral, vaillant, décidé, à qui la victoire fut toujours fidèle, sage administrateur, ami de la justice et la pratiquant toujours vis-à-vis de ses sujets ; il accorda aux habitants de l'Ifrîk'iyya la remise des impôts impayés, qui montaient à un total considérable.

(1) Cette anecdote figure également dans l'*Histoire des Almohades* de Merrâkechi, trad., p. 30 ; on trouve dans le même ouvrage quelques renseignements sur le poète.

(2) Le *Bayân* (I, 248 et 256) fixe la mort d'El-Mançoûr au 3 ou au 5 rebî I 386 ; Ibn Khaldoûn (II, 16 ; III, 260) dit qu'elle eut lieu en 385.

Après sa mort, [P. 90] l'autorité passa aux mains de son fils Aboû Mennâd Bâdîs, qui, après avoir été reconnu, se transporta à Serdâniya et reçut la visite des gens venus de partout pour lui présenter leurs condoléances et leurs félicitations. Les Benoû Zîrî, oncles paternels de son père, avaient des velléités de lui faire opposition, mais ils en furent empêchés tant par ses propres partisans que par ceux de son père. Ce prince, qui était né en 374 (3 juin 984), reçut l'investiture et les robes d'honneur qui lui furent envoyées d'Égypte par El-H'âkim bi-amr Allâh ; à la suite de la lecture du diplôme, il prêta serment de fidélité au khalife, et ses cousins et les principaux officiers firent de même.

En la même année, un Çanhâdjite du nom de Khalîfa ben Mobârek se révolta contre Bâdîs, mais il fut pris et amené au prince : on le fit monter sur un âne, et un nègre monté en croupe le souffletait pendant qu'on le promenait par les rues. Le dédain qu'il inspirait empêcha de l'exécuter, il fut simplement emprisonné.

En la même année (1), Bâdîs nomma son oncle H'ammâd ben Yoûsof Bologgîn au gouvernement d'Achîr, qu'il lui attribua en fief ; il lui fit en outre cadeau d'une grande quantité de chevaux, d'armes et d'approvisionnements, après quoi H'ammâd rejoignit son poste. Ce dernier prince est l'aïeul des Benoû H'ammâd, qui devinrent princes d'Ifrîk'iyya et du fort (K'al'a), bien connu dans ce pays, qui porte leur nom. Ce fort leur fut enlevé par 'Abd el-Mou'min ben 'Ali.

[P. 107] Expédition de Bâdîs contre les Zenâta

A la mi-çafar 389 (4 février 999), Bâdîs ben el-Mançoûr d'Ifrîk'iyya donna à son vice-roi *(nâ'ib)* Moh'ammed

(1) Cette nomination est de çafar 387 (février-mars 997), selon le *Bayân*, I, 257.

ben Aboû'l-'Arab l'ordre d'équiper et de bien approvisionner des troupes nombreuses destinées à attaquer les Zenâta. Il avait en effet reçu de son oncle Itewwoufet [P. 108] l'avis que Zîrî ben 'At'iya surnommé El-K'art'âs, déjà cité, était venu camper près de Tâhert et avait engagé les hostilités. En conséquence, Moh'ammed partit à la tête d'une armée considérable et gagna d'abord Achîr, où H'ammâd ben Yoûsof, qui avait reçu cette ville en fief de son neveu Bâdîs, se joignit à lui ; puis ces deux chefs partirent pour Tâhert, où ils opérèrent leur jonction avec Itewwoufet, à deux étapes de Zîrî ben 'At'iya. Ils s'avancèrent alors contre ce dernier, et plusieurs engagements très sérieux eurent lieu. Mais H'ammâd était mal vu de ses troupes à cause de sa lésinerie, et elles se débandèrent au plus fort du combat ; le reste de l'armée les suivit, et les efforts de Moh'ammed ben Aboû' l-Arab pour les rallier et poursuivre la lutte furent vains ; la débandade fut complète, et Zîrî s'empara des biens et des approvisionnements des fuyards, qui regagnèrent Achîr (1).

Bâdîs se mit en marche en apprenant cette déroute, et quand il fut près de T'obna il fit appeler Felfoul ben Sa'îd. Mais celui-ci peu rassuré se fit excuser et demanda un acte lui concédant en fief la ville de T'obna ; Bâdîs lui envoya la pièce demandée et poursuivit sa route. Mais quand il fut éloigné, Felfoul se rendit à T'obna (d'où il était d'abord sorti), conquit le pays avoisinant, puis marcha sur Bâghâya, devant laquelle il mit le siège, tandis que Bâdîs continuait de se diriger vers Achîr. D'autre part, Zîrî ben 'At'iya, en apprenant que ce dernier s'approchait, se replia sur Tâhert, puis, comme Bâdîs continuait d'avancer, il se retira chez les Arabes. En présence de cette retraite, Bâdîs nomma son

---

(1) Sur cette campagne, voir le *Bayân*, I, 259 ; *Berbères*, II, 16 ; III, 247 et 260. Cette défaite, dit le *Bayân*, est du 4 djomâda I (22 avril 999) et eut lieu à Emsâr.

oncle Itewwoufet au gouvernement d'Achîr, lui fournit de l'argent et des approvisionnements, et il se mit lui-même en route pour regagner Achîr. Mais il apprit alors les agissements de Felfoul ben Sa'îd, et par suite envoya une armée contre lui, pendant qu'il laissait sur place Itewwoufet avec ses oncles et ses cousins. Mais ceux-ci, entre autres Mâksen et Zâwi, profitèrent du départ de Bâdîs pour se révolter contre Itewwoufet, de la personne de qui ils s'assurèrent en même temps qu'ils lui prenaient son argent. Itewwoufet put cependant s'échapper et rejoindre Bâdîs. Quant à Felfoul ben Sa'îd, il tint victorieusement tête au corps d'armée qui alla l'attaquer, lui fit subir des pertes et marcha sur K'ayrawân. Bâdîs alors arriva à Bâghâya, dont les habitants se portèrent à sa rencontre et lui apprirent les attaques qu'ils avaient eu à soutenir de la part de Felfoul pendant un siège de 45 jours; [P. 109] il les remercia de leur fidélité et leur promit sa bienveillance, puis poursuivant sa marche à la recherche de Felfoul, il arriva à Mermadjenna. Le rebelle l'attaqua à la tête de nombreuses bandes de Berbères et de Zenâta auxquelles s'étaient joints tous ceux qu'animait la haine contre Bâdîs et ses parents. La rencontre, qui eut lieu à Wâdi Aghlân, fut d'un acharnement inouï et l'opiniâtreté fut aussi grande des deux parts pendant tout le long temps qu'elle dura; Dieu fit enfin descendre sa protection sur Bâdîs et les Çanhâdja : les Berbères et les Zenâta furent battus à plate couture, et Felfoul se sauva le plus loin qu'il put; neuf mille hommes rien que des Zawîla (*lis.* Zenâta?) restèrent sur le terrain, sans parler des Berbères. Bâdîs alors rentra dans son palais, à la grande joie des Kayrawâniens, qui redoutaient l'arrivée de Felfoul.

Ensuite les oncles de Bâdîs rejoignirent le vaincu pour marcher contre Bâdîs, qui se mit en campagne pour leur tenir tête, mais qui, en arrivant au K'açr el-Ifrîk'i, apprit que tous l'avaient abandonné, à l'exception

toutefois de Mâksen ben Zîrî. Cela se passait au commencement de 390 (12 déc. 999).

El-H'âkim devient maître de Tripoli de Barbarie, qui retombe ensuite aux mains de Bâdîs

Bâdîs avait à Tripoli un lieutenant qui s'adressa à El-H'âkim bi-amr Allâh d'Égypte pour lui offrir la cession de cette ville et son propre concours, et en conséquence El-H'âkim lui envoya un de ses intimes, Yânis le Sicilien, qui était alors gouverneur de Bark'a, pour prendre possession de Tripoli, où ce chef s'installa en 390 (12 déc. 999). Bâdîs alors fit demander à Yânis pourquoi il s'établissait à Tripoli en le priant, pour le cas où il tiendrait son investiture d'El-H'âkim, de lui communiquer son diplôme pour qu'il en prît connaissance. A quoi Yânis répondit : « Le khalife m'a envoyé pour que je serve d'auxiliaire si mon concours est nécessaire; mais on ne demande pas de diplôme d'investiture à quelqu'un qui occupe le rang que j'ai à la cour d'El-H'âkim. » Bâdîs alors fit marcher contre lui un corps d'armée, que Yânis attaqua en dehors de Tripoli; mais ce chef trouva la mort dans cette rencontre, et ses partisans, après avoir subi de fortes pertes, rentrèrent dans la ville et s'y fortifièrent (1). Ils y furent assiégés par les troupes victorieuses et réclamèrent du secours à El-H'âkim, qui leur envoya un corps d'armée équipé et commandé par Yah'ya ben 'Ali Andalosi, à qui, d'après ses ordres, de l'argent devait être versé par la ville de Bark'a. Mais Yah'ya ne trouva pas [P. 110] dans cet endroit les sommes promises, et alors, se laissant aller au découragement, il rejoignit Felfoul, qui avait pénétré à Tripoli et s'en était rendu maître, et il s'installa auprès de lui dans cette ville, dont il fit

(1) Ce commencement du chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 435.

désormais son séjour. Nous finirons ce récit sous l'année 393 (1).

En 391 (31 nov. 1000), Mâksen ben Zîrî, grand'oncle paternel de Bâdîs, marcha sur Achîr, où se trouvait le fils de son frère, H'ammâd ben Yoûsof Bologgîn, et livra à son neveu une sanglante bataille où les trois fils de Mâksen, Moh'sin, Bâdîs et H'abbâsa, périrent avec leur père. Quant à Zîrî ben 'At'iya, il mourut neuf jours après ce dernier événement (2).

[P. 124] Mort d'El-Mançoûr ben Aboû 'Amir

En 393 (9 nov. 1002) mourut Aboû 'Amir Moh'ammed ben Aboû 'Amir Ma'âfiri, surnommé el-Mançoûr (Almanzor), qui gouverna l'Espagne du temps d'El-Mo'ayyed Hichâm ben H'akam et dont il a été parlé à propos de ce dernier prince. Originaire d'une famille bien connue d'Algéziras, [P. 125] il se rendit à Cordoue pour y étudier. Il avait de l'ambition et s'attacha à la mère d'El-Mo'ayyed du vivant même d'El-Mostançir, père de ce dernier. Quand Hichâm encore mineur monta sur le trône, El-Mançoûr s'engagea vis-à-vis de la princesse à administrer au nom du jeune homme, à réprimer les troubles qui s'élevaient et à lui assurer le pouvoir, et elle lui abandonna les affaires de son fils. C'était un homme habile, brave, énergique, bon politique, qui se concilia les troupes par les bienfaits qu'il répandit sur elles. Sous le surnom d'El-Mançoûr, il ne cessa de lancer des expéditions soit contre les Francs, soit contre d'autres, et le royaume lui-même resta dans un calme que ne troublait aucune sédition. Savant lui-même, il

(1) Le *Bayân* parle aussi de ces événements (I, 360 et s.), dont Ibn Khaldoûn donne une relation détaillée (III, 262) ; cf. Tidjâni (*Journ. as.*, 1853, I, 105 et 132).

(2) Voir le *Bayân*, I, 261.

aimait les savants, les fréquentait et discutait avec eux; aussi ont-ils maintes fois mentionné ses mérites et écrit bien des livres à ce sujet.

Il dirigeait une incursion contre les chrétiens quand il tomba malade, mais il continua sa route, pénétra chez l'ennemi et y remporta des avantages ; alors seulement il songea à revenir, mais son état était grave, et il mourut à Medina-Celi. Il avait fait recueillir la poussière dont sa cuirasse se couvrait quand il faisait la guerre sainte, et par ses ordres, elle fut placée dans son linceul pour s'attirer ainsi la bénédiction divine. Sa foi et ses mœurs étaient pures ; il pratiquait la justice, de sorte que son règne parut être une période de fête, grâce à l'éclat qu'il jeta et au calme dont jouit le peuple. Il est aussi auteur de très bons vers. Sa mère était Temîmite.

Il eut pour successeur son fils Moz'affer Aboû Merwân 'Abd el-Melik, qui marcha sur les traces de son père.

Felfoul assiège Gabès; ce qu'il advient de lui

En 393 (9 nov. 1002), Yah'ya ben 'Ali Andalosi et Felfoul quittèrent Tripoli avec une armée considérable et allèrent assiéger Gabès, puis (n'ayant pas réussi), ils retournèrent à Tripoli. Quand Yah'ya se vit presque sans argent, dans une situation peu favorable et assez mal traité par Felfoul et les siens, il retourna en Égypte auprès d'El-H'âkim, non sans que ceux qu'il quittait lui eussent, à prix d'argent ou par violence, enlevé ses chevaux et ce qu'ils trouvèrent à leur gré dans ses objets d'équipement. El-H'âkim voulut tout d'abord le faire exécuter, mais ensuite lui pardonna.

Quant à Felfoul, il resta à Tripoli jusqu'en 400 (24 août 1009), où il mourut de maladie. Ce fut son frère Warroû qui lui succéda et dont l'autorité fut reconnue par les Zenâta. Bâdîs alors se dirigea contre Tripoli pour y

combattre les Zenâta, qui, apprenant qu'il se mettait en campagne, évacuèrent la ville. [P. 126] Bâdîs alors l'occupa, ce que les habitants virent avec plaisir (1). Puis Warroû fit demander à Bâdîs de leur accorder l'amân, à lui et aux Zenâta qui l'accompagnaient, d'accepter leur soumission et de choisir parmi eux des gouverneurs au même titre que chez les autres (tribus). Bâdîs leur accorda l'amnistie, les traita bien et leur concéda le Nefzâwa et Kast'îliya à condition qu'ils évacuassent les cantons tripolitains, ce qu'ils firent. Ensuite Khazroûn ben Sa'îd, abandonnant son frère, vint faire sa soumission à Bâdîs, qui l'accueillit honorablement et lui fit des libéralités. Après cela, Warroû, toujours hostile à Bâdîs, marcha contre Tripoli pour l'assiéger, et Khazroûn se mit en campagne pour l'en empêcher. Cela se passa en 403 (22 juill. 1012).

[P. 131] En 395 (17 oct. 1004), une violente disette sévit en Ifrîkiyya, à ce point que ni boulangeries ni bains n'eurent plus rien à faire ; la mortalité fut grande et les riches perdirent leur fortune. Une épidémie fit de grands ravages, et le nombre quotidien des morts variait de cinq à sept cents (2).

El-Mo'ayyed ressaisit le gouvernement de l'Espagne

[P. 152] Nous avons raconté la déposition et l'emprisonnement de ce prince, qui s'appelait Hichâm ben El-H'akam ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir. Le 9 dhoû 'l-hiddja 400 (23 juill. 1010), il fut replacé sur le trône pour une nouvelle période pendant laquelle Wâd'ih' l'Amiride exerça le pouvoir. Ce chef présenta les Cor-

(1) J'accepte, conformément au texte du *Bayân*, I, 269, la variante rejetée en note par l'éditeur du texte.

(2) Le *Bayân* (I, 267) décrit longuement cette famine.

douans à El-Mo'ayyed, qui leur fit des promesses et écrivit aux Berbères partisans de Soleymân ben H'akam ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâcir pour leur demander de le reconnaître. Mais comme il n'obtint même pas de réponse, il ordonna à ses troupes et aux Cordouans de se tenir sur leurs gardes. Le peuple d'ailleurs le prit en effection (1).

Une dénonciation lui ayant appris que quelques Omeyyades de Cordoue s'étaient mis d'accord avec Soleymân pour livrer la ville à celui-ci le 27 dhoû 'l-hiddja, il fit saisir et emprisonner les conjurés. Au jour convenu, les Berbères se présentèrent devant Cordoue ; mais les soldats et la population conduits par Mo'ayyed marchèrent contre eux, ce qui fit faire volte-face aux Berbères. Les troupes se mirent à leur poursuite, mais sans pouvoir les joindre. Divers messages furent échangés entre les deux parties, mais rien ne fut conclu.

Alors Soleymân et les Berbères demandèrent du secours au roi des Francs en s'engageant à lui livrer des forteresses conquises sur les chrétiens par Mançoûr ben Aboû 'Amir. Ce roi informa Mo'ayyed des offres qui lui étaient faites, et promit de refuser tout secours à Soleymân [P. 153] si ces places-fortes lui étaient rendues. D'après l'avis favorable des Cordouans, qui furent consultés à ce sujet et qui redoutaient l'alliance des chrétiens avec Soleymân, la paix fut conclue sur ces bases en moharrem 401 (août-sept. 1010).

Quand les Berbères virent qu'il ne fallait plus compter sur l'aide des Francs, ils vinrent camper proche de Cordoue en çafar 401 (sept.-oct. 1010), et leur cavalerie fit çà et là des incursions qui ruinaient ce territoire. Mo'ayyed et Wâdih' installèrent un rempart et un fossé en avant de la grande enceinte de Cordoue, et Soleymân entreprit le siège de la ville ; mais au bout de quarante-

(1) A propos de ces événements, il est indispensable de se reporter à l'*Histoire des musulmans d'Espagne*, III, 290 et s.

cinq jours il n'avait pas obtenu de résultat, et il alla assiéger Zahrâ, contre les habitants de qui il combattit trois jours. Alors un officier livra la porte qu'il était chargé de garder, ce qui permit aux Berbères d'arriver aux remparts et d'en chasser les défenseurs ; une fois la ville prise, la plupart des soldats qui s'y trouvaient furent tués. Les habitants se réfugièrent sur la montagne, et des hommes s'enfermèrent dans la mosquée, où les Berbères les égorgèrent, femmes et enfants compris ; puis ils mirent le feu à cet édifice, aussi bien qu'au palais et aux maisons, dont la plupart furent brûlées, en même temps que tout était mis au pillage.

Wâdih' informa alors Soleymân de son intention de quitter Cordoue en secret, lui conseillant de reprendre à ce moment le siège de la ville ; mais Mo'ayyed, qui eut vent de la chose, fit mettre le traître à mort. Cordoue était réduite à la plus triste situation : les vivres manquaient et la mort faisait de cruels ravages. Au dehors, les Berbères avaient moins de vivres encore, tant ils avaient ravagé les campagnes. Les Cordouans émigraient et Mo'ayyed punissait de mort quiconque penchait pour Soleymân. Celui-ci et ses Berbères poussaient le siège vigoureusement et serraient les habitants de très près.

Au cours de cette période, 'Obeyd Allâh ben Moh'ammed ben 'Abd el-Djebbâr se révolta à Tolède et fut reconnu par les habitants de cette ville. Mais une armée que Mo'ayyed envoya contre eux les ramena à l'obéissance, et le rebelle fut fait prisonnier et mis à mort en cha'bân 401 (9 mars 1011).

Dans un certain combat, les Cordouans infligèrent aux Berbères des pertes sérieuses, tant en tués qu'en individus noyés dans le fleuve. Les assaillants s'éloignèrent alors de Cordoue et allèrent assiéger Séville ; mais une armée envoyée par Mo'ayyed protégea celle-ci et les força à se retirer.

[P. 154] Soleymân sollicita et obtint l'adhésion du

lieutenant de Mo'ayyed à Saragosse et autres lieux. Quand il fut repoussé de Séville, il alla attaquer et piller Calatrava, où il s'installa avec les siens. Il recommença ensuite le siège de Cordoue, d'où la faim et la peur avaient fait sortir nombre d'habitants et de soldats ; il poussa vigoureusement la lutte et finit par se rendre maître de vive force de la ville. On tua tous ceux qu'on trouva dans les rues, on pilla les habitations et on y mit le feu. Le nombre des victimes fut innombrable. Les Berbères s'installèrent dans les maisons qui avaient échappé à l'incendie, et les Cordouans virent des choses inouïes.

L'entrée de Soleymân à Cordoue eut lieu à la mi-chawwâl 403 (29 avril 1013), et on lui prêta serment de fidélité. Mo'ayyed tiré du palais lui fut amené. On raconte bien des choses sur ce qui se passa entre eux, puis les partisans de Mo'ayyed se retirèrent (?) dans l'Espagne orientale (1).

Parmi les victimes innocentes de ce siège, figure Aboû 'l-Welîd ['Abd Allâh ben Moh'ammed] ben el-Farad'i (2).

[P. 170] **Soleymân remonte une seconde fois sur le trône en Espagne**

En 403, à la mi-chawwâl (14 mai 1012), Soleymân ben El-H'akam ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân Nâçir l'Omeyyade, surnommé Mosta'în, remonta pour la seconde fois sur le trône, comme il a été dit sous l'an 400, et on lui prêta serment de fidélité. Les Cordouans

(1) On dit aussi que Mo'ayyed fut alors exécuté (voir *Mus. d'Espagne,* III, 320).

(2) C'est l'auteur du dictionnaire biographique dont M. Codera a donné une édition dans la *Bibliotheca arabo-hispana*.

se portèrent à sa rencontre pour le saluer, et alors il répéta ces vers proverbiaux :

[T'awîl] « En me voyant apparaître pour la seconde fois et bien qu'ils me connaissent, ils demandent qui je suis ; ils m'accablent de souhaits de bienvenue et de prospérité, mais ils m'auraient tué s'ils m'avaient eu un moment en leur pouvoir » (1).

Sous le règne de Soleymân, qui était lettré, poète et éloquent, des flots de sang furent versés, ainsi qu'il a été dit sous l'an 400. Les Berbères étaient alors les véritables maîtres, et comme ils constituaient la majorité de son armée, il ne pouvait rien contre eux ; il a été dit d'ailleurs que ce sont eux qui le soutinrent et qui le mirent ensuite sur le trône.

En 403 (22 juill. 1012), Aboû 'l-Welîd 'Abd Allâh ben Moh'ammed, dit Ibn el-Farad'i Andalosi, fut tué à Cordoue par les Berbères.

[P. 176] **Guerre civile entre Bâdîs et son oncle H'ammâd** (2)

En 406 (20 juin 1015) surgirent entre l'émir d'Ifrîk'iyya Bâdis et son oncle H'ammâd des dissensions qui aboutirent à une guerre sans merci. [P. 177] Des propos mordants et divers actes de ce dernier étaient parvenus à la connaissance de son neveu, que cela indisposa, mais qui cacha son mécontentement jusqu'au jour où cela lui devint intolérable. Il avait un fils, El-Mançoûr, à qui il voulut donner un commandement et la qualité d'héritier présomptif, et il écrivit en conséquence à H'ammâd

(1) Voir *Mus. d'Espagne,* III, 310 ; sur le caractère de Solymân, *ibid.*, 312.

(2) Voir *Berbères,* II, 17 et 44 ; III, 265 ; le *Bayân*, I, 272 et s., offre un récit détaillé et qui n'est pas toujours identique à celui de notre auteur.

de remettre une partie des cantons qui lui avaient été concédés en fief, c'est-à-dire Tîdjis, K'açr el-Ifrîk'i et Constantine, au représentant de son fils El-Mançoûr. Il envoya pour en prendre livraison l'un des ses principaux officiers, Hâchim (1) ben Dja'far, qu'il fit accompagner de son propre oncle Ibrâhîm, dont la mission était d'empêcher une opposition éventuelle de H'ammâd, frère du dit Ibrâhîm. Ces deux envoyés n'étaient plus bien éloignés de H'ammâd quand Ibrâhîm, quittant Hâchim, se rendit auprès de H'ammâd, qu'il exhorta à se révolter contre Bâdîs; ses conseils furent suivis, et les deux frères, levant l'étendard de la révolte, rassemblèrent de nombreuses troupes dont l'ensemble constituait trente mille combattants.

A cette nouvelle, Bâdîs réunit ses guerriers et se mit en campagne, tandis que H'ammâd et Ibrâhîm marchaient contre Hâchim ben Dja'far, qui était dans le fort de Chikkabenariyya (2), le battaient et le forçaient à se réfugier à Bâdja, non sans que H'ammâd lui eût enlevé son argent et ses approvisionnements. Bâdîs étant arrivé au lieu dit K'abr ech-Chehîd (tombeau du martyr) (3), un grand nombre des soldats de H'ammâd se rendirent auprès de lui, et il reçut des lettres où ses deux oncles disaient ne s'être pas séparés de la communauté musulmane et n'avoir pas cessé de lui obéir, assertions que démentaient leurs actes, puisqu'ils versaient le sang, massacraient les enfants, mettaient le feu aux moissons et aux habitations et réduisaient les femmes en esclavage. Ainsi H'ammâd arriva à Bâdja, aux habitants de laquelle il accorda l'*amân* qu'ils sollicitaient; ces gens, se fiant à sa parole, se croyaient en sécurité, et quand il entra dans la ville, il se mit à tout

---

(1) Le *Bayân* orthographie « Hichâm ».

(2) La *Sicca Veneria* de l'antiquité, le Kef de nos jours (*Merâçid*, s. v.; Bekri, p. 82).

(3) Je n'ai pas retrouvé ailleurs le nom de cette localité.

tuer, piller et incendier. Cependant Bâdîs continuait sa marche en avant; en çafar 406 (20 juil. 1015), H'ammâd arriva à Achîr, qui était dans sa dépendance et que gouvernait son lieutenant Khalaf H'imyari; mais celui-ci lui en refusa l'entrée et fit sa soumission à Bâdîs, ce qui ne laissa pas de décourager H'ammâd, qui avait mis son principal espoir dans la force et les retranchements de cette ville. Bâdîs arriva alors à Mesîla, dont les habitants se portèrent tout joyeux à sa rencontre; il envoya de là un corps d'armée contre la ville qu'avait fondée H'ammâd et il la fit ruiner, mais sans rien enlever des biens des habitants. [P. 178] Comme un grand nombre des soldats de la garnison du fort appartenant au rebelle (c'est-à-dire la K'al'at H'ammâd) s'enfuit auprès de Bâdîs, Ibrâhîm, qui l'occupait, fit saisir et égorger sur le sein de leurs mères les enfants des fugitifs, et lui-même, dit-on, en exécuta soixante de sa main; après quoi, les mères elles-mêmes furent mises à mort.

La rencontre entre Bâdis et H'ammâd, qui eut lieu le 1er djomâda I (16 oct. 1015), fut des plus terribles: les soldats de Bâdis, sachant le sort qui leur était réservé s'ils étaient battus, étaient bien décidés à mourir plutôt que de céder; mais à la suite d'une mêlée corps à corps qui fit de nombreuses victimes, H'ammâd et les siens s'enfuirent sans plus s'occuper de rien, de sorte que les vainqueurs restèrent maîtres de leurs bagages et de leurs biens, où figuraient entre autres dix mille boucliers de choix en cuir d'antilope. H'ammâd, qui ne dut de n'être pas pris qu'à l'empressement des vainqueurs à piller, arriva à sa K'al'a le 9 djomâda I (24 oct.); il alla ensuite à Dekma (1) dont, sous quelque vaine accusation, il fit périr par l'épée trois cents habitants. Alors un juriste de cette localité se présenta à lui et lui parla

(1) Cette orthographe est celle qu'indique le *Merâcid* et qu'a adoptée M. de Slane dans sa traduction de Bekri (p. 131). M. de Goeje (trad. d'Edrisi, p. 141) écrit Deggama. Une faute de copiste a transformé ce nom en Zekma dans le *Bayân*, I, 275.

ainsi : « O H'ammâd! quand tu es devant des guerriers tu es mis en déroute, quand des masses te résistent tu fuis; tu n'as de force et de puissance que contre un prisonnier qui ne peut rien contre toi! » Il punit cet audacieux de mort, et emporta tous les vivres, le sel et les provisions de cette ville dans sa K'al'a.

Bâdîs, qui s'était mis à sa poursuite, résolut de ne pas bouger du pays, fit élever des constructions et payer de grosses soldes à ses guerriers. H'ammâd fut vivement contrarié d'un plan qui souriait peu à ses soldats ; le découragement le prit et une partie de ses compagnons le quitta. Ensuite Warroû ben Sa'îd Zenâti, qui s'était rendu maître de la Tripolitaine, vint à mourir, et la discorde qui se mit chez les Zenâta, les uns se ralliant à son frère Khazroûn, les autres au fils de Warroû, augmenta les soucis de H'ammâd, car il espérait que les Zenâta, en faisant quelques conquêtes, forceraient Bâdîs à marcher contre eux (1).

Mort de Bâdis et gouvernement de son fils El-Mo'izz (2)

Le mardi 30 dhoû'l-k'a'da 406 (9 mai 1016), Bâdîs passa son armée en revue et fut très satisfait du résultat ; vers la fin du jour, il monta à cheval, puis rentra chez lui tandis que ceux de ses compagnons qui lui avaient fait escorte regagnaient leurs tentes ; au milieu de la nuit, il mourut. [P. 179] Le serviteur (qui eut le premier connaissance de l'événement) porta aussitôt cette nouvelle à H'abîb ben Aboû Sa'îd, à Bâdîs ben Aboû (3) H'ammâma et à Ayyoûb ben Itewwoufet, qui étaient les trois principaux officiers. Les deux premiers étaient en

(1) Voyez *Berbères*, III, 265 ; *Bayân*, I, 277.

(2) Voir le récit du *Bayân*, I, 277 ; *Berbères*, II, 18 et 45.

(3) Dans le *Bayân*, « Aboû » manque.

état d'hostilité; chacun d'eux cependant se précipita vers la tente de l'autre, et quand ils se croisèrent chacun tint à l'autre le même langage : « Nous savons tous les deux quels sont nos sentiments réciproques ; mais ce que nous devons faire maintenant tous les deux, c'est d'unir nos efforts pour parer aux suites de ce malheur, après quoi notre inimitié renaîtra ». Ils tinrent conseil avec Ayyoûb et se dirent ceci : « L'ennemi est proche et notre *prince* est loin ; tant que nous n'aurons pas choisi un chef à qui nous en référions pour nos affaires, nous ne serons pas tranquilles du côté de l'ennemi. Or nous savons que les Çanhâdja penchent pour El-Mo'izz et d'autres pour Kerâmet (1) ben el-Mançoûr, le neveu de Bâdîs » ; et en conséquence, ils se mirent d'accord pour donner en apparence le pouvoir à Kerâmet, sauf à le déférer à El-Mo'izz ben Bâdîs quand ils seraient en lieu sûr et à remettre ainsi tout en ordre. Ils firent donc appeler Kerâmet et lui prêtèrent aussitôt serment de fidélité. Sur ces entrefaites, le jour se leva sans qu'aucun soldat sût ce qui s'était passé; leur plan était d'annoncer au matin que Bâdîs avait pris médecine. Mais, ce matin-là même, les habitants de Moh'ammediyya fermèrent les portes de la ville, tout comme si la mort de Bâdîs eût fait l'objet d'une proclamation. Alors la nouvelle se répandit et une grande crainte envahit tout le monde, de sorte qu'en présence de ce bouleversement (les officiers en question) annoncèrent que Kerâmet avait pris le pouvoir en main. Mais les esclaves noirs de Bâdîs et ceux qui étaient avec eux témoignant leur désapprobation, H'abîb prit leurs chefs à part, et l'exposé qu'il leur fit de la situation les tranquillisa. D'autre part, Kerâmet se rendit à Achîr pour y enrôler des Çanhâdja, des Telkâta (2) et autres, à qui l'on distribua cent mille dinars tirés des réserves (du trésor).

(1) Le *Bayân* et Ibn Khaldoun orthographient Kerâma.

(2) Les Telkâta sont une des soixante-dix tribus entre lesquelles se divisent les Çanhâdja, dit le *Kartâs* (texte p. 75) ; on retrouve la

Quant à El-Mo'izz, qui avait environ huit ans et demi et quelques jours (1), puisqu'il était né en djomâda I 398, son entourage, en apprenant la mort de Bâdîs, lui fit tenir une audience pour recevoir les compliments de condoléance, puis il monta à cheval, fit une sortie processionnelle et reçut la prestation de serment; après quoi il sortit tous les jours à cheval et fit organiser quotidiennement des repas auxquels le peuple prenait part sous ses yeux. L'armée quitta Moh'ammediyya pour se rendre auprès de lui, en emportant le cadavre de Bâdîs, placé dans un cercueil qui, précédé des tambours et des étendards, était porté en tête des troupes, tandis que les soldats l'escortaient à gauche et à droite. Ils passèrent à Mançoûriyya [P. 180] le 4 moh'arrem 407 (12 juin 1016), et arrivèrent à Mehdiyya, où se trouvait El-Mo'izz, le 8 du même mois. Le jeune prince à cheval écouta les présentations que lui fit H'abîb, nommant les hommes et lui faisant connaître les officiers et les principaux, après quoi El-Mo'izz partit de Mehdiyya pour se rendre à Mançoûriyya, où il arriva le 15 moh'arrem. C'est ce prince qui, le premier, poussa les habitants d'Ifrîkiyya à embrasser les doctrines malékites, au lieu des hanéfites qui y avaient jusqu'alors prévalu.

Quant à Kerâmet, les tribus Çanhâdja et autres, lors de son arrivée à Achîr, se groupèrent autour de lui, et comme H'ammâd, à la tête de quinze cents cavaliers, se disposait à l'attaquer, il marcha contre le rebelle avec une armée de sept mille combattants. Il fut déployé beaucoup d'acharnement dans la rencontre qui suivit; mais certains de ceux qui suivaient Kerâmet ayant quitté leur chef pour aller piller le trésor, lui et son armée furent complètement mis en déroute, et il rega-

---

même orthographe plus loin et dans l'*Hist. des Berbères* (II, 3, 5, 58 et 260); mais le *Bayân* orthographie Outelkâta (I, 259, 276 et 278).

(1) Le *Bayân* (I, 278) le fait plus jeune de deux mois.

gna Achîr. Le kâdi et les principaux habitants de cette ville lui ayant conseillé d'y rester pour en défendre l'entrée à H'ammâd, il se rendit à leur opinion. Ce dernier, étant venu établir son camp sous les murs, demanda une entrevue à Kerâmet, qui alla le trouver et qui accepta de lui une somme d'argent avec l'autorisation de se rendre auprès d'El-Mo'izz. H'ammâd, ensuite, fit massacrer un grand nombre des habitants d'Achîr pour les punir d'avoir conseillé à Kerâmet de s'y installer pour l'empêcher, lui H'ammâd, d'y entrer. Quant à Kerâmet, qui arriva auprès d'El-Mo'izz en moh'arrem (juin-juillet 1016), il fut bien accueilli par ce prince et fut l'objet de ses libéralités.

A la fin de dhoû' l-h'iddja (28 mai 1017), El-H'âkim fit d'Égypte un envoi à El-Mo'izz de robes d'honneur et lui octroya le titre honorifique de Cheref ed-Dawla, sans parler aucunement des poursuites par le fer et le feu dont les Chiites étaient victimes (1). Le 21 çafar 408 (17 juillet 1017), El-Mo'izz se mit en campagne pour arrêter les incursions de H'ammâd, qui assiégeait Bâghâya et d'autres villes (2). Ce dernier, à l'approche de son adversaire, abandonna Bâghâya, et la bataille s'engagea le 30 rebî' I (26 août 1017); mais presque aussitôt H'ammâd fut mis en déroute, et les guerriers d'El-Mo'izz commencèrent à égorger les vaincus et à piller tous leurs biens, approvisionnements, etc. Une quantité considérable de têtes fut apportée à El-Mo'izz, dont une proclamation avait fait connaître qu'il serait payé quatre dinars pour chacune d'elles. Ibrâhîm, frère de H'ammâd, fut fait prisonnier, mais ce chef lui-même, bien que blessé et abandonné par les siens, put s'échapper. El-Mo'izz ensuite s'éloigna, et alors un messager de H'ammâd vint lui apporter les excuses du rebelle,

(1) Il est ici fait allusion à des massacres dont il est parlé plus loin, et sur lesquels le *Bayân* aussi donne des détails (I, 279).

(2) Les détails qui suivent complètent utilement une sèche mention du *Bayân* (I, 280); voir aussi *Berbères*, II, 18.

qui avouait sa faute et réclamait son pardon : « Si tes paroles sont sincères, répondit le vainqueur, envoie-nous ton fils El-K'â'id ». El-Mo'izz chargea alors [P. 181] Kerâmet, [fils de] son oncle, de la surveillance des Arabes clients d'Ibrâhîm. H'ammâd fit répondre qu'il enverrait son fils El-K'â'id ou qu'il se présenterait lui-même quand il aurait reçu de son frère Ibrâhîm, selon les formes employées entre eux, la nouvelle qu'Ibrâhîm avait entre les mains l'engagement d'El-Mo'izz le concernant lui H'ammâd. Alors Ibrâhîm se présenta à El-Mo'izz, de qui il reçut l'acte demandé et informa son frère de la chose, en même temps qu'il lui disait sa reconnaissance pour les libéralités d'El-Mo'izz. Ce dernier, rentré dans son palais le 30 djomâda I (23 octobre), fit alors rendre la liberté à son oncle Ibrâhîm, lui fit don de robes d'honneur et lui envoya de l'argent, des montures et tout ce qui lui était nécessaire. Quand H'ammâd sut ce qui se passait, il fit partir son fils El-Kâ'id, qui arriva à la cour le 15 cha'bân (5 janv. 1018) : ce jeune homme fut honorablement traité, reçut des cadeaux considérables et il lui fut assigné, à titre de fiefs, Mesîla, T'obna et autres localités. Il retourna alors en ramad'ân (janv.-févr.) auprès de son père, qui adhéra par serment à la conclusion de la paix. Les choses furent ainsi arrangées, et un mariage conclu entre la sœur d'El-Mo'izz et 'Abd Allâh ben H'ammâd consolida encore le rétablissement de la bonne entente et de la sécurité réciproque (1).

L'Ifrîkiyya et le Maghreb eurent à souffrir d'une disette provoquée par les ravages des sauterelles et les désordres des princes (2). Mais après le rétablissement de la paix et de la bonne intelligence, El-Mo'izz envoya des troupes contre les tribus berbères et autres, chez qui régnaient des mésintelligences qui provoquaient de fréquents et sanglants combats. La vue des troupes du

(1) Cf. Ibn Khaldoûn, II, 18 et 45.
(2) En l'an 409 (*Bayân*, I, 281).

prince mit un terme à leur ardeur guerrière et ramena le calme ; les récalcitrants furent ramenés à la raison par la force, et l'exécution des fauteurs de troubles rétablit la paix entre ces tribus.

Zâwi ben Zîri ben Mennâd, oncle paternel du père d'El-Mo'izz, revint avec ses femmes, ses enfants et ses serviteurs d'Espagne, où il avait fait un long séjour. Nous avons dit le motif qui l'avait fait émigrer dans ce pays, où il avait conquis Grenade et eu à soutenir de nombreux combats. Il ramenait avec lui de l'argent, des approvisionnements et des pierres précieuses en prodigieuses quantités. El-Mo'izz fit bon accueil à ses parents, leur adressa des cadeaux de prix et des vivres abondants, et ils se fixèrent auprès de lui (1).

La mort de Bâdis et ce qui suivit devrait figurer sous l'année 407, mais nous avons donné un récit d'ensemble.

[P. 188] **Origine de la dynastie Alide, en Espagne, et meurtre de Soleymân**

En 407 (9 juin 1016), le gouvernement de l'Espagne passa aux mains d''Ali ben H'ammoûd ben Aboû 'l-'Aych ben Meymoûn ben Ah'med ben 'Ali ben 'Abd Allâh ben 'Omar ben Idrîs ben Idrîs ben 'Abd Allâh ben El-H'asan ben El-H'asan ben 'Ali ben Aboû T'âleb ; on diffère sur les degrés seuls de cette généalogie, mais on est unanime à reconnaître qu'elle remonte bien au Prince des croyants 'Ali.

Voici ce qui se passa. Kheyrân, guerrier 'âmiride qui avait été partisan d'El-Mo'ayyed, était, à cause de cela, mécontent de voir Soleymân ben El-H'akam l'Omeyyade

(1) Ce retour de Zâwi, après vingt-deux ans d'absence, eut lieu en 410 (*Bayân*, I, 281 ; *Berbères*, II, 19, 44 ; III, 59, 247). Sur le rôle joué par ce chef en Espagne, voir *Mus. d'Espagne*, III, 288 et s. ; 317.

sur le trône. Lors de la prise de Cordoue par Soleymân, Kheyrân s'enfuit avec un gros de guerriers 'âmirides; mais, poursuivi et rejoint par les Berbères, il leur tint résolument tête et reçut de nombreuses blessures qui le firent laisser pour mort sur le champ de bataille. Il put néanmoins, après le départ des ennemis, se relever, et il fut recueilli par un Berbère de Cordoue qui le soigna et le guérit. Après avoir récompensé son sauveur (1), il passa secrètement dans l'Espagne orientale. De nombreux partisans se joignirent à lui, et il combattit énergiquement les Berbères de cette région. Alméria étant tombé entre ses mains, les soldats des *djond* se réunirent à lui, et il expulsa les Berbères du territoire environnant, de sorte que sa situation devint très forte.

Or 'Ali ben H'ammoûd régnait à Ceuta, qui est séparée de l'Espagne par le détroit de Gibraltar, et son frère El-K'âsim ben H'ammoûd était à Algéziras en qualité de gouverneur. Ils étaient partisans de Soleymân ben El-H'akam, et c'est à cela qu'ils devaient d'avoir été mis, par ce prince, d'abord à la tête des Maghrebins, puis dans les postes qu'ils occupaient alors. Les préférences de Kheyrân étaient acquises au gouvernement d'El-Mo'ayyed, et comme il croyait que ce prince, disparu du palais [de Cordoue] était encore en vie, c'était en son nom qu'il faisait dire le prône dans le pays qu'il gouvernait. 'Ali ben H'ammoûd, voyant le désordre qui régnait partout, fut mordu du désir de régner en Espagne, et il écrivit à Kheyrân qu'El-Mo'ayyed avait fait de lui, 'Ali, son héritier présomptif avec mission de tirer vengeance de sa propre mort s'il venait à être tué. [P. 189] Kheyrân lui reconnut cette qualité d'héritier, et se mit à écrire de tous côtés pour exciter des soulèvements contre Soleymân. Plusieurs entrèrent dans ses vues, entre autres 'Amir ben Fotoûh, vizir d'El-Mo'ayyed, qui était à

(1) D'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 315), ce fut son sauveur qui pourvut Kheyrân d'argent.

Malaga, et l'on manda à 'Ali ben H'ammoûd à Ceuta de passer la mer pour marcher avec lui contre Cordoue. 'Ali débarqua en 405 (1er juillet 1014) à Malaga, que lui livra 'Amir ben Fotoûh, lequel le reconnut comme héritier présomptif. En 406 (20 juin 1015), Kheyrân et ceux qui pensaient comme lui se réunirent à Almuñecar, entre Alméria et Malaga, pour s'entendre sur leurs projets ultérieurs ; puis chacun retourna chez soi pour se préparer à l'attaque de Cordoue. On se retrouva ensuite pour cette expédition, et l'on reconnut 'Ali en réservant les droits d'El-Mo'ayyed. Quand on passa par Grenade, l'émir qui commandait dans cette ville (1) se rallia aussi et marcha avec cette armée. La bataille avec Soleymân et les Berbères s'engagea à dix parasanges de Cordoue et fut acharnée, mais ceux-ci furent battus et perdirent beaucoup de monde. Soleymân fut fait prisonnier (2) et amené devant 'Ali ben H'ammoûd, ainsi que son frère et son père, El-H'akam ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân Nâçir. L'entrée d''Ali à Cordoue eut lieu en moharrem 407 (juin-juillet 1016). Kheyrân et plusieurs autres se rendirent au palais dans l'espoir d'y trouver El-Mo'ayyed encore en vie. Mais ils n'y découvrirent qu'un cadavre qu'ils exhumèrent ; on réunit la population, et l'un des pages *(feta)* qu'avait fait élever El-Mo'ayyed fut appelé pour reconnaître si c'était là son cadavre. Cet homme examina le corps et notamment les dents, car le prince en avait une qui était noire et qui pouvait établir son identité ; il déclara, de même que d'autres, que c'était bien El-Mo'ayyed, car ils craignaient les suites de la colère d''Ali, et pourtant ce jeune homme n'ignorait pas qu'El-Mo'ayyed était encore vivant. Le 7 moharrem (15 juin), 'Ali fit mettre à mort Soleymân, ainsi que son frère et son père. Quand celui-ci parut devant 'Ali ben H'ammoûd, il fut interpellé par le vainqueur : « Réponds,

---

(1) C'est-à-dire Zâwi ben Zîrî, dont il a été question, p. 352 ; voir *Mus. d'Espagne*, III, 317.

(2) Mais par trahison et sans avoir combattu, d'après Dozy.

vieillard ! C'est vous autres qui avez tué El-Mo'ayyed? — J'en atteste Dieu ! nous ne l'avons pas tué, car il vit encore ! » Cette réponse fit hâter la mort de ce vieillard, homme de bien qui vivait retiré du monde et n'avait été pour rien dans les événements politiques auxquels avait été mêlé son fils.

'Ali ben H'ammoûd, devenu maître de Cordoue, se fit prêter serment de fidélité et exerça pleinement l'autorité sous le surnom d'El-Motawakkel 'ala'llâh.

[P. 190] Dans la suite, Kheyrân se révolta contre lui et quitta Cordoue pour des raisons diverses, entre autres qu'il cherchait, mais en vain, à retrouver El-Mo'ayyed et qu'il était informé des intentions homicides d''Ali à son égard.

Révolte d''Abd er-Rah'mân l'Omeyyade

Kheyrân ayant commencé à faire de l'opposition à 'Ali, s'enquit d'un Omeyyade, et on lui désigna 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd el-Melik ben 'Abd er-Rah'mân Nâcir, qui avait fui de Cordoue en secret pour aller se cacher à Jaën et qui était le plus vertueux des Omeyyades survivants. Kheyrân ainsi que d'autres lui prêtèrent serment et le surnommèrent El-Mortad'a ; puis ce chef députa à Mondhir ben Yah'ya Todjibi, qui commandait à Saragosse et à la frontière supérieure, de même qu'aux habitants de Xativa, de Valence, de Tortose et d'Alpuente. Tous consentirent à reconnaître le nouveau prince et à s'insurger contre 'Ali ben H'ammoûd, et la majeure partie de l'Espagne fit de même.

Une réunion eut lieu lors de la Fête des sacrifices de 408 (29 avril 1018) dans un lieu dit Er-Riyâh'eyn ; les légistes et les cheykhs y assistaient, et après être convenus de rendre le khalifat électif, on tomba d'accord pour choisir El-Mortad'a, puis on se dirigea avec lui contre les

Çanhâdja et l'on campa sous les murs de Grenade. Mais El-Mortad'a marcha contre Valence et Xativa (1) et agit avec hauteur à l'égard de Mondh'ir ben Yah'ya et de Kheyrân, devant l'autorité de qui il ne s'inclinait pas, de sorte que ces deux chefs regrettèrent ce qu'ils avaient fait. Le prince marcha ensuite vers Grenade, dont il commença le siège. Mais après plusieurs jours de combat acharné les Grenadins et leur chef Zâwi ben Zîri remportèrent la victoire (2). Mortad'a et ses troupes furent poursuivis par les Çanhâdja, qui tuèrent les uns et réduisirent les autres en captivité ; le prince vaincu lui-même, alors âgé de quarante ans et plus jeune que son frère Hichâm, fut tué au cours de la poursuite (3).

Le dit Hichâm se retira à Alpuente, où il resta jusqu'à ce qu'on le proclama khalife. Quant à Ali ben H'ammoûd, à la suite de cette affaire, il ne cessa de gagner de jour en jour sur le territoire de Kheyrân et des ʽAmirides.

Mort violente d'ʽAli ben H'ammoûd l'Alide

En dhoû'l-k'aʽda 408 (20 mars 1018), ʽAli ben H'ammoûd [P. 191] fit les préparatifs d'une expédition contre Jaën, qu'occupaient des soldats de Kheyrân. Le 28 de ce mois (16 avril 1018), l'armée sortit de Cordoue, drapeaux et tambours en tête, et l'on attendit son arrivée. Comme on s'impatientait, on alla à sa recherche et l'on trouva son cadavre dans la salle de bain, où il était entré en compagnie de quelques-uns de ses pages, lesquels l'avaient assassiné. Les troupes rentrèrent alors dans la ville.

(1) De ce mouvement tenté par Mortad'a, il n'est rien dit dans l'*Hist. des Mus. d'Espagne* (I, 328) ; mais cf. *Recherches*, 2e éd., I, 238.

(2) Victoire due, d'après le récit de Dozy, à la trahison de Mondhir et de Kheyrân ; cf. *Recherches*, I, app., p. XL.

(3) Il tomba victime d'un assassinat, à Guadix, sous les coups des émissaires de Kheyrân, dit Dozy.

Il avait pour prénom Aboû 'l-H'asan et pour surnom El-Motawakkil 'Ala 'llâh, ou, selon d'autres, En-Nâçir li-dîn Allâh. Fils d'une Koreychide et père de deux fils, Yah'ya et Idrîs, il mourut à quarante-huit ans, après avoir régné un an et neuf mois. C'était un brun aux grands yeux de couleur foncée, au corps long et élancé, au caractère résolu et décidé, pratiquant la justice et bon administrateur. Il avait résolu de rendre aux Cordouans les biens que leur avaient enlevés les Berbères, mais son règne fut pour cela trop court. Il aimait la louange et la récompensait largement.

Il eut pour successeur son frère El-K'âsim, qui avait quelques années de plus que lui.

Règne d'El-K'âsim ben H'ammoûd l'Alide à Cordoue.

Après la mort violente de son frère 'Ali, que nous avons racontée sous la présente année 407 (1), on reconnut l'autorité d'El-K'âsim, qui fut surnommé El-Ma'moûn. Quand son pouvoir fut solidement établi, il écrivit aux 'Amirides pour se les concilier et donna en fief à Zoheyr Jaën, Calatrava et Baëza. De même il sut s'entendre avec Kheyrân, qui se rendit auprès de lui pour ensuite retourner à Alméria. El-K'âsim conserva donc le gouvernement de Cordoue et autres lieux jusqu'en 412 (16 avril 1021). C'était un homme tranquille et doux, qui aimait le calme et sous le règne de qui le peuple vécut en repos. Bien que Chi'ite, il ne faisait nullement montre de ses croyances. Il quitta Cordoue pour se rendre à Séville, et alors son neveu Yah'ya se révolta dans la première de ces villes (2).

(1) Mais elle eut lieu en 408, comme il a été dit quelques lignes plus haut.

(2) Sur le règne de ce prince, voyez Dozy, III, 329 ; Merrâkechi, trad. fr., p. 43.

Règne de Yah'ya ben 'Ali ben H'ammoûd ; ses rapports avec son oncle.

Sitôt qu'El-K'âsim se fut dirigé vers Séville, son neveu Yah'ya ben 'Ali partit de Malaga et entra à Cordoue sans difficulté. Une fois installé dans cette ville, il se fit prêter serment de fidélité par les habitants le 1er djomâda I de 412 (12 août 1021), et prit le surnom de El-Mo'tali. Il resta à Cordoue [P. 192] revendiquant le titre de khalife, tandis que son oncle El-K'âsim en faisait autant à Séville, jusqu'en dhoû 'l-k'a'da 413 (25 janv. 1023). Yah'ya s'étant alors rendu de Cordoue à Malaga, son oncle, sitôt qu'il en fut informé, sauta à cheval et sans s'arrêter ni jour ni nuit gagna Cordoue, où il entra le 18 dhoû 'l-k'a'da 413 (13 fév. 1023). Pendant son séjour à Séville, il avait su gagner les Berbères, et c'est sur eux qu'il s'appuyait ; il resta ainsi quelques mois à Cordoue, puis ses affaires se gâtèrent. Son neveu Yah'ya marcha sur Algéziras, qu'il conquit, et qui renfermait la femme et les biens d'El-Kâsim, pendant qu'Idrìs, frère de Yah'ya et gouverneur de Ceuta, conquérait Tanger, qu'El-Kâsim avait installée de façon à s'y retirer si ses affaires ne réussissaient pas à son gré en Espagne.

Les succès de ses neveux excitèrent les convoitises du peuple, et comme les Berbères étaient devenus maîtres de Cordoue et s'emparaient de ce qui leur convenait, la population prit les armes et un combat acharné s'engagea le 10 djomâda I 414 (30 juillet 1023) ; puis une trêve survint pendant laquelle les deux partis se respectèrent et qui dura jusqu'au 15 de ce mois (1). El-K'âsim occupait le palais et témoignait de

(1) Il semble qu'il faut lire « de djomâda II », à en juger par ce qui est dit aussitôt après.

l'amitié aux Cordouans, se donnant comme étant pour eux, alors que ses sympathies étaient pour les Berbères. Le vendredi 15 djomâda II (3 septembre) après qu'on eut fini la prière solennelle, le cri « aux armes ! » retentit, et toute la population obéissant mit la ville en état de défense. On pénétra dans le palais, d'où El-K'âsim sortit pour se mettre à la tête des Berbères, qui, grâce à la supériorité de leur nombre, serrèrent les habitants de très près. On resta ainsi à se battre pendant plus de cinquante jours, puis les Cordouans pris de peur demandèrent à leurs adversaires de leur laisser le champ libre et de leur garantir la vie sauve, à eux et à leurs familles. Mais ils essuyèrent un refus formel, ce qui leur fit déployer une énergie nouvelle dans le combat : le 12 cha'bân (29 octobre), ils firent une sortie et luttèrent en désespérés, si bien que Dieu leur donna la victoire : *Celui qui recevra un outrage sera assisté par Dieu lui-même* (Koran, XXII, 59). Les Berbères subirent une déroute complète, et chacun de leurs divers groupes s'enfuit d'un côté différent, dans quelque endroit dont il se rendit maître.

El-K'âsim ben H'ammoûd se dirigea vers Séville et écrivit aux habitants d'évacuer mille maisons destinées à recevoir les Berbères; mais cette exigence leur parut trop lourde : [P. 193] ils se soulevèrent contre ses deux fils Moh'ammed et El-H'asan, qui habitaient parmi eux, et les chassèrent, eux et leurs compagnons. Après quoi, restés maîtres de la ville, ils choisirent trois d'entre les principaux, savoir le kâdi Aboû l'-K'âsim Moh'ammed ben Ismâ'îl ben 'Abbâd Lakhmi, Moh'ammed ben Yerîm Alhâni et Moh'ammed ben Moh'ammed ben El-H'asan Zobeydi, pour administrer les affaires publiques et privées.

Puis Ibn Yerîm et Zobeydi d'un commun accord demandèrent à Ibn 'Abbâd qu'il se chargeât seul de gouverner; celui-ci refusa d'abord, mais il finit par se rendre à leurs instances et à céder aussi à la crainte

du préjudice que pouvait causer son refus, de sorte qu'il fut investi du pouvoir civil et militaire.

El-K'âsim, au courant de ce qui se passait, se dirigea d'abord de ce côté, puis se rendit à Xérès, où il fut bientôt assiégé par son neveu Yah'ya ben 'Ali à la tête de troupes berbères. Il fut pris et resta détenu en prison jusqu'à la fin du règne de Yah'ya, et mis à mort par le frère et successeur de celui-ci, Idrîs, lors de son avènement (1). D'après une autre version, il mourut de mort naturelle et son cadavre fut envoyé à Algéziras à son fils Moh'ammed, qui le fit enterrer.

Entre le moment où El-K'âsim prit à Cordoue le titre de khalife et celui où son neveu le fit prisonnier, il s'écoula six ans; après seize ans de captivité, il fut mis à mort en 431 (22 sept. 1039), à l'âge de quatre-vingts ans. Il eut comme fils Moh'ammed et El-H'asan, dont la mère était Emîra, fille d'El-H'asan ben K'âsim dit K'attoûn (2) ben Ibrâhîm ben Moh'ammed ben El-K'âsim ben Idrîs ben Idrîs ben El-H'asan ben El-H'asan ben 'Ali ben Aboû T'âleb. C'était un brun aux grands yeux noirs, au teint jaune, de haute taille et aux joues minces.

Retour des Omeyyades à Cordoue ; règne d'El-Mostaz'hir

Après avoir repoussé les Berbères et El-K'âsim ben 'Ali, les Cordouans tombèrent d'accord pour rappeler les Omeyyades, et leur choix se porta sur 'Abd er-Rah'mân ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir, qu'ils reconnurent comme khalife le 13 ramadân 414 (28 novembre 1023). Ce prince, alors âgé de

(1) Le récit de l'auteur suivi par Dozy (III, 334) diffère de celui de Merrâkechi et de notre auteur.

(2) Merrâkechi écrit « K'annoûn », et ajoute, après *ben Idrîs*, « ben 'Abd Allâh ».

vingt-deux ans, prit le surnom d'El-Mostaz'hir billâh, et fut tué au bout d'un mois [P. 194] et dix-sept jours de règne dans les circonstances que voici. Il avait emprisonné plusieurs des principaux Cordouans et confisqué leurs biens à cause des sympathies qu'ils nourrissaient pour Soleymân ben El-Mortad'a 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd el-Melik ben 'Abd er-Rah'mân En-Nâçir. Mais de leur prison ils nouèrent des intelligences au dehors, entre autres avec le chef de la garde (*chort'a*) et semèrent le mécontentement, si bien qu'on marcha sur leur prison et qu'on les en tira. Il y avait aussi parmi leurs libérateurs Aboû 'Abd er-Rah'mân Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân l'Omeyyade suivi de nombreux partisans. El-Mostaz'hir eut le dessous et fut tué en dhoû 'l-ka'da (janv.-févr. 1024).

Ce prince, qui ne laissa pas d'enfants, portait le prénom d'Aboû'l-Mot'arref et était fils d'une concubine; c'était un blond aux grands yeux noirs, à la poitrine large et ayant les mains très fortes. Il était lettré, bon prédicateur, éloquent, avait le cœur sensible et est auteur de bons vers. Son vizir était Aboû Moh'ammed 'Ali ben Ah'med ben Sa'îd ben H'azm (1). Soleymân ben El-Mortada était mort dix jours avant lui.

Règne de Mohammed ben 'Abd er-Rah'mân

Après le meurtre d'El-Mostaz'hir, les Cordouans reconnurent comme khalife, en dhoû 'l-ka'da 414 (14 janv. 1024), Aboû 'Abd er-Rah'mân Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân ben 'Obeyd (*sic*) Allâh ben En-Nâçir l'Omeyyade, à qui ils donnèrent le surnom d'El-Mostakfi billâh. Ce prince ne songeait qu'à la table et à la débau-

(1) Voir le chapitre consacré à un gracieux épisode de la vie de ce prince, ainsi qu'à son ministre Ibn Hazm (*Mus. d'Espagne*, III, 338).

che et ne s'occupait ni ne pensait à rien qu'à ces plaisirs. Au bout de seize mois et quelques jours, en rebî' I 416 (mai 1025), éclata un soulèvement qui aboutit à sa déposition ; il sortit de Cordoue avec un groupe de partisans et se dirigea du côté de Medina Celi. Il mourut en rebî II (juin) de la même année, empoisonné par l'aconit mêlé à une volaille rôtie que lui servit un des siens fatigué de le suivre. C'était un homme débauché au possible et dont on raconte des choses qu'on n'ose redire ; il était de petite taille, d'un blond foncé, était corpulent et avait la figure ronde ; il mourut à l'âge de cinquante ans environ.

Après sa mort, les Cordouans appelèrent de nouveau au pouvoir Mo'tali billâh Yah'ya ben 'Ali ben H'ammoûd l''Alide.

[P. 195] **Yah'ya l''Alide recouvre le pouvoir à Cordoue ; sa mort violente.**

Quand les Cordouans surent de façon positive la mort d'Aboû 'Abd er-Rah'mân, quelques uns d'entre eux s'efforcèrent de faire rappeler Yah'ya ben 'Ali ben H'ammoûd en qualité de khalife : ce prince était alors à Malaga, où il se faisait donner ce titre au prône. On lui écrivit en cette qualité, et en ramadân 416 (comm. 25 oct. 1025), on fit dire le prône en son nom. Yah'ya accepta ces propositions et envoya comme gouverneur à Cordoue 'Abd er-Rah'mân ben 'Attâf Ifreni, sans vouloir faire lui-même acte de présence. Son délégué resta dans cette ville jusqu'en moharrem 417 (comm. 21 févr. 1026) ; puis, au mois de rebî' I (avril-mai) les deux 'Amirides Modjâhid et Kheyrân s'étant avec une forte armée approchés de Cordoue dans des intentions hostiles, la population s'insurgea contre 'Abd er-Rah'mân, massacra beaucoup de ses soldats et expulsa les survivants, tout comme le gouverneur lui-même (1).

(1) Voir *Mus. d'Espagne*, III, 358.

Modjâhid et Kheyrân étaient installés dans la ville depuis un mois quand la mésintelligence s'étant mise entre eux, la crainte mutuelle qu'ils s'inspiraient fit que Kheyrân, le 22 rebî' II de cette année (11 juin), passa de Cordoue à Almeria, où il resta jusqu'à sa mort, survenue en 418 ou en 419 (1027 ou 1028). Son compagnon Zoheyr l''Amiride lui succéda dans cette ville.

H'abboûs ben Mâksen, Berbère çanhâdjide, ainsi que ses deux frères, firent de l'opposition à l'autorité de Yah'ya ben 'Ali, et au bout de quelque temps Modjâhid se retira à Dénia, où le prône cessa d'être dit au nom de Yah'ya et le fut de nouveau au nom des Omeyyades, ainsi qu'il sera dit plus loin.

Yah'ya se mit alors à errer çà et là avec ses troupes, puis les Berbères reconnurent son autorité, et grâce à la remise qu'ils lui firent des places fortes et des villes qu'ils détenaient, sa situation devint très forte. Au bout de quelque temps, il se rendit à Carmona, d'où il se mit à assiéger Séville, dont il convoitait la possession. Un jour, en moharrem 427 (1), il marcha contre un parti de cavalerie envoyé par le kâdi Aboû 'l-K'âsim ben 'Abbâd de Séville dans la direction de Carmona, et tomba dans une embuscade où il ne put échapper à la mort ; il avait quarante-deux ans.

Fils lui-même d'une Berbère, il laissa deux enfants issus de concubines, El-H'asan et Idrîs. C'était un homme brun, aux grands yeux noirs, au buste long [P. 196] et aux jambes courtes, au caractère grave, calme et doux.

Histoire des enfants et des neveux de Yah'ya ; meurtre d'Ibn 'Ammâr

Nous allons donner d'ensemble l'histoire des fils et

(1) Le 7 moharrem (10 nov. 1035) selon Merrâkechi (trad., p. 47) ; voir aussi Dozy, *Mus. d'Esp.*, IV, 23.

des neveux de Yah'ya, ainsi que des autres Alides, pour ne pas couper le récit.

Après la mort de Yah'ya ben 'Ali, les deux conseillers de la dynastie Alide, Aboû Dja'far Ah'med ben Aboû Moûsa, dit Ibn Bak'iyya (1), et Nadjâ, l'eunuque slave, retournèrent dans la capitale Malaga, et, s'adressant au frère du défunt, Idrîs ben 'Ali, qui occupait Ceuta et Tanger, ils l'appelèrent à Malaga en qualité de khalife sous la condition, qu'il accepta, d'installer à sa place, à Ceuta, H'asan ben Yah'ya, fils du défunt. Idrîs accepta et fut reconnu par eux. H'asan, en conséquence, se rendit à Ceuta et à Tanger, en compagnie de Nadjâ, tandis qu'Idrîs prenait le sui nom d'El-Mota'ayyed billâh. Telle fut la situation jusqu'en 430 ou 431 (1038 et 1039).

Alors le kâdi Aboû 'l-K'âsim ben 'Abbâd envoya son fils Ismâ'îl à la tête d'une armée pour s'emparer de ces régions, et Carmona, Lisbonne, Ecija furent conquises (2). Le prince vaincu s'adressa à Idrîs et à Bâdîs ben H'abboûs, le prince çanhâdjide : celui-ci répondit en personne à cet appel, et celui-là envoya une armée de secours commandée par son ministre Ibn Bak'iyya, mais ces chefs n'osèrent attaquer Ismâ'îl et se retirèrent. Ismâ'îl, armé à la légère, voulut intercepter la route aux Çanhâdjides et parvint à les joindre une heure après le départ des troupes d'Idrîs. Un messager expédié à celles-ci leur fit rebrousser chemin, et les alliés livrèrent bataille à Ismâ'îl, dont l'armée ne tarda pas à fuir tandis que lui-même était tué. On lui coupa la tête pour l'envoyer à Idrîs, qui, sûr de succomber, avait quitté Malaga pour se réfugier sur une montagne où il pût se défendre ; mais ce prince était malade et mourut deux jours après avoir reçu cette tête. Les enfants qu'il laissait étaient Yah'ya, Moh'ammed et El-H'asan.

Yah'ya ben 'Ali, celui qui avait été tué, avait interné à

(1) Ce nom est écrit Bak'anna dans Merrâkechi (p. 53, n.), et Dozy a accepté cette orthographe.

(2) Voir *Mus. d'Esp.*, IV, 50.

Algéziras ses deux cousins Moh'ammed et El-H'asan, fils d'El-K'âsim ben H'ammoûd. Après la mort d'Idrîs, leur gardien les rendit à la liberté [P. 197] et invita le peuple à les reconnaître, ce que firent notamment les noirs avant tous autres, à cause de la faveur que leur avait témoignée le père de ces princes. Moh'ammed régna donc à Algéziras, mais sans être qualifié de khalife, tandis que son frère El-H'asan, s'adonnant à la piété, se retira du monde et partit en pèlerinage.

Ibn Bak'iyya avait installé Yah'ya ben Idrîs, après la mort du père de ce prince, à Malaga. Nadjâ le Slave, accompagné d'El-H'asan ben Yah'ya, quitta Ceuta pour marcher sur cette ville, où il pénétra après qu'Ibn Bak'iyya s'en fut enfui. Puis les vainqueurs surent rendre confiance à ce chef, qui rentra dans la ville et fut mis à mort par ordre d'El-H'asan, qui fit subir le même traitement à son cousin Yah'ya ben Idrîs. El-H'asan fut proclamé khalife sous la dénomination d'El-Mostançir billâh, et Nadjâ retourna à Ceuta après avoir installé auprès du prince son lieutenant, personnage connu sous le nom de Chet'îfi (1). El-H'asan vécut dans cette situation deux ans environ et mourut en 434 (20 août 1042), empoisonné, dit-on, par sa femme qui était la fille d'Idrîs son oncle, et qui voulut venger la mort de son frère à elle, Yah'ya.

Après la mort d'El-H'asan, Chet'îfi emprisonna Idrîs ben Yah'ya, et Nadjâ passa de Ceuta à Malaga avec l'intention de mettre fin au gouvernement des Alides pour s'emparer lui-même de l'autorité. Il s'en ouvrit aux Berbères, qui réprouvèrent ce projet et le massacrèrent, lui et Chet'îfi. Idrîs ben Yah'ya tiré de prison fut par eux proclamé khalife sous le nom d'El-'Ali. Ce prince était très charitable et distribuait tous les vendredis (2) cinq cents dinars en aumônes ; il rappela tous les exilés et

(1) La lecture « Set'ifi » de Merrâkechi (p. 55) paraît préférable.

(2) Merrâkechi (p. 57) fait de cette somme une aumône quotidienne.

leur rendit leurs biens ; il était lettré, d'abord agréable, bon poète ; mais il fréquentait des gens de rien, qu'il ne tenait pas même éloignés de ses femmes, et qui recevaient de lui, sitôt qu'ils la demandaient, l'une ou l'autre place forte. Les Çanhâdja lui prirent plusieurs châteaux-forts et réclamèrent la remise de son vizir et conseiller, ancien ministre de son père, Moûsa ben 'Affân ; il leur livra son serviteur, qui fut exécuté.

Comme il avait fait emprisonner ses deux cousins Moh'ammed et El-H'asan, fils d'Idrîs ben 'Ali, dans le château d'Ayros, le gouverneur, mécontent de sa faiblesse, se révolta et reconnut le cousin d'Idrîs, Moh'ammed ben Idrîs ben 'Ali. Les noirs qui entouraient Idrîs ben Yah'ya se révoltèrent aussi contre lui et appelèrent au milieu d'eux Moh'ammed, à qui Idrîs remit le pouvoir et jura fidélité en 432 (10 septembre 1040) ; puis l'ex-souverain fut emprisonné.

[P. 198] Moh'ammed prit le surnom d'El-Mahdi et désigna son frère El-H'asan comme héritier, sous la dénomination d'Es-Sâmi. Sa bravoure et son audace inspirèrent le respect et la crainte aux Berbères, qui se mirent en rapport avec le geôlier d'Idrîs ben Yah'ya et le décidèrent à relâcher celui-ci, qui fut reconnu et proclamé khalife à Ceuta et à Tanger ; il le resta jusqu'à sa mort, survenue en 446 (11 avril 1054).

Mahdi, mécontent de la conduite de son frère Sâmi, l'exila, et celui-ci passa sur le territoire africain, dans les montagnes des Ghomâra, où les populations soumises et dévouées aux Alides reconnurent son pouvoir.

Ensuite les Berbères s'adressant à Moh'ammed ben El-K'âsim d'Algéziras, se joignirent à lui et le proclamèrent khalife sous la même dénomination d'El-Mahdi. C'était le comble du mensonge et de la honte que de voir quatre chefs appelés *Princes des croyants* dans un coin de terre de trente parasanges ! Mais ensuite les Berbères laissèrent Moh'ammed, qui rentra à Algéziras pour y mourir peu de jours après.

Son fils El-K'âsim le remplaça à Algéziras, mais sans prendre le titre de khalife. Moh'ammed ben Idrîs resta à Malaga jusqu'à sa mort, en 445 (22 avril 1053). Idrîs ben Yah'ya surnommé El-'Ali resta à Tacorona chez les Benoû Ifren, et, après la mort de Moh'ammed ben Idrîs ben 'Ali, il se rendit maître de Malaga, qui passa ensuite entre les mains des Çanhâdja.

Règne de Hichâm l'Omeyyade à Cordoue

Après que Yah'ya ben 'Ali l'Alide eut fini de régner à Cordoue, en 417 (21 février 1026), les habitants se mirent d'accord pour renoncer aux 'Alides, trop enclins à favoriser les Berbères, et pour prendre un Omeyyade comme khalife d'Espagne. Le meneur en cette affaire était Aboû'l-H'azm Djahwar ben Moh'ammed ben Djahwar. Après entente avec les habitants des frontières et avec les maîtres de régions plus rapprochées, on proclama Aboû Bekr Hichâm ben Moh'ammed ben 'Abd el-Melik ben 'Abd er-Rah'mân En-Nâcir l'Omeyyade, qui résidait à Alpuente depuis la mort de son frère cadet Mortad'a. Cela se fit en rebî' I 418 (avril-mai 1027). Le nouveau souverain, qui prit le surnom de Mo'tadd billâh, se dirigea vers les places fortes de la frontière, où, toujours allant d'un lieu à un autre, il eut à lutter avec de graves difficultés provenant de la résistance des chefs. [P. 199] On finit enfin par décider qu'il se rendrait dans la capitale Cordoue, et il y entra en effet le 8 dhoû 'l-hiddja 420 (17 décembre 1029); il y resta jusqu'à sa déposition, survenue le 2 dhoû 'l-hiddja 422 (20 novembre 1031), dans les circonstances suivantes. Son vizir Aboû 'Acim Sa'îd K'azzâz, qui était nouveau dans l'exercice du pouvoir, agit autrement que ses prédécesseurs : il s'empara sous divers prétextes de sommes appartenant à des commerçants et à d'autres individus; par ses

dons et ses bons traitements, il favorisait les Berbères, si bien que les Cordouans, se détachant de lui, apostèrent des gens qui le massacrèrent. Ensuite, et à cause de ce ministre, ils perdirent toute affection pour Hichâm, qu'ils déposèrent.

Alors Omeyya ben 'Abd er-Rah'mân ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben En-Nâcir franchit les murs du palais avec une troupe de jeunes gens *(ah'dâth)* et revendiqua le pouvoir. Nombre de gens du peuple, en effet, lui prètèrent serment de fidélité, et comme quelques Cordouans lui faisaient remarquer qu'il y avait lieu de redouter une issue funeste, parce que les Omeyyades semblaient n'avoir plus de veine : « Aujourd'hui le trône, demain la mort ! » répondit-il.

Les notables de Cordoue lui intimèrent, à lui et à Mo'tadd, l'ordre de sortir de la ville. Mo'tadd fit ses adieux aux siens et se retira dans le château-fort de Moh'ammed ben Ech-Choûr, dans la montagne de Cordoue, où il resta jusqu'à l'époque où celui-ci périt victime de la trahison de ses partisans. Ces derniers emprisonnèrent Mo'tadd dans un autre fort, mais le prince parvint par ruse à s'enfuir nuitamment auprès de Soleymân ben Hoûd Djodhâmi, qui le reçut bien et le garda auprès de lui jusqu'à ce que la mort enlevât ce dernier des princes Omeyyades d'Espagne, en çafar 428 (novembre-décembre 1036). Il fut inhumé dans le voisinage de Lérida.

Omeyya se tint d'abord caché à Cordoue ; mais à la suite de la proclamation qui fut faite par les Cordouans dans les marchés et les faubourgs qu'aucun membre de cette famille n'eût à rester dans la ville ou à y recevoir l'hospitalité d'un citoyen, il sortit de la ville avec plusieurs personnes. Pendant quelque temps, on perdit ses traces, puis il rentra dans la ville, poussé qu'il était par le désir d'y résider. Mais les chefs l'empêchèrent par la force de persister dans son projet, et l'on dit même qu'il fut tué secrètement en djomâda II 424 (mai

1033). Puis les liens du gouvernement républicain se relâchèrent et le morcellement du territoire s'ensuivit.

[P. 200] **Formation de petits royaumes**

Les chefs et les seigneurs des diverses localités se partagèrent alors l'Espagne, et chacun en obtint un fragment, comme avaient fait autrefois les rois des provinces de Perse (*moloûk et-t'awâ'if*). Cela fut des plus funeste aux musulmans et excita les convoitises des infidèles. Le morcellement ne finit que par la conquête du Prince des fidèles 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn.

Le gouvernement de Cordoue échut à Aboû'l-H'azm Djahwar ben Mohammed ben Djahwar, ancien vizir de la dynastie 'Amiride, homme qui avait l'habitude de l'exercice du pouvoir, remarquable par sa pénétration et son intelligence, et qui jusqu'alors non seulement n'avait pas participé aux troubles, mais s'en était soigneusement tenu à l'écart. Néanmoins quand il se vit le champ libre et qu'une occasion se présenta, il la saisit hardiment et se chargea de l'administration et de la protection de la cité ; il ne prit cependant pas ouvertement le rang de chef, mais s'occupa d'administrer plus activement que personne et se montra capable de défendre les intérêts de la cité, jusqu'au jour où il pourrait remettre le pouvoir à quelqu'un qui le revendiquerait et serait accepté par le peuple. Il laissa dans les divers palais la même installation de concierges et d'employés que sous la précédente dynastie, et il ne quitta pas sa propre demeure pour s'y installer. Les revenus des propriétés royales furent confiés à des fonctionnaires nommés à cet effet et qui étaient sous sa surveillance. Il organisa une garde composée des gens des marchés, et dont la solde se composait de

l'intérêt de sommes qu'ils avaient entre les mains, mais dont le capital restait dû par eux ; de temps en temps, il se rendait chez eux pour examiner si le capital était ou non intact. Chacun de ces hommes avait reçu des armes qu'il ne quittait pas, de manière à être, en cas de besoin, prêt sur le champ. Fidèle à l'habitude des gens de bien, Djahwar assistait aux funérailles, visitait les malades et figurait dans les fêtes, mais n'en dirigeait pas moins les affaires de l'État aussi bien que le font les princes. Il ne trompait pas la confiance qu'on mettait en lui, et à son époque le peuple vécut tranquille (1).

Après sa mort, survenue en çafar 435 (8 sept. 1043), son fils Aboû-'l-Welîd Moh'ammed ben Djahwar le remplaça et suivit le même mode de gouvernement. Quand la mort frappa ce dernier, Cordoue devint la proie d'El-Ma'moûn, prince de Tolède, qui la conserva jusqu'à sa mort, laquelle survint en cette ville.

[P. 201] Séville avait comme chef le kâdi Aboû' l-K'âsim Mohammed ben Ismâ'il ben 'Abbâd Lakhmi, descendant de No'mân ben Mondhir ; nous avons dit, en parlant de Yah'ya ben 'Ali ben H'ammoûd, comment cela s'était fait.

A cette époque on recommença à parler de Hichâm El-Mo'ayyed, fils de H'akam, qui, après s'être caché et n'avoir plus fait de bruit, reparut à Malaga, d'où il se rendit à Alméria ; mais Zoheyr l' 'Amiride, chef de cette dernière ville, prit peur et le renvoya. Hichâm gagna alors le fort de Calatrava, dont les habitants reconnurent son autorité. Mais le prince de qui ils relevaient, Ismâ'îl ben Dhoû' n-Noûn, marcha contre eux, et leur impuissance à lui tenir tête les força de renvoyer Hichâm. Celui-ci fut alors appelé à Séville par le kâdi Aboû' l-K'âsim Moh'ammed ben Ismâ'il ben Abbâd, qui fit connaître son existence et lui prêta secours. Comme les

(1) Comparez Merrâkechi, trad., p. 51.

divers chefs de l'Espagne obéissaient au dit kâdi, il obtint l'adhésion des seigneurs de Valence et des environs, de Cordoue, de Dénia et des îles, ainsi que de celui de Tortose : Hichâm fut proclamé khalife, son nom fut prononcé au prône et on lui renouvela le serment de fidélité à Cordoue, en moharrem 429 (13 oct. 1037) (1).

Ibn 'Abbâd expédia des troupes contre Zoheyr l''Amiride, qui se refusait à faire la *khotba* au nom de Mo'ayyed ; mais Zoheyr ayant obtenu le concours de H'abboûs ben Mâksen le Çanhâdjide, chef de Grenade, qui amena son armée, les troupes d'Ibn 'Abbâd se retirèrent sans combattre. Zoheyr resta à Baëza, et H'abboûs retourna à Malaga, où il mourut en ramadân de cette année (429). Son fils et successeur Bâdîs alla trouver Zoheyr pour continuer l'entente qui avait existé entre ce dernier et le défunt ; mais loin de tomber d'accord, on en vint aux mains, et Zoheyr avec beaucoup des siens furent tués vers la fin de 429 (13 oct. 1037).

En 431 (21 sept. 1039), l'armée d'Ibn 'Abbâd, commandée par son fils Ismâ'îl, livra bataille aux troupes réunies de Bâdîs ben H'abboûs et d'Idrîs l'Alide, ce que nous avons déjà raconté en parlant des Alides ; l'affaire fut chaude, et Ismâ'îl y laissa sa vie. Bientôt, en 433 (30 août 1041), mourut son père le kâdi Aboû' l-K'âsim, qui eut pour successeur son fils Aboû 'Amr 'Abbâd ben Mohammed, surnommé El-Mo'tad'id billâh, lequel mit décidément la main sur le pouvoir et révéla la mort d'El-Mo'ayyed.

[P. 202] Telle est la version d'Ibn Aboû'l-Feyyâd au sujet de ce dernier prince. Mais, d'après un autre, toute trace d'El-Mo'ayyed est perdue depuis le jour où il disparut de Cordoue lors de l'entrée d''Ali ben H'ammoûd dans cette ville et du meurtre de Soleymân, et tout cela n'est qu'une des ruses et des tromperies mises en œuvre par l'astuce d'Ibn 'Abbâd. Ce qui serait plus étonnant que la

(1) En 427, selon Dozy (IV, 290).

disparition d'El-Mo'ayyed, et la confiance qu'on accorda au dire d'Ibn 'Abbâd qu'il était encore en vie, c'est qu'un homme d'origine sédentaire, apparaissant vingt ans après la mort du vrai El-Mo'ayyed, se serait donné pour lui, aurait été proclamé khalife, aurait vu son nom figurer à diverses reprises dans toutes les chaires de l'Espagne, pendant que le sang coulait pour lui et que des armées se levaient pour le combattre ou le défendre !

Après avoir révélé la mort d'El-Mo'ayyed, Ibn 'Abbâd resta le chef indépendant de Séville et des autres villes qui en dépendaient jusqu'à ce qu'il mourut d'une suffocation le 2 djomâda II 461 (28 mars 1069).

Son fils Aboû 'l-K'âsim Moh'ammed ben 'Abbâd ben Aboû 'l-K'âsim lui succéda sous le surnom d'El-Mo'tamid 'ala 'llâh ; il développa ses possessions et jouit d'une grande autorité. Parmi les conquêtes qui lui donnèrent une grande partie de l'Espagne figure Cordoue, dont il confia le gouvernement à son fils Ez-Z'âfer billâh.

En apprenant cette conquête, Yah'ya ben Dhoû'n-Noûn, seigneur de Tolède, lui en envia la possession, et alors Djerîr ben 'Okâcha se porta fort de la lui faire obtenir (1). En conséquence, cet officier se rendit à Cordoue, où il se fixa pour arriver à réaliser sa promesse et guetter quelque occasion. Une certaine nuit, que la pluie tombait à verse et qu'un vent violent accompagnait les éclats de la foudre et les éclairs, il se jeta avec ses partisans sur le palais gouvernemental, où il ne rencontra aucune résistance. Mais le portier prévint Ez-Z'âfer, qui, bien que tout jeune, se précipita avec les noirs et les gardes contre les assaillants et les rejeta au-dehors ; mais au cours d'une charge il trébucha et tomba, de sorte qu'un des agresseurs put l'égorger. Le palais était entre leurs mains avant que les troupes et les habitants fussent prévenus de rien, et les adhérents de Djerîr vinrent successivement le rejoindre.

---

(1) Voir *Mus. d'Espagne*, IV, 157.

Le cadavre d'Ez-Z'âfer gisait nu sur le sol quand un Cordouan, qui le reconnut en passant, se dépouilla de son manteau pour le couvrir, de sorte que le père du jeune prince, quand il songeait à cela, répétait ce vers proverbial :

[P. 203 ; *tawîl*] Je ne sais qui l'a couvert de son manteau, mais je sais que c'est un homme noble et généreux (1).

Mais El-Moʿtamid, à force d'efforts réitérés, finit par recouvrer cette ville, qu'il confia aux soins de son fils El-Ma'moûn. Celui-ci y resta jusqu'à la conquête qu'en fit Yoûsof ben Tâchefîn, et il y fut tué après une vigoureuse résistance, en 484 (22 févr. 1091). La même année, la ville de Séville fut conquise sur Moʿtamid lui-même, qui fut envoyé à Aghmât en captivité et qui y mourut.

Ce prince, aussi bien que son père, son grand'père et tous ses enfants, Rechîd, Ma'moûn, Râd'i et Moʿtamid, étaient des gens de talent, savants et poètes.

A Badajoz, ce fut Sâboûr, guerrier ʿâmiride, qui s'empara du pouvoir sous le surnom d'El-Mançoûr. Après lui, ce fut Aboû Bekr Moh'ammed ben ʿAbd Allâh ben Salama (2), connu sous le nom d'Ibn el-Aft'as, dont la famille était berbère et originaire de Miknâsa, mais dont le père même était né en Espagne. Tous ses enfants y furent élevés d'après la mode du pays, si bien qu'ils prétendaient descendre de Todjîb ; ils étaient d'ailleurs dignes de régner. Après la mort d'Ibn el-Aft'as, le trône échut à son fils Aboû Moh'ammed ʿOmar ben Moh'ammed, dont l'autorité s'étendit jusqu'à l'extrême Occident. Il périt de la main du bourreau avec ses deux fils lors de la conquête de l'Espagne par Yoûsof ben Tâchefîn.

Tolède vit tout d'abord s'élever le pouvoir d'Ibn Yaʿîch,

(1) Cf. *Mus. d'Esp*. IV, 161 ; *Hamâsa*, p. 366 ; *Abbadid*, I, 110.

(2) Il faut, je crois, lire « Maslama » avec Dozy, IV, 302, et le ms 1617 d'Alger, fº 143 vº.

qui dura peu, et l'autorité passa entre les mains d'Ismâ'îl ben 'Abd er-Rah'mân ben 'Amir ben Mot'arrif ben Dhoû 'n-Noûn, surnommé Ez-Z'âfir bi-hawl Allâh, Berbère d'origine mais né en Espagne et élevé dans les usages de ce pays. Ismâ'îl, né en 390 (12 déc. 999) et mort en 435 (9 août 1043), était versé dans la littérature ; il était bon poète et a écrit un traité historico-littéraire. Son fils et successeur Yah'ya (1), adonné à la débauche et à un libertinage éhonté, combla les Francs de cadeaux et d'argent pour n'avoir pas à les combattre et pouvoir se livrer au jeu ; il dépouillait ses sujets de leurs biens, tandis que les Francs, emportant successivement toutes les places fortes, finirent par s'emparer de Tolède en 477 (9 mai 1084). Il s'établit alors à Valence, et il y fut tué par le kâdi [Dja'far ben 'Abd Allâh] Ibn Djahh'âf el-Ah'naf (2), à propos de qui [P. 204] le ra'îs Aboû 'Abd er-Rah'mân Moh'ammed ben T'âhir (3) a dit :

[Madid] Doucement, Ah'naf, car tu as fait une chose grave en tuant le roi Yah'ya et en endossant sa tunique ; plus d'un jour te verra courir, si toutefois tu trouves alors un refuge.

Saragosse et la Frontière supérieure obéissaient à Mondhir ben Yah'ya Todjîbi, qui fut remplacé à sa mort par son fils Yah'ya. Cette région passa ensuite entre les mains de Soleymân ben Ah'med ben Moh'ammed ben Hoûd Djod'hâmi, surnommé El-Mosta'în billâh, qui était d'abord en qualité d'officier au service de Mondhir

---

(1) D'après Dozy (*l. l.*), Aboû' l-H'asan Yah'ya Ma'moûn régna de 1038 à 1075, et eut pour successeur Yah'ya ben Ismâ'îl ben Yah'ya K'âdir.

(2) Dhabbi, éd Codera, nº 615; Ibn Khaldoûn, éd. Boulak,, IV, 162; Dozy, *Recherches*, 2e éd., II, 9 et s., 152 et s.

(3) Il s'agit du chef régnant à Murcie ; il en est question plus bas. Voir Merrâkechi, trad., p. 103; Dozy, *Rech.*, *l. l.* Les vers qui suivent, et dont le troisième présente des variantes, figurent aussi dans Dozy, *ib.*, p. 20.

et préposé au gouvernement de Lérida ; en 434 (20 août 1042), il eut avec les Francs, à Tafalla (1), une affaire bien connue. Il eut pour successeur son fils El-Mok'tadir billâh ; après celui-ci régna Yoûsof ben Ah'med El-Mou'temin, fils du précédent, puis Ah'med fils de Yoûsof, surnommé, comme son grand-père, El-Mosta'în billâh ; puis 'Abd el-Melik 'Imâd ed-Dawla, fils d'Ah'med ; enfin El-Mostancir billâh, fils d''Abd el-Melik, avec qui finit cette dynastie vers le commencement du VIe siècle. Tout ce pays passa alors aux mains d'Ibn Tâchefîn. J'ai vu à Damas en 590 (26 déc. 1193) un descendant de cette maison réduit à la plus extrême misère et chef des gardiens de nuit (2). Louange à Celui qui ne finit pas et contre qui le temps ne peut rien !

Tortose obéissait à Lebîb, guerrier 'Amiride.

A Valence régnait El-Mançoûr Aboû'l-H'asan 'Abd el-'Azîz ben 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben el-Mançoûr ben Aboû 'Amir Ma'âferi. Alméria et son territoire furent ensuite annexés à ce domaine. Il eut pour successeur son fils Moh'ammed, qui, en dhoû'l-hiddja 457 (2 nov. 1065), fut dépouillé de l'autorité à Valence par suite de la trahison d'El-Ma'moûn ben Ismâ'îl ben Dhoû'n-Noûn, son gendre. Il dut alors aller s'installer à Alméria, dont il fut aussi dépouillé dans les circonstances que nous dirons.

La Sahla [Albarracin] avait pour chef 'Abboûd ben Rezîn, berbère d'origine mais né en Espagne, qui fut après sa mort remplacé par son fils 'Abd el-Melik, [P. 205] qui était lettré et poète. 'Izz ed-Dawla, fils du

---

(1) Le texte a rejeté dans la note, à tort, le nom de « Tafalla » pour y substituer celui de « Tolède » ; voir *Bayan*, II 197 ; *Corrections sur les textes du Bayan*, etc , p. 55. Dans cette bataille, Ramire, fils de Sancho le Grand, fut défait par son frère Garcia.

(2) Le texte porte قيّم الربوة , que je traduis par conjecture. On trouve l'expression إمام الربوة dans le *Nodjoûm*, ms 1780 de Paris, f. 138 v°, l. 4 en bas.

précédent, fut dépouillé de ses possessions par les Almoravides (1).

(2) Dénia et les îles (3) obéissaient à El-Mowaffak' Aboû' l-H'asan (4) Modjâhid l'Amiride. Le légiste Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh Mo'ît'i accompagné de nombreux partisans quitta Cordoue pour se joindre à lui. Modjâhid fit de lui un semblant de khalife qu'il put faire agir à sa guise et l'installa comme tel en djomâda II 405 (26 nov. 1014). Mo'ît'i resta auprès de Modjâhid et des siens environ cinq mois, puis les deux alliés se rendirent aux îles, c'est-à-dire à Mayorque, Minorque et Iviça. Mo'ît'i envoya ensuite Modjâhid en Sardaigne avec cent vingt bateaux, tant grands que petits, et mille chevaux : la conquête de cette île eut lieu en rebî' I 446 (comm. 9 juin 1054) et une foule de chrétiens y trouvèrent la mort, tandis qu'un nombre non moins grand était réduit en captivité. Mais à la fin de la même année, les Francs et les Roûm du continent vinrent l'expulser de l'île, et il rentra en Espagne, alors que Mo'ît'i était mort. Modjâhid fut jusqu'à sa mort mêlé sans interruption à toutes les luttes intestines du pays (5). Il eut pour successeur son fils 'Ali ben Modjâhid, qui, tout comme son père, était un homme de science, aimait les savants, les traitait bien et les attirait de partout. 'Ali fut remplacé à sa mort par son fils Aboû 'Amir, qui ne ressemblait en rien à son père ni à son grand-père. Dénia et le reste

(1) La liste de ces chefs donnée par Dozy (IV, 303) diffère de la nôtre

(2) Le paragraphe commençant ici est traduit dans la *Biblioteca arabo-sicula*, I. 436.

(3) Amari traduit, à tort, الجزائر les îles, c'est-à-dire les Iles Baléares, par « Algéziras » qui se dit الجزيرة ou الجزيرة الخضراء (*l. l.* ; à la p. 439, il traduit correctement le même mot « ... delle isole orientali [di Spagna] »).

(4) Lisez, Aboû' l-Djeych (Dozy, IV, 304 ; Amari, *l. l.*).

(5) On peut voir sur ce personnage, le *Mugeto* des chroniques pisanes et génoises, la note d'Amari, I, 437.

du territoire des Benoû Modjâhid passèrent alors aux mains d'El-Mok'tadir billâh Ah'med ben Soleymân ben Hoûd en ramad'ân 478 (20 déc. 1085).

Murcie obéissait aux Benoû T'âhir. Celui d'entre eux qui exerça l'autorité en dernier lieu est Aboû 'Abd er-Rah'mân, connu sous le nom d'Er-Ra'îs, qui fut dépossédé par Mo'tamid ben 'Abbâd. La conquête fut faite par le vizir de ce dernier, Aboû Bekr ben 'Ammâr Mehri (*var.* Fihri), qui s'insurgea aussitôt, et à Murcie même, contre son maître. Mo'tamid envoya contre lui des troupes commandées par Aboû Moh'ammed 'Abd er-Rah'mân ben Rechîk' K'ocheyri, qui serra de si près le rebelle que celui-ci dut fuir. Mais K'ocheyri à son tour, dès qu'il eut pénétré dans la ville, refusa d'obéir à Mo'tamid, et il finit par se soumettre à l'autorité des Almoravides. Quant à Aboû 'Abd er-Rah'mân ben Tâhir, [P. 206] il resta jusqu'à sa mort à Valence et fut enterré à Murcie, en 507 (17 juin 1113), à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans.

Alméria avait pour chef Kheyrân l''Amiride, dont la mort fit passer le pouvoir à Zoheyr l''Amiride. Celui-ci agrandit son domaine jusqu'à Xativa, proche du territoire de Tolède. Quand il fut tué, ce territoire échut à El-Mançoûr Aboû 'l-H'asan 'Abd el-'Azîz ben 'Abd er-Rah'mân ben El-Mançoûr ben Aboû 'Amir, et après lui à son fils Moh'ammed. 'Abd el-'Azîz était mort à Valence, mais son fils Moh'ammed fixa sa résidence à Alméria, tout en gouvernant Valence. Mais El-Ma'moûn Yah'ya ben Dhoû'n-Noûn saisit l'occasion qu'il guettait et s'empara de cette dernière ville. Il resta à Alméria jusqu'à la conquête qu'en fit son parent par alliance, le premier ministre *(dhoû 'l-wazârateyn)* Aboû 'l-Ahwaç El-Mo'taçim Ma'n ben Çomâdih' Todjîbi, à qui se soumirent Lorca, Baëza, Jaën, etc. A sa mort, arrivée en 443 (14 mai 1051), il eut comme successeur son fils Aboû Yah'ya Moh'ammed ben Ma'n, dont les affaires, car il n'avait que quatorze ans, furent gérées par son oncle

Aboû 'Ataba ben Moh'ammed. La mort de celui-ci, arrivée en 446 (11 avril 1054), laissa Aboû Yah'ya sans protecteur de sa jeunesse, de sorte que les portions les plus éloignées de ses états furent conquises sur ce prince, qui ne garda qu'Alméria et le territoire adjacent. Mais quand il eut atteint l'âge d'homme, il s'adonna aux sciences et à la pratique des nobles actions, de sorte que sa renommée s'étendit au loin, que son autorité devint grande et qu'il fut compté parmi les plus grands princes. Cela dura jusqu'au jour où l'armée almoravide vint l'assiéger. Sur ces entrefaites, il tomba malade, et c'était au pied de son palais qu'on se battait : aussi dit-il un jour qu'il entendait des cris et du tumulte : « Tout, jusqu'à la mort, m'aura été pénible ici-bas ! » Cette maladie l'enleva le 22 rebî' I 484 (13 mai 1091) ; ses enfants et ses femmes s'embarquèrent pour Bougie, en Ifrîkiyya, capitale des Benoû H'ammâd, tandis que les Almoravides s'emparaient d'Alméria et de ses dépendances.

Malaga obéissait aux Benoû 'Ali ben H'ammoûd, au nom de qui la *khotba* fut prononcée sans interruption dans cette ville et dans les territoires relevant des Alides. Elle fut conquise sur eux par Idrîs ben H'abboûs, seigneur de Grenade, en 447 (1er avril 1055), ce qui mit fin au pouvoir des Alides en Espagne.

Grenade était au pouvoir de H'abboûs ben Mâksen le Çanhâdji, [P. 207] qui mourut en 429 (13 oct. 1037) et eut pour successeur son fils Bâdîs. Celui-ci, étant mort à son tour, fut remplacé par le fils de son frère, 'Abd Allâh ben Bologgîn, dont le règne dura jusqu'à la conquête des Almoravides, en redjeb 484 (18 août 1091). Toutes ces petites dynasties furent anéanties par les nouveaux conquérants, dont le chef, le Prince des fidèles Yoûsof ben Tâchefîn, vit son royaume s'étendre du Maghreb el-akça aux limites extrêmes des possessions musulmanes en Espagne.

[P. 208] **Massacre des Chiites en Ifrîkiyya** (1)

En moh'arrem 407 (juin-juillet 1016) les Chiites furent massacrés dans toute l'Ifrîkiyya. Ce mouvement eut son origine dans ce fait qu'El-Mo'izz ben Bâdîs faisant à Kayrawân une promenade à cheval et recevant les salutations du peuple qui adressait des prières au ciel en sa faveur, vint à passer auprès d'un groupe sur lequel il demanda des renseignements : « Ce sont, lui répondit-on, des Râfed'ites (2) qui injurient Aboû Bekr et 'Omar. — Daigne Dieu, répartit-il, accorder sa faveur à Aboû Bekr et à 'Omar ! » Aussitôt la populace se précipita vers le quartier de Kayrawân appelé Derb el-Mok'alli (3), où habitaient tous les Chiites et massacra un certain nombre de ceux-ci. C'était là ce que désiraient la soldatesque et ceux qui marchaient à sa suite, afin de pouvoir se livrer au pillage. Ces excès de la populace contre les Chiites étaient d'ailleurs favorisés et suscités par le gouverneur de Kayrawân, qui avait d'abord bien administré la ville, mais avait appris qu'El-Mo'izz ben Bâdîs voulait le destituer, et s'efforçait de la sorte de lui créer des embarras. C'est ainsi que périrent par le fer et par le feu de nombreux hérétiques, dont les demeures furent livrées au pillage. Ces massacres eurent lieu aussi dans toute l'Ifrîkiyya. Un certain nombre de ceux que l'on traquait se réfugièrent dans le palais d'El-Mançoûr, proche de Kayrawân (4), et s'y fortifièrent; mais la populace les y bloqua étroitement, et comme

(1) Il y a été fait allusion plus haut, p. 418 ; voir aussi le *Bayân*, I, 279 et 285 ; *Berbères*, I, 30, II, 20 ; *Istibçar*, tr. fr., p. 99.

(2) Sous-secte chiite qui refusait, en opposition avec Zeyd ben 'Ali Zeyn el-'Abidîn, de reconnaître l'imâmat d'Aboû Bekr et d''Omar (*Berbères*, II, 500).

(3) Le *Bayân* écrit « Derb el-Mo'alla ».

(4) C'est-à-dire, ainsi que le porte le *Bayân*, à Mançoûriyya.

la faim les en faisait sortir successivement, les assiégeants les égorgèrent jusqu'au dernier. Ceux de Mehdiyya furent tous égorgés dans la grande mosquée, où ils avaient cherché un refuge.

[P. 209] Les Chiites étaient appelés au Maghreb *Orientaux*, par allusion à Aboû 'Abd Allâh Chii, qui venait de l'Orient. La plupart des poètes ont parlé de cet événement, les uns pour le célébrer joyeusement, les autres pour le pleurer tristement.

[P. 227] En 411 (26 avril 1020), les Zenâta firent en Ifrîkiyya une incursion pour s'emparer des bêtes de somme d'El-Mo'izz ben Bâdîs, prince de ce pays ; mais le gouverneur de Gabès leur tint tête et les mit en déroute.

En rebî' II de la même année (24 juillet 1020), un violent orage éclata en Ifrîkiyya, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre ; il y eut une chute de pierres plus grosses que ce qu'on avait jamais vu, et tous ceux qui en reçurent quelque éclat périrent (1).

[P. 230] **El-Mo'izz fait exécuter son vizir et commandant militaire.**

En 413 (5 avril 1022), El-Mo'izz ben Bâdîs d'Ifrîkiyya fit exécuter son vizir et commandant militaire Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben El-H'asan. En effet, pendant sept ans ce ministre n'avait rendu à son maître aucun compte des impôts qu'il prélevait mais qu'il gardait pour lui, car il avait une très grande et insupportable avidité causée par le besoin d'entretenir ses nombreux partisans ; de plus, son frère 'Abd Allâh, qui était à Tripoli, protégeait les Zenâta, ennemis de l'État, et enfin El-Mo'izz ne pouvait ni écrire ni députer à aucun prince sans qu'Aboû

(1) Le *Bayân* mentionne également ce phénomène (I, 281) ; cf. *Chrest.* de Sacy (III, 439).

'Abd Allâh écrivît aussi de son propre chef. Tout cela finit par lasser El-Mo'izz, qui fit exécuter ce ministre (1).

On rapporte qu'Aboû 'Abd Allâh lui-même a raconté ce qui suit : « Une nuit que j'étais à veiller en réfléchissant à quelque mesure relevant de mes fonctions et que j'avais à prendre à l'égard du peuple, je vins à m'endormir, et je vis en songe le secrétaire 'Abd Allâh ben Moh'ammed », — qui avait été le ministre puissant et considéré de Bâdis, père d'El-Mo'izz', — lequel me parla ainsi : « Honore Dieu, ô Aboû 'Abd Allâh, [P. 231] dans tous les hommes en général et en toi-même particulièrement. Voilà que tu as tenu tes yeux éveillés et fatigué tes deux anges gardiens ; or je sais sur toi des choses que tu ignores : bientôt tu seras où nous en sommes, tu arriveras au même point que nous. Écris mes paroles, car je ne dis que la vérité » ! Et il me dicta ces vers :

[Wâfir] Tu as eu le pouvoir après avoir, de la surface de la terre où tu étais, vu aussi haut que le ciel des gens qui se croyaient tranquilles au suprême degré où ils étaient parvenus, mais qui, touchés par le malheur, sont tombés du sommet dans l'abîme. Je te suis l'exemple le plus frappant, car moi aussi j'ai exercé l'autorité, mais sans vivre longtemps. Ne te laisse donc pas séduire par le monde et abstiens-t'en, car ta période de pouvoir est passée.

« Je m'éveillai, continuait-il, tout effrayé, mais les vers s'étaient gravés dans ma mémoire. » Or, deux mois après ce rêve son exécution eut lieu.

A la nouvelle de sa mort, son frère 'Abd Allâh à Tripoli conclut un arrangement avec les Zenâta qu'il introduisit dans cette ville, et ces guerriers y massacrèrent les Çanhâdja et le reste de la garnison, de sorte qu'ils y restèrent les maîtres. La connaissance de ces faits détermina El-Mo'izz à faire emprisonner les enfants d''Abd Allâh et plusieurs personnes de sa famille ;

(1) Le *Bayân* ne parle pas de ces faits ; Ibn Khaldoûn ne les mentionne que dans l'histoire de Tripoli (III, 265).

quelques jours plus tard, il ordonna leur mise à mort, pour satisfaire aux réclamations dont il fut saisi par les veuves des victimes de Tripoli.

En la même année 413, la cherté des vivres fut grande en Ifrîkiyya et une disette inouïe sévit, tant la rareté des subsistances fut extraordinaire; cependant personne ne mourut de faim et la population ne souffrit pas au delà de toute proportion.

[P. 239] **Attaque et défaite des Zenâta**

En 415 (14 mars 1024), une nombreuse bande de Zenâta s'insurgea en Ifrîkiyya, intercepta les communications, exerça des ravages dans les pays de K'ast'îliya et de Nefzâwa et par l'envoi de diverses colonnes se procura du butin, de sorte que la puissance des insurgés grandit et que leur nombre s'accrut. Alors El-Mo'izz ben Bâdîs envoya contre eux un corps de troupes armé à la légère, qui, conformément à l'ordre qu'il avait reçu d'avancer à marches forcées et d'arriver sans être annoncé, atteignit les rebelles qui se croyaient à l'abri des poursuites, et tomba sur eux l'épée à la main. Un grand nombre furent massacrés, et cinq cents têtes suspendues à l'encolure des chevaux furent portées à El-Mo'izz : leur entrée dans la ville fut un spectacle mémorable (1).

[P. 245] **Naufrage de la flotte en Sicile** (2)

En 416 (3 mars 1025), les chrétiens en grand nombre envahirent la Sicile ; ils conquirent les possessions

(1) Cette campagne parait devoir se rattacher à la révolte d' 'Abd Allâh ben El-H'asan à Tripoli. Le *Bayân* (I, 281) ne fournit que des renseignements assez vagues.

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 440).

musulmanes situées dans la presqu'île voisine de la Calabre et commencèrent à y élever des habitations en attendant l'arrivée (du reste) de leur flotte ainsi que des troupes qui étaient avec le fils de la sœur du roi. A cette nouvelle, El-Mo'izz ben Bâdîs équipa une flotte considérable de quatre cents bâtiments, [P. 246] où il embarqua un grand nombre de levées et de volontaires accourus pour faire la guerre sainte et mériter des récompenses dans l'autre vie. Cette flotte mit à la voile en kânoûn II (janvier) ; mais en arrivant près de l'île de Pantellaria, non loin du continent africain, il s'éleva un vent violent et une tempête où la plupart des guerriers périrent et à laquelle un petit nombre seulement parvint à s'échapper.

[P. 250] Conclusion de la paix en Ifrîkiyya entre les Kotâma, les Zenâta et El-Mo'izz.

En 417 (21 février 1026), les Zenâta et les Kotâma députèrent à El-Mo'izz ben Bâdîs d'Ifrîkiyya pour lui demander de leur accorder la paix, d'accepter leur soumission et de les avoir pour sujets, s'engageant de leur côté à surveiller les routes et fournissant à cet effet les actes et engagements nécessaires Le prince ayant donné son consentement, les cheykhs des Zenâta et des Kotâma se rendirent auprès de lui : ils furent reçus et hébergés, et de grosses sommes d'argent leur furent distribuées (1).

Mort de H'ammâd ben El-Mançoûr, qui a pour successeur son fils El-K'âid.

En 417 (21 février 1026) mourut H'ammâd ben Bologgîn, oncle paternel d'El-Mo'izz ben Bâdis d'Ifrîkiyya. Sa

(1) Ni le *Bayân* ni Ibn Khaldoûn ne parlent de cette suspension d'hostilités entre les Zenâta et El-Mo'izz.

mort fut occasionnée par une maladie qui le frappa au cours d'une promenade entreprise en dehors de sa forteresse, où il fut rapporté et inhumé. Il eut pour successeur son fils El-K'âïd. Cette mort était un évènement important pour El-Mo'izz, puisque la paix était rétablie entre eux. D'ailleurs, après cela, tout s'arrangea au mieux des intérêts de ce prince, car les enfants du défunt reconnurent son autorité (1).

[P. 266] **Révolte et guerre des Zenâta en Ifrîkiyya**

En 420 (19 janvier 1029), les Zenâta réunirent leurs forces et déclarèrent de nouveau la guerre à El-Mo'izz, qui à cette nouvelle se mit en personne à la tête de ses troupes pour marcher contre les rebelles, à qui il livra bataille au lieu dit H'amdis eç-Çâboûn. Les Zenâta furent, à la suite d'un combat acharné, mis en déroute et subirent des pertes sensibles tant en morts qu'en prisonniers. El-Mo'izz s'en retourna vainqueur et chargé de butin (2).

[P. 290] En 423 (18 décembre 1031), la discorde s'étant mise parmi les habitants de Tunis, El-Mo'izz lui-même se rendit auprès d'eux, et se retira après avoir rétabli la concorde et mis un terme à la guerre civile.

En la même année, de nombreux Chiites [P. 291] d'Ifrîkiyya se réunirent et marchèrent contre les cantons de Neft'a ; ils s'y rendirent maîtres d'une ville et s'y installèrent. Mais El-Mo'izz fit marcher contre eux un corps de troupes qui les attaqua et les massacra tous.

[P. 298] En 425 (25 novembre 1033), une grande disette sévit en Ifrîkiyya et les vivres y furent très chers.

---

(1) Ibn Khaldoun (II, 45) place la mort de H'ammâd en 419.

(2) Le *Bayân* parle aussi de cette attaque dirigée par les Zenâta contre Kayrawân (I, 286).

[P. 306] **Guerre entre El-Mo'izz et les Zenâta**

En 427 (4 novembre 1035), les Zenâta rassemblèrent toutes leurs forces tant en cavalerie qu'en infanterie, et s'avancèrent contre la ville de Mançoûriyya. Mais les troupes d'El-Mo'izz, lequel régnait dans cette ville, se mirent en campagne et une rencontre eut lieu à l'endroit dit El-Djefna, près de Kayrawân : à la suite d'une lutte ardente, elles furent d'abord mises en déroute et abandonnèrent le champ de bataille, se bornant à rester sur la défensive ; mais ensuite, s'encourageant les uns les autres, les Çanhâdja reprirent l'offensive, et grâce à leur ténacité les Zenâta, honteusement battus, subirent de grandes pertes tant en morts qu'en prisonniers. Cette bataille, dont l'importance a fait garder le souvenir dans le pays, y est restée célèbre sous le nom *d'affaire d'El-Djefna* (1).

[P. 310] En 428 (24 oct. 1036), El Mo'izz ben Bâdîs attaqua de nouveau les Zenâta en Ifrîkiyya ; il les battit, en tua un grand nombre et saccagea leurs habitations et leurs châteaux (2).

[P. 314] En 429 (13 oct. 1037), les troupes d'El-Mo'izz ben Bâdîs s'avancèrent dans le Zâb, y conquirent la ville qui porte le nom de Boûres et firent un grand massacre de Berbères. Ce prince conquit également, dans le pays des Zenâta, le fort de Keroûm (3).

---

(1) Variante, *El-Hafna*; peut-être faut-il lire *El-Hofra* (voir le *Merâcid*, s. v.). Il est parlé de cette affaire, mais sans que le lieu où elle se passa soit nommé, dans le *Bayân*, I, 286 ; je n'en ai pas retrouvé de mention ailleurs. Cf. la note suivante.

(2) Le *Bayân* (I, 286 et 287) parle d'une bataille dont le résultat fut indécis, en 427, puis d'une expédition de 428, où El-Mo'izz resta vainqueur.

(3) Le *Bayân (ibid.)* mentionne cette expédition, mais sans parler

[P. 337] Luttes intestines entre El-Mo'izz et les Benoû H'ammâd

En 432 (10 sept. 1040), les enfants de H'ammâd entamèrent de nouveau la lutte avec El-Mo'izz d'Ifrîkiyya et retombèrent dans leur ancien état d'insoumission et de rébellion. El-Mo'izz réunit ses troupes et enrôla des recrues, puis mit le siège devant leur fort, la K'al'at H'ammâd, qu'il serra de près, et passa environ deux ans dans cette région (1).

[P. 338] La cherté des vivres fut grande en Ifrîkiyya par suite du manque de pluie en l'année 432, ce qui la fit surnommer *année de la poussière*. Cet état de choses dura jusqu'en 434 (20 août 1042) et fut cause que la population récita publiquement la prière pour demander la pluie.

[P. 356] El-Mo'izz reconnaît la suzeraineté d'El-K'â'im bi-amr Allâh

En 435 (9 août 1043), El-Mo'izz d'Ifrîk'iyya fit publiquement faire la prière au nom de la dynastie Abbaside et prononcer dans la *khotba* le nom de l'imâm et prince des croyants El-K'â'im bi-amr Allâh (2). Il reçut alors des robes d'honneur et l'investiture des diverses régions

de Boûres ni de Keroûm, localités dont je n'ai pas trouvé les noms ailleurs.

(1) Après quoi H'ammâd dut demander la paix (*Bayân*, I, 287 ; *Berb.*, II, 46).

(2) La répudiation de la suzeraineté des Fatimides par El-Mo'izz est de 440 d'après le *Bayân*, (I, 288) et Ibn Khaldoûn (II, 20) ; ce dernier dit ailleurs 437 (I, 32) ; Ibn Khallikan (III, 382, 386) donne la date de 443 ; cf Wustenfeld, *Fatimides*, p. 233, et *infrà*, p. 456.

d'Ifrîkiyya ainsi que des conquêtes qu'il pourrait faire ultérieurement. La lettre confiée aux porteurs de ces présents débutait ainsi : « De la part du serviteur et ami de Dieu Aboû Dja'far el-K'â'im bi-amr Allâh, Prince des croyants, au roi unique [P. 357] confiance de l'Islâm, gloire de l'époque, soutien des créatures, protecteur de la religion de Dieu, dompteur des ennemis de Dieu, aide de la tradition de l'Apôtre de Dieu, Aboû Temîm el-Mo'izz ben Bâdîs ben el-Mançoûr, préposé du Prince des croyants au gouvernement de tout le Maghreb et de tout ce qu'il a conquis par le sabre du Prince des croyants » ; et ainsi de suite, car cette lettre était longue. Parmi les présents envoyés figuraient un sabre, une jument et des insignes à la mode de Constantinople. Ces cadeaux arrivèrent un vendredi, et le prince les fit porter avec lui à la grande mosquée, où le khatib Ibn el-Fâkât était alors en chaire ; il prononçait la seconde partie de la *khotba* quand les drapeaux furent introduits, et alors il ajouta : « Voilà le drapeau de gloire qui vous réunira, voilà le glorificateur de la religion (Mo'izz ed-Dîn) qui vous commandera, Dieu veuille nous pardonner à vous et à moi ! » A partir de là, la *khotba* ne fut plus prononcée au nom des Alides, dont les drapeaux furent jetés au feu.

[P. 370] En 439 (27 juin 1047), El-Mo'izz d'Ifrîkiyya organisa une expédition navale contre les îles de Constantinople. Cette flotte revint victorieuse et rapporta du butin.

En la même année, des groupes de Telkâta se battirent entre eux ; un engagement eut lieu où l'acharnement fut grand de part et d'autre et où beaucoup de morts restèrent sur le terrain.

[P. 387] Entrée des Arabes en Ifrîkiyya

En 442 (25 mai 1050), les Arabes pénétrèrent en Ifrîkiyya dans les circonstances qui suivent. El-Mo'izz ayant en 440 fait faire la *khotba* au nom du khalife abbaside El-K'â'im et ainsi supprimé le nom du prince alide d'Égypte El-Mostançir, ce dernier prince lui envoya une lettre menaçante à laquelle El-Mo'izz répondit en termes grossiers. El-Mostançir éleva ensuite au vizirat El-H'asan ben 'Ali Yâzoûri (1), dont la famille était composée non de hauts fonctionnaires, mais de gens de métier (2) et d'agriculteurs, ce qui fit qu'El-Mo'izz, au lieu de le traiter dans sa correspondance avec lui [P. 388] de « son serviteur » comme il l'avait fait avec les autres vizirs, le qualifia de « sa créature » (صنيعته). Yâzoûri, piqué, lui en fit des reproches qui ne produisirent aucun effet ; il rechercha dès lors toutes les occasions de lui nuire et excita El-Mostançir contre lui. Ils se mirent alors à expédier les Arabes au Maghreb, réconcilièrent les Benoû Zoghba et les Riyâh', dont les jalousies réciproques se traduisaient par des combats, puis leur distribuant de l'argent ils les firent partir vers Kayrawân, les déclarant propriétaires de tout ce qu'ils conquerraient et leur promettant des secours et des provisions. Ce fut ainsi que les Arabes envahirent l'Ifrîkiyya, en même temps que Yâzoûri écrivait en ces termes à El-Mo'izz : « Après les formules d'usage, nous vous envoyons des chevaux qui sont de vrais étalons, montés

(1) Aboû Moh'ammed El-H'asan ben 'Ali ben 'Abd er-Rah'mân (Ibn el-Athîr, IX, 377 et 391 ; Wüstenfeld, *Fatimiden*, 231 ; *Berbères*, I, 31).

(2) Je lis القنايه au lieu de التنايه du texte, qui n'offre aucun sens.

par des guerriers dans la force de l'âge, pour qu'ainsi Dieu réalise les destinées » (1).

Les envahisseurs trouvèrent à Barka et dans les environs de nombreux pâturages, mais pas de population, car El-Mo'izz avait anéanti les Zenâta qui y habitaient; ils purent donc s'y installer et se mirent à exercer des déprédations au loin. El-Mo'izz n'attacha aucune importance à ces nouvelles. D'ailleurs il avait, en présence du manque de zèle des Çanhâdja à combattre les Zenâta, acheté des esclaves noirs à qui il avait fait de grandes largesses, et s'était ainsi constitué une armée de trente mille mamlouks.

Tripoli fut conquise en 446 (11 avril 1054) par les Arabes de Zoghba, que rejoignirent successivement les Riyâh', les Athbedj et les Benoû 'Adi, lesquels ravagèrent les routes et dévastèrent le pays. Comme ils voulaient marcher sur Kayrawân, Mounis ben Yah'ya Mirdâsi [émir des Riyâh'] leur dit : « A mes yeux, la précipitation ne vaut rien ». Et comme on lui demandait ce qu'il voulait faire, il prit un tapis qu'il étendit par terre, puis il leur dit : « Lequel d'entre vous ira au centre du tapis sans marcher dessus? — Cela nous est impossible. — Eh bien! il en est de même de Kayrawân : avancez progressivement dans vos conquêtes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Kayrawân, que vous prendrez alors comme le reste. — C'est bien toi, s'écria-t-on, qui es le cheykh et l'émir des Arabes ; tu es notre chef, et nous ne déciderons rien en dehors de toi! »

Les émirs arabes se rendirent alors auprès d'El-Mo'izz, qui les reçut avec honneur et leur fit de grandes largesses ; mais quand ils se retirèrent, bien loin de reconnaître ses bienfaits, ils firent des razzias partout, interceptèrent les routes, ravagèrent les moissons, coupèrent les arbres fruitiers et bloquèrent les villes, de sorte que la population, serrée de près et en butte à

(1) Cf. *Berbères*, I, 32.

toutes les épreuves, ne pouvait même plus circuler, et l'Ifrîkiyya se trouva ainsi [P. 389] dans la situation la plus pénible qu'elle eût jamais connue (1). Alors El-Mo'izz dut aviser : il mobilisa ses troupes, qui formèrent une armée de trente mille cavaliers et d'un nombre égal de fantassins, et s'avança jusqu'à Djenderân (2), montagne située à trois journées de marche de Kayrawân. Les Arabes, qui n'étaient que trois mille cavaliers, eurent peur en voyant ces nombreuses troupes de Çanhâdja et d'esclaves noirs, et la partie leur parut bien difficile : « Ce n'est pas, leur cria Mounis ben Yah'ya, aujourd'hui qu'il faut fuir. — Mais où donc, lui dirent-ils, frapper des ennemis protégés par des cuirasses et des casques ? — Aux yeux », répondit-il, ce qui valut à cette affaire le nom de *journée de l'œil*. La lutte commença donc, et la mêlée fut terrible. Or les Çanhâdja avaient combiné de se retirer pour laisser El-Mo'izz seul avec ses nègres, pour, quand il aurait vu ce que ceux-ci faisaient et quand la plupart seraient tués, venir tomber à leur tour sur les Arabes ; ils mirent leur plan à exécution, et le prince tint ferme avec ses nègres, dont un grand nombre furent tués. Mais quand les Çanhâdja voulurent faire un retour offensif contre les Arabes, la chose ne leur fut plus possible, et la débandade continua, non sans que les Çanhâdja eux-mêmes perdissent quantité des leurs. El-Mo'izz, battu malgré le nombre de ses soldats, rentra à Kayrawân, tandis que les Arabes s'emparaient de ses chevaux, de ses tentes et de tout l'argent, etc., que renfermaient celles-ci. Un poète (3) dit à ce propos :

---

(1) Comparez *Berbères*, I, 34 ; II, 21 ; *Bayân*, I, 300.

(2) Ibn Khaldoûn écrit *H'ayderân* (I, 35 ; II, 21), de même que le *Bayân* (I, 302 et 304) ; le traducteur de Tidjâni, *Djendar* (*Journ. as.*, 1852, II, 90, 93 et 94).

(3) Ce poète serait, selon les uns, 'Ali ben Rizk' Riyâh'i, et, selon d'autres, 'Abd el-'Azîz ben Cheddâd (*Berbères*, I, 35 ; Tidjâni, *l. l.* ; *Bayân*, I, 302). Ces vers présentent des variantes.

[Tâwil] Ibn Bâdîs est certes un excellent roi, mais je le jure, ce ne sont pas des hommes qu'il a autour de lui. Chose incroyable ! trente mille d'entre eux furent battus par trois mille des nôtres.

Lors de la Fête des sacrifices (24 avril 1051), El-Mo'izz marcha avec vingt-sept mille cavaliers armés à la légère contre les Arabes, qui n'étaient prévenus de rien et qui étaient à dire la prière de la Fête quand ils furent attaqués ; mais ils sautèrent en selle, et leur charge dispersa les Çanhâdja, qui perdirent beaucoup de monde. Alors El-Mo'izz, ralliant les fuyards, s'avança en personne à la tête de nombreux soldats tant Çanhâdja que Zenâta. Quand, arrivé au sud du mont Djenderân et dominant les tentes des Arabes, il engagea la lutte et enflamma la torche de la guerre, les Çanhâdja s'enfuirent devant les Arabes, au nombre de sept mille cavaliers, et chacun regagna sa demeure ; les Zenâta firent de même. Seul El-Mo'izz avec ses nègres déploya une fermeté et une constance inouïes, mais il finit par être mis en déroute, et il regagna El-Mançoûriyya. Les cadavres laissés sur le terrain ce jour-là par les Çanhâdja furent comptés, [P. 390] et l'on en trouva trois mille trois cents.

Les Arabes alors continuèrent leur marche en avant et vinrent camper au *Moçalla* de Kayrawân ; les combats se poursuivaient, et nombre d'habitants de Mançoûriyya et de Rak'k'âda furent tués. En présence de cette situation, El-Mo'izz laissa les Arabes pénétrer à Kayrawân pour s'y livrer aux transactions commerciales indispensables ; mais la foule le prit de haut avec eux, et à la suite d'une querelle survenue entre un Arabe et un Kayrawânien, un combat s'engagea où la victoire resta aux nouveau-venus.

En 444 (2 mai 1052), furent élevées les murailles de Zawîla et de Kayrawân ; en 446 (11 avril 1054), les Arabes bloquèrent cette dernière ville, et Mounis ben Yah'ya devint maître de celle de Bâdja. Alors El-Mo'izz, impuis-

sant à défendre la population contre les envahisseurs, lui conseilla de se transporter à Mehdiyya. Les Arabes en effet ruinaient les forts et les châteaux, coupaient les arbres fruitiers et comblaient les cours d'eau. El-Mo'izz et le peuple continuèrent de transporter à Mehdiyya tous leurs effets jusqu'en 449 (9 mars 1057), et au mois de cha'bân de cette année (octobre 1057), le prince lui-même alla s'installer à Mehdiyya, d'où son fils Temîm, qu'il y avait nommé gouverneur en 445 (1), et qui y était resté jusqu'alors, sortit à sa rencontre et ensuite le précéda à pied.

En ramad'ân 449 (nov. 1057), les Arabes livrèrent Kayrawân au pillage.

En 450 (27 fév. 1058), Bologgîn et les Arabes se mirent en campagne pour attaquer les Zenâta, qui perdirent une bataille où beaucoup des leurs furent tués.

En 453 (25 janv. 1061), les Hawwâra aussi furent défaits par les Arabes et subirent des pertes sensibles. En 453 également, les habitants de Tok'yoûs tuèrent deux cent cinquante Arabes : ces nomades étaient entrés dans la ville pour faire des achats au marché, et l'un d'entre eux ayant tué un personnage de l'endroit parce qu'il l'avait entendu faire l'éloge d'El-Mo'izz et prier pour lui, le peuple se souleva contre eux et étendit sur le carreau le nombre de victimes que nous venons de dire (2).

Chacun de ces faits aurait dû être rapporté à sa date; si nous les avons tous réunis c'est parce qu'ils se tiennent, car on ne les comprend guère quand ils sont dispersés et comme coupés par le récit des autres évènements.

(1) En 448 d'après Ibn Khaldoun (I, 36 ; cf. II, 22) ; mais le *Bayân* donne aussi la date de 445 (I, 307), de même qu'Ibn Khallikan (I, 283).

(2) Sur ces événements, cf. Ibn Khaldoun, *l. l.*

[P. 412] Mort d'El-K'â'id ben H'ammâd; ce que devient ensuite sa famille.

En redjeb 445 (16 octobre 1053) El-K'â'id ben H'ammâd mourut après avoir fait de son fils Moh'sin son héritier en lui recommandant de bien traiter ses oncles. Mais quand il fut mort, Moh'sin, sans tenir compte des conseils de son père, voulut éloigner tous ses oncles, de sorte que l'un d'eux, Yoûsof ben H'ammâd, en présence de ces intentions, s'insurgea, réunit de nombreux partisans et construisit sur une montagne inaccessible un fort du nom de T'ayyâra. L'exécution que fit ensuite Moh'sin de quatre de ses oncles ne put que confirmer Yoûsof dans sa révolte. Moh'sin alors manda son cousin paternel Bologgîn ben Moh'ammed, qui était dans sa ville d'Aferyoûn, et qui se mit en marche ; quand il ne fut plus bien éloigné, Moh'sin dépêcha quelques Arabes pour le faire massacrer. Mais Khalîfa ben Mekken, qui commandait ces hommes, leur représenta qu'ils ne pouvaient tuer Bologgîn, qui avait toujours été leur bienfaiteur ; en conséquence, ils informèrent celui-ci de ce qui se passait, et Khalîfa calma les craintes qu'il manifestait : « N'aie pas peur, lui dit-il, et même je suis prêt, si tu le désires, à te débarrasser de Moh'sin par la mort ». Bologgîn prit ses dispositions pour combattre son ennemi et s'avança contre lui ; alors Moh'sin, qui était en ce moment en dehors de sa forteresse, tâcha d'y rentrer au plus tôt ; mais Bologgîn le prévint, le tua et s'empara de cette forteresse, où il exerça le pouvoir à partir de l'année 447 (1er avril 1055) (1).

---

(1) Comparez le récit un peu différent d'Ibn Khaldoûn, II, 46.

[P. 424] Combat entre les nègres d'El-Mo'izz ben Bâdîs et ceux de son fils Temîm

En 448 (20 mars 1056), une querelle qui surgit entre les noirs d'El-Mo'izz installés à Mehiyya et ceux de son fils Temîm aboutit à un combat où ceux-ci furent soutenus par la populace de Zawîla et tous les matelots qui se trouvaient alors dans cette dernière ville. Les noirs d'El-Mo'izz furent chassés, non sans avoir subi de grandes pertes, et les survivants se mirent en route pour Kayrawân ; mais les Arabes, secrètement excités par Temîm, en tuèrent une troupe tout entière. C'est cette affaire qui détermina Temîm, quand il fut monté sur le trône, à faire procéder à l'exécution d'un certain nombre des nègres de son père (1).

[P. 425] Débuts de la dynastie Almoravide (2)

Les Almoravides dont la dynastie commença en 448 (20 mars 1056), se composent de diverses tribus qu'on fait descendre de Himyar. Les plus célèbres sont les Lemtoûna, dont fait partie le Prince des fidèles 'Ali ben Tâchefîn, les Djedâla et les Lamta. Sortis du Yémen à l'époque d'Aboû Bekr Çiddîk', qui les envoya en Syrie, ils passèrent en Égypte, d'où ils se rendirent avec Moûsa ben Noçayr au Maghreb. Ils suivirent ensuite Târik' jusqu'à Tanger, mais leur amour de l'isolement les poussa dans l'intérieur *(çah'râ)*, où ils habitèrent jusqu'à l'époque dont il s'agit.

(1) Il n'est parlé de cela ni dans le *Bayân* ni dans Ibn Khaldoûn.

(2) Voir notamment le *Kartâs*, texte, p. 75 ; Ibn Khallikân, IV, 448 ; Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. IV ; *Berbères*, II, 67.

A cette date, c'est-à-dire en 448 (20 mars 1056), un nommé Djawher, des Djedâla, qui aimait la religion et les gens pieux, passa en Ifrîkiyya avec l'intention de faire le pèlerinage. Il rencontra à Kayrawân un légiste qu'entouraient de nombreux étudiants et qui, à ce qu'on croit généralement, s'appelait Aboû 'Imrân Fâsi (1). Djawher écouta ses leçons, et les manières de faire des étudiants lui plurent. A son retour du pèlerinage, il dit au légiste : « De tout ce que tu enseignes, il n'y a, dans le désert où nous habitons, que les deux *chehâda* (2) et la prière qui soient connues de quelques privilégiés ; fais-moi donc accompagner de quelqu'un en état de nous enseigner les pratiques islamiques. » 'Abd Allâh ben Yâsîn Gozoûli, légiste vertueux et habile, fut désigné à cet effet. Quand Djawher arriva avec son compagnon dans la tribu des Lemtoûna, il mit pied à terre et prit par la bride le chameau d' 'Abd Allâh ben Yâsîn, pour ainsi honorer (le dépositaire de) la loi musulmane. On vint saluer Djawher en lui demandant ce qu'était son compagnon : « C'est, dit-il, un homme qui connaît la tradition du Prophète et qui vient vous enseigner les préceptes obligatoires de l'Islâm. » On leur fit bon accueil et on les hébergea, puis le légiste, se rendant à leur demande, leur exposa ce que le musulman doit croire et pratiquer : « Ce qui concerne, lui dirent ces hommes, la prière et la dîme *(zekât)* ne fait pas difficulté ; mais quant à ce que tu dis que le meurtrier sera tué, le voleur amputé, le fornicateur flagellé ou lapidé, ce sont là des règles dont nous n'admettons pas le caractère obligatoire ; adresse-toi donc à d'autres que nous ! » Les deux acolytes durent alors se retirer, tandis qu'un vieillard

(1) Aboû 'Imrân Moûsa ben 'Isa Fâsi mourut en 430 ; voir ms 5032 de Paris, f. 135 v°, et 851 d'Alger, f. 28.

(2) C'est-à-dire les deux attestations renfermées dans la formule : « J'atteste qu'il n'y a de divinité qu'Allâh et que Mohammed est son Envoyé ».

très âgé les examinant disait : « Si ce chameau a quelque succès dans ce désert, il en sera parlé dans le monde ! »

Djawher mena alors son compagnon chez les Djedâla, ses contribules, et le légiste les exhorta, ainsi que les tribus voisines, à reconnaître l'autorité de la loi religieuse, [P. 426] mais il n'obtint pas un succès complet, car tout le monde ne reconnut pas l'autorité de ses prédications. Puis, comme ceux qui étaient restés incrédules se réunissaient dans des intentions hostiles, Ibn Yâsîn dit aux néophytes : « Vous devez combattre ceux qui résistent à la vérité et refusent de reconnaître les lois musulmanes. Comme ils se préparent à la lutte, dressez votre étendard et choisissez-vous un chef. — C'est toi, lui dit Djawher, qui seras le chef. — Non, dit le légiste, ce sera toi, car moi je ne suis que le dépositaire de la Loi. — Mais, reprit Djawher, s'il en était ainsi, ma tribu opprimerait le reste du peuple, et c'est moi qui en aurais la charge ! — Alors, dit Ibn Yâsîn, nous prendrons Aboû Bekr ben 'Omar, chef des Lemtoûna, qui est un personnage dont on loue la conduite et à qui les siens témoignent beaucoup d'obéissance. L'amour du commandement lui fera accepter notre offre, et sa tribu, qui le suivra, nous apportera son concours ». Aboû Bekr accepta en effet les propositions que lui firent ces deux hommes, on lui prêta serment de fidélité sous la dénomination, que lui donna Ibn Yâsîn, d'*Emîr el-moslimîn*, puis ils retournèrent chez les Djedâla, où les vrais musulmans se rallièrent à eux. Ibn Yâsîn se mit alors à leur prêcher la guerre sainte et leur donna le nom de Morâbitoûn (Almoravides). Ceux qui leur étaient hostiles se réunirent dans l'intention de les attaquer, mais les Almoravides se tinrent cois : Ibn Yâsîn et Aboû Bekr se bornèrent à réclamer contre ces méchants le secours des pacificateurs des tribus auxquels ils appartenaient. Ceux-ci surent attirer à eux ceux-là, si bien qu'ils rassemblèrent dans un même lieu environ deux mille de ces injustes et perturbateurs : on fit bonne

garde autour d'une tranchée qui les contenait, puis on les fit sortir par petits groupes, qu'on égorgea les uns après les autres. Alors la plupart des tribus du désert, obéissant à la crainte, reconnurent l'autorité des Almoravides, dont la puissance se consolida.

De son côté, 'Abd Allâh ben Yâsîn s'occupait de (prêcher) la science (religieuse), et des étudiants s'étaient groupés autour de lui pour recevoir ses leçons. Mais toute l'autorité était entre ses mains et celles d'Aboû Bekr ben 'Omar, de sorte que Djawher Djedâli laissé de côté fut insensiblement envahi par la jalousie et se mit par-dessous main à susciter du désordre. La chose ayant été découverte, une réunion fut tenue où les manœuvres qu'on lui imputait furent prouvées, et la peine de mort fut prononcée contre lui pour infraction à son serment de fidélité, menées contre l'autorité et tentative de lutte contre les partisans de la vérité. Il fut exécuté, après avoir fait une prière de deux *rek'a*, et en manifestant sa joie d'être tout près d'aller jouir de la vue de Dieu. Cependant les tribus se soumettaient au pouvoir nouveau, et la mort châtiait les réfractaires.

[P. 427] En 450 (27 févr. 1058), à la suite d'une sécheresse dont souffrirent ces régions, Ibn Yâsîn envoya les plus misérables d'entre eux dans le Soûs pour y prélever la *zekât*. Neuf cents hommes s'avancèrent ainsi jusqu'à Sidjilmâssa, firent une récolte de quelque valeur, puis rentrèrent chez eux.

Puis le désert leur parut trop petit, et ils voulurent, pour répandre la parole de vérité, passer en Espagne et y aller combattre les infidèles. Ils pénétrèrent dans le Soûs el-Ak'çâ, mais les habitants s'unirent pour leur résister, si bien que les Almoravides durent fuir, tandis que le légiste 'Abd Allâh ben Yâsîn était tué. Aboû Bekr ben 'Omar, d'abord forcé de battre en retraite, réunit une armée nouvelle et pénétra dans le Soûs avec deux mille hommes montés; mais quand il se vit en présence de douze mille cavaliers du Soûs et des Zenâta, il leur

30

fit demander de les laisser passer pour pouvoir aller en Espagne combattre les ennemis de l'Islâm. Sur le refus qu'on lui opposa, il se mit à prier Dieu et à l'invoquer en ces termes : « Si nous sommes dans la vérité, secours-nous ; sinon, fais-nous disparaître de ce monde » ! Lui et les siens entamèrent alors une lutte furieuse où Dieu leur donna la victoire ; les gens du Soûs et leurs alliés durent fuir, nombre d'entre eux furent massacrés, et les Almoravides recueillirent un butin considérable. Enhardis par ce succès, ils marchèrent sur Sidjilmâssa, auprès de laquelle ils campèrent en lui réclamant le paiement de la *zekât*. Cette demande ne fut pas accueillie, et le chef de la ville marcha contre eux ; mais il fut battu et subit des pertes sérieuses, à la suite de quoi les assaillants pénétrèrent en vainqueurs à Sidjilmâssa, en 453 (25 janv. 1061).

Règne de Yoûsof ben Tachefîn

A la suite de sa conquête de Sidjilmâssa, Aboû Bekr en confia l'administration à l'un de ses proches cousins, Yoûsof ben Tâchefîn Lemtoûni, et regagna le désert. Yoûsof traita convenablement les habitants, sur lesquels il ne préleva que la *zekàt*, puis passa quelque temps au désert. Aboû Bekr ben 'Omar revint ensuite à Sidjilmâssa, où il séjourna un an, y exerçant un pouvoir absolu et faisant faire le prône à son nom. Il s'y fit remplacer par le fils de son frère Aboû Bekr ben Ibrâhîm ben 'Omar, et de concert avec Yoûsof équipa des troupes almoravides pour marcher contre le Soûs, [P. 428] qui fut conquis par (ce chef), homme pieux, juste, résolu, avisé et expérimenté.

Cette situation dura jusqu'en 462 (19 oct. 1069), où Aboû Bekr ben 'Omar mourut au désert, à la suite de quoi les cohortes almoravides, se groupant autour de

Yoûsof ben Tâchefîn, reconnurent son autorité et le proclamèrent *emîr el-moslimîn*. La suprématie dans les pays d'Occident [ou de Gharb] appartenait alors aux Zenâta, qui s'étaient élevés pendant la période des troubles, et qui étaient méchants, répréhensibles, injustes, ignorants en administration et en religion. Le nouveau prince et les siens, au contraire, respectaient la tradition et suivaient la loi religieuse. Il répondit à la demande de secours que lui adressèrent les Maghrébins et y conquit successivement et presque sans effort les forts et les villes ; ses nouveaux sujets voyaient leur situation meilleure, et l'en récompensaient par leur amour.

Yoûsof choisit ensuite l'emplacement de Merrâkech, lieu plat et alors sans constructions, point central du Maghreb comme Kayrawân est celui de l'Ifrîkiyya. Ce lieu est au pied des montagnes des Maçmoûda, c'est-à-dire de la population la plus puissante de ces régions et la plus indomptable dans ses repaires. Ce fut là qu'il fonda Merrâkech pour mieux écraser les révoltes possibles de ces montagnards, et il y fixa sa résidence ; mais nul soulèvement ne se produisit. Il conquit les régions avoisinant le détroit, telles que Ceuta, Tanger, Salé, etc., et ses armées devenaient de plus en plus considérables. Toute la tribu de Lemtoûna et d'autres sortirent alors [des lieux qu'elles habitaient auparavant] et rétrécirent leur voile (1). Avant leurs conquêtes et alors qu'ils habitaient le désert, ils se voilaient pour se protéger contre le chaud et le froid, ainsi que font aussi les Arabes. Ils avaient le plus généralement le teint brun. (2) On donne aussi une autre origine à ce voile. Des guerriers Lemtoûna étaient partis en campagne contre un ennemi, qui se déroba et pénétra jusqu'à leurs tentes,

(1) Texte : وضيقوا اللثام ; peut-être faut-il lire وضيعوا « et renoncèrent à l'usage du voile ».

(2) Cette fin de chapitre a été reproduite par Ibn Khallikân, IV, 468 Cf. *Kartâs*, texte, p. 88.

où il ne restait que les vieillards, les femmes et les enfants. Quand les vieillards furent certains d'avoir affaire à l'ennemi, ils ordonnèrent aux femmes de revêtir les costumes des hommes, de serrer leurs voiles de manière à n'être pas reconnues et de prendre les armes. Ainsi fut fait, puis les vieillards et les enfants marchèrent en avant tandis que les femmes entouraient les tentes. L'ennemi en s'approchant vit tout ce monde qu'il crut être des hommes, et se dit : « Ces gens sont près de leurs femmes et vont combattre en désespérés ; mieux vaut emmener le bétail, et s'ils nous poursuivent nous les combattrons loin de la vue de leurs femmes ». [P. 429] Mais comme ils étaient en train de rassembler le bétail, les guerriers de la tribu arrivèrent, et les ravisseurs, pris entre eux et les femmes, subirent des pertes considérables, provenant surtout du fait des guerrières improvisées. Ainsi commença l'usage du voile, auquel ces peuples sont restés fidèles ; ils ne le quittent ni jour ni nuit, et l'on ne peut distinguer le vieillard du jeune homme. Voici ce que, entre autres choses, on a dit du *lithâm :*

[Kamil] C'est à Himyar que remonte la noblesse de ce peuple ; mais si on les veut dire Çanhâdja, ils sont eux-mêmes (et cela suffit), Étant arrivés à réunir toute espèce de mérite, ils ont par modestie pris le voile (1).

[Tome X, P. 9] Mort d'El-Mo'izz ben Bâdîs et avènement de son fils Temîm

En 452 (5 fév. 1060), El-Mo'izz, prince d'Ifrîkiyya, mourut de maladie, des suites d'une dégénérescence du

(1) Ces vers ont pour auteur, d'après le *Kartâs* (*l. l.*) Aboû Moh'ammed ben H'âmid. Himyar et les Lemtoûna n'ont d'ailleurs rien de commun.

foie, après un règne de quarante-sept ans ; il était monté sur le trône à l'âge de onze ans, ou, selon d'autres, de huit ans et demi (1). Il était enclin à la pitié, modeste, peu porté à l'effusion du sang non justifiée par la loi, doux, ne commettant pas de grandes fautes, entretenant d'excellents rapports avec ses nègres et ses compagnons, plein d'égards et très généreux pour les savants, très libéral. Il lui arriva de donner d'un coup cent mille dinars à El-Mostançir Zenâti, qui se trouvait auprès de lui quand cette somme fut apportée ; El-Mostançir trouvant que c'était là une somme bien considérable, El-Mo'izz fit vider sous ses yeux les sacs qui les contenaient, puis lui fit cadeau du tout. Comme on lui demandait pourquoi il avait fait vider les sacs : « C'est, répondit-il, pour qu'on ne puisse dire de moi que, si j'avais vu tout cet or, je n'aurais pas eu la générosité de m'en dessaisir ». Il a fait aussi de beaux vers ; les poètes déplorèrent sa mort, et entre autres Aboû'l-H'asan ben Rechîk' (2), qui a dit :

[Basît'] Tout être animé doit, même au bout d'une longue vie, disparaître ; ni la puissance royale, ni les biens acquis ne durent toujours ! El-Mo'izz a tourné les talons, et c'est comme si le ciel s'abandonnait lui-même ou était anéanti par la base. Il est parti regretté, laissant dans ses trésors des têtes de princes de qui l'on sait ce qu'étaient les royaumes ! [P. 10]. Fut-il donc autre chose qu'un sabre dégaîné par le destin contre ceux qui cherchaient par la violence les biens terrestres, auxquels seuls ils pensaient ? Maintenant c'est tout comme s'il ne s'était pas jeté dans la mer des

---

(1) Il était né le 7 djomâda I 398 (Ibn Khallikan, III, 387 ; Ibn el-Athîr, *suprà*, p. 289) et succéda à son père en 406 (*suprà*, p. 291). On le fait aussi mourir en 454 (*Bayân*, I, 307 ; *Berbères*, II, 22 ; Ibn Khallikân, III, 387) ou en 455 (*Bayân*, *l. l.*).

(2) Le nom de ce poète, † 463 H., est Aboû 'Ali el-H'asan ben Rechîk' K'ayrawâni ; Ibn Khallikân a écrit sa biographie (I, 384) et fait ailleurs (III, 387) allusion au poème dont il est ici cité quelques vers. On peut encore consulter sur lui les manuscrits 3331 de Paris, f° 38, et 2327, f° 37 v., ainsi qu'Ibn Bessâm.

mêlées pour y semer la mort — et les mers les plus profondes n'étaient, comparées à lui, que de simples lacs, — tout comme s'il n'avait pas semé ces sommes énormes constituées par l'or frappé à son nom ! La mort d'El-Mo'izz, c'est la disparition du soleil ; d'où donc le ciel va-t-il tirer sa lumière ?

Le défunt eut pour successeur son fils Temîm, né à Mançoûriyya, lieu de sa résidence, le 15 redjeb 422 (7 juillet 1031). Investi par son père du gouvernement de Mehdiyya en çafar 445 (22 mai 1053), il resta dans cette ville jusqu'au jour où El-Mo'izz, fuyant devant les Arabes, quitta Kayrawân et vint le trouver. Temîm alors se mit aux ordres de son père et démentit par sa soumission et son esprit filial les intentions qu'on lui attribuait (1).

Après son avènement au trône, il suivit les traces de son père, dont il imita la sage administration et l'amour pour les gens de science. Mais les convoitises des chefs de provinces qui, par suite de l'invasion arabe, s'étaient déjà allumées sous El-Mo'izz et avaient diminué leur respect et leur obéissance, furent alors d'autant plus excitées, et beaucoup d'entre eux manifestèrent leur insubordination : notamment le k'â'id H'ammoû ben Melîl (2), prince de Sfax, sollicita le concours des Arabes et se mit en marche pour assiéger Mehdiyya. Mais Temîm entra en campagne et lui livra une bataille rangée, où H'ammoû et les siens furent mis en déroute et subirent de grandes pertes ; le chef put cependant échapper à la mort, mais ses cavaliers et ses fantassins se débandèrent. Après cette affaire, qui est de 455 (3 janv. 1063), Temîm marcha contre Sousse, qui avait déjà levé l'étendard de la révolte contre son père El-Mo'izz ; il se rendit maître de cette ville, mais il accorda leur pardon aux habitants.

(1) Ibn Khallikân a donné la biographie de Temîm (I, 281) ; voir aussi *Berbères*, II, 22, et le *Bayân*, I, 307.

(2) Ici et plus bas, je lis Melîl avec le *Bayân* (I, 398), Ibn Khaldoûn (II, 22 et 47) et Tidjani. Tornberg a imprimé *Melîk*.

[P. 19] **H'ammoû se soustrait à l'obéissance de Temîm d'Ifrîkiyya**

En 455 (3 janv. 1063), H'ammoû ben Melil, prince de Sfax, se révolta contre l'émir Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdis et marcha avec les siens et avec les Arabes, dont il demanda le concours, contre Mehdiyya. Mais à cette nouvelle Temîm se mit en campagne avec son armée, et aussi avec un corps de troupes formé d'Arabes de Zoghba et de Riyâh'. H'ammoû s'avança jusqu'à Sallak't'a (1), où s'engagea une bataille sanglante, qui fut pour lui une défaite : ses guerriers et ses partisans furent poursuivis l'épée dans les reins et tués pour la plupart, bien que lui-même pût s'échapper ; les fantassins survivants se débandèrent, et tous les honneurs de la guerre furent pour Temîm. A la suite de cette affaire ce prince se rendit à Sousse, qui s'était aussi révoltée contre lui : il s'en rendit maître, mais il pardonna aux habitants, dont il respecta la vie (2).

[P. 29] **Combats entre les Benoû H'ammâd et les Arabes**

En 457 (12 déc. 1064), une rencontre eut lieu près de Sebîba entre En-Nâçir ben 'Alennâs ben H'ammâd soutenu par des Maghrebins Çanhâdja et Zenâta, ainsi que par

(1) C'est le Sullecti de l'antiquité, à six ou à huit milles de Mehdiyya (Bekri, 76 et 198 ; Edrisi, p. 149 ; Tidjâni, *Journ. as.*, 1852, II, 119).

(2) Tidjâni (*l. l.* p. 130) fournit quelques détails sur la révolte de H'ammoû, qu'il place sous l'année 454 ; le *Bayân* (I, 308) en parle sous l'année 456.

des Arabes d' 'Adi et d'Athbedj, d'une part, et d'autre part les Arabes de Riyâh', de Zoghba et de Soleym, qui avaient avec eux El-Mo'izz ben Zîri Zenâti. Il a été parlé déjà des dissensions qui séparaient H'ammâd ben Bologgîn, grand'père d'En-Nâçir, et Bâdîs ben El-Mançoûr, mort en assiégeant la forteresse de H'ammâd. Celui-ci eût été promptement pris s'il n'avait pas eu cette place de refuge, qui compte parmi les plus inexpugnables et qui lui servait d'abri, comme elle servit plus tard à ses enfants. Il a été aussi parlé des évènements survenus entre H'ammâd et El-Mo'izz ben Bâdîs, et à la suite desquels le premier se soumit au second ; de même qu'il a été question des rapports d'El-Kâ'id ben H'ammâd avec El-Mo'izz. Or El-K'â'id avait des projets de trahison et méditait de se soustraire à l'autorité d'El-Mo'izz, sans qu'il pût cependant réaliser ses plans. Mais la puissance acquise par les Arabes et les épreuves auxquelles ils soumirent El-Mo'izz lui permirent de redevenir son maître et de proclamer son indépendance. Son fils et successeur Moh'sin fit de même, puis son cousin Bologgîn ben Moh'ammed ben H'ammâd, et après Bologgîn son autre cousin [P. 30] En-Nâçir ben 'Alennâs ben Moh'ammed ben H'ammâd ; chacun d'eux se tint à l'abri des fortifications de la K'al'a, dont ils avaient fait leur capitale.

Le départ d'El-Mo'izz de K'ayrawân et de Çabra et sa retraite à Mehdiyya, la conquête arabe, les pillages et les ruines qui en furent la conséquence, eurent ce résultat que beaucoup d'habitants des régions ravagées passèrent dans le pays des Benou H'ammâd, où la nature d'un sol montagneux et d'accès difficile permettait de résister facilement aux Arabes. Les Benoû H'ammâd virent ainsi s'accroître et la population de leur territoire et leurs propres richesses ; mais ils conservaient amassées dans leurs cœurs des haines et des rancunes contre Bâdîs et ses descendants qui se succédaient régulièrement. Puis quand Temîm succéda à son père El-

Mo'izz, chaque chef se déclara indépendant dans la localité ou la forteresse qu'il occupait, ce que Temîm supportait de bonne grâce et à quoi il n'opposait qu'une patience inébranlable. Mais alors ce prince apprit qu'En-Nâçir ben 'Alennâs lançait dans ses audiences l'injure et le blâme à son adresse et que, projetant de mettre le siège devant Mehdiyya, il s'était allié avec des Çanhâdja, des Zenâta et des Benoû Hilâl pour obtenir leur concours à cet effet. Quand l'authenticité de cette nouvelle fut établie, il fit convoquer les émirs des Benoû Riyâh' et leur parla ainsi : « Vous savez que Mehdiyya est une place inexpugnable, puisqu'elle donne presque entièrement sur la mer, et qu'elle ne peut être attaquée du côté du continent que par quatre bastions que quarante hommes suffisent à défendre. Les troupes qu'a concentrées En-Nâçir sont donc dirigées contre vous. — Tu as raison, lui dirent-ils, et nous voudrions obtenir ton aide financière ».

Il leur distribua alors de l'argent et des armes diverses, lances, sabres, cuirasses et boucliers, après quoi ces chefs rassemblèrent leurs contingents, échangèrent des serments et convinrent d'attaquer En-Nâçir. Ils écrivirent aux Benoû Hilâl qui avaient embrassé la cause de ce prince, pour leur représenter ce qu'avait de honteux l'aide qu'ils prêtaient à En-Nâçir et le danger qui les menaçait s'il devenait trop puissant, car alors il se servirait des Zenâta et des Çanhâdja pour les anéantir ; qu'ils ne pouvaient espérer se maintenir et dominer dans ces pays que si l'autorité souveraine était réduite au dernier degré d'impuissance et de faiblesse. Les Benoû Hilâl, reconnaissant la justesse de ces remarques, répondirent : « Dirigez votre première charge contre nous ; nous nous enfuirons avec les autres, sur qui nous tomberons ensuite, et vous nous donnerez le tiers du butin. » Les choses furent ainsi convenues et acceptées ; d'autre part, El-Mo'izz ben Zîri Zenâti envoya des propositions analogues aux Zenâta qui se trouvaient

avec En-Nâçir, et ceux-là aussi promirent de se laisser mettre en déroute. Alors les Riyâh' et les Zenâta partirent tous ensemble, et de son côté En-Nâçir s'étant avancé à la tête des Çanhâdja, des Zenâta et des Benoû Hilâl, les deux armées se rencontrèrent [P. 31] près de la ville de Sebîba (1). A la suite de la charge que firent respectivement les Riyâh' et El-Mo'izz contre les Benoû Hilâl et les Zenâta, ces deux derniers groupes s'enfuirent, et les troupes d'En-Nâçir imitèrent leur exemple. Les fuyards furent poursuivis l'épée dans les reins, et vingt-quatre mille Çanhâdja et Zenâta furent massacrés. El-K'âsim ben 'Alennâs (2), frère d'En-Nâçir, fut également tué, mais ce dernier même put s'enfuir avec un petit nombre des siens. Les Arabes devinrent ainsi maîtres d'un riche butin constitué par tout ce qui appartenait aux vaincus, argent, armes, chevaux, etc., dont le partage s'opéra ainsi qu'il était convenu.

Cette affaire acheva de rendre les Arabes entièrement maîtres du pays : arrivés sans ressources, pauvres et n'ayant que très peu de chevaux, ils se trouvèrent alors riches, abondamment pourvus d'armes et de montures, en présence d'un pays presque sans défenseur. Ils envoyèrent les étendards, les tambours, les tentes d'En-Nâçir et les chevaux qu'elles renfermaient, à Temîm, qui les leur renvoya, disant qu'il serait honteux à lui de s'emparer des dépouilles de son cousin. Les Arabes goûtèrent fort cet acte de générosité.

---

(1) Le texte arabe lit, ici et plus haut, « Ceuta », ce qui est inadmissible ; j'ai en conséquence corrigé en « Sebîba », ainsi que l'écrit aussi Ibn Khaldoun (II, 48). Le *Bayân* ne dit pas où eut lieu cette rencontre (I, 308) ; comparez le récit de l'*Istibçâr*, trad., p. 32 et s.

(2) L'orthographe de ce nom est fixée dans un manuscrit d'Ibn el-Athîr (éd. Tornberg, X, 31 n.) ; le *Bayân* l'écrit par un *ghayn* au lieu d'un *'ayn*. Cf. Dhehebi, *Moschtabih*, p. 336.

Fondation de la ville de Bougie

A la suite de cette bataille entre les Benoû H'ammâd et les Arabes et de l'accroissement de force qui en résulta pour ceux-ci, Temîm ben el-Mo'izz devint soucieux et une grande tristesse l'envahit. Cela arriva aux oreilles d'En-Nâçir, qui avait pour vizir Aboû Bekr ben Aboû 'l-Fotoûh' (1), excellent homme, partisan de la concorde et désireux de (soutenir) l'autorité de Temîm. Ce vizir parla en ces termes à son maître : « Ne t'avais-je pas conseillé de ne pas attaquer ton cousin et au contraire de t'unir à lui pour combattre les Arabes, que vos efforts réunis auraient certainement expulsés ? — Tu dis vrai, répondit En-Nâçir, mais on ne peut aller contre le destin ; tâche maintenant de rétablir les choses entre nous ». Le vizir alors envoya de sa part un messager porter des excuses à Temîm et l'engagea à améliorer l'état de choses existant. Temîm accepta ces ouvertures et consulta les siens sur le choix du messager qu'il voulait envoyer à En-Nâçir ; on tomba d'accord sur le nom de Moh'ammed ben el-Ba'ba', « qui est », lui dit-on, « un étranger qui a été l'objet de tes bons traitements et qui a reçu de toi de l'argent et des propriétés ». Temîm le fit appeler, et lui confiant de l'argent, des chevaux et des serviteurs, le fit partir de compagnie avec

(1) Il ne peut être question de la fondation proprement dite de cette ville, puisque Bekri en signale l'existence à une époque antérieure (p. 192). Mais ce fut En-Nâçir qui l'agrandit et l'augmenta de telle sorte qu'on la dénomma Nâçiriyya (*Berbères*, II, 51 ; cf. *Istibçar*, trad. fr., p. 34 et s.).

(2) Ibn Khaldoun écrit Aboû Bekr ben el-Fotoûh (II, 47) et, deux pages plus loin, Ibn Aboû 'l-Fotoûh. Les détails qui suivent ne figurent pas dans le *Bayân*, mais Ibn Khaldoun y fait allusion (II, 49).

l'envoyé d'En-Nâçir. Moh'ammed arriva ainsi à Bougie, qui n'était alors qu'une simple localité habitée par des paysans berbères et dont, après examen, il se dit qu'il y avait lieu d'en faire une ville avec port. [P. 32] Il se remit ensuite en route et arriva auprès d'En-Nâçir, à qui il remit la lettre dont il était porteur et transmit le message de Temîm ; après quoi il ajouta : « J'aurais aussi à te faire une recommandation pour laquelle je voudrais être seul avec toi. — Mais, dit En-Nâçir, je ne cache rien à mon vizir. — Cependant, reprit Moh'ammed, tels sont les ordres de l'émir Temîm ». Le vizir Aboû Bekr s'étant alors levé et retiré : « Seigneur, dit Moh'ammed, ton vizir te trompe : il est d'accord avec l'émir Temîm, pour qui il est porté et à qui il dévoile toutes tes affaires. Temîm est tout entier à ses esclaves noirs, à qui il confie tout, laissant entièrement de côté les Çanhâdja et tous les autres. Si tu t'avançais à la tête de ton armée tu serais aussitôt maître du pays grâce à la désaffection de l'armée et du peuple pour Temîm. Je veux t'indiquer le moyen de t'emparer de Mehdiyya et de cette région ». Puis il lui parla de l'heureuse situation de Bougie et lui conseilla d'en faire sa capitale pour ainsi se rapprocher de l'Ifrîkiyya, ajoutant qu'il viendrait le rejoindre avec sa famille et qu'il lui servirait de ministre. En-Nâçir accepta ces propositions et laissant son vizir, qu'il prit en suspicion, à la K'al'a, il se rendit à Bougie avec Moh'ammed, qui lui fit voir l'emplacement du port, la ville et le palais (futurs), etc. En-Nâçir très satisfait donna aussitôt les ordres nécessaires pour les diverses constructions et remercia le traître, à qui il promit la place de vizir sitôt qu'il reviendrait le trouver ; puis tous les deux retournèrent à la K'al'a, et En-Nâçir dit à son vizir : « Ce messager est notre ami ; il m'a conseillé de fonder une ville à Bougie et a l'intention de venir se fixer auprès de nous. Rédige maintenant la réponse à la lettre qu'il nous a apportée ». Aboû Bekr exécuta cet ordre, puis Moh'ammed se remit en route.

Or Temîm de son côté suspecta la fidélité de son ambassadeur en voyant, si peu après son arrivée auprès d'En-Nâçir, l'ardeur mise à édifier une ville dans un lieu où Moh'ammed s'était rendu avec En-Nâçir. Un homme de confiance de ce dernier avait accompagné Moh'ammed, sur la demande même de celui-ci, pour voir les choses de près et les rapporter à En-Nâçir ; le traître le renvoya en compagnie d'un homme de confiance porteur d'une lettre ainsi conçue : « La première question que m'a posée Temîm à mon arrivée était relative à la fondation de Bougie, ce qu'il juge être une chose grave et ce qui m'a fait encourir ses soupçons. Fais donc choix d'Arabes dont tu sois sûr et envoie-les à tel endroit, où je les rejoindrai aussitôt, J'ai déjà entre les mains les promesses de Zawîla et d'autres lieux qui s'engagent à t'obéir ». En-Nâçir reçut cette lettre et après l'avoir lue la remit à son vizir, qui approuva le projet, exprima sa gratitude et ses éloges pour celui qui en était l'auteur et dit au prince [P. 33] : « Il t'a bien conseillé et a fait de son mieux pour te servir ; n'hésite donc pas de lui envoyer les Arabes qui doivent le ramener ». Puis il rentra chez lui, recopia la lettre du traître et envoya l'original à Temîm avec une autre lettre où lui-même exposait toute l'affaire du commencement à la fin. Ce double envoi surprit Temîm, qui attendit qu'une occasion se présentât de mettre la main sur Moh'ammed, mais en le soumettant à une surveillance dont celui-ci ne se doutait pas, et qui n'était en défaut ni jour ni nuit. Un des agents employés à ce service informa un jour Temîm que Moh'ammed donnait un dîner et avait fait venir Ech-Cherîf Fihri, lequel était un des conseillers et des intimes du prince. Celui-ci le fit appeler, et Cherîf lui dit : « J'allais venir te raconter qu'Ibn el-Ba'ba' m'a invité pour me dire qu'il était à ma discrétion et me prier de lui dire avec qui il pouvait sortir de Mehdiyya. Je l'ai empêché de donner suite à ce projet, mais la crainte le trouble ». Temîm

alors, lui faisant voir l'original de la lettre en question, ordonna à Cherîf d'amener le coupable. Celui-ci était près de la porte du palais quand un homme lui remit la lettre des Arabes envoyés par En-Nâçir et une autre de celui-ci l'invitant à se rendre auprès de lui. Mais Temîm étant alors sorti, Ibn el-Ba'ba' en le voyant laissa tomber les lettres dont l'une avait pour en-tête « de la part d'En-Nâçir ben 'Alennâs à un tel ». Quand Temîm lui demanda d'où venaient ces lettres, il ne répondit pas, mais le prince les prit et les lut : « Grâce, Seigneur! s'écria alors Ibn el-Ba'ba'. — Que Dieu lui-même ne te fasse pas grâce! » dit le prince, qui le fit mettre à mort, et jeter son cadavre à l'eau.

[P. 34] **Temîm conquiert Tunis**

En 458 (2 déc. 1065), Temîm envoya une armée considérable contre Tunis, où Ah'med ben Khorâsân s'était révolté contre lui. El-Mo'izz ben Bâdîs, père de Temîm, avait, en quittant Kayrawân et Mançoûriyya pour se retirer à Mehdiyya, ce que nous avons raconté, laissé comme lieutenant à Kayrawân et à Gabès K'â'id ben Meymoûn Çanhâdji, qui y resta pendant trois ans. Puis les Hawwâra étant devenus les plus forts, il dut les leur céder et se retirer aussi à Mehdiyya. Quand Temîm succéda à son père, il renvoya K'â'id dans son ancien gouvernement, et cet officier y resta jusqu'à la date où nous sommes ; puis il se révolta contre Temîm [P. 35] et reconnut l'autorité d'En-Nâçir ben 'Alennâs ben H'ammâd. Alors (en 458), Temîm ayant envoyé un fort corps d'armée, K'â'id, se voyant hors d'état de résister, quitta Kayrawân et se rendit auprès d'En-Nâçir. Les troupes de Temîm entrèrent d'abord à Kayrawân et, après y avoir mis en ruines toutes les maisons lui appartenant, marchèrent sur Gabès et en commencèrent

le siège, qui dura quatorze mois ; au bout de ce temps, Ibn Khorâsân, qui y commandait, se soumit à Temîm et la paix fut conclue. Quant à K'â'id, après être resté quelque temps auprès d'En-Nâçir, il envoya aux émirs arabes des émissaires qui leur achetèrent pour son compte la souveraineté de Kayrawân, et alors il retourna dans cette ville, dont il releva les murailles et qu'il fortifia (1).

[P. 39] En 460 (10 nov. 1067), En-Nâçir ben ʿAlennâs assiégea la ville de Laribus, dont il s'empara ; il accorda l'*amân* aux habitants (2).

[P. 67] En 467 (26 août 1074), une guerre sanglante éclata en Ifrîkiyya entre les Benoû-Riyâh' et les Zoghba; ceux-ci eurent le dessous, furent mis en déroute et chassés du pays (3).

[P. 73] En 470 (24 juil. 1077), Temîm ben El-Moʿizz conclut la paix avec En-Nâçir ben ʿAlennâs descendant de H'ammâd, oncle du grand-père de Temîm. Le second donna en mariage (4) au premier sa fille Bellâra, qu'il lui envoya de Mehdiyya sous la conduite d'une escorte de guerriers et avec des bijoux et un trousseau d'une valeur prodigieuse. En-Nâçir envoya trente mille dinars, desquels Temîm prit un seul, puis il renvoya le reste.

En la même année, Temîm confia à son fils Mok'alled le gouvernement de Tripoli de Barbarie.

---

(1) Cf. *Berbères*, II, 22 et 23. C'est, dit le *Bayân* (I, 309), en 466 ou en 467 que les Riyâh' vendirent Kayrawân à En-Nâçir.

(2) Le *Bayân* (I, 308) parle également de ce retour offensif d'En-Nâçir.

(3) Cette expulsion des Zoghba est, dit le *Bayân*, antérieure à la vente de Kayrawân par les Riyâh' (voir note 1, et cf. *Berbères*, II, 24).

(4) Texte وزوجه تميم ابنته ; le *Bayân* (I, 309) a la même expression. Dans Ibn Khaldoûn (éd. Boulak, VI, 160) واصهر اليه تميم بابنته, ce que la traduction (II, 23) a rendu par « En-Nacer... lui donna sa fille en mariage ».

[P. 78] Siège de Gabès par Temîm

En 474 (10 juin 1081), l'émir Temîm ben El Mo'izz assiégea Gabès, dont il réduisit les habitants à l'extrémité ; ses troupes abîmèrent et ravagèrent les jardins de cette ville connus sous le nom de *Ghâba* (1).

[P. 85] Mâlik ben 'Alewi s'empare de Kayrawân qui lui est ensuite enlevée

En 476 (20 mai 1083), Mâlik ben 'Alewi Çakhri (2) rassembla des quantités d'Arabes et se mit à leur tête pour assiéger Mehdiyya ; mais l'émir Temîm ben El-Mo'izz lui tint tête sans repos et le força à se retirer sans qu'il eût obtenu aucun succès. Mâlik alla ensuite bloquer Kayrawân, dont il parvint à se rendre maître ; mais Temîm détacha contre lui de nombreux soldats armés à la légère, qui l'assiégèrent à son tour. Mâlik, se voyant impuissant à résister, abandonna la ville, qui fut réoccupée par les troupes de Temîm, de sorte que l'autorité de ce prince continua de s'y exercer comme auparavant.

[P. 92] Prise de Tolède par les Francs

En 478 (28 avril 1085), les Francs conquirent sur les musulmans la ville de Tolède, l'une des plus fortes et

---

(1) Ibn Khaldoûn parle également du siège de Gabès sous cette année (II, 24), tandis que dans le *Bayân* (I, 309) il s'agit de Sfax.

(2) Ce nom est écrit Mâlik ben Ghaloûni ou ben Ghalboûn dans le *Bayân* (I, 309 et 310 ; cf. *Corrections*, etc., p. 30).

des plus considérables de l'Espagne, dans les circonstances suivantes. Alphonse VI, roi des Francs d'Espagne, avait vu sa situation et son royaume grandir ainsi que ses troupes s'accroître, depuis que le pays s'était divisé en autant d'États qu'il y avait de villes et qu'un état de choses analogue à celui existant du temps des *moloûk et-t'awâ'if* s'était établi. L'avidité des Francs s'était alors manifestée par la conquête de nombre de pays frontières, dont Alphonse avait commencé par s'asservir le prince El-K'âdir billâh ben El-Ma'moûn ben Yah'ya ben Dhoû'n-Noûn, apprenant ainsi comment et par quels moyens il se rendrait maître du pays. Au moment propice, Alphonse marcha avec ses troupes contre Tolède, qu'il prit après l'avoir bloquée près de sept ans et en augmentant ainsi son pouvoir de celui d'El-K'âdir. Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben 'Abbâd El-Mo'tamid 'ala'llâh était alors le principal des princes d'Espagne ; il commandait à la majeure partie du pays, à Cordoue, à Séville, etc., mais versait à Alphonse un tribut annuel. A la suite de cette conquête, le tribut fut envoyé à Alphonse, qui le refusa et répondit par un message menaçant portant qu'il irait [P. 93] conquérir Cordoue si tous les forts en pays de montagne ne lui étaient remis et si les musulmans ne se contentaient pas de garder les plaines. Le porteur de ce message avait une escorte de cinq cents cavaliers, qu'El-Mo'tamid accueillit et dont chacun fut par lui confié à un officier de son armée avec ordre de le mettre à mort. Il se fit amener le messager lui-même et le frappa au visage jusqu'à lui faire jaillir les yeux des orbites. Trois hommes seulement purent s'échapper et annoncèrent ce qui s'était passé à Alphonse. Celui-ci, qui était en route pour assiéger Cordoue, retourna à Tolède pour y réunir ses engins de siège, et El-Mo'tamid se rendit à Séville.

[P. 99] Défaite des Francs à Zellâk'a en Espagne

Après l'arrivée d'El-Mo'tamid à Séville, les cheykhs de cette ville, mis au courant du traitement infligé aux envoyés d'Alphonse et considérant la puissance des Francs, la faiblesse des musulmans et les demandes de secours adressées par certains d'entre eux à leurs ennemis pour combattre leurs propres frères, tinrent une réunion où ils se dirent que, grâce aux conquêtes des Francs, les musulmans ne possédaient plus qu'une faible partie de l'Espagne, et que, si cela continuait, le pays tout entier redeviendrait chrétien. Ils se rendirent en conséquence chez le kâdi ʿAbd Allâh ben Moh'ammed ben Adham : « Tu sais, dirent-ils, quel est l'état de faiblesse et d'humiliation des musulmans, obligés aujourd'hui de payer la capitation qu'autrefois ils prélevaient. Voici donc ce que nous te proposons : c'est d'écrire aux Arabes d'Ifrîkiyya pour leur demander de se joindre à nous sous promesse de partager nos biens avec eux et de participer avec eux à la guerre sainte. — Je crains, dit le kâdi, qu'ils ne ravagent notre pays comme ils ont fait en Ifrîkiyya et que, négligeant les Francs, ils ne commencent par nous-mêmes. Mieux vaut recourir aux Almoravides, qui d'ailleurs sont plus rapprochés. — [P. 100] Eh bien ! écris donc au Prince des fidèles pour lui demander de passer chez nous et de nous envoyer quelques-uns de ses officiers ». El-Mo'tamid ben 'Abbâd arriva pendant que cette affaire était en train, et le kâdi lui expliqua de quoi il était question. El-Mo'tamid voulut le charger de cette ambassade, mais Ibn Adham, pour être à l'abri de tout soupçon, refusa d'abord, puis il céda aux instances du prince et se rendit auprès de Yoûsof ben Tâchefîn, à qui il porta le message, et à qui il exposa la crainte inspirée par Alphonse aux musulmans.

Yoûsof, qui était alors à Ceuta, donna aussitôt à ses troupes l'ordre de passer en Espagne et fit venir de Merrâkech celles qui y étaient encore. Sitôt que les divers détachements furent successivement arrivés, il s'embarqua et vint rejoindre à Séville El-Mo'tamid, qui avait aussi réuni son armée, renforcée par une troupe formée de Cordouans et par des volontaires arrivés de tous les points de l'Espagne. Alphonse, informé de ces faits, convoqua ses chevaliers et sortit de Tolède, après avoir fait écrire à Yoûsof par un lettré musulman un message grossier où il était parlé avec exagération de sa force, de ses nombreux soldats et de ses préparatifs. Yoûsof chargea Aboû Bekr ben el-K'açîra, qui était un rédacteur de beaucoup de talent, d'écrire la réponse. Celle-ci était très bien conçue, mais quand le secrétaire la lut à son maître, celui-ci lui dit : « C'est trop long ; prends la lettre d'Alphonse et écris au dos : Ce qui arrivera, tu le verras ! »

Cette réponse donna peur au roi chrétien, qui reconnut qu'il avait affaire à un homme résolu et énergique, et il redoubla ses préparatifs. Il fit alors un songe où il se voyait monté sur un éléphant et portant un petit tambour dont il battait ; mais les prêtres à qui il le raconta, ne purent le lui interpréter. On fit venir un musulman habile dans cette science, et cet homme tâcha d'abord de se dérober à toute explication ; mais comme ses excuses ne furent pas admises : « L'interprétation, dit-il, s'en trouve dans le Livre divin : *N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les gens de l'Éléphant*, etc. (Koran, s. CVI), et ailleurs : *Lorsqu'un souffle fera sonner la trompette, ce jour-là sera un jour difficile, un jour peu commode* [P. 101] *pour les infidèles* (Koran, s. LXXIV, 8-10). D'après cela, toute cette armée que tu as réunie est vouée à la mort ». Quand son armée fut au complet, Alphonse, enchanté de la voir si nombreuse, fit venir ce musulman et lui dit : « Voilà des troupes avec lesquelles j'affronterai le Dieu de Mahomet, auteur de votre livre sacré ! »

Cet homme se retira en disant à un de ses coreligionnaires : « Voilà un prince perdu, lui et tous les siens », puis il cita le *hadîth* du Prophète : « *Il y a trois causes de perdition : ceci, cela, et l'estime exagérée qu'on a de soi-même* » (1).

Yoûsof et El-Mo'tamid s'avancèrent jusqu'au lieu dit Zellâk'a, dans le territoire de Badajoz, et Alphonse de son côté vint camper à dix-huit milles de là. Comme on avait mis Yoûsof en garde contre la sincérité des dispositions de son allié, qui pourrait peut-être ne pas risquer sa vie, il le plaça à l'avant-garde. Alphonse avait planté ses tentes au pied d'une colline, et El-Mo'tamid avait les siennes à la base d'une autre qui lui faisait face, de sorte que les deux armées s'apercevaient. Yoûsof était placé derrière la colline occupée par El-Mo'tamid, de sorte qu'Alphonse, qui commandait à 50,000 hommes et croyait n'avoir affaire qu'à l'armée qu'il voyait, tenait la victoire pour certaine.

Alphonse envoya un message à El-Mo'tamid pour décider quel serait le jour où l'on se battrait et où il chercherait à obtenir la suprématie : « Demain, répondit-il, est vendredi ; le dimanche suivra (bientôt) ; prenons jour pour lundi, car nous sommes fatigués » (2). La chose était ainsi convenue ; mais le vendredi dès l'aube, Alphonse fit monter ses troupes à cheval pour attaquer traîtreusement l'armée d'El-Mo'tamid, qu'il croyait n'être pas soutenue. La bataille s'engagea, et les musulmans, qui avaient d'abord bien soutenu le premier choc, furent ensuite près de fuir ; mais El-Mo'tamid avait fait prévenir Yoûsof de l'attaque, en lui disant de le soutenir dans l'attaque contre le camp des Francs, et l'Almoravide avait suivi ces indications. Au fort de la bataille il y était arrivé, en avait massacré les gardiens et pillé ce qu'il

(1) Ce hadîth est reproduit intégralement par Dozy, *Abbad.*, II, 38.

(2) J'ai suivi la leçon du texte, mais celle de Merrâkechi, par exemple (p. 114), paraît préférable.

renfermait. Alors les Francs lâchèrent pied, et El-Mo'tamid, les poursuivant l'épée dans les reins, les jeta dans les troupes de Yoûsof, qui se mirent également à les massacrer. Tous périrent, et Alphonse lui-même ne put se sauver qu'avec un petit nombre des siens. Les têtes des cadavres servirent à former de nombreux tas [P. 102] du haut desquels on criait l'appel à la prière, et quand elles entrèrent en décomposition, on les livra au feu.

Dans cette bataille, qui eut lieu un vendredi de la première décade de ramadân 479 (1), El-Mo'tamid fit preuve de vaillance et reçut plusieurs blessures à la face. Il n'y eut que trois cents cavaliers francs qui rentrèrent dans leur pays, et les musulmans recueillirent comme butin tout leur or, leurs armes, leurs montures, etc.

Ibn 'Abbâd retourna à Séville, tandis que Yoûsof regagnait Algéziras, puis franchissant la mer, rentrait à Ceuta et de là à Merrâkech, où il resta jusqu'à l'année suivante (2). Il retourna alors en Espagne, et en compagnie d'El-Mo'tamid et d''Abd Allâh ben Bologgîn le Çanhâdjite de Grenade ainsi que des troupes de ces princes, il alla assiéger Alédo, place très forte appartenant aux Francs ; mais bien qu'ils la serrassent de très près, ils ne purent s'en rendre maîtres et se retirèrent au bout de quelque temps, sans que les Francs, encore sous le coup de la défaite de l'année précédente, osassent les attaquer.

Ibn 'Abbâd regagna Séville, pendant que Yoûsof s'en allait par Grenade, qui était sur son chemin, avec 'Abd

---

(1) Sur la bataille de Zellâk'a, qui porte le nom de Sacralias chez les chrétiens, voir Merrâkechi, trad., p. 113 ; *Abbadid.*, II, 22; Ibn Khallikan, III, 190; *Mus. d'Esp.*, IV, 204 et 292; *Kartâs*, p. 93 du texte. Elle fut livrée le 23 octobre 1086 ou 12 redjeb 479.

(2) D'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, IV, 294), le retour de Yoûsof en Espagne et le siège d'Aledo eurent lieu en 483 H. (1090 J.-C.), trois ans et demi après la bataille de Zellâk'a. Les ruines d'Aledo, entre Murcie et Lorca, subsistent encore (*ibid.*, p. 210).

Allâh ben Bologgîn. Mais l'Almoravide trahit celui-ci et le chassa de Grenade, dont il s'empara. Il trouva dans les palais de cette ville des richesses et des trésors tels qu'aucun prince d'Espagne n'en avait encore rassemblé : il y figurait entre autres un rosaire de quatre cents perles dont chacune était estimée cent dinars, ainsi que d'autres perles d'une valeur considérable, des vêtements, des ustensiles, etc. Le vainqueur emmena avec lui à Merrâkech les deux fils de Bologgîn, 'Abd Allâh et Temîm. Grenade fut le premier territoire d'Espagne dont il s'empara.

Nous avons relaté plus haut pourquoi les Çanhâdja étaient arrivés en Espagne et comment certains d'entre eux étaient retournés en Ifrîkiyya auprès d'El-Mo'izz. Cet 'Abd Allâh est le dernier d'entre eux qui resta en Espagne, et il repassa sur le littoral africain après la prise de la ville où il régnait.

Après son retour à Merrâkech, Yoûsof vit reconnaître son autorité par les régions jusqu'alors réfractaires : le Soûs, Wargha et Kal'at Mehdi (1). D'après l'avis des savants espagnols qu'il n'aurait le droit d'exiger l'obéissance qu'après avoir lui-même fait proclamer le khalife au prône et reçu de lui l'investiture pour les pays qu'il gouvernait, [P. 103] il envoya une ambassade à Baghdâd auprès d'El-Moktadi bi-amr Allâh. Celui-ci lui envoya les robes d'honneur, les insignes et l'investiture, et l'Almoravide fut surnommé Prince des fidèles et Nâçir ed-Dîn (2).

[P. 105] En 479 (17 avril 1086), Temîm ben El-Mo'izz d'Ifrîkiyya mit simultanément le siège devant les deux villes de Gabès et de Sfax et divisa ses troupes à cet effet (3).

---

(1) C'est-à-dire Kal'at Mehdi Ibn Towâla; voir à ce sujet l'*H. des Berb.*, II, 73 et 74 ; *Istibçâr*, tr. fr., p. 132 et 135.

(2) Cf. *infrà*, p. 514.

(3) Le siège simultané de ces deux villes est mentionné comme une chose remarquable par le *Bayân* (I, 309 ; trad. p. 448).

[P. 109] **Les chrétiens conquièrent la ville de Zawîla, puis l'abandonnent** (1)

En 481 (26 mars 1088), les chrétiens conquirent en Ifrîkiyya la ville de Zawîla, qui est proche de Mehdiyya. En effet, comme le prince de cette ville, l'émir Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdîs, avait fait de nombreuses expéditions maritimes contre les pays chrétiens, où il avait semé la ruine et dispersé les habitants, les infidèles se réunirent de toutes parts et s'entendirent pour construire des galères destinées à attaquer Mehdiyya : les Pisans et les Génois, qui sont des peuples francs, figuraient parmi les confédérés. Quatre années furent consacrées à la construction des bâtiments, après quoi il s'en réunit [P. 110] quatre cents dans l'île de Cossura (Pantellaria). Une lettre fut envoyée par pigeon à Temîm, que les habitants (musulmans) de cette île informèrent de l'arrivée et du nombre des ennemis, ainsi que de la conquête de leur pays. Temîm, qui voulut d'abord faire marcher contre eux l'amiral de sa flotte, 'Othmân ben Sa'îd connu sous le nom d'El-Mohr [el-Mohaddheb] (2), pour s'opposer à leur débarquement (en Afrique), en fut empêché par l'un de ses officiers 'Abd Allâh ben Menkoût (3), qui était ennemi de l'amiral, de sorte que les chrétiens purent jeter l'ancre (sans être inquiétés) et débarquer. Ils pillèrent, ruinèrent et brûlèrent tout, après quoi ils entrèrent à Zawîla, qu'ils livrèrent égale-

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca*, I, 440. Ibn Khaldoûn fixe à l'an 480 le débarquement des Génois à Mehdiyya (II, 24), de même que le *Bayân* (I, 309 ; trad., p. 449).

(2) Fleischer a proposé, j'ignore pourquoi, de lire « El-Mohaddheb », correction qu'a adoptée Amari.

(3) On retrouve le nom *Menkoût* plus loin ; cf Amari, *Appendice*, p. 32, et l'*H. des Berb.*, II, 103.

ment au pillage. (Ils ne rencontrèrent aucun obstacle, car) les troupes de Temîm étaient occupées ailleurs à combattre des rebelles. Ce prince conclut ensuite la paix avec les vainqueurs moyennant le versement de trente mille dinars (1) et obtint ainsi la mise en liberté des prisonniers (2) : prodigue d'argent comme il était pour des choses de peu d'importance, comment ne l'eût-il pas été pour ce qui en valait la peine ! On raconte qu'il paya aux Arabes qui s'étaient emparés de K'anât'a (3), fort médiocrement important qui lui appartenait, douze mille dinars, puis qu'il le détruisit ; et comme on lui disait que c'était du gaspillage : « Non, dit-il, c'est de la grandeur ».

Mort d'En-Nâçir ben 'Alennâs et avènement de son fils El-Mançoûr

En la même année 481 (26 mars 1088), En-Nâçir ben 'Alennâs ben H'ammâd étant venu à mourir fut remplacé par son fils El-Mançoûr, qui marcha sur les traces de son père et déploya la même résolution et la même énergie, poursuivit les mêmes visées, administra de même. Le nouveau prince reçut à son avènement des lettres et des ambassades lui apportant des condoléances et des félicitations de la part de divers princes, entre autres de Yoûsof ben Tâchefîn et de Temîm ben el-Mo'izz.

(1) Ibn Khaldoûn et Tidjâni disent cent mille.

(2) Amari traduit : « ... e rendendo tutti i cattivi che i Musulmani aveano adunati (in quella città) », sens qui peut se défendre.

(3) Localité du littoral, non loin de Mehdiyya (Edrisi, trad. p. 150).

[P. 118]] Ruse employée par le Prince des fidèles et singulièrement découverte

Il y avait au Maghreb un homme du nom de Moh'ammed ben Ibrâhîm Djezoûli, chef de la tribu de Djezoûla, qui régnait dans toute la haute montagne qu'habite cette grande tribu, et qui avait des liens d'amitié et d'alliance avec le Prince des fidèles Yoûsof ben Tâchefîn. Or, en 482 (15 mars 1089), ce dernier lui ayant fait demander de le rejoindre, Moh'ammed se mit en marche pour répondre à son appel ; puis la peur le saisit alors qu'il était près d'arriver, et il retourna dans sa montagne, où il prit les mesures nécessaires pour sauvegarder sa vie. Yoûsof alors lui écrivit en jurant qu'il ne lui voulait que du bien et ne songeait à aucune trahison, mais Moh'ammed ne se laissa pas fléchir. Alors Yoûsof, appelant un ventouseur, lui remit cent dinars avec promesse de lui en donner encore autant s'il parvenait à faire périr Moh'ammed ben Ibrâhîm de l'une ou l'autre façon. Cet homme partit en emportant avec lui des lancettes empoisonnées, et gagna la montagne de Djezoûla. Le lendemain de son arrivée, il se mit à crier dans le voisinage des lieux occupés par Moh'ammed les opérations auxquelles il se livrait, et ce chef l'entendant demanda s'il était du pays ; comme on lui répondait qu'il était étranger : « Je l'entends, dit-il, bien crier, et cela m'inspire des doutes ; qu'on me l'amène ! » Ainsi fut fait, et alors Moh'ammed, appelant un autre ventouseur, fit appliquer au nouveau-venu ses propres ventouses ; comme il résistait on le maintint, et il mourut bientôt des suites de l'opération, non sans qu'on admirât la clairvoyance de ce chef.

La nouvelle de cet insuccès ne fit qu'accroître le ressentiment de Yoûsof, qui, cherchant toujours quelque

moyen de réaliser son dessein, [P. 119] parvint à mettre dans ses intérêts quelques compagnons de Moh'ammed. Ces gens reçurent de lui des pots de miel empoisonné, qu'ils portèrent à leur chef en disant : « On nous a apporté des pots du plus beau miel du monde, et nous avons voulu t'en faire cadeau ; les voici ! » Alors il fit apporter du pain et commanda à ses visiteurs de s'en servir pour goûter au miel qu'eux-mêmes apportaient ; en vain ils résistèrent, disant qu'ils ne voulaient pas manger, il menaça de faire périr par l'épée celui qui ne mangerait pas, et la nourriture qu'ils durent avaler leur fut mortelle à tous. A la suite de cette affaire, Moh'ammed écrivit à Yoûsof : « Tu as employé tous les moyens pour me tuer sans que Dieu t'ait laissé accomplir ton dessein ; renonce donc à tes mauvaises intentions ; Dieu t'a donné le Maghreb tout entier et ne m'a attribué que cette montagne, qui y fait le même effet qu'un museau blanc chez un taureau noir ; pourquoi ne pas te contenter des dons de l'Être Glorieux et Tout-puissant ? » Quand Yoûsof vit que ses projets étaient découverts et que d'ailleurs il ne pouvait rien contre une montagne aussi inaccessible, il le laissa tranquille.

Les Arabes se rendent maîtres de Sousse, qui leur est ensuite enlevée

En la même année 482 (15 mars 1089), [Mâlik] Ibn 'Alewi, rompant le traité conclu avec Temîm ben el-Mo'izz ben Bâdîs d'Ifrîkiyya, s'avança avec des forces composées d'Arabes ses contribules contre la ville de Sousse sans que les habitants, peu défiants, se doutassent de rien. Il entra dans la ville de vive force, et alors eut lieu entre lui d'une part, les soldats et la foule d'autre part, un combat qui fit de nombreuses victimes des deux côtés ; l'agresseur perdit beaucoup des siens, tant

tués que prisonniers, et se rendit compte qu'il n'y avait rien à attendre pour lui du côté de Temîm. Il abandonna donc la ville et regagna le lieu du désert où il s'était fixé (1).

Les vivres furent cette année-là fort chers en Ifrîkiyya, et cela dura jusqu'en 484 (22 fév. 1091), où la situation s'améliora : grâce à une abondante récolte, les prix baissèrent et l'on fit de grands ensemencements.

[P. 124] **Conquête de l'Espagne musulmane par Yoûsof**

En redjeb 484 (18 août 1091), le Prince des fidèles Yoûsof ben Tâchefîn, qui régnait au Maghreb, conquit dans l'Espagne musulmane Cordoue et Séville, et s'empara de la personne du prince de ces villes, El-Mo'tamid ben 'Abbâd, ainsi que d'autres portions de ce pays. Il arriva alors à Rechîd ben El-Mo'tamid une aventure analogue à celle de Mohammed el-Emîn, fils de Hâroûn er-Rechîd. « Un jour de l'an 483 (5 mars 1090), raconte Aboû Bekr 'Isa ben el-Lebbâna de Dénia (2), j'assistais à une réunion intime d'Er-Rechîd ben el-Mo'tamid, et l'on vint à parler de Grenade et du pouvoir qu'y exerçait Yoûsof ben Tâchefîn, qui l'avait conquise à la suite de la bataille de Zellâk'a. Cette mention excita son chagrin et ses soupirs, et comme il parlait du palais de cette ville, nous lui adressâmes des vœux de durée pour le sien et de longue et heureuse vie pour lui-même. Il ordonna de chanter à Aboû Bekr Ichbîli (3), qui entonna ce vers :

---

(1) La tentative d'Ibn 'Alewi est mentionnée aussi dans le *Bayân* (I, 310), où ce nom est écrit Mâlik ben Ghalboûn (*supra*, p. 480), de même qu'il y est parlé de la disette qui sévit en 480.

(2) Sur ce poète, mort en 507 à Mayorque, voir Merrâkechi, trad., p. 126.

(3) Chihâb ed-Dîn Dimechki a consacré un article à Aboû Bekr Mohammed ben 'Abd el-'Azîz Ichbîli (ms 2327 de Paris, f. 131 v°).

[P. 125 ; Basît'] Tentes de Mayya dressées d'abord sur la hauteur, puis à l'endroit où s'élève devant nous le pied de la montagne ! hélas ! abandonnées depuis longtemps, elles sont désertes aujourd'hui (1).

« Sa joie tomba et son front se rembrunit ; puis il fit chanter une de ses chanteuses, et l'on entendit ceci :

[Basît'] Si tu veux voir un homme patient ne plus se contenir, regarde l'état où se trouvent les vestiges (de la demeure de sa bien-aimée).

« Cette confirmation donnée à ses noirs pressentiments altérait et rembrunissait encore son visage. Par son ordre, une autre chanteuse commença :

[Basît'] Je n'ai, hélas ! pas de richesses à distribuer aux hommes de talent qui sont dans le besoin. Devoir m'excuser auprès de ceux qui s'adressent à moi est le pire de mes malheurs.

« Alors, dit Ibn el-Lebbâna, je réparai les choses en me levant et disant :

[Basît'] Puisse cet asile de la générosité n'être pas détruit ! Puisse Dieu ne pas disperser l'ensemble de mérites héréditaires (que tu représentes) ! Un palais est un palais, mais elle est plus remarquable la noblesse de l'édifice qui a pour colonnes Rechîd et Mo'tadd, — où demeure un prince dont le trône domine les Gémeaux, où habite un autre prince qui marche dans la voie du bon combat. Comment douter de la solidité d'un empire qui étend sa main droite sur l'Orient et sa gauche sur l'Occident ? Au feu de la guerre, les yeux de l'un étincellent ; à entendre la calomnie, le front de l'autre se plisse.

---

(1) C'est là le début du poème de Nâbigha Dhobyâni (*Chrestomathie* de Sacy, II, 404). Dozy a donné dans les *Scriptorum arabum loci de Abbadidis* (t. II, pp. 32-45 ; III, pp. 194-195) le texte des extraits d'Ibn el-Athîr relatifs aux Abbadides, avec la traduction des vers qui y sont cités.

« Cela le réconforta et lui rendit son affabilité, bien que mon expression « un palais est un palais » en dît autant que les allusions faites par les autres. Par son ordre, on continua de chanter, et quelqu'un dit :

[T'awîl] Après avoir tout terminé à Mina et quand il ne nous resta plus qu'à brider nos montures.....

« Nous restâmes alors convaincus que cette série de présages aurait pour suite maints changements ».

Quand Yoûsof ben Tâchefîn fut décidé à conquérir l'Espagne, il se rendit de Merrâkech à Ceuta, où il s'installa et d'où il expédia par le détroit des troupes commandées par Sîr ben Aboû Bekr et d'autres officiers. La première conquête fut celle de Murcie et de son territoire, d'où l'on chassa Aboû 'Abd er-Rah'mân ben T'âhir qui y commandait ; de là, on marcha sur Xativa et Dénia, qui furent aussi conquises. Valence, [P. 126] dont les Francs s'étaient autrefois rendus maîtres après sept ans d'attaques incessantes, fut évacuée par eux quand ils apprirent la victoire de Zellâk'a, et les musulmans la réparèrent et s'y installèrent de nouveau ; elle aussi devint à ce moment un territoire almoravide. Quant à Grenade, elle avait passé entre leurs mains à la suite de l'affaire de Zellâk'a. On marcha ensuite sur Séville, où El-Mo'tamid ben 'Abbâd, qui y régnait, fut serré de très près ; les habitants se défendirent avec acharnement, et El-Mo'tamid déploya une vaillance, une vigueur, une force de résistance telles qu'on n'avait rien vu d'approchant : il s'exposait dans les occasions les plus désespérées et s'en tirait toujours à force de bravoure et d'impétuosité. Mais « quand le temps est venu, rien ne sert plus ».

Les Francs ayant appris l'arrivée des troupes almoravides en Espagne et redoutant, si elles restaient victorieuses, de les voir se tourner contre eux, réunirent une

armée considérable pour prêter aide à El-Mo'tamid. Mais dès que le général almoravide, Sîr ben Aboû Bekr, fut informé qu'ils s'avançaient, il quitta Séville pour marcher contre eux, et il les battit, puis revint continuer le siège de cette ville. Les attaques continuèrent jusqu'au 20 redjeb de cette année (7 sept. 1091), jour où un assaut plus meurtrier permit aux Almoravides d'entrer dans la ville par la rivière : tout fut livré au pillage, absolument rien ne fut laissé aux habitants, qui, dépouillés même de leurs vêtements, sortaient de chez eux n'ayant que leurs mains pour couvrir leur nudité ; les patriciennes furent réduites en captivité, les femmes subirent les derniers outrages. El-Mo'tamid fut fait prisonnier avec tous ses enfants des deux sexes, après avoir été dépouillés de tout ce qui leur appartenait, à ce point qu'on ne leur laissa pas de quoi manger. On dit qu'El-Mo'tamid livra la ville sous promesse d'obtenir quartier, et qu'après avoir écrit dans ce sens et en avoir fait dresser acte, il avait fait jurer qu'il lui serait accordé la vie sauve, ainsi qu'à sa famille et à ses serviteurs, et que tous ses biens lui seraient laissés. Mais, après la reddition de Séville, ce traité ne fut pas respecté : ses biens furent pillés, lui-même fut emprisonné et envoyé en captivité avec ses enfants dans la ville d'Aghmât [au Maroc], où ils furent traités par leur vainqueur d'une façon inouïe et telle qu'on ne la verra jamais que [P. 127] chez un être qui se délecte dans sa propre turpitude. En effet, il les retint en prison sans leur donner de quoi vivre, si bien que les filles d'El-Mo'tamid durent se mettre à filer pour gagner de quoi s'entretenir ; leur père a parlé de cela dans des vers que je citerai plus loin. Cela témoigne de la bassesse de sentiments et de l'abus de pouvoir de Yoûsof. Aghmât est une ville située au pied d'une montagne proche de Merrâkech. En racontant la mort d'El-Mo'tamid en 488, il sera parlé suffisamment de sa situation.

« J'allai, dit Ibn el-Lebbâna, visiter El-Mo'tamid à

Aghmât, et je lui récitai en entrant une poésie où il est dit :

[Khafîf] Je n'appelle pas ce lieu une prison, mais un péricarde dont tu es le cœur. Les fleurs séjournent d'abord dans leur enveloppe, puis en sortent pour être cueillies. Si la lune est obscurcie par des nuages, cela ne veut pas dire qu'elle soit éclipsée ! De même, tu es une perle de vertus que la fortune a recouvertes de coquillages ; cette (humble) demeure renferme un être généreux, tout comme des jarres (communes) contiennent un vin exquis. Tu es le Temple (la Ka'ba) du mérite autour duquel, si je le pouvais, je ferais des tournées sans cesse renouvelées.

« Nous eûmes, continue-t-il, des entretiens plus agréables que les frivoles conversations d'une amie, plus désirables que les baisers d'une maîtresse, preuves plus sûres de sa bonté que n'est le crépuscule de l'aurore » (1).

Quand El-Mo'tamid et les siens furent faits prisonniers, ses deux fils, El-Fath' et Yezîd, furent exécutés par le bourreau sous ses yeux, fait au sujet duquel il s'exprime ainsi :

[T'awîl] On me conseille la patience ! Et comment en avoir ? Je pleurerai et je ferai pleurer les autres tant que je vivrai. Tu m'as, ô Fath', ouvert une porte de miséricorde, tout comme Yezîd a augmenté auprès de Dieu ma part de la récompense céleste ! La fortune vous a enlevés, et je ne suis pas mort ! On m'appelle un homme de parole, et pourtant j'ai là agi sans loyauté ! Mais si vous pouviez revenir, vous demanderiez, en me voyant captif, à retourner sous la terre humide. O Aboû Khâlid ! tu m'as laissé en héritage une tristesse éternelle ! O Aboû Naçr ! depuis que tu m'as dit adieu, l'aide divine m'a abandonné !

[P. 128] Pendant sa captivité, El-Mo'tamid recevait de toutes parts des lettres en prose et en vers écrites par des gens distingués, qui compatissaient à sa douleur et

(1) Cette citation figure aussi dans Noweyri (ap. *Abbad.*, II, 137).

adressaient au sort et aux contemporains des reproches justifiés par l'infortune d'un homme tel que lui Voici entre autres ce que lui adressa 'Abd el-Djebbâr ben Aboû Bekr ben H'amdîs (1), qui fait allusion à leur départ de Séville pour Aghmât :

[T'awîl] Le sort, qui fait choir les hommes généreux, s'est abattu sur toi ; tu subis l'infortune qu'autrefois tu détournais d'autrui. Les glaives avaient beau être mâles ; restés au fourreau et sans frapper, ils se sont conduits en femmes. Quand vous êtes partis, emportant dans vos mains la générosité elle-même, et alors que les montagnes de votre pouvoir s'écroulaient par la base, je me suis écrié : Voilà le jour du jugement dernier ! Voilà que les montagnes elles-mêmes se mettent en marche ! (2).

Son poète Ibn el-Lebbâna dit encore à ce sujet :

[Basît'] Matin et soir le ciel déplore la chute de ces éminents princes 'Abbâdides, de ces montagnes dont les bases ont été détruites et qui constituaient autant de sommets élevés sur la terre. Dans le refuge qu'ils occupaient est entré le malheur en dépit des serpents et des lions qui en disputaient l'entrée. Dans ce temple saint que peuplaient tant d'espoirs, il n'y a plus maintenant ni citadin ni paysan (3).

Quand l'armée conquérante en eut fini avec les princes d'Espagne et se fut rendue maîtresse de leurs territoires, Yoûsof les envoya dans son royaume du Maghreb, où il les tint isolés les uns des autres : « Lorsque les rois entrent dans une ville, ils y exercent des ravages et font

---

(1) Ibn Khallikân a écrit la vie de ce poète (II, 160) ; voir aussi les mss 2327 de Paris, f. 74, et 3331, f. 20. Ses œuvres poétiques ont été publiées par C. Schiaparelli, Rome, 1897.

(2) Allusion au Koran, LXXXI, 3, et à deux montagnes du territoire de la Mekke. Ces vers se retrouvent dans Ibn Khallikân (II, 161 ; III, 192).

(3) Merrâkechi cite aussi ces vers (trad., p. 123), de même qu'Ibn Khakân (ap. *Abbad.*, I, 60).

de ses plus considérables citoyens les plus misérables (Koran, XXVII, 34). »

Après avoir conquis Séville, Sîr alla assiéger Alméria, qui avait pour maître Mohammed ben Ma'n ben Çomâdih', qui disait à son fils : « Nous n'aurons rien à redouter des Almoravides tant qu'El-Mo'tamid sera à Séville ». Mais en apprenant la conquête de Séville et le sort de son prince, il mourut de chagrin et de tristesse ; après quoi son fils le *h'âdjib* s'embarqua avec sa famille et toutes ses richesses et se rendit auprès des Benoû H'ammâd, chez qui il trouva un bienveillant accueil.

'Omar ben el-Aft'as, seigneur de Badajoz, était un de ceux qui avaient prêté secours à Sîr contre El-Mo'tamid (1). Comme, après la prise de Séville, il était retourné chez lui, [P. 129] Sîr marcha contre lui, le battit, s'empara de ses possessions, le fit prisonnier, lui et son fils El-Fad'l, et les mit à mort l'un et l'autre. Quand 'Omar vit les préparatifs de l'exécution, il demanda à être tué après son fils, pour que cette souffrance lui fût comptée dans l'autre vie, et l'on se rendit à son désir. Sîr mit ensuite la main sur tous ses trésors et ses biens.

Il ne restait plus que les Benoû Hoûd, dont les possessions étaient à l'est de l'Espagne, mais il ne les attaqua pas. Le prince alors régnant était El-Mosta'în billâh ben Hoûd, un de ces vaillants dont la réputation est proverbiale, qui avait préparé tout ce qu'il fallait pour soutenir un siège et qui avait accumulé à Roût'a (Rueda), place forte presque inexpugnable, des provisions pour plusieurs années (2). D'autre part il était craint de ses sujets et avait toujours, même avant que Yoûsof attaquât l'Espagne, envoyé des présents à ce prince et entretenu avec lui des relations ininterrompues. Celui-ci lui en savait gré, si bien qu'en mourant il recommanda

(1) Voir *H. des Musulm. d'Esp.*, IV, 243.

(2) *Ibid.*, 246.

à son fils ‘Ali ben Yoûsof de ne pas entamer d'hostilités contre le territoire des Benoû Hoûd : « D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sont des braves qui te séparent de chrétiens nos ennemis ».

Conquête de la Sicile par les Francs (1)

En 484 (22 fév. 1091) les maudits Francs conquirent toute la Sicile, puisse Dieu rendre cette île à l'Islâm et aux musulmans! En 388 (2 janv. 998), l'émir qui gouvernait cette île, Aboû 'l-Fotoûh' Yoûsof ben ‘Abd Allâh ben Moh'ammed ben Aboû 'l-H'oseyn, qui tenait sa nomination de l'Alide El-‘Azîz, prince d'Égypte et d'Ifrîkiyya, fut frappé d'une hémiplégie qui lui paralysa entièrement le côté gauche et affaiblit le côté droit. Il se fit alors suppléer par son fils Dja‘far, et il continua ainsi de tenir le pays et de gouverner sagement jusqu'en 405 (1er juil. 1014). Alors se révolta contre Dja‘far son frère ‘Ali, que soutenaient des Berbères et des esclaves noirs; mais Dja‘far envoya de la capitale contre lui un corps d'armée *(djond)*, qui attaqua le rebelle le 7 cha‘bân (30 janv. 1015) et lui tua quantité des nègres et des Berbères qui l'avaient suivi, tandis que le reste s'enfuit; ‘Ali lui-même fut fait prisonnier et exécuté par ordre de Dja‘far. Cette exécution du coupable suivit de huit jours sa révolte et fut très pénible à son père. Dja‘far rendit alors un ordre d'exil contre [P. 130] tous les Berbères qui habitaient l'île, et ils furent en conséquence déportés en Ifrîkiyya ; il fit en outre massacrer tous les noirs sans exception, et recruta dès lors son *djond* exclusivement chez les Siciliens. Mais la diminution de l'armée (permanente) alluma les convoitises des habitants contre les chefs, et bientôt éclata un soulèvement des insulaires,

---

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca*, I, 442.

qui l'expulsèrent, lui enlevèrent le pouvoir et méditèrent de le mettre à mort. La cause de ce mouvement était qu'il avait nommé pour les administrer un homme qui les exploitait, prélevait la dîme sur leurs récoltes et traitait avec mépris leurs chefs et leurs maires; d'autre part, Dja'far lui-même se montrait impérieux et orgueilleux à l'égard de ses propres frères. Le résultat fut que, au moment où il ne se doutait de rien, les habitants de Palerme, grands et petits, marchèrent contre lui et l'assiégèrent dans son palais, en moh'arrem 410 (8 mai 1019). Ils étaient tout près de s'emparer de sa personne quand son père Yoûsof, pour qui ils avaient de l'affection, se fit porter en litière au-devant d'eux et s'entremit pour les ramener à de meilleurs sentiments. Les assiégeants se mirent à pleurer en le voyant dans ce triste état de santé, lui exposèrent ce qu'ils avaient à souffrir de son fils Dja'far et lui demandèrent de le remplacer par son autre fils Ah'med, connu sous le nom d'El-Akh'al. Yoûsof fit le changement qu'on lui demandait, mais comme il craignait qu'ils ne tentassent quelque chose contre Dja'far, il le fit embarquer pour l'Égypte, puis lui-même en fit autant. Ils emportèrent avec eux 670,000 dinars, et Yoûsof, qui avait eu treize mille juments sans parler des mulets et autres bêtes de somme, n'avait plus, quand il mourut en Égypte, qu'une seule monture.

Quant à El-Akh'al, il se mit à exercer le pouvoir résolûment et avec zèle : il leva des combattants et lança contre les pays chrétiens des colonnes qui y mirent tout à feu et à sang et en rapportèrent du butin et des prisonniers; toutes les forteresses appartenant aux musulmans de Sicile reconnurent son autorité. Mais cet émir avait un fils du nom de Dja'far, par qui il se faisait suppléer pendant ses absences, et qui agissait tout autrement que son père. Plus tard, El-Akh'al convoqua les habitants de la Sicile et leur dit : « Je voudrais vous débarrasser de ces Africains qui prennent avec vous leur part dans

ce pays qui vous appartient, et pour cela les chasser ». Mais sur la réponse qu'ils lui firent que, par suite des alliances contractées entre eux, tous ne faisaient qu'un même peuple, il les congédia, pour ensuite s'adresser aux Africains, à qui il tint le même langage. Ceux-ci ayant accepté ses propositions, il les réunit autour de lui et exempta leurs propriétés d'impôts tandis qu'il les faisait payer aux Siciliens. Alors quelques-uns de ces derniers se rendirent auprès d'El-Mo'izz ben Bâdîs pour se plaindre de ce qui leur arrivait, ajoutant qu'ils voulaient être ses sujets immédiats, sans quoi ils livreraient le pays [P. 131] aux chrétiens. A la suite de cette démarche, qui eut lieu en 427 (4 nov. 1035), il envoya des troupes commandées par son fils 'Abd Allâh, qui entra à Palerme et assiégea El-Akh'al dans le quartier dit El-Khâliça (1). Les Siciliens eux-mêmes n'étaient pas d'accord, car certains voulaient soutenir El-Akh'al ; mais ce chef fut tué par ceux qui avaient provoqué la venue d''Abd Allâh ben el-Mo'izz. Les dissensions ne firent alors qu'augmenter, et des reproches furent adressés à ceux qui soutenaient 'Abd Allâh : « C'est contre vous-mêmes que vous avez appelé un étranger ; tout cela, par Dieu ! ne peut pas bien finir ! » On arrêta alors de combattre les troupes d'El-Mo'izz, et les deux partis réunis les attaquèrent, les battirent et leur tuèrent huit cents hommes, de sorte que les vaincus se rembarquèrent pour l'Ifrîkiyya.

Les Siciliens prirent alors pour chef H'asan eç-Çamçâm, frère d'El-Akh'al ; mais tout tomba dans le désordre, les gens les plus vils exercèrent le pouvoir, chacun se déclara indépendant dans sa ville et on expulsa Eç-Çamçâm (de la capitale) : le k'â'id 'Abd Allâh ben Menkoût proclama son indépendance à Mâzara, à Trapani et autres lieux ; le k'â'id 'Ali ben Ni'ma, connu sous le

---

(1) Ce quartier de la ville, encore dénommé la Kalsa de nos jours, est longuement décrit dans la *Biblioteca* d'Amari, trad., I, 12.

nom d'Ibn el-H'awwâs, à Castrogiovanni, à Girgenti et autres lieux; Ibn et-Thimna, qui épousa la sœur du précédent, à Syracuse et à Catane. Or ce dernier, ayant eu un jour une discussion avec sa femme, en vint à échanger avec elle de graves injures, et comme il était ivre il lui fit ouvrir les veines des deux bras pour la laisser ainsi mourir; mais Ibrâhîm, fils d'Ibn et-Thimna, accourut en apprenant ce qui se passait, et les soins des médecins qu'il appela purent rendre ses forces à la malheureuse. Le lendemain matin, son père, regrettant l'acte qu'il avait commis, invoqua son état d'ivresse pour s'excuser auprès de sa femme, qui feignit de lui pardonner. Quelque temps après, elle obtint de lui la permission d'aller voir son frère Ibn el-H'awwâs, et Ibn et-Thimna envoya en même temps à celui-ci les dons et cadeaux d'usage. Mais elle raconta à Ibn el-H'awwâs le traitement qu'elle avait subi : ce chef jura de ne pas la laisser retourner auprès de lui, et en effet il refusa de la rendre aux messagers envoyés par son époux pour la réclamer. Alors Ibn et-Thimna, qui commandait à la plus grande partie de l'île et au nom de qui se faisait la *khotba* dans la capitale, rassembla ses troupes et alla assiéger Ibn el-H'awwâs à Castrogiovanni; mais celui-ci fit une sortie, lui livra une bataille où il resta vainqueur et le poursuivit jusqu'auprès de Catane; il ne revint sur ses pas qu'après avoir tué un très grand nombre des fuyards.

[P. 132] En présence du complet désarroi de ses troupes, Ibn et-Thimna eut, — ainsi le voulait Dieu —, la diabolique inspiration de chercher secours auprès des infidèles, et il se rendit à Mileto, qui était au pouvoir des Francs depuis l'attaque qu'avait dirigée contre elle Bardwîl le Franc (1), que nous avons racontée sous l'année 372, et où les Francs sont encore installés maintenant. Il alla trouver Roger le Franc, qui régnait alors

(1) Lisez Othon II, voir ci-dessus.

dans cette ville et avait avec lui des guerriers de sa nation, et lui offrit de faire passer l'île sous son pouvoir. Comme il lui était objecté qu'il s'y trouvait un *djond* considérable qu'on ne pourrait arriver à soumettre, il répondit que ceux qui le composaient étaient divisés entre eux, mais qu'il avait l'oreille du plus grand nombre et qu'auprès d'eux ses ordres ne rencontreraient pas d'opposition. En conséquence, en redjeb 444 (oct.-nov. 1052), les chrétiens se mirent en campagne avec lui et, sans rencontrer de résistance, s'emparèrent de toutes les régions par où ils passèrent. Il les mena alors vers Castrogiovanni, et le blocus de cette place commença; Ibn el-H'awwâs tenta une sortie qui ne réussit pas, car les Francs le mirent en déroute, et il dut rentrer dans la place. Puis les envahisseurs s'éloignèrent de là, mais pour continuer de s'avancer dans l'île, et ils se rendirent maîtres d'une foule d'endroits, qu'abandonnèrent alors beaucoup de savants et de gens vertueux qui y habitaient. Une troupe de musulmans de Sicile se rendit auprès d'El-Mo'izz ben Bâdîs pour lui exposer l'état misérable où se trouvaient réduits leurs compatriotes par suite des conquêtes considérables des Francs dans l'île. A la suite de leur démarche, ce prince fit équiper une flotte importante où il embarqua des guerriers et des provisions. Mais on était dans la saison d'hiver, et ces navires, partis pour Pantellaria, furent surpris par une tempête où la plupart firent naufrage et à laquelle un petit nombre seulement put échapper. Le départ de cette flotte fut pour El-Mo'izz une cause d'affaiblissement et servit d'autant la cause des Arabes, qui finirent par le dépouiller de ses états. Les Francs purent alors tout à leur aise, et sans que personne les empêchât, conquérir la plus grande partie de l'île, tandis que le prince d'Ifrîkiyya tâchait de tenir tête aux Arabes.

Temîm, qui succéda à son père El-Mo'izz, mort en 453 (25 janv. 1061), envoya aussi en Sicile une flotte et des

troupes commandées par ses deux fils Ayyoûb et ʿAli : le premier débarqua avec les troupes dans la capitale, tandis que le second débarqua à Girgenti. Ensuite Ayyoûb se transporta à Girgenti même, où ʿAli (surnommé) Ibn el-H'awwâs le fit installer dans son propre palais et lui envoya de nombreux présents. Mais l'amour que conçurent les habitants pour le nouveau-venu, excita la jalousie d'Ibn el-H'awwâs, qui leur écrivit d'avoir à l'expulser. [P. 133] Son ordre étant resté sans effet, il marcha à la tête de son armée contre Ayyoûb, dont les Girgentins embrassèrent le parti ; ils combattirent avec lui Ibn el-H'awwâs, qui périt, dans la lutte, d'une flèche lancée au hasard, et l'armée proclama roi Ayyoûb. Il s'éleva ensuite entre les habitants de la capitale et les esclaves noirs de Temîm des querelles qui aboutirent à un véritable combat, et, la mésintelligence ne cessant de s'accroître, Ayyoûb et son frère ʿAli se rembarquèrent pour l'Ifrîkiyya en 461 (30 oct. 1068) ; nombre des principaux Siciliens et des marins partirent avec eux, de sorte que les Francs ne rencontrèrent plus aucun obstacle et s'emparèrent de l'île entière. Seules Castrogiovanni et Girgenti leur résistèrent et furent bloquées par eux : les musulmans qui s'y trouvaient furent réduits à la dernière extrémité, et le manque absolu de vivres les contraignit à se nourrir de cadavres. Girgenti dut se rendre la première; Castrogiovanni résista trois ans encore, au bout desquels la situation devint si pénible que les habitants durent aussi rendre leur ville aux Francs en 484 (22 fév. 1091).

Roger devint ainsi le roi de l'île entière et y installa les Roûm et les Francs à côté des musulmans, mais sans laisser aux habitants ni bain, ni boutique, ni moulin. Ce prince mourut ensuite, antérieurement à l'année 490 (18 déc. 1096), et eut pour successeur son fils, qui portait aussi le nom de Roger. Celui-ci, suivant l'usage des princes musulmans, prit des aides de camp, des chambellans, des écuyers, des huissiers, etc., con-

trairement à la coutume des Francs, chez qui tout cela n'est pas connu. Il établit un bureau des réclamations, auquel s'adressaient ceux qui avaient à se plaindre de quelque abus, et où il rendait la justice, au besoin contre ses propres enfants. Il traita généreusement les musulmans, leur accorda ses faveurs et les défendit contre les Francs, ce qui lui gagna l'amour des fidèles. Il équipa une flotte considérable qui conquit les îles situées entre la Sicile et Mehdiyya, c'est-à-dire, par exemple, Malte, Pantellaria, Djerba, Kerkenna, et étendit ainsi son pouvoir jusqu'au littoral de l'Ifrîkiyya. Nous dirons ailleurs la suite de son histoire.

[P. 136] Combat entre les Francs et les musulmans à Jaën

En 485 (11 fév. 1092), Alphonse [VI], à la tête de ses soldats et de ses bandes, fit une incursion contre Jaën. Les musulmans marchèrent contre lui, et une bataille sanglante s'engagea ; d'abord battus, les fidèles, grâce à l'aide divine, revinrent à la charge et battirent leurs ennemis en leur tuant beaucoup de monde. Alphonse seul put se sauver avec quelques-uns des siens. Cette bataille est une des plus célèbres de celles qui sont postérieures à l'affaire de Zellâk'a, et de nombreuses poésies y font allusion.

[P. 164] Entrée en Ifrîkiyya d'une troupe de Turcs ; ce qu'il en advint

En 488 (10 janv. 1095), le Turc Châhmelik (1) s'empara par trahison de Yah'ya ben Temîm ben el-Mo'izz ben Bâdîs.

(1) Dans le *Bayân* (I, 310 ; trad. fr., p. 450), où les faits qui suivent sont racontés plus brièvement, le nom de ce Turc est écrit Châbmâlik. Ibn Khaldoûn n'en parle pas.

Ce Châhmelik, qui était le fils d'un émir turc des pays d'Orient, dut quitter son pays à la suite de quelque affaire, et émigra en Égypte à la tête d'une troupe de cent cavaliers. Il y fut reçu avec distinction par El-Afd'al, *émir el-djoyoûch*, qui lui concéda des fiefs et lui donna de l'argent. Puis il fut exilé à la suite de certaines circonstances, et il dut s'enfuir avec ses compagnons ; leur bande réussit cependant à se procurer des armes et des chevaux, et se dirigeant du côté du Maghreb arriva à Tripoli. Les habitants de cette ville, peu satisfaits de leur gouverneur, chassèrent celui-ci et introduisirent les nouveau-venus, de sorte que Châhmelik devint émir de cette place. Mais Temîm, ayant appris cet événement, fit bloquer la ville par ses troupes, et les Turcs furent réduits à l'extrémité, si bien que les assiégeants restèrent vainqueurs. Châhmelik alors se rendit avec eux à Mehdiyya, et Temîm, enchanté du renfort que lui fournissait cette troupe de Turcs, disait qu'il lui était né cent enfants dont il saurait employer les services. Tout, en effet, réussissait à ces Orientaux. Néanmoins, au bout de peu de temps, des faits survinrent qui modifièrent les dispositions de Temîm à leur égard, et Châhmelik, qui était un homme rusé et méchant, s'en aperçut. Sur ces entrefaites, Yah'ya, fils de Temîm, ayant entrepris une partie de chasse avec une troupe de grands, au nombre d'une centaine de cavaliers, emmena avec lui Châhmelik, car il n'avait pas tenu compte des recommandations de son père Temîm de tenir ce chef à l'écart. La poursuite du gibier les ayant entraînés un peu loin, Châhmelik s'empara par trahison du jeune prince et l'emmena, avec ceux des compagnons de celui-ci dont il put se rendre maître, vers la ville de Sfax. A cette nouvelle, Temîm monta à cheval et expédia à leur poursuite des troupes qui, d'ailleurs, ne les atteignirent pas, et Châhmelik put gagner Sfax avec Yah'ya ben Temîm. Alors le chef de cette ville, H'ammoû [ben Melîl], qui s'était antérieurement mis en état de rébellion contre

Temîm, se porta à cheval au-devant du prisonnier, puis mit pied à terre pour marcher auprès de lui à pied ; il lui embrassa la main, lui donna des marques de respect et se déclara son serviteur. Pendant les quelques jours que Yah'ya passa à Sfax, son père ne dit pas un mot de lui ; il l'avait auparavant choisi comme héritier présomptif, et pendant cette détention il le remplaça en cette qualité par un autre de ses fils, nommé Mothenna.

Ensuite H'ammoû, prenant peur pour lui-même et craignant que le *djond* et les habitants ne se soulevassent avec Yah'ya pour mettre celui-ci sur le trône, écrivit à Temîm pour lui demander l'échange des Turcs et de leurs enfants (restés à Mehdiyya) contre Yah'ya. Le père de celui-ci adhéra, [P. 165] non sans quelque difficulté, à cet arrangement, mais après que Yah'ya l'eut rejoint, il le tint pendant quelque temps à l'écart ; cependant son mécontentement disparut ensuite, et il le traita de la même manière qu'auparavant. Après cela, Temîm équipa un corps d'armée où figurait Yah'ya et qui marcha contre Sfax ; cette place fut prise après un blocus par terre et par mer qui dura deux mois, et les Turcs, qui s'y trouvaient réduits à l'extrémité et se voyaient les plus faibles, s'en retirèrent pour se rendre à Gabès (1).

La rentrée en faveur de Yah'ya auprès de Temîm fut un coup sensible pour l'autre fils de ce dernier, Mothenna, qui fut envahi par la jalousie et ne cacha pas ses sentiments. Temîm, mis au courant de certains faits qui modifièrent les sentiments qu'il avait pour lui, le fit expulser de Mehdiyya avec sa famille et ses partisans, et Mothenna s'embarqua pour Sfax. Sur le refus que lui opposa le gouverneur de cette place de le laisser débarquer, il gagna Gabès, où se trouvait un émir du nom de Mekken

(1) « En 493 (16 nov. 1099), Temîm s'empara de Sfax et força Hammoû à chercher un asile auprès de Megguen-Ibn-Kâmel, émir de Gabès. » (*Berbères*, II, 38). Le *Bayân* dit de même (I, 311 ; trad., 451) ; cf. *infra*, p. 512.

ben Kâmil Dehmâni (1), qui le reçut et le traita avec honneur. Mothenna lui exposa les avantages d'une attaque à tenter avec lui contre Sfax et Mehdiyya, au sujet desquelles il alluma ses convoitises, et s'engagea à subvenir aux dépenses du *djond*. En conséquence, Mekken réunit tout ce qu'il put de guerriers et s'avança contre Sfax en compagnie de Mothenna, ainsi que du Turc Châhmelik et des compagnons de celui-ci. Ils commencèrent donc l'attaque de cette place, au secours de laquelle Temîm envoya un *djond* armé à la légère. Les assiégeants reconnurent qu'ils ne pourraient emporter cette ville et se retirèrent pour se porter contre Mehdiyya, qu'ils commencèrent à attaquer. Yah'ya ben Temîm, qui dirigeait la défense, déploya beaucoup d'énergie, de bravoure, de décision et d'habileté, si bien que les assaillants n'arrivèrent à aucun résultat et durent s'en aller comme ils étaient venus. Mais Mothenna avait dissipé l'argent et les richesses qu'il avait, tandis que la situation de Yah'ya avait grandi et faisait de lui l'homme désigné.

[P. 170] **Mort d'El-Mo'tamid ben 'Abbâd**

En 488 (10 janv. 1095) mourut ce prince, alors emprisonné à Aghmât dans le Maghreb, après qu'il eut perdu ses possessions en 484 (22 fév. 1091) et sans qu'il eût jamais recouvré sa liberté. Il était un des ornements de son époque par sa magnanimité, sa science, sa bravoure, sa supériorité en toutes choses. Son histoire est connue de tous, et les souvenirs qu'il a laissés sont colligés dans des recueils. Il est auteur de beaux vers, parmi

(1) Ce nom est défiguré en Mekîn ben Kâmil Dehesmâni dans le texte de Tornberg, en Medjal ben Kâmil dans le *Bayân* (*l. l.*). Je l'ai restitué d'après Ibn Khaldoun, II, 24, 35, 38, etc. ; *infra*, p. 512

lesquels ceux qu'il fit après la perte de son royaume et pendant sa captivité :

[Kâmil] Le malheur a dégaîné contre moi, et son épée a brisé la solide cuirasse qui couvrait mon corps. Un sort funeste a employé l'épée pour frapper ceux-là mêmes qui espéraient employer le glaive pour réaliser leurs vœux. Vous qui espérez voir nos dons se continuer, cessez de les attendre, car la Fortune nous a attaché les mains (1).

Voici en quels termes il parle ailleurs de la chaîne qui lui attachait le pied :

[T'awîl] On dirait d'un serpent qui s'enroule autour de ma jambe, qui lui monte dessus en y imprimant la morsure de ses dents avides Et c'est moi cependant dont la générosité élevait les hommes au ciel, moi dont l'épée les envoyait aux enfers (2)!

Parlant d'une fête il s'exprime ainsi :

[Basît'] Autrefois j'assistais joyeux aux fêtes, mais maintenant je suis semblable à l'esclave et captif à Aghmât. La fortune, qui autrefois t'obéissait, t'a maintenant soumis à toutes les volontés d'autrui. Quiconque désormais vivra joyeux sur le trône ne devra sa joie qu'à de vains rêves (3).

Pendant sa captivité, son poète Aboû Bekr ben el-Lebbâna venait le voir et lui récitait des poésies louangeuses, non pour solliciter ses dons, mais pour lui témoigner sa reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de lui. Après sa mort, ce littérateur vint un jour de fête, alors que chacun était à visiter les tombes des siens, se placer sur le tombeau du prince et se mit à réciter à haute voix les vers que voici :

---

(1) On retrouve aussi ces vers dans la *Kharîda* d''Imâd ed-Dîn (ap. *Abbad.* I, 395).

(2) Voir aussi *Abbad.*, I, 59.

(3) Voir *ibid.;* Ibn Khallikân, III, 195.

[Kâmil] Roi des rois! m'entends-tu et puis-je te parler? Ou bien e malheur t'empêche-t-il de me répondre? Tes palais étant vides et ta présence faisant défaut aux fêtes que tu y donnais autrefois, je suis venu ici pour m'incliner humblement sur cette terre et réciter mon poème sur ta tombe (1).

[P. 171] Il continua à débiter sa poésie pendant que tous les assistants l'entouraient en pleurant. — Si nous disions toutes les vertus et les mérites de ce prince, le récit en serait long, et nous en resterons là.

[P. 175] Temîm se rend maître de Gabès

En 489 (30 déc. 1095), Temîm ben el-Mo'izz se rendit maître de Gabès, d'où il chassa son frère ʿAmr (2). Il y avait dans cette ville (en qualité de chef), un homme du nom de K'âd'i ben Ibrâhîm ben Oulmouya (3), après la mort de qui les habitants mirent à leur tête 'Amr ben el-Mo'izz, dont l'administration fut tyrannique. K'âd'i ben Ibrâhîm n'obéissait pas à Temîm, qui le laissait faire, et 'Amr suivit l'exemple d'insoumission de son prédécesseur. Alors Temîm fit marcher des troupes contre son frère pour lui enlever cette place; et comme un courtisan lui faisait observer qu'après avoir laissé K'âd'i sans l'inquiéter, il faisait au contraire attaquer 'Amr, il répondit: « Quand il n'y avait dans cette ville qu'un garde sorti de notre corps d'esclaves noirs, sa disparition nous touchait peu; mais aujourd'hui il n'est

(1) Voir *Abbad.*, I, 71, et Ibn Khallikân, III, 196, où ces vers, souvent reproduits, sont attribués à Aboû Bah'r Yoûsof ben 'Abd eç-Çamad, poète dont le nom figure aussi dans le ms 2327 de Paris, f. 177.

(2) Ce nom est orthographié *'Omar* par le *Bayân* (I, 311) et par Ibn Khaldoûn (II, 24 et 35).

(3) Cette orthographe est celle d'Ibn Khaldoûn *(l. l.)*; le texte d'Ibn el-Athîr présente des variantes.

pas tolérable qu'il y ait un fils d'El-Mo'izz à Mehdiyya et un autre à Gabès ».

La conquête de cette ville a donné lieu à une *kaçîda* célèbre d'Ibn Khat'îb Soûsa, qui commence ainsi :

[Kâmil] La fortune, qu'on pouvait croire revêche, a montré son sourire quand tu as conquis Gabès à la pointe de ton glaive. Tu n'as, Dieu le sait, fait que reprendre les fruits des arbres que ton père avait plantés ; c'est de celui qui prononce le prône appuyé sur le bleu de l'acier que les cimes du pays sont les épousées. Réjouis-toi, ô Temîm ben el-Mo'izz, d'une attaque qui met tout Gabès à ta disposition. Combien, en fuyant, les ennemis n'ont-ils pas laissé de palais, de demeures, d'habitations et de salons! Tel un cœur rempli d'envies suggérées par Satan les voit toutes mises en fuite par l'arrivée de la Vérité.

[P. 185] **Conquête d'Antioche par les Francs** (1)

C'est à l'année 478 (28 avril 1085) qu'il faut faire remonter l'apparition de la puissance des Francs, le développement de leur influence, les attaques qu'ils dirigèrent contre les pays musulmans et les conquêtes partielles qu'ils y firent. C'est ainsi que, on l'a vu, ils conquirent Tolède et d'autres villes d'Espagne. Ensuite ils passèrent en 484 (22 fév. 1091) en Sicile et conquirent cette île, ce que nous avons raconté ; de là ils gagnèrent les côtes d'Ifrîkiyya et y firent des conquêtes qui leur furent ensuite enlevées. Ils obtinrent encore des succès ailleurs, ainsi qu'on le verra.

En 490 (18 déc. 1096), ils marchèrent contre la Syrie, à la suite des circonstances que voici. Leur roi Bardewîl (2), parent du roi franc Roger qui s'était rendu maître de la

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 450) et dans la collection des *Historiens arabes des Croisades*, I, 189.

(2) Cette déformation du nom de Beaudouin est souvent employée à tort par les Arabes, ainsi qu'on l'a vu déjà.

Sicile, après avoir réuni des forces considérables, [P. 186] écrivit à Roger qu'il avait fait ces grands armements pour aller le trouver, passer ensuite en Ifrîkiyya pour conquérir ce pays et ainsi devenir son voisin. A cette nouvelle, Roger réunit ses compagnons et tint conseil avec eux : « Par l'Évangile, répondirent-ils, ce projet est excellent pour nous et pour lui, car alors ces pays deviendront chrétiens ». Alors Roger, levant le pied, lâcha un gros pet en disant : « Par ma religion, voilà qui vaut mieux que tous vos discours ! — Et comment cela ? — Eh bien ! quand ces troupes seront arrivées, il me faudra faire face à des dépenses considérables et fournir les vaisseaux nécessaires pour les transporter, elles et mes propres soldats, en Ifrîkiyya. S'ils en opèrent la conquête, ce sera pour eux-mêmes, et c'est de Sicile qu'ils tireront les vivres, et alors je perdrai les sommes que je retire chaque année de la vente des récoltes. S'ils échouent, ils reviendront ici, et j'aurai à souffrir de leur présence. D'autre part, Temîm me reprochera ma déloyauté et la rupture de notre traité, de sorte que l'amitié et les relations actuellement existantes entre nous seront rompues. Or l'Ifrîkiyya reste là à notre portée, et nous pourrons, quand nous serons assez forts, la conquérir nous-mêmes ». Il fit donc appeler le messager de Bardewîl et lui fit cette réponse : « Si vous voulez faire la guerre aux musulmans, le mieux est de faire la conquête de Jérusalem et de l'arracher de leurs mains, pour ainsi vous couvrir de gloire. Mais quant à l'Ifrîkiyya, je suis lié à ce pays par des serments et des engagements ». Alors les Francs dirigèrent leurs armements contre la Syrie, etc.

[P. 191] En 491 (8 déc. 1097), Temîm ben el-Mo'izz ben Bâdîs conquit les îles de Djerba et de Kerkenna, ainsi que la ville de Tunis (1). L'Ifrîk'iyya fut ravagée par une grande disette qui coûta la vie à beaucoup de monde.

(1) Ces trois noms figurent, sans variantes, dans notre texte, et il en est de même chez Noweyri (ap. *Berbères*, II, 24 n.). Il est aussi

[P. 202] **Conquête de Sfax par Temîm ben el-Mo'izz**

En 493 (16 nov. 1099), Temîm ben el-Mo'izz fit la conquête de Sfax. En effet, l'ancien chef de cette ville H'ammoû [ben Melîl] s'en était de nouveau rendu maître, et son influence s'était accrue par la présence dans son entourage d'un ancien secrétaire d'El-Mo'izz, qui s'était rendu auprès de lui et était devenu son vizir. Cet homme, par sa prudence et son habile politique, avait affermi le pouvoir et accru l'autorité de H'ammoû. Temîm le lui fit demander pour le reprendre à son service et tenta par ses promesses et par de grands efforts de se concilier la bonne volonté du chef de Sfax, mais sans y parvenir. Alors Temîm fit bloquer cette ville par un corps d'armée dont, d'après ses ordres, le général dévasta et incendia les environs, et abattit tous les arbres, moins cependant ceux qui appartenaient à ce vizir, contre lesquels aucune hostilité ne fut dirigée et qu'on s'efforça de protéger. Ces procédés, si différents de ceux qu'on pratiquait pour les autres propriétaires, excitèrent les soupçons de H'ammoû, qui fit exécuter son vizir. Mais alors ses affaires périclitèrent, et les assiégeants ayant pris possession de la ville, H'ammoû en sortit et se rendit auprès de Mekken ben Kâmil Dehmâni, chez qui il s'installa et où, généreusement traité par ce chef, il resta jusqu'à sa mort (1).

[P. 286] En 499 (12 sept. 1105), arriva à Baghdâd un membre de la famille des Almoravides, princes du Gharb, qui fut accueilli avec honneur. Il était accom-

question de ces conquêtes dans le *Bayân* (I, 311), où Dozy a voulu chercher, dans le nom estropié de Tunis, une localité de Inounès ينونس qui figure d'ailleurs dans le *Merâcid* (*Corrections*, etc., p. 30).

(1) Il a été plus haut (p. 506) question de ces événements.

pagné d'un autre Almoravide qu'on appelait *le juriste*, qui, dans la grande mosquée du palais, fit un sermon moral auquel assista beaucoup de monde et où il parla le visage voilé, sans qu'on vît autre chose que ses yeux. Cet Almoravide avait combattu aux côtés de l'*émir el-djoyoûch* Ibn el-Afd'al, dans la bataille livrée par celui-ci en Égypte aux Francs, et y avait déployé une grande valeur. Il se rendit à Baghdâd parce que les Maghrébins, qui avaient la pire opinion des Alides régnant en Égypte, évitaient, pour se rendre en pèlerinage, de passer par ce dernier pays ; or l'*émir el-djoyoûch* Bedr, père d'El-Afd'al, après avoir vainement tenté de les ramener et n'avoir pas réussi à se les concilier, ordonna l'exécution de ceux qui tombaient entre ses mains. Mais son fils El-Afd'al, après son arrivée au pouvoir, les traita au contraire avec bonté et demanda à ceux qui se trouvaient à sa portée de lui donner leur aide pour combattre les Francs. Celui dont nous parlons était de ce nombre, et comme les rapports qu'il avait eus avec les Égyptiens lui faisaient craindre de retourner dans sa patrie, il se rendit d'abord à Baghdâd, puis retourna à Damas ; il n'y eut pas de rencontre entre les Égyptiens et les Francs à laquelle il n'assistât, et il trouva la mort du martyr dans un de ces combats. C'était un homme brave, téméraire et aventureux (1).

[P. 287] **Mort de Yoûsof ben Tâchefîn et avènement de son fils 'Ali**

En 500 (1er sept. 1106) mourut Yoûsof ben Tâchefîn, Prince des fidèles *(emîr el-moslimîn)*, qui régnait dans le Gharb et en Espagne. La conduite de ce prince était louable, il était bon, juste, ami des gens de religion et de science dont il suivait les conseils. Après avoir, nous

(1) Cet alinéa figure dans les *Hist. arabes des croisades*, I, 238.

l'avons dit, conquis l'Espagne, il rassembla les juristes, sur qui il étendit ses bienfaits et qui lui dirent que son autorité, pour devenir obligatoire pour tout le monde, devait émaner du khalife. Il envoya en conséquence au khalife El-Mostaz'hir billâh, Prince des croyants, un ambassadeur chargé de nombreux présents et porteur d'une lettre où, après avoir exposé les conquêtes [P. 288] que Dieu lui avait permis de faire en pays franc et parlé du triomphe qu'il comptait procurer à l'Islâm, il demandait son investiture pour ces régions. On lui expédia des bureaux du khalifat ce qu'il demandait, en le nommant Prince des fidèles et lui envoyant des robes d'honneur, ce qui lui causa une joie extrême. C'est lui qui bâtit la ville de Merrâkech pour les Almoravides.

Il régna jusqu'à sa mort, survenue en 500 (1er sept. 1106), et eut pour successeur son fils 'Ali ben Yoûsof, qui porta aussi le titre de Prince des fidèles (1), et qui renchérit encore sur les honneurs que rendait son père aux gens de science et sur la déférence qu'il avait pour leurs avis. Si l'un d'eux lui donnait quelque avertissement, il l'écoutait humblement et s'y conformait ; toujours il agissait de même.

Yoûsof ben Tâchefîn était doux, magnanime, pieux et bon ; il aimait les gens de science et de religion et leur confiait des postes administratifs ; il était indulgent et savait pardonner les fautes les plus graves. Ainsi trois individus vinrent ensemble demander l'un mille dinars pour se livrer au commerce, le second un poste de gouverneur, et enfin le troisième lui demanda sa propre femme, originaire des Nefzâwa, qui était des plus belles et exerçait une grande influence politique. Le prince se fit amener les trois solliciteurs et accorda ce qu'ils demandaient aux deux premiers ; puis, s'adressant au troisième : « Qu'est-ce, ignorant que tu es, qui a pu te

(1) Cette première partie du chapitre a été publiée dans les *Hist. ar. des croisades*, t. I, 239.

pousser à m'adresser une demande irréalisable? » Il l'adressa ensuite à sa femme, qui fit installer le solliciteur dans une tente où, pendant trois jours, elle lui fit quotidiennement porter de la nourriture, toujours la même. Elle se le fit alors amener, et lui demanda ce qu'il avait mangé pendant cette période : « Toujours la même chose, dit-il. — Eh bien! répondit-elle, toutes les femmes sont toujours la même chose. » Puis elle lui fit donner de l'argent et des vêtements, et le remit en liberté.

[P. 314] **Mort de Temîm ben el-Mo'izz d'Ifrîkiyya et avènement de son fils Yah'ya** (1)

En 501, au mois de redjeb (février-mars 1108), mourut Temîm ben el-Mo'izz, prince énergique, brave, intelligent, très instruit, d'un caractère doux et étendant son indulgence jusqu'aux fautes les plus graves. Il était également poète habile; et, la guerre ayant éclaté entre deux groupes d'Arabes, les 'Adi et les Riyâh, l'un de ces derniers fut tué, puis la paix se conclut sans qu'il fût vengé; ce qui donna lieu à Temîm, car leur arrangement était nuisible et à lui et à ses états, de composer des vers où il poussait les Riyâh' à réclamer vengeance :

[Wâfir] Quand le sang des vôtres a humecté la terre, n'y a-t-il donc parmi vous personne qui en puisse demander satisfaction? Sus, Ghânem, et toi aussi Salem! Si vous êtes des lâches, vos anciens n'étaient pourtant pas des gens vils! Vous vous êtes endormis sans réclamer vengeance, comme si toute grandeur avait disparu de chez vous! Pour atteindre ce but vous n'avez pas réduit vos lances en miettes, vous n'avez ni ébréché ni même dégaîné vos glaives!

(1) La plus grande partie de ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des croisades,* t. I, p. 252-254.

Les frères du mort ainsi cinglés tuèrent à leur tour un chef des ‘Adi, ce qui eut pour suite de sanglants combats où beaucoup d'hommes restèrent sur le terrain et dont l'issue fut l'expulsion des ‘Adi de l'Ifrîkiyya.

On raconte que Temîm, après avoir acheté une esclave fort cher, apprit que celui qui l'avait vendue était fou du chagrin de s'être séparé d'elle. Il fit alors venir cet homme auprès de lui, tandis qu'il renvoyait dans la demeure du vendeur la jeune fille avec un approvisionnement considérable de vêtements, de vases d'argent et d'autres matières, de parfums, etc. ; après quoi il congédia cet homme, qui ne savait rien de ce qui s'était passé et qui, en rentrant chez lui, tomba évanoui de joie en retrouvant la jeune fille et ce riche attirail. Il recouvra ensuite ses sens, mais le lendemain rapporta au palais le prix de vente et tous les objets envoyés avec l'esclave. Temîm lui adressa des reproches et lui fit remporter le tout.

Il entretenait dans le pays, pour se tenir au courant de ce qui se passait, des gens [P. 315] grassement payés qui le renseignaient sur les actes de ses fonctionnaires, de manière à empêcher toute injustice. Un très riche marchand de Kayrawân se trouvant un jour avec d'autres hommes de sa profession, se borna, tandis que ceux-ci prononçaient le nom de Temîm en faisant des vœux pour lui, à citer le nom d'El-Mo‘izz, père de Temîm, en l'accompagnant de la formule *que Dieu ait pitié de lui !* sans qu'il dît rien de Temîm lui-même. Ce dernier, l'ayant fait appeler au palais, l'interrogea : « T'ai-je fait quelque injustice ? — Non, dit l'autre. — Ou bien est-ce quelqu'un de mes fonctionnaires ? — Non plus. — Pourquoi donc hier t'es-tu laissé aller à me blâmer ? » Comme le marchand restait muet : « Si je ne craignais, reprit le prince, d'être accusé d'en vouloir à ta fortune, c'est ta vie que je prendrais ! » Et le faisant légèrement souffleter sous ses propres yeux, il le

relâcha. Cet homme alla retrouver ses compagnons, qui l'attendaient et qui l'interrogèrent : « On ne divulgue pas, dit-il, les secrets des rois, » phrase qui devint proverbiale en Ifrîkiyya (1).

Temîm mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans, après un règne de quarante-six ans dix mois et vingt jours ; il laissait plus de cent fils et soixante filles. Il eut pour successeur son fils Yah'ya ben Temîm, né à Mehdiyya le 26 dhoû 'l-hiddja 457 (27 nov. 1065), et alors âgé de quarante-trois ans six mois et vingt jours. En montant sur le trône, ce prince fit de grandes largesses, et il exerça un gouvernement bienfaisant à l'égard de ses sujets (2).

Conquête du fort de Clypea par Yah'ya

Yah'ya ben Temîm ayant succédé à son père dépêcha un important corps d'armée contre Clypea, l'une des plus solides forteresses d'Ifrîkiyya. Le siège en fut poussé de très près et sans interruption jusqu'à ce qu'elle fût prise, après quoi il la fortifia encore. Son père Temîm avait cherché, sans y réussir, à en faire la conquête. Le succès accompagna toujours les armes de Yah'ya, dont jamais les troupes ne furent mises en déroute.

[P. 331] En 502 (29 août 1108) (3) arrivèrent à Mehdiyya

(1) Voyez aussi les appréciations que font de ce prince le *Bayân* (I, 312 ; trad., 453) et Ibn Khallikân (I, 281).

(2) Ibn Khallikân a consacré un long article biographique à ce prince (IV, 95).

(3) L'attentat contre Yah'ya serait de 507 d'après Ibn Khallikân (IV, 97), de 509 d'après le *Bayân* (I, 314, qui fait mourir ce prince des suites de ses blessures). La date de 509 est unanimement donnée comme étant celle de sa mort, qui aurait été subite d'après Ibn Khallikân, Ibn el-Athîr et Ibn Khaldoûn (II, 25).

trois étrangers qui écrivirent à Yah'ya ben Temîm, émir de cette ville, qu'ils pratiquaient l'alchimie et qui furent appelés par lui pour qu'ils lui montrassent quelque opération de leur art. Ils annoncèrent qu'ils allaient faire des lingots d'or, et le prince, après avoir fait préparer les instruments, etc., nécessaires, s'assit auprès d'eux en compagnie de deux de ses intimes, le *chérif* Aboû'l-H'asan ['Ali] et Ibrâhîm, chef de son armée. [P. 33:] Quand les alchimistes virent tout le monde sorti du laboratoire, ils se précipitèrent sur eux : l'un frappa Yah'ya à la tête, mais son poignard ayant porté sur l'étoffe enroulée autour du turban ne fit aucun mal, et Yah'ya, lançant à son agresseur un coup de pied qui le jeta sur le dos, atteignit une porte qu'il referma sur soi. Le second des étrangers frappa et tua le *chérif;* mais le k'â'id Ibrâhîm, saisissant son épée, fondit sur les alchimistes, et les gens de Yah'ya, entendant les cris poussés, accoururent et massacrèrent les malfaiteurs, qui étaient vêtus à l'espagnole. Des habitants de la ville, qui portaient le même genre de vêtements, furent aussi massacrés, et il fut rapporté à l'émir Yah'ya que quelqu'un les avait vus chez El-Mok'addem ben Khalîfa. De plus il se présenta cette coïncidence que l'émir Aboû' l-Fotoûh' ben Temîm, frère de Yah'ya, se présenta au palais à la même heure, à la tête de ses compagnons en armes ; on ne le laissa pas pénétrer, mais l'émir Yah'ya tint pour assurée la complicité de ces deux hommes. Il fit appeler El-Mok'addem ben Khalîfa et le fit tuer par ses neveux à titre de vengeance, car ce personnage avait massacré leur père. De plus il chassa l'émir Aboû' l-Fotoûh' et sa femme Bellâra, fille d'El-K'âsim ben Temîm et cousine du prince, et les mit sous bonne garde à K'açr Ziyâd, entre Mehdiyya et Sfax. Cet internement dura jusqu'à la mort de Yah'ya, dont le fils 'Ali, monté sur le trône en 509 (26 mai 1115), embarqua Aboû' l-Fotoûh' et sa femme

Bellâra pour l'Égypte. Les exilés y débarquèrent à Alexandrie, ainsi que nous le raconterons (1).

[P. 336] En 503 (30 juillet 1109), Yah'ya ben Temîm, prince d'Ifrîkiyya, équipa une flotte de quinze galères (*chînî*) qu'il envoya contre le pays chrétien. Elle se heurta à la flotte chrétienne, qui était considérable, et qui s'empara à la suite d'un combat de six galères musulmanes. Après cet échec, les troupes de Yah'ya n'en subirent plus aucun autre ni sur terre ni sur mer (2).

Il envoya son fils (3) Aboû'l-Fotoûh' en qualité de gouverneur à Sfax, dont la population se révolta, pilla le palais de ce prince et songea même à le massacrer. Mais Yah'ya recourut sans se lasser à la ruse et parvint à semer la discorde parmi eux et à les tourner les uns contre les autres, si bien qu'il parvint à les dominer. Il jeta en prison les (principaux), mais sans leur ôter la vie, et il leur pardonna leurs fautes.

[P. 344] **Défaite des Francs en Espagne**

En 505 (9 juillet 1111), Alphonse, roi franc de Tolède, attaqua les possessions musulmanes d'Espagne dans l'espoir de s'en rendre maître. Il réunit des troupes très nombreuses, car son appétit était excité par la mort de

---

(1) On peut comparer la version que donne de ces évènements Ibn Khallikân (IV, 100), qui parle également de ce passage d'Ibn el-Athir.

(2) Les sept lignes qui précèdent figurent dans la *Biblioteca*, I, 452, et dans les *Hist. ar. des croisades*, I, 275.

(3) Ailleurs aussi il est dit « son fils » (*Bayân*, trad., I, 456, n. 2 ; à la p. 457, on lit El-Fotoûh ; *Berbères*, II, 25). Peut-être s'est-il fait une confusion entre deux Aboû'l-Fotoûh', l'un frère, l'autre fils de Yah'ya. C'est en 508, d'après le *Bayân*, que Yah'ya nomma au gouvernement de Sfax son fils 'Ali, lequel, d'après Ibn el-Athir, se serait donc aussi appelé Aboû'l-Fotoûh, de même qu'un de ses oncles ; cf. Ibn el-Athir, *infrà*, trad. du texte, XI, 93.

Yoûsof ben Tâchefîn. A l'annonce de cette attaque, 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn s'avança à la tête des troupes locales et de ses propres soldats contre l'agresseur, et lui livra une bataille des plus acharnées où la victoire resta de son côté. Les chrétiens mis en déroute tombèrent victimes d'un massacre qui fut terrible, beaucoup furent faits prisonniers, et un butin qui dépassait toute énumération devint la proie des vainqueurs. A la suite de cette affaire, la peur envahit le cœur des Francs, qui s'abstinrent de nouvelles attaques, et Alphonse humilié dut reconnaître que [P. 345] ces régions avaient un chef en état de les défendre et de repousser ses agressions.

[P. 359] Mort de Yah'ya ben Temîm; avènement de son fils 'Ali

En 509 (26 mai 1115) mourut subitement, le jour de la Fête des sacrifices (24 avril 1116), Yah'ya ben Temîm. Un astrologue qui avait dressé son horoscope lui avait prédit que ce jour-là constituait pour lui un moment critique et lui avait déconseillé de monter à cheval dans cette période. Aussi resta-t-il chez lui tandis que ses enfants et ses courtisans se rendaient au *Moçalla ;* la prière achevée, ils revinrent auprès de lui pour lui présenter leurs salutations et leurs souhaits ; des lecteurs et des poètes se firent entendre, après quoi on se retira pour aller manger. Yah'ya passa par une autre porte pour participer au repas, mais il n'avait fait que trois pas quand il tomba mort. On fit venir de Sfax, où il était, son fils 'Ali pour lui confier le pouvoir. Yah'ya fut enterré dans le palais, et son cadavre fut ensuite transporté dans le mausolée *(torba)* de Monastir. Il était âgé de cinquante-deux ans et quinze jours et avait régné huit ans cinq mois et vingt-cinq jours ; il laissa trente

enfants (1). ‘Abd el-Djebbâr ben Moh’ammed ben H’amdîs le Sicilien a dit dans un poème où il déplore la mort de ce prince et adresse des souhaits à son fils à l’occasion de son avènement :

[Basît’] L’épée n’est pas rengaînée qu’une autre lame est mise au jour, une lune ne se cache pas sans qu’une autre apparaisse. La mort de Yah’ya a entraîné avec elle celle de tous ses sujets, qui sont rappelés à la vie par la venue d’‘Ali, et qui, s’ils ressuscitent de joie de voir régner celui-ci, étaient au tombeau du chagrin de la mort de celui-là. [P. 390] Le trône sourit de l’arrivée d’‘Ali à la place qu’il mérite, mais a l’œil plein des larmes dont son père est la cause, car du chagrin causé par la perte de celui-ci les vertus ont déchiré leurs vêtements, les astres brillants ont à tous les horizons versé des pleurs. Mais ces manifestations sont peu de chose pour un prince tel qu’Ibn Temîm, car nul chagrin, si grand qu’il soit, ne sera ce qu’il devrait être. L’astre indicateur (de l’événement) paraît, et Yah’ya meurt ! car la mort n’oublie ni ne pardonne.

Yah’ya pratiquait la justice à l’égard de ses sujets, avait une administration ferme, s’occupait lui-même de tout, était plein de pitié pour les malades et les pauvres, à qui il faisait d’abondantes aumônes, accordait sa faveur aux hommes de science et de talent, était versé dans les traditions, l’histoire et la médecine (2). Il était beau de visage, avait les yeux gris et était plutôt grand.

‘Ali, quand il fut définitivement installé sur le trône, dirigea une expédition maritime contre l’île de Djerba, dont les habitants se livraient à la piraterie et s’emparaient des marchands (3). Il les serra de si près que, réduits à l’extrémité, ils durent reconnaître son autorité

(1) Ce commencement de chapitre figure dans les *H. ar. des cr.*, I, 299. Le fragment qui suit, jusqu’à la fin des vers d’Ibn H’amdîs, se retrouve dans la *Biblioteca* (I, 452).

(2) Cette portion de l’alinéa est reproduite dans les *H. ar. des cr.*, I, 300.

(3) Cette expédition contre Djerba eut lieu en 510, d’après le *Bayân* (I, 316 ; trad. fr., 458).

et s'engager à renoncer à leurs déprédations et à laisser la mer libre. Moyennant quoi il n'exigea pas d'eux autre chose, et dès lors les voyageurs purent employer la voie maritime sans courir aucun danger.

[P. 365] Conquête du Djebel Ouselât et de Tunis

En 510 (15 mai 1116), les troupes d'ʿAli ben Yah'ya assiégèrent la ville de Tunis, où se trouvait Ah'med ben Khorâsân ; les habitants furent réduits à l'extrémité et le chef qui y commandait dut accepter les conditions que lui imposa l'assiégeant (1).

En la même année aussi, il conquit le Djebel Ouselât (2), situé en Ifrîkiyya et qui est une position très forte, dont les habitants depuis fort longtemps ne cessaient de se livrer à des attaques imprévues et de dépouiller les voyageurs. En présence de cette situation, il envoya de ce côté un corps d'armée, et alors les montagnards, descendant de leurs hauteurs, livrèrent à plusieurs reprises des attaques acharnées. Alors le chef qui commandait ces troupes recourut à la ruse [P. 366] pour monter jusqu'au sommet par un chemin si difficile que personne n'aurait cru qu'il pût faire l'ascension par là. Arrivé au sommet avec un petit nombre des siens, il fut attaqué par les montagnards, mais il leur opposa une résistance acharnée, et l'arrivée successive du reste de ses troupes lui permit de les mettre en déroute et d'en faire un grand carnage. Certains se jetèrent eux-mêmes dans les précipices et se rompirent les membres, mais d'autres s'échappèrent,

---

(1) Le *Bayân* a passé sous silence cette campagne contre Tunis, qui est cependant mentionnée aussi par Ibn Khaldoûn (II, 25).

(2) Cette montagne bien connue, au sud de Tunis et non loin de Kayrawân, figure sur nos cartes sous la forme Ouselât; Edrisi en parle et écrit Wâselât (p. 139); cf *Berbères*, I, 307 n.

et un groupe assez considérable se fortifia dans un fort situé dans cette montagne. A la suite de l'investissement qui en fut fait, les réfugiés demandèrent qu'on leur envoyât des gens chargés de régler leur situation. Des Arabes et des soldats du *djond* leur furent dépêchés par le chef des assiégeants, mais les montagnards en armes les assaillirent et en tuèrent une partie ; les autres purent se réfugier dans la partie supérieure de la citadelle et appeler leurs frères d'armes. Ainsi avertis, ceux-ci commencèrent d'attaquer, et les montagnards eurent à faire face à ceux qui les combattaient par en haut comme à ceux qui arrivaient par en bas. Ils durent alors se rendre, et ils furent tous massacrés.

[P. 370] **Siège de Gabès et de Mehdiyya**

En 511 (4 mai 1117), 'Ali ben Yah'ya équipa une flotte par laquelle il fit investir Gabès. Le seigneur de cette ville, Râfi' ben Mekken [P. 371] Dehmâni avait fait construire sur le littoral un bâtiment destiné à transporter les marchands en mer, vers la fin du règne de l'émir Yah'ya, qui, fidèle à son habitude de laisser-faire, n'y avait pas mis opposition. Mais 'Ali étant monté sur le trône après son père Yah'ya, prit mal la chose, disant que nul habitant d'Ifrîkiyya ne pouvait lui faire concurrence pour la mise en circulation des navires marchands. Alors Râfi', craignant les obstacles que pourrait lui susciter 'Ali, se réfugia auprès du maudit Roger, roi franc de Sicile, pour implorer son aide. Roger lui promit de le secourir et de l'aider à faire voyager son bâtiment , et il expédia sur le champ une flotte à Gabès. Celle-ci ayant passé par Mehdiyya, 'Ali put s'assurer de l'accord existant entre les deux chefs, auquel il n'avait jusqu'alors pas voulu croire, et il fit aussitôt partir derrière elle sa propre flotte, de sorte que l'une

et l'autre arrivèrent simultanément à Gabès. La présence des flottes musulmane et franque fit que le chef de Gabès n'expédia pas son navire. Alors les bâtiments francs se retirèrent, tandis que ceux d'‘Ali soumirent à un siège rigoureux Râfi‘ enfermé à Gabès (1). Mais ensuite cette flotte retourna à Mehdiyya, et ce fut alors Râfi‘ qui, toujours en insurrection, rassembla les tribus arabes et alla camper sous les murs de Mehdiyya ; puis cherchant à tromper ‘Ali, il lui fit dire qu'il était venu pour faire sa soumission et lui demanda d'envoyer des négociateurs pour conclure la paix, tandis que ses actes démentaient ses paroles. ‘Ali, sans lui répondre quoi que ce soit, commanda une sortie qui fut exécutée avec une vigueur inouïe : ses troupes repoussèrent les assaillants jusque dans leurs tentes et y arrivèrent elles-mêmes. Alors les femmes se mirent à pousser des cris retentissants, et leurs manifestations ramenèrent les Arabes au combat, de sorte qu'une sanglante mêlée s'engagea et ne fut interrompue que par l'arrivée de la nuit ; un grand nombre des partisans de Râfi‘ avaient mordu la poussière, tandis qu'un seul fantassin du *djond* d'‘Ali avait été tué. Les troupes de ce dernier firent encore une autre sortie, où l'acharnement ne fit qu'augmenter et où elles eurent le dessus. Alors Râfi‘, voyant son impuissance, s'éloigna nuitamment de Mehdiyya et se dirigea sur K'ayrawân, dont les habitants lui refusèrent l'entrée ; il ne put y pénétrer qu'à la suite de combats qui durèrent un petit nombre de jours. Des troupes envoyées de Mehdiyya par ‘Ali l'y assiégèrent, et il dut en sortir pour retourner à Gabès. Ensuite plusieurs des principaux d'Ifrîkiyya, Arabes et autres, demandèrent la paix à ‘Ali, qui d'abord s'y refusa, mais qui finit cependant par conclure un traité avec eux.

---

(1) Ce commencement de chapitre, jusqu'à cet endroit, figure dans la *Biblioteca*, I, 454. Le *Bayân* (I, 316 ; trad., 459) parle aussi des sièges de Gabès et de Mehdiyya, sans allusion à l'intervention de Roger. Cf. *Berbères*, II, 25.

[P. 372] **Brouille entre Roger et ‘Ali ben Yah’ya** (1)

Entre Roger de Sicile et l’émir ‘Ali, il existait une solide amitié qui dura jusqu’au jour où le premier prêta, comme nous l’avons dit, aide à Râfi‘; mais à partir de ce moment chacun tourna le dos à l’autre. Ensuite Roger employa en s’adressant à son ancien ami des expressions de mauvais goût, qui ne firent qu’augmenter leur mésintelligence; enfin l’envoi par Roger d’une lettre grossière amena une rupture complète, et ‘Ali, prenant des mesures de défense, donna l’ordre de remettre sa flotte en état et de l’approvisionner pour attaquer son ennemi; de plus il écrivit aux Almoravides de Merrâkech pour, de concert avec eux, envahir la Sicile. Alors Roger renonça à ses projets.

[P. 392] **Hostilités entre les Almoravides et les Cordouans**

En 513 (13 avril 1119) ou, selon d’autres, en 514 (1er avril 1120), il y eut des hostilités entre les troupes d’‘Ali ben Yoûsof et les Cordouans. Ce prince avait nommé gouverneur de la ville Aboû Bekr Yah’ya ben Rawwâd, dont un esclave noir, au jour de la Fête des victimes et alors que les habitants étaient en train de s’amuser, mit la main sur une femme pour s’en emparer. Cette femme invoqua le secours des musulmans, qui lui prêtèrent main-forte, et de là surgit une vive échauffourée entre les nègres et les habitants, qui se batti-

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca,* I, 455. Voir aussi les termes dans lesquels s’expriment, au sujet de cette affaire, le *Bayân* (I, 316; trad., 460) et l’*H. des Berb.* (II, 26).

rent tout le jour et ne se séparèrent qu'à cause de l'obscurité qui les surprit. Le gouverneur Aboû Bekr fut informé de ce qui se passait; il reçut la visite des hommes de loi et des principaux habitants, qui lui exposèrent qu'il y avait lieu de punir de mort l'un des nègres cause du tumulte. Mais il rejeta cette demande, qui ne fit qu'exciter sa colère, et le lendemain matin il se mit en mesure d'attaquer les habitants. Alors légistes, hommes de marque et jeunes gens marchèrent contre lui et le forcèrent à se retirer dans le palais, dont on entreprit le siège; on escalada les murailles, et ce ne fut pas sans peine ni dommage qu'il parvint à s'échapper, Le palais fut pillé, les demeures des Almoravides incendiées et leur contenu enlevé, et eux-mêmes chassés de la ville dans le plus misérable état. 'Ali ben Yoûsof fut impressionné par le récit de ces troubles, qu'il jugea assez importants pour qu'il se mît à réunir de nombreuses troupes de Çanhâdja, de Zenâta, de Berbères, etc., à la tête desquelles il franchit la mer en 515 (21 mars 1121) et alla mettre le siège devant Cordoue. Les habitants luttèrent avec l'énergie que leur donnait la conviction qu'ils défendaient leur vie, leurs femmes et leurs biens, de sorte que le prince consentit à engager des négociations et se borna à exiger des Cordouans [P. 393] le paiement des biens pillés sur les Almoravides. On traita sur ces bases, et la guerre prit fin.

[P. 400] **Débuts et règne de Moh'ammed ben Toûmert et d''Abd el-Mou'min** (1).

L'année 514 (1er avril 1120) vit les débuts de l'autorité du Mahdi Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben 'Abd Allâh

---

(1) De ce chapitre et des deux suivants on a inséré, j'ignore pourquoi, des extraits dans le *Rec. des hist. ar. des Croisades*, I, 333-341. Je n'ai pu tenir qu'un faible compte de cette traduction.

ben Toûmert, descendant d'ʿAli par H'asan (1). Il appartenait à la tribu Maçmoûdienne des Hergha, dans les montagnes de Soûs au Maghreb, où leur établissement avait eu lieu lors de la conquête faite par Moûsa ben Noçayr. Nous allons ici, pour ne pas couper le récit des évènements, narrer ce qui le concerne, lui et ʿAbd el-Mou'min, jusqu'à la prise de possession du Maghreb par ce dernier.

Dans sa jeunesse, Ibn Toûmert s'était rendu en Orient pour y étudier : il était juriste, homme de talent, connaissant la loi religieuse et sachant par cœur les traditions, passionné pour l'étude des principes fondamentaux (*oçoûl*) de la religion et du droit, et au courant de toutes les finesses de la langue arabe ; il était en outre pénétré de la crainte de Dieu et vivait en ascète. Il poussa son voyage jusqu'en ʿIrâk', où il vit [Aboû H'âmid] Ghazzâli et El-Kiya [Harrâsi], et rencontra Aboû Bekr T'ort'oûchi à Alexandrie (2). On dit que, au cours d'une conversation qui eut lieu entre lui et Ghazzâli touchant ce qu'il ferait au Maghreb pour conquérir le pouvoir, ce savant lui dit : « Cela ne réussirait pas dans ces régions-ci, où des gens comme nous ne laisseraient pas ainsi passer les choses ». [P. 401] Voilà ce que racontent des chroniqueurs du Maghreb, mais dans la réalité Ibn Toûmert ne se rencontra pas avec Ghazzâli.

De là il partit en pèlerinage, puis s'embarqua à Alexandrie pour regagner le Maghreb. Au cours de la traversée il ramena les passagers au bien, et les força à dire la prière et à lire le Koran. Il arriva ainsi à Mehdiyya, où régnait alors Yah'ya ben Temîm, en

---

(1) Cette généalogie est au moins douteuse, puisqu'Ibn Toûmert est Berbère; voir aussi *Berbères*, I, 252 ; II, 84 et 161 ; Merrâkechi, trad., p. 154 ; *Chronique des Almohades et des Hafcides attribuée à Zerkechi*, trad. fr., p. 1 ; Ibn Khallikân, III, 205 ; IV, 97 ; Goldziher, Z. D. M. G., t. XLI, p. 30 et s.

(2) Les biographies de ces trois savants connus figurent dans Ibn Khallikân, II, 621, 229 et 665.

l'année 505 (9 juil. 1161). Il s'installa dans une mosquée au sud du *Mesdjid es-sebt*, ayant pour tout bagage une outre et un bâton ; les habitants vinrent l'écouter à l'envi et se mirent à recevoir les leçons qu'il leur donnait sur les diverses sciences, et quand quelque fait blâmable se passait à sa portée, il le redressait et l'empêchait de se reproduire. Cela étant souvent arrivé, le prince Yah'ya le fit venir, lui et plusieurs juristes, et après s'être rendu compte de la voie qu'il suivait et l'avoir entendu parler, il lui rendit de grands honneurs et demanda sa bénédiction.

Le saint homme se rendit de là à Monastîr, où il séjourna quelque temps en compagnie de plusieurs hommes vertueux ; il passa de là à Bougie, où il continua le même genre de vie. A la suite de l'expulsion dont il fut l'objet, il gagna, non loin de là, un village du nom de Mellâla, où il rencontra 'Abd el-Mou'min ben 'Ali, dont il jugea que le talent et l'ardeur étaient de nature à faire pronostiquer qu'il percerait et pourrait exercer le pouvoir. Comme il lui demandait son nom et celui de sa tribu, il apprit que cet homme descendait de K'ays 'Aylân et appartenait à la tribu des Benoû Soleym : « C'est bien là, s'écria Ibn Toûmert, ce qu'annonça le Prophète, qu'à la fin des temps la religion trouverait un protecteur dans un homme de K'ays ; ce qu'il précisa, sur la demande qui lui fut faite, en ajoutant, de K'ays des Benoû Soleym. » Aussi fut-il bien aise d'avoir rencontré 'Abd el-Mou'min. Celui-ci était né à Tâdjra, dans la région de Tlemcen, dans la tribu 'Abid des Koumiya (1), lesquels s'étaient établis là en 180 (15 mars 796).

Tout le long de sa route le Mahdi ne cessait de s'occuper de la réforme des mœurs, et il arriva ainsi à

(1) J'ai rétabli les noms 'Abid عابد et Koumiya, pour lesquels Tornberg a lu et imprimé عائذ et كومرة (cf. *Berbères*, I, 251 ; voir aussi la biographie d''Abd el-Mou'min dans Ibn Khallikân, II, 182).

Merrâkech, capitale du Prince des fidèles Yoûsof ben 'Ali ben Tâchefîn. Il y trouva un relâchement qui dépassait tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, et multiplia encore ses efforts dans sa prédication du bien. Il réunit de nombreux adhérents, et le peuple conçut de lui une opinion favorable. Il vit un jour passer près de lui le cortège de la sœur du prince même accompagnée d'un grand nombre de jolies suivantes [P. 402] ayant toutes le visage découvert, car telle était l'habitude des Almoravides, où les hommes seuls se voilaient la face. Il blâma leur manière de faire, leur commanda de se voiler, et il se mit avec ses disciples à frapper les montures de ces femmes, si bien que la sœur du prince tomba. L'affaire fut portée par devant 'Ali ben Yoûsof, qui fit venir le perturbateur pour le faire examiner par ses légistes. Celui-ci se mit à prêcher le prince et à lui faire redouter (la colère divine), si bien qu'il provoqua ses pleurs. Aucun des légistes avec qui 'Ali voulut le faire discuter ne put réfuter les arguments invoqués par le réformateur pour justifier sa conduite. Un des vizirs d''Ali, nommé Mâlik ben Woheyb (1), dit à son maître que cet homme ne cherchait certainement pas à réformer les mœurs, mais à exciter un soulèvement pour commander quelque part, qu'il n'y avait qu'à lui infliger la peine de mort, dont il acceptait la responsabilité devant Dieu. Mais le prince n'y voulant pas consentir, le vizir lui conseilla de condamner l'agitateur à la prison perpétuelle, afin d'éviter ainsi des maux irréparables. 'Ali était disposé à adopter ce parti, mais il en fut détourné par Beyân ben 'Othmân, l'un des principaux Almoravides, et il se borna à expulser Ibn Toûmert de Merrâkech. L'exilé se rendit à Aghmât, y vécut dans la montagne et finit par arriver en 514 (1er avril 1120) à Soûs, où habitent la tribu de Hergha et d'autres tribus maçmoû-

(1) Voir sur ce personnage, *Berbères*, II, 169; *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, I, 247; Ibn Khallikân, III, 209 et II, 265; Merràkechi, p. 160; Zerkechi, p. 5.

diennes. Ces populations vinrent à lui pour entendre ses leçons ; la foule augmenta bientôt, et les chefs eux-mêmes étant venus l'écouter, il se mit à les admonester, à leur parler du règne de Dieu, à leur exposer, en regard des préceptes de l'Islâm, les changements qui y avaient été introduits sous la forme d'innovations injustes et corruptrices ; « ce qui est prescrit par la loi, continuait-il, ce n'est pas d'obéir à l'une de ces dynasties qui suivent des croyances mensongères, c'est de les combattre pour les empêcher de suivre cette voie ». Ces prédications, qui durèrent environ un an, firent de ses contribules, les Hergha, ses adhérents, qu'il dénomma Unitaires *(mowah'h'idoûn)* ; il leur dit que le Prophète avait annoncé l'arrivée du Mahdi qui devait faire régner la justice sur toute la terre, et qui devait se manifester dans le Maghreb el-Ak'ça. Dix hommes se levèrent alors, parmi lesquels 'Abd el-Mou'min, et, lui disant que ces conditions n'existant que chez lui, il était bien le Mahdi, ils lui prêtèrent serment en cette qualité.

Ces faits, étant venus à la connaissance du Prince des musulmans, provoquèrent l'envoi d'une armée almoravide vers les montagnes où se trouvait Ibn Toûmert, qui, quand il sut qu'elle approchait, dit à ses partisans : « C'est à moi qu'en veulent ces soldats, et je crains qu'il n'en résulte malheur pour vous ; il convient donc que je quitte votre pays pour que vous n'ayez pas à en souffrir ». Alors Ibn Toûfiyân, [P. 403] un des chefs Hergha, prit la parole : « Crains-tu quelque chose du ciel ? — Certes non, car c'est du ciel que vous viendra le secours ! — Alors, tous les mortels peuvent venir nous trouver ! » La tribu tout entière adhérant à ces paroles : « Annoncez à cette faible troupe, dit le Mahdi, l'aide divine et la victoire ; avant peu vous aurez déraciné cette dynastie et serez maîtres du pays où elle règne maintenant. » Alors, descendant de leurs montagnes, ils marchèrent contre les troupes almoravides, qui furent battues et sur qui ils firent du butin. Cette victoire, conforme à la prédic-

tion qui en avait été faite, confirma leur croyance en la mission du Mahdi, que vinrent trouver des bandes appartenant aux peuplades voisines, tant de l'Est que de l'Ouest, pour lui prêter serment de fidélité. Il reçut aussi l'adhésion d'une des plus importantes tribus, les Hintâta, chez qui il se rendit et dont il fit son (principal) appui. Sur la demande de députés venus de Tînmelel pour reconnaître son autorité, il alla se fixer dans ces montagnes et rédigea à l'usage de leurs habitants un traité sur l'unité divine et un autre sur les articles de foi; il leur prescrivit de se bien comporter les uns à l'égard des autres, de ne porter que des vêtements courts et de peu de valeur, les excitant en même temps à combattre leurs ennemis et à expulser de chez eux les méchants.

(1) Il s'installa à Tînmelel et se construisit, en dehors de la ville, une mosquée où il allait avec plusieurs de ses partisans faire les (cinq) prières quotidiennes; il rentrait en ville après la dernière prière du soir. Quand il se fut rendu compte de la multitude d'habitants de la montagne, ainsi que de la forte position de la ville, il redouta d'être abandonné par eux et les fit venir plusieurs jours sans armes, puis, par son ordre, ses partisans les assaillirent et les tuèrent par trahison dans cette mosquée même; puis il pénétra dans Tînmelel, y fit un grand massacre, réduisit les femmes en esclavage et livra la ville au pillage. Quinze mille personnes y perdirent la vie. Ayant alors partagé entre ses compagnons les terres et les maisons (des morts), il entoura Tînmelel d'une muraille et bâtit un château-fort sur la cîme d'un haut rocher. La montagne de Tînmelel était presque inabordable et renfermait des eaux courantes, des arbres fruitiers et des champs cultivés.

---

(1) Un fragment de ce chapitre, depuis ce point jusqu'à la p. 535, fin du 1er alinéa, figure dans les extraits traduits par M. de Slane (*Berbères*, II, 573-576). La présente traduction est, en quelques endroits, légèrement différente.

On raconte qu'il craignait les habitants de Tînmelel et que son attention se porta sur ce fait que beaucoup d'enfants étaient roux et avaient les yeux bleus, tandis que leurs pères étaient généralement bruns. En effet, une troupe nombreuse de mamlouks francs et roûmi, appartenant au Prince des musulmans, et qui étaient généralement roux, pénétraient une fois par an dans la montagne [P. 404] et y prélevaient ce qui leur revenait sur les sommes qui leur étaient assignées au nom du prince ; or ils s'installaient dans les demeures des habitants après en avoir expulsé les maîtres. Le Mahdi ayant demandé aux pères pourquoi ils étaient bruns tandis que leurs enfants étaient roux et avaient les yeux bleus, ils lui racontèrent la conduite des mamloûks ; et comme il leur reprocha leur lâcheté de souffrir une pareille indignité : « Mais, dirent-ils, comment donc pourrions-nous y échapper, car ils sont les plus forts? — La première fois, dit-il, qu'ils viendront comme d'habitude chez vous et qu'ils se seront dispersés dans vos demeures, chacun de vous n'a qu'à tuer son hôte ; puis, défendez votre montagne, qui est imprenable ». Ils suivirent ce conseil quand l'occasion se présenta et massacrèrent les mamlouks ; puis craignant la vengeance du Prince des musulmans, ils se retranchèrent dans leur montagne et en interceptèrent les abords, à la grande satisfaction du Mahdi. Un corps d'armée almoravide fut envoyé contre eux, les tint assiégés dans la montagne et intercepta le passage des vivres. La disette devint si grande chez les compagnons du Mahdi que le pain manqua, de sorte qu'il faisait préparer chaque jour un plat de bouillie suffisant, et chacun n'avait, pour se soutenir toute la journée, que la quantité qu'il pouvait saisir en plongeant la main une seule fois dans le plat. Alors les principaux de Tînmelel s'accordèrent pour demander la paix au Prince des musulmans, de sorte qu'Ibn Toûmert recourut à la ruse.

Un de ses affidés, Aboû 'Abd Allâh Wancherîchi,

feignait d'être idiot et de ne rien savoir du Koran ni de la science [théologique]; il bavait et avait les dehors d'un aliéné; mais le Mahdi l'avait pris en affection et estime, disant que Dieu avait sur cet homme des intentions secrètes qui se manifesteraient quelque jour. Dans la réalité, Wancherîchi avait assidûment étudié le Koran et la science [théologique], ce qui était ignoré de tous. Cela étant, en l'an 519 (6 février 1125), le Mahdi sortit un jour pour dire la prière de l'aurore et aperçut près du *mihrâb* un homme bien vêtu et parfumé, qu'il feignit de ne pas connaître. [P. 405] Il demanda son nom, et l'autre répondit qu'il était Aboû 'Abd Allâh Wancherîchi, ce qui excita l'étonnement du Mahdi. La prière terminée, il fit approcher les assistants et leur dit d'examiner si cet homme était bien Wancherîchi, ainsi qu'il le prétendait. Comme le jour paraissait, on reconnut que c'était bien lui, et il répondit au Mahdi qui lui demandait ce qui s'était passé: « Cette nuit, un ange venu du ciel m'a lavé le cœur, et Dieu m'a enseigné le Koran, le *Mowat't'â* (1), les traditions et autres sciences ». Le Mahdi se mit à pleurer et déclara vouloir le mettre à l'épreuve; l'autre se mit en effet à très bien réciter tous les passages du Koran qu'on lui demanda, de même que du *Mowat't'â* et autres traités de droit et de théologie dogmatique. Cette scène remplit les assistants d'admiration et leur inspira une haute estime pour cet homme. Alors Wancherîchi leur dit: « Dieu très haut m'a communiqué une lumière par laquelle je saurai distinguer les gens destinés au paradis d'avec les réprouvés. Il vous ordonne de faire mourir ceux-ci et de laisser ceux-là tranquilles, et en témoignage de ma véracité, il a fait descendre dans tel puits des anges qui peuvent l'attester ». Aussitôt tout le monde se rendit au puits en versant des larmes de componction, et Ibn

(1) Titre de l'ouvrage où ont été recueillies les traditions juridiques de Mâlek sur lesquelles les juristes ont fondé les traités de droit malékite.

Toûmert, s'étant placé auprès de la margelle, fit une prière et prononça ces mots : « Anges de Dieu! Aboû 'Abd Allâh Wancherîchi prétend telles et telles choses ». Alors les individus qu'il avait fait cacher dans le puits répondirent : « Oui, il a dit vrai ». Ayant reçu ce témoignage, il se tourna vers les assistants et leur dit : « Ce puits est pur et saint, car les anges y sont descendus ; aussi convient-il de le combler pour éviter qu'il y tombe aucune ordure ou qu'il soit souillé ». On y jeta donc des pierres et de la terre, et il fut bientôt comblé.

Alors Ibn Toûmert fit proclamer dans la montagne que tous les habitants eussent à se rassembler auprès du puits pour y subir un triage. Quand tout le monde fut réuni, Wancherîchi désigna ceux dont il redoutait les intentions comme réprouvés et les fit précipiter du haut de la montagne, tandis qu'il marquait comme élus, en les plaçant à sa droite, les jeunes gens sans expérience et les hommes qui n'étaient pas dangereux. Soixante-dix mille individus périrent dans cette affaire, dont la conséquence fut de rassurer Ibn Toûmert, tant pour lui-même que pour ses compagnons, et d'affermir son autorité.

Tel est le récit du *triage* que m'ont fait plusieurs Maghrebins de grand mérite ; mais d'autres m'ont raconté le même événement d'une manière différente. Selon eux, Ibn Toûmert, ayant remarqué qu'il y avait un grand nombre de malfaiteurs et de pervers parmi les montagnards, fit venir les cheykhs des tribus et leur dit : « Vous ne saurez maintenir la religion dans sa pureté et sa force sans obliger le peuple à pratiquer le bien et à éviter le mal, [P. 406] et sans expulser de chez vous les pervers. Recherchez donc tous les malfaiteurs qui se trouvent parmi vous, et défendez-leur de continuer leurs méfaits ; s'il s'en trouve qui continuent, relevez leurs noms et faites-les moi parvenir pour que je statue à leur égard. » Une première liste lui fut ainsi fournie, puis il en demanda une seconde et une troisième.

Il compara ces listes, prit note des noms qui s'y trouvaient répétés et mit cette nouvelle liste entre les mains de Wancherîchi surnommé El-Bechîr. Ayant alors convoqué une assemblée générale de toute la population, il ordonna à Wancherîchi de passer les tribus en revue et de placer à sa gauche tous les pervers, tandis que ceux dont les noms étaient omis resteraient à sa droite. Cela fait, Ibn Toumert fit lier tous ces misérables placés à gauche et les fit mettre à mort, chacun par ses propres contribules. Tel fut ce qu'on appelle *le jour du triage.*

Après avoir opéré cette sélection, Ibn Toûmert, qui vit les survivants animés de bons sentiments et tout disposés à lui obéir, forma avec les principaux d'entre eux un corps d'armée dont il confia le commandement à Aboû ‘Abd Allâh Wancherîchi et qu'il expédia vers les montagnes d'Aghmât, où se trouvaient des troupes almoravides; mais celles-ci restèrent victorieuses et tuèrent beaucoup de monde. ‘Omar Hintâti, l'un des principaux Almohades, fut blessé, et comme il restait insensible et sans pouls, on le crut mort : « Non, dit Wancherîchi, il n'est pas mort et il ne mourra qu'après avoir fait la conquête de ce pays. » Au bout de quelque temps, en effet, il rouvrit les yeux et reprit des forces, mais cela jeta le trouble parmi eux, et ils durent battre en retraite du côté d'Ibn Toûmert, qui leur adressa des exhortations et les loua de leur résistance. Après cela, il dirigea de continuelles incursions en pays musulman, mais dès qu'une armée se montrait, ses guerriers se tenaient dans la montagne, où ils étaient en sécurité.

Antérieurement déjà, le Mahdi avait divisé ses partisans par classes, dont la première, fournie par les plus nobles et les affidés les plus sûrs, s'appelait *Ayt ‘achra*, ou les *Dix*, dont le premier était ‘Abd el-Mou'min, le second, Aboû H'afç Hintâti, etc. ; la seconde, inférieure à la première et composée de chefs de tribus, s'appelait *Ayt khamsîn*, ou les *Cinquante ;* la troisième, inférieure aux deux autres, était les *Ayt sab‘în*, ou les *Soixante-dix.*

l donna à l'ensemble [P. 407] de ses compagnons et à ceux qui reconnaissaient son autorité le nom d'Almohades (*al-mowah'h'idoûn*). Mais, dans leurs récits, ce dernier nom ne s'applique qu'aux compagnons du Mahdi et à ceux de son successeur 'Abd el-Mou'min (1).

Les affaires d'Ibn Toûmert prospérèrent sans interruption jusqu'en 524 (14 déc. 1129). Il organisa alors une armée de 40,000 hommes, en grande partie fantassins, à la tête de laquelle il mit Wancherîchi et où figurait 'Abd el-Mou'min. Ces troupes marchèrent contre Merrâkech, où était le Prince des musulmans 'Ali ben Yoûsof, et l'assiégèrent de très près pendant vingt jours. 'Ali envoya alors au gouverneur de Sidjilmâssa l'ordre de lui amener de nombreux renforts. Quand cet officier fut proche de l'armée du Mahdi, la garnison de Merrâkech fit une vigoureuse sortie et attaqua les assiégeants par un autre côté ; nombre de ceux-ci furent tués, entre autres Wancherîchi, qui les commandait. Ils se rallièrent alors autour d''Abd el-Mou'min, par qui ils remplacèrent celui qui venait de tomber, et la lutte reprit et se poursuivit pendant toute la journée, si bien qu'au fort du combat 'Abd el-Mou'min dut, pour la première fois au Maghreb, dire la « prière de la peur » aux heures canoniques de midi et de trois heures. Par leur nombre et leur vigueur, les Almoravides forcèrent les Maçmoûda (Almohades) à appuyer leurs derrières sur un grand jardin — qui chez eux porte le nom de *boh'eyra* — qui se trouvait de ce côté, de sorte que l'on parle de l'*affaire du jardin*, et de l'*année du jardin ;* grâce à cette manœuvre, on n'eut plus à faire face que d'un côté. Mais quand la nuit survint, la plupart des Maçmoûda avaient mordu la poussière.

'Abd el-Mou'min avait fait inhumer Wancherîchi sitôt qu'il était mort, et comme les Maçmoûda, qui s'étaient

---

(1) Merrâkechi donne aussi des détails sur cette organisation (trad. fr., p. 289).

mis à rechercher son cadavre, ne le trouvèrent pas, ils se dirent que les anges l'avaient enlevé.

Quand la nuit fut tombée, 'Abd el-Mou'min se réfugia avec les survivants dans la montagne.

Mort du Mahdi et avènement d''Abd el-Mou'min

Le Mahdi était tombé gravement malade après le départ des troupes envoyées contre Merrâkech, et la nouvelle de leur déroute aggrava son état. Il demanda des nouvelles d''Abd el-Mou'min, et quand il sut qu'il était sain et sauf: « C'est, dit-il, comme si personne n'était mort; rien n'est perdu, et c'est à lui qu'est réservée la conquête ». Les dernières recommandations qu'il adressa à ses partisans furent de le prendre pour leur chef et d'obéir entièrement à celui qu'il appela du nom de Prince des croyants *(émir el-mou'minîn)*. Puis il mourut à l'âge de cinquante-et-un ou, selon d'autres, de cinquante-cinq ans, après avoir régné vingt ans.

'Abd el-Mou'min retourna s'établir à Tînmelel, où il s'attacha tous les cœurs par la manière dont il traita les habitants, en outre de sa générosité, [P. 408] de sa hardiesse dans les combats, de sa fermeté dans les occasions périlleuses.

En 528 (31 oct. 1133), il équipa des troupes nombreuses, à la tête desquelles il se dirigea par les montagnes jusqu'à Tâdela, dont les habitants refusèrent de le reconnaître et qui lui résistèrent les armes à la main; mais il les battit et conquit cette localité et le pays environnant. Il poursuivit sa route dans les montagnes, soumettant quiconque lui résistait, et les Çanhâdja qui habitaient ces régions élevées reconnurent son autorité.

Le prince Almoravide, qui avait d'abord désigné son fils Sîr comme héritier présomptif, fit, par suite de la mort de celui-ci, revenir son autre fils Tâchefîn de

l'Espagne, où il était gouverneur, et le désigna, en 531 (28 sept. 1136), pour son successeur. Il le mit à la tête d'une armée et l'envoya par la plaine au devant d'‘Abd el-Mou'min, qui s'avançait par la montagne, et qui, en 532 (18 sept. 1137), était sur un mont élevé du nom d'En-Nawâz'ir; Tâchefîn était dans la plaine, et les deux adversaires se harcelaient, chacun se retirant devant l'autre, sans qu'il y eût de rencontre sérieuse. C'est ce qu'on appelle l'*année d'En-Nawâz'ir*.

En 533 (7 sept. 1138), Abd el-Mou'min s'avança sous bois et par la montagne et alla installer son camp sur un sol dur et garni d'arbres dans la montagne de Kerrânt'a (1), tandis que Tâchefîn campait vis-à-vis de lui dans une plaine dépourvue de végétation, et comme on était en hiver et que depuis nombre de jours la pluie ne cessait de tomber, cet endroit était transformé en un bourbier où les chevaux enfonçaient jusqu'au garrot, tandis que les hommes ne pouvaient avancer, car toute trace de chemin avait disparu ; on devait employer le bois des lances et les pommeaux de selles pour faire du feu, et les hommes mouraient de faim, de froid et de dénûment. Au contraire, l'armée d'‘Abd el-Mou'min, installée sur un sol dur et solide, se trouvait dans de bonnes conditions et pouvait s'approvisionner.

A cette époque, ‘Abd el-Mou'min envoya à Oudjda (2), dans la région de Tlemcen, des troupes commandées par Aboû ‘Abd Allâh Moh'ammed ben Rak'wâ, l'un des *Cinquante*. Le gouverneur de Tlemcen, Moh'ammed ben Yah'ya ben Fânnou, qui eut connaissance de cette expédition, marcha contre lui à la tête des troupes almoravides, mais il fut défait et tué au lieu dit Khandak' el-Khamr; beaucoup de ses soldats périrent avec lui, et

(1) Le Merâçid (III, 483) épelle ce mot, qui est écrit dans le texte كرناطة; on le trouve orthographié كرانطة et كرنطة dans Edrisi (trad. p. 91), Ibn Haukal (p. 62) et le *Kartâs* (texte, p. 121, l. 22). Bekri ne parle pas de cette montagne.

(2) Le texte écrit à tort وجرة.

leurs dépouilles tombèrent aux mains de l'ennemi, qu ensuite se retira. 'Abd el-Mou'min se porta alors [P. 409] avec toutes ses troupes chez les Ghomâra, dont les diverses tribus le reconnurent les unes après les autres, et chez qui il passa quelque temps. Il continuait toujours de s'avancer par les montagnes, tandis que Tâchefîn dans la plaine le suivait pas à pas. Cela continua ainsi jusqu'à l'an 535 (16 août 1140) (1), où 'Ali ben Yoûsof mourut à Merrâkech et fut remplacé sur le trône par son fils Tâchefîn. Cette circonstance ne fit qu'accroître les désirs de conquête que nourrissait 'Abd el-Mou'min, mais sans le faire descendre en plaine.

En 538 (15 juil. 1143), 'Abd el-Mou'min alla assiéger Tlemcen et planta son camp sur une montagne qui domine la ville, tandis que Tâchefîn s'établit de l'autre côté. A la suite de diverses escarmouches, 'Abd el-Mou'min s'éloigna en 539 (3 juil. 1144) dans la direction de la montagne de Tâdjera (2), et il envoya 'Omar Hintâti avec des troupes contre la ville d'Oran, qui fut emportée par surprise ; mais Tâchefîn, sitôt qu'il l'apprit, se porta de ce côté, et 'Omar évacua la ville. Tâchefîn campa en dehors de la ville du côté de la mer, en ramadân 539 (comm. 24 févr. 1145). Or le 27 de ce mois, date particulièrement honorée par les Maghrebins, Tâchefîn se rendit *incognito* avec un petit nombre des siens sur une colline qui est en dehors d'Oran et qui domine la mer, au sommet de laquelle se trouve un col très vénéré parmi eux et qui sert de rendez-vous aux dévots ; il voulait, en compagnie des gens vertueux qui faisaient ce pèlerinage, attirer sur lui la bénédiction divine. Mais 'Omar ben Yah'ya Hintâti, prévenu de son projet, garnit cet oratoire de ses troupes et se rendit maître de

---

(1) Cette date de 535 est en contradiction avec celle de 537 que donnent uniformément Merrâkechi (p. 176), Ibn Khaldoûn (II, 85 et 175), le *Kartâs* (texte, p. 107), Ibn Khallikân (IV, 464) et Zerkechi (p. 8).

(2) Sur le nom de Tâdjera, voir une note dans la trad. de Merrâkechi (p. 171).

la hauteur. Tâchefîn, craignant d'être pris, sauta sur son cheval et se lança dans la direction de la mer ; il tomba d'une falaise élevée sur les rochers et y trouva la mort. Son cadavre fut relevé et mis en croix, tandis que tous ceux qui l'accompagnaient furent mis à mort.

D'après une autre version, Tâchefîn s'était dirigé vers un fort situé sur une hauteur avoisinante, où il avait un grand jardin rempli de toutes sortes d'arbres fruitiers, et il arriva à ce moment qu''Omar Hintâti, chef des troupes d''Abd el-Mou'min, envoya une troupe de cavaliers qu'il renseigna sur les faibles forces installées de ce côté (1). Les éclaireurs, qui ignoraient la présence de Tâchefîn, mirent le feu à la porte du fort, et le prince voulant fuir sauta sur son cheval, qui bondit de l'intérieur à l'extérieur des fortifications, mais tomba dans les flammes. Le cavalier fut fait prisonnier et bientôt reconnu, mais on ne put donner suite au projet de le mener à 'Abd el-Mou'min, car il s'était cassé le cou [P. 410] et mourut presque aussitôt. Il fut mis en croix. Tous ses compagnons furent tués et son armée se dispersa sans qu'il se reconstituât aucun groupe important (2). Son successeur au trône fut son frère Is'hâk' ben 'Ali ben Yoûsof (3).

'Abd el-Mou'min, à qui 'Omar fit sur le champ parvenir ces nouvelles, arriva le jour même de Tâdjera avec toutes ses troupes. Quelques débris de l'armée de Tâchefîn s'étaient réfugiés à Oran, où 'Abd el-Mou'min pénétra de vive force et où il fit un grand carnage. De là il se rendit à Tlemcen, qui se compose de deux villes

---

(1) Le récit de l'auteur n'est pas très clair par suite de l'emploi de pronoms affixes dont les antécédents ne se laissent pas facilement déterminer.

(2) La date de la mort de Tâchefîn varie d'après les auteurs : on trouve les trois dates 539, 540 et 541 ; voir Merrâkechi, trad. fr., p. 177.

(3) D'après Ibn Khaldoûn (II, 83, cf. 180), Ibrâhîm ben Tâchefîn remplaça d'abord son père, mais son incapacité le fit promptement déposer et remplacer par son oncle paternel Ish'âk' ben 'Ali.

séparées l'une de l'autre par quelques bonds de cheval *(chawt')*; dans l'une, à Tâdjerart, se trouvait l'armée musulmane, mais l'autre, qui se nomme Ak'âdîr (Agadir) et qui est de construction ancienne, refusa de se rendre, ferma ses portes et se prépara au combat. Alors Yah'ya ben eç-Çah'râwiyya, qui commandait à Tâdjerart, s'étant enfui à Fâs, 'Abd el-Mou'min s'y rendit en personne et fut reçu par les humbles offres de soumission des habitants ; mais il ne les accepta pas, et fit passer la plupart d'entre eux par les armes. Ses troupes entrèrent dans la ville, qu'il réorganisa et d'où il partit après avoir laissé un corps d'armée pour assiéger Ak'âdîr.

En 540 (23 juin 1145), il alla camper sur une colline dominant Fâs et assiégea pendant neuf mois cette ville, où se trouvait Yah'ya ben eç-Çah'râwiyya avec les soldats qui s'étaient enfuis de Tlemcen. Comme le siège se prolongeait, 'Abd el-Mou'min détourna, à l'aide d'une digue en madriers, terre, etc., une rivière qui arrose cette ville, et la transforma ainsi en un lac navigable ; puis il perça brusquement la digue, et l'irruption des eaux fit tomber les fortifications et les constructions bordant le lit de la rivière (1). Mais quand 'Abd el-Mou'min voulut pénétrer dans la ville, les habitants le combattirent encore en avant des murs, et il ne put l'occuper que difficilement et incomplètement. Le gouverneur de Fâs et des cantons qui en dépendent, 'Abd Allâh ben Khiyâr Djeyâni, d'accord avec plusieurs des principaux de la ville, écrivit à 'Abd el-Mou'min pour lui demander quartier pour les habitants, et à la suite d'une réponse affirmative, ils lui ouvrirent une des portes par où passa son armée. Quant à Yah'ya ben eç-Çah'râwiyya, il put s'enfuir à Tanger.

Cette conquête eut lieu à la fin de 540 (vers mai 1146).

'Abd el-Mou'min procéda à l'organisation de Fâs ; il fit proclamer [P. 411] que quiconque garderait des armes

---

(1) Cf. le texte du *Kartâs*, p. 123, l. 7.

ou des provisions de guerre serait passible de la peine de mort, de sorte que tout le monde vint déposer entre ses mains les objets de ce genre. Il retourna ensuite à Miknâsa, où il édicta la même mesure et où il fit tuer tous les cavaliers et soldats du *djond*.

Les troupes restées devant Tlemcen continuaient les hostilités et se servaient dans leurs opérations de siège de catapultes, de tours et de mantelets. Le siège se prolongeait depuis un an environ, et la situation finit par peser aux habitants, si bien que quelques-uns d'entre eux, à l'insu du juriste 'Othmân, qui les commandait, envoyèrent des messagers aux Almohades assiégeants et les firent pénétrer dans la ville. Personne ne se doutait de rien quand le massacre commença ; la plupart des habitants furent tués, les enfants et les femmes réduits en captivité ; d'énormes sommes d'argent et des pierreries d'une valeur inestimable constituèrent le butin. Ceux qui ne furent pas tués furent vendus à vil prix, mais cent mille personnes furent mises à mort en cette circonstance. — Il y en a qui disent qu''Abd el-Mou'-min assiégea lui-même Tlemcen, et que c'est de là qu'il partit pour se rendre à Fâs. Dieu sait la vérité.

'Abd el-Mou'min envoya à Miknâsa un parti de cavaliers qui l'assiégea quelque temps, puis les habitants demandèrent quartier, et les capitulations furent respectées. De Fâs, 'Abd el-Mou'min alla conquérir Selâ (Salé). Quelques-uns des principaux de Ceuta vinrent faire leur soumission, et il accorda quartier à cette ville. Cela se passait en 541 (12 juin 1146).

Prise de Merrâkech par 'Abd el-Mou'min (1)

Après s'être emparé de Fâs et des lieux voisins, 'Abd el-Mou'min se mit en route pour Merrâkech, capitale des Almoravides et l'une des villes les plus grandes et les

(1) Ce chapitre est traduit dans l'*Hist. des Berbères*, II, 576.

plus importantes. Ish'âk' ben 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn, qui y régnait alors, était tout jeune. En 541 (12 juin 1146), 'Abd el-Mou'min prit position pour l'assiéger à l'occident de cette ville et dressa ses tentes sur une colline, où il fit aussitôt bâtir des maisons pour s'y loger avec son armée ; il construisit aussi une mosquée, ainsi qu'une tour très élevée d'où il dominait la ville et pouvait surveiller ce que faisaient les habitants et les combats que livraient ses troupes. Pendant onze mois, celles-ci eurent à repousser de fréquentes sorties des Almoravides et leur livrèrent maints et maints combats. Les vivres commencèrent enfin à manquer chez les assiégés, et la famine ne tarda pas à se déclarer chez eux. Enfin, un certain jour il dressa une embuscade [P. 412] et donna l'ordre aux troupes embusquées d'attaquer dès que se ferait entendre le roulement du tambour, tandis que lui-même, installé dans son observatoire, dominait le lieu de l'action. A un certain moment, les Almohades feignirent de fuir devant les assiégés pour attirer ceux-ci du côté où était dressée l'embuscade. Les Almoravides étaient déjà parvenus aux murs de la ville élevée par 'Abd el-Mou'min et en avaient détruit une grande partie ; en vain les Maçmoûdites criaient à leur chef de faire donner les troupes de réserve : « Attendez, répondait-il, la venue de tous ceux qu'attirera l'espoir du butin ! » Au moment propice, le roulement du tambour donna le signal, les troupes placées en embuscade apparurent, tandis que les soi-disant fuyards, faisant volte-face, tombaient sur les Almoravides et les massacraient à leur gré ; d'autre part, une foule innombrable, dans sa hâte à fuir, s'écrasa auprès des portes.

Comme les cheykhs almoravides avaient, à cause de la jeunesse d'Ish'âk' ben 'Ali, pris en main la direction des affaires, il arriva que l'un d'eux, 'Abd Allâh ben Aboû Bekr, alla demander quartier à 'Abd el-Mou'min et lui fit connaître les points faibles des fortifications.

Cela accrut l'espoir des assiégeants, qui jetaient la désolation dans la ville à l'aide de leurs tours et de leurs catapultes ; la famine y sévissait et l'on abattait les montures pour s'en repaître. Plus de cent mille individus du commun avaient déjà succombé à la faim, et les cadavres infectaient l'atmosphère, quand un corps de troupes européennes que le gouvernement almoravide avait pris à son service, se dégoûta des fatigues d'un si long siège et livra une des portes de la ville à 'Abd el-Mou'min, contre la promesse de celui-ci qu'il leur ferait grâce. Ce fut par cette porte, appelée Bâb Aghmât, que les Almohades entrèrent, l'épée à la main, et emportèrent la ville de vive force ; tout ce qui s'y trouvait fut massacré, et l'on pénétra jusqu'au palais, d'où l'on arracha l'émîr Ish'âk' et les chefs almoravides qui s'y trouvaient. Pendant qu'on massacrait ceux-ci, Ish'âk' versait des larmes d'effroi et suppliait 'Abd el-Mou'min de le laisser vivre. Alors l'émîr Sîr ben el-H'âddj, un brave d'entre les braves, un héros réputé qui était à côté de lui les mains liées derrière le dos, se redressa et lui cracha à la figure : « Est-ce pour papa et maman que tu pleures ? s'écria-t-il ; sois ferme ! conduis-toi en homme ! Quant à cet individu, c'est un impie et un infidèle ! » Les Almohades se précipitèrent aussitôt sur lui et l'assommèrent à coups de bâton. Malgré sa jeunesse, Ish'âk' ne trouva pas grâce et eut la tête tranchée en 542 (1er juin 1147). Avec lui [P. 413] finit la dynastie Almoravide, qui avait régné soixante-dix ans et fourni quatre règnes, ceux de Yoûsof, d' 'Ali, de Tâchefîn et d'Ish'âk' (1).

Après sept jours de massacres où périrent une foule de gens, 'Abd el-Mou'min fit proclamer qu'il pardonnait aux nombreux habitants qui avaient pu se cacher. Il les sauva de la fureur des Maçmoûdites qui voulaient

---

(1) C'est en chawwâl 541 que la prise de Merrâkech et l'exécution d'Ish'âk' sont placées par Ibn Khaldoûn, le *Kartâs* et Zerkechi.

encore les massacrer : « Ce sont, dit-il, des artisans et des boutiquiers qui pourront nous être utiles ». Après avoir fait enlever les cadavres, il choisit Merrâkech comme siège de son empire. Son autorité était désormais assise, et il construisit dans la citadelle une grande mosquée d'une beauté et d'une solidité remarquables, tandis qu'il fit abattre la mosquée édifiée par Yoûsof ben Tâchefîn.

Ce dernier prince avait fort mal agi à l'égard d'El-Mo'tamid ben 'Abbâd (de Séville), qu'il emprisonna, ainsi que nous l'avons dit, et traita d'une manière indigne. Ce fut sans doute à cause de ce méfait que Dieu livra la postérité de ce monarque à un homme qui devait en tirer vengeance outre mesure. Béni soit le Souverain éternel dont le royaume ne finira jamais ! Ainsi vont les choses humaines ; fi donc du monde ! fi de lui ! Prions Dieu de couronner nos œuvres par le bonheur éternel et de faire que notre plus beau jour soit celui où nous comparaîtrons devant lui avec Mahomet et sa famille !

'Abd el-Mou'min réduit les Dokkâla

En 543 (21 mai 1148), un Almoravide se rendit chez les Dokkâla, où il fut reconnu par les tribus de ce peuple, qui se mit à faire des incursions sur le territoire de Merrâkech. 'Abd el-Mou'min, qui n'y avait d'abord attaché aucune importance, fut forcé par leur répétition fréquente de marcher contre eux en 544 (10 mai 1149), à la tête des forces les plus imposantes. A cette nouvelle, tous les Dokkâla, qui étaient réputés pour leur bravoure, se concentrèrent au nombre de 200,000 fantassins et de 20,000 cavaliers, dans un endroit du littoral très rocheux et très accidenté, où ils avaient tendu des embuscades pour inquiéter la marche de leurs adversaires. Mais 'Abd el-Mou'min eut l'heureuse chance de s'avancer contre eux par un autre côté, de sorte que les Dokkâla,

ne pouvant se servir des embuscades qu'ils avaient préparées, quittèrent cet endroit et furent jetés dans la mer l'épée dans les reins. La plupart furent massacrés, leurs chameaux, leurs moutons et tous leurs biens furent pillés, leurs femmes et leurs enfants furent réduits en esclavage, si bien que le prix de vente d'une belle jeune fille tomba à quelques dirhems. [P. 414] 'Abd el-Mou'min retourna en vainqueur à Merrâkech, et la consolidation de son autorité le fit craindre par tout le Maghreb et lui attira la soumission générale.

Prise de Cutanda

En 514 (1 avril 1120), un roi franc du nom d'Ibn Rodmîr [Alphonse le Batailleur] pénétra en Espagne et s'avança jusqu'à Cutanda (1), non loin de Murcie et dans la partie orientale du pays. Comme il poussait très vivement le siège de cette ville, 'Ali ben Yoûsof, Prince des fidèles, qui était alors à Cordoue, envoya une forte armée, qu'il avait avec lui et qui se composait de musulmans et de volontaires du *djond* (2) pour repousser Ibn Rodmîr; mais après une lutte sanglante, celui-ci remporta une brillante victoire et tua de nombreux fidèles, parmi lesquels Aboû 'Abd Allâh ben el-Ferrâ, kâdi d'Alméria, connu pour son intégrité, sa science, ses bonnes œuvres et sa dévotion.

---

(1) Edrisi cite à deux reprises (pp. 212 et 233) une localité de ce nom, mais au nord de Valence. Il s'agit ici d'une localité de la région de Saragosse (cf. *Bayân*, I, trad. fr., I, 460; *H. ar. des Cr.*, I, 786, où ce chapitre est traduit).

(2) Cette armée était sous les ordres d'Ibrâhîm ben Yoûsof ben Tâchefîn, à ce que dit Makkari, II, 759. — Sur le kâdi Ibn el-Ferrâ, tué à Cutanda, cf. Ibn Khallikân, IV, 456; Dozy, *Mus. d'Esp.*, IV, 259, etc.

[P. 415] **Mort de l'émîr 'Ali ; son fils El-H'asan lui succède en Ifrîkiyya**

Dans la dernière décade de rebî' II 515 (6-16 juill. 1121) mourut l'émîr 'Ali ben Yah'ya ben Temîm, gouverneur de l'Ifrîkiyya, qui était né à Mehdiyya et dont le haut mérite ressort de ce que nous avons dit de ses guerres et de ses œuvres. Il eut pour successeur le fils qu'il avait désigné, El-H'asan, qui n'avait que douze ans, de sorte que l'eunuque Çandal fut chargé de sa tutelle et de l'administration des affaires. Mais ce ministre n'ayant pas tardé à mourir, les grands et les officiers se disputèrent le pouvoir, chacun prétendant en avoir le plein exercice; [P. 416] mais enfin le jeune prince en chargea un des officiers de son père, Aboû 'Azîz Mowaffek', et le calme fut rétabli (1).

[P. 431] **Guerre entre les Francs et les musulmans en Ifrîkiyya** (2)

Nous avons dit que l'émîr d'Ifrîkiyya, 'Ali ben Yah'ya, par suite de sa brouille avec Roger, prince de Sicile, avait renouvelé, accru et bien approvisionné sa flotte, en même temps qu'il faisait demander à 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn, de Merrâkech, de s'allier à lui pour attaquer la Sicile (3). Ces nouvelles firent suspendre à Roger la réalisation d'une partie de ses plans ; mais 'Ali vint à

(1) Cf. Ibn Khallikân, IV, 101 ; *Berb.*, II, 26 ; *Bayân*, trad. fr., I, 461. Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 342.

(2) La traduction de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 455.

(3) Cf. *Berb.*, II, 26; *Bayân*, trad. I, 461.

mourir en 515 (21 mars 1121) et eut comme successeur, nous l'avons dit, son fils El-H'asan.

En 516 (11 mars 1122), une flotte envoyée par 'Ali ben Yoûsof conquit Nicotera, sur le littoral de K'illawriya (Calabre). Roger, persuadé qu'il devait ce déboire à 'Ali [ben Yah'ya], se mit avec ardeur à équiper quantité de galères et de bâtiments et à réunir des troupes ; il empêcha tous les départs pour l'Ifrîkiyya et les pays du Maghreb, et réunit ainsi, dit-on, une flotte qui, chose inouïe, comptait trois cents bâtiments. L'interruption des communications fit que l'émîr El-H'asan ben 'Ali, s'attendant à une attaque contre Mehdiyya, la fit approvisionner et en fit réparer les murailles, en même temps qu'il réunit un grand nombre de guerriers, [P. 432] tant du pays que des Arabes.

En djomâda II 517 (25 juill. 1123), la flotte franque, composée de trois cents bâtiments et portant mille et un chevaux, mit à la voile ; mais au sortir de Mersa 'Ali (Marsala), la tempête les dispersa et beaucoup firent naufrage ; le reste se porta sur K'ouçira (Pantellaria), qui fut prise et pillée et dont les habitants furent ou massacrés ou réduits en esclavage. De là on cingla vers l'Ifrîkiyya, et, à la fin de djomâda I (1), on mit le siège devant le château-fort d'Ed-Dîmâs (2), qui est presque inexpugnable; qui domine la mer et en dedans de l'enceinte duquel il y a un autre fort. Il était défendu par un parti d'Arabes, et El-H'asan envoya contre les Francs des troupes provenant de l'armée avec laquelle il occupait lui-même Mehdiyya. Ed-Dîmâs fut emporté, mais les vainqueurs restèrent cernés par les musulmans. Quelques jours plus tard, une vive attaque fut tentée contre le fort intérieur ; mais quand la nuit fut venue, les fidèles se mirent à pousser des cris à faire croire que la terre

(1) Quelques lignes plus haut, le départ de la flotte est placé au mois de djomâda II ; il y faut donc probablement lire « djomâda I », ainsi que l'a fait Amari ; voir d'ailleurs le *Bayân*, I, 317, trad. 462.

(2) Ed-Dîmâs est placé par Edrîsi (p. 126) à huit milles de Mehdiyya.

tremblait et à proclamer bruyamment la grandeur de Dieu. La terreur envahit le cœur des chrétiens, qui, convaincus que les musulmans [du dehors] les attaquaient, se rembarquèrent au plus tôt dans leurs galères, après avoir tué de leurs propres mains quantité de leurs chevaux ; ils n'en purent sauver qu'un seul, et en laissèrent quatre cents autres au pouvoir des fidèles, qui s'emparèrent de toutes leurs dépouilles et massacrèrent ceux qui ne purent s'embarquer (1). Pendant huit jours les Francs croisèrent sans pouvoir débarquer de nouveau, et à la fin, désespérant de délivrer ceux des leurs qui étaient restés à Ed-Dîmâs, ils se retirèrent poursuivis par les cris et les acclamations des fidèles. Ceux-ci, qui étaient excessivement nombreux et de toute provenance, assiégèrent Ed-Dîmâs, que sa forte position rendait imprenable. Mais les Francs assiégés étant venus à manquer d'eau, en outre de l'épuisement où les jetaient des combats ininterrompus de jour et de nuit, ouvrirent alors la porte du fort pour tenter une sortie, et il n'y en eut pas un qui échappa au massacre, le mercredi 15 djomâda II de cette année (9 août 1123) ; le siège avait duré seize jours. L'émîr El-H'asan fit publier par tout le pays l'heureuse nouvelle de l'écrasement des Francs, ce qui excita beaucoup la verve des poètes. La crainte d'être long nous empêche d'en dire davantage.

[P. 434] **Bataille entre les Maghrébins et l'armée égyptienne**

En 517 (2 mars 1123), une forte armée de Lawâta partit du Maghreb et pénétra en Égypte, [P. 435] où elle sema la dévastation et commit des actes honteux. El-Ma'moûn ben El-Bet'â'ih'i, qui était devenu vizir d'Égypte après El-Afd'al, marcha contre eux à la tête des troupes d'Égypte, les battit, leur fit des prisonniers et en tua

(1) Comparez le récit de Tidjâni (*Journ. as.*, 1853, I, 381).

beaucoup. Il leur imposa le paiement d'un tribut annuel, après quoi ils rentrèrent sur leur territoire, de même qu' El-Ma'moûn regagna la capitale.

[P. 444] Combats entre les Francs et les musulmans en Espagne

En 520 (26 janv. 1126), les affaires du Franc Rodmîr prirent en Espagne une brillante allure, et il fit sentir aux musulmans tout le poids de sa puissance. A la tête d'une forte armée, il entreprit des incursions sur leur territoire et pénétra jusque près de Cordoue, en semant sur son passage le pillage et le massacre. Les fidèles, de leur côté, réunirent des forces si imposantes qu'il ne put leur résister et qu'il dut se retrancher dans une de ses forteresses, du nom [P. 445] d'Arnîsoûl (1). Mais une nuit il fondit soudain sur les assiégeants, dont il fit un grand massacre, après quoi il rentra sur son territoire.

[Tome XI, p. 19] L'armée de Yah'ya assiège Mehdiyya (2)

En 529 (21 oct. 1134), Yah'ya ben El-'Azîz ben H'ammâd, prince de Bougie, envoya des troupes assiéger Mehdiyya, où se trouvait alors El-H'asan ben 'Ali ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bàdîs, prince de cette ville. En effet, El-H'asan s'était pris d'amitié pour Meymoûn ben Ziyâda (3), chef d'un fort parti d'Arabes, et le com-

(1) Aujourd'hui Anzul, près de Lucena. Ce nom ne se retrouve pas dans la géographie d'Edrisi ; mais Dozy en parle, dans sa relation de cette campagne d'Alphonse le Batailleur (*Recherches*, 3e éd., I, 357 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 257 ; cf. *Bayân*, trad. fr., I, 465).

(2) Ce chapitre a été traduit dans la *Biblioteca*, I, 459, et dans les *H. ar. des crois.*, I, 410.

(3) Amari orthographie « Meymoûn ben Ziyâd ».

blait de bienfaits, ce qui excita la jalousie d'autres Arabes, qui conduisirent à titre d'otages leurs enfants auprès de Yah'ya ben El-'Azîz, en lui demandant de les faire soutenir par ses troupes pour conquérir Mehdiyya. Il leur avait d'abord fait une réponse dilatoire ; mais à la suite de lettres que lui écrivit un des cheykhs de Mehdiyya, qui lui faisait la même proposition, il prit confiance et envoya une forte armée, sous le commandement d'un de ses grands officiers, le juriste Mot'arrif ben H'amdoûn (1). D'ailleurs, Yah'ya ben El-'Azîz et ses prédécesseurs avaient toujours été en rivalité avec El-Mo'izz ben Bâdîs et ses successeurs (2). Ces troupes, composées de cavalerie et d'infanterie, auxquelles s'étaient joints de nombreux Arabes, mirent le siège devant Mehdiyya, tant par terre que par mer. Or Mot'arrif, dont les dehors sordides annonçaient l'ascétisme, répugnait à verser le sang et disait n'être venu que pour prendre livraison de la ville sans combattre ; mais comme son espoir fut déçu, au bout de quelques jours il dut se décider à attaquer. L'avantage resta très sensiblement aux assiégés, et il continua d'en être de même dans les combats qui suivirent, où la plupart des assaillants trouvèrent la mort. Quand Mot'arrif désespéra de la reddition de la ville, il tenta un vigoureux assaut général, tant par mer que par terre, et les galères, qui s'étaient approchées de la côte, [P. 20] touchaient presque les fortifications. La lutte était vive, et El-H'asan, faisant ouvrir la porte de la ville, chargea en tête de ses hommes en criant : « C'est moi qui suis El-H'asan ! » A ce cri, ses adversaires le saluèrent et s'écartèrent par respect, et au même moment les galères qu'il avait dans

(1) D'après le *Bayân* (trad., I, 466), Mot'arrif ben 'Ali ben Khazroûn (*lis.* Hamdoûn) Zenâti prit Tunis en 522, et en 530 'Ali ben H'ammoûd, général de [Yah'ya ben] el-'Azîz ben el-Mançoûr, prince de Bougie, assiégea Mehdiyya pendant soixante-dix jours. Cf. *Berbères*, II, 27, 30 et 57 : Mot'arrif y est toujours nommé « ben 'Ali ben H'amdoûn ».

(2) J'ai suivi la leçon du texte Amari, seule admissible.

le port en sortirent, conformément à son ordre; mais quatre furent prises et les autres durent fuir. Bientôt, le roi franc de Sicile, Roger, envoya à son secours une flotte de vingt bâtiments, qui serra de près les galères du prince de Bougie, mais qui, sur la demande d'El-H'asan, les laissa se retirer. Puis ce fut Meymoûn ben Ziyâda qui amena de nombreux Arabes au secours d'El-H'asan. L'aide que ce prince recevait par les deux voies fit comprendre à Mot'arrif l'inanité de sa tentative, et il s'éloigna de Mehdiyya sans en être venu à bout.

Le Franc Roger renouvela à El-H'asan ses déclarations de paix et d'alliance, mais continua néanmoins de construire des galères et de les bien approvisionner et armer.

Conquête de l'île de Djerba par les Francs (1)

Cette île, qui fait partie de l'Ifrîkiyya, était aussi florissante par l'industrie humaine que par ses produits naturels; mais la turbulence des habitants ne leur laissait reconnaître l'autorité d'aucun prince, et ils étaient réputés pour les ravages et les brigandages qu'ils commettaient. C'est pourquoi une flotte équipée par les Francs de Sicile et portant de nombreuses troupes, où figuraient quelques-uns des chevaliers les plus réputés, y alla débarquer, et les bâtiments entourèrent l'île de tous côtés. Les insulaires se réunirent et opposèrent une vive résistance; ils livrèrent plusieurs combats sanglants où beaucoup d'entre eux se firent tuer, mais ils succombèrent, et leur île tomba au pouvoir des Francs, qui la livrèrent au pillage et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. La plupart des hommes avaient péri, mais les survivants revinrent

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 461, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 412; il est résumé dans l'*Hist. des Berbères*, II, 578. Le *Bayân* (trad., I, 469) fixe à 530 la date de la conquête de Djerba par Roger.

demander quartier au roi de Sicile et purent racheter ceux des leurs qui étaient prisonniers. Dieu sait ce qu'il en est.

Prise par les Francs de Rota en Espagne (1)

En 529 (21 oct. 1134), El-Mostançer billâh ben Hoûd (2) conclut avec le *petit roi* franc (السليطين) de Tolède (3) une trêve dont la durée fut fixée à dix ans (4). En effet, le *petit roi* ne cessait pas ses expéditions sur le territoire d'El-Mostançer, dont les troupes peu nombreuses étaient hors d'état de tenir tête aux fortes armées franques, et qui, par suite, crut devoir conclure une paix de quelque durée pour se préparer à reprendre la lutte. Les pourparlers qui s'engagèrent aboutirent à la reddition, par les musulmans, [P. 21] de la forteresse presque inexpugnable de Rota (5), moyennant quoi la paix fut conclue. Cet acte d'El-Mostançer était sans précédent.

Ibn Rodmîr assiège Fraga ; défaite et mort de ce prince

C'est en 529 (21 oct. 1134) que fut assiégée Fraga, dans l'Est de l'Espagne, par Ibn Rodmîr [Alphonse VII de

(1) Ce chapitre et le suivant figurent dans les *H. ar. des Cr.*, I, 412 et s.

(2) Le *Zafadola* des chroniques espagnoles.

(3) En arabe, *es-solaytîn*, c.-à-d. Alphonse VIII de Castille, fils de Raymond de Bourgogne et d'Urraque. On lit dans Dozy (*Recherches*, 3e éd., I, 105, n. 6) : « Alphonse, *septième* du nom ; » il est le *huitième* pour ceux qui mettent Alphonse Ier d'Aragon au nombre des rois de Castille.

(4) Cette trêve fut conclue en 534, d'après Ibn el-Abbâr. M. Codera en fixe la date à 1131 de J.-C. (*Decad. y des. de los Almor.*, 24 et 284).

(5) Rueda de Jalon (Codera, *ibid.*).

Castille, le Batailleur]. L'émîr Tâchefîn ben 'Ali ben Yoûsof, qui résidait à Cordoue et gouvernait l'Espagne au nom de son père, expédia de cette ville contre Fraga une troupe de deux mille cavaliers, commandés par Zobeyr ben 'Amr le Lamtoûni, et bien approvisionnés de vivres. Yah'ya ben Ghâniya, l'officier bien connu qui administrait Murcie et Valence, dans l'Est de l'Espagne, pour le compte du Prince des musulmans, 'Ali ben Yoûsof, mit également sur pied cinq cents cavaliers, et de son côté, 'Abd Allâh ben 'Iyâd' (1), qui gouvernait Lérida, en équipa deux cents. Chacun de ces groupes amena ses vivres, et après avoir opéré leur jonction, ils arrivèrent bientôt en vue de Fraga. Zobeyr se tenait en arrière, précédé du convoi de vivres en avant duquel était Ibn Ghâniya, qui suivait Ibn 'Iyâd', dont la bravoure personnelle, aussi bien que celle de ses hommes, était notoire.

Ibn Rodmîr, qui était à la tête de 12,000 cavaliers, ne ressentit que du mépris en voyant arriver cette troupe de musulmans, et dit aux siens : « Allez donc recevoir le cadeau que viennent apporter ces infidèles ! » N'obéissant qu'à son orgueil, il se borna à envoyer en avant un fort détachement, qui, quand il fut à distance, fut chargé par Ibn 'Iyâd' et vit ses lignes rompues et fortement bousculées. Une mêlée s'ensuivit, et Ibn Rodmîr en personne s'avança avec toutes ses troupes, pleinement confiantes dans leur nombre et leur bravoure. Mais alors Ibn Ghâniya chargea à son tour, tandis qu'Ibn 'Iyâd' continuait de leur faire face, et une lutte acharnée jeta sur le carreau nombre de chrétiens. A ce moment même, une sortie en masse fut faite par les habitants de Fraga : hommes et femmes, jeunes et vieux se jetèrent sur les tentes chrétiennes, les hommes tuant tout ce qu'ils rencontraient et les femmes s'occu-

(1) Il s'agit probablement du frère du chef renommé dont parle Merrâkechi (trad., p. 180) sous le nom d' 'Abd er-Rahmân ben 'Iyâd'. — Sur la bataille de Fraga, cf. Codera, *l. l.*, p. 17.

pant de piller, de sorte qu'ils emportèrent dans la ville tous les vivres, approvisionnements et armes sur lesquels ils mirent la main. D'autre part, Zobeyr, à son tour, se précipita avec ses troupes sur le champ de bataille, si bien qu'Ibn Rodmîr dut fuir après avoir perdu la plupart de ses soldats, et se jeta dans Saragosse. Vingt jours après, il mourait du chagrin et de la honte [P. 22] de sa défaite.

Nul prince chrétien n'avait plus que lui de courage, d'ardeur à incessamment combattre les musulmans, de force de résistance. Il dormait avec sa cuirasse et sans matelas ; et comme un jour on lui demandait pourquoi il ne couchait pas avec les filles des chefs musulmans qu'il avait faites prisonnières : « Un véritable soldat, dit-il, ne doit vivre qu'avec les hommes, et non avec les femmes ! » Dieu, par sa mort, permit aux fidèles de respirer et ne les laissa plus exposés à ses coups.

[P. 60] En 536 (5 août 1141), Roger, le prince franc de Sicile, envoya une flotte sur les côtes de l'Ifrîkiyya : elle s'empara par trahison de vaisseaux envoyés d'Égypte à El-H'asan, prince d'Ifrîkiyya. A la suite d'une députation que celui-ci envoya à Roger, la paix fut renouvelée, car le manque de vivres causait une grande mortalité en Ifrîkiyya, et l'importation des blés de Sicile était nécessaire (1).

Siège de Tripoli de Barbarie par les Francs (2)

En 537, le 9 dhoû'l-hiddja (24 juin 1143), la flotte des Francs de Sicile vint mettre le siège devant Tripoli de Barbarie. En effet, du vivant d'El-H'asan, prince d'Ifrîkiyya, les habitants, sans vouloir jamais reconnaître

---

(1) Cet alinéa, de même que le chapitre suivant, figurent dans la *Biblioteca*, I, 461, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 439. Cf. le *Bayân*, trad., I, 470.

(2) Ce chapitre est également traduit dans l'*Hist. des Berb.*, II, 579.

son autorité, ne cessaient de lui faire de l'opposition et de le combattre, sous la direction de cheykhs des Benoû Mat'roûh' qu'ils avaient mis à leur tête. [P. 61] Les assaillants débarquèrent, lancèrent des grappins sur les murailles et commencèrent à les miner. Mais le lendemain, une troupe d'Arabes vint renforcer les habitants de la ville ; les chrétiens, alors, se retirèrent du côté de leurs vaisseaux (1) et eurent à supporter une furieuse attaque qui les mit complètement en déroute ; beaucoup furent tués, et les survivants ne bougèrent pas de leurs bâtiments, abandonnant leurs armes, leurs instruments, leurs tours, leurs ustensiles, qui devinrent la proie des Arabes et des Tripolitains.

Les Francs retournèrent en Sicile pour réorganiser leurs forces, puis ils revinrent au Maghreb attaquer Djidjelli, dont les habitants s'enfuirent dans la campagne et dans les montagnes. Les chrétiens y débarquèrent, firent prisonniers ceux qu'ils y trouvèrent, ruinèrent et incendièrent la ville ; ils détruisirent également le château de plaisance qu'y avait bâti Yah'ya ben El-'Azîz ben H'ammâd ; puis ils reprirent la mer.

[P. 66] Voici un récit qui est rapporté d'après un savant versé dans la connaissance des généalogies et des chroniques. Le prince de Sicile avait envoyé contre Tripoli de Barbarie et les cantons avoisinants, une expédition maritime qui se livra au pillage et au massacre. Or, il y avait en Sicile un savant et vertueux musulman pour qui ce prince avait de l'estime et de la considération ; il tenait compte de ses avis et le faisait passer avant les prêtres et les moines, si bien que cela faisait dire à ses sujets que leur roi était musulman. Ce prince était un jour assis dans un belvédère dominant la mer, quand un petit navire arriva, lui apportant la nouvelle que ses troupes, débarquées en pays musulman, s'y étaient

(1) Les deux traductions citées expliquent ce passage, par suite d'une ambiguïté dans l'emploi du pronom, dans ce sens que « les Tripolitains ainsi renforcés firent une sortie contre les assaillants. »

livrées au pillage et au meurtre et étaient restées victorieuses. Alors le prince, interpellant le musulman qui était à ses côtés et qui sommeillait, lui demanda s'il entendait; et sur sa réponse négative : « Eh bien ! on m'annonce telle et telle chose ; où donc était Mahomet? avait-il abandonné ce pays et ses habitants? — Oui, répondit l'autre, il les avait quittés, car il assistait à la prise d'Edesse, que les musulmans viennent de conquérir. » Les chrétiens présents se mirent à rire : « Ne riez pas, dit le roi, car, j'en prends Dieu à témoin, cet homme ne dit jamais que la vérité ». Quelques jours après, on connut en effet, par les Francs de Syrie, que cette conquête avait eu lieu (1).

[P. 68] En 539 (3 juill. 1144), une flotte franque partie de Sicile se dirigea vers l'Ifrîkiyya et le Maghreb : elle conquit la ville de Brechk, en tua les habitants et y fit prisonniers les femmes et les enfants, qu'elle alla vendre aux musulmans de Sicile (2).

En la même année mourut Tâchefîn ben 'Ali ben Yoûsof, souverain du Maghreb, après un règne de plus de quatre ans. Il eut pour successeur son frère, et les affaires des Almoravides périclitèrent, tandis que le pouvoir d' 'Abd el-Mou'min croissait. Nous avons parlé de cela sous l'année 514.

[P. 70] En 540 (23 juin 1145), les Francs conquirent les villes de Santarem, de Béja, de Mérida, de Lisbonne, ainsi que toutes les places fortes voisines, grâce à la discorde qui régnait parmi les musulmans et qui excita les convoitises de l'ennemi. L'accroissement de puissance que celui-ci en tira lui fit regarder comme assurée

(1) Ce paragraphe se retrouve dans les *H. ar. des Cr.*, I, 445 ; il figure également, de même que le suivant, dans la *Biblioteca*, I, 463.

(2) Le *Bayân* (trad., I, p. 471) passe sous silence les attaques des Francs dirigées contre l'Afrique septentrionale, de 539 à 542 inclus. Brechk était sur la côte, à 20 milles O. de Cherchel (Edrisi, p. 103 et 118). — Cet alinéa, ainsi que les trois suivants, figurent dans la *Biblioteca*, I, 463 et s., et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 448 et s.

la conquête de toute l'Espagne musulmane, mais Dieu trompa son espoir, ainsi qu'on le verra.

En cette même année, une flotte franque partie de Sicile conquit l'île de Kerkenna, sur la côte d'Ifrîkiyya : les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. El-H'asan, prince d'Ifrîkiyya, fit rappeler la teneur des traités à Roger, roi de Sicile, qui invoqua pour s'excuser le défaut d'obéissance de ces insulaires (vis-à-vis d'El-H'asan).

Conquête par les Francs de Tripoli de Barbarie (1)

Voici dans quelles circonstances eut lieu cette conquête, en 541 (12 juin 1146). [P. 71] Roger, roi de Sicile, expédia une flotte considérable, qui investit Tripoli par terre et par mer, le 3 moharrem (14 juin). Les habitants firent une sortie et engagèrent un combat sérieux qui dura trois jours ; mais, le troisième jour, les Francs entendirent de grandes clameurs provenant de la ville et virent les murailles se dégarnir de leurs défenseurs. En effet, peu de jours avant l'arrivée des Francs, la discorde avait éclaté chez les Tripolitains, et l'un des partis, après avoir expulsé les Benoû Mat'roûh', avait choisi pour chef un Almoravide qui, avec quelques-uns de ses compagnons, s'était trouvé passer par leur ville pour aller en pèlerinage à la Mekke ; mais après le débarquement des Francs, l'autre fraction avait rappelé les Benoû Mat'roûh', et les deux partis en étant venus aux mains, les murailles avaient été abandonnées à elles-mêmes. Les Francs profitèrent de l'occasion pour dresser leurs échelles et escalader les murailles ; malgré une vive résistance, ils conquirent la ville de vive force, tuèrent les hommes, firent les femmes prison-

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.*, II, 579, la *Biblioteca*, I, 465, et les *H. ar. des Cr.*, I, 450.

nières et livrèrent tout au pillage; ceux qui purent s'échapper se réfugièrent chez les Berbères et les Arabes. Une amnistie générale fut ensuite proclamée, qui permit aux fuyards de rentrer. Pendant six mois, les Francs s'installèrent pour consolider les fortifications et en approfondir les fossés. Ensuite ils s'éloignèrent, après s'être fait livrer par les habitants des otages, parmi lesquels figuraient les Benoû Mat'roûh' et l'Almoravide. Mais ensuite, ils restituèrent ces otages et se contentèrent d'en demander au chef qu'ils donnèrent à la ville et qu'ils choisirent parmi les Benoû Mat'roûh'. Tout alors marcha bien; les bateaux siciliens et chrétiens recommencèrent à fréquenter Tripoli, qui redevint promptement florissante.

[P. 75] **Conquête de l'Espagne par 'Abd el-Mou'min**

En 541 (12 juin 1146), 'Abd el-Mou'min ben 'Ali envoya en Espagne un corps d'armée qui y conquit toute la portion musulmane de la Péninsule. Pendant qu'il était occupé à bloquer Merrâkech, il avait reçu une députation venant de ce pays et où figurait entre autres Aboû Dja'far Ah'med ben Moh'ammed ben H'amdîn, laquelle lui remit une lettre contenant le serment de fidélité à lui prêté par les Espagnols [P. 76] et la nouvelle qu'ils seraient dorénavaient du parti des Almohades et soutiendraient son pouvoir. Le prince accepta ces offres, remercia les députés, les tranquillisa et réclama leur aide. Sur la demande de secours qu'ils lui adressèrent, il équipa un corps d'armée considérable qu'il fit partir avec eux, de même qu'il expédia une flotte. Celle-ci fit voile pour l'Espagne du côté de Séville, dont elle remonta le fleuve : la ville, où se trouvait un corps d'Almoravides, fut assiégée par terre et par mer et prise de vive force. Un certain nombre de ceux qui la défendaient furent massacrés, mais il fut pardonné aux habitants,

qu'on laissa tranquilles. Les vainqueurs s'emparèrent du pays, dont les habitants embrassèrent le parti d''Abd el-Mou'min.

[P. 79] Gabès, après s'être soumis aux Francs, est conquis par les musulmans (1)

Avant 542 (1er juin 1147), Gabès avait pour chef un certain Rechîd. Après sa mort, Yoûsof, un de ses affranchis, projeta d'élever au pouvoir Mohammed, le fils cadet du défunt, et expulsa le fils aîné, Ma'mar. Yoûsof, qui dominait entièrement Mohammed, grâce à la jeunesse de celui-ci, dirigeait le gouvernement, et, entre autres choses que l'on raconte de lui, s'en serait même pris aux femmes de son maître. L'une de celles-ci, qui était des Benoû K'orra, écrivit à ses frères pour se plaindre de la situation qui lui était faite. Ces derniers voulurent la reprendre avec eux, mais Yoûsof se refusa à la leur livrer, alléguant qu'elle était la femme de son maître. Alors les Benoû K'orra et Ma'mar ben Rechîd allèrent exposer leurs plaintes à El-H'asan, prince d'Ifrîkiyya, qui écrivit à Yoûsof à ce propos et ne reçut pas satisfaction : « Si El-H'asan ne me laisse pas tranquille, dit Yoûsof, je livrerai Gabès au roi de Sicile ». Et en effet, sitôt qu'il apprit qu'El-H'asan préparait une expédition contre lui, il députa à Roger, lui offrant de se soumettre à lui moyennant l'envoi d'une robe d'honneur et d'un diplôme constatant qu'il gouvernait Gabès en qualité de lieutenant du roi de Sicile, au même titre que les Benoû Mat'roûh' à Tripoli. Roger lui expédia l'une et l'autre choses : Yoûsof endossa la robe et il fut donné lecture du diplôme au peuple assemblé. Alors El-H'asan s'empressa de terminer ses préparatifs d'expédition, et son armée vint mettre le siège devant Gabès,

(1) On retrouve ce chapitre dans l'*Hist. des Berb.*, II, 580, dans la *Biblioteca*, I, 466, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 459.

dont la population se souleva contre Yoûsof à cause de sa soumission aux chrétiens, et livra la ville aux assiégeants. Yoûsof, retiré dans le fort de la ville, tenta de se défendre, mais fut assiégé et fait prisonnier. Ma'mar ben Rechîd et les Benoû K'orra se chargèrent de le punir comme il le méritait : on lui coupa d'abord la verge, qu'on lui mit dans la bouche, et on le fit périr dans des supplices de toute sorte. Ma'mar ben Rechîd remplaça son frère comme gouverneur de la ville, et les Benoû K'orra emmenèrent leur sœur. Quant à 'Isa, frère de Yoûsof, et au fils même de Yoûsof, ils s'enfuirent auprès de Roger, de qui ils réclamèrent la protection et à qui ils racontèrent comment les avait traités El-H'asan, ce qui excita la colère du roi de Sicile. Ce fut là la cause de la prise de Mehdiyya en 543 (21 mai 1148), ce que nous raconterons.

Un exemple qu'un homme sage doit se garder d'imiter (1)

Un messager envoyé par Yoûsof, prince de Gabès, à la cour de Roger, s'y rencontra avec H'oseyn, messager du prince de Mehdiyya, [P. 80] et, au cours d'une discussion qu'il eut avec lui, parla d'El-H'asan et de la conduite de celui-ci à son égard en termes peu flatteurs. Les deux envoyés repartirent en même temps, chacun sur un bâtiment différent; mais le messager d'El-H'asan envoya à son maître, par un pigeon messager, le récit de ce qui s'était passé. Ce prince fit embarquer une petite troupe, qui se saisit du messager de Yoûsof et l'amena à El-H'asan, qui lui adressa de vifs reproches : « C'est donc toi, dit-il, qui, après avoir livré des territoires musulmans aux Francs, oses encore me blâmer ! » Puis il lui mit des clochettes sur la tête et le fit promener

(1) On retrouve la traduction de ce chapitre dans la *Biblioteca*, I, 468, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 460.

dans la ville à dos de chameau, tandis qu'un héraut proclamait : « Voilà la récompense de quiconque s'efforce de livrer des territoires musulmans aux Francs ! » Quand enfin il fut arrivé au centre de Mehdiyya, la populace s'ameuta et le lapida.

Conquête par les Francs d'Alméria et d'autres villes d'Espagne

En djomâda I 542 (27 sept. 1147), les Francs, après avoir commencé par investir Alméria par terre et par mer, s'en emparèrent de vive force et y livrèrent tout au massacre et au pillage. Ils prirent également la ville de Baeza (1) et la province de Jaën. Mais les musulmans, comme on le verra, en refirent ensuite la conquête.

[P. 81] En 542, la famine sévit en Ifrîkiyya ; elle durait [P. 82] depuis 537 (26 juil. 1142) et s'aggrava à un tel point qu'on se livra à l'anthropophagie ; la faim chassait les gens de la campagne dans les villes, mais celles-ci fermèrent leurs portes pour ne pas les laisser pénétrer. La famine fut suivie d'une peste qui entraîna une mortalité considérable et laissa le pays désert. Pas un chérif n'y resta, et beaucoup d'entre eux gagnèrent la Sicile pour y trouver de quoi manger ; les souffrances furent terribles (2).

Conquête de Mehdiyya par les Francs (3)

Nous avons dit sous l'année 541 que la famille de Yoûsof, prince de Gabès, s'était rendue auprès de Roger

(1) Le texte porte *Châsa*, nom d'ailleurs inconnu, que j'ai corrigé en بياسة ; cette dernière lecture se retrouve du reste dans les *H. ar. des Cr.*, I, 461, où figure le présent alinéa.

(2) Ce paragraphe figure également dans la *Biblioteca*, I, 469, et l'*Hist. des Berb.*, II, 581.

(3) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 469, l'*H. des Berb.*, II, 581, et les *H. ar. des Cr.*, I, 462.

de Sicile pour lui demander du secours. Cela excita le vif mécontentement de ce prince, qui était lié par un traité de paix qui devait encore durer deux ans avec El-H'asan ben 'Ali ben Yah'ya ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdîs, le Çanhadjide d'Ifrîkiyya, et qui se rendait compte qu'il ne pouvait laisser échapper l'occasion de faire des conquêtes en profitant de la famine qui ravageait tout le Maghreb depuis 537 et était à son comble en 542 (de 1142 à 1147) : en effet, la population abandonnait villes et bourgades, et beaucoup étaient venus en Sicile, car les hommes se mangeaient les uns les autres et la mortalité était considérable. Roger se décida donc, et équipa une flotte considérable composée d'environ deux cent cinquante galères remplies d'hommes, d'armes et de vivres. Partie de Sicile, cette flotte arriva d'abord à Pantellaria, île située entre Mehdiyya et la Sicile, et y rencontra par hasard un bâtiment venu de Mehdiyya. Ceux qui le montaient furent faits prisonniers et amenés à Georges [d'Antioche], chef de l'expédition, qui les interrogea sur l'état de l'Ifrîkiyya. Comme ce bâtiment était porteur d'une cage renfermant des pigeons voyageurs, et que l'équipage jura n'en avoir encore expédié aucun, il força l'homme qui était préposé à ces oiseaux d'écrire ceci de sa main : « Arrivés à Pantellaria, nous y avons trouvé des bâtiments de Sicile dont les matelots nous ont appris que la flotte maudite a appareillé pour les îles de Constantinople. » Le pigeon fut lâché et porta à Mehdiyya une nouvelle qui réjouit El-H'asan et son peuple. Georges, qui avait voulu par cette ruse arriver inopinément, régla sa marche de manière à se présenter devant Mehdiyya au point du jour et à l'investir avant que les habitants pussent s'enfuir. La réussite de son plan [P. 83] n'aurait permis à personne de se sauver ; mais la volonté divine souleva un vent violent qui ne permit aux navires que l'emploi des avirons, de sorte que le jour était levé et qu'ils furent aperçus quand ils arrivèrent le 2 çafar (21 juin).

Georges, qui vit son coup manqué, envoya ce message à El-H'asan : « Je n'amène cette flotte que pour venger Moh'ammed ben Rechîd et le rétablir dans son gouvernement de Gabès ; quant à toi, les traités que tu as avec nous ne sont pas expirés encore, et nous ne te demandons qu'un corps d'armée qui marche avec nous. » El-H'asan convoqua les juristes et les principaux habitants pour délibérer avec eux, et leur avis fut de combattre, puisque la ville était assez forte pour résister : « Mais, répartit El-H'asan, je crains que l'ennemi débarquant ne nous assiège par terre et par mer et n'intercepte l'arrivée des vivres, dont nous n'avons pas pour un mois. Comme je préfère à mon pouvoir de voir les fidèles échapper à la captivité et au massacre qui seraient la conséquence de la prise de la ville de vive force, et que d'autre part on me demande d'envoyer des troupes contre Gabès, la situation est celle-ci : ou bien consentir, et ainsi commettre un acte illicite en prêtant secours à des infidèles contre des musulmans ; ou bien refuser, et alors l'ennemi prétextera la rupture des traités, son but n'étant que de gagner du temps pour nous couper de la terre ferme. Comme nous ne sommes pas en état de le combattre avantageusement, je pense que nous devons quitter la ville avec nos femmes et nos enfants ; que quiconque y est disposé s'empresse de faire comme nous ! » Il donna aussitôt l'ordre du départ et emmena son entourage et les objets d'un faible poids ; le peuple aussi s'en alla avec femmes et enfants et en emportant les objets et les meubles facilement transportables, mais il y en eut également qui se cachèrent chez les chrétiens et dans les églises. La flotte était en vue de la ville, mais la force du vent empêcha le débarquement de se faire avant que les deux tiers de la journée fussent passés, et alors il ne restait plus personne de ceux qui avaient voulu se sauver.

Les Francs pénétrèrent dans la ville sans aucune diffi-

culté. A son entrée dans le palais, Georges le trouva intact, puisqu'El-H'asan n'avait emporté que les objets précieux d'un faible poids et qu'il s'y trouvait encore plusieurs de ses concubines. Il vit les trésors remplis d'objets précieux et de toutes sortes de choses curieuses et rares, et fit apposer les scellés sur ce palais après en avoir fait sortir les concubines d'El-H'asan.

Les princes descendants de Zîri ben Menâd avaient été, jusqu'à El-H'asan, au nombre de neuf et avaient régné deux cent quatre-vingts ans, de 361 à 543 (971 à 1148) (1). Un des officiers d'El-H'asan, qui avait antérieurement été envoyé en ambassade à Roger, avait reçu de ce prince une lettre de sauvegarde pour lui et pour sa famille, et ne s'enfuit pas de la ville avec les autres.

Après que le pillage eut duré environ deux heures (seulement), on proclama une amnistie générale, qui fit sortir de leurs retraites ceux qui s'étaient cachés. Le lendemain matin, [P. 84] il fit convoquer les Arabes du voisinage, qu'il traita bien et à qui il distribua des sommes considérables ; il envoya également des hommes du *djond* de Mehdiyya restés en ville porter des lettres de grâce aux habitants qui s'étaient enfuis, avec des montures destinées à ramener les femmes et les enfants. Les fuyards, en effet, étaient déjà torturés par la faim, bien qu'ayant laissé à Mehdiyya des choses précieuses dans des cachettes et de l'argent en dépôt. Une semaine s'était à peine écoulée que la plus grande partie de la population était rentrée dans ses foyers.

Quant à El-H'asan, qui était accompagné de ses femmes, de ses enfants, dont douze garçons et plusieurs filles, ainsi que de ses plus proches serviteurs, il se dirigea vers El-Mo'allak'a (2), où se trouvait Moh'riz ben

(1) Amari (*Biblioteca*, I, 472) dit : de 946 à 1148. Mais Bologgîn, à partir de qui Ibn Khaldoûn fait commencer le pouvoir indépendant de cette dynastie, fut en effet laissé en Afrique par El-Mo'izz lors du départ de ce Fatimide pour l'Égypte, en 362 de l'hégire.

(2) Le *Malka* ou *Malga* de nos jours, village bâti sur une portion de l'emplacement de Carthage.

Ziyâd. En route il rencontra un émir arabe du nom de H'asan ben Tha'leb, qui lui réclama un arriéré dont le trésor était débiteur ; mais le prince ne pouvait se dessaisir d'aucune somme, car il aurait ainsi risqué d'être arrêté dans son voyage, et il laissa comme ôtage son fils Yah'ya. Il arriva le lendemain auprès de Moh'riz, qu'il avait autrefois distingué par dessus tous les Arabes, qu'il avait couvert de bienfaits et d'argent. Moh'riz lui fit un excellent accueil et compâtit aux revers qui le frappaient. Le prince déchu passa auprès de lui quelques mois, mais à contrecœur : il voulait gagner l'Égypte pour se rendre à la cour du khalife Alide El-H'âfiz', et acheta à cet effet un navire. Mais comme Georges eut vent de son projet et équipa des galères pour le poursuivre, il renonça à ce plan et songea à se rendre au Maghreb auprès d''Abd el-Mou'min. Il députa en conséquence ses trois fils aînés, Yah'ya, Temîm et 'Ali, auprès de son cousin le Hammâdide Yah'ya ben El-'Azîz pour renouveler le traité qui les liait et lui demander de passer par chez lui pour se rendre auprès d''Abd el-Mou'min. Yah'ya, après avoir accordé la permission qui lui était demandée, se refusa à le voir quand il fut arrivé et l'envoya, lui et ses enfants, dans l'île des Benoû Mezghannân [Alger], sous la surveillance d'officiers chargés de ne pas les laisser agir à leur guise. Cet état de choses dura jusqu'à la prise de Bougie par 'Abd el-Mou'min en 547 (7 avril 1152) ; El-H'asan se présenta alors au vainqueur, et nous dirons quelle en fut la suite.

Huit jours après s'être installé à Mehdiyya, Georges expédia deux flottes, l'une contre Sfax l'autre contre Sousse. Cette dernière ville était gouvernée par 'Ali, fils du prince lui-même, qui retourna auprès de son père dès qu'il eut appris la prise de Mehdiyya ; les habitants aussi abandonnèrent la ville, que les Francs occupèrent sans coup férir le 12 çafar (1er juillet 1148). Mais à Sfax, dont la population s'était renforcée de nombreux Arabes, il y eut de la résistance ; les habitants firent une sortie

où les Francs, après avoir feint de fuir et les avoir attirés assez loin, firent volte-face et les mirent en déroute ; les uns furent rejetés dans la ville, les autres dans la campagne, et un certain nombre furent tués. [P. 85] Les Francs s'emparèrent de la place le 23 çafar (12 juillet) à la suite d'un assaut qui leur coûta beaucoup de monde, et réduisirent en esclavage les hommes survivants, les femmes et les enfants. Une amnistie générale fut ensuite proclamée et permit à la population, rentrée dans ses foyers, de racheter femmes et enfants. Le vainqueur traita avec mansuétude les habitants de Sfax aussi bien que ceux de Sousse et de Mehdiyya. Ensuite arrivèrent des lettres de Roger qui accordaient l'amnistie à toute l'Ifrikiyya et qui étaient remplies de belles promesses.

Après avoir rétabli l'ordre dans les villes conquises, Georges conduisit sa flotte à Ik'lîbiyya [Clypea, aujourd'hui Galipia], château-fort bien défendu naturellement. Mais à cette nouvelle les Arabes se jetèrent dans la place et la défendirent si vigoureusement que les Francs durent se rembarquer après avoir subi des pertes sensibles, et regagner Mehdiyya. Malgré cet échec, les Francs se trouvèrent maîtres de la région qui s'étend de Tripoli de Barbarie jusqu'aux environs de Tunis et depuis le [désert du] Maghreb jusqu'en-deçà de K'ayrawân.

[P. 90] **Conquête par les Francs de plusieurs villes d'Espagne**

En 543 (21 mai 1148), les Francs conquirent Tortose et tous les forts qui en dépendent, ainsi que les places fortes de Lérida et de Fraga. Il ne resta dans ces régions aucune place qui ne tombât entre leurs mains, grâce aux discordes qui divisaient les musulmans, et aujourd'hui encore ils en sont les maîtres (1).

(1) Cet alinéa figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 472.

[P. 93, an. 544 (10 mai 1149)] ... ‘Abbâs ben Aboû ’l-Fotoûh ben Yahya ben Temîm ben el-Mo‘izz ben Bâdîs Çanhâdji était venu en Egypte parce que son grand-père Yah’ya avait chassé Aboû ’l-Fotoûh de Mehdiyya (1). Yah’ya étant mort et ayant eu pour successeur en Ifrîkiyya [P. 94] son fils ‘Ali ben Yah’ya ben Temîm, celui-ci en 509 (26 mai 1115) bannit d’Ifrîkiyya son frère Aboû ’l-Fotoûh’, père d’‘Abbâs, lequel se rendit en Égypte avec sa femme Bellâra, fille d’El-K’âsim ben Temîm ben el-Mo‘izz ben Bâdîs, et son fils ‘Abbâs, qui alors était encore à la mamelle. Aboû ’l-Fotoûh’ débarqua à Alexandrie, où il fut honorablement accueilli et où il mourut au bout de peu de temps. Sa veuve épousa El-‘Adil ben es-Salâr, et ‘Abbâs devenu grand reçut de l’avancement auprès du khalife Ez-Z’âfer, si bien qu’il succéda comme vizir à son beau-père El-‘Adil, qui fut tué en moharrem 548 (28 mars 1153).

[P. 95] **Guerre entre le prince de Sicile et le roi des Roûm** (2)

En cette année 544 (10 mai 1149), la discorde se mit entre Roger, prince franc de Sicile, et le roi de Constantinople. Ils se livrèrent maints et maints combats, et ces hostilités, qui durèrent plusieurs années, les occupèrent assez pour qu’ils ne fissent rien contre les musulmans, car sans cela Roger eût certainement conquis toute l’Ifrîkiyya. [P. 95] Dans les rencontres qui eurent lieu

(1) Sur Aboû ’l-Fotoûh, cf. *suprà*, p. 519. D’après Wüstenfeld (*Gesch. der Fat. Chal.* 314), ce personnage était le *frère* et non le *fils* de Yahya, et plusieurs passages de notre auteur devraient, en conséquence, être corrigés. — Le chapitre auquel appartient ce fragment figure tout entier dans les *H. ar. des Cr.*, I, 474.

(2) On retrouve ce chapitre dans la *Biblioteca*, I, 476, l’*H. des Berb.*, II, 584, et les *H. ar. des Cr.*, I, 477.

tant sur terre que sur mer, l'avantage resta toujours au prince de Sicile, si bien que, dans une de ces années, sa flotte arriva à Constantinople et pénétra jusqu'à l'entrée du port : les Francs s'y emparèrent de plusieurs galères, firent un grand nombre de prisonniers et lancèrent même des flèches jusque dans les fenêtres du palais impérial. Celui qui infligea ces échecs aux Roum et aux musulmans était Georges, ministre du prince de Sicile ; mais ensuite il eut à souffrir de diverses maladies, parmi lesquelles les hémorrhoïdes et la pierre. Sa mort, survenue en 546 (19 avril 1151), mit fin à la guerre entre chrétiens, et les populations n'eurent plus à redouter les effets de sa méchanceté ni les ravages qu'il commettait, car son maître ne trouva personne pour le remplacer dignement.

[P. 98] **Les Francs assiègent Cordoue sans succès** (1)

En 545 (29 avril 1150), le *petit roi*, c'est-à-dire Alphonse, roi de Tolède et des environs [Alphonse VIII de Castille], qui régnait sur le peuple franc des Djelâlik'a (Galiciens), mit le siège devant Cordoue à la tête d'une armée de 40,000 cavaliers. Quand 'Abd el-Mou'min, alors à Merrâkech, apprit que cette ville se défendait péniblement et souffrait de la famine, [P. 99] il envoya à son secours une forte armée qu'il fit bien équiper et à qui il donna pour chef Aboû Zakariyyâ Yah'ya ben Yermoûz (2). Ces troupes ne pouvant se mesurer en plaine avec les assiégeants, à cause des conséquences possibles, et

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 479 : cf. la trad. latine du *Kartâs*, p. 405.

(2) Ce nom est écrit Yahya ben Yaghmor, et aussi Yermor dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 174, 176, 188 et 192) ; je crois que la lecture correcte est *Yaghmor*. Le *Kartâs* et 'Abd el-Wâh'id Merrâkechi ne disent presque rien de ces événements d'Espagne, sur lesquels Ibn Khaldoûn et Makkari sont plus explicites.

voulant d'autre part venir en aide aux Cordouans, s'engagèrent dans des montagnes abruptes et des défilés sinueux, où elles parcoururent en vingt-cinq jours environ une distance qui en demande quatre sur un sol uni, et débouchèrent sur la montagne qui domine Cordoue. Le *petit roi*, se rendant alors compte de la situation, s'éloigna de la ville. Le kâ'id Aboû' l-Ghomr (1) es-Sâ'ib, l'un des enfants du kâ'id Ibn Ghalboûn (2) et comptant parmi les héros et les chefs de la Péninsule, se précipita hors de la ville sitôt qu'il vit le départ des Francs et monta auprès d'Ibn Yermoûz pour lui dire de descendre au plus tôt et de s'installer dans la ville. Ce mouvement fut exécuté, et le lendemain matin on aperçut l'armée du *petit roi* sur la montagne même occupée la veille par les fidèles. C'était là en effet ce que craignait Aboû'l-Ghomr, ainsi qu'il le dit, car les assiégeants guettaient l'armée de secours et pouvaient disposer d'un chemin commode pour atteindre le sommet de la montagne ; une plus longue station sur celle-ci leur aurait donc permis de rester vainqueurs et des troupes d''Abd el-Mou'min et de Cordoue.

Le *petit roi*, voyant son coup manqué, comprit qu'il ne pouvait plus songer à prendre cette ville, qu'il venait d'assiéger pendant trois mois, et rentra dans ses états.

[P. 100] En l'année 545 (29 avril 1150), 'Abd el-Mou'min choisit comme ministre Aboû Dja'far ben Aboû Ah'med Andalosi (3), qu'il détenait prisonnier et dont on lui vanta l'intelligence et le talent de rédaction. Il fut le premier vizir que prirent les Almohades.

---

(1) On lit « Mo'ammer » dans les *H. ar. des Cr.*, mais Makkari lit aussi Aboû' l-Ghomr (II, 692).

(2) Il s'agit probablement de descendants d'Aboû 'l-Hasan ben Ghalboûn, savant du Ve siècle dont on retrouve le nom dans Makkari, II, 550 et 603.

(3) C'est-à-dire Ah'med ben 'At'iyya, dont Merrâkechi (trad. fr., p. 173) et Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 182) parlent plus longuement; cf. aussi *Kartâs*, texte, p. 125, 126, etc.

[P. 102] Sièges de Grenade et d'Alméria

En 546 (19 avril 1151), ʻAbd el-Mou'min fit passer en Espagne une armée d'une vingtaine de mille cavaliers commandés par Aboû H'afç ʻOmar ben Yah'ya Hintati. Il y expédia aussi leurs femmes, qui, couvertes de burnous noirs, voyageaient seules et n'ayant pour les accompagner que leurs serviteurs ; l'homme qui osait s'approcher d'elles était puni de la peine du fouet. Après avoir franchi le détroit, ʻOmar alla mettre le siège devant Grenade, où se trouvait un corps d'Almoravides ; pendant qu'il la serrait de près, il fut rejoint par Ah'med ben Molh'ân, prince de Wâdi-âch et dépendances, qui vint, avec un certain nombre des siens, se déclarer Almohade, puis par Ibrâhîm ben Ahmed ben Mofridj ben Hemochk (1), beau-père de [Mohammed ben Saʻd ben Mohammed ben Ahmed] Ibn Merdenîch, prince de Jaën, qui vint également avec les siens faire profession d'Unitéisme. L'armée d'Omar se grossit par le concours de ces deux chefs, qui le poussèrent à précipiter les hostilités contre Ibn Merdenîch, roi de l'Espagne orientale, et à le surprendre avant que ses préparatifs fussent terminés. Mais ce dernier, inquiet de ce qu'il apprenait, réclama des secours au roi franc de Barcelone, qui accueillit sa demande et lui amena une armée de dix mille cavaliers. Les troupes almohades s'avancèrent jusqu'aux bains chauds de Balkawâra (حمة بالقوارة), à une étape de Murcie (2), qui était la capitale d'Ibn Mer-

(1) Le manuscrit d'ʻAbd el-Wâh'id Merrâkechi indique les voyelles de ce nom, qui, dans l'*Histoire des Berbères*, est toujours lu Homochk. C'est la transcription du castillan *he mocho* ou *he mochico*, « voici le petit essoreillé » (Dozy, *Recherches*, etc., 3[e] éd., I, 368).

(2) Nos cartes indiquent un Los Baños sur la route de Murcie à Carthagène, ainsi qu'un « Baños » à proximité de Murcie, non loin

denîch, mais battirent en retraite en apprenant que l'armée franque aussi s'avançait. Elles allèrent assiéger Alméria, qui appartenait également aux Francs; mais au bout de quelques mois, la famine dont elles souffraient leur fit lever le siège et regagner Cordoue, où elles s'installèrent (1).

[P. 103] Conquête par 'Abd el-Mou'min de Bougie et du royaume des Benoû H'ammâd (2).

En 547 (7 avril 1142), ce prince conquit Bougie et tout le royaume des Benoû H'ammâd.

Il commença, en 546 (19 avril 1151), par se rendre de Merrâkech à Ceuta, où il séjourna le temps nécessaire pour équiper la flotte et réunir les troupes du voisinage; il envoya à celles-ci l'ordre de se tenir prêtes à partir à la première réquisition. Mais comme il n'était pas sur la route de Bougie, on croyait qu'il projetait de passer en Espagne. Il commença par faire intercepter toutes communications, tant par terre que par mer, avec le Maghreb central, puis partit de Ceuta en çafar 547 (7 mai 1152) et s'avança à marches forcées en ralliant toutes les troupes qui se trouvaient sur son passage, si bien qu'il était sur le territoire de Bougie quand les habitants l'apprirent. Le prince qui y régnait et qui fut le dernier des H'ammâdites était Yah'ya ben el-'Azîz, qui délaissait

---

de la route qui va de cette ville à Totana. On trouve dans Edrisi (p. 239) la mention d'un Alhama près de Lorca, sur la route qui va de cette dernière ville à Murcie.

(1) L'armée musulmane avait aussi à sa tête le fils d'Abd el-Mou'min, nommé Aboû Sa'îd, lequel s'empara d'Ubeda, de Baëza et d'Alméria (*Kartâs*, p. 126 du texte). Mais pour ce qui concerne cette dernière ville, cf. *infrà*, année 552.

(2) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.*, II, 585, dans les *H. ar. des Cr.*, I, 482, et, en partie, dans la *Biblioteca*, I, 487. Cf. Merrâkechi, trad., p. 177 et 192.

les soucis du gouvernement pour ne s'occuper que de chasse et de plaisirs, et laissait la charge des affaires aux Benoû H'amdoûn. L'un de ceux-ci, Meymoûn ben H'amdoûn, sortit de Bougie [P. 104] avec l'armée aussitôt qu'il fut renseigné, mais la seule vue de l'avant-garde des troupes d''Abd el-Mou'min, composée de plus de 20,000 cavaliers, suffit à la débander, et cette avant-garde, qu''Abd el-Mou'min suivait à deux journées de marche, pénétra dans Bougie sans coup férir. Yah'ya ben el-'Azîz, abandonné par ses troupes qui s'étaient enfuies par terre aussi bien que par mer, s'enferma dans la place forte de Constantine, tandis que ses deux frères El-H'ârith et 'Abd Allâh se réfugiaient en Sicile. L'envahisseur resta maître de tout le royaume sans avoir à combattre.

Plus tard, Yah'ya vint trouver 'Abd el-Mou'min pour demander quartier, ce qu'il obtint. Il avait manifesté une joie exubérante quand il avait vu El-H'asan ben 'Ali dépouillé de l'Ifrîkiyya et ne lui avait ménagé ni le blâme ni les reproches ; bien peu après cependant il se voyait dans la même situation. Son vainqueur l'envoya au Maghreb, qu'il lui assigna comme résidence et où il lui servit une forte pension. El-H'asan ben 'Ali sortit des îles des Benoû-Mezghannân, — nous avons dit qu'il y avait été interné en 543 (21 mai 1148), — et se rendit auprès d''Abd el-Mou'min, où il se rencontra avec son ancien rival. Il reçut bon accueil du vainqueur, qui l'attacha à sa personne et lui assigna un haut rang, et qui, après la prise de Mehdiyya, le laissa dans cette ville pour servir de conseiller et de directeur au chef qu'il y nomma.

Lors de la conquête de Bougie, tous les biens des habitants furent respectés, car le souverain almohade fut fidèle à la parole donnée aux Benoû H'amdoûn, qui avaient demandé grâce.

Victoire d'ʻAbd el-Mou'min sur les Çanhâdja (1)

Après la prise de Bougie, les Çanhâdja, commandés par un certain Aboû K'açba, se réunirent en quantités innombrables, et de très nombreux Kotâma, Lawâta, etc., vinrent se joindre à eux pour combattre ʻAbd el-Mou'min. Le choc entre les fédérés et l'armée Almohade commandée par l'un des *Cinquante*, Aboû Saʻîd Yakhlef, eut lieu au pied de la montagne située à l'est de Bougie : Aboû K'açba fut battu, et la plupart de ses soldats furent tués ; les biens des vaincus devinrent la proie des vainqueurs, et leurs femmes et enfants furent réduits en esclavage (2).

Cette affaire terminée, on marcha contre la K'alʻa des Benoû H'ammâd, qui est une place des plus fortes et que rend inexpugnable sa hauteur, car elle est située au sommet d'un mont si élevé que le regard peut mal s'en rendre compte ; mais il n'est de troupes ni de forteresses qui puissent empêcher le destin de se réaliser au moment fixé. En effet, la vue des troupes Almohades [P. 105] suffit à faire fuir les habitants dans les montagnes environnantes ; le fort fut pris, on pilla tout ce qu'il contenait, et ʻAbd el-Mou'min en opéra le partage entre ses compagnons (3).

[P. 122] Guerre entre ʻAbd el-Mou'min et les Arabes (4)

En çafar 548 (27 avril 1153), eut lieu près de Sétif une

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 484.

(2) Ni le *Kartâs* ni Ibn Khaldoûn ne parlent de cette affaire ; voir cependant ce dernier, II, 189.

(3) Comparez Ibn Khaldoûn, II, 58 et 190 ; *Kartâs*, texte, p. 126.

(4) Le commencement de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 478, et le tout dans les *H. ar. des Cr.*, I, 487.

bataille entre l'armée d'Abd el-Mou'min et les Arabes. En effet, les Arabes des Benoû Hilal, les Athbedj, les 'Adi, les Riyâh', les Zighba (1), etc., depuis Tripoli jusqu'à l'extrémité du Maghreb, se dirent entre eux, à la suite de la conquête du territoire des Benoû H'ammâd par les Almohades : « 'Abd el-Mou'min, s'il devient notre voisin, nous expulsera du Maghreb ; le seul parti à prendre est de faire tous nos efforts pour le chasser avant qu'il se soit emparé du tout. » Ils se jurèrent donc aide et secours mutuels et s'engagèrent à rester toujours unis ; leur projet était de s'avancer en masse avec leurs femmes et leurs richesses, pour livrer le combat [dit] des femmes (2).

Quand le roi franc Roger de Sicile apprit l'intention des Arabes, il députa [P. 123] aux chefs de ceux-ci, Moh'riz ben Ziyâd, Djebbâra ben Kâmil, H'asan ben Tha'leb, 'Isa ben H'asan, etc., pour les encourager dans leurs projets belliqueux et leur offrir le concours, moyennant livraison d'otages, de 5,000 cavaliers francs. Mais ces chefs le remercièrent, disant qu'ils n'avaient pas besoin d'aide et ne voulaient recevoir de secours que des musulmans.

Quand 'Abd el-Mou'min, qui venait de quitter Bougie pour se rendre au Maghreb, sut qu'une masse innombrable d'Arabes s'avançait, il équipa plus de 30,000 cavaliers almohades, dont il confia le commandement à 'Abd Allâh ben 'Omar Hintâti et à Sa'd Allâh ben Yah'ya (3). Cette armée entraîna à sa suite les Arabes, deux fois plus nombreux, jusque dans des montagnes du côté de Sétif, puis (fit volte-face et) les chargea ; une affreuse mêlée s'engagea, mais les Arabes mal équipés finirent

(1) Cette orthographe est celle du *Lobb el-lobâb* et de Merrâkechi.

(2) C'est-à-dire un combat désespéré. Comparez le récit d'Ibn Khaldoûn, qui paraît assigner à cette affaire la date de 546 ou du commencement de 547 (II, 190). Le *Kartâs* la passe sous silence.

(3) D'après Ibn Khaldoun *(ib.)*, le chef de l'armée almohade était 'Abd Allâh, fils d''Abd el-Mou'min.

par être mis en déroute et abandonnèrent leurs familles, leurs troupeaux, leurs mobiliers et leurs richesses. Tout cela fut amené à 'Abd el-Mou'min, qui en opéra le partage entre ses compagnons ; mais il réserva les femmes et les enfants, qu'il mit sous bonne garde et dont il confia le soin à des eunuques chargés de les surveiller et de pourvoir à leurs besoins. A son arrivée à Merrâkech, il les installa dans de vastes demeures et leur attribua de larges pensions ; puis il fit écrire par son fils Moh'ammed aux émirs arabes que leurs femmes et leurs enfants étaient sous bonne garde, qu'il leur avait pardonné et les traitait généreusement. Alors ces émirs s'empressèrent de venir à Merrâkech, où 'Abd el-Mou'min leur rendit leurs familles, les traita bien et leur distribua de fortes sommes. Ces procédés lui concilièrent leurs cœurs, et ils s'installèrent auprès de lui. Il ne changea pas de manière de faire à leur égard, et ce fut avec leur concours qu'il fit ce que nous dirons sous l'an 551 relativement à la désignation de Mohammed comme héritier présomptif.

Prise de Bône par les Francs ; mort de Roger et avènement de son fils Guillaume (1)

En 548 (28 mars 1153) la flotte de Roger, roi franc de Sicile, sous le commandement de son page Philippe de Mehdiyya, alla mettre le siège devant Bône. Secondé par les Arabes, cet officier s'empara de la ville au mois de redjeb (sept.-oct.) ; il réduisit les habitants en captivité et s'empara de ce qu'elle contenait, mais en permettant [P. 124] à un certain nombre de savants et de gens de bien d'aller, avec leurs familles et leurs biens, se réfugier dans les localités voisines. Après y avoir

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berbères*, II, 586 ; dans la *Biblioteca*, I, 479 ; dans les *H. ar. des Cr.*, I, 489.

séjourné dix jours, il regagna Mehdiyya en emmenant une partie des prisonniers, et de là rentra en Sicile. Roger le fit emprisonner à cause de l'indulgence qu'il avait montrée à l'égard des musulmans de Bône ; on disait d'ailleurs que Philippe et les autres pages, musulmans au fond du cœur, cachaient leurs croyances, et des témoins déposèrent qu'il ne jeûnait pas en même temps que le roi et qu'il était musulman. Roger le fit juger par un tribunal composé d'évêques, de prêtres et de chevaliers, qui le condamna à être brûlé, et cette sentence fut exécutée en ramadân de cette année (nov.-déc.). Ce mauvais traitement fut le premier qui fut (à cette époque) infligé aux musulmans de Sicile, mais Dieu ne tarda que peu à frapper Roger, qui mourut d'une angine dans la première décade de dhoû 'l-hiddja de la même année (fin février 1154) : il avait près de quatre-vingts ans et en avait régné vingt environ (1). Son fils Guillaume [I le Mauvais], qui lui succéda, eut une administration injuste et conçut des projets sinistres ; il prit pour vizir Mayo Barâni [Majone de Bari], dont le mauvais gouvernement provoqua le soulèvement de plusieurs places fortes de Sicile et de Calabre, et ce mouvement s'étendit jusqu'en Ifrîkiyya, ainsi que nous le dirons.

[P. 125] En 548 (28 mars 1153) des vaisseaux de Sicile que montaient un grand nombre de Francs arrivèrent en Égypte et y mirent au pillage la ville de Tennîs (2).

---

(1) Au lieu de *vingt*, les *H. ar.*, M. de Slane et Amari lisent *soixante*, bien que Tornberg ne signale aucune variante. Notre auteur paraît d'ailleurs confondre les deux Roger ; Roger II, né en 1093 et mort en 1154, n'avait que huit ans quand il monta sur le trône.

(2) On trouve cet alinéa dans la *Biblioteca*, I, 480, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 491.

[P. 134] Insurrection des îles et de l'Ifrîkiyya contre la domination franque (1)

Sous l'année 548, nous avons dit qu'à la suite de la mort de Roger, roi de Sicile, son fils Guillaume l'avait remplacé sur le trône, et que la mauvaise administration de celui-ci lui avait fait perdre plusieurs places fortes de cette île. En 551 (24 févr. 1156), le désir de s'affranchir augmenta chez ses sujets, et les îles de Djerba et de Kerkenna aussi bien que les populations de l'Ifrîkiyya se soulevèrent contre lui. Celui qui donna le signal de la révolte fut 'Omar ben Aboû 'l-H'asan H'oseyn Forriyâni (2), à Sfax. Roger, à la suite de la conquête de cette ville, en avait d'abord nommé gouverneur le père d''Omar, c'est-à-dire Aboû 'l-H'oseyn, qui était un homme savant et vertueux; mais celui-ci, alléguant sa faiblesse et son âge, pria le roi de nommer 'Omar gouverneur. Roger y consentit, mais emmena comme ôtage le vieillard en Sicile. En partant pour sa destination, celui-ci dit à son fils : « Je suis vieux et j'approche du terme de ma vie. Profite de la première occasion favorable pour te révolter et ne garder aucun ménagement à l'égard de nos ennemis; ne songe pas que ma vie est en jeu et agis comme si j'étais déjà mort ». Dès que l'occasion se présenta, 'Omar appela les habitants à la révolte, ordonnant aux uns de monter sur les remparts, aux autres d'envahir les demeures des

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berbères*, II, 587, dans la *Biblioteca*, I, 480, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 498.

(2) Ce mot a été ainsi imprimé et vocalisé par l'éditeur d'Ibn el-Athîr, et sa lecture a été adoptée par Amari (voir le *Merâcid* et le *Lobb el-lobâb*; cf. *Storia dei Mus. di Sic.*, III, 468). M. de Slane a lu *Gharyani* (*l. l.*), ethnique que du reste on retrouve ailleurs et qui sert à désigner entre autres un glossateur de la *Modawwana*. J'ai lu « ben Aboû 'l-Hasan » avec Amari, *Bibl.*, I, 482; II, 719, etc.

Francs et autres chrétiens et de les massacrer tous. Comme on lui fit observer qu'il y avait lieu de craindre pour la vie de son père prisonnier : « C'est, dit-il, d'après ses ordres que j'agis ; et si nous tuons quelques milliers d'ennemis, ne sera-t-il pas bien vengé ? » Le soleil n'était pas levé que tous les Francs étaient égorgés jusqu'au dernier ; cela se passait au commencement de 551 (24 févr. 1156).

L'exemple d' 'Omar fut imité à Tripoli par Yah'ya (1) ben Mat'roûh', puis par Mohammed ben Rechîd à Gabès ; d'autre part, l'armée d' 'Abd el-Mou'min s'empara de Bône, de sorte que dans toute l'Ifrîkiyya les Francs ne conservèrent que Mehdiyya et Sousse. Les habitants de Zawîla, ville qui n'est séparée de Mehdiyya que par une espèce d'hippodrome (2), suivirent les conseils que leur fit parvenir 'Omar de massacrer les chrétiens ; puis les Arabes du dehors vinrent aider les habitants de Zawîla contre les Francs de Mehdiyya, dont ils interceptèrent les approvisionnements.

Au reçu de ces nouvelles, Guillaume de Sicile fit venir Aboû'l-H'oseyn, le mit au courant de ce qui se passait et lui ordonna d'écrire à son fils pour le faire rentrer dans le devoir et le menacer des conséquences qu'entraîneraient ses actes : [P. 135] « Une simple lettre, dit le vieillard, pourra-t-elle agir sur celui qui a fait un pareil coup ? » Un messager que le prince envoya à 'Omar pour le menacer et le sommer de renoncer à ses entreprises, ne put obtenir d'entrer dans la ville le jour même de son arrivée. Le lendemain, il vit tous les habitants sortir de la ville pour accompagner un convoi funèbre et procéder à une inhumation ; puis, quand ils furent rentrés, 'Omar lui fit dire : « C'est mon père que je viens d'enterrer, et c'est à cause de sa mort que j'ai reçu les condoléances du peuple ; faites maintenant de lui ce

(1) Un ms lit Mohammed.

(2) Ou, d'après une autre leçon, « par une longueur de deux milles ».

que vous voudrez ! » Le messager reporta le récit de ce qui s'était passé à Guillaume, qui fit crucifier Aboû'l-H'oseyn ; celui-ci ne cessa jusqu'à son dernier soupir d'invoquer le nom de Dieu très haut.

Les gens de Zawîla, renforcés par les Arabes, les habitants de Sfax, etc., assiégèrent Mehdiyya d'assez près pour que les vivres y devinssent rares. Mais le roi de Sicile y expédia vingt galères chargées de guerriers, d'armes et de vivres. Ces renforts pénétrèrent dans la ville, et l'on envoya alors de l'argent aux Arabes pour acheter leur défection. Dans une sortie qui eut lieu le lendemain, les Arabes s'enfuirent ; alors les gens de Sfax, qui combattaient en dehors de la ville avec ceux de Zawîla, furent entourés par les Francs, et, prenant la fuite à leur tour (1), ils s'embarquèrent et laissèrent les habitants de Zawîla livrés à leurs propres forces. Ceux-ci, à la suite d'une charge des Francs, durent fuir vers leur ville, dont ils trouvèrent les portes fermées ; ils résistèrent vaillamment au pied même des murailles, mais la plupart furent tués, et le petit nombre des survivants se dispersa ; quelques-uns se réfugièrent auprès d' 'Abd el-Mou'min. Les femmes, les enfants et les vieillards de la ville se sauvèrent par terre comme ils purent sans pouvoir rien emporter ; les Francs y pénétrèrent, massacrèrent les femmes et les enfants qui n'avaient pu fuir et mirent tout au pillage. Ils restèrent maîtres de Mehdiyya jusqu'à la conquête qu'en fit 'Abd el-Mou'min.

[P. 139] **Moh'ammed ben 'Abd el-Mou'min est reconnu en qualité d'héritier présomptif.**

En 551 (24 fév. 1156) 'Abd el-Mou'min fit reconnaître son fils Moh'ammed comme son héritier présomptif.

(1) J'ai ici rétabli, d'après Amari et les *B. ar.*, quelques mots omis par Tornberg.

Or il avait été entendu entre lui et ‘Omar [H’intâti] que ce dernier remplacerait ‘Abd el-Mou’min ; mais celui-ci une fois arrivé au pouvoir et devenu père de nombreux enfants, désira les voir lui succéder. Il convoqua en conséquence les émirs arabes de Hilâl, de Zighba, d’‘Adi, etc., leur fit des cadeaux et les poussa par l’intermédiaire de ses émissaires à déclarer qu’ils demandaient comme héritier présomptif l’un des fils du prince régnant. Mais il feignit de ne pas consentir à leur demande par considération pour Aboû H’afç ‘Omar Inti et à cause du haut rang que celui-ci tenait chez les Almohades, et il répondit que cette qualité appartenait à ‘Omar. Mais quand ce dernier vit ce qui se passait, il fut pris de peur et alla déclarer à ‘Abd el-Mou’min qu’il renonçait à se prévaloir de son titre. On prêta alors serment à Moh’ammed, ce qui fut pour ‘Abd el-Mou’min l’occasion de nombreuses largesses ; la nouvelle fut proclamée par tout l’empire, et le nom de l’héritier présomptif fut (désormais) prononcé au prône.

‘Abd el-Mou’min confie à ses fils l’administration de diverses provinces (1)

En la même année, ce prince nomma son fils Aboû Moh’ammed ‘Abd Allâh, gouverneur de Bougie et de son territoire (2), son fils Aboû ’l-H’asan ‘Ali, gouverneur de Fez et de son territoire, son fils Aboû Sa‘îd, gouverneur

(1) On retrouve ce chapitre dans les *H. ar. des cr.*, I, 502.

(2) Le texte d’Ibn el-Athir (in *l. l.*) ajoute la nomination d’Aboû Hafç ‘Omar à Tlemcen ; le *Kartâs* (p. 127 et cf. 129) et Ibn Khaldoûn (II, 190), confirment en effet qu’Aboû Hafç fut nommé gouverneur de cette ville. Cette attribution de divers gouvernements aux fils d’‘Abd el-Mou’min remonte à 549, d’après le *Kartâs*, à 547 ou environ, d’après Ibn Khaldoûn.

de Ceuta, Algéziras et Malaga, et ainsi de suite pour les autres. [P. 140] Sa façon de procéder fut d'ailleurs remarquable, car il s'y prit de la manière que voici. Comme il lui était difficile de révoquer les cheykhs almohades, qui étaient connus, qui avaient été des compagnons du Mahdi Mohammed ben Toûmert, et à qui il avait confié le gouvernement de diverses provinces, il garda leurs enfants auprès de lui pour les faire instruire ; puis, quand ceux-ci en surent assez pour servir de modèles, il dit à leurs pères : « Je désire vous avoir auprès de moi pour appuyer mes plans de vos conseils ; vos enfants, qui sont maintenant savants et bons juristes, pourront gouverner à votre place ». Ils consentirent, fort aises de voir leurs enfants placés. Alors le prince leur fit insinuer par un homme de confiance, stylé à cet effet : « Je crois que, dans une affaire d'importance, vous vous êtes montrés inconséquents et peu convenables. — Et comment cela? — Vos enfants ont des places de gouverneurs, tandis que ceux du Prince des croyants, bien que savants et bons administrateurs, n'en ont aucune. Il y a lieu de craindre que vous ne perdiez l'estime du Prince si son attention se porte sur ce point ». Frappés de la justesse de cette remarque, ils se rendirent auprès de leur maître pour lui demander de donner des gouvernements à ses fils ; mais il (feignit de) s'y refuser, et ce ne fut que vaincu par leurs insistances qu'il accéda à leur demande.

[P. 147] **Conquête d'Alméria par les musulmans ; fin du pouvoir Almoravide en Espagne** (1)

En 552 (12 févr. 1157), Alméria fut conquise sur les Francs par les troupes d'ʿAbd el-Mou'min, et le pouvoir des Almoravides prit fin en Espagne.

---

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 506.

‘Abd el-Mou’min ayant nommé gouverneur de Malaga et d’Algéziras son fils Aboû Sa‘îd, celui-ci aborda à Malaga, où il s’installa et où il reçut une lettre de Meymoûn ben Bedr le Lamtoûni, qui se disait prêt à reconnaître l’Unitéisme et à livrer la ville de Grenade, où il commandait. Aboû Sa‘îd accepta cette offre, et Meymoûn se rendit à Malaga avec ses femmes et ses enfants ; il y fut reçu très honorablement par Aboû Sa‘îd, qui l’envoya à Merrâkech, où ‘Abd el-Mou’min lui-même se porta au devant de lui.

Ainsi finit la dynastie Almoravide, à qui il ne resta que l’île de Mayorque avec H’ammoû ben Ghâniya.

Après être devenu maître de Grenade, Aboû Sa‘îd marcha avec ses troupes contre Alméria, dont les Francs étaient restés possesseurs depuis la conquête qu’ils en avaient faite sur les musulmans en 542 (1er juin 1147). Il en avait commencé le siège quand il fut rejoint par la flotte de Ceuta, que montait un grand nombre d’hommes, et les opérations se poursuivirent tant par mer que par terre.

[P. 148] Les Francs occupaient le fort de la ville ; il les assiégea, tandis que son armée alla camper sur la montagne qui domine Alméria, et où l’on éleva par son ordre des fortifications qui descendaient jusqu’à la mer et qui étaient précédées d’un fossé. De la sorte le fort et la ville même étaient enserrés dans cette enceinte, et nul secours ne pouvait y parvenir. Le roi franc d’Espagne Alphonse, connu sous le nom de *petit roi*, se mit à la tête de 12,000 cavaliers francs et de 6,000 cavaliers musulmans sous les ordres de Mohammed ben Sa‘d ben Merdenîch, et tenta de secourir la ville ; mais il ne put rien contre les fidèles, et tous les deux, trompés dans leur espoir, durent battre en retraite. Le *petit roi* mourut en route, avant même d’être rentré à Tolède. Trois mois de siège avaient épuisé les vivres de la ville, dont les habitants demandèrent quartier moyennant remise du fort. Ces conditions furent acceptées par

Aboû Sa'ìd, et les Francs s'éloignèrent par mer, après être restés pendant dix ans maîtres d'Alméria.

[P. 158] 'Abd el-Mou'min conquiert Mehdiyya sur les Francs et devient maître de toute l'Ifrîkiyya (1)

Sous l'année 543 nous avons dit que la conquête par les Francs de Mehdiyya sur El-H'asan [ben 'Ali ben Yah'ya] ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdîs Çanhâdji, et sous l'année 551, comment les Francs avaient massacré et pillé les Musulmans de Zawîla, proche de Mehdiyya. [P. 159] Quelques-uns de ces derniers s'enfuirent auprès d''Abd el-Mou'min pour se mettre sous sa protection. Ce prince, qui était à Merrâkech, les accueillit honorablement et reçut de leur bouche le récit de leurs souffrances en même temps que l'expression de leur conviction qu'il était le seul prince musulman à qui ils pussent recourir pour obtenir satisfaction. Des larmes lui jaillirent des yeux et il baissa la tête, puis, la relevant, il leur dit d'avoir confiance, qu'il leur prêterait aide, au moins au bout de quelque temps. Il fit alors installer ses visiteurs et leur distribua deux mille dinars.

Par ses ordres on prépara des sacs à provision, des outres et tout ce qu'il faut à une armée en marche ; il écrivit à ses lieutenants dans le Maghreb, — dont il était le maître jusqu'auprès de Tunis — de conserver et emmagasiner sur place toutes les récoltes en laissant le grain dans l'épi, et de creuser des puits sur toutes les routes. Conformément à ces ordres, le produit de trois récoltes successives fut amassé, transporté aux lieux de halte et recouvert de terre (2), de manière à former de véritables collines.

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.* (II, 589), ainsi que dans la *Biblioteca* (I, 484) et dans les *H. ar. des Cr.* (I, 508).

(2) Ce que Reinaud (*Historiens*, etc. I, 509) traduit par « les trans-

En çafar 554 (21 fév. 1159), ce prince, qui entreprenait le plus souvent ses voyages dans ce mois, partit de Merrâkech pour l'Ifrîkiyya, avec 100,000 combattants et un nombre égal de suivants et de goujats. Grâce aux précautions qu'il avait prises, ce flot d'hommes traversa des campagnes cultivées sans toucher à un épi et, en arrivant au lieu de campement, faisait la prière avec un tel ensemble qu'un seul imâm suffisait et que le cri d'*Allâh akbar* sortait simultanément de toutes les bouches sans que personne fût en retard. Devant ‘Abd el-Mou'min s'avançait El-H'asan ben ‘Ali Çanhâdji, l'ancien prince de Mehdiyya et d'Ifrîkiyya, dont nous avons dit l'arrivée auprès du prince almohade. Une marche ininterrompue mena l'armée le 24 djomâda II (12 juillet) jusqu'à Tunis, occupée par Ah'med ben Khorâsân, prince de cette ville (1). La flotte arriva également; elle comptait soixante-dix galères, transports et chalands (2). Quand la ville fut investie, on somma les habitants de se rendre et, sur leur refus, on commença le lendemain l'attaque avec une vigueur extrême. Il ne restait plus [semblait-il] qu'à prendre la ville et à y laisser entrer la flotte, quand un vent violent s'éleva et força les Almohades à se retirer et à remettre leur conquête au lendemain. Or, quand la nuit fut tombée, dix-sept des principaux habitants de la ville vinrent demander à ‘Abd el-Mou'min quartier pour leurs concitoyens. Le prince, pour récompenser leur empressement à se soumettre, promit de respecter la vie, la famille et les biens des messagers, [P. 160] mais exigea que les autres habitants, pour sauver leurs têtes et celles des leurs, lui abandonnassent la moitié de leurs biens meu-

---

portèrent dans des bâtiments sur lesquels ils apposèrent leur cachet. »

(1) Comparez les récits, qui présentent des différences, de Merrâkechi, p. 195 de la trad. française; de Zerkechi, trad., p. 12, et de Tidjâni, *Journ. as.*, 1853, I, 393.

(2) En arabe, *chîni, t'arîda* et *chelendi.*

bles et immeubles et renvoyassent Ah'med ben Khorâsân et sa famille. Ces conditions ayant été acceptées, il prit possession de la ville, posta des gardes pour empêcher les soldats d'y pénétrer et fit procéder par des commissaires au partage des biens. Les juifs et les chrétiens qui habitaient la ville eurent à choisir entre la conversion à l'Islamisme et la mort ; les autres habitants eurent à payer un loyer prélevé sur la moitié de la valeur de leurs habitations.

Au bout de trois jours, 'Abd el-Mou'min se dirigea sur Mehdiyya, accompagné par sa flotte, qui suivait la côte de conserve avec lui, et y arriva le 18 redjeb (1). Il y avait alors dans cette ville plusieurs fils de rois francs et des chevaliers d'une bravoure exceptionnelle ; ils avaient évacué Zawîla, située à une portée de flèche de Mehdiyya, et ce fut de ce côté qu'arriva 'Abd el-Mou'min. Ce lieu fut bientôt rempli de soldats et de goujats, et en une heure de temps la population se trouva ainsi reconstituée ; la portion de l'armée qui n'y trouva pas de place s'installa en dehors, et fut bientôt rejointe par une foule innombrable de Çanhâdja, d'Arabes et de gens du pays. Des attaques réitérées furent dirigées contre la ville, mais elles restèrent infructueuses à cause de la force naturelle de sa position, de la solidité de ses murailles et du peu de prise qu'elle présentait aux assaillants, car elle a la forme d'une main en saillie sur la mer et rattachée à la terre par le poignet seulement. Les Francs lançaient sur les flancs de l'armée musulmane leurs plus braves guerriers, qui la harcelaient et se retiraient au plus vite, ce qui fut cause qu''Abd el-Mou'min éleva une muraille à l'ouest de la ville, afin d'empêcher ces sorties ; d'autre part, la flotte assiégea Mehdiyya par mer. 'Abd el-Mou'min, s'étant

(1) Ou le 4 août 1159. M. de Slane, Reinaud et Amari ont tous lu « le 12 redjeb », date que donnent aussi Zerkechi (p. 12 de la trad. fr.) et Tidjâni (p. 397).

embarqué sur une galère avec El-H'asan ben 'Ali, qui y avait régné, en fit le tour, et, frappé de la solidité de l'emplacement de cette ville, il dut reconnaître qu'on ne pouvait s'en emparer de vive force ni par terre ni par mer, qu'il fallait nécessairement recourir au blocus. El-H'asan, à qui il demanda comment il avait pu abandonner une pareille forteresse, lui répondit que c'était par suite du petit nombre d'hommes sûrs dont il pouvait disposer, du manque de vivres et de la décision du destin, raisons dont le prince Almohade reconnut la valeur. Il se fit débarquer, et donna l'ordre de réunir du blé et des vivres sans plus combattre. Bientôt on vit s'élever dans le camp deux montagnes l'une de blé et l'autre d'orge, dont la vue frappait de loin les arrivants, qui restaient tout surpris d'apprendre de quoi elles étaient composées.

Pendant que le siège se prolongeait, Sfax fit sa soumission, de même que Tripoli, les montagnes de Nefoûsa, les K'çoûr de l'Ifrîkiyya et leurs dépendances ; Gabès fut conquis de vive force. 'Abd el-Mou'min fit en outre conquérir diverses localités par son fils Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh (1). Les habitants de Gafça, voyant les progrès du pouvoir Almohade, [P. 161] furent unanimement d'avis de le reconnaître au plus tôt et de faire remise de leur ville, et ce fut leur prince Yah'ya ben Temîm ben el-Mo'izz qui alla, avec plusieurs des principaux, trouver 'Abd el-Mou'min. Celui-ci répondit d'abord à son chambellan qui lui annonçait leur arrivée : « Tu te trompes ; ce ne sont pas les gens de Gafça ». Mais comme le chambellan maintenait son dire : « Comment donc, dit-il, cela est-il possible? Le Mahdi annonce que les nôtres doivent couper les arbres et abattre les murailles de cette ville. Acceptons cependant leur offre et épargnons-les, « afin que Dieu accomplisse

---

(1) Ibn Khaldoûn énumère les conquêtes que fit 'Abd Allâh (*Berbères*, II, 193 ; et cf. *Kartâs*, p. 129).

l'œuvre décrétée dans ses destins » [Koran, VIII, 43 et 46] Et il leur envoya quelques-uns des siens pour les recevoir. Un poète qui figurait dans la députation adressa à 'Abd el-Mou'min un poème qui débute ainsi :

[Basît'] Nul ne tressaille de joie, quand il se trouve au milieu des épées et des lances, comme le khalife 'Abd el-Mou'min ben 'Ali (1).

Un cadeau de mille dinars fut sa récompence.

Le 22 cha'bân de la même année (7 septembre) parut la flotte sicilienne composée de cent cinquante galères, sans compter les transports. Elle arrivait de l'île d'Iviça, qui dépend de l'Espagne, d'où elle amenait tous les habitants qu'elle avait réduits en captivité et d'où un ordre du roi franc l'avait envoyée à Mehdiyya. En arrivant, elle cargua ses voiles pour pénétrer dans le port, mais la flotte d''Abd el-Mou'min s'avança contre elle, tandis que toute l'armée se rangea sur le littoral. Devant ce déploiement de forces, les Francs restèrent saisis de frayeur. Mais alors l'action s'engagea, et 'Abd el-Mou'min, le front prosterné contre terre, restait à pleurer et à invoquer la faveur céleste pour les siens; la flotte chrétienne battue dut rehisser ses voiles pour s'enfuir, poursuivie par les musulmans qui s'emparèrent de sept galères et auraient pris la plupart des vaisseaux ennemis s'ils avaient eu des bâtiments de la même espèce (2). Ce fut un fait d'armes remarquable et « *une prompte victoire* » (Koran, XLVIII, 18 et 27). Les marins victorieux reçurent à leur retour les largesses d''Abd el-Mou'min.

Les assiégés, bien qu'ayant perdu l'espoir d'être

(1) Ce vers est mis dans la bouche d'Aboû 'Abd Allâh Mohammed ben Aboû' l-'Abbâs 'Omar Teyfâchi par Ibn Khallikan, II, 183, et Zerkechi, trad. fr. p. 14 : cf. Kayrawâni, dont le texte (p. 113) devient, dans la version française de Pellissier et Rémusat (p. 198) : « Aucun de ceux qui agitent les épaules soit parmi les blancs soit parmi les noirs, n'a un courage égal au vôtre ».

(2) D'après une autre leçon « si leurs voiles avaient été hissées ».

secourus, résistèrent encore six mois, jusqu'à la fin de dhoù'l-hiddja (1), où dix chevaliers francs vinrent demander quartier pour les habitants et solliciter la permission de se retirer dans leur pays en emportant tous leurs biens. A ce moment, les vivres faisaient complètement défaut et ils étaient réduits à manger leurs chevaux. Ils rejetèrent cependant la proposition que leur fit 'Abd el-Mou'min d'embrasser l'islamisme, mais pendant plusieurs jours ils recommencèrent d'humbles démarches, et le prince finit par acquiescer à leur demande. Il leur fournit des vaisseaux pour s'embarquer, [P. 162] mais comme on était dans la saison d'hiver, la plupart de ces bâtiments sombrèrent, et un petit nombre seulement revit la Sicile. Le prince de cette île avait menacé, au cas où 'Abd el-Mou'min aurait tué les chrétiens de Mehdiyya, de massacrer les musulmans de Sicile, de réduire leurs femmes en captivité et de s'emparer de leurs biens. Mais ce fut Dieu qui se chargea d'engloutir les Francs.

Le vainqueur fit son entrée dans Mehdiyya, où la domination franque avait duré douze ans, le matin du jour d'*'achoûrâ*, 10 moharrem 555 (20 janvier 1160) ; cette année fut appelée par lui *année des quints* (2). Il y passa vingt jours à rétablir l'ordre, à en relever les fortifications et à l'approvisionner en vivres, en soldats et en munitions. Il y installa comme gouverneur l'un des

---

(1) Commencement de janvier 1160. La soumission de la ville ayant eu lieu tout au commencement de 555 à la suite de pourparlers engagés en 554, on s'explique facilement que nos sources indiquent soit l'une soit l'autre de ces deux années. Il faut cependant remarquer que, d'après le *Kartâs*, le vainqueur fut de retour à Tanger en dhoù'l-hiddja 555.

(2) Ce qu'Amari a traduit par « année des cinq » *(l'anno dei cinque)*, comme avait fait Reinaud *(Histor.* etc., I, 514). Cf. la trad. de Zerkechi, p. 14. La même expression se retrouve dans la chronique moderne *El-Kholâçat en-nakiyya* de Mohammed Bâdji Mas'oûdi, p. 56.

siens (1), à qui il laissa, pour lui servir de conseiller, El-H'asan ben 'Ali, ancien chef de cette ville. Il y concéda à celui-ci, de même qu'à ses enfants, des fiefs et des demeures magnifiques. Tout cela terminé, il reprit la route du Maghreb le 1er çafar de la même année (10 février 1160).

'Abd el-Mou'min attaque les Arabes (2)

Après avoir réglé ce qui concerne Mehdiyya, et avant de se remettre en route, ce prince convoqua les émîrs arabes des Benou Riyâh' établis en Ifrîkiyya et leur tint ce discours : « Notre devoir est de faire triompher l'Islâm. Or la puissance des polythéistes en Espagne est grande, et ils sont les maîtres de nombreuses provinces où les musulmans dominaient autrefois. Nul ne peut les combattre mieux que vous, dont les ancêtres ont conquis ce pays dans les premiers temps de l'Islâm, et c'est par vous encore que les conquérants en vont être chassés. Nous vous demandons donc 10,000 braves cavaliers pour combattre dans la voie de Dieu. » Ils les lui promirent et en prêtèrent le serment qu'il leur demanda en invoquant le nom de Dieu et le Saint Livre, puis ils marchèrent de conserve avec lui jusqu'au défilé de la montagne de Zaghwân (3). Mais Yoûsof ben Mâlik, qui figurait parmi les émirs et chefs de tribus, se rendit secrètement et de nuit auprès d''Abd el-Mou'min pour l'informer de la répugnance qu'avaient les Arabes à se rendre en Espagne, parce qu'ils le soupçonnaient de chercher uniquement à leur faire quitter leur pays ; il ajouta qu'ils ne respecteraient pas le serment prêté :

---

(1) Mohammed ben Faradj Koùmi, d'après Zerkechi (p. 12).

(2) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des cr.*, I, 514.

(3) Il est fait à cela une brève allusion par Zerkechi (p. 15) ; comparez aussi *Berbères*, II, 194.

« Eh bien ! répondit-il, Dieu se chargera de punir le parjure. » Dans la nuit qui suivit, en effet, ces chefs se jetèrent dans la campagne et rejoignirent leurs tribus. Seul, Yoûsof ben Mâlik resta auprès du prince, qui l'appela à cause de cela, « Yoûsof le véridique ».

'Abd el-Mou'min ne parla pas de cette affaire et poursuivit rapidement sa marche dans la direction du Maghreb [P. 163] jusqu'aux environs de Constantine, où il installa son camp dans un endroit riche en pâturages appelé Wâdi'n-Nisâ (1), et, comme on était au printemps, le fourrage abondait. Il y séjourna vingt jours en ayant soin d'intercepter les routes et de ne laisser sortir aucun soldat du camp, de sorte que dans le pays nul n'avait connaissance de la présence d'une armée si considérable, et l'on se disait que quelques nouvelles inquiétantes reçues d'Espagne le faisaient s'éloigner au plus vite. Aussi les Arabes qui l'avaient abandonné, rassurés en ce qui les concernait, revinrent des plaines où ils s'étaient réfugiés se réinstaller dans leurs séjours d'habitude. Dès qu'il en eut connaissance, 'Abd el-Mou'min expédia contre eux ses deux fils Aboû Mohammed et Aboû 'Abd Allâh avec trente mille guerriers choisis parmi les principaux et les plus braves des Almohades ; ces deux chefs précipitèrent leur marche par des lieux inhabités et vinrent surprendre, sans qu'ils s'attendissent à rien, les Arabes par derrière, c'est-à-dire du côté du désert, de façon à leur couper la retraite qu'ils auraient pu tenter de ce côté. Les Arabes étaient installés dans la région de K'ayrawân, au sud d'une montagne dite Djebel el-K'arn (2) ; leurs tentes dépassaient 80,000, et parmi les plus connus de

(1) Ni Bekri ni Edrisi ne mentionnent cette localité. Plusieurs endroits d'Algérie portent ce nom de « rivière du bivouac » (de Slane, *Historiens*, etc., I, 796).

(2) Cet endroit, qui est situé entre Djeloûla et Kayrawân, mais que ni Bekri ni Edrisi ne mentionnent, a vu d'autres rencontres célèbres (voir p. ex. l'*Hist. des Berbères*, I, 307, 363, etc.).

leurs chefs figuraient Aboû Mah'foûz' Moh'riz ben Ziyâd, Mas'oûd ben Zemmâm el-Ballât', Djebbâra ben Kâmil, etc. La subite apparition des Almohades jeta le trouble parmi eux et ils ne s'entendirent pas : Mas'oûd et Djebbâra ben Kâmil s'enfuirent avec leurs tribus, tandis que Moh'riz ben Ziyâd tint ferme et voulut combattre ; mais on ne l'écouta pas, et il ne resta avec lui qu'une troupe d'Arabes pour livrer bataille aux Almohades, dans la seconde décade de rebî' II 555 (19-29 avril 1160). La lutte fut chaude, mais Moh'riz ben Ziyâd fut tué et sa tête fut promenée sur une pique, ce qui amena la débandade des Arabes, qui abandonnèrent leurs tentes, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Tout cela fut amené à 'Abd el-Mou'min, qui était encore dans son campement ; il fit garder les femmes de race pure et les emmena avec lui au Maghreb sous bonne garde et avec tous les soins que requérait la pudeur, les traitant comme il avait fait les femmes des Athbedj (1). Alors, et comme avaient fait ceux-ci, des députations des Riyâh' vinrent les unes après les autres lui redemander ces captives ; les envoyés furent bien traités et leur demande fut accueillie, si bien qu'il ne resta bientôt plus personne d'entre eux qui n'en fît autant et ne fît sa soumission : il rabaissait leur orgueil, mais les traitait généreusement. Alors il les expédia aux frontières d'Espagne, ainsi qu'il avait été entendu tout d'abord.

Les ossements des Arabes tués [P. 164] à la bataille de Djebel el-Karn furent amoncelés en un tas énorme qui se voyait de loin et qui subsista longtemps. Toute l'Ifrîkiyya resta tranquillement soumise aux lieutenants d''Abd el-Mou'min, et il n'y eut plus parmi les émirs arabes que Mas'oûd ben Zemmâm Ballât' qui conserva son indépendance et resta avec les siens aux extrémités du pays.

---

(1) *Suprà* p. 576. Je corrige, comme plus haut, la lecture de Tornberg.

[P. 184] En 556 (30 déc. 1160), ‘Abd el-Mou’min franchit le détroit et se transporta à Djebel Târik’, sur la rive d’Espagne; il y édifia une ville bien fortifiée et, après y avoir séjourné quelques mois, regagna Merrâkech.

[P. 186] Ibn Merdenîch conquiert Grenade sur ‘Abd el-Mou’min, puis en est chassé (1)

En 557 (20 déc. 1161), les Grenadins, qui reconnaissaient alors l’autorité d’‘Abd el-Mou’min, députèrent à Ibrâhîm ben Hemochk pour lui demander de venir prendre possession de leur ville. Ce chef, qui était le beau-père d’Ibn Merdenîch, avait d’abord embrassé l’Unitéisme, était devenu partisan d’‘Abd el-Mou’min et l’avait excité à attaquer son beau-père, mais il avait ensuite abandonné le parti des Almohades et s’était réconcilié avec Ibn Merdenîch (2). Ibn Hemochk, agréant cette offre, se rendit à Grenade avec les députés, [P. 187] mais il y trouva un groupe d’Almohades qui se retrancha dans le fort. Quand Aboû Sa‘îd ‘Othmân ben ‘Abd el-Mou’min, alors à Malaga, eut vent de cette affaire, il réunit ses troupes pour marcher au secours de ses partisans de Grenade, et de son côté Ibrâhîm ben Hemochk adressa une demande de secours à Ibn Merdenîch, chef de l’Espagne orientale, qui lui envoya deux mille cavaliers musulmans et francs. Cette troupe livra

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.* (i, 523). Il faut voir le récit des faits tel qu’il est exposé par Dozy, (*Recherches* etc. 3e éd., i, 372). Ce savant parle (p. 364) du récit d’Ibn el-Athîr comme n’étant pas traduit; il n’a pas songé à consulter le recueil cité, où en effet, il n’y avait pas de raison d’insérer ce chapitre, non plus du reste que plusieurs de ceux dont nous avons donné l’indication.

(2) Ces derniers mots ont été ajoutés d’après le texte publié dans les *H. ar.*, et énoncent un fait conforme à ce que nous avons vu p. 571. Tornberg n’a pas relevé cette variante, non plus d’ailleurs que quelques autres.

dans les environs de Grenade un combat aux Almohades qui se trouvaient dans cette ville, avant qu'Aboû Sa'îd pût arriver. Les Almohades se battirent courageusement, mais furent mis en fuite; puis Aboû Sa'îd livra à son arrivée un nouveau combat où beaucoup des siens tombèrent; lui-même cependant tint ferme avec une troupe de chefs et de braves cavaliers et fantassins, qui se firent tuer jusqu'au dernier, et Aboû Sa'îd dut alors s'enfuir à Malaga.

'Abd el-Mou'min apprit ces nouvelles pendant qu'il était déjà en marche vers Salé, et il expédia aussitôt son fils Aboû Ya'koûb Yoûsof avec 20,000 combattants et plusieurs des cheykhs almohades qui s'avancèrent à marches forcées. A cette nouvelle, Ibn Merdenîch se dirigea avec son armée vers Grenade pour soutenir Ibn Hemochk; et ces deux contingents réunis formaient une nombreuse armée. Le premier de ces chefs était campé en dehors de la ville, à Ech-Cherî'a (1); les deux mille cavaliers qui avaient formé la première armée d'Ibn Hemochk campèrent en dehors du Fort rouge (2), et ce chef avec les siens dans ce fort même. Les troupes almohades parurent sur une montagne proche de Grenade, auprès de laquelle elles séjournèrent quelques jours; puis elles firent tenter par quatre mille cavaliers une attaque nocturne contre les troupes campées en dehors du Fort rouge, tandis qu'elles les enceignaient de toutes parts. Ces soldats ne purent pas même monter à cheval et furent massacrés jusqu'au dernier. L'armée almohade tout entière s'avança ensuite et s'installa

---

(1) *Cherî'a* (abreuvoir) désigne un quartier ou un faubourg dans diverses villes du Maghreb (Dozy, *Recherches*, I, 383).

(2) Ce que l'on appelle aujourd'hui l'Alhambra est de construction postérieure et remonte à l'époque des Naçrides ou Benoû Ahmar. Notre « Fort rouge » doit être ce qu'on nomme l'Alcazaba de l'Alhambra, dont des restes subsistent encore (Dozy, *Recherches*, I, 385).

dans les environs immédiats de Grenade (1). Ibn Merdenîch et Ibn Hemochk, comprenant qu'ils ne pouvaient résister, s'enfuirent la nuit suivante et se retirèrent dans leurs Etats. Les Almohades conquirent Grenade au cours de la même année. Quant à 'Abd el-Mou'min, il repartit de Salé pour rentrer à Merrâkech.

[P. 191] **Mort d''Abd el-Mou'min et avènement de son fils Yoûsof** (2)

Le 20 djomâda II 558 (25 mai 1163), ce prince, qui régnait sur le Maghreb, l'Ifrîkiyya et l'Espagne, mourut à Salé, où il s'était rendu en venant de Merrâkech. [P. 192] Quand il se vit malade et près de sa fin, il convoqua les cheykhs almohades qui l'accompagnaient et leur dit que, après avoir mis à l'épreuve son fils Mohammed (3), il ne le jugeait pas en état d'exercer le pouvoir, et que, croyant son autre fils Yoûsof plus apte à supporter ce fardeau, il leur conseillait de le prendre pour leur chef. Ce fut donc, d'après ses dernières recommandations, à Yoûsof qu'on prêta serment en le saluant du titre de Prince des croyants. Mais la mort d''Abd el-Mou'min fut tenue secrète, et on transporta son corps en litière, comme s'il était seulement malade, jusqu'à Merrâkech. Aboû H'afç, autre fils du défunt, était alors chambellan, et il continua de remplir les mêmes fonctions auprès de son frère et de porter au

(1) Cette bataille fut livrée le 28 redjeb ou 13 juillet 1162, d'après Ibn Çâhib eç-çalât (Dozy, *l. l.*, où l'on trouve, à la p. 380, la traduction d'un fragment de notre auteur).

(2) On retrouve ce chapitre dans les *Hist. ar. des cr.*, (I, 529).

(3) On a vu plus haut (p. 580) les moyens employés par 'Abd el-Mou'min pour faire reconnaître Mohammed en qualité d'héritier ; voyez aussi ce que disent Ibn Khaldoun (II, 195), Merrâkechi (p. 202), Zerkechi (p. 15), Ibn Khallikân (IV, 470) et le *Kartâs* (texte, p. 132).

peuple les ordres du Prince des croyants (1). Yoûsof exerça le pouvoir aux lieu et place de son père jusqu'à ce que son autorité fût reconnue dans toutes les provinces, et ce fut alors seulement qu'il annonça la mort d''Abd el-Mou'min.

Ce dernier prince, qui avait régné trente-trois ans et quelques mois, était intelligent, décidé, avait le jugement droit, était bon administrateur, se montrait généreux; mais il versait facilement le sang des musulmans coupables d'une faute légère. Il respectait hautement la religion et sut la consolider; dans tous ses Etats il fit respecter l'obligation de la prière, et la mort frappait celui qu'il surprenait à ne pas prier quand le moment était venu. Dans tout le Maghreb il établit le rite malékite en ce qui concerne les applications de la loi, et la doctrine d'Aboû' l-H'asan Ach'ari en ce qui a trait aux principes religieux. Aux réunions qu'il tenait figuraient principalement les gens de science et de religion; il recourait à eux, recherchait leur conversation et leur permettait de lui parler.

[P. 206] **Insurrection des Ghomâra au Maghreb**

Quand, en 559 (29 nov. 1163), la mort d''Abd el-Mou'min fut divulguée, toutes les tribus des Ghomâra, qui forment un peuple nombreux, se soulevèrent sous la conduite d'un grand chef nommé Miftâh' ben 'Amr et se cantonnèrent dans leurs montagnes, qui forment des citadelles presque inaccessibles. Aboû Ya'koûb Yoûsof, successeur d''Abd el-Mou'min, marcha contre eux avec ses deux frères, 'Amr (2) et 'Othmân, à la tête d'une forte armée d'Almohades et d'Arabes. Les combats

(1) Aboû Hafç 'Omar, selon Merrâkechi (p. 203), s'effaça volontairement devant son frère.

(2) Il faut, si je ne me trompe, lire '*Omar*.

livrés par eux en 561 (6 nov. 1165) mirent les Ghomâra en déroute ; [P. 207] ceux-ci perdirent de nombreux guerrier, sparmi lesquels Miftâh' ben 'Amr et d'autres chefs, et leur pays fut conquis de vive force. De nombreuses tribus de ces régions étaient toutes disposées à la révolte, mais attendaient l'issue de la lutte pour se prononcer ; le massacre des Ghomâra rabattit leur audace et les décida à la soumission, de sorte qu'il ne resta plus aucun fauteur de troubles et que le calme régna dans tout le Maghreb (1).

[P. 235] **Combats livrés à Ibn Merdenîch par les troupes du fils d''Abd el-Mou'min**

Moh'ammed ben Sa'd ben Merdenîch régnait dans l'Espagne orientale et vivait en bonne intelligence avec les Francs. Il refusa de reconnaître 'Abd el-Mou'min aussi bien que son successeur ; sa puissance s'accrut surtout du temps de ce dernier. Mais en 565 (24 sept. 1169), Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min fit marcher contre lui une armée qui parcourut et ravagea le territoire, s'empara de deux villes et jeta la terreur dans le cœur de ses troupes et de ses milices. Elle y séjourna assez pour le parcourir et en emporter les dépouilles (2).

[P. 246] **Mort d'Ibn Merdenîch, dont les Etats passent aux mains de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min**

En 567 (3 sept. 1171), mourut l'émir Mohammed ben Sa'd ben Merdenîch, qui régnait dans l'Espagne orientale, c'est-à-dire à Murcie, Valence, etc. La dernière

(1) Comparez Merrâkechi (trad., p 217, avec la note).

(2) Voir *ibid.*, p. 214 ; *Berbères*, II, 197 ; *Kartâs*, p. 137 ; trad. latine, 184. Ce chapitre figure dans les *H. ar. des cr.*, I, 573,

recommandation qu'il adressa à ses enfants fut d'aller, dès qu'il serait mort, trouver Aboû Ya'koûb Yoûsof, qui venait de débarquer à la tête de 100,000 combattants. Ils suivirent ce conseil, et leur démarche remplit de joie le cœur de Yoûsof, qui prit possession de ce territoire ; il épousa la sœur des princes ralliés, les traita honorablement, leur assigna un rang élevé et les installa à la cour après leur avoir distribué des sommes considérables (1).

[P. 256] **Arrivée des Turcs en Ifrîkiyya, où ils conquièrent Tripoli et d'autres villes** (2)

En 568 (22 août 1172) une troupe de Turcs ayant à sa tête K'arak'oûch (3) mamloûk de Tak'i ed-Dîn 'Omar, neveu de Çalâh' ed-Dîn Yoûsof ben Ayyoûb (Saladin),

dans une rédaction qui attribue à 'Omar, frère du Prince des croyants, le commandement des troupes envoyées par Ya'koûb [*lisez* Aboû Ya'koûb Yoûsof].

(1) Merrâkechi (trad. fr., p. 216) fait un récit analogue ; voir également *Hist. des Berb.*, II, 199 et 200 ; Ibn Khallikân, IV, 471. On retrouve ce chapitre dans les *H. ar. des cr.*, I, 585.

(2) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 590.

(3) Deux mamlouks du nom de Karakouch ont joué un rôle à cette époque : le premier et le plus célèbre est l'eunuque Behâ ed-Dîn Karakouch ben 'Abd Allâh Asadi Nâciri Çaklabi (aussi appelé Aboû Sa'îd par Defrémery, *Hist. ar. des cr.* II, 1re p., p. 19), qui tint une place importante parmi les conseillers de Saladin, qui mourut en 597 (11 oct. 1200), et à qui une intéressante monographie a été consacrée par M. Casanova (*Mém. de la mission arch. du Caire*, VI, p. 447 ; à la p. 483, l. 20 et 28, lire 561 au lieu de 661) ; le second est Cheref ed-Dîn Karakouch Armeni Moz'afferi Nâçiri, mamlouk de Moz'affer Taki ed-Dîn, qui fut crucifié à Weddân en 609 (2 juin 1212), qui eut au moins deux fils et dont le rôle dans l'histoire du Maghreb est exposé notamment par Tidjâni (*Journ. As.*, 1852, II, 152 et s.), dont Ibn Khaldoûn a suivi le récit (*H. des Berb.*, II, 91). Cheref ed-Dîn, dont il est ici question, arriva au Maghreb, selon le dire formel de notre texte, en 568, mais des dates postérieures sont aussi indiquées (Tidjâni, pp. 159-160, et 163 ; Merrâ-

sortit d'Égypte (1) et se rendit dans les montagnes de Nefoûsa, où elle opéra sa jonction avec Mas'oûd ben Zemmâm, connu sous le nom de Mas'oûd el-Ballât (2). Ce chef, l'un des principaux de la région, avait pu autrefois se soustraire à l'autorité d''Abd el-Mou'min (3). La réunion des partisans de ces deux chefs constitua une force considérable, et ils mirent le siège devant Tripoli, qu'ils bloquèrent et serrèrent de très près. Cette ville fut prise, K'arâk'oûch s'y empara du gouvernement, installa sa famille dans le palais et poursuivit ses conquêtes en Ifrîkiyya, sans qu'il pût cependant se rendre maître de Mehdiyya, de Sfax, de Gafça, de Tunis et des territoires et bourgades dépendant de ces villes. De nombreux soldats constituèrent une armée de plus en plus forte à K'arâkoûch, dont l'autorité dans ces pays trouvait chez les Arabes une aide fondée sur leurs dispositions innées à détruire, à piller, à couper les arbres, les palmiers, etc. Il réunit ainsi des richesses considérables qu'il mit en sûreté à Gabès, et, l'orgueil lui montant au cerveau, il se flatta de conquérir l'Ifrîkiyya tout entière, grâce à l'éloignement du maître de ce pays, Aboû Ya'koûb Yoûsof. Nous verrons plus tard comment les choses se passèrent.

---

kechi, tr. fr., p. 221 et 250 ; *H. des Berb.*, II, 91 ; cf. I, 71 ; Zerkechi, tr. fr., p. 18). Les deux Karakouch ont été confondus et regardés comme n'étant qu'un, par exemple dans l'index d'Ibn el-Athîr, p. 498 ; dans le T. III des *H. ar. des cr.*, p. 90, ainsi que par l'auteur de l'index de ce tome ; ils avaient cependant, avec raison, été distingués dans l'index du t. I de cette collection, ainsi que l'avait fait Defrémery (*J. as.*, 1869, I, 524), et comme le fait aussi M. H. Derenbourg (*Vie d'Ousâma*, p. 432 et 450). Cf. *L'Afrique sept. au* XIIe *s. de notre ère*, p. 4, n. 2.

(1) C'est à la fin de 574 que Merrâkechi (p. 221 ; cf. 250) place la première arrivée des Turcs au Maghreb ; voir la note précédente.

(2) Dans Ibn Khaldoun, Mas'oûd ben Zemâm el-Bolt, chef des Benoû Riyâh (*H. des Berb.*, I, 56, 71, 138 ; II, 92).

(3) « Et de ses enfants », ajoute le texte des *H. ar. des cr.*, ce qui est contredit par le récit d'Ibn Khaldoûn.

Campagne de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min contre les Francs en Espagne (1)

En la même année, Yoûsof partit de Séville à la tête de ses troupes pour faire campagne contre les Francs et alla assiéger Huete, ville qui est située à l'est et non loin de Tolède. De nombreux Francs vinrent se ranger sous les drapeaux d'Alphonse roi de Tolède [Alphonse IX de Castille], mais ne livrèrent pas de bataille rangée aux musulmans. Or ceux-ci vinrent, à cause de leur grand nombre, à manquer de vivres et furent ainsi forcés de quitter le territoire franc pour retourner à Séville. Jusqu'à 571 (21 juillet 1175), Yoûsof y séjourna, organisant ses troupes et faisant faire d'incessantes incursions [P. 257] en territoire franc. Il y eut de nombreux combats et razzias où les Arabes déployèrent une bravoure indescriptible : en vain le champion arabe s'avançait entre les deux armées pour provoquer en combat singulier les chevaliers francs les plus réputés, nul n'osait relever son défi. Aboû Ya'koûb Yoûsof regagna alors Merrâkech (2).

[P. 272] La flotte sicilienne se présente devant Alexandrie et est mise en déroute

En moharrem 570 (août 1174), les Alexandrins et l'armée d'Egypte remportèrent une victoire sur la flotte des Francs de Sicile. Nous avons dit en effet que les Égyptiens avaient député au roi des Francs sur le littoral

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 591.

(2) Comparez le récit de Merrâkechi (*ibid.*) et de l'*H. des Berb.* (II, 200). Au lieu de « Huete », Tornberg a mal restitué un mot écrit d'une manière imparfaite et en a fait « Ronda ».

de Syrie ainsi qu'au prince de Sicile pour leur demander d'attaquer l'Égypte, de manière à leur permettre à eux-mêmes de se soulever et de chasser Çalâh ed-Dîn (Saladin). Le prince de Sicile équipa en conséquence une flotte considérable, etc. (1).

[P. 309] **Révolte du prince de Gafça et conquête de cette ville par Yoûsof** (2)

En 576 (27 mai 1180), Yoûsof s'avança en Ifrîkiyya et fit la conquête de Gafça. Le prince de cette ville, 'Ali ben el-Mo'izz ben el-Mo'tazz, ayant vu que les Turcs étaient entrés en Ifrîkiyya, en avaient conquis une partie et avaient obtenu la soumission des Arabes, fut pris aussi de l'envie de se rendre indépendant et de secouer la suzeraineté de Yoûsof. Il se révolta ouvertement et, soutenu par les habitants de Gafça, il massacra la garnison almohade de cette ville en chawwâl 572 (1er avril 1177). Le gouverneur de Bougie informa Yoûsof de l'état de trouble où se trouvait le pays, de la reconnaissance faite par de nombreux Arabes du Turc K'arâk'oûch qui était entré en Ifrîkiyya, et du massacre de la garnison almohade de Gafça par 'Ali d'accord avec les habitants de cette ville. Yoûsof commença par assurer les frontières qui pouvaient donner lieu à quelque crainte, et ce ne fut qu'après avoir pris ce soin qu'il passa en Ifrîkiyya avec ses troupes en 575 (7 juin 1179). Pendant trois mois il assiégea Gafça, qui était bien fortifiée et dont les habitants étaient braves, et coupa les arbres des environs. La situation devenant pénible, 'Ali sortit à l'insu de la

(1) Ce chapitre figure en entier dans la *Biblioteca* (I, 495) et dans les *H. ar. des cr.* (I, 611).

(2) De courts fragments de ce chapitre se retrouvent dans l'*Hist. des Berb.*, II, 593, et le dernier alinéa, dans la *Biblioteca*, I, 499; il figure en entier dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 645.

population et de l'armée et arriva jusqu'à la tente de Yoûsof, où il se fit connaître au chambellan du prince. Ce dernier, très surpris qu'‘Ali eût pu, sans sauf-conduit, arriver jusqu'à sa tente, le laissa néanmoins pénétrer jusqu'à lui, et ‘Ali, après lui avoir baisé la main, essaya de se justifier et le pria d'agir avec une générosité digne de lui-même en faisant grâce aussi bien à lui ‘Ali qu'aux habitants. C'est ce que fit Yoûsof, qui pénétra dans la ville au commencement de l'année 576 (27 mai 1180) et envoya ‘Ali au Maghreb, où il le traita avec honneur et lui assigna un fief considérable (1). Il réinstalla une garnison almohade à Gafça, et pardonna également à Mas‘oûd ben Zemmâm, émir des Arabes, qui vint se présenter à lui, et qui fut aussi envoyé à Merrâkech.

Yoûsof se rendit ensuite à Mehdiyya, où il reçut un messager du roi de Sicile, qui venait solliciter la paix, et qui obtint une trève [P. 310] de dix ans. Mais l'Ifrîkiyya, ravagée par la famine, ne pouvait nourrir ni les hommes ni les chevaux, et il regagna précipitamment le Maghreb.

[P. 332] **Mort de Yoûsof et avènement de son fils Ya‘koûb** (2)

En 580 (13 avril 1184), Yoûsof passa du Maghreb en Espagne avec des troupes nombreuses, tant cavaliers que fantassins, et alla à l'ouest de ce pays assiéger Santarem, qui appartenait aux Francs. Au bout d'un mois, il tomba malade et mourut en rebî‘ I (11 juin 1184);

(1) Sur ‘Ali (Ibn er-Rend), comparez les récits d'Ibn Khaldoûn (II, 34 et 203), de Zerkechi (p. 15-16) et de Merrâkechi (p. 218).

(2) Le premier alinéa de ce chapitre se retrouve dans les *Hist. ar. des cr.* (I, 665).

on le transporta en cercueil à Séville (1). Il avait régné vingt-deux ans et un mois (2). Comme de son vivant il n'avait désigné aucun de ses fils pour le remplacer, les chefs almohades, d'accord avec la famille d''Abd el-Mou'min, choisirent le fils du défunt Aboû Yoûsof Ya'koûb, et l'installèrent sitôt que son père fut mort, car le voisinage de l'ennemi rendait l'entente urgente. Le nouveau prince tint très dignement sa place, maintint haut l'étendard de la guerre sainte et gouverna sagement ; plein de piété, il appliquait les peines légales aux grands aussi bien qu'aux petits ; sa main ferme contint tout son vaste empire dans une obéissance parfaite. Après avoir réorganisé les places frontières d'Espagne et y avoir installé de nombreuses garnisons, il répartit aussi des troupes dans le reste du pays et mit tout en ordre, puis retourna à Merrâkech.

Son père Yoûsof avait gouverné sagement et avec plus de douceur qu''Abd el-Mou'min ; il aimait [P. 333] et favorisait les savants, avait recours à leurs lumières, leur confiait des fonctions et les attirait à sa cour ; les populations lui obéissaient volontiers, et des territoires qui avaient résisté à son prédécesseur lui firent leur soumission ; il ne changea rien au prélèvement des impôts tel que l'avait fixé son père. Son autorité resta toujours incontestée, grâce à la manière dont il gouverna et dont il ne se départit pas jusqu'à la fin de sa vie.

[P. 334] **Bougie est conquise par les Almoravides puis reconquise par les Almohades** (3).

En cha'bân 580 (6 nov. 1184), 'Ali ben Ish'âk', connu sous le nom d'Ibn Ghâniya, qui était l'un des princi-

(1) Voyez *Recherches*, de Dozy, 3e éd., II, p. 443 ; *H. des Berbères*, II, 205.

(2) Deux mss lisent « et quelques mois ».

(3) On retrouve ce chapitre dans les *H. ar.*, etc. (I, 667). Sur

paux officiers des Almoravides, les anciens maîtres du Maghreb, partit de Mayorque, où il régnait, et alla conquérir Bougie. En effet, à la nouvelle de la mort de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min, il équipa les vingt bâtiments qui constituaient sa flotte, alla jeter l'ancre sur le littoral de Bougie, et après avoir débarqué les deux cents cavaliers almoravides et les quatre mille fantassins dont il était accompagné, il occupa cette ville sans coup férir. Ce succès tint à l'absence du gouverneur qui, peu de jours auparavant, était parti pour Merrâkech sans laisser ni troupes ni défenseurs à Bougie, qu'aucun ennemi ne semblait alors menacer et que l'on croyait à l'abri d'un pareil coup d'audace d'Ibn Ghâniya. Celui-ci fut rejoint par les survivants des Benoû H'ammâd, et cet accroissement de forces augmenta sa confiance. En apprenant cet événement, le gouverneur de Bougie, interrompant son voyage, revint sur ses pas à la tête de trois cents cavaliers almohades, auxquels il en joignit environ un millier d'autres recrutés parmi les Arabes et les tribus de ces régions. Dès que l'Almoravide fut informé qu'il approchait, il marcha à sa rencontre avec mille cavaliers et engagea l'action, mais elle fut de courte durée, car tous les auxiliaires du gouverneur se retournèrent contre lui, de sorte qu'il dut fuir avec ses Almohades et se retirer vers Merrâkech. L'Almoravide regagna Bougie, et conquit ensuite tous les cantons qui en dépendent ; mais Constantine résista, et il dut en faire le siège jusqu'en çafar 581 (3 mai 1185). A cette date, une armée almohade partie de Merrâkech vint assiéger Bougie par terre et par mer, et les deux frères d' 'Ali ben Ish'âk', c'est-à-dire Yah'ya et 'Abd Allâh, durent s'enfuir de là et rejoindre 'Ali, qui leva le siège de Constantine et s'avança dans l'Ifrîkiyya.

L'armée almohade venue de Merrâkech et qui recon-

---

les faits dont il y est question, cf. Zerkechi, p. 18 ; l'*H. des Berbères*, II, 208, et Merrâkechi, trad. fr., p. 233.

quit Bougie comptait, comme troupes de terre, vingt mille cavaliers envoyés par Ya'k'oûb, qui avait été mis au courant des événements par le gouverneur de Bougie et à qui celui-ci avait représenté les dangers que risquait de provoquer toute négligence.

[P. 342] **L'Ifrîkiyya, d'abord conquise par les Almoravides et les Arabes, rentre sous l'autorité des Almohades** (1).

Sous l'année 580, nous avons dit que Bougie, d'abord conquise par l'Almoravide 'Ali ben Ish'âk', fut reprise par l'armée de Ya'k'oûb ben Yoûsof, et qu' 'Ali s'enfonça en Ifrîkiyya. Les Soleym, les Riyâh' et autres Arabes de ces régions se joignirent à lui, aussi bien que les Turcs que nous avons dit être venus d'Égypte dans ce pays sous la conduite de Cheref ed-Dîn K'arâk'oûch ; là aussi se trouvait parmi les Turcs d'Égypte, Bouzâba, mamloûk de Tak'i ed-Dîn, le neveu de Saladin (2). Réunis ainsi, ils formaient une troupe nombreuse et puissante, et tous ces alliés étaient hostiles au pouvoir almohade. Ils

(1) Ce chapitre se retrouve presque tout entier dans les *H. ar. des cr.*, I, 669.

(2) Sous l'année 582 (t. XI, 345 ; *H. ar. des cr.*, I, 672), notre auteur explique les événements auxquels il est fait ici allusion. En cette année, Saladin rappela en Syrie Tak'i ed-Dîn qui gouvernait en Égypte, et refusa de le recevoir. Alors Tak'i ed-Dîn réunit des milices et des troupes pour se rendre au Maghreb, où l'appelait son mamloûk K'arâk'ouch, qui s'était rendu maître des montagnes de Nefoûsa, de Barka, etc. Saladin, à cette nouvelle, rappela son neveu à la cour et lui attribua divers fiefs. Mais Taki ed-Dîn avait déjà fait partir son avant-garde sous le commandement de son mamloûk Bouzâba, lequel avait rejoint K'arak'oûch. — Behâ ed-Dîn (*H. ar.* etc., III, 90) fait également allusion à ces incidents. Tidjâni les raconte d'une manière un peu différente et donne plus de détails sur les débuts de K'arak'oûch en Ifrîkiyya (*J. As.*, 1852, II, 158 ; *H. des Berb.*, II, 91 ; cf. *L'Afr. sept. au XII*[e] *s. de notre ère*, p. 5). — Sur l'orthographe du nom *Bouzâba*, cf. H. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 450.

reconnurent pour chef 'Ali ben Ish'âk', parce qu'il appartenait à une famille qui exerçait le pouvoir depuis longtemps, et lui donnèrent le titre d'Émir des musulmans. Ils conquirent l'Ifrîkiyya tout entière de l'est à l'ouest, moins les deux villes de Tunis et de Mehdiyya, que les Almohades occupaient et où, se maintenant malgré tout, ils résistèrent à l'intimidation, au blocus et à la force. Tous les fauteurs de troubles dans ce pays se joignirent à l'Almoravide insurgé, [P. 343] aussi bien que tous ceux qui ne cherchaient qu'à piller et à faire le mal ; ils ravagèrent les villes, les places fortes et les villages, violèrent les femmes et abattirent les arbres. 'Abd el-Wâh'id ben 'Abd Allâh Hintâti, alors gouverneur d'Ifrîkiyya, résidait à Tunis, d'où il écrivit à Merrâkech à Ya'k'oûb, prince du Maghreb, ce qui se passait. L'Almoravide se dirigea vers la presqu'île de Bâchoû, qui est voisine de Tunis et renfermait de nombreux villages (1). Il en entreprit le blocus, puis il accorda l'*amân* aux habitants, qui le demandèrent ; mais ses soldats y ayant pénétré, y pillèrent toutes les richesses, les bêtes de somme et les vivres, dépouillèrent les hommes de leurs derniers vêtements, s'emparèrent des femmes et des enfants et laissèrent toute la population exténuée et sans ressources.

Ces malheureux se dirigèrent ensuite sur Tunis ; là, ceux qui avaient assez de vigueur pour cela travaillèrent pour se procurer de quoi se sustenter, tandis que les plus faibles vivaient de la charité publique. Mais l'hiver étant survenu, ils furent fort éprouvés par le froid, et en outre la peste les accabla : on compta 12,000 morts dans une seule localité, ce qui peut faire juger du reste.

L'Almoravide, une fois maître de l'Ifrîkiyya, fit remplacer dans la *khotba* le nom des fils d' 'Abd el-Mou'min

(1) Il s'agit là d'une région bien connue (Edrisi, 138 et 118 ; Bekri, 109 et 110, etc.), et non d'une île, ainsi que le dit la traduction des *H. ar. des cr.*

par celui du khalife Abbasside En-Nâçir lidîn-illâh, à qui il fit demander (l'investiture sous forme de) robes d'honneur et d'insignes noirs. En 582 (23 mars 1186), il alla mettre le siège devant Gafça, dont les habitants, après avoir expulsé la garnison almohade, reconnurent son autorité ; il y organisa une milice formée d'Almoravides et de Turcs, et non content de la solidité des fortifications, il y laissa une garnison.

Au reçu de ces nouvelles, Ya'koûb ben Yoûsof forma une armée choisie de 20,000 cavaliers seulement, à cause du peu de vivres que l'on pouvait trouver dans ces régions et de l'état de ruine et de dévastation où elles se trouvaient, et se mit en marche vers Tunis en çafar 583 (11 avril 1187). Il fit marcher contre 'Ali ben Ish'âk', qui était alors à Gafça, un corps de 6,000 cavaliers commandés par son neveu fils de son frère ; mais quand on en vint aux mains, une troupe de Turcs qui accompagnait le corps Almohade fit défection, ce qui amena la défaite de ce dernier et la mort de plusieurs des officiers qui le commandaient, en rebî' I 583 (10 mai 1187). Ya'koûb, après avoir reçu cette nouvelle, continua de résider à Tunis jusqu'à la mi-redjeb (20 septembre) de cette année, et mena alors ses troupes contre l'Almoravide et les Turcs : la rencontre eut lieu proche [P. 344] de Gabès (1) et aboutit à la défaite d'Ibn Ghâniya et des siens, dont il fut fait une extermination presque complète ; le faible nombre qui échappa se jeta dans l'intérieur. Le même jour, Ya'koûb se dirigea contre Gabès, et quand il l'eut conquise, il en tira les femmes et les enfants de K'arâk'oûch pour les expédier au Maghreb. Il marcha ensuite sur Gafça, qu'il assiégea pendant trois mois, et au cours de cette période, il ravagea les environs et en abattit les arbres. Les Turcs alors lui firent demander quartier pour eux-mêmes et pour les habitants, ce

---

(1) A El-Hamma (*Berbères*, II, 211 ; *L'Afr. sept. au XII*e *s.*, p. 4, n. 1).

qui leur fut accordé. Les Turcs sortirent sains et saufs, et le prince, qui avait remarqué leur bravoure et leur férocité, les envoya en garnison dans les places frontières ; mais les Almoravides qui étaient dans la ville furent mis à mort, les murs en furent démantelés et il n'y laissa plus subsister qu'une simple bourgade. Ainsi se réalisa la prédiction, rappelée plus haut (1), du Mahdi Ibn Toûmert, que ses murs seraient détruits et ses arbres coupés (2).

La ruine de Gafça opérée et l'Ifrîkiyya remise en ordre, Ya'k'oûb rentra à Merrâkech en 584 (1er févr. 1188).

[T. XII, 37] Silves est prise par les Francs, puis reprise par les musulmans (3).

En 586 (7 févr. 1190) le roi franc Ibn er-Renk (4) conquit Silves, dans l'ouest de l'Espagne, l'une des principales villes musulmanes de ce pays. Au reçu de cette nouvelle, Aboû Yoûsof Ya'k'oûb, émîr d'Espagne et du Maghreb, équipa une armée nombreuse et, franchissant le détroit qui le séparait de l'Espagne, il fit aussi passer par mer un important corps de troupes. Il mit le siège devant cette ville et la combattit si vigoureusement que ses défenseurs durent demander grâce, ce qui leur fut accordé, et ils se retirèrent dans leur pays. Il fit prendre également par une armée Almohade, à laquelle étaient adjoints de nombreux Arabes, quatre villes conquises

(1) *Suprà*, p. 587.

(2) Tidjâni raconte comment Karakoûch, ayant fini par se brouiller avec les Benoû Ghâniya, fut crucifié à Waddân en 609 (*Journ. as.*, 1852, II, 154).

(3) Ce chapitre se retrouve dans les *Hist. ar. des croisades* (II, 1re partie, p. 35).

(4) Ou plutôt Ibn er-Rîk. Il s'agit du roi de Portugal Sanche Ier (cf. *Géographie d'Aboulféda*, II, 240, n. 5).

par les Francs depuis quarante ans. Les audacieuses attaques de ces guerriers furent cause que le roi franc de Tolède [Alphonse IX de Castille, 1158-1214 de J.-C.] intimidé fit demander la paix, qui lui fut consentie pour une période de cinq ans; après quoi Aboû Yoûsof retourna à Merrâkech. Mais il y avait chez les Francs un parti hostile à cette trève; seulement, comme il ne pouvait manifester son opposition, il attendit pour relever la tête que commençât l'année 591 (15 déc. 1194), où il arriva ce que nous dirons.

[P. 73] **Guerre d'Aboû Yoûsof Ya'koûb contre les Francs d'Espagne** (1)

Cet événement est de cha'bân 591 (10 juil. 1195). En effet le roi franc d'Espagne Alphonse [IX de Castille], ainsi que la reine de Tolède (2) écrivirent à Ya'koûb une lettre ainsi conçue (3) : « En ton nom, ô Dieu très grand, créateur des cieux et de la terre! Pour en venir au fait, ô émîr, nul être doué d'une saine raison ou d'une intelligence nette n'ignore que tu es le chef de la religion hanîfienne (4) tout comme je le suis de la religion chrétienne. D'autre part, tu n'ignores pas jusqu'à quel point les chefs d'Espagne poussent le laisser-aller, l'abandon, l'insouciance du soin de leurs sujets, ainsi que les plaisirs auxquels ils s'adonnent. Aussi je leur impose la loi du plus fort, [P. 74] je vide leurs demeures, je réduis

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des Cr.* (II, 1re p., 78).

(2) Ces six derniers mots, par suite d'une leçon différente adoptée par Defrémery (*Hist.*, etc.) y sont rendus par « dont la capitale était Tolède ».

(3) On retrouve dans la biographie de Ya'koûb par Ibn Khallikan (IV, 338) un texte quelque peu différent de cette lettre, dont la rédaction y est attribuée à Ibn el-Fakhkhâr.

(4) C'est-à-dire de la religion orthodoxe qui remonte à Abraham et qui a été restaurée par Mahomet.

leurs enfants en captivité, je promène ignominieusement les hommes mûrs et je massacre les jeunes. Tu ne peux te soustraire à l'obligation de les protéger, car la force est entre tes mains et vous croyez que Dieu vous impose le devoir de nous combattre un contre dix. Mais maintenant Dieu, connaissant votre faiblesse, ne vous impose plus que de nous combattre un contre deux. C'est nous à l'heure présente qui allons vous combattre un contre plusieurs, sans que vous puissiez nous repousser ni que vous soyez capables de nous résister. On m'a rapporté aussi que tu as commencé à faire des levées et que tu penses à combattre, mais que tu diffères d'année en année, que tu n'avances un pied que pour reculer l'autre, et j'ignore si c'est la pusillanimité qui t'arrête ou le manque de foi en ta révélation. On m'a dit encore que tu ne trouves pas de moyen de faire la guerre. C'est peut-être que tu n'oses t'y exposer? Eh bien! je te déclare, à l'effet de te tranquilliser, que je te tiens pour excusé et que je regarde comme respectés tous les traités, conventions et serments si tu amènes ici toutes tes forces dans tes bateaux et tes galères. Je marcherai contre toi avec toutes mes troupes pour t'attaquer dans l'endroit que tu préfèreras. Si tu l'emportes, c'est un butin immense qui tombera entre tes mains et que tu pousseras devant toi; mais si je reste vainqueur, c'est mon pouvoir qui l'emportera sur le tien, c'est mon autorité qui s'étendra sur les deux religions, c'est ma prééminence qui s'imposera aux deux peuples. C'est Dieu qui exauce les désirs, et qui par sa bonté accorde la félicité; il est le seul maître et il n'y a de bien qu'en lui! » Après avoir pris lecture de ce message, Ya'k'oûb écrivit ce verset (Koran, xxvii, 37) au haut de la lettre: « Retourne vers ceux qui t'envoient. Nous irons les attaquer avec une armée à laquelle ils ne sauraient résister; nous les chasserons de leur pays avilis et humiliés », et la renvoya au prince chrétien. Puis il réunit une formidable armée et s'embarqua pour l'Espagne.

D'après une autre version, un parti franc, mécontent, nous l'avons dit (1), de la paix conclue en 586 (7 fév. 1190), parvint à réunir, à l'époque dont nous parlons, des troupes qui envahirent le territoire musulman, où elles massacrèrent et pillèrent tout et commirent d'épouvantables ravages. Ce serait la nouvelle de ces événements qui aurait déterminé le passage de Ya'k'oûb en Espagne avec des troupes innombrables.

De leur côté, les Francs, sachant ce qui se préparait, réunirent des guerriers recrutés jusque dans les régions les plus éloignées, et s'avancèrent avec ardeur et une confiance dans le succès qui reposait sur leur nombre. Une bataille des plus acharnées fut livrée le 9 cha'bân 591 (19 juillet 1195) au nord de Cordoue, à K'al'at Ribâh' (Calatrava) dans un endroit connu sous le nom de Merdj el-H'adîd (2); la fortune, d'abord contraire aux musulmans, tourna ensuite contre les chrétiens, qui furent honteusement battus [P. 75] grâce à la faveur divine : « Dieu a abaissé la parole des infidèles et élevé la sienne. Il est puissant et sage » (Koran, ix, 40). 146,000 chrétiens furent massacrés, 13,000 furent faits prisonniers, et un butin immense échut aux musulmans : 143,000 tentes, 46,000 chevaux, 100,000 mulets et 100,000 ânes. Une proclamation de Ya'koûb avait annoncé que chacun resterait maître de son butin personnel, à l'exception des armes, et ce qui fut déposé entre ses mains dépassait, après compte fait, 70,000 armures complètes. Du côté des musulmans, la perte fut de 20,000 tués.

Ya'koûb, poursuivant les fuyards, trouva que Cala-

---

(1) *Suprà*, p. 609.

(2) Tornberg a imprimé à deux reprises *K'al'at Riyâh'*, mais a rectifié cette orthographe dans son Index. Il s'agit de la célèbre bataille d'Alarcos, sur laquelle on peut voir l'*Hist. des Berbères* (ii, 213); Merrâkechi (trad., p. 245); Ibn Khallikân (iv, 340); le *Kartâs* (texte, p. 151; trad. Tornberg, p. 199). Au lieu de « Merdj el-H'adîd », Merrâkechi lit « Fah'ç el-Djedîd ». C'est le 18 juillet 1195 qu'Alphonse IX perdit cette bataille.

trava, que les chrétiens avaient d'abord occupée, avait été évacuée par eux, tant leur terreur était grande ; il y installa un gouverneur et un corps de milice, puis regagna Séville.

Après sa défaite, Alphonse se rasa la tête, retourna son crucifix, prit un âne pour monture en jurant de ne plus se servir de cheval ni de mulet avant de voir les chrétiens victorieux, et recruta de nouvelles troupes. Ya'koûb, qui en fut informé, envoya à Merrâkech et ailleurs l'ordre d'enrôler des soldats, mais sans exercer aucune contrainte, et de nombreux volontaires et soldés répondirent à son appel. En rebî' I 592 (comm. le 2 févr. 1196), eut lieu une nouvelle bataille où les Francs furent encore honteusement battus, et à la suite de laquelle leurs richesses, armes, montures, etc., devinrent la proie des vainqueurs. Ya'koûb alla assiéger Tolède, qu'il attaqua vigoureusement; il abattit les arbres des environs, y lança diverses expéditions qui s'emparèrent de plusieurs places fortes où l'on massacra les hommes et où l'on réduisit les femmes en captivité, tandis qu'on en ruinait les habitations et qu'on démantelait les murailles. Aussi les chrétiens étaient-ils réduits à l'extrémité, tandis que l'autorité de l'Islâm s'accroissait. Ya'koûb retourna séjourner à Séville, et quand l'année 593 (23 nov. 1196) commença, il s'avança de nouveau sur le territoire des chrétiens, qui alors s'humilièrent et dont les rois demandèrent la paix d'un commun accord. Ya'koûb voulait d'abord poursuivre ses conquêtes et en finir avec eux; il se décida cependant à leur accorder une trêve de cinq ans, par suite des nouvelles qu'on lui apporta des terribles ravages exercés par le Mayorcain 'Ali ben Ish'âk' en Ifrîkiyya, et il regagna Merrâkech à la fin de 593 (vers novembre 1197).

Ravages d'ʻAli l'Almoravide en Ifrîkiyya (1)

Pendant les trois années que passa Yaʻkoûb en Espagne à combattre le bon combat, [P. 76] on ne reçut pas en Ifrîkiyya de nouvelles de lui : les ambitions d'ʻAli ben Ish'âk, l'Almoravide Mayorcain, qui tenait la campagne avec les Arabes, se réveillèrent alors, et il recommença ses attaques contre l'Ifrîkiyya. Ses troupes se répandirent partout, semant le pillage et la dévastation; les traces mêmes des villes furent effacées, les habitants disparurent et ces régions « restèrent désertes et toutes bouleversées » (Koran, II, 261 ; XVIII, 40; XXII, 44). Il voulait aller assiéger Bougie pour profiter de ce que Yaʻkoûb était occupé à combattre les infidèles, et ne cacha pas son intention de marcher, dès qu'il aurait pris Bougie, contre le Maghreb. Mais quand Yaʻkoûb sut ce qui se passait, il traita avec les chrétiens pour réduire le rebelle et le chasser, comme il avait fait déjà en 581.

[P. 95] Mort de Yaʻkoûb ben Yoûsof et avénement de son fils Mohammed

Yaʻkoûb mourut le 18 rebîʻ II (16 févr. 1199) ou, selon d'autres, de djomâda I, 595 (16 mars 1199), à Salé, où il était venu de Merrâkech, afin de voir la ville nommée Mehdiyya, qu'il avait fait édifier vis-à-vis Salé, dans la région la plus belle et la plus plaisante (2). Ce prince,

(1) Ce chapitre se retrouve dans les *H. ar. des cr.* (II, 1re partie, p. 83).

(2) La Mehdiyya du Maroc fut fondée par ʻAbd el-Mou'min (voir la note de la p. 308, trad. fr. de Merrâkechi), et Rabât par Yaʻkoûb (Ibn Khallikan, IV, 341). Il semble donc que notre auteur a commis une confusion (Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 189 des *Mitth. des Sem.*

qui avait régné quinze ans, était plein d'ardeur pour la guerre sainte et la religion, et sage administrateur. Il abandonna le rite mâlékite et professa le rite zâhirite. Les juristes Z'âhirites, qui furent alors nombreux au Maghreb, jouirent de beaucoup d'autorité sous son règne; on les appelait aussi H'azmiyya, [P. 96] du nom de leur chef Aboû Moh'ammed ['Ali ben Ahmed] ben H'azm, mais les partisans de ce système s'étaient fondus avec les Malékites (1). Ils reparurent et se développèrent beaucoup sous son règne; mais, vers la fin, la sympathie de ce prince alla aux Châfe'ites, et dans certains endroits il les appela aux fonctions de kâdi.

Mehdiyya, insurgée contre Ya'k'oûb, se soumet à son fils Moh'ammed.

Lors de son départ d'Ifrîkiyya en 581 (3 avril 1185), Ya'k'oûb donna à Aboû Sa'îd 'Othmân le gouvernement de Tunis et à Aboû 'Ali Yoûnos celui de Mehdiyya : ils étaient frères et comptaient parmi les grands de la cour, de même que leur père 'Omar Inti. Il nomma commandant de la garnison de Mehdiyya Moh'ammed ben 'Abd el-Kerîm, guerrier brave, renommé et très dur pour les Arabes, dont il n'épargna que ceux qu'il intimidait. Ce chef, ayant appris qu'une portion des 'Awf étaient campés à un certain endroit, marcha contre eux, mais par des chemins détournés, de sorte qu'après les avoir

---

f. or. Spr., I, 2ᵉ p). La mort de Ya'koûb n'est pas racontée de la même manière par tout le monde, et certains prétendent qu'il disparut mystérieusement (Zerkechi, tr. fr., p. 20; Ibn Khallikan, IV, 341).

(1) Le texte édité par Tornberg est corrompu; il faut certainement lire الحزمية... ابى محمد بن حزم... مغمورون ainsi que l'a d'ailleurs fait aussi Goldziher (*Die Zàhiriten*, p. 174, où le renvoi, dans la note 3, doit se lire « *Kàmil*, XII, 95-96 ». Comparez aussi Quatremère, *Mamlouks*, I, B, 269, et les *Prolégomènes*, III, 5.

dépassés il fit volte-face ; mais ils avaient eu connaissance de sa marche, si bien qu'ils s'enfuirent devant lui sans combattre et en abandonnant leurs biens et leurs femmes. Moh'ammed fit main basse sur le tout et rentra à Mehdiyya, où il remit ces dernières au gouverneur ; mais du butin proprement dit il s'appropria ce qui lui convint et ne laissa que le reste au gouverneur et à la milice. Alors les Benoû ‘Awf se rendirent auprès d'Aboû Sa‘îd ben ‘Omar pour embrasser l'Unitéisme, et sollicitèrent son intervention à l'effet de se faire restituer leurs biens et leurs femmes. Aboû Sa‘îd fit appeler Moh'ammed ben ‘Abd el-Kerîm et lui donna l'ordre de restituer les dépouilles dont il s'était emparé ; mais comme le général répondait ne pouvoir le faire, puisque la milice les avait, le gouverneur l'interpella rudement et voulut employer la force. Alors Moh'ammed le pria d'attendre jusqu'à ce que, rentré à Mehdiyya, il pût reprendre ce qui était encore entre les mains de la milice, s'engageant à parfaire de sa poche le manquant. Il obtint ce délai et retourna à Mehdiyya ; mais il n'était pas tranquille, et après avoir réuni ses compagnons il leur raconta ce qui venait de lui arriver avec Aboû Sa‘îd, et s'engagea par serment à ne pas les abandonner. Ils lui en jurèrent autant, et alors il arrêta Aboû ‘Ali Yoûnos et s'empara de Mehdiyya. Aboû Sa‘îd obtint cependant l'élargissement de son frère Yoûnos moyennant une rançon de 12,000 dinars, somme que Moh'ammed distribua à la milice. A la suite des armements faits par Aboû Sa‘îd en vue du siège de Mehdiyya, Moh'ammed députa à ‘Ali ben Ish'âk' l'Almoravide, et celui-ci s'engagea par serment à le soutenir. Alors Aboû Sa‘îd ne donna pas suite à son projet ; mais la mort de Ya‘k'oûb ayant fait monter sur le trône son fils Moh'ammed, celui-ci envoya par mer une armée [P. 97] commandée par son oncle, et par terre une autre armée que commandait son cousin El-H'asan ben Aboû H'afç ben ‘Abd el-Mou'min. La première était parvenue à Bougie et la seconde à

Constantine, quand l'Almoravide et les Arabes qui le soutenaient s'enfuirent d'Ifrîkiyya pour s'enfoncer dans le désert. Lorsque la flotte se présenta devant Mehdiyya, Mohammed ben 'Abd el-Kerîm se plaignit des procédés d'Aboû Sa'îd, déclarant qu'il reconnaissait l'autorité du Prince des croyants Mohammed et livrerait la ville non à Aboû Sa'îd, mais à ceux-là seulement qu'enverrait ce souverain. La prise de possession fut opérée en effet par des envoyés de ce dernier, et tout rentra dans l'ordre.

[P. 171] En djomâda II 603 (2 janvier 1207), mourut à l'hôpital de Baghdâd Aboû'l-Fad'l 'Abd el-Mon'im ben 'Abd el-'Azîz Iskenderâni dit Ibn en-Natroûni. Il avait été en Ifrîkiyya porter un message au Mayorcain [Ali ben Ishâk'], de qui il avait reçu un cadeau de 10,000 dinars maghrebins, qu'il distribua entièrement dans sa ville à ses amis et connaissances. C'était un homme de mérite, vertueux et tout à fait distingué; Dieu ait pitié de son âme! Il était très versé dans la littérature et est auteur de belles poésies. Il fit à Mossoul un séjour de quelque durée pour étudier sous la direction du cheykh Aboû 'l-H'aram, chez qui je le fréquentai beaucoup.



LISTE DES PASSAGES TRADUITS

(ÉDITION TORNBERG)

T. III, 19-20
67-73
107
161
351-352
386-387

T. IV, 88-93
251
300-302
427-428
439-450
456
457

T. V, 14-15
17
40
41
58
76
101
108
117
129
130
141-145
187-188
194
204
234-242
257-258
286-287

T. V (suite), 344
349
353
373-379
381-382
390
401
432
440
446
448-450
451
454
455
457-461
463
465
467
468

T. VI, 4-6
23
28
33
36
39
40
41
42
43
45
50
52-53

T. VI (suite), 63
75
76-77
78
79-80
82
83
91
92-96
99-103
104
105-109
110
113
115
116-117
118
128-129
130
132
135-138
163-164
187-188
193
209
223
231-240
252
267
269
271
273
275

T. VI (suite), 279
281-282
283
285
286
288
289-290
293-294
310
313
321
336
350-351
361
362
367
369-371
377

T. VII, 3-6
11-12
16
17
23
27
29
33
34
38
40-43
46-48
56
58
60
68-71
79
82
89
108
119
124
127
148
173
182-183
187-188
191
195-199
212
215
219-220
222
224
232

T. VII (suite), 252
258-259
279
289
292
295
297
303
349-350
359-360

T. VIII, 15-41
50
53-55
63
66
70
83
89
116
130
146
212-213
232
252-254
268
315-332
342
354-357
371
373-374
384
388
391-392
398-399
403-404
411-413
435
441-442
449-451
453-454
456-460
487
489-491
495-502
510

T. IX, 10-11
23-25
32
35
37-38
47-48
55

T. IX (suite), 64
79-80
89-90
107-110
124-126
131
152-154
170
176-181
188-206
208-209
227
230-231
239
245-246
250
266
290-291
298
306
310
314
337
338
356-357
370
387-390
412
424-429

T. X, 9-10
19
29-35
39
67
73
78
85
92-93
99-103
105
109-110
118-119
124-133
164-165
170-171
175
185-186
191
202
286-288
314-315
331-332
336

T. X (suite), 344
359-360
365-366
370-372
392-393
400-415
431-432
434-435
444

T. XI, 19-22
60
66
68

T. XI (suite), 70-71
75
79-85
90
93
95
98-100
102-104
122-125
134-135
139-140
147-148
158-164
184
186-187

T. XI (suite), 191-192
206-207
235
246
256-257
272
309-310
332-334
342-344

T. XII, 37-38
73-75
95-97
171

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
Conquête de Tripoli de Barbarie et de Barka	7
Gouvernement d'‘Abd Allâh ben Sa‘d en Égypte; conquête de l'Ifrîkiyya	9
Révolte et seconde conquête de l'Ifrîkiyya	14
Invasion de l'Espagne	16
Évènements divers	17
Gouvernement d'‘Okba ben Nâfi‘ en Ifrîkiyya; fondation de Kayrawân	18
Gouvernement de Maslama ben Mokhalled	20
Second gouvernement d'‘Okba en Ifrîkiyya	20
Révolte de Koseyla ben Kemrem	23
Gouvernement de Zoheyr ben Kays en Ifrîkiyya; sa mort et celle de Koseyla	25
Gouvernement de Hassân ben en-No‘mân	28
Mise à sac de l'Ifrîkiyya	29
Nomination de Moûsa ben Noçayr au gouvernement de l'Ifrîkiyya	33
Conquête de l'Espagne	35
Conquête de l'île de Sardaigne	51
Conquête de Tolède	53
Mort violente d'‘Abd el-‘Azîz ben Moûsa ben Noçayr	54
Évènements divers	55
Meurtre de Yezîd ben Aboû Moslim	56
Expédition d'‘Anbasa contre les Francs	57
Évènements divers	58
Mort violente d'‘Abd er-Rahmân Ghâfiki; administration d'‘Abd el-Melik ben Katan	59
Évènements divers	60
Administration d'‘Obeyd Allâh ben el-H'abhâb en Ifrîkiyya et en Espagne	62
Mort d'‘Okba ben el-Haddjadj; arrivée de Baldj en Espagne	69
Guerre entre Baldj et les deux fils d'‘Abd el-Melik	71

Pages

Gouvernement de Hanz'ala en Ifrîkiyya, et d'Aboû' l-Khattâr en Espagne 72
Gouvernement d''Abd er-Rahmân ben Habîb en Ifrîkiyya........ 74
Expulsion des Ourfeddjoûma de Kayrawân........ 81
Déposition d'Aboû' l-Khattâr; Thawâba le remplace........ 84
Gouvernement de Yoûsof ben 'Abd er-Rahmân Fihri en Espagne. 87
Expédition en Sicile........ 90
Troubles en Espagne........ 90
'Abd er-Rahmân ben Mo'âwiya pénètre en Espagne........ 91
Mort de Yoûsof Fihri........ 102
Évènements divers........ 104
Révolte d'El-'Alâ en Espagne........ 106
Gouvernement d'El-Aghlab ben Sâlim en Ifrîkiyya........ 107
Troubles en Espagne........ 109
Évènements divers........ 111
Gouvernement d''Omar ben Hafç en Ifrîkiyya........ 112
Gouvernement de Yezîd ben Hâtim en Ifrîkiyya........ 116
Révolte de Chakyâ en Espagne 118
Évènements divers 119
Révolte des Sévillans contre 'Abd er-Rahmân........ 120
Révolte des hérétiques en Ifrîkiyya........ 122
Évènements divers........ 123
Le *Slave* passe en Espagne ; sa mort........ 125
Évènements divers 126
Révolte d'Aboû' l-Aswad en Espagne........ 131
Évènements divers........ 133
Mort d''Abd er-Rahmân l'Omeyyade........ 135
Avènement de son fils Hichâm........ 137
Rawh ben Hâtim est nommé gouverneur d'Ifrîkiyya 138
Révolte de Soleymân et d''Abd Allâh contre leur frère Hichâm. 139
Soulèvement de Sa'îd Ançâri contre Hichâm........ 141
Évènements divers........ 141
Hichâm reste victorieux de ses deux frères et de Mat'roûh 142
Expédition de Hichâm contre les Francs........ 143
Autre expédition contre les Francs........ 144
El-Fad'l ben Rawh ben Hâtim est nommé gouverneur d'Ifrîkiyya. 145
Gouvernement de Harthema ben A'yan en Ifrîkiyya........ 147
Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs et les Galiciens.. 150
Révolte à Takoronnâ........ 151
Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs........ 151
Mort de Hichâm........ 152
Avènement de son fils El-Hakam el-Montacir........ 153
Expédition dirigée d'Espagne contre les Francs........ 154
Gouvernement de Mohammed ben Mokâtil en Ifrîkiyya........ 155

Pages
Gouvernement d'Ibrâhîm ben el-Aghlab en Ifrîkiyya............. 157
Gouvernement d'ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm ben el-Aghlab......... 160
Soulèvements en Espagne.. 160
Arrangement conclu entre El-Hakam et son oncle ʿAbd Allâh... 163
Conquête de Tudèle par les Francs.............................. 164
Châtiment infligé par El-Hakam aux Cordouans.................. 165
Troubles à Tripoli.. 167
Troubles à Tolède et journée de la fosse......................... 168
Révolte de Mérida contre El-Hakam; comment ce prince traite les Cordouans.. 171
Expédition des Francs en Espagne.............................. 172
Révolte de H'azm contre El-Hakam............................... 172
Révolte des Tunisiens contre Ibn el-Aghlab...................... 173
Révolte de Mérida; expédition d'El-Hakam contre les Francs... 174
Troubles occasionnés par les Tripolitains........................ 175
Affaire du faubourg de Cordoue.................................. 177
Expédition contre les Francs....................................... 179
Révolte des Berbères dans la région de Moron................... 180
Gouvernement de Ziyâdet Allâh ben Ibrâhîm..................... 181
Campagne de Ziyâdet Allâh en Sicile............................ 187
Évènements divers... 194
Mort d'El-Hakam ben Hichâm..................................... 194
Avènement de son fils ʿAbd er-Rahmân.......................... 195
Expédition en Sardaigne... 196
Évènements d'Espagne... 196
Campagne d'ʿAbd Allâh ben Tâhir en Égypte.................... 199
Conquête d'Alexandrie par ʿAbd Allâh........................... 199
Évènements d'Espagne... 200
Guerre entre ʿAmir et Mançoûr en Ifrîkiyya..................... 201
Évènements d'Espagne... 203
Idrisides au Magreb.. 205
Évènements d'Espagne... 206
Insurrection de Fad'l contre Ziyâdet Allâh....................... 207
Siège de Tolède... 208
Prise de cette ville... 209
Mort de Ziyâdet Allâh; avènement d'El-Aghlab.................. 210
Évènements d'Espagne... 211
Aghlabides: El-Aghlab, Mohammed, Ahmed, Ziyâdet Allâh, Mohammed ben Ahmed... 212
Évènements d'Espagne... 215
Expéditions en Sicile... 216
Guerre entre Moûsa et El-Hârith en Espagne..................... 218
Les Normands en Espagne... 220
Évènements d'Ifrîkiyya et d'Espagne............................. 222

Pages

Troubles en Ifrîkiyya........ 223
Évènements d'Espagne...................................... 224
Gouvernement d'El-'Abbâs ben el-Fadl en Sicile..... 225
Prise de Castrogiovanni..... 227
Évènements d'Espagne............. 229
Mort d''Abd er-Rahmân ben el-Hakam............. 230
Bataille entre les musulmans et les Francs d'Espagne.......... 232
Expédition des infidèles d'Espagne.......................... 234
Guerre entre les Berbères et Ahmed l'Aghlabide.. 235
Khafâdja ben Sofyân et son fils Mohammed en Sicile........ ... 237
Évènements d'Espagne et divers............................. 240
Campagne des Francs en Espagne............. 242
Évènements de Sicile et d'Espagne........................... 244
Guerre entre les Tolédans et les Hawwâra...................... 245
Gouvernement d'Ibrâhîm ben Ahmed Aghlabi.......... 247
Évènements d'Espagne.................................... . 252
Syracuse prise par les musulmans......................... 253
Révolte d'El-'Abbâs ben Touloûn.... 255
Évènements d'Espagne et de Sicile............... 257
Mohammed ben 'Abd er-Rahmân et El-Mondhir, en Espagne.... 22
Aboû' l-'Abbâs, gouverneur de Sicile...................... 263
Gouvernement d''Abd Allâh ben Ibrâhîm Aghlabi............... 266
Gouvernement d'Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh Aghlabi...... 268
Débuts de la dynastie fatimide en Ifrîkiyya...... 272
Envoi au Maghreb d'Aboû 'Abd Allâh Chii..................... 280
Prise de Mîla par le Chii........... 284
Arrivée du Mahdi auprès du Chii... ...., ... 286
Conquête de l'Ifrîkiyya et fuite de Ziyâdet Allâh....... 290
Marche du Chii sur Sidjilmâsa................................ 300
Exécution du Chii et de son frère Aboû' l-'Abbâs............... 303
La Sicile reconnaît l'autorité Abbaside........................ 309
Avènement d''Abd er-Rahmân en-Nâçir en Espagne...... 311
Expéditions des Fatimides contre l'Égypte...,.................. 312
Fondation de Mehdiyya............................... 314
Expédition fatimide contre l'Égypte.......................... 315
Victoires des Siciliens.............. 317
Expédition fatimide dans le Maghreb...................... 317
Avènement du fatimide Aboû' l-Kâsim el-Kâ'im................. 319
Guerres intestines en Sicile............... 321
Troubles en Espagne... 323
Révolte d'Aboû Yezîd le Khâredjite..... 324
Il conquiert Kayrawân et Rakkâda........................... 328
Il assiège Mehdiyya 330
Il lève le siège de Mehdiyya.................................. 335

	Pages
Il assiège Sousse	340
El-Mançoûr conquiert Kayrawân et met Aboû Yezîd en déroute.	341
Aboû Yezîd est tué	344
Mort d'El-Kâ'im et avènement d'El-Mançoûr	349
Gouvernement d'El-Hasan ben 'Ali en Sicile	350
Guerre en Sicile entre les musulmans et les chrétiens	354
Mort d'El-Mançour et avènement d'El-Mo'izz	356
Conquêtes d'El-Mo'izz dans le Maghreb	359
Mort d''Abd er-Rahmân en-Nâçir l'Omeyyade	361
Conquête de Taormine	362
Conquête de Rametta	363
Conquête de l'Égypte par les Fatimides	366
Révolte d'Aboû Khazer en Ifrikiyya	367
Guerre civile en Sicile	368
Mort de Mohammed ben el-Hoseyn Zenâti	369
El-Mo'izz se rend en Égypte	370
Détails sur Yoûsof Bologgîn ben Zîri	374
Guerre de Bologgîn contre les Zenâta	378
Siège de Cosenza	379
Mort du kâdi Mondhir Balloûti	380
Mort d'El-Hakam ben en-Nâçir l'Omeyyade	382
Soulèvement de Mohammed ben Hichâm à Cordoue	385
Révolte de Hichâm ben Soleymân	386
Révolte de Soleymân ben el Hakam	387
Restauration d'Ibn 'Abd el-Djebbâr	388
Événements d'Ifrîkiyya	389
Mort violente d'Aboû 'l-Kâsim en Sicile	389
Émigration de Çanhâdjites en Espagne	391
Expédition d'Ibn Aboû 'Amir contre les chrétiens	392
Mort de Yoûsof Bologgîn	394
Défaite d'El-Mançoûr ben Bologgîn	395
Sa campagne contre les Kotâma	396
Révolte des Kotâma	397
Révolte d'Aboû 'l-Behâr contre El-Mançoûr	399
Anecdote concernant Ibn Aboû 'Amir	400
Mort d'El-Mançoûr ben Bologgîn	401
Expédition de Bâdîs contre les Zenâta	402
El-Hâkim le Fatimide conquiert Tripoli	405
Mort d'Ibn Aboû 'Amir Almanzor	406
Siège de Gabès par Felfoul	407
El-Mo'ayyed d'Espagne reprend le pouvoir	408
Soleymân l'Omeyyade remonte sur le trône	411
Guerre civile entre Bâdîs et Hammâd	412
Mort de Bâdîs	415

Pages
Origine de la dynastie Alide en Espagne........ 420
Révolte d'‘Abd er-Rahmân l'Omeyyade........................... 423
Mort violente d'‘Ali ben Hammoûd l'Alide........... 424
Règne d'El-Kâsim ben Hammoûd 425
Règne de Yahya ben ‘Ali ben Hammoûd 426
Retour des Omeyyades à Cordoue............................ 428
Règne de Mohammed ben ‘Abd er-Rahmân..... 429
Yahya l'Alide recouvre le pouvoir à Cordoue.................. 430
Histoire des enfants et des neveux de Yahya 431
Règne de Hichâm l'Omeyyade à Cordoue............... 435
Formation de petits royaumes....... 437
Massacre des Chiites en Ifrîkiyya 447
El-Mo‘izz ben Bâdis fait exécuter son vizir...... 448
Attaque et défaite des Zenâta................... 450
Naufrage de la flotte en Sicile........... ....,. 450
Conclusion de la paix entre les Kotâma, les Zenâta et El-Mo‘izz. 451
Mort de Hammâd ben el-Mançoûr........................... . 451
Révolte des Zenâta 452
Guerre entre El-Mo‘izz et les Zenâta.......................... 453
Luttes intestines entre El-Mo‘izz et les Benoû Hammâd......... 454
El-Mo‘izz reconnaît la suzeraineté d'El-Kâ'im l'Alide..... 454
Entrée des Arabes en Ifrîkiyya.... 456
Mort d'El-Kâ'id ben Hammâd 461
Combat entre les nègres d'El-Mo‘izz et ceux de Temîm.......... 462
Débuts de la dynastie almoravide 462
Règne de Yoûsof ben Tâchefîn.............................. .. 466
Mort d'El-Mo‘izz ben Bâdîs 468
Hammoû se soustrait à l'obéissance de Temîm ben el-Mo‘izz.... 471
Combats entre les Benoû Hammâd et les Arabes...... 471
Fondation de Bougie...................................... 475
Temîm conquiert Tunis............................... ..,.... 478
Événements divers 479
Siège de Gabès par Temîm. 480
Prise de Kayrawân par Mâlik ben ‘Alewi.......... 480
Prise de Tolède par les Francs 480
Défaite des Francs à Zellâka 482
Conquête de Zawîla par les chrétiens.......... 487
Mort d'En-Nâçir ben ‘Alennâs; avènement d'El-Mançoûr........ 488
Ruse employée par le Prince des fidèles....................... 489
Conquête de Sousse par les Arabes........................... 490
Conquête de l'Espagne musulmane par Yoûsof ben Tâchefîn 491
Conquête de la Sicile par les Francs 498
Combat entre les Francs et les musulmans à Jaën............... 505
Entrée d'une troupe de Turcs en Ifrîkiyya...................... 505

	Pages
Mort d'El-Mo'tamid ben 'Abbâd	507
Temîm se rend maître de Gabès	509
Conquête d'Antioche par les Francs	510
Conquête de Sfax par Temîm ben el-Mo'izz	512
Mort de Yoûsof ben Tâchefîn ; avènement d''Ali	513
Mort de Temîm ben el-Mo'izz ; avènement de Yahya	515
Conquête de Clypea par Yahya	517
Défaite des Francs en Espagne	519
Mort de Yahya ben Temîm ; avènement d''Ali	520
Conquête du Djebel Ouselât et de Tunis	522
Siège de Gabès et de Mehdiyya	523
Brouille entre Roger et 'Ali ben Yahya	525
Hostilités entre les Almoravides et les Cordouans	525
Débuts de Mohammed ben Toûmert et d''Abd el-Mou'min	526
Mort du Mahdi et avènement d''Abd el-Mou'min	537
Prise de Merrâkech par 'Abd el-Mou'min	542
'Abd el-Mou'min réduit les Dokkâla	545
Prise de Cutanda	546
Mort d''Ali ben Yahya ; avènement d'El-Hasan	547
Guerre entre les Francs et les musulmans en Ifrîkiyya	547
Bataille entre les Maghrebins et l'armée égyptienne	549
Combats entre les Francs et les musulmans en Espagne	550
L'armée de Yahya assiège Mehdiyya	550
Conquête de Djerba par les Francs	552
Prise par les Francs de Rota en Espagne	553
Siège de Fraga ; défaite d'Ibn Rodmîr	553
Attaque de Roger contre El-Hasan	555
Siège de Tripoli de Barbarie par les Francs	555
Événements divers	557
Conquête de Tripoli par les Francs	558
Conquête de l'Espagne par 'Abd el-Mou'min	559
Conquête de Gabès par les musulmans	560
Anecdote	561
Conquête d'Alméria, etc., par les Francs	562
Famine en Ifrîkiyya	562
Conquête de Mehdiyya par les Francs	562
Conquête par les Francs de plusieurs villes d'Espagne	567
'Abbâs ben Aboû 'l-Fotoûh en Égypte	568
Guerre entre Roger et le prince de Constantinople	568
Siège de Cordoue par les Francs	569
Choix d'un vizir par 'Abd el-Mou'min	570
Siège de Grenade et d'Alméria	571
Conquête de Bougie par 'Abd el-Mou'min	572
Victoire d''Abd el-Mou'min sur les Çanhâdja	574

Pages

'Abd el-Mou'min combat les Arabes.................... 574
Prise de Bône par les Francs ; mort de Roger............... ... 576
Les îles et l'Ifrîkiyya se soulèvent contre les Francs 578
Mohammed ben 'Abd el-Mou'min est déclaré héritier présomptif. 580
L'administration des provinces est confiée aux fils d''Abd el-Mou'min.. 581
Conquête d'Almérìa ; fin du pouvoir des Almoravides en Espagne. 582
Conquête de Mehdiyya et de l'Ifrîkiyya par 'Abd el-Mou'min.... 584
'Abd el-Mou'min attaque les Arabes 590
Conquête de Grenade par Ibn Merdenîch ; sa défaite 593
Mort d''Abd el-Mou'min et avènement de Yoûsof. 595
Insurrection des Ghomâra au Maghreb... 596
Combats des Almohades contre Ibn Merdenîch 597
Mort d'Ibn Merdenîch 597
Arrivée des Turcs en Ifrîkiyya..... 598
Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min combat les Francs en Espagne..... 600
La flotte de Sicile devant Alexandrie. 600
Révolte de Gafça, qui est conquise par Yoûsof 601
Mort de Yoûsof et avènement de son fils Ya'koûb 602
Prise de Bougie par les Almoravides, puis par les Almohades... 603
L'Ifrîkiyya est reconquise par les Almohades......... 605
Prise de Silves par les Francs, puis par les musulmans......... 608
Guerre de Ya'koûb ben Yoûsof contre les Francs d'Espagne 609
Ravages d''Ali ben Ishâk le Mayorcain en Ifrîkiyya..... 613
Mort de Ya'koûb ben Yoûsof, et avènement de son fils Mohammed. 613
Mehdiyya se soumet à Mohammed.................. 614
Mort d'Ibn en-Natroûni..................... ,. 616

INDEX GÉNÉRAL

'Abbâd b. Mohammed, 439.
Ibn 'Abbâd (le kâdi Mohammed), 427, 431 et s.
'Abbâs le Berbère, 127.
'Abbâs b. Ahmed b. Toûloûn, 253, 255 et s., 260.
'Abbâs b. el-Fad'l (Aboû' l-Aghlab), 216, 225 et s.
'Abbâs b. Aboû' l-Fotouh, Çanhâdji, 568.
'Abbâs b. Welîd Tabli, 224.
— b. Welîd fakîh, 207.
Aboû' l-'Abbâs, frère du Chiite, 269, 289, 300 et s.
Abbasides, 97, 106, 115, 128, 136, 335.
El-'Abbâsiyya, près Tâhert, 213.
— près Kayrawân, 157, 159.
'Abboûd b. Rezîn, 443.
'Abd Allâh b. 'Abbâs le Compagnon, 10.
'Abd Allâh b. 'Abbâs b. Fad'l, 237.
— b. 'Abd el-Mou'min (Aboû Mohammed), 575, 581, 587, 591.
'Abd Allâh b. 'Abd er-Rahmân, Omeyyade, 362.
'Abd Allâh b. el-'Azîz, Hammadite, 573.
'Abd Allâh Balensi, b. 'Abd er-Rahmân, 135, 137, 139, 140, 142, 153, 154, 160, 162 et s., 195, 198.
'Abd Allâh b. Aboû Bekr, 543.
— b. Bologgîn, 446, 485 et s.
'Abd Allâh b. eç-Çâ'igh, 269.
— b. el-Djâroûd, 145.
— b. Habîb, 90.
— b. el-Habhab, 60.
— b. Hammâd, 419.
— b. el-Hasan, à Tripoli, 448 et s.
'Abd Allâh b. Aboû Hassân Yahçobi, 215.
'Abd Allâh b. Hayyân, 83.
— b. Hoseyn Chimchâti, 366.
'Abd Allâh b. Ibrâhîm Aghlabi, 159, 160, 175, 176, 181.
'Abd Allâh b. Ibrahîm Aghlabi, (Aboû' l-'Abbâs), 264 et s.
'Abd Allâh b. Ishâk b. Ghâniya, 604.
'Abd Allâh b. 'Iyâd', 554.
— b. Kheracha Asadi, 111.
'Abd Allâh b. Khiyâr Djeyâni, 541.

'Abd Allâh b. Menkoût, 487, 500.
— b. Merwân, 32.
— b. Meymoûn el-Kaddâh, 278, 286.
'Abd Allâh b. Mohammed le Kâteb, 373, 395.
'Abd Allâh b. Mohammed, vizir de Bâdîs, 449.
'Abd Allâh b. Mohammed (Ibn el-Kadîm), 306.
'Abd Allâh b. Mohammed b. 'Abd er-Rahmân, Omeyyade, 263, 311.
'Abd Allâh b. Mohammed b. Adham, 482.
'Abd Allâh Mo'îti, 444.
— b. el-Mo'izz b. Bâdis, 500.
'Abd Allâh b. Aboû Molahif, 281.
— b. Moûsa, 49.
— — b. Noçayr, 33, 53, 55.
'Abd Allâh b. Nâfi' b. 'Abd el-Kays, 10, 17.
'Abd Allâh b. Nâfi b. el-Hacîn, 16.
— — b. el-Hârith, 10, 17.
'Abd Allâh b. 'Omar Hintâti, 575.
— b. Sa'd b. Aboû Sarh, 9-14, 17.
'Abd Allâh b. Sinân Ibadi, 83.
— b. Sofyân, 244.
— b. Tâhir, 199.
— b. Yakhlef Kotâmi, 370.
'Abd Allâh b. Yâsîn Djezoûli, 463 et s.
'Abd Allâh b. Yezîd b. Hâtim, 146.
— b. ez-Zobeyr, 11-13, 28.
Aboû 'Abd Allâh Chi'i Machreki, 266, 268, 280, 283 et s., 287, 291 et s., 299 et s., 303 et s., 448.
Aboû 'Abd Allâh b. Abd el-Mou'min, 591.
'Abd el-A'la b. es-Samh, 81, 82.
'Abd el-Azîz b. 'Abd er-Rahmân Ma'âfiri, 443, 445.
'Abd el-'Azîz b. Cheddâd Himyari, 275.
'Abd el-'Azîz b. Merwân, 35.
— b. Moûsa, 46, 48, 49, 54, 91.
'Abd el-Djebbâr b. Aboû Bekr b. Hamdîs, 496, 521.
'Abd el-Djebbâr Hawwâri, 76.
— Khorâsâni, 371.
'Abd el-Ghaffâr (el-Ghâfir ?), 121, 122.
'Abd el-Kâdir b. Abân b. 'Abd Allâh, 151.
'Abd el-Kerîm b. 'Abd el-Wâhid b. Moghîth, 150, 154, 178, 198.
'Abd el-Melik b. 'Abboûd, 443.
— b. 'Abd el-Wâhid, 143, 144, 150-152.
'Abd el-Melik b. Ahmed b. Hoûd, 443.
'Abd el-Melik b. Aboû' l-Dja'd, 80, 81.
'Abd el-Melik b. Hichâm Omeyyade, 140, 143.
'Abd el-Melik b. Katan, 60, 61, 65, 69-71, 86, 94.
'Abd el-Melik b. Merwân Omeyyade, 25, 27, 30, 32, 35.
'Abd el-Melik b. Moûsa, 49.
'Abd el-Melik b. 'Omar b. Merwân, 103, 121, 122, 136.
'Abd el-Mon'im b. 'Abd el-Aziz Iskenderâni, 616.

'Abd el-Mou'min b. Ali Almohade, 42, 402, 526 et s., 536 et s., 545, 557, 559, 566, 569, 570-576, 579-596, 599.
'Abd el-Mou'min b. el-Welîd b. Yezîd, 77.
'Abd Rabbihi Anbâri, 145.
'Abd er-Rahmân b. 'Abd Allâh Ghâfiki, 58, 59, 93.
'Abd er-Rahmân b. 'Adaweyh Râfi'i, 240.
'Abd er-Rahmân b. 'Alkama, 88.
— b. 'Attâf Ifreni, 430.
'Abd er-Rahmân b. Habîb le Tolédan, 244.
'Abd er-Rahmân b. Habîb b. 'Abd er-Rahmân Fihri, 117, 122, 125.
'Abd er-Rahmân b. Habîb b. Aboû Obeyda, 52, 62, 66, 74-78, 89, 90, 98.
'Abd er-Rahmân b. el-Hakam, Omeyyade, 144, 169 et s., 172, 195-6, 198, 200 et s., 208 et s., 211-213, 215, 218, 220, 224, 230.
'Abd er-Rahmân b. Hassân Kelbi, 86.
'Abd er-Rahmân b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr, 428.
'Abd er-Rahmân b. Kethîr Lakhmi, 96.
'Abd er-Rahmân b. Mo'âwiya, 86, 91, 97 et s., 106, 108, 110, 118 et s., 123 et s., 126 et s., 135, 167.
'Abd er-Rahmân b. Mohammed b. 'Abd el-Melik, Omeyyade, 423 et s.
'Abd er-Rahmân b. Mohammed, en-Nâcir, 242, 311, 318, 323, 381.
'Abd er-Rahmân b. No'aym, 86.
— b. Rechîk Kocheyri, 445.
'Abd er-Rahmân b. Rostem Fârisi, 81, 113, 114.
'Abd er-Rahmân b. Yoûsof Fihri, 101, 103.
'Abd er-Rahmân b. Ziyâd (Aboû Khâlid Ifrîki), 61, 79, 123, 127.
'Abd er-Rahmân b. Ziyâd b. An'am, 79, 123, 127.
'Abd es-Selâm b. el-Mofarredj, 185, 202, 207.
'Abd el-Wahhâb b. 'Abd er-Rahmân b. Rostem, 176.
'Abd el-Wâhid b. 'Abd Allâh Hintâti, 606.
'Abd el-Wâhid b. Moghîth, 135.
— Rot'i, 258.
— b. Yezîd Hawwâri, 67, 68.
'Abd el-Wârith b. Habîb, 78.
'Abdaweyh Anbâri, 145.
'Abdoûs b. Aboû 'Othmân, 126.
Benoû 'Abid, 528.
Abiwerdi (Aboû' l-'Abbâs), 275.
Abka, 40.
Ablâ, 228.
Abradja, 318.
El-Abrech, 16.
'Abs b. Oumm el-Ançâr, 379.
Açbagh b. 'Abd Allâh, 171.
'Achâr, 263.
El-Ach'ari (Aboû 'l-Hasan), 595.
Achir, 373-375, 395, 397, 398, 402-404, 406, 414, 416-418.
Achirguerra, 261, 262.
Achlîk, 39.
Aci, 249.
El-'Açi b. el-Welîd b. Yezîd, 77.

'Açim b. Djemîl, 80.
— Sedrati Ibâd'i, 113.
El-Açnâm, 68.
'Aden, 279.
Aderbeydjân, 128.
Benoû 'Adi, 457, 471, 515, 575, 581.
El-'Adil b. es-Salâr, 568.
Adjdâbiya, 370, 377.
El-Adjem, 13.
'Adjîsa, 346, 358.
Afârika, 36.
El-Afd'al Châhinchâh, émir el-djoyoûch, 505, 549.
Ibn el-Afd'al, émir el-djoyoûch, 513.
Aferyoûn, 461.
Affaire d'El-Beyd'â, 230.
— *d'El-Djefna*, 453.
— *du jardin*, 536.
Aflah' b. 'Abd el-Wahhâb, 213.
— b. Hichâm, 105.
Africains, 9.
Ibn el-Aftas, 441.
Agadir, 541.
El-Aghlab b. 'Abd Allâh b. el-Aghlab, 184.
El-Aghlab b. Ibrâhîm, 220, 212.
— b. Sâlim Temîmi, 82, 84, 107 et s.
Aghlabides, 308.
Aghmât, 441, 494, 507, 529, 535.
Ahmed, officier d' 'Ali b. Hamdoûn, 339.
Ahmed b. 'Abd Allâh b. Meymoûn Kaddâh, 278, 286.
Ahmed b. el-Aghlab, 222.
— b. 'Atiya, 570.
— b. Bekr b. Abou Sahl Djodhâmi, 360.
Ahmed b. Hasan Kelbi, 356, 362 et s., 369.
Ahmed b. Ishâk, vizir, 324.
— b. Khorâsân, 478, 522, 585 et s.
Ahmed b. Korhob, 308-310.
— b. Mohammed Aghlabi, 213, 233, 236, 241.
Ahmed b. Mohammed b. Ahmed Kaddâh, 286.
Ahmed b. Mohammed b. Hamdîn, 559.
Ahmed b. Molhân, 571.
— b. Aboû Moûsa, 432.
— b. 'Omar b. 'Abd Allâh, de Sicile, 263.
Ahmed b. Soleymân b. Hoûd, 445.
— b. Toûloûn, 246, 248, 253, 255.
Ahmed b. Ya'koûb b. el-Mod'a, 244.
Ahmed b. Yoûsof b. 'Abd Allâh, el-Akhal, 499.
Ahmed b. Yoûsof b. Hoûd, 443, 445.
Aboû Ahmed Mousewi, Cherif, 274, 369.
Ahnaf (Dja'far b. 'Abd Allâh), 442.
Aboû 'l-Ahwaç 'Abdi, 82.
El-Ahwal, Aghlabide, 266, 268, 284.
Ahwâz, 278.
'Akabat el-Bakar, 388.
Ibn el-Akfâni, 275.
El-Akhwân, 329.
'Akîl b. Aboû Tâleb, 286.
Akrît, 39.
El-'Alâ b. Homeyd Kocheyri, 131.
— b. Moghîth Yahçobi, 106, 109.

El-ʿAlâ b. Saʿîd Mohallebi, 117, 147 et s.
Alanje, 252.
Alarcos, 681.
Alarîk, 39.
Alava, 61, 143, 144, 150, 198, 211, 225, 233, 241, 242, 259.
Alb b. Moûsa, 219.
Albarracin, 443.
Alcala de Guadaira, 110.
Alchimie, 518.
Aledo, 485.
Alexandrie, 199, 260, 313, 315, 316, 320, 359, 372, 519, 527, 568, 600.
Alger, 566.
Algéziras, 41-43, 46, 70, 104, 225, 234, 421, 426, 433 et s., 582-3.
Alhambra, 594.
ʿAli (Aboû' l-Hasan) cherif, 518.
El-ʿAli (Idrîs b. Yahya), 433.
ʿAli b. ʿAbd el-Mouʾmin (Aboû' l-Hasan), 581.
ʿAli b. Ahmed b. Aboû Khinzîr, 303.
ʿAli b. Ahmed b. Korhob, 309.
— b. Aboû Djomʿa, 393.
— b. Hamdoun, 338 et s.
— b. Hammoûd, général, 551.
— — b. Aboû' l-ʿAych, 420 et s., 439.
ʿAli b. Hasan b. ʿAli b. Temîm, 566.
ʿAli b. Ishâk (Ibn Ghâniya), 603 et s., 612 et s.
ʿAli b. Modjâhid, 52, 444.
— b. el-Moʿizz (Ibn er-Rend), 601.
ʿAli b. Niʿma, 500.
— b. ʿOmar Balawi, 303, 309.
ʿAli b. et-Tabari, 351 et s.
— b. Tâchefîn, 462.
— b. Aboû Tâleb, 15, 56, 276.
— b. Temîm b. Moʿizz, 503.
— b. Yahya b. Temîm, 518 et s., 547, 568.
ʿAli b. Yoûsof b. ʿAbd Allâh, 498.
— — b. Tâchefîn, 437, 498, 514, 520, 526, 529 et s., 536, 539, 546 et s., 554.
Alides en Espagne, 420 et s., 446.
Almanzor, *voir* Mohammed b. Aboû ʿAmir.
Alméria, 359, 421, 425, 431, 438, 443 et s., 497, 546, 562, 572, 582-3.
Almodovar, 103.
Almohades, 535 et s.
Almoravides, 444 et s., 462 et s., 482, 512, 525, 545, 557-9, 571, 582, 603 et s.
Almuñecar, 99, 422.
Alphonse (en 178 hég.), 150, 152; (en 225 hég.), 205.
Alphonse I, de Galice, 104.
— II, le Chaste, 133, 142, 215.
Alphonse III, le Grand, 243, 246.
— VI, 481 et s., 504.
— VII, le Batailleur, 519, 546, 553 et s.
Alphonse VII (ou VIII) de Castille, 553, 569.
Alphonse IX de Castille, 600, 609 et s.
Alpuente, 423, 424, 435.
Alpujarras, 196.
Amâdjoûr, 253.
Amalrik, 39.

Amantea, 262.
Amâya, 45 ; *cf.* Mâya.
'Amîd el-Moulk b. Hichâm, 140.
'Amir 'Abderi, 89, 91, 96.
— b. 'Amr, 89.
— b. Fotoûh, 421 et s.
— b. Nâfi', 185-187, 201.
Aboû 'Amir b. 'Ali b. Modjâhid, 444.
'Amirides, 383, 425.
Amlîk, 39.
Ibn 'Ammâr Mehri (Fihri ?), 445.
'Amr b. el-'Açi, 7-9, 17, 19.
— b. el-Ahwaç, 81.
— b. 'Amroûs, 245.
— ('Omar ?) b. el-Mo'izz, 509.
— b. Selîm Todjîbi, 223.
'Amroûs b. Yoûsof, 160, 164, 168 et s.
'Anbar l'Amiride, 388.
'Anbasa b. Soheym Kelbi, 57, 93.
Ançâr, 42.
Andalouch (Andalous), 36.
Andalous b. Yâfeth b. Noûh, 36.
Anecdotes, 33, 50, 95, 250, 251, 381, 389, 400, 469, 470, 489, 514, 516, 555, 556, 561.
'Ankara (?), 259.
Année du jardin, 536.
— *d'En-Nawâz'ir*, 538.
— *de la poussière*, 454.
Antioche, 510.
Aqua-Portora, 72.
Arabes, 50, 65, 66, 162, 309, 419, 456 et s., 474, 488, 490, 502, 515, 548, 550, 556, 565-6, 574 et s., 579-81, 586, 590 et s., 608, 614.
El-'Ar'âr, 296.
Arba, 21.
Arménie, 128.
Arnedo, 219.
Arnîsoûl, 550.
'Aroûba b. Yoûsof, 298, 306, 313.
Arwa, 40.
Asad b. el-Forât, 173, 187 et s., 194.
Asad b. el-Hârith b. Raf', 252.
Asadiyya, 187.
Asîla, 220.
Astorga, 46, 151.
Aboû' l-Aswad Fihri, 101, 103, 131.
Aboû 'Atâ Kaysi, 85.
Aboû 'Ataba b. Mohammed, 446.
Athbedj, 457, 471, 575, 592.
Athla, 39.
Atlandja, 39.
Atloûf, 39.
'Attâf (Aboû, Ibn), 350.
Aurelio d'Asturie, 124.
Aurès. mont, 29, 80, 334, 335, 358, 375.
Aurore boréale, 389.
Avila, 104.
Benoû 'Awf, 614 et s.
'Aychoûn b. Soleymân, 124.
Ayn Erbân, 21.
— Târik, 44.
Ayros, 434.
Ayt 'achra,— khamsîn,— sab'in, 535.
Ayyoûb b. Habîb Lakhmi, 92.
— Hawwâri, 117.
— b. Hewwoufet, 415.
— b. Temîm b. Mo'izz, 503.
— b. Aboû Yezîd, 337-339,
— Zawîli, 328.

Azdadja, 358.
Azhar b. Sâlim, 223.
El-'Azîz, Fatimide, 377, 389, 395 et s., 498.
Aboû 'Azîz Mowaffek, 547.
Ibn el-Azrak, 275.

Bâb, 277.
Bâb Aghmât, à Merrâkech, 544 ; — 'Amir à Cordoue, 89 ; — Hawwâra à Tripoli, 176 ; — Zenâta à Tripoli, 176 ; *cf.* Porte.
Baçra, 278.
El-Baçra *ou* Baçra du Maghreb, 205, 378.
El-Baçrât, 196.
Bachkons, 39 ; *cf.* Biscaye.
El-Bachnoûliyyât, 38.
Bâchoû, 79, 184, 207, 328, 606.
Badajoz, 252, 261, 441, 497.
Bâdîs b. Habboûs, 432, 439, 446.
— b. Aboû Hammâma, 415.
— b. Mâksen, 406.
— b. el-Mançoûr (Aboû Menâd), 402 et s., 407, 412 et s., 472.
Bâdîs b. Zîri, 389.
Benoû Bâdis, 346.
Bâdja d'Afrique, 29, 75, 134, 182, 184, 203, 223, 326, 327, 337, 338, 413, 459.
Bâdja d'Espagne, 48, 87, 106, 172, 194, 206, 221, 557 ; *cf.* Béja.
Baëza, 425, 439, 445, 562.
Bâghâya, 21, 29, 293, 296, 326, 339, 344, 367, 372, 374, 375, 403 et s., 418.
Baghdâd, 149, 312, 512, 616.
Bahtar, 231.
Baida, en Sicile, 351.
Ibn Bakanna (Bakiyya ?), 432 et s.
Bakâra, 258.
Bakdoûra (Nafdoûra ?), 66.
Bakillâni (Mohammed ben et-Tayyib), 273.
Baléares, îles, 225, 439, 444.
Ibn el-Balensi, 200 ; *cf.* Obeyd Allah.
Baldj b. Bichr, 65, 66, 69-71, 85, 94.
Balkawâra, 571.
Balt'a, 339.
El-Barrâ b. Mâlik, 254.
Barcelone, 39, 126, 141, 154, 163, 204, 225, 233, 240, 260, 571.
Bardewîl, 390, 501, 510.
Bari, 214, 353.
Barka, 7, 8, 10, 25, 27, 30, 246, 253, 255, 312, 371, 405, 457.
El-Barkîl (?), 245.
Bataille des nobles, 64.
— *du détroit*, 366.
Ibn el-Bath'awi, 275.
Batrîk le Goth, 40.
Bedr, affranchi d''Abd er-Rahmân, 98, 99, 106, 110, 111, 119, 123, 126.
Bedr, émir el-djoyoûch, 513.
Aboû 'l-Behâr, 399.
Behloûl b. 'Abd el-Wâhid, 158.
— b. Merzoûk (Aboû 'l-Haddjâdj), 160. 162.
Bekka, rivière, 43.
Bekr b. 'Abs Kaysi, 76.
Aboû Bekr le khalife, 276.
— b. Aboû 'l-Fotoûh, 475.
Aboû Bekr b. Ibrâhîm b. 'Omar, 466.
Aboû Bekr Ichbîli (Mohammed b. 'Abd el-'Azîz), 491.

Aboû Bekr b. el-Kaçîra, 483.
— b. 'Omar Lamtoûni, 464 et s.
Belay (Rocher de), 49.
Belezma (?), 223, 291, 292.
Belît, 38.
Bellâra bent Kâsim b. Temîm, 518, 568.
Bellâra bent en-Nâçir, 479.
Bembuzar, 122.
Benbân, 40.
Berbères, 8, 17, 19, 21, 22, 25, 28, 29, 32-34, 42, 63, 65, 67, 70-72, 75, 83, 90, 108, 110, 113, 117, 118, 123-4, 127, 130, 133-4, 140, 148, 151, 155, 160-162, 164, 175-6, 180, 187, 206, 224, 236, 244, 255, 283, 319, 327, 333, 337, 341, 345, 358, 367-369, 373, 375, 387, 404, 408, 412, 419-422, 426, 431-436, 498.
Berghawâta, 379.
Bermude de Galice, 141, 143.
— de Léon, 393.
Benoû Berzâl, 345.
Beyân b. 'Othmân, 529.
El-Beyd'â (Affaire d'), 230.
Bezî', affranchi d'Omeyya, 179.
Bichr b. Çafwân, 57, 58.
— (Bochra?), le page, 326, 327.
Birket el-'Adjoûz, 206.
Biscaye, 39, 60, 151, 232.
Bizerte, 29, 184.
Bobastro, 261, 262, 312.
Bochra (Bichr?), le page, 326, 327.
Boheyr (Bahîr?), 231.
Boheyra, 536.
Bologgîn b. Mohammed b. Hammâd, 460 et s., 472.
Bône, 29, 576-7, 579.
Bordj ech-chohadâ, 47.
Borja, 218, 219.
Bosr ben..., 34.
Bougie, 446, 475 et s., 528, 566, 572 et s., 581, 603 et s., 613, 615.
Bourdezârîch, 39.
Boûrès, 453.
Boûzâba, 605.
Brechk, 537.
Buitrago, 46.
Butira (?), 216, 226.
Byzantins, 187 et s., 210, 212, 322; *cf.* Constantinople.

Aboû 'ç-Çabbâh b. Yahya, 111.
Eç-Çâbi, chroniqueur, 272.
Çabra, 8, 401.
Cadix, 36, 220.
Ça'îd d'Égypte, 315.
Çâ'id b. Hasan Rab'i, 400.
Çakhrat Kays, 165.
Calabre, 188, 210, 229, 309-10, 317, 353 et s., 380, 451, 548, 577.
Calahorra, 129.
Calatomauro (?), 210.
Calatrava, 132, 208-9, 230-32, 411, 425, 438, 611.
Çâlih b. 'Ali, 77.
Aboû Çâlih, 32, 33.
Caltabellota, 210, 323.
Caltavuturo, 226, 228, 323.
Çandal l'eunuque, 547.
Çanhâdja, 330, 332, 374 et s., 391, 397, 416 et s., 424, 432, 434, 449, 457 et s., 471, 473, 537, 574, 586.
Cantich (Bataille de), 387.
Caracuel, 252.
Carcassonne, 57.
Carmona, 47, 431 et s.

Carthage, 14, 28.
Carthagène, 258.
Cassa, 296.
Cassano, 353, 355.
Castelluccio (?), 193.
Castille, 104.
Castillo del Bacar, 388.
Castro de Santaver, 118.
Castrogiovanni, 190, 191, 193, 210, 218, 226-7, 229, 501-3.
Catane, 188, 226, 238, 254, 258-9, 261, 265, 501.
Çatfoûra, 29, 79, 184, 337.
Çaymeri, 275.
Cazlona, 132.
Cédrats énormes, 356.
Cefalu, 193, 229.
Cellara, 380.
Cerdagne, 144, 215.
Ceuta, 41, 49, 378, 421, 426, 432 et s., 467, 483, 542, 572, 582-3.
Châfe'ites, 614.
Châhmelik le Turc, 504 et s.
Ech-Châkir lillâh (Mohammed b. el-Fath), 360.
Châkir b. Aboû'l-Achmat, 99.
Chakrân b. 'Ali, 164.
Chakyâ (Chaknâ?) b. 'Abd el-Wâhid, 118 et s., 124-5.
Ibn Chammas, 166.
Charlemagne, 123, 129.
Château de la Kâhina, 13.
Chebatrân, 119, 120, 125.
Chedjera b. 'Isa, 183.
Chehâda, 462.
Aboû 'ch-Chelaghlagh, 286.
Chelendi, 227, 228, 259, 585.
Ech-Chemmâkh Yemâmi, 134.
Chera (Butira?), 216.
Cheref ed-Dawla (Mo'izz b. Bâdîs), 418.
Ech-Cherî'a, 594.
Ech-Cherîf, 302.
Cherîf Fihri, 477.
— er-Rad'i (Mohammed b. Hoseyn), 273, 275.
Chetîfi, 433.
Chî'i, *voir* Aboû 'Abd Allâh Chî'i.
Chi'ites, 418, 447, 452.
Choheyd b. 'Isa, 126, 167.
— b. Choheyd, 234.
Chrétiens (*cf.* Francs), 350, 353 et s., 363, 383, 388, 390 et s., 400, 409, 450, 455, 487, 493, 498, 510, 513, 519, 523.
Çiffîn, 33.
Les *Cinquante*, 535, 574.
Clypea, 517, 567.
Çobh', mère d'El-Mo'ayyed, 384, 406.
Collioure, 129.
Comète, 377.
Eç-Çomeyl b. Hâtim Dabâbi, 85 et s., 90, 95 et s., 100, 103 et s.
Conduites d'eau, 231.
Constantin patrice, 187 et s.
— empereur, 355.
— le Grand, 38.
Constantine, 291, 296, 333, 339, 413, 573, 591, 604, 615.
Constantinople, 17, 187, 228, 238, 249, 254, 265, 353, 363, 563, 568. *Cf.* Byzantins.
Cordoue, 45, 72, 73, 86-90, 92, 94, 100, 101, 111, 121, 131, 135, 137-140, 162-3, 165, 171, 177 et s., 196, 231, 243, 385 et s., 391, 408 et s., 422, 426, 428,

430, 435-440, 455, 481, 491, 525, 546, 550, 554, 569, 572.
Coria, 118, 124.
Corias, 221.
Corleone, 210.
Corse, 320.
Cosenza, 249, 379.
Cossura (Pantellaria), 192, 451, 487, 502-4, 548.
Crète, 200, 363.
Cutanda, 546.

D'ahhâk b. Kays Fihri, 72.
Damas, 95, 135, 443, 513.
Dâr el-'Amma, 246.
Dâr el-Hidjra, 369.
Dar Melloûl, 292.
Daroca, 207.
Dâwoûd b. Hilâl, 125.
— b. Yezîd b. Hâtim, 118, 134, 138.
Dekma, 414.
Demona, 249, 265, 303.
Demra, 346.
Dénia, 52, 431, 439, 444, 493.
Derb d'Espagne, 124.
Derb el-Mo'alla (el-Mok'alli ?), 447.
Deyr Hanna (Honeyn ? Khanina ?), 135.
Deyr Teroûdja, 241.
Dhât el-Homâm, 271.
— ez-Zeytoûn, 97.
Abou Dho'ayb Hodheyli, 13, 17.
Dhoû Teroûdja, 241.
Dihya Ghassâni, 126.
Ed-Dîmâs, 548-9.
Dinars fondus, 370; dinar d'El-'Azîz, 377; dinar maghrebin, 616. *Cf.* Monnaie.
Disette, 34, 53, 91, 96, 176, 198, 223, 243, 246, 366, 408, 419, 450, 452, 454, 491, 511, 555, 562-3, 602. *Cf.* Famine.
Dittaino, 239.
Les *Dir*, 535.
Djâbir b. Aboû 'l-Kâsim, 391.
Ibn el-Djaççâç, 270.
Dja'far b. el-Akhal, 499.
— b. 'Ali b. Hamdoûn, 370, 376.
Dja'far b. Mohammed, de Sicile, 253.
Dja'far b. el-Mo'tamid, 246.
— b. Yahya Barmeki, 155.
— b. Yoûsof b. 'Abd Allâh, 498.
Aboû Dja'far b. Aboû Ahmed Andalosi, 570.
Aboû Dja'far Nesefi, 275.
Djah'dar, affranchi de Hoseyn Ançari, 141.
Djahhâf b. Yomn, 323.
Ibn Djahhâf Ahnaf, 442.
Djahwar b. Mohammed b. Djahwar, 435-7.
Djâlikiyya, 254; *cf.* Galice.
Djâloût, 9.
El-Djam' wa'l-beyân, 275.
Djâmi' 'atîk au Kaire, 366; Djâmi' d'Ibn Touloun, 367. *Cf.* Mosquée.
Ibn el-Djaroûd, 145 et s.
Djawher, général fatimide, 359 et s., 366, 368.
Djawher Djedâli, 463-5.
Djebbâra b. Kâmil, 575, 592.
Djebel el-Karn, 67, 591-2.
— Aboû Mâlik, 237.
— Ouselât, 522.

Djebel er-Raçâç, 337.
— Târik, 42, 593. *Cf.* Gibraltar.
Djedâla, 462, 464.
El-Djefna, 452.
Djelâla b. Zîrî, 391, 593.
Djeloûlâ, 15, 68, 356.
Djemâ'a, 350.
Djemîl b. Çakhr (Hafç ?), 115.
Djenderân, 458-9.
Djened, 279.
Djeranda, 144. *Cf.* Gerone.
Djerba, 202, 356, 504, 511, 521, 552, 578.
Djerdjîr, 11, 12, 14.
Djerîr b. Mas'oûd, 113.
— b. Mowaffek, 215.
— b. 'Okâcha, 440.
Djernik, 243.
El-Djezîra (Bâchoû), 184.
Djezîrat Tarîf, 42.
Djezoûla, 489.
Djidjelli, 556.
Djîzeh, 270, 315.
Djodhâm, 95.
Djoneyd b. Bechchâr (Yesâr ?) Asadi, 113.
Dokkâla, 545.
Dordemîn, 295.
Doûrmedîn, 295.

Echbân, 35.
— b. Titous, 36, 37.
Echbanes, 36.
Echbâniya, 36, 37.
Ecija, 44, 85, 162, 225, 432.
Edesse, 557.
Edrînouk, 35.
Égypte, 35, 119, 133, 157, 199, 214, 246, 253, 255, 258, 270, 288, 312-3, 315, 320, 334, 366, 368, 462, 505, 513, 519, 549, 555, 568, 577, 599, 600.
Elpidio, patrice, 151.
Elvira, 88, 95, 101, 126, 196-7.
Elyâs, *cf.* El-Yasa'.
— b. Habîb, 75-79, 81.
— b. Aboû'l-Kâsim, 133.
— b. Mançoûr Nefoûsi, 255 et s.
Emîr el-moslimîn, 464, 467, 606.
— *el-mou'minîn*, 361, 537.
Emîra bent el-Hasan b. Kâsim, 428.
Emsâr, 403.
Ermendjild, 40.
Ermengaud d'Urgel, 388.
Espagne, 16, 28, 35 et s., 53-62, 65, 69-73, 84, 90, 91, 106, 109, 191, 377 et s., 400, 406, 420 et s., 465, 546, 550, 553 et s., 557, 559, 562, 567, 569, 582 et s., 600, 602, 608 et s. ; *passim*.
Etna, 192, 238.
Euphème, amiral chrétien, 187 et s.
Euric, 39.

Fad'l b. Aboûl-'Anber, 207.
El-Fad'l b. Dja'far Hamadâni, 216.
Fad'l b. 'Omar b. Aftas, 497.
El-Fad'l b. Rawh b. Hâtim, 145 et s.
El-Fad'l b. Ya'koûb, 191.
Fad'l b. Aboû Yezîd Makhled, 331, 338, 349.
Aboû'l-Fad'l Nesawi, 275.
Falıç Aboû Çâlih, 32, 327.
— el-Djedîd, 611.
Ibn el-Fâkât, 455.

Fakhkh, 133.
Ibn el-Fakhkhâr, 609.
Fâlahsan, 236.
Famine, 40. *Cf.* Disette.
Ibn el-Farad'i, 411, 412.
Aboû'l-Faradj Kotâmi, 397.
Farah l'eunuque, 355.
Fâs, *voir* Fez.
El-Fath' b. Mo'tamid, Abbadide, 495.
Fatimides, 272 et s., 513.
Fayyoûm, 313.
Feddj el-Akhyâr, 282.
— el-Markwîz, 242.
— Moûsa, 49.
— Târik, 46.
Aboû'l-Fehm (Hasan b. Naçr), 396.
Fekîra, 129.
Felfoûl b. Sa'îd, 399, 403-407.
Ibn el-Ferrâ (Aboû 'Abd Allâh), 546.
Fertâyana, 259.
Feux sur la côte d'Afrique, 248.
Ibn Aboû'l-Feyyâd, 439.
Fez, 320, 360, 375, 378, 394-5, 400, 541, 581.
Fils de la Slave, 182.
Fîroûs, 236.
Firrîch, 162-3.
Ibn el-Forât, 270.
Forriyâni, 578.
Fort Rouge, 594.
Fortoûn b. Garcia, 236.
— b. Moûsa, 211.
Aboû'l-Fotoûh b. Temîm, 518.
— b. Yahya b. Temîm, 519, 568.
Aboû Fotros, rivière, 97.
Foûtâb, 243.
Fraga, 553 et s., 567.
France, 59, 155.
Francs, *cf.* Chrétiens, 40, 48, 57, 60, 123, 143-4, 150, 151, 154, 160, 163-4, 172, 174, 179, 200, 211-215, 219, 222, 230-235, 240-242, 249, 254, 323, 442 et s., 480, 547, 552, 555, 558, 562 et s., 577 et s., 611.
Frontière supérieure, 49, 168. *Cf.* Saragosse.
Fruela I[er], 104.

Gabès, 31, 67, 80, 108, 113, 116, 147, 149, 186, 407, 448, 478, 480, 486, 506, 509, 523, 560, 579, 587, 599, 607.
Gabriel, l'ange, 371.
Gafça, 13, 25, 31, 79, 212, 296, 395, 587, 599, 601 et s., 607.
Gagliano, 226.
Galice, 39, 46, 61, 143, 150, 211, 212, 222, 232, 242, 254, 257, 324, 385, 392. *Cf.* Djâlikiyya.
Galiciens, 569.
Garcia, 219.
— fils d'Iñigo, 235.
— — de Sancho, 400.
Gaton, comte du Bierzo, 232.
Gênes, 52, 320, 487.
George d'Antioche, 563 et s., 569.
Gerace, 353-5.
Gerona (Djeranda ?), 144, 204.
Ghâba de Gabès, 480.
Ghadâmès, 18.
Ghalboûn, 184.
Ibn Ghalboûn, 570.
Ghâlib, client du Mahdi, 314.
— b. Temmâm b. 'Alkama, 130.

Ghandamâr, 40.
Ibn Ghânim, 203.
Gharaweyh, *voir* 'Aroûba.
Gharyâni, 578.
Ghayt'a (Gaëte ?), 239.
Ghazzâli (Aboû Hâmid), 527.
Ghîrân, 318.
El-Ghîrân, 238.
Ghiyâth b. 'Alkama Lakhmi, 99, 110.
Ghiyâth b. el-Mosîr (el-Mostabidd ?), 111.
Ghomâra, 375, 434, 539, 506.
Ghomert, 345.
Aboû'l-Ghomr es-Sâ'ib, 570.
Gibraltar, 42, 593.
Girgenti, 189, 190, 264, 303, 310-11, 321-3, 501, 503.
Goths, 38, 44, 50.
Grande Terre, 52, 214.
Gravina, 380.
Grenade, 45, 197, 420, 422, 424, 439, 446, 485, 491, 493, 571, 583, 593 et s.
Guadacelete, 232.
Guadalaxara, 46.
Guadalete, 86, 87.
Guadalimar, 132.
Guadalquivir, 100, 132.
Gué de la Victoire, 132.
Guillaume Ier de Sicile, 577-580.

Habâsa, 313.
— b. Mâksen, 406.
Habboûs b. Mâksen, 431, 439, 446.
Habîb b. 'Abd el-Melik, 118, 127.
— b. 'Abd er-Rahmân ben Habîb, 78-80.
Habîb b. Habîb Mohallebi, 112.
Habîb b. Naçr Mohallebi, 145.
— b. Aboû 'Obeyda (Abda ?), 60, 62-66.
Habîb b. Aboû Sa'îd, 415, 417.
Habîba Bernesi le Berbère, 225.
Habs ed-dem à Cordoue, 179.
Hâchim b. 'Abd el-'Azîz, 261.
— b. el-Asâdjidj, 119.
— b. ech-Châhidj, 83, 119.
— ed-D'arrâb, 206,
— ben Dja'far, 413.
El-Haddjâdj, 56.
El-Hâdi, le khalife, 133.
Hafç b. 'Omar ('Amr ?) Djezeri, 181.
Aboû Hafç, chef espagnol, 199.
El-Hâfiz, khalife fatimide, 566.
Hâ'it Hamza, 346.
El-Hakam b. 'Abd er-Rahmân b. el-Hakam, 211, 231.
El-Hakam b. 'Abd er-Rahmân el-Mostançir, 362, 377, 382, 384.
El-Hakam b. Hichâm, 144, 153-4, 160 et s., 168-72, 174, 177, 179, 180, 194-5, 197.
El-Hakam b. Soleymân b. 'Abd er-Rahmân, 422.
El-Hâkim, khalife fatimide, 402, 405, 407, 418.
Halâwa, 195.
Halkab, 295.
Hâlyoûn, 393.
Hamdîs b. 'Abd er-Rahmân, 158.
— eç-Çâboûn, 452.
Ibn Hamdîs, 496, 521.
Hamdoûn b. Naçr, 202.
Benoû Hamdoûn, 573.
Aboû Hâmid, 275.
Hâmîm, 375.
El-Hamma, 607.

Hammâd b. Yoûsof Bologgîn, 402-3, 406, 412 et s., 451, 472.
Hammâd b. Zîrî, 391.
Benoû Hammâd, 402, 454, 471 et s., 497, 572 et s., 604.
Hammoû b. Ghâniya, 583.
Hammoû b. Melîl, 470 et s., 505 et s., 512.
Hamza b. 'Abd Allâh b. 'Omar, 107.
Hanech b. 'Abd Allâh Çan'ani, 25, 56.
Hanéfites, doctrines, 417.
Hanîfienne, religion, 609.
Hanz'ala b. Çafwân Kelbi, 67, 68, 73-75.
Aboû'l-Haram, 616.
El-Hârith b. el-'Azîz, hammadite, 573.
El-Hârith b. Yezîgh (Bezî'?), 218.
— Hawwâri, 76.
Hâroûn er-Rechîd, 128, 133-4, 138, 145, 147, 149, 150, 155, 157, 159, 162.
Hâroûn b. et-Tobni, 292.
— b. Yoûnos (Aboû Moûsa), 305.
Harthema b. A'yan, 147 et s., 155, 157.
El-Hasan b. el-'Abbâs, de Sicile, 258-9.
El-Hasan b. Ahmed b. Aboû Khinzîr, 298, 303, 309, 310.
El-Hasan b. Ahmed Mîli, 284.
— b. 'Ali b. Aboû'l-Hoseyn Kelbi, 350 et s., 359, 363, 370.
El-Hasan b. 'Ali b. Yahya b. Temîm, 547 et s., 550 et s., 555, 558, 560 et s., 563 et s., 573, 584 et s., 590.
El-Hasan b. 'Ali Yazoûri, 456.
El-Hasan b. 'Ammâr, 362 et s.
— eç-Çamçâm, 500.
— b. Harb Kindi, 108, 109.
— b. Hâroûn Kotami, 283.
— b. Idrîs, alide, 432, 434.
— b. Kâsim b. Hammoûd, 427-8, 433.
El-Hasan b. 'Omar b. 'Abd el-Moumin, 615.
El-Hasan b. Rechîk, 469.
— b. Tha'leb, 566, 575.
— b. Yahya, alide, 431 et s.
Hassân b. en-No'mân Ghassâni, 27 et s., 32, 33.
Aboû Hâtim Ibâd'i, 113 et s.
Hawwâra, 9, 82, 119, 123, 175, 335, 339, 346 et s., 358, 375, 460, 478.
Ibn el-Hawwâs, 501 et s.
Hayât (Habla? Djebala?), 214.
— b. Molâmis, 121, 122.
— b. el-Welîd Yahçobi, 106.
El-Haythem b. 'Obeyd Kenâni (Kilâbi), 58, 93.
Hayy b. Yahya (Aboû'ç-Çabbâh), 111.
Hazm b. Wahb, 172.
Ibn Hazm, 'Ali b. Ahmed, 429, 614.
Hazmiyya, 614.
Hebât', 378.
Ibn Hemochk, 571, 593.
Héraclius, 11.
Hergha, 527, 529.
Hezârmerd, 112 et s.
Hichâm b. 'Abd el-Melik, 15, 16.
— b. 'Abd Rabbihi, 105.
— ben 'Abd er-Rahmân, Omeyyade, 58-60, 62, 65, 67, 69, 72-3, 102, 107, 122, 135, 137, 139 et s., 150 et s.

Hichâm b. el-Hakam b. 'Abd er-Rahmân, el-Mo'ayyed, 383, 438 et s.
Hichâm b. el-Hakam b. Hichâm, 172, 198.
Hichâm b. Hamza, 166.
— b. Mohammed b. 'Abd el-Melik, 424, 435 et s.
Hichâm b. 'Odhra ('Orwa) Fihri, 105, 106.
Hichâm 'Omari, 107.
— b. Soleymân b. 'Abd er-Rahmân, 386 et s.
Hiçn el-Ghârât, 211.
— el-Ghîrân, 210.
— Welîd, 245.
Benoû Hilâl, 473, 575, 581.
Himç, 95.
Himyar, 462, 468.
Hintâta, 531.
Benoû Hirâs, 338.
El-Hobâb b. Rawâha Zohri, 90, 91.
El-Hoçeyn b. el-Homâm, 364.
Hodeyr el-Madhboûh, 140.
Hodheyfa b. el-Ahwaç (el-Abraç?) Achdja'i, 58, 93.
Hodheyl b. eç-Çomeyl, 131.
Holwâni, le dâ'i, 280, 283.
Homeyd b. Çakhr, 115.
— b. Kahtaba, 82.
Hôpital, 616.
Aboû Horeyra Zenâti, 83.
Horeyth Djemîli, 281.
El-Horr b. 'Abd er-Rahmân, 55, 92.
Hosâm b. D'irâr Kelbi (Aboû'l-Khattâr), 72.
Hoseyn, envoyé de Hasan b. 'Ali, 561.
Hoseyn b. Ahmed, émir de Sicile, 261.
Hoseyn b. Ahmed ben Mohammed (Aboû 'Abd Allâh Chî'i), 280.
Hoseyn b. Khalaf Marçadi (Mawçadi ?), 371.
Hoseyn b. Mohammed b. Ahmed Kaddâh, 286, 287.
Hoseyn b. Yahya b. Sa'îd Ançâri, 124, 128-130.
Aboû'l-Hoseyn, de Sfax, 578 et s.
Benoû Hoûd, 258, 497.
Huesca, 141, 162, 245.
Huete, 600.

Ibâd'ites, 81, 83, 113, 134, 213, 255.
Ibrâhîm, médecin à Kayrawân, 357.
Ibrâhîm, général de Yahya b. Temîm, 518.
Ibrâhîm b. 'Abd Allâh (Aboû'l-Aghlab), 192, 218.
Ibrâhîm b. el-Aghlab, 149, 156 et s., 162, 167, 173, 175, 176.
Ibrâhîm b. Aboû'l-Aghlab, 268, 270, 293, 295-297.
Ibrâhîm b. Ahmed Aghlabi, 247 et s., 253-5, 259, 263, 283-5.
Ibrâhîm b. Ahmed b. Mofarridj, 571.
Ibrâhîm ben Chedjera, 99.
— — Bernesi, 126.
Ibrâhîm b. Hemochk, 571, 593.
— b. Hobeych (Habechi ?), 291, 298.
Ibrâhîm b. Sofyân Temîmi, 167.
— b. Tâchefîn, 540.

Ibrahîm b. Ibn et-Thimna, 501.
— b. Yoûsof Bologgîn, 413 et s., 418 et s.
Ibrâhîm b. Yoûsof b. Tâchefîn, 546.
Benoû Ibrâhîm, 397.
Aboû 'Içâm, 175.
Idhân (formule chiite de l'), 367.
Idrîs b. 'Abd Allâh b. Hasan, 133, 164.
Idrîs b. 'Ali b. Hammoûd, 425 et s., 432 et s., 439.
Idrîs b. Habboûs, 446.
— b. Idrîs, 134, 143, 158.
— — b. 'Abd Allâh, 205.
— b. Yahya, alide, 431 et s., 435.
Idrisides, 133.
Ifkân, 360.
Ifrîkiyya, 9, 10, 13, 14, 17-20, 25, 26, 28, 31, 34, 408, 547, 552, 555 et s., 584 et s. ; et *passim*.
Aboû 'Ikâl b. Mohammed Aghlabi, 247.
Ilyân, 22.
Imachara, 258.
Impôts, 177, 181, 499, 500, 603.
Imrân b. 'Attâf Azdi, 75.
— b. Habîb, 79.
— b. Makhled, 158, 159, 173.
— b. Modjâlid Rebî'i, 173, 185.
Aboû 'Imrân, 162.
Infants de Tripoli, 167-8.
Inkidjân, 282-5, 294, 302.
Inondation, 225.
Inounès, 511.
'Irâk, 15.
'Isa, frère de l'affranchi Yoûsof, 561.
'Isa b. Aboû'l-Ançâr, 379.
— b. Djerîz, 120.
— b. Hasan, 575.
— b. el-Lebbâna, 491, 494, 496, 508.
'Isa b. Mezyed (Yezîd ?), 120.
— b. Mosâwir, 99.
— b. Moûsa Khorâsâni, 84.
— Noûcheri, 270, 288.
— b. Rey'ân Azdi, 212.
Ishâk b. Ali b. Yoûsof, almoravide, 540, 543 et s.
Ishâk b. el-Minhâl, 303.
— b. Soleymân Isrâ'ili, 357.
Ismâ'îl b. 'Abbâd, 432, 439.
— — (Aboû'l-Kâsim), 323.
Ismâ'îl b. 'Abd er-Rahmân b. Dhoû'n-Noûn, 438, 442.
Ismâ'îl el-Mançoûr, fatimide, 349. *Cf.* Mançoûr.
Ismâ'îl b. Aboû'l-Mohâdjir, 55.
— b. Moûsa, 258, 260.
— — b. Moûsa, 219.
— b. 'Obeyd Allâh ('Abd Allâh ?), 55, 56.
Ismâ'îl b. 'Obeyd Allâh b. el-Habhab, 62, 63.
Ismâ'îl b. Sofyân b. Sâlim, 184.
Ismâ'îl b. et-Tabari, 351-2.
Ispahan, 35.
Italie, 38, 39.
Itewwoufet b. Bologgîn, 403 et s.
Iviça, 588.
'Iyâd' b. Wahb Hawwâri, 149, 175.
'Izz ed-Dawla b. 'Abd el-Melik, 443.

Jaën, 45, 95, 111, 201, 423-5, 504, 562, 571.
Jérusalem, 37.
Jodar, 101.
Jourdain, 95.
Journée de l'œil, 458.
— *de la fosse*, 168.
Juifs, 46, 47, 390.
Julien, le comte, 41, 44, 45, 47.
— le patrice, 22.
Le *Juriste* almoravide, 513.

Aboû Ka'b b. 'Abd el-Berr (*ou* Ibn Aboû Ka'b), 166.
Kabîça b. Aboû Çofra, 112.
K'abr ech-chehîd, 413.
Aboû Kaçba, 574.
El-Kachtîl, 236.
Kaçr Abyad', 124.
— eç-Çahn, 299.
— Djedîd, 226.
— el-Ifrîki, 295, 404, 413.
— Kadîm, 157, 297.
— Ziyâd, 518.
El-Kaçreyn, près Kamoûda, 295.
Kaddâhiyya, 272.
Kâd'i b. Ibrâhîm b. Oulmoûya, 509.
Ibn el-Kadîm, 306.
El-Kâdir, khalife, 273, 275.
— billâh... b. Dhoû'n-Noûn, 481.
Kâfoûr Ikhchîdi, 366.
Kâhina, 29-32.
El-Kâhira, 367.
El-Kâ'id b. Hammâd, 419, 452, 461, 472 et s.
Kâ'id b. Meymoûn Çanhâdji, 478-9.
El-Kâ'im l'Abbaside, 454-456.
El-Kâ'im le Fatimide, 310, 325 et s., 349, 375. *Cf.* Nizâr.
Le Kaire, 372.
El-Kal'a (Hiçn el-Kal'a), 200.
Kal'at 'Abd el-Mou'min, 228-9.
— el-Arminîn, 237.
— Bichr (*ou* Bosr), 35.
— Hammâd (*ou* Benoû Hammâd), 109, 347, 402, 414, 454, 472, 574.
Kal'at el-Hanech, 252.
— el-Korrâth, 188.
— Mehdi, 486.
— el-Mochâri'a, 237.
Kalahra, 129.
Kalyoudyous, 38.
Kamoûda, 297.
Kâmoûna, 394.
Kamoûniya, 16, 83.
Kanât'a, 488.
Karâkoûch (Behâ ed-Dîn *et* Cheref ed-Dîn), 598, 601, 607.
Kardj, 278.
K'ark'ana, en Espagne, 229.
Karkenna, en Espagne, 321.
Karmates *hadjari*, 369.
El-Karn, 67, 591.
El-Kartâs (Zîri b. 'Atiya), 394, 395, 399, 403.
El-Kâsim b. 'Alennâs, 474.
— b. Hammoûd, 421, 425 et s.
El-Kâsim b. Hasan b. 'Ali, 380.
— b. Idrîs, 205.
— b. Mohammed b. Kâsim, 435.
El-Kâsim b. Yoûsof Fihri, 132.
Aboû'l-Kâsim el-Abyad, l'Alide, 287.
Aboû'l-Kâsim b. el-Hasan b. 'Ali, 369, 390.

Aboû'l-Kâsim Mohammed Nizar, 307-8, 312, 315-7, 319-21, 325-326. *Cf.* Nizâr.
Aboû'l-Kâsim b. Wâsoûl, 133.
Kastîliya, 31, 79, 187, 212, 290, 295, 326, 408, 450.
Katan b. 'Abdel-Melik, 71, 94, 95.
El-Kawî', 224.
Kayrawân, 18-20, 25-29, 32, 58, 59, 62-68, 74, 75, 79-81, 83, 106-7, 112, 114-7, 138, 146-9, 155-6, 158-9, 173, 184 et s., 194, 210, 223, 247, 250, 289, 297, 307-9, 314, 318, 326-8, 333, 335 et s., 447, 456-60, 478-80, 524, 591.
Kays Aylân, 528.
Kechfeli, 275.
Kelbites et Kaysites, 72.
Benoû Kemlân, 318, 329, 334-5, 346, 358.
Kemoûcha, 266.
Kenâya, 109.
Kendâd, 325.
Kerâmet b. el-Mançoûr, 416 et s.
Kerkenna, 504, 511, 558, 578.
Kerma, 291.
Keroûm, 453.
Kerrânta, 538.
Khafâdja b. Sofyân, 223, 237 et s., 241, 244.
Khalaf Himyari, 414.
— b. Hoseyn, 373.
Aboû Khalaf b. Hâroûn, 323.
Khalfoûn l'affranchi, 214.
El-Khâliça (Kalsa), à Palerme, 322, 500.
Khâlid b. (Aboû ?) Habîb, 64.
— b. Hamîd Zenâti, 64.
— b. Yezîd Kaysi, 30, 31.
Benoû Khâlid, 301.
Khalîfa b. Mekken, 461.
— b. Merwân, 110.
— b. Mobârek, 402.
Khalîl, gouverneur de Rakkâda, 328-9.
Khalîl b. Ishâk, 321 et s.
Khandak el-Khamr, 538.
Khandas, 40.
Khantala, 40.
Ibn el-Kharazi, 275.
Khâredjites, 15, 63, 64, 67, 81, 114, 120, 122, 133, 180.
Ibn Khatîb Soûsa, 510.
Aboû'l-Khattâb b. Çafwân, 72.
Aboû'l-Khattâr Hosâm b. D'irâr, 72-74, 84, 86, 88, 95, 96; *cf.* Hosâm.
Aboû Khazer Zenâti, 367-8.
Khazroûn b. Felfoul b. Khâzer Zenâti, 378, 394-5.
Khazroûn b. Sa'îd, 408, 415.
Khelâça, 125.
Kheyroûn (Kheyrân) l'Amiride, 388, 420 et s., 430, 431, 445.
El-Khid'r, 37, 38.
Khobâcha, 313.
Khorâsân, 278.
Khorâsaniens, 66, 147.
Khowaylid b. Khâlid (Aboû Dho'ayb), 13, 17.
Aboû Khozeym, 125.
Kinâna b. Sa'îd, 125.
Benoû Aboû Kinâna, 167-8.
Kinnesrîn, 95.
El-Kiyâ Harrâsi, 527.
Kiyâna, 109, 346-7.
Kobâ, 13.
Koçoûr Hassân, 30.
Kodoûri, 275.

Koleyb b. Djomay' Kelbi, 149.
Kolthoûm b. 'Iyâd Kocheyri, 65, 66, 69, 74, 94.
Koreych b. et-Toûnesi, 173.
Ibn Korhob, 308 et s.
Aboû Korrâ, 108, 113 et s.
Benoû Korra, 560 et s.
Kotâma, 109, 117, 122, 281 et s., 291, 303-7, 309-10, 313, 318, 326, 328, 330-4, 339, 346 et s., 351, 368, 396. 451, 574.
Koseyla b. Lemzem, 23-25, 29.
Koçîra, 548 ; *voir* Pantellaria.
Koûfa, 278.
Koûmiya, 15, 528.

Lago de la Janda, 44.
Lakhm, 95.
Lamta, 462.
Lamtoûna, 462-3, 467.
Laribus, 114, 147, 184, 202, 223, 293-7, 326, 479.
Lawâta, 8, 9, 18, 212, 549, 574.
Lebda, 9, 236, 255.
Lebîb l'Amiride, 443.
Ledjem, 13.
Lentîni, 216.
Léon, 222, 393.
Leptis magna, 9.
Lérida, 258, 260, 436, 443, 554, 567.
Lewîld, 39.
El-Leyth b. Sa'd, 69.
Lisbonne, 172, 220, 221, 432, 557.
Liyoûba, 39, 40.
Loderîk, 35, 38, 39, 172, 211.
Benoû'l-Lohân, 236.
Lombardie, 229, 317.
Lorca, 197, 445.
Loûbiyya, 9.
Louis le Débonnaire, 204.
Loulou, officier d'Ibn Touloun, 246.
Aboû Louloua, 276.
Lugo de Galice, 49, 104.

Ma'add b. el-Mançour, 358; *voir* Mo'izz.
Aboû Ma'add b. 'Abd Allâh Aghlabi, 265.
Ma'bed b. el-'Abbâs b. 'Abd el-Mottaleb, 17.
Ma'bed b. Khazer, 349.
Macédoine, 38.
Maçmoûda, 467, 536.
Madghara, 295.
Madjoûs, 151, 220, 234.
Mahdi, *voir* Ibn Toûmert.
— 271, 285, 304, 530.
— khalife abbaside, 84, 126, 128.
El-Mahdi billâh (Mohammed b. Hichâm), 386.
Mahdi (Mohammed b. Idris), 434.
— (Mohammed b. Kâsim), 434.
Mahmoûd b. 'Abd el-Djebbâr Mâredi, 205.
Mahmoûd b. Khafâdja, 237.
Maison de retraite des Chiites, 285.
Majone de Bari, 577.
Benoû Makhchi, 161.
Makhled b. Kendâd, *voir* Aboû Yezîd.
Makhled b. Morra, 155.
Makkâra, 345.
Mâksen b. Zîrî, 391, 404-6.
Malaga, 45, 95, 99, 257, 312, 422, 426, 430, 432, 435, 438, 439, 446, 582-3, 593-4.

Maldoûthoûn b. Atlâl, 130.
Malékites, doctrines, 417, 595, 614.
Malga, 565.
Malhamat el-'irâs, 209.
Mâlik b. 'Alewi Çakhri, 480, 490.
— b. Anas, 165.
— b. Woheyb, 529.
Mâliyân, 22.
Mâloût, 52.
Mâ'l-Faras, 22.
Malte, 240, 504.
Ma'mar b. Rechîd, 560, 561.
Mamlouks, 598 et s.
— des Almoravides, 532.
Ma'moûn (Kâsim b. Hammoûd), 425.
Ma'moûn (Yahya b. Ismâ'îl), 438, 442, 443.
Ma'moûn b. el-Betâ'ihi, 549.
— b. Mohammed b. 'Abbâd, 441.
Ma'n b. Çomadih Todjîbi, 445.
Aboû Ma'n, 125.
El-Mançour l'Abbaside, 66, 77-79, 82, 84, 101, 105, 106, 112, 116, 119, 120, 122, 136, 138.
El-Mançoûr le Fatimide, 52, 318, 340 et s., 349 et s., 356.
El-Mançoûr, insurgé en Espagne, 206.
El-Mançoûr (Sâboûr l'Amiride), 441.
El-Mançoûr ('Abd el-'Azîz b. 'Abd er-Rahmân), 443.
El-Mançoûr b. Bâdîs, 412.
— b. Bologgîn, 394 et s., 401.
El-Mançoûr b. en-Nâçir Hammadite, 488.
El-Mançoûr b. Noçayr (Naçr ?), Tonbodhi, 182 et s., 198, 201.
Mançoûriyya, 356, 370, 371, 417, 447, 453, 459, 470.
Mâno, 243.
Manuel, général byzantin, 364.
Marsala, 548.
Marta, 312.
Maslama b. Mokhalled, 18, 20.
Mas'oûd b. 'Abd Allâh el-'Arîf, 233.
Mas'oûd Bâdji, 264.
— b. Zemmâm Ballât, 592, 599.
Mas'oûd Zenati Ibadite, 113.
Matari (Sa'îd Yahçobi), 109 et s.
Matroûh b. Soleymân b. Yakz'ân, 124, 141, 142.
Benoû Matroûh, 556, 558, 560.
Mauregat, 133, 141.
Mâya, 45, 46.
Le Mayorcain, *voir* 'Ali b. Ishâk.
Mayorque, 23, 583, 604.
Mazara, 188, 190, 303, 322, 351, 500.
Mechkâr, 126.
Medâ'in (Medellin ?), 119.
Medbâra, 294.
Meddjâna, 34, 294, 295, 326.
Medhâm (Merâh ? Moudâm ?), le Sicilien, 344.
Medinaceli, 211, 407, 430.
Médine, 369.
Medînet el-Faradj, 46.
— el-Fath', 42.
— el-Mâ'ida, 46.
— Ibn es-Selîm, 47.
— el-Yehoud, 207.
Meghîla, 9, 374.
Mehdiyya, 52, 314, 326-7, 330 et

s., 338, 342, 349, 375, 389, 417, 448, 460, 470, 473 et s., 478, 487, 506, 517, 523, 527, 547-50, 562 et s., 568, 573, 577, 579-80, 584 et s., 599, 602, 606, 614 et s.
Mehdiyya du Maroc, 613.
La Mekke, 106, 315, 369, 389.
Mekken b. Kâmil Dehmâni, 507, 512.
Benoû Melila, 358.
El-Mellâha, 242.
Mellâla, 528.
Meloûsa, 266, 284.
Mems, 25, 26.
Menâd, grand'père de Bologgîn, 374.
Mer Verte, 49.
Merâkiya, 9.
Ibn Merdenîch, 571, 585, 593 et s., 597-8.
Merdj el-Hadîd, 611.
Merdj Râhit, 72.
Merdjâna, 362.
Merenda (?), 294.
Mérida, 37, 38, 47, 71, 72, 94, 100, 102, 135, 137, 140, 163, 171, 174, 204, 243, 252, 557.
Mermâdjenna, 280, 295, 326, 404.
Merrâkech, 467, 514, 529, 536, 542 et s., 545, 559, 572, 576, 583-5, 593, 595, 600-604, 608, 613.
Mersa, 239.
Merwân b. el-Hakam, 14, 72.
— b. Mohammed, 73, 77.
— b. Moûsa b. Noçayr, 34.
Ibn Merwân le Galicien, 252, 261 2.
Mesdjid es-Sebt, à Mehdiyya, 528.
Mesîla, 318, 338, 346, 376 et s., 414, 419.
Meskân (Alimena ?), 216.
Meskiyâna, 294.
Mésopotamie, 258.
Messine, 216, 265, 353, 363, 379.
Meymoûn b. Bedr Lamtoûni, 583.
— b. Dayçân, 277.
— b. Hamdoûn, 573.
— el-Kaddâh, 272.
— b. Midrâr, 212.
— b. Ziyâda, 550, 552.
Meysera, 16, 329, *cf.* Meysoûr.
— (Feta Aboû Ayyoûb), 208.
Meysera es-Sakkâ, 63, 64.
Meysoûr le page, 320, 326, 328-9.
Mezâta, 18, 339.
Benoû Mezghannân, 566, 573.
Miçr, 95, 313, 315-6.
El-Miçwer b. Hâni, 113.
Midrâr, 198.
— b. el-Yasa', 212.
Midrarides, 302.
Miftâh b. 'Amr, 596.
Mighdâch, 82.
Aboû Mihdjan Thakefi, 24.
Mikhâ'il, gouverneur de Palerme, 188.
Miknâsa, 99, 542.
Benoû Miknâsa, 212.
Mîkoch, 249.
Mîla, 284 et s., 290, 307, 396, 398.
Mileto, 390, 501.
Mîna, 205.
Mineo, 189, 190.
El-Mîzân fi noçret ez-zendaka 277.

El-Mo'allaka, 565.
Mo'âwiya b. Çâlih, 101, 102.
— b. Hichâm l'Omeyyade, 140.
Mo'âwiya b. Hodeydj Sekoûni, 15, 18.
Mo'âwiya b. Aboû Sofyân, 15, 18, 20, 21, 33.
Mo'âwiya b. Zofar b. 'Açim, 151.
El-Mo'ayyed l'Omeyyade, 383 et s., 406, 408, 420-1.
Moç'ab b. 'Imrân kâdi, 102.
Moçalla de Kayrawân, 459.
— de Mehdiyya, 314, 332.
Aboû Mod'ar b. 'Abd Allâh Aghlabi, 265 ; cf. Ziyâdet Allâh.
Modarites, 83, 84.
— et Yéménites, 85 et s., 95, 141, 197, 201.
El-Mod'ârra (eç-Çâra? el-Moçâra ?), 197.
Modjâhid l'Amiride, 52, 430-1, 444.
Benoû Modlidj, 7.
El-Mofarredj b. Sâlim (*ou* Sellâm ?), 214.
El-Mofawwad' ila' llâh, 246.
El-Moghîra b. Bichr b. Rawh, 145.
El-Moghîra b. el-Welîd Omeyyade, 131.
Moghîth le Roûmi, 45.
El-Mohaddheb, 487.
Mohâdjir, 42.
Aboû'l-Mohâdjir, 20-24.
Ibn Mohâdjir, 209.
El-Mohalleb b. Aboû Çofra, 112.
— b. Yezîd Mohallebi, 117.
Mohammed... Sicilien, 352.
— b. 'Abbâd, 440-1, 445, 481.
Mohammed b. 'Abd Allâh, omeyyade, 311.
Mohammed b. 'Abd Allâh (b. 'Abd el-Melik ?) Achdja'i, 58, 93.
Mohammed b. 'Abd Allâh, en Sicile, 191.
Mohammed b. 'Abd Allâh b. Maslama, 441.
Mohammed b. 'Abd Allâh (Aboû Fehr), 192.
Mohammed b. 'Abd Allâh b. el-Aghlab, 186, 218, 222-5.
Mohammed b. 'Abd Allâh b. Hassân, fakîh, 215.
Mohammed b. 'Abd Allâh Ifrîki, 185.
Mohammed b. 'Abd Allâh b. Meymoûn, 272.
Mohammed b. 'Abd Allâh Temîmi, 182.
Mohammed b. 'Abd Allâh b. Toûmert, *voir* Ibn Toumert.
Mohammed b. 'Abd el-'Azîz Ichbîli, 491.
Mohammed b. 'Abd el-'Azîz Ma'âfiri, 443, 445.
Mohammed b. 'Abd el-Berr Nemeri, 400.
Mohammed b. 'Abd el-Kerîm, 614 et s.
Mohammed b. 'Abd el-Melik (*ou* 'Abd Allâh ?) Achdja'i, 58.
Mohammed b. 'Abd el-Mou'min, 576, 580, 595.
Mohammed b. 'Abd er-Rahmân, omeyyade, 171, 219, 223, 230

et s., 236, 241 et s., 252, 254, 257 et s., 260, 262.
Mohammed b. 'Abd er-Rahmân (Mostakfi billah), 429-30.
Mohammed b. 'Abdoûn, 351-2.
Mohammed b. el-Ach'ath Khozâ'i, 81-84, 89, 105, 107.
Mohammed b. el-Aghlab b. Ibrâhîm, 213, 233.
Mohammed b. Ahmed Aghlabi, 214, 239-41, 244, 247.
Mohammed b. Ahmed b. 'Abd Allâh Kaddâh, 286.
Mohammed b. Aboû 'Amir (Almanzor), 383, 391 et s., 400, 406, 409.
Mohammed b. Aboû 'l-'Arab, 400-403.
Mohammed b. 'Aws (Oweys ?) Ançâri, 24.
Mohammed b. el-Ba'ba', 475 et s.
— el-Bedîl, 372.
— b. ech-Choûr, 436.
— b. Djahwar, 438.
— b. Aboû 'l-Djawâri, 189, 190.
Mohammed b. Djenâ, 352.
— b. el-Fad'l Chiite, 279.
Mohammed b. el-Fad'l, émir de Sicile, 259, 260.
Mohammed b. Faradj Koûmi, 590.
— b. el-Faradj Ferghâni, 246.
Mohammed b. el-Fârisi, 145 et s.
— b. el-Fath' b. Wâsoul, 360.
Mohammed b. Hamza, 182.
— b. Hâni Andalosi, 368, 371.
Mohammed b. el-Hasan, vizir, 448-9.
Mohammed b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr, 385 et s.
Mohammed b. el-Hoseyn Dendân, 278.
Mohammed b. el-Hoseyn b. Khâzer Zenâti, 369, 376.
Mohammed b. Ibrâhîm Djezoûli, 489.
Mohammed b. Ibrâhim (Aboû' ch-Chemmâkh), 201.
Mohammed b. Idrîs b. 'Ali, 432-435.
Mohammed b. Idrîs b. Idrîs, 205.
Mohammed b. 'Isa b. Sâbik, 224.
— b. Ismâ'îl b. 'Abbâd, 427, 431 et s., 438-9.
Mohammed b. Kâsim b. Hammoûd, 427-8, 433.
Mohammed b. Kâsim Korachi Merwâni, 166.
Mohammed b. Khafâdja, 237-240, 244.
Mohammed b. Khâzer Zenâti, 318, 345-6, 358.
Mohammed b. el-Kheyr, 345.
— b. Lope b. Moûsa, 261.
Mohammed b. Ma'n b. Çomâdih, 445, 497.
Mohammed b. Matroûh, 579.
— b. Mohammed Zobeydi, 427.
Mohammed b. Mokâtil, 155 et s.
— b. Morekkeb b. Moûsa, 258.
Mohammed b. Motawakkil, 224.
— b. 'Omar Teyfâchi, 588.
— b. Rakwâ, 538.

Mohammed b. Rechîd à Gabès, 560, 564, 579.
Mohammed b. Sa'd (Ibn Merdenîch), 571, 583, 593 et s.
Mohammed b. Sa'îd, 119.
— b. Sâlim en Sicile, 191.
Mohammed b. es-Sarkoûsi, 267.
— b. Tâhir de Murcie, 442, 445.
Mohammed b. Toghdj, Ikhchîd, 320.
Mohammed b. Toreycha, 245.
— b. Yahya b. Fânnoû, 538.
Mohammed b. Ya'koûb l'Almohade, 613 et s.
Mohammed b. Yerîm Alhâni, 427.
— b. Yezîd Korachi, 55, 57.
Mohammed b. Yoûsof Fihri (Aboû 'l-Aswad), 101, 103, 131.
Mohammed b. Aboû Zeyneb, 277.
Mohammediyya, 183, 318, 416, 417.
Mohriz b. Ziyâd, 565, 575, 592.
Mohsin b. el-Kâ'id b. Hammâd, 461, 472.
Mohsin b. Mâksen, 406.
Ei-Mo'izz b. Bâdis, 415 et s., 447 et s., 468, 472, 478, 500, 502, 551.
El-Mo'izz b. el-Mançoûr, fatimide, 355 et s., 363 et s., 369-377.
El-Mo'izz b. Zîri Zenâti, 472 et s.
El-Mo'izziyya, 362.
El-Mokaddem b. Khalîfa, 518.
Mokalled b. Temîm, 479.
El-Mokhârik b. Ghifâr, 108, 109, 117.
El-Moktadi l'abbaside, 486.
El-Moktadir l'abbaside, 270-1, 309, 310, 313, 315-6.
El-Moktadir billâh (Ahmed b. Soleymân b. Hoûd), 443, 445.
El-Moktafi l'abbaside, 288.
Moloûk et-tawâ'if, 437.
Monastir, 149, 184, 520, 528.
Mondello, 217.
El-Mondhir b. 'Abd er-Rahmân omeyyade, 224.
El-Mondhir ben Mohammed omeyyade, 242, 252, 254, 258, 261-3.
Mondhir b. Sa'îd Balloûti, 380.
— b. Yahya Todjîbi, 423-4, 442.
Monnaie, 349, 360, 616 : fatimide, 299 ; *cf.* Dinar.
El-Montaçir l'abbaside, 224.
— *voir* El-Hakam b. Hichâm.
El-Montaçir b. Aboû' l-Kâsim Wâsoûl, 198.
Montalvan, 124.
Mont-saloût, 205.
Monyat el-Kheyl, 156.
Moron, 86, 99, 103, 127, 180.
El-Mortad'a Moûsewi l'Alide, 275.
El-Mortad'a (Abd er-Rahmân b. Mohammed), 423, 435.
Moseylema, 276.
Aboû Moslim Khorâsâni, 107.
Mosquée de Cordoue, 101, 134, 153, 230-1 ; — de Jaën, 201 ; — de Mehdiyya, 528 ; — de Merrâkech, 545 ; — de Reggio, 354 ; — de Saragosse, 56 ; — d'Ibn Toûmert à Tinmelel, 531 ; — de Zahrâ, 410.

Mossoul, 616.
El-Mosta'în billâh (Ahmed b. Yoûsof), 443.
El-Mosta'în billâh (Soleymân b. Ahmed), 442.
El-Mosta'în billâh (Soleymân b. el-Hakam), 387, 411; *cf.* Soleymân.
El-Mosta'în billâh b. Hoûd, 497.
El-Mostakfi billâh (Mohammed b. 'Abd er-Rahmân), 429.
El-Mostançir billâh le fatimide, 362, 456.
El-Mostançir billâh (Hasan b. Yahya), 433.
El-Mostançir billâh b. 'Abd el-Melik b. Hoûd, 443, 553.
El-Mostançir Zenâti, 469.
Mostanîr b. Hârith Horaythi, 59, 60.
El-Mostaz'hir billâh ('Abd er-Rahmân b. Hichâm), 429.
El-Mostaz'hir billâh l'abbaside, 514.
El-Mota'ayyed billâh (Idrîs b. 'Ali), 432.
El-Mo'tadd billâh (Hichâm b. Mohammed), 435.
El-Mo'tadd b. el-Mo'tamid abbadide, 492.
El-Mo'tadid billâh ('Abbâd b. Mohammed), 439.
El-Mo'tali (Yahya b. 'Ali b. Hammoûd), 426.
El-Mo'tamid l'abbaside, 246.
— (Mohammed b. 'Abbâd), 440, 445, 481 et s., 491 et s., 507 et s , 545.
El-Mo tamid b. Mohammed b. 'Abbâd, 441.
Motarrif b. 'Abd er-Rahmân, 245.
Motarrif b. el-A'râbi, 124.
— b. Hamdoûn, 551.
El-Motawakkil l'abbaside, 224, 234.
El-Motawakkil ('Ali b. Hammoûd), 423, 425.
Mothenna b. Temîm b. Mo'izz, 506.
Mothmîn el-Akra', 129.
El-Moti' lillâh l'Abbaside, 369.
El-Mowattâ, 165, 533.
Mou'nis el-Moz'affer l'eunuque, 313, 316.
Mou'nis b. Yahya Mirdâsi, 457-459.
Moûsa b. 'Affân, 434.
— b. Ahmed (Aboû Sa'îd), 310.
Moûsa b. Boghâ, 246.
— b. Dhoû' n-Noûn, 245.
— b. Fortoûn (Farkoûk?), 141.
Moûsa b. Horeyth, 281.
— b. 'Isa Fâsi (Aboû 'Imrân), 462.
Moûsa b. Mekâd (Tekâd?), 281.
— b. Moûsa, 215, 218, 223, 241.
Moûsa b. Noçayr, 32, 33, 35, 41 et s., 49-53, 55, 91, 462, 527.
Moûsa, général de Mohammed b. 'Abd er-Rahmân Omeyyade, 233.
Benoû Moûsa, 245, 254.
— du Yémen, 279.
El-Mou'temin (Yoûsof b. Hoûd), 443.
Mouzna, 361.

El-Moz'affer ('Abd el-Melik b. Aboû 'Amir), 383-4, 407.
Mowahhidoûn, 530, 536.
Muets, 195.
Mugeto, 444.
Murcie, 201, 445, 493, 546, 554, 571, 597.

Nâbigha Dhobyâni, 492.
En-Nâçir ('Abd er-Rahmân b. Aboû 'Amir), 384-5.
En-Nâçir ('Abd er-Rahmân b. Mohammed Omeyyade), 311, 349, 358, 361.
En-Nâçir b. 'Alennâs, 471 et s., 478-9, 488.
Nâçir ed-Dîn (Yoûsof b. Tâchefîn), 486.
En-Nâçir li-dîn Allâh ('Ali b. Hammoûd), 425.
En-Nâçir li-dîn Allâh l'Abbaside, 607.
Nâçiriyya, 475.
Naçr b. Chebath, 199.
— b. Habîb, 145.
Nadjâ, eunuque Slave, 432 et s.
Nafdoûra (Bakdoûra ?), 66.
Nakoûr, 235, 320.
Naples, 216.
Narbonne, 88, 94, 135, 144, 215.
Nardo, 248.
Ibn en-Natroûni, 616.
En-Nawâz'ir, 538.
Neddjâr (Rostem b. Hoseyn), 278 et s.
Nefoûsa, 9, 116, 332, 371, 587, 599.
Nefta, 452.
Nefza, 99, 134, 339.
Nefzâwa, 31, 79, 99, 186, 187, 408, 450
Nègres, soldats, 457 et s., 462, 498, 503, 525.
Nekkarites, 325, 367.
Nicéphore, patrice, 262.
Niébla, 48, 109, 221.
Nîni, 30.
Nizâr b. 'Obeyd Allâh (Aboû' l-Kâsim), 288 et s., 300, 307, *Cf.* El-Kâ'im *et* Aboû' l-Kâsim.
Noçayr, 33.
No'mân b. Mondhir, 438.
Ibn en-No'mân (Aboû 'Abd Allâh), 275.
Noms géographiques indéterminés, 66, 119, 135, 155, 193, 204, 210, 215, 216, 223, 229, 235, 236, 239, 241, 243, 258, 294, 453, 611.
Normands, 151, 220, 234.
Noto, 226, 237.

'Obeyd Allâh, le fatimide, 272, 286 et s., 292 et s., 312 et s., 319, 325.
'Obeyd Allâh b. Ahmed b. Ismâ'îl II, 272.
'Obeyd Allâh dit Ibn el-Balensi, 178, 200, 204, 211.
'Obeyd Allâh b. el-Habhab, 60-64.
'Obeyd Allâh b. Mohammed b. 'Abd el-Djebbâr, 410.
'Obeyd Allâh b. 'Othmân (Aboû 'Othmân), 119, 125-6, 142, 144.
'Obeyd Allâh b. es-Serî', 199.
'Obeyda b. 'Abd er-Rahmân b. Aboû'l-Agharr Solami, 58-60, 72.
'Obeyda b. Homeyd, 160-1.
Objets précieux, 486, 565.

Océan Atlantique, 360.
Ochmoûneyn, 315.
Ocsonoba, 221.
'Odhra Dhimmi, 89.
'Okba b. el-Haddjâdj Kaysi (Seloûli), 61-2, 65, 69, 94.
'Okba b. Nâfi', 10, 18, 20-24.
'Okkâcha b. Ayyoûb Fezâri, 67, 69.
El-'Olya, 135.
'Omar (Taki ed-Dîn, neveu de Saladin), 598, 605.
'Omar b. 'Abd Allâh Morâdi, 62-64.
'Omar b. 'Abd el-'Azîz, 55, 92, 153.
'Omar b. 'Abd el-Melik, 103.
— b. 'Abd el-Mou'min (Aboû Hafç), 594-596.
'Omar b. el-Aftas, 497.
— b. el-Ahwaç 'Idjli (Aboû'l-Ahwaç), 81.
'Omar b. Hafç Hezârmerd, 112 et s.
'Omar b. Hafçoûn, 257, 261-2.
— b. Aboû'l-Hasan Hoseyn Forriyâni, 578 et s.
'Omar b. el-Khattâb, 276.
— b. Mohammed Aftaside, 441.
'Omar ('Amr ?) b. el-Mo'izz, 509.
— b. 'Othmân Fihri, 116.
— b. Yahya Hintâti, 535, 539, 571, 581.
Omeyya b. 'Abd el-Melik b. Katan, 71, 86, 94-5.
Omeyya b. 'Abd el-Melik b. 'Omar, 121.
'Omeyya b. 'Abd er-Rahmân b. Hichâm, 436.
Omeyya b. el-Hakam, 208.
— b. Ishâk, 323.
Omeyyades, 77, 97, 136.
Omm el-Açbagh, 98.
Oppas, 44.
Oran, 539 et s.
Ordoño Ier d'Oviedo, 232, 243.
Orihuela, 45, 235.
'Orwa b. el-Welîd, 89.
— — Çadefi, 75-6.
'Othmân le juriste, à Tlemcen, 542.
'Othmân b. 'Abd el-Mou'min (Aboû Sa'îd), 572, 581, 583, 593-4, 596.
'Othmân b. 'Affân, 9, 11, 13, 14, 16, 17, 276.
'Othmân b. Hamza 'Omari, 107.
— b. Aboû Nis'a Khath'ami. 58, 93, 95.
'Othmân b. 'Omar Inti, 614 et s.
— b. Sa'îd el-Mohr, 87.
Othon II, 390, 501.
Otrante, 317, 355, 380.
Oudjda, 538.
Oulîli, 133.
Ourdâsa, 83.
Ourfeddjoûma, 79-81, 117, 333.
Ouselât (Djebel), 522.

Palerme, 191, 193, 218, 238-9, 250, 264, 311, 321-2, 380, 499 et s.
Palestine, 8, 95, 138, 271.
Pampelune, 219, 235-6, 245, 254.
Pantellaria, *cf.* Cossura, 192, 451, 502-504, 548, 563.
Le Passage *(ed-derb)*, 383.
Pelayo, 49.
Pentapole, 9.

Peste, 246, 316, 317, 606.
Petit roi, 553, 569, 583.
Petracucca, 355.
Philippe de Mehdiyya, 576-7.
Pierres, chute de, 148.
Pigeons voyageurs, 487, 561, 563.
Pilate, chef chrétien, 188.
Pisans, 487.
Platano, 210, 228-9, 323.
Poésies, *cf.* Vers.
Polizzi (?), 260.
Porte de Tunis à Kayrawân, 328; — de la Victoire et de Bekka, à Mehdiyya, 331-2. *Cf.* Bâb.
Portugal, 104.
Pouille, 380.
Prière de la peur, 536.
Prince des croyants, titre des Omeyyades d'Espagne, 361.
Prix des vivres, 345.
Prophètes (faux), 80, 229, 307.
Proverbe, 517.
Ptolémée, 36.

Quint de l'Ifrîkiyya, 13, 33; de l'Espagne, 63; année des quints, 589.

Rabât, 613.
Râchid, client d''Isa b. 'Abd Allâh, 164.
Râd'i b. Mohammed b. 'Abbâd, 441.
Râfed'ites, 447.
Râfi' b. Mekken Dehmani, 523 et s.
Raghwân, 110.
Ragusains, 217.
Raguse, 226, 237-8.
Râh', 99.
Rahmoûn, 327.
Er-Ra'îs (Aboû 'Abd er-Rahmân de Murcie), 445.
Rakamaweyh, 264-5.
Rakawbal, 39.
Er-Rakka, 270.
Rakkâda, 253, 255, 295, 297-9, 302, 308, 326-7, 372, 394.
Rametta, 249, 254, 260-1, 362-3, 380.
Ramire I, 225.
Er-Ramla, 271.
Randazzo (?), 239.
Ra'wâk, 110.
Rawh' b. H'âtim Mohallebi, 134, 138, 142.
Raymond de Barcelone, 388.
Rayya, 95, 99.
Rebâh Aghlabide, 226, 228.
Rebî', insurgé en Espagne, 197.
Rechîd, chef de Gabès, 560.
Er-Rechîd (Hichâm b. Soleymân), 386.
Rechîd b. Mohammed b. 'Abbâd, 441.
Rechîd b. el-Mo'tamid, 491-2.
Rechîk le secrétaire, 340.
Redâh', 99.
Redjâ b. Djenâ, 352.
Reggio, 265, 353-5, 365.
Rekared, 40.
Ibn er-Rend, 601.
Ibn er-Renk, 608.
Rio Tadjuña, 296.
Riyâh' b. Yezîd Lakhmi, 141.
Benoû Riyâh', 456-7, 471-3, 479, 515, 575, 590, 592, 605.
Er-Riyâh'eyn, 423.
Rizk b. No'mân Ghassâni, 104.
Roçâfa, 136.

Roderîk, 41, 43-4, 50, 54.
Rodmîr de Galice, 324.
— b. Adfounch, 225.
Ibn Rodmîr, 546, 550, 553-4.
Roger de Sicile, 501, 503, 511, 523 et s., 547, 552, 555 et s., 568, 575-578.
Rome, 38, 39.
Ronda, 151.
Rosaire précieux, 486.
Rosette, 316.
Rostem b. Hoseyn b. Hawcheb, 278, 280.
Rostemides, 302.
Rota, 258, 497, 553.
Roûm, 9, 10, 21-5, 27-9, 52, 61, 77, 90, 111. *Cf.* Francs.
Rueda de Jalon, 497, 553.

Sâboûr l'Amiride, 441.
Sabre indien, 365.
Sacralias, 485.
Sa'd Allâh b. Yahya, 575.
Sagonte, 141.
Sahla, 443.
Sa'îd b. el-Hoseyn b. Yahya Ançâri, 129, 130, 141.
Sa'îd Kazzâz, 435.
— b. Khazroûn Zenâti, 398.
— Yahçobi Matari, 109.
— b. Ya'mer, 225.
— b. Yoûsof, 375.
Aboû Sa'îd b. 'Abd el-Mou'min, 572, 581, 583, 593.
Sainte Agathe en Calabre, 380.
Saladin, 598, 601, 605.
Salamanque, 104.
Salamiya, 278, 286.
Sâlât (Djebel), 345.
Salé, 467, 542, 594-5, 613.
Sâlim b. Ghalboûn, 223.
Sâlim b. Râchid, 317, 321.
Sallakta, 471.
Salomon fils de David, 37.
Es-Samh' b. Mâlik Khawlâni, 56, 92.
Sâmi (Hasan b. Idris), 434.
Samora b. Djebâla (b. Halîla ?), 131.
Samsâta, 207.
Santa Severina, 262.
Santarem, 323, 557, 602.
Santaver, 206, 245.
Saragosse, 48, 71, 89-91, 94, 128-30, 141-2, 160, 163, 165, 204, 219, 254, 258, 261, 411, 423, 442, 555.
Sardaigne, 51, 62, 77, 182, 196, 320, 444.
Sawâd, 56.
Sawâda b. Mohammed, 261-2.
Sceau du Mahdi, 305.
Scicli (Chikla), 238.
Sebîba, 186, 298, 326, 341, 471, 474.
Sebra, 8, 9.
Secunda, 87-8, 96, 140, 162.
Sedjelmesse *voir* Sidjilmâsa.
Es-Seffâh' l'Abbaside, 77.
Ségovie, 104.
Sehîd *voir* Choheyd.
Sekyân, 244.
Benoû Sekyân (Selyân), 282.
Semkoû b. Wâsoûl, 120.
Serdâniya, 370-1, 402.
Setif, 290, 338, 397-8, 574.
Setîfi, 433.
Séville, 37, 40, 47-8, 86, 92, 95, 99, 103-4, 106, 110-1, 121-2, 220-1, 234, 410, 425, 427, 431, 438, 440-1, 481 et s., 491, 493, 600, 603, 612.

Sfax, 310, 356, 470, 486, 505 et s., 511, 519 et s., 566, 578, 580, 587, 599.
Sicca Veneria, 413.
Sichnand, 40.
Sicile, 27-8, 39, 58-63, 77, 90, 187, 210, 214, 216, 225, 237 et s., 241, 244, 248, 253, 257, 259, 261-2, 303, 308-9, 317, 321, 334, 350 et s., 358, 362 et s., 368, 370, 379, 389, 450, 498, 510 et s., 547, 552, 555-7, 561-3, 568, 573, 577 et s., 589, 600, 602.
Sidjilmâsa, 120, 133, 198, 212, 290, 292, 300, 360, 378, 394, 398, 465 et s., 536.
Sidona, 70, 86, 95, 99, 104, 110, 220-1.
Sierra de Covadonga, 49.
Silon d'Asturie, 124, 133.
Silves, 608.
Aboû Sinân, juriste malékite, 120.
Sindh, 112, 138.
Sîr b. 'Ali, 537.
— b. Aboû Bekr, 493 et s.
— b. el-Haddj, 544.
Sisebert, 44.
Sîsîfoût, 40.
Le Slave ('Abd er-Rahmân b. Habîb Fihri), 117, 122, 125.
Sobeytala, 11, 13.
Sofyân b. el-Mad'â, 167, 175.
— b. 'Oyeyna, 208.
— b. Sawâda, 186, 201.
Aboû Sofyân, le dâ'i, 280, 283.
Les *Soixante-dix*, 535.
Solami, officier d'Abd er-Rahmân I, 127.
Es-Solaytîn, 553, 569, 583.
Benoû Soleym, 472, 528, 605.
Soleymân l'eunuque, 316.
— b. 'Abd el-Melik, 49, 54-5, 92.
Soleymân b. 'Abd er-Rahmân Omeyyade, 97, 102, 107, 121, 135, 137, 139-40, 142, 153-4, 161, 163.
Soleymân b. Ahmed b. Hoûd Djodhâmi, 436, 442.
Soleymân b. el-Hakam b. Soleymân, 387 et s., 408 et s., 411, 420-1.
Soleymân b. Mortad'a 'Abd er-Rahmân, 429.
Soleymân b. 'Othmân b. Merwân, 118.
Soleymân b. Râchid, 151.
— b. Yakz'ân Kelbi, 123, 126, 128.
Somosierra, 46.
Songe, 483.
Sontebria, 118, 125, 130.
Sort, 370, 377.
Soudan, 18, 60-62.
Soûf-Djemâr, 280.
Soûk el-Ahad, 331.
— Himâr, 280.
Soûs, 9, 22, 34, 61-2, 465 et s., 486, 527, 529.
Sousse, 248, 297, 330, 336, 340, 470 et s., 490, 566, 579.
Suffetula, *voir* Sobeytâla.
Suintila, 40.
Supplice infamant, 561.
Sutera, 228.
Syracuse, 62, 188, 192, 226-7, 237-8, 244-5, 253, 258, 368, 501.
Syrie, 15, 128, 258, 368, 462, 510.
Syriens en Espagne, 73, 95.

Tabari (Aboû Dja'far), 18, 35, 53, 102.
Benoû't-Tabari, 350.
Tabînâs, 75.
Table de Salomon, 37, 46, 48, 50, 53.
Tâchefîn b. 'Ali, 537, 539 et s., 554, 557.
Tâdela, 537.
Tâdjera, 528, 539.
Tâdjerart, 541.
Tadjounia, 206.
Tafalla, 443.
Tage, 225.
Tâhert, 21, 83, 114, 213, 302, 308, 318, 325, 359, 361, 373, 399, 403.
Ibn Tâhir (Aboû 'Abd er-Rahmân), 493.
Tâhoûna, 289.
Ibn Takiya (Bakiya ?), 212.
Tâkoronnâ, 151, 203, 224, 252.
Talavera, 161, 233.
Tâlekân, 278.
Tâlib (*ou* Aboû Tâlib), 148.
Tâlikat el-Khirâb, 37.
Ibn Tâloût Korachi, 519.
Tâmedît, 343.
Tanger, 21, 34, 49, 62-4, 66, 108, 153, 206, 391, 426, 432, 434, 467.
Taormine, 191, 226, 238-9, 248, 254, 258-9, 261, 265, 309, 362.
Tarachmond, 39.
Tarente, 217, 317, 380.
Tarîf, 42.
Târik b. Ziyâd Çadefi, 34-5, 42 et s., 49, 50, 53, 462.
Taroûb, 230.
Tarrâdja (Tarrega), 233.
Tarsoûna (Tarazona), 235.
Tarsoûs, 316.
Tarzona, 142.
Tatouage, 57.
Tawîch b. Nîta, 38.
T'ayyâra, 461.
Tazroût, 283-5.
Tebessa, 294, 326.
Tehoûda, 23, 83, 114.
Tekroûr, 320.
Telkâta, 416, 455.
Temîm b. Bologgîn, 486.
— b. Hasan b. 'Ali... b. Temîm, 566.
Temîm b. Ma'bed Fihrî, 96.
— b. El-Mo'izz, 460, 462, 470 et s, 486 et s., 490, 502, 505 et s., 509 et s., 515 et s.
Temmâm b. 'Alkama, 99, 106, 125-7.
Temmâm b. Mo'ârik (Aboû Zâki), 300.
Temmâm b. Temîm Temîmi, 156.
Tennis, 577.
Teyfâch, 75, 294.
Thalâth, 38.
Aboû Thawr, 259 ; fort d' —, 226.
Théodemir, 45.
Thâbit b. No'aym Djodhâmi, 74.
— b. Oûzîdoûn (Ourzidan), 75.
Tha'leba b. 'Obeyd, 128-9.
— b. Selâma 'Idjli, 72-3, 94-5.
Thawâbâ b. Selâma Djodhami, 86-7, 95.
Themel, 316.
Thenyet el-Akhweyn, 329.
Thernoût'a (Ternout), 332.

Ibn el-Thimna, 501.
Thomâma b. 'Alkama, 99; cf. Temmâm.
Tîdjis, 293, 339, 413.
Tînmelel, 531, 537.
Tiracia, 239.
Tlemcen, 65, 77, 90, 373, 538-542.
— près d'Achir, 373.
Tobna, 23, 112-5, 292, 345, 398-9, 403, 419.
Todmîr, 45, 95, 126, 140, 196-7, 201, 224, 235.
Tokyoûs, 325, 460.
Tolède, 37, 39, 41, 44, 46, 48, 53, 91, 100, 103, 105-6, 118, 127, 132, 135, 137, 139-40, 143-4, 160, 168, 195, 206, 208 et s., 231-2, 244-5, 312, 318, 388, 410, 441-2, 480-1, 510, 553, 609, 612.
Tonbodha, 183, 202.
Toreycha b. Mâsaweyh, 244.
Torrejon (?), 241.
Tortose, 141, 172, 423, 439, 443, 567.
Tortoûchi (Aboû Bekr), 527.
Toudatklis, 39.
Toudyoûch, 39.
Ibn Toufiyân Herghi, 530.
Toulouse, 39, 92.
Ibn Toûmert, 526 et s., 582, 608.
Toûrîl, 203.
Trapani, 264, 310, 500.
Tremblement de terre, 234, 258, 389.
Triage (jour du), 534.
Tripoli, 7, 10, 76-7, 81, 84, 113, 116, 123, 149, 156, 160, 167, 175-6, 186, 236, 256, 269, 289, 306, 308, 310, 319, 334, 370, 377, 405, 407, 448-9, 457, 479, 505, 555, 558, 579, 587, 598 et s.
Tudèle, 164, 218-9, 254.
Tunis, 31, 60, 74-6, 78-9, 108-9, 114, 116, 145-6, 156, 158, 173, 182-3, 202, 207, 224, 267, 326-7, 336-7, 356, 452, 478, 511, 522, 584-5, 599, 606, 614.
Turcs, 504 et s., 598 et s., 605, 607.

Valence, 126, 130, 140, 153-4, 162, 195-6, 423 et s., 439, 442 et s., 445, 493, 554, 597.
Vandales, 36.
Velez, 196.
Vers, 13, 24, 73, 101, 136, 267, 273, 294, 364, 368, 401, 412, 441, 442, 449, 468-9, 492-3, 495-6, 508-10, 515, 521, 588.
Vizir almohade (le premier), 570.
Voile des Almoravides, 467.
— de la face, 529.

Waddân, 18, 83, 598, 608.
Wâdi-ach, 40, 571.
Wâdi Aghlân, 404.
— 'l-Hadjara, 46.
— Kays, 122.
— 'l-Malh', 331.
— 'n-Nemel, 298.
— 'n-Nisâ, 591.
— 't-Tîn, 239.
Wâd'ih', client de Çâlih' b. el-Mançoûr, 133.
Wâd'ih' l'Amiride, 383, 388, 408.
Waghdîch, 39.
Wahb b. el-Açfar, 99.
Ibn Wahb, 308.

Wâkidi, le chroniqueur, 20, 32.
Walîla (Oulîli), 133.
Wâliya, 39.
Wancherîchi (Aboû 'Abd Allâh el-Bechîr), 532 et s.
Wânsoûs (Aboû Korra), 108.
Wardân, 18.
Warfeddjoûma, 333. *Cf.* Ourfeddjoûma.
Wargha, 486.
Wârkelîn, 394.
Warroû b. Sa'îd, 407-8, 415.
El-Wazka, église, 40.
El-Weled, insurgé en Espagne, 194.
El-Welîd b. 'Abd el-Melik, 32-34, 41, 48-50, 56, 231.
El-Welîd b. El-Hakam, 209, 211.
— b. Yezîd, 74.
Witiza, 40.

Xativa, 388, 423-4, 445, 493.
Xérès, 428.

Yahya b. 'Abd Allâh b. Khâlid (b. Khalaf ?), 197.
Yahya b. 'Ali b. Hamdoûn, 377, 405, 407.
Yahya b. 'Ali b. Hammoûd, 425 et s., 430 et s., 438.
Yahya b. el-'Azîz b. Hammâd, 550, 556, 566, 572 et s.
Yahya b. eç-Çahrawiyya, 541.
— b. Fanous (Firnâs ?), 117, 123.
Yahya b. Ghâniya, 554.
— b. Hasan b. 'Ali ..... b. Temîm, 566.
Yahya b. Idrîs b. 'Ali, 432-3.
— — b. 'Omar, 235.
Yahya b. Ishâk (Ibn Ghâniya), 604.
Yahya b. Isma'il b. Dhoû'n-Noûn Ma'moun, 438, 440, 442-3, 445.
Yahya b. Khâlid, 229.
— b. Mâsaweyh, 127.
— b. Matroûh, 579.
— b. Mondhir Todjîbi, 442.
— b. Moûsa (b. 'Isa ?), 147-150.
Yahya b. Rawwâd, 525.
— b. Selâma Kelbi, 57-8, 93.
— b. Temîm b. el-Mo'izz, 504, 517 et s., 520, 523, 527, 568, 587.
Yahya b. Yaghmor (Yermoûz ?), 569.
Yahya b. Yahya (Aboû'ç-Çabbâh), 99.
Yahya b. Yahya Leythi, 164-5.
— b. Yezîd Todjîbi (Yahçobi), 102.
Aboû Yahya b. Foûnâs (Karyâs ?) 117, 123.
Ya'îch, client d'El-Hasan b. 'Ali, 368-9.
Ibn Ya'îch, 441.
Yakhlef (Aboû Sa'îd), 574.
Ya'koûb b. Habîb Ibâd'i, 113.
— b. Ishâk Kotâmi général fatimide, 316, 320, 340.
Ya'koûb b. Yoûsof Almohade, 603-613.
Yaktîn b. Moûsa, 147.
Ya la b. Mohammed Zenâti, 359.
Yânis le Sicilien, 405.
Yartinoû, 248.
El-Yasa' b. Aboû 'l-Kâsim, 198.
— b. Midrâr, 290, 300 et s.
Yémen, 462.

Yéménites, 121, 141.
— et Mod'arites, 85 et s., 95.
Yezîd b. 'Abd el-Melik, 56, 57.
— b. Elyâs (Aboû Khâlid), 164.
Yezîd b. Hâtim b. el-Mohalleb 66, 115-6, 119-20, 122, 127, 131, 134.
Yezîd b. Medjzâ Mohallebi, 117.
— b. Aboû Moslim, 56-7.
— b. Mo'âwiya, 20, 21.
— b. el-Mo'tamid abbadide, 495.
Yezîd b. el-Welîd, 74.
Aboû Yezîd b. Kendâd, 314-5, 318-9, 324 et s., 375.
Aboû 'l-Yomn, 316-7.
Yoûnos b. 'Abd el-A'la, 200.
— b. 'Omar Inti, 614.
Yoûsof, affranchi de Rechîd à Gabès, 560-1.
Yoûsof b. 'Abd Allâh b. Mohammed, 498.
Yoûsof b. 'Abd el-Mou'min, 594-603.
Yoûsof b. 'Abd er-Rahmân Fihri, 87 et s., 91, 96, 98 et s., 102 et s., 105.
Yoûsof b. Ahmed b. Hoûd, 443.
— b. 'Ali b. Tâchefîn, 529.
— b. 'Amroûs, 164-5.
— b. Bokht, 143.
— Bologgîn b. Zîri (Aboû 'l-Fotoûh), 367, 369-379, 394.
Yoûsof b. Hammâd, 461.
— Kaysi, 141.
— b. Mâlik, 599-1.
— b. Aboû Mohammed, 395, 400.
Yoûsof b. Tâchefîn, 441, 443, 446, 466 et s., 482 et s., 488 et s., 513-4, 545.
Benoû Yoûsof, 167-8.
Zâb, 21, 112, 113, 117, 147, 149, 159, 223, 259, 332, 376, 453.
Zafadola, 553.
Ez-Z'âfir le fatimide, 568.
Ez-Z'âfir billâh b. Mohammed b. 'Abbâd, 440.
Ez-Z'âfir bi-hawl Allâh (Ismâ'îl b. Dhoû'n-Noûn), 442.
Zaghwân, 590.
Ez-Z'âhir billâh (Soleymân b. el-Hakam), 387.
Z'âhirides, 614.
Ez-Zahrâ, palais, 381, 410.
Aboû Zâki Temmâm b. Mo'ârik, 300, 305-6.
Zamora, 104.
Zawâgha, 212.
Za'wâk, 110.
Zâwi b. Zîri, 391, 404, 420, 424.
Zawîla, 18, 83, 330-2, 459, 462, 477, 487, 579-80, 584, 586.
Benoû Zawîla (?), 404.
Zekât, 465-6.
Zellâka, bataille de, 482 et s., 493.
Zenâta, 9, 82, 99, 300, 369, 373-8, 402, 404, 407-8, 415, 448-53, 457-60, 465, 467, 471, 473.
Aboû Zeyd b. Yoûsof Fihri, 100.
Zeydân l'eunuque, 320.
Benoû Zighba, 456-7, 471-2, 479, 575, 581.
Zîri b. 'Atiya Zenâti, 394-5, 399, 403, 406.
Zîri b. Menâd Çanhâdji, 330, 332, 346-7, 359-61, 374 et s.
Benoû Zîri, 402.
Ziyâd b. Sahl, 182.

Ziyâdet Allâh b. 'Abd Allâh Aghlabi, 250.
Ziyâdet Allâh b. Aboû' l-Abbâs b. 'Abd Allah Aghlabi, 265, 267 et s., 306, 308.
Ziyâdet Allâh b. Ahmed Aghlabi, 213.
Ziyâdet Allâh b. Ibrâhîm Aghlabi, 160, 176, 182, 184 et s., 187, 194, 203, 207, 210.
Ziyâdet Allâh b. el-Kodeym, 371, 373.
Ziyâdet Allâh b. Mohammed Aghlabi, 236, 241.
Zobeyr b. 'Amr Lamtoûni, 554.
Zoheyr l'Amiride, 425, 431, 438-9, 445.
Zoheyr b. Ghawth, 190.
— b. Kays Balawi, 22, 25-27, 32.

اهل البصائر, 248.
جند, 195.
ختم الحجر, 305.
قيم الربوة, 443.
مدينة, 89.

ERRATA

P. 6, n. Ajoutez : « cf. *Nodjoûm*, année 630 ».

P. 21, n. Ajoutez : « Table de l'*H. des Berb.*, s. v. Erba ; Jakubi, 90 et 91 ».

P. 29, l. 24. Traduisez, en lisant فلم يعرج : « mais, sans y faire attention, le général poursuivit... »

P. 73, n. 1. Ajoutez : « *Fatho-l-Andaluci*, p. 36 ».

P. 92, n. 2. Ajoutez : « d'après Isidore de Béja, ou à Tarazona, d'après le *Bayân*, II, 25 ».

P. 108, l. 28. Lisez : « ben Ghifâr ».

P. 110, n. 1. Ajoutez : « Cf. Saavedra, *Estudio*, etc., p. 93, n. 4 ».

P. 136, l. 29. Il s'y agit d''Abd er-Rahmân, voir *Bayân*, II, 50.

P. 145, l. 5 et 14, et n. 2. Lisez : « Naçr ben Habîb », d'après le *Bayân*, trad., I, 100.

P. 235, l. 16. Lisez : « ... jusqu'à Pampelune *(sic)* ».

P. 242, n. 3. Cet endroit correspond, d'après M. Saavedra, au col de Mormera, dans les monts Obarenes, entre Burgos et Logroño.

P. 252, n. 2. Ajoutez : « Cf. Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 131 ».

P. 254, n. 2. Lisez : « El-Barrâ ».

P. 258, l. 24. Dans Ibn Khaldoun, « Mohammed ben Lope »

P. 258, n. 4. Dans Ibn Khaldoun, il est aussi question de Carthagène.

P. 260, n. 4. Ajoutez : « Cf. Ibn Khaldoun, texte, IV, 132 ».

P. 263, l. 18-21. Lisez : « ... d'El-Mondhir. 'Abd Allâh, dont... se vit ravagée... ».

P. 268, l. 5. Lisez : [**T. VIII**, p. 15].

P. 273, n. 1. Ajoutez : « Cf. de Goëje, *Carmathes*, p. 11. Ces vers figurent encore dans le Fakhri, p. 308, et l' *Omdat el-tâlib*, ms 2021 de Paris, mais non dans le ms 2018 de Paris ».

P. 369, l. 11 et n. 1. Lisez : Hadjari (ethnique de Hadjar, l'une des villes principales des Karmates).

P. 371, l. 25. Ce vers est imprimé correctement dans le divan d'Ibn Hâni, p. 88 ; lisez donc : « [Kâmil]. Ce que tu veux (voilà ce qui fait loi), et non ce que veulent les destins ».

P. 459, l. 4. Au lieu de : *21 avril 1051*, lisez, 1er avril 1053.

P. 469, n. 1, l. 2. Lisez, au lieu de : 289 *et* 291, — 417 *et* 415.



ALGER — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 073530294